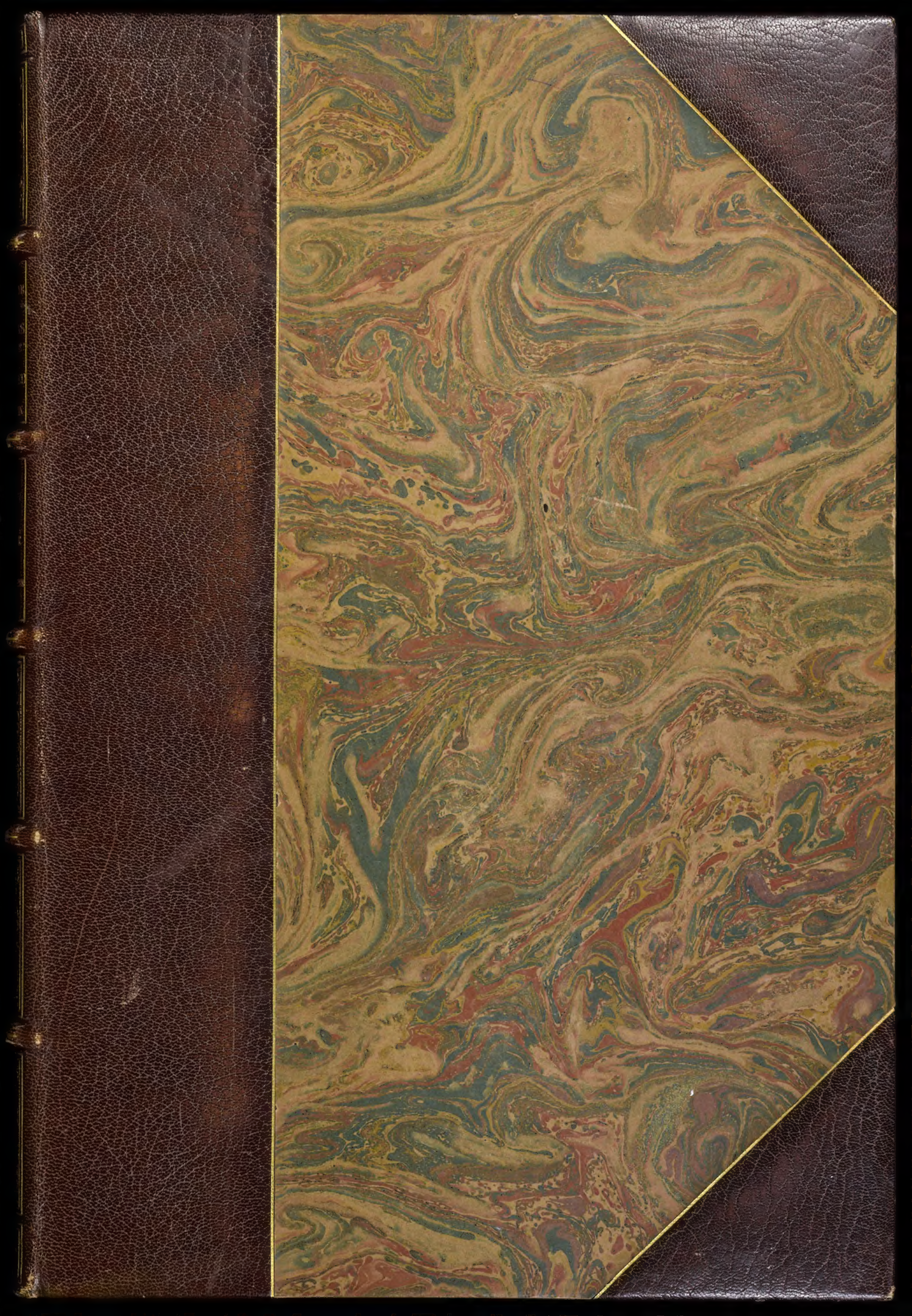
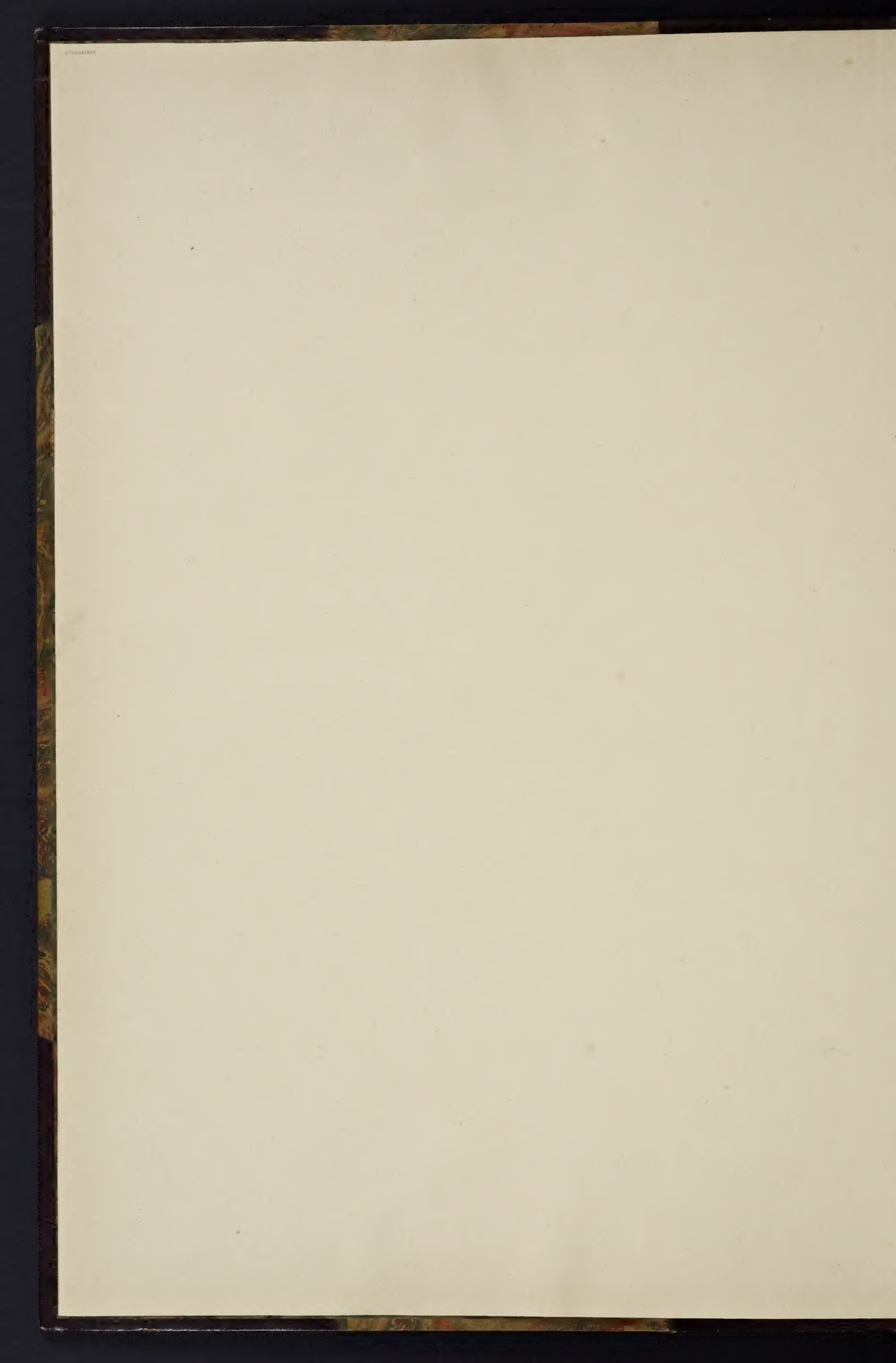








LES
MANUSCRITS A PEINTURES
DE LA
CITÉ DE DIEU
DE
SAINT AUGUSTIN

PAR

LE COMTE A. DE LABORDE

TOME II

TEXTE — DEUXIÈME PARTIE



PARIS
POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS
ÉDOUARD RAHIR, LIBRAIRE
PASSAGE DES PANORAMAS, 55
M DCCCC IX

LES

MANUSCRITS A PEINTURES

DE LA

CITÉ DE DIEU

LES

MANUSCRITS A PEINTURES

DE LA

CITÉ DE DIEU

DE

SAINT AUGUSTIN

PAR

LE COMTE A. DE LABORDE

TOME II

TEXTE — DEUXIÈME PARTIE



PARIS

POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

ÉDOUARD RAHIR, LIBRAIRE

PASSAGE DES PANORAMAS, 55

M DCCCC IX

CHAPITRE VI

(SUITE)

N° 27. LA HAYE, MUSEUM MEERMANNO-WESTREENIANUM, MS. FRANC. 755. c. 1405

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

Description générale. — Un vol. in-fol. Vélin. Dimension des ff. : H. 0^m,425 × 0^m,320. Justification : 0^m,302 × 0^m,210. 2 colonnes, avec 0^m,025 d'intervalle : 48 ou 49 lignes.

Il contient les douze derniers livres du traité et comprend 285 ff. numérotés. Le fol. 3 commence par ces mots : « qui il parle par aucune créature » et le fol. 285 par : « engin qui combien quilz aient tenu ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames.

Reliure. — Moderne, en cuir de Russie brun comme le tome I qu'il complétait, ainsi que nous l'expliquerons plus loin. (Voir le Ms. 11 de la même bibliothèque. Descript. n° 56). Sur le dos, le titre suivant : AUGUSTIN | DE LA CITÉ | DE DIEU | MANUSCRIT | II PARTIE.

Écriture. — Réglée noire en *lettre de court*, claire, mais assez lâchée. Titre courant en rouge. Au fol. 1, on voit inscrites les mentions suivantes, en haut : *Collegii Parisiensis Societatis*; à gauche : *Paraphé au désir de l'arrest du 5 juillet 1763, Mesnil;* enfin, en bas : *Donum illustrissimi domini D. de la Potherye, senatoris in aremorico senatu.* Les titres des livres et des chapitres sont écrits en rouge. A la fin du fol. 285 et dernier, après la mention habituelle relative à la traduction de Raoul de Praelles, on lit d'une écriture du temps : *Cest livre de Civitate Dei fait par Monseigneur Saint Augustin et translaté de latin en françoys par Maistre Raoul de Praelles contient en somme XXII livres et nombrez les chapitrez ou Rubriques de tous les dits livres dessus dits sont en somme de VI^c LX.*

Initiales. — Les grandes sont tracées sur un fond d'or avec des fleurs de diverses couleurs. Les petites, plus simples, sont bleues, rouges et or.

Bordures. — Les bordures en tête des livres sont formées de montants d'or et de couleurs d'où s'échappent de légères brindilles portant des feuilles de lierre d'or et de couleurs.

Provenance. — Ainsi que le prouvent les inscriptions portées au fol. 1, ce volume, qui semble, comme nous l'avons dit (Descript. n° 26), être la 2e partie du Ms. franç.

6272 de la Bibl. Nat., a été donné par D. de La Potherye[1], membre du parlement de Bretagne, à la bibliothèque du célèbre collège de Clermont, dirigé par les Jésuites et plus connu depuis 1682 sous le nom de Collège Louis-le-Grand. Lors de la suppression de l'Ordre (1762), on fit un recolement des manuscrits, comme l'indique le paraphe cité plus haut, et D. Clément rédigea un catalogue[2] en vue d'une vente au détail. Mais un Hollandais, Gérard Meerman, le savant auteur des *Origines typographicae*, possesseur d'une grande bibliothèque, s'étant présenté pour l'achat en bloc de la collection, celle-ci lui fut adjugée et elle passa en Hollande, à l'exception de quelques numéros offerts en dons au roi Louis XV (1765)[3].

Ce n'est qu'en 1769 que Meerman put former un exemplaire complet de l'ouvrage, en acquérant pour 300 livres à la vente de Gaignat la première partie, Liv. I à X, qui portait le n° 242 du catalogue et qui constituait autrefois le premier tome de l'exemplaire de Philippe de Comines[4]. Certes, la seconde acquisition valait mieux que la première et on ne peut établir aucune comparaison entre la médiocrité du manuscrit des Jésuites et la splendeur de la première partie.

Les deux volumes perdirent malheureusement leur ancienne reliure, peut-être endommagée, et furent revêtus d'un maroquin uniforme brun janséniste. Dans le *Bibliothecae Meermannae supplementum secundum*, ils sont ainsi mentionnés : « Le « livre de saint Augustin sur la *Cité de Dieu* translatée de latin en français par Raoul « de Presles, manuscrit sur vélin à 2 colonnes dont chaque volume est de diffé« rentes mains. Le premier est orné de 286 excellentes miniatures. Le second, qui « paraît plus ancien, a dix miniatures faites avec finesse, mais qui cèdent en beauté à « celle du premier volume »

La bibliothèque de Gérard Meerman passa après sa mort à son fils, le savant Joseph Meerman. Ce dernier était cousin germain du baron de Westreenen, bibliophile distingué, qui avait réuni une belle collection de livres, riche surtout en éditions du xve siècle.

Il paraît que Meerman, pour témoigner son affection à son cousin, lui fit cadeau de plusieurs ouvrages remarquables de sa bibliothèque, entre autres du *Saint Augustin*. C'est pourquoi cet exemplaire ne se trouvait pas inscrit au catalogue de vente des livres de Meerman qui eut lieu à La Haye en 1824[5]. M. van Westreenen consacra à cette vente une somme très considérable et augmenta sa collection de beaucoup d'éditions rares et précieuses et de quelques manuscrits. A sa mort, qui arriva en 1835, il laissa à l'État, avec tous ses biens, ses livres, antiquités, médailles, etc., etc., sous condition d'en former en son hôtel un musée qui, pour honorer également la mémoire de son cousin Meerman, porterait le nom de Museum Meermanno-Westreenianum. Le gouvernement ayant accepté ce legs, M. J. M. Holtrop en fut nommé bibliothécaire en chef[6].

1. Pierre-Louis-Cyr Le Roy, seigneur de La Potherie, fut pourvu d'un siège de conseiller au Parlement de Bretagne en remplacement de son père, Pierre Le Roy, décédé le 20 août 1728. Il se démit de sa charge en 1768 et demeurait, à cette époque, à Paris, rue de Harlay, au Marais, paroisse Saint-Paul. Voy. Fréd. Saulnier, *Le Parlement de Bretagne*, 1909, in-4°, dont la première partie seule a paru.

2. *Catalogus manuscriptorum codicum Collegii Claromontani*, Parisiis, in Palatio, apud Saugrain et Leclerc, 1764, in-8°.

3. M. Léopold Delisle, *Le Cabinet des Manuscrits*, tom. I, p. 435; et *Vente des Manuscrits du Comte d'Ashburnam*, dans *Journal des savants*, juin et août 1899.

4. Voir au n° 56 la description de ce manuscrit et de sa suite originale, conservée au Musée de Nantes.

5. *Catalogus codicum manuscriptorum quos reliquit vir nob. Joannes Meerman*, 1824, in-8°.

6. Ces détails sont contenus dans une lettre de M. Holtrop à M. E. Gautier, parue dans la *Revue des Provinces de l'Ouest*, tom. III, pp. 674-677, années 1855-1856.

Miniatures. — Elles sont au nombre complet de 12, une en-tête de chacun des douze derniers livres. Mais nous n'en donnerons qu'une description sommaire et nous n'en offrirons aucune reproduction, car elles sont véritablement informes. C'est un gribouillis tel que nous n'en avons pas rencontré de semblables dans les autres manuscrits de la *Cité de Dieu*. Ce barbouillage, qui n'est l'œuvre ni d'un artiste, ni même d'un homme de métier, date des environs de 1400, mais ne peut être rangé dans aucune école. Il faut cependant remarquer que ces peintures ont été copiées très exactement sur le Ms. 9294-9295 de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, exemplaire faisant partie de la *Famille n° 3* dont nous avons dressé le Tableau pp. 196 et 197.

Voici quelques indications sommaires sur cette illustration :

LIVRE XI. — fol. 2. — H. $0^m,201 \times 0^m,205$. — *Les deux Cités et la Trinité.* — En haut, la Cité de Dieu; en bas la terre et l'Enfer. Ciel bleu sale, constructions roses, paysage sans forme.

LIVRE XII. — fol. 19. — H. $0^m,085 \times 0^m,090$. — *Chute des Anges.* — Les mauvais anges sont précipités dans les espaces infernaux par les archanges, dont les ailes sont vivement coloriées.

LIVRE XIII. — fol. 32. — H. $0^m,080 \times 0^m,087$. — *Le Péché originel.* — Adam et Ève, de chaque côté de l'arbre du mal, dont le feuillage cache le démon à tête de femme et au corps de serpent. La Mort (un cadavre) est étendue par terre au premier plan. Fond bleu avec une couche d'argent.

LIVRE XIV. — fol. 44. — H. $0^m,090 \times 0^m,088$. — *Le Mariage.* — Adam et Ève sont unis par le Seigneur, vêtu de rouge et bleu.

LIVRE XV. — fol. 63 v°. — H. $0^m,090 \times 0^m,088$. — *Caïn, Abel et l'Arche.* — Caïn, en rouge, tue Abel, en bleu, avec une bêche. La scène se passe sur un rivage et on aperçoit l'Arche sur les eaux avec des têtes aux fenêtres. Fond mosaïqué.

LIVRE XVI. — fol. 93 v°. — H. $0^m,095 \times 0^m,090$. — *La Tour de Babel.* — Quatre ouvriers travaillent à la tour. En haut, à gauche, le Seigneur, en buste. A droite, les cavernes de l'Enfer. Fond mosaïqué.

LIVRE XVII. — fol. 126 v°. — H. $0^m,099 \times 0^m,090$. — *Les Rois.* — David et sept philosophes discutent dans un terrain aux hautes herbes. En haut, le Seigneur. Fond mosaïqué, couleurs crues.

LIVRE XVIII. — fol. 150. — H. $0^m,088 \times 0^m,089$. — *Les Prophètes.* — Même scène, quinze personnages, moins le Seigneur.

LIVRE XIX. — fol. 191. — H. $0,092 \times 0^m,088$. — *Les Genres de vie.* — Deux registres, celui du haut divisé en deux compartiments :

a) Vie contemplative. Deux ecclésiastiques agenouillés en prière et un autre assis devant un pupitre.

b) Vie active. Jésus et la Madeleine à ses pieds. A côté, sainte Marthe pétrit des gâteaux.

c) Vie studieuse. Dans une école, un professeur enseigne devant des élèves assis sur des bancs. Cette peinture rappelle beaucoup les dispositions de celle correspondante du Ms. de la Bibliothèque de Boulogne.

LIVRE XX. — fol. 214 v°. — H. $0^m,116 \times 0^m,090$. — *L'Antéchrist.* — Il est représenté en bleu avec un bonnet rouge, dans le ciel, soutenu par des diables noirs. En dessous, neuf hommes l'adorent à genoux.

LIVRE XXI. — fol. 238 v°. — H. $0^m,100 \times 0^m,090$. — *L'Enfer.* — Pluie de sang sur le monde; maisons rougies par le sang et le feu. Peinture informe.

LIVRE XXII. — fol. 261 v°. — H. $0^m,088 \times 0^m,088$. — *Le Jugement dernier.* — Jésus, dans les nuées, entre la Vierge et saint Jean. Deux anges soufflent dans une trompette et sept morts émergent des entrailles de la terre.

N° 28. BRUXELLES, BIBLIOTHÈQUE ROYALE, MS. FRANÇ. 9013. c. 1410

Saint Augustin, la Cité de Dieu.
Traduction et Commentaires de Raoul de Praelles.

Description générale. — Vol. pet. in-fol. Vélin médiocre. Dimension des ff. : H. $0^m,335 \times 0^m,285$. Justification : $0^m,245 \times 0^m,175$. 2 colonnes avec $0^m,020$ d'intervalle : environ 42 lignes, selon les cahiers.

Il contient les dix premiers livres, précédés du discours de présentation, des

prologues, de l'extrait des *Rétractations* et de la table des chapitres. Il comprend 1 fol. blanc et 396 ff. numérotés dont le premier blanc. Le fol. 3 (2e écrit) commence par ces mots : « roy et singulierement loriflambe » et le 396e par : « ou premier livre ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames et signatures.

Reliure. — Moderne, veau racine. Titre : Citée (*sic*) de Dieu | I | Bibl. Royale, reproduit à l'intérieur sur une étiquette en maroquin rouge. Au bas du dos, les armes de Belgique. Tranches dorées, avec les armes de Croy, accompagnées de la clochette tricolore de Hainaut ou grelot à 3 couleurs, que l'on retrouve dans beaucoup de manuscrits ayant appartenu à Charles de Croy, entre autres dans les *Histoires Martiniennes*, Ms. 9069 de la Bibl. Roy. de Bruxelles. Fermoirs en argent.

Écriture. — Réglée noire, en *lettre de note*, un peu lâchée. Titre courant en romaines de couleur. On lit les mentions suivantes : au fol. blanc : *608, du premier pépitre, le VIe;* au fol. 1 : *X libri priores D. Augustini de Civitate Dei jussu Caroli quinti Galliarum Regis, francisco idiomate donati, circa anno M.CCC.* (*sic.*) *L. Lancellotus S. V. Q. D. et Bibliothecarius Reg.;* et à la fin du fol. 396 : *C'est le premier volume de saint Augustin traittant de la Cité de Dieu dont il en y a deux, et a en cestuy X histoires, lequel est a monseigneur Charles de Croy, comte de Chimay. Charles.* Estampilles de la Bibliothèque de Bourgogne et de la Bibliothèque Royale.

Initiales. — Il n'y a de grandes initiales qu'aux ff. 2 et 7. Elles sont en couleur sur fond d'or fleuronné. Les autres sont restées en blanc.

Bordures. — Elles n'existent qu'aux feuillets où il y a une miniature. Elles sont formées de larges feuilles multicolores sur un semis de feuilles de lierre d'or. Au bas du fol. 2, on aperçoit les armes de Croy, accompagnées du collier de la Toison d'or. Elles se blasonnent ainsi : *aux 1 et 4, d'argent à trois fasces de gueules*, qui est Croy; *aux 2 et 3, d'argent à trois doloires de gueules, les deux du chef adossées*, qui est Renty; sur le tout : *aux 1 et 4, d'or aux 9 losanges de gueules 3, 3 et 3*, qui est Craon, et *aux 2 et 3, d'or au lion levé de sable*, qui est Flandre.

Provenance. — Par les détails de sa décoration, ce manuscrit a dû être exécuté vers 1410 pour un personnage dont nous ignorons le nom. Nous ne savons pas non plus quand il arriva dans la maison de Croy, mais il est à croire que c'est Jean de Croy, fils de celui qui fut tué à Azincourt, qui en prit possession[1], car c'est en 1462 que fut établi le second volume, qui lui fait suite actuellement, dans la Bibliothèque Royale de Bruxelles sous le n° 9014[2], ainsi qu'il résulte de la mention latine que nous avons transcrite plus haut. Les deux volumes dépareillés formèrent alors un exemplaire complet qui passa entre les mains de Philippe de Croy, surnommé la *Clochette de Hainaut*, et, en 1483, dans celle de son fils, Charles, qui y fit inscrire les mentions que nous avons transcrites. C'est, en effet, entre 1483 et 1486 que ce travail de revision fut effectué, car Charles ne porta le titre de comte de Chimay qu'à la mort de son père et en 1486 il fut créé prince[3].

1. Les armes peintes sur le manuscrit portent les insignes de la Toison d'Or. Or, Charles ne fut élu chevalier de l'ordre que dans le chapitre tenu à Malines en 1491. Elles sont donc antérieures à la mention de possession que nous venons de transcrire.

2. Ayant adopté l'ordre chronologique dans l'étude descriptive de ces manuscrits, nous avons dû séparer ces deux volumes qui ont été écrits à un demi-siècle d'intervalle.

3. Cf. Marchal, *Notice sur l'histoire et le catalogue de la Bibliothèque des Ducs de Bourgogne*, Bruxelles et Leipzig, Muquardt, 1842, in-fol., pp. CIX et CX; Léon Paulet, *Jacmart Pilavaine*, Bruxelles et Amiens, 1858; Bradley (John W.), *Dictionary of Miniaturists*, 1887, tom. I, pp. 262-265; R. P. de Gheyn, *Catalogue des Mss. de la Bibliothèque Royale de Bruxelles*, tom. II, Bruxelles, Lamertin, 1902, p. 180.

On sait que ce grand seigneur fut le parrain de Charles-Quint, à qui il donna son nom, et qu'il mourut à Beaumont en 1527. Il est probable qu'il fit donation à son impérial filleul de tout ou partie de ses manuscrits et que c'est pour ces raisons qu'on les retrouve dans la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles[1], mais on s'explique difficilement que notre exemplaire ait passé entre les mains d'Antoine Lancelot.

Miniatures. — Elles sont au nombre complet de onze[2]. Elles appartiennent par leur style et le caractère de la décoration aux premières années du xve siècle. Les fonds mosaïqués et les scènes, toutes de premier plan, en font foi. Du reste, leur médiocrité n'offre rien d'intéressant et nous n'avons pas cru devoir en offrir de reproduction au lecteur. Le dessin est mauvais et manque d'aplomb. Les personnages ont des attitudes gauches. Le coloris est sans relief et le terrain, d'une seule teinte, se continue sans transition jusqu'à un ciel uniformément bleu foncé ou un décor de fond; de ce fait, il n'y a aucune perspective. Ces miniatures, qui appartiennent à l'art français, sont plutôt l'œuvre d'un ouvrier que d'un artiste. Cet exemplaire n'appartient à aucune famille proprement dite, et les analogies qu'on peut y rencontrer avec d'autres manuscrits n'indiquent pas une source commune.

Voici la description sommaire de cette illustration :

Tome I. — Frontispice. — fol. 2. — H. $0^m,098 \times 0^m,170$. — *Présentation du manuscrit*. — 2 compartiments. A gauche, Raoul de Praelles offre son manuscrit à Charles V, assis sous un dais et assisté par un familier; fond mosaïqué; à droite, saint Augustin, dans une chaire, compulse des manuscrits rangés sur un pupitre. Pots de fleurs. Ciel bleu foncé étoilé.

Prologue. — fol. 7. — H. $0^m,162 \times 0^m,162$. — *Même scène*. — Le Roi a une longue barbe, Raoul de Praelles a l'habit noir d'un moine. Il y a six conseillers. Le fond est mosaïqué et bleu, avec des anges ailés.

LIVRE II. — fol. 24. — H. $0^m,126 \times 0^m,075$. — *Jeux scéniques*. — Sur une place où se dresse un autel portant trois idoles, trois poètes, assis dans une stalle, lisent des poésies; des hérauts sonnent de la trompette; des couples s'agitent et s'embrassent. Fond bleu.

LIVRE III. — fol. 76 v°. — H. $0^m,128 \times 0^m,075$. — *Docteurs*. — 2 registres. Deux docteurs discutent au sujet d'une divinité assise sur un autel. Deux chiens hurlent aux portes de Rome. L'auteur aura copié une partie de l'histoire de Mithridate sans en comprendre le sujet que nous rencontrons dans nos autres manuscrits. Ciel bleu et mosaïqué.

LIVRE IV. — fol. 153 v°. — H. $0^m,072 \times 0^m,084$. — *Discussion philosophique*. — Apulée et Varron discutent devant un auditoire de cinq personnes. Fond bleu.

LIVRE V. — fol. 200. — H. $0^m,096 \times 0^m,086$. — *Le potier Nigidius*. — 2 registres. Nigidius fait sa démonstration devant deux philosophes. Au-dessous, un seigneur, suivi de ses hommes d'armes, est agenouillé devant un autel où quatre démons noirs ont pris place. Fond mosaïqué.

LIVRE VI. — fol. 248. — H. $0^m,075 \times 0^m,081$. — *Discussion philosophique*. — Varron discute avec d'autres philosophes, assis devant un auditoire qui les écoute. Fond mosaïqué avec un arbre vert.

LIVRE VII. — fol. 272. — H. $0^m,090 \times 0^m,084$. — *Discussion théologique*. — Varron et Apulée discutent devant cinq assistants au sujet des dieux dont on voit six statues placées sur deux autels. On distingne Janus *bifrons*.

LIVRE VIII. — fol. 307 v°. — H. $0^m,067 \times 0^m,068$. — *Discussion philosophique*. — Six philosophes assis discutent. Fond mosaïqué.

LIVRE IX. — fol. 344 v°. — H. $0^m,112 \times 0^m,090$. — *Monothéisme*. — Saint Augustin en évêque, agenouillé devant un banc où se trouve un missel, adore la Trinité apparaissant dans une auréole au milieu du ciel étoilé. Deux docteurs assis observent.

LIVRE X. — fol. 364 v°. — H. $0^m,089 \times 0^m,086$. — *Christianisme et paganisme*. — 2 registres. En haut, un ange montre à un chrétien la divinité dans le ciel. En bas, un docteur cherche la vérité dans des livres. Un diable noir est près de lui.

1. Ils ne figurent pas encore dans l'inventaire de cette Bibliothèque, dressé en novembre 1487.

2. La mention du fol. 396 dit, par erreur : X. Nous verrons qu'au second volume, n° 9014, on a mentionné aussi, par erreur, 14 histoires au lieu de 13, mais le total des 24 miniatures pour les deux volumes est bien exact.

N° 29. PARIS, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, MS. FRANC. 25. c. 1410

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

VOIR PLANCHE XXII, *d*.

Description générale. — Un vol. in-fol. Vélin. Dimension des ff. : H. $0^m,458 \times 0^m,310$. Justification : $0^m,310 \times 0^m,205$. 2 colonnes avec $0^m,028$ d'intervalle : 54 lignes.

Il contient les dix premiers livres du traité, et comprend 1 fol. blanc et 306 numérotés. Le fol. 2 commence par ces mots : « pays des sarrazins » et le 306e : « entencion natendoit de nous ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames.

Reliure. — Veau racine avec le chiffre de Louis XVIII couronné et les fleurs de lis sur le dos. Les tranches, qui ont été dorées à l'origine, portent en tête les lettres : NADS, de côté : TEMI et en queue : FVOR (*Fortune d'amis*). Entre les lettres E et M, il a été peint un écusson avec les armes suivantes : *Parti fascé d'or et de gueules de 6 pièces, à la bordure fascée de l'un en l'autre et de gueules à 9 besants d'or posés 3, 3 et 3.*

Écriture. — Réglée noire, en *lettre de court.* Pas de titre courant. On lit au fol. 1 : *Codex Lancellotianis, 139. Regius 6715.3*[1] et, plus loin, la signature : *Ant. Lancelot.* Les titres des livres et des chapitres sont en rouge. Au fol. 306, après l'*explicit*, Paulin Paris a fait revivre la mention suivante, jadis effacée : *Ce premier volume de la Cité de Dieu est au duc de Nemours, comte de La Marche. De la librairie de La Marche. Jacques de Nemours.*

Initiales. — Les grandes, en tête des livres, présentent un fond bleu, rouge et vert, à dessins blancs, avec, à l'intérieur, des petites feuilles de lierre de même couleur, se détachant sur un fond d'or. Les petites, en tête des chapitres, sont tracées en or sur un fond bleu et rouge. Celle qui est en tête du discours de présentation, fol. 1, renferme un petit dessin en camaïeu colorié, avec traces de paysage, représentant Raoul de Praelles offrant son manuscrit à Charles V.

Bordures. — Elles n'existent qu'au commencement des livres. Elles sont formées d'un montant or, bleu et rouge, d'où s'échappent de légères brindilles, portant des petites feuilles de lierre multicolores.

Provenance. — Nous n'avons aucune indication relative au premier possesseur de ce manuscrit qui, par le style de ses miniatures et le genre de sa décoration, date des environs de 1410. Mais nous savons qu'il fit partie de la librairie de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, ainsi qu'en témoignent les douze lettres de sa devise bien connue, *Fortune d'amis*, qui se trouvent peintes sur la tranche des feuillets, et l'inscription, que nous avons relevée à la fin du folio 306, ne nous laisse aucun doute à cet égard. Ce Jacques d'Armagnac est une des figures les plus intéressantes parmi les grands bibliophiles du XVe siècle. Sa place est à côté de Jean, duc de Berry, de Phi-

1. De l'écriture de l'abbé de Targny, garde des manuscrits de 1726 à 1737.

lippe le Bon, du Grand Bâtard de Bourgogne et de Louis de Bruges. Nombreux sont les travaux qui ont été publiés sur sa bibliothèque[1]. On a cherché à savoir quelles avaient été les origines de cette collection et dans quelles conditions s'était effectuée sa dispersion; mais, devant la rareté des documents, on a dû se contenter d'hypothèses, dont quelques-unes sont séduisantes et dont la mention se trouve dans le beau travail du comte Durrieu sur le manuscrit des *Antiquités judaïques* de l'historien Josèphe. Nous nous contenterons, en y renvoyant le lecteur, d'en tirer les conclusions qui peuvent s'appliquer au présent Ms. 25 de la *Cité de Dieu*[2].

Les manuscrits de Jacques d'Armagnac lui sont venus de plusieurs manières :

1° Par succession de son bisaïeul, Jean de France, duc de Berry. Au partage des biens de ce prince, plusieurs ouvrages furent attribués à son gendre, le connétable Bernard VII d'Armagnac, mari de Bonne de Berry, dont le second fils, Bernard, appelé familièrement le *Cadet*, était le propre frère du Duc de Nemours. Il faut ajouter qu'en dehors de cette succession, le Duc de Berry avait fait de son vivant des cadeaux de livres à sa fille Bonne et à son petit-fils, le *Cadet*. Mais il ne semble pas que notre manuscrit puisse se réclamer de cette origine, car il ne porte aucune mention permettant de croire qu'il ait fait partie de la célèbre librairie de Jean de France, et les premiers mots des feuillets 2 et 306 ne concordent pas avec ce que nous savons des exemplaires de la *Cité de Dieu* qui figurent sur les différents inventaires[3].

2° Par succession de son grand-père maternel, Jacques II de Bourbon, comte de La Marche et de Castres, roi de Hongrie, de Jérusalem et de Sicile. Mais là encore, nous ne trouvons dans notre manuscrit aucune note pouvant certifier cette origine.

3° Jacques d'Armagnac a fait exécuter plusieurs ouvrages par des artistes de son temps, dont nous connaissons les noms aussi bien comme copistes que comme enlumineurs et *historieurs*. Il faut rejeter cette hypothèse, puisque notre manuscrit appartient aux premières années du XVe siècle.

4° Enfin, il n'y a pas de doute que ce grand amateur n'ait acheté des livres pour augmenter sa collection, et c'est à cette dernière hypothèse que nous nous rangeons, comme étant la plus probable, en ce qui concerne notre exemplaire, soit qu'il l'ait acquis de ses deniers, soit qu'il l'ait reçu d'un de ses parents ou amis.

Quoi qu'il en soit, il y inscrivit la mention que nous avons relevée plus haut et le désigna pour faire partie de sa librairie de La Marche, qui se trouvait probablement à Aubusson[4], dans le château duquel étaient conservées les Archives du comté.

Nous n'avons pas à raconter ici l'histoire du Duc de Nemours (1433-1477) et sa fin tragique[5]. On sait que Louis XI ne lui pardonna pas d'être entré contre lui dans la Ligue du Bien Public et qu'en 1476, il le fit prisonnier dans son château de Carlat.

1. Cf. Le comte de Laborde, *La Renaissance des Arts*, Paris, Potier, 1850, p. 163; M. L. Delisle, *Le Cabinet des Manuscrits*, tom. I, pp. 86-91, 170, et tom. III, 316 et 342; *Catalogue de la bibliothèque de M. Firmin-Didot*, 1883, Ms. 34; M. Ant. Thomas, *Les Archives du comté de La Marche*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1881, p. 36, et *Jacques d'Armagnac, bibliophile*, dans le *Journal des savants*, décembre 1906; M. Ch. Samaran, article paru dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1905, sur *Quelques manuscrits ayant appartenu à Jean d'Armagnac*, évêque de Castres et frère de Jacques; M. B. de Mandrot, *Revue historique*, 1890, et M. le comte Paul Durrieu, *Antiquités judaïques*, Paris, Plon, 1908, pp. 15-18.

2. Nous prions le lecteur de se reporter également à la description du Ms. 22 de la *Cité de Dieu* qu'il trouvera plus loin (Descript. 36). Cet exemplaire a appartenu également à Jacques d'Armagnac.

3. M. J. Guiffrey, *Inventaires de Jean, duc de Berry*, 1894.

4. M. Ant. Thomas, *Journal des savants*, décembre 1906, p. 642.

5. Voir un très bon travail de M. Bernard de Mandrot sur *Jacques d'Armagnac, duc de Nemours*, dans la *Revue historique*, année 1890, t. XLIII et XLIV.

Jacques d'Armagnac finit par être transféré à la Bastille; traduit devant le Parlement de Paris et condamné à mort comme rebelle, le 10 juillet 1477, il fut décapité le 4 août suivant.

Que devint notre manuscrit? Il nous est facile de certifier qu'il passa entre les mains de Tanneguy Du Châtel, puisqu'il porte les armes de ce seigneur et de sa femme (parti de Du Châtel et de Malestroit) peintes après coup sur la tranche entre les lettres de la devise de Jacques d'Armagnac. Ce Tanneguy Du Châtel était neveu du célèbre capitaine de ce nom, et fils d'Olivier Du Châtel, sénéchal de Saintonge, et de Jeanne de Ploeuc. Grand écuyer de France, conseiller et chambellan de Louis XI, il était grand amateur de livres et possédait de fort beaux manuscrits dont plusieurs figurent au catalogue de notre Bibliothèque Nationale[1]. Il avait épousé, en 1462, Jeanne de Raguenel, vicomtesse de La Bellière et de Combour. La famille de Raguenel, qui finit en cette dame et en sa sœur, avait été substituée, au xv[e] siècle, aux armes de Malestroit, par suite d'une alliance avec l'héritière de cette maison.

L'expédition, envoyée à Carlat en 1476, pour s'emparer du Duc de Nemours, était commandée par Pierre de Bourbon-Beaujeu, gendre de Louis XI, assisté de Tanneguy Du Châtel et de Jean du Mas, seigneur de L'Isle. Or, ces trois personnages se sont trouvés possesseurs de livres ayant appartenu à Jacques d'Armagnac, et on en a conclu qu'ils se sont partagé les dépouilles opimes du condamné. En ce qui concerne Tanneguy Du Châtel, cette hypothèse peut sembler hasardeuse[2]. En effet, c'est en 1476 que le Duc tomba entre les mains du Roi, c'est au mois de juillet 1477 que l'arrêt fut prononcé et c'est en mai 1477 que Tanneguy Du Châtel mourait au siège de Bouchain[3]. Est-il

1. M. L. Delisle, *Cabinet des Manuscrits*, tom. II, p. 353.

2. Quelques-uns des manuscrits du Duc de Nemours présentent cette particularité de la substitution ou de l'adjonction après coup du blason de Tanneguy Du Châtel aux armes de Jacques d'Armagnac, tel le superbe volume du *Compendium ystourial* (Ms. franç. 9186 de la Bibl. Nat., dont nous donnons deux reproductions, *Planches LXI* et *LXII*), le tom. III du *Miroir historial* du Musée Condé de Chantilly, le *Valère Maxime*, Ms. 2544 de la Bibl. Imp. de Vienne (Voir Durrieu, *Les Antiquités judaïques*, p. 17), puis encore le *Pétrarque*, Ms. 2559 de la Bibl. Imp. de Vienne, de l'école de Maître Fouquet de Tours (Voir *Planches LXIV* et *LXV*). Enfin, nous citerons un superbe manuscrit du Musée Meermanno-Westreenianum de La Haye, le *Livre de la Bouquechardière*. Dans la bordure des ff. 6, 133 v° et 264 de cet exemplaire, on retrouve les lettres de la devise de Jacques d'Armagnac; dans l'intérieur de quelques initiales, les armes rapportées de Tanneguy Du Châtel et de sa femme et, à la fin, le compte des livres, des chapitres et des histoires. Les six belles miniatures, qui décorent le manuscrit, sont dues, croyons-nous, au pinceau de Maître François. Nous en reparlerons lorsque nous aborderons la description des Mss. franç. 18 et 19 de la Bibl. Nat.

Nous ajouterons que d'autres manuscrits, ayant été exécutés pour Jacques d'Armagnac ou possédés par lui, sont passés dans d'autres familles. Ainsi la Bibliothèque de Genève conserve un beau manuscrit, venant de la collection Pétau, Recueil de traités, *Décades* de Tite Live, *Compendium historial* de Henri Romain et *Traité de la Vieillesse* de Cicéron. Ce manuscrit, dont nous donnons quatre reproductions (*Planches LXVI à LXIX*, Descript. 54) est dû également, à ce que nous croyons, au pinceau de Maître François. Il a appartenu à Jacques d'Armagnac d'après les lettres de sa devise; à Pierre de Beaujeu, d'après une note presque effacée du fol. 525 v° et la devise : *Esperance*, et enfin, après 1500, à un membre de la famille lyonnaise de Pierrevive, d'après les armes rapportées du fol. 1 : *Pallé d'or et de gueules de six pièces, les 3 pals d'or chargés chacun en chef d'un diamant.* (Voir le beau travail que prépare, sur les manuscrits à peintures de la Bibliothèque de Genève, M. Aubert de La Rue, que nous remercions ici de ses précieuses communications.) Nous avons aussi les Mss. franç. 113-116 de la Bibl. Nat., *Les Romans de Saint-Graal, de Merlin et de Lancelot* (anciens 6784-87), qui ont appartenu à Jacques d'Armagnac dont ils portent les 12 lettres caractéristiques. Cet exemplaire passa entre les mains de Jean de Chabannes, de la branche des comtes de Dampmartin, qui le donna en 1496, peu de temps avant sa mort (1503), à son gendre Jacques de Coligny, seigneur de Chastillon-sur-Loing, prévôt de Paris, qui avait épousé sa fille Anne. Jean de Chabannes, qui possédait ces beaux volumes, avait été grand maître de France et chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, puis gouverneur de Paris après 1471. Il avait été mêlé aux affaires du Comté d'Armagnac et il y a lieu de se demander s'il ne reçut pas ces livres lors de l'arrestation du Duc de Nemours, à titre de dépouilles opimes.

3. Dans le Ms. franç. 20685 de la Bibl. Nat., on trouve mention du compte suivant, émanant de l'ordre du roi Louis XI, fol. 665. « 16 juin 1477, cent marcs d'argent pour envoyer offrir a sa devotion en l'eglise de Nostre Dame de la Victoire, pres Senlis, qu'il y avoit vouez pour l'augmentation et accroissement d'icelle eglise, pour le salut et remede de l'ame de Jean messire Tanguy Du Chastel, chevalier de l'Ordre dudit seigneur, vicomte de La Belliere, lequel, estant en armes en sa compagnie et services, estoit allé de vie a trespas devant la ville de Bouchain. »

bien sûr qu'il ait pu être mis avant cette date en possession des biens de la victime et qu'il ait eu le temps de faire peindre ses armes sur notre manuscrit? N'est-il pas plus probable que le Duc de Nemours, quelques années plus tôt, lorsqu'il se croyait bien en cour, ait cédé à Tanneguy Du Châtel, alors comblé des faveurs royales, un des deux exemplaires qu'il possédait de la première partie de la *Cité de Dieu* (actuellement Mss. 22 et 25 de la Bibl. Nat.)?

Notre manuscrit, disparu pendant trois siècles, se retrouva dans la collection d'Antoine Lancelot, dont nous avons parlé plus haut à propos du Ms. franç. 26 de la Bibl. Nat., et en suivit la destinée. Ce savant se fit ainsi un exemplaire complet par la réunion de ces deux parties, et c'est en les étudiant de près qu'il composa le mémoire sur Raoul de Praelles, lu en 1735 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, que nous avons cité au chapitre III de la présente étude.

Miniatures. — Elles sont au nombre complet de dix, plus la petite lettre historiée du fol. 1 dont nous avons parlé. La première est à pleine page et les autres sont des vignettes. Elles sont encadrées d'un trait de couleur, doublé d'un trait d'or.

Le dessin en est correct; les attitudes, maniérées mais gracieuses, rappellent un peu les peintures de l'époque précédente, celles de l'école des artistes employés par Charles V. Elles sont quelquefois volontairement tendues en des poses arquées que soulignent encore les plis des étoffes. Les types sont allongés et plutôt distingués. Les visages fins et nobles sont encadrés par des chevelures abondantes et des barbes pointues. En général, les païens sont barbus et les chrétiens imberbes. Les personnages sont peints en camaïeu rose et bistre d'une agréable tonalité, rehaussé par quelques touches plus vigoureuses et par des ornements d'or. Le paysage est très rudimentaire et les détails se présentent toujours en premier plan. On y trouve des rochers en abîme à teinte plate. Des fleurs jaunes parsèment le terrain. Il n'y a plus de décors de fond; ils sont remplacés par un ciel bleu, foncé au zénith et pâli à l'horizon avec des traits bleuâtres transversaux. Ces peintures assez médiocres sont dues à un artiste français travaillant vers 1410.

L'illustration est très peu variée. L'artiste ou le directeur du travail n'ont pas cherché à approcher le texte. Toutes ces miniatures représentent, dans des attitudes variées, la même scène, le culte païen et le culte chrétien, à l'exception de celle du Liv. I, qui nous offre le spectacle des deux Cités et qui semble copiée sur celle du Ms. franç. 6272 de la Bibliothèque Nationale (*Descript. 26*). Aussi ce manuscrit ne peut-il être rangé dans aucune famille.

Voici la description des miniatures :

LIVRE I. — fol. 5. — H. 0^{m},180×0^{m},200. — *Les deux Cités.* — A gauche, dans une enceinte à tours et à donjons en pierres grises, le Seigneur, nimbé, avec la tiare, portant une grande barbe blanche, vêtu d'une robe bleue et d'un manteau rouge, siège dans un cercle d'or, entouré lui-même de flammes rouges qui se détachent sur l'azur du ciel. Au-dessous, on distingue la cohorte, or et rouge, des anges. Saint Augustin, à genoux, avec une robe noire et un manteau rose, nimbé, lui présente son traité recouvert de velours bleu. A droite, s'étend la ville de Rome, vaste amas de constructions, tours, fossés, remparts, ponts-levis, en pierres grises et roses, dans un paysage très montueux. Les Goths massacrent les habitants et les jettent dans le Tibre. Alaric et ses hommes à cheval, à cuirasses et à casques bleus, vont les soutenir de leurs lances et pénètrent dans la ville. La partie centrale de la peinture est un peu brouillée; on y distingue des guerriers étendus à terre et ensevelis sous la neige. Rochers jaunes et verts, ciel bleu foncé.

LIVRE II. — fol. 29 v°. — H. 0^{m},085×0^{m},092. — *Idoles.* — Sous un édicule à pierres rougeâtres, trois idoles sont placées sur des colonnes et adorées par trois païens, agenouillés, en camaïeu rose et brun. Sol vert à fleurs jaunes, ciel bleu.

LIVRE III. — fol. 68 v°. — H. 0m,092×0m,092. — *Idoles.* — Même sujet. Sous un édicule à pierres vertes, Mars, sur un piédestal d'or, est adoré par trois païens agenouillés à l'entrée, en camaïeu rose et brun. Deux philosophes, debout derrière eux, discutent sur la théologie. Roches en abîme de couleur ocre, sol vert à fleurs jaunes, ciel bleu avec des bandes transversales plus claires à l'horizon.

LIVRE IV. — fol. 128. — H. 0m,125×0m,087. — *Saint Augustin et les philosophes.* — Dans une salle à fenêtres romanes et grillagées, avec des dalles vertes et des murailles brunes, saint Augustin, suivi de son acolyte et d'un serviteur, parle à trois philosophes. Ils sont tous traités en camaïeu bistre et rose, avec des plis rehaussés d'or. Cheveux bouclés et ondulés; attitudes allongées, dessin un peu lâché.

LIVRE V. — fol. 161. — H. 0m,082×0m,091. — *La Fortune.* — (*Planche XXII, d.*) Sur un terrain rocheux, un roi couronné trébuche du haut de son trône et laisse échapper le globe d'or, emblème de sa puissance. Un assistant, derrière lui, fait un geste de surprise. Un philosophe, à gauche, disserte sur les vicissitudes humaines. Dans le haut, le même ciel, sur lequel se détache, à gauche, en buste, la Fortune, tenant sa roue de la main gauche et personnifiant le Fatum antique et, à droite, le Seigneur symbolisant la Volonté divine.

LIVRE VI. — fol. 196. — H. 0m,110×0m,088. — *Culte païen et culte chrétien.* — Sur un terrain à monticules bruns, à fleurs jaunes, à gauche, trois païens, en camaïeu rose et bistre, adorent à genoux deux idoles placées sur des colonnes de marbre vert. A droite, trois chrétiens implorent le Christ Rédempteur assis sur le cercle d'or des nuées, le globe sous ses pieds, dans une grande auréole peinte en vermillon. Même sol et même ciel.

LIVRE VII. — fol. 213 v°. — H. 0m,115×0m,083. — *Même sujet.* — Même scène disposée un peu autrement. Les idoles semblent chancelantes. Il y a deux arbres et un rocher vert en abîme. Le Christ est remplacé par le Seigneur en buste.

LIVRE VIII. — fol. 239 v°. — H. 0m,097×0m,091. — *Même sujet.* — Les chrétiens sont de riches seigneurs. Trois philosophes discutent derrière eux. Trois anges, se détachant sur un fond rouge, sont placés à gauche faisant face au Seigneur. Mêmes détails.

LIVRE IX. — fol. 267 v°. — H. 0m,100×0m,086. — *Saint Augustin et des philosophes.* — Dans une salle à revêtements vert d'eau, saint Augustin, en évêque, nimbé d'or, en camaïeu gris, avec deux anges au-dessus de lui sur la plinthe du fond, discute avec quatre philosophes, en camaïeu rose, bistre et or, qui semblent inspirés par des démons, voltigeant au-dessus d'eux. Sol rose.

LIVRE X. — fol. 282 v°. — H. 0m,078×0m,086. — *Monothéisme.* — Dans un paysage semblable aux précédents, saint Augustin et trois chrétiens à genoux, adorent la Trinité représentée dans une auréole rouge, bordée d'or, par le Seigneur tenant de sa main gauche le Christ en croix, la Colombe aux ailes étendues réunissant leurs bouches.

N° 30. BRUXELLES, BIBLIOTHÈQUE ROYALE, MSS. FRANC. 9005-9006. c. 1410

Saint Augustin, la Cité de Dieu.
Traduction et Commentaires de Raoul de Praelles.

VOIR PLANCHES XXIII, *b*; XXIV, *b*; XXV, *b*; XXVI, *b*; XXVII, *b*.

Description générale. — 2 vol., gr. in-fol. Beau vélin. Dimension des ff. : H. 0m,485 ×0m,350. Justification 0m,305×0m,220. 2 colonnes (excepté les ff. 3, 4, 5 et 6, qui sont à longues lignes) avec 0m,020 d'intervalle : 47 lignes.

Le Ms. 9005 contient les dix premiers livres, précédés de la table des chapitres, des prologues et de l'extrait des *Rétractations*, et comprend 1 fol. blanc, 365 ff. numérotés et 1 fol. blanc. Le fol. 4 commence par ces mots : « est mise ceste banniere » et le fol. 365 par : « et anoncassent souvent ».

Le Ms. 9006 contient les douze derniers livres et comprend 319 ff.[1] et 2 ff. blancs. Le fol. 2 commence par : « Cy commençe le prologue » (en rouge), le 3e par : « mais orendroit[2] pour ce que » et le 319e par : « et les momens que Dieu ».

1. Ce numérotage n'est pas exact. Ainsi on a sauté un feuillet entre le 98e et le 99e.
2. Désormais.

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames; signatures dans le tome I.

Reliure. — Veau racine. Au dos le titre : CITÉE (*sic*) DE DIEU | I | BIBL. ROYALE, reproduit sur une étiquette en maroquin rouge à l'intérieur des volumes. Armes de Belgique. Tranches dorées; fermoirs en argent.

Écriture. — Réglée noire en *lettre de forme*. Titre courant en chiffres romains rouges au premier volume seulement. Sur le 1er fol. blanc de garde du Ms. 9005, on lit cette mention : *Cest le premier volume de saint Augustin de la Cité de Dieu* (*achetez du gouverneur de Lille*) 4, et sur le dernier : *Visité et fait l'extrait le 1er octobre 1746. Par ordre du Roy.* Le scribe a quelquefois laissé en blanc, pour les rubriques, un espace avant la liste des chapitres. Il a indiqué la teneur du texte, en marge, d'une petite écriture fine, facile à effacer : voir fol. 320 du tom. I.

Initiales. — Les grandes, au commencement des livres, sont finement tracées en couleurs sur un fond d'or, parsemé de feuilles de lierre multicolores. Les douze premières du Ms. 9005 sont historiées. Nous en ferons la description plus loin. Les petites initiales sont du même style, mais plus simples, en or sur fond bleu ou rouge.

Bordures. — Elles n'existent qu'au commencement des livres et dans les premiers ff. du Ms. 9005. Magnifiquement composées, elles présentent de larges bouquets de palmes, bleus, verts, rouges et jaunes, réunis par un semis élégant de petites feuilles de lierre d'or d'un relief et d'un éclat étonnants. Sur ce fond, emprunté à la flore, se détachent des anges musiciens, des animaux, lions, ours, loups, licornes, singes, paons, et des grotesques charmants de grâce railleuse.

Provenance. — Ce bel exemplaire a appartenu à Philippe le Bon. Il figure dans la librairie de Bourgogne, inventoriée à Bruges vers 1467, après la mort du Duc, et à Bruxelles, en 1487, sous cette mention : 728[1] « Ung autre gros livre en parchemin couvert de toille noire, a grans cloutz dorés, intitulé sur le premier feuillet : *c'est le premier volume de saint Augustin, de la Cité de Dieu*, aquerte du gouverneur de Lille; commençant au second feuillet, *est mise ceste banniere* et au dernier feuillet, *avoncassent souvent* ».

729. « Ung autre gros livre pareil, intitulé ou premier feuillet, de petite lettre : *C'est le second volume de saint Augustin, de la Cité de Dieu*, commençant au second feuillet après la table, *mais orendroit* et au dernier, *et les momens* ».

Il avait été *achetez du gouverneur de Lille*, et cette mention, que nous avons transcrite plus haut et que nous retrouvons sur plusieurs autres manuscrits de la librairie de Bourgogne, nous indique qu'il n'a pas été exécuté pour le noble Duc.

Or, nous connaissons le nom de tous les gouverneurs de Lille qui se sont succédés à ce poste de 1410[2], date approximative de l'exécution du manuscrit, jusqu'à 1467,

1. Barrois, *Bibliothèque Prototypographique*, 1830. Nos 728 et 729, 1513 et 1514 et 1644 et 1645.

2. Ce sont :

HENRY DE MORTAIGNE, dit d'Espierre, seigneur de Linselles et Blaton (1404-1410).

JEAN DE LANNOY, seigneur de Maingoval et de Lys (1410-1414).

HUES DE LANNOY, conseiller et chambellan de Philippe le Bon (1414-1423).

BAUDOUIN DE LANNOY, seigneur de Molembais, chevalier de la Toison d'or (1423-1435).

BAUDOUIN D'ONGNIES, conseiller, chambellan et maître d'hôtel de Philippe le Bon (1435-1459).

JEAN DE LANNOY, conseiller et chambellan du Duc de Bourgogne (1459-1465).

ANTHOINE D'ONGNIES, conseiller et chancelier du Duc de Bourgogne (1465-1467). (Cf. *Armorial des gouverneurs de Lille et de la Flandre française de 1296 à 1787*, manuscrit in-fol., de 49 ff., avec armoiries peintes, que nous avons acheté le 6 mai 1909 à la vente de la collection Quarré-Reybourdon, de Lille). Le Ms. 18037-39 de la Bibl. Roy. de Bruxelles

époque où l'exemplaire était déjà incorporé dans la collection de Bourgogne, et aucun de ces seigneurs n'avait pour armoiries celles qui décorent l'initiale O du fol. 3. Il faut donc en conclure que le manuscrit a été exécuté pour un personnage antérieur qui portait cet écusson, lequel n'a pas été rapporté, et pourrait désigner Pierre Boudens, bailli de Bruges en 1420. Il aurait passé intermédiairement entre les mains d'un des gouverneurs de Lille que nous venons de citer et serait entré avant 1467 dans la librairie de Philippe le Bon.

Au XVIIIe siècle, il ressentit le contre-coup des événements militaires dont les Pays-Bas furent le théâtre. Louis XV, après la bataille de Fontenoy, envoya à Bruxelles Achille Godefroy, qui fit, en 1746, un rapport sur les richesses bibliographiques de la Bibliothèque de Bourgogne, mais sans enlever aucun manuscrit. Il n'en fut pas de même en 1748; les livres choisis arrivèrent en France et furent versés à la Bibliothèque Royale. Mais en 1770 ils furent l'objet d'une restitution à la suite du traité conclu avec Marie-Thérèse.

Miniatures. — Elles se composent de deux grandes peintures au commencement des Liv. I et XI, de 11 initiales historiées en tête du premier volume et de 20 vignettes ornant les autres livres. Les premiers feuillets, écrits à longues lignes, et les premières initiales, contenant de vrais petits tableaux, trahissent une certaine hésitation dans la conception de ce manuscrit. On s'était évidemment proposé une riche décoration et on s'aperçut bientôt quelles dépenses de temps et d'argent elle entraînerait. Ce projet, dont nous voyons ici la trace pour la première fois en ce qui concerne nos manuscrits de la *Cité de Dieu* (ce qui prouve que ce manuscrit est un prototype), ne fut réalisé que plus tard, et une seule fois, dans le superbe exemplaire, qui appartint à Philippe de Commines et qui, décoré de près de 700 miniatures, fait maintenant l'ornement des Bibliothèques de La Haye et de Nantes[1].

Nous ne savons pas le nom de l'artiste qui a prêté son talent à décorer ce bel exemplaire, tout entier de sa main, à l'exception peut-être des premières initiales. Il était Flamand, très probablement imbu des principes des écoles de Bruges et de Gand, et travaillait vers 1410. Ses personnages aux visages très fins sont dessinés à la plume, peints en couleur chair foncée et ensuite rehaussés de traits à la gouache qui font ressortir les parties lumineuses. Le dessin est juste, mais très élémentaire. Les attitudes sont simples et les costumes très variés et très soignés. Les soldats portent toujours des armures blanches, mais les personnages sont trop grands pour les objets qui les entourent. Les constructions sont en briques rouges avec des tuiles bleues sur les toits. L'auteur se montre mauvais paysagiste. Des courbes indiquent les collines surmontées de petits arbres qu'on prendrait pour des ombrelles. Des teintes plates les recouvrent, sur lesquelles les rochers sont indiqués par de larges traits brun acajou. Des fleurs jaunes parsèment le sol vert et les ciels sont faits d'une teinte bleue recouverte d'une couche d'argent qui a noirci. En l'absence de ciel, le fond est mosaïqué. On voit que nous avons affaire à un manuscrit de transition très intéressant dans ses détails.

M. Henri Hymans, l'éminent conservateur de la Bibliothèque Royale de Bruxelles,

renferme une liste des gouverneurs de Lille du XVe siècle. (Voir G. Doutrepont, *La Littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, Paris, Champion, 1909, p. 136 n.).

On voit par cette nomenclature quels rapports intimes unissaient ces gouverneurs de Lille à la cour de Bourgogne.

1. *Descript. n°* 50.

considérait comme presque certain que ces peintures sont l'œuvre de Melchior Broederlam, originaire d'Ypres (?), le grand artiste qui a peint, à la demande de Philippe, duc de Bourgogne, les quatre volets du rétable de la Chartreuse de Champmol, conservé maintenant au musée de Dijon. (Voir : *L'Exposition des Primitifs flamands à Bruges*, Paris, *Gazette des Beaux-Arts*, 1902, p. 11.) Nous ne contredisons pas cette attribution, quoique le dessin de nos miniatures nous paraisse assez faible, mais, en ce cas, il faut avancer probablement de quelques années l'exécution de notre manuscrit, car le nom de Broederlam paraît pour la dernière fois en 1409-1410. (Cf. Fierens-Gevaert, *La Renaissance septentrionale*, Bruxelles, 1905, pp. 29-31.)

Ce très intéressant manuscrit a dû être précédé d'un programme très détaillé, destiné au peintre, car il indique la direction d'un érudit très versé dans l'étude du traité de saint Augustin. Il est le prototype de la *Famille n° 4*, dont les représentants ont figuré à Turin, au British Museum, dans la collection Hamilton, et à laquelle on doit rattacher la décoration de l'incunable d'Abbeville de 1486. Nous prions le lecteur de se reporter au Tableau analogique de cette famille, pp. 198 et 199. Il sera frappé de la ressemblance de ces exemplaires.

Voici maintenant la description de ces miniatures :

Tome I. — Prologue. — fol. 3. — H. 0m,410 × 0m,335, mesure de la page, bordure comprise. Entre la miniature et la bordure, il y a un grand encadrement d'or avec larges fleurs de couleurs. La miniature proprement dite a 0m,155 × 0m,215. Peinture très endommagée. — *Histoire de Clovis.* — A gauche saint Augustin[1], en bleu, inspiré par un ange, est assis dans une grande chaire à pupitre sur lequel il écrit son traité. D'autres livres sont ouverts autour de lui. A droite, Cloys, couronné, vêtu d'une robe rose brodée de fourrures, tourne gauchement la tête vers un ange qui apporte du ciel un écu fleurdelisé. On aperçoit la colombe qui tient dans son bec la sainte ampoule; un aigle couronné regarde le soleil; l'oriflamme est déployée. Au second plan, dans la vallée où court la rivière, le rocher de l'ermitage avec ces mots : Monioye saint Denis. Dans le lointain, une église rouge aux toits bleus. Terrain vert, arbres minuscules, rochers brun acajou, fond mosaïqué avec un peu de ciel bleu. Toute cette scène est l'illustration du discours de présentation, adressé par Raoul de Praelles au roi Charles V, dont nous avons donné le texte au chap. IV.

Au-dessous de la miniature, dans l'initiale O, deux anges blancs, aux ailes de couleurs, tiennent un écusson dont les armes sont : *d'argent au chevron d'azur avec une aigle impériale de gueules contournée à dextre.*

—— fol. 4 v°. — H. 0m,061 × 0m,050. — Initiale N. — Deux Romains, l'un en rouge, l'autre en bleu, dressent une idole d'or sur un piédestal. Fond mosaïqué, sol dallé.

—— fol. 5. — H. 0m,057 × 0m,056. — Initiale P. — Saint Augustin prêche dans une chaire devant des Goths agenouillés et couverts d'armures bleues. Fond mosaïqué, sol vert.

—— fol. 6. — H. 0m,055 × 0m,055. — Initiale M. — Saint Augustin remet son traité à Marcellin.

LIVRE I. — fol. 6. — H. 0m,059 × 0m,050. — Initiale D. — Des Goths, en armures bleues, conduits par Alaric, vêtu de rouge et monté sur un tout petit cheval, assiègent Rome et s'en emparent. L'un d'eux épaule une bombardelle dont on voit le feu sortir par la bouche. D'autres ont des arbalestres. Ciel bleuâtre.

—— fol. 6 v° — H. 0m,059 × 0m,052. — Initiale D. — Ulixes couronne la statue en or de Pallas. Paysage vert avec rochers bruns, fond mosaïqué.

—— fol. 7 v°. — H. 0m,059 × 0m,055. — Initiale U. — Virgilius dans une chaire parle devant un auditoire de neuf assistants.

—— fol. 8 v°. — H. 0m,054 × 0m,060. — Initiale A. — Ulixes s'empare de Troyes. Les soldats sont couverts d'armures bleues. Constructions rouges à toits bleus, sol vert, ciel bleu argenté.

—— fol. 9. — H. 0m,049 × 0m,051. — Initiale L. — Marcus Marcellus fait piller par les Romains l'autel d'or du temple rose de Syracuse.

—— fol. 9 v°. — H. 0m,055 × 0m,047. — Initiale P. — Fabius Maximus fait démolir par les Romains le temple de Tarente.

—— fol. 10. — H. 0m,052 × 0m,047. — Initiale D. — Des chrétiens empêchent des soldats de piller une église. Ciel bleu argenté.

—— fol. 10 v°. — H. 0m,052 × 0m,052. — Initiale M. — Un moine noir, le bon, tient un missel et un calice, tandis qu'un riche seigneur armé, le mauvais, montre une bourse. L'auteur a voulu indiquer que Dieu met les mêmes biens à la disposition des

1. Les mots imprimés ici en petites capitales, sont ceux que le peintre a écrits en or sur les personnages et les objets.

hommes, qui peuvent choisir selon l'état de leur âme

A partir de ce folio, il n'y a plus de lettrine illustrée, l'ornementation se résume à des vignettes plus grandes que les précédentes qui figurent seulement en tête des livres.

LIVRE II. — fol. 32 v°. — H. 0m,100×0m,094. — *Jeux scéniques.* — Combat en champ clos de deux hommes à pied, revêtus d'armures bleues. Deux trompettes, deux sergents à massue, deux poëtes avec des banderoles, où sont écrits ces mots : COMÉDIE et TRAGÉDIE, et deux censeurs, nommés CASSIUS et MESSALA. Vêtements très variés, dalles noires et jaunes, fond mosaïqué.

LIVRE III. — fol. 78 v°. — H. 0m,105×0m,097. — *Prise de Troie.* — YLION, citadelle de Troie, est représenté par un château fort rouge avec des toits bleus d'où s'échappent des flammes. FIMBRIA, le consul romain, portant l'étendard aux armes de l'empire, commande le pillage à ses soldats qui emportent leur butin. Cigogne sur le toit, statue d'or qui s'écroule, sol vert à fleurs, ciel bleu argenté.

LIVRE IV. — fol. 147 v°. — H. 0m,092×0m,096. — *Saint Augustin, Apulée et Varron.* — SAINT AUGUSTIN, en évêque avec une dalmatique bleue, encense un autel, sur lequel on remarque un beau rétable. Derrière lui, APULLEYUS, en vert, et VARRO, en bleu, discutent sur la grandeur de Rome. Deux diables grimacent à leurs pieds, deux idoles d'or tombent de leur piédestal. Dalles noires et jaunes, fond mosaïqué.

LIVRE V. — fol. 189 v° — H. 0m,103×0m,096. — *Le Pape et l'Empereur.* — (*Planche XXIII, b.*) L'Empereur, en bleu avec un manteau rose et revêtu des attributs impériaux, s'agenouille devant le Pape, vêtu de bleu, qui le bénit, assis sous un dais. Dans le fond, Rome, aux constructions rouges à toits bleus, baignée par le Tibre et environnée de collines. Sol vert à fleurs jaunes, ciel bleu argenté.

LIVRE VI. — fol. 235. — H. 0m,115×0m,094. — *Saint Augustin dans une librairie avec Apulée et Varron.* — Saint Augustin, en rouge, dans une librairie à colonnes, compulse des manuscrits sur une table. Il tient le livre des Prophètes, LES PROPHE, et discute avec APULÉE, vêtu de bleu, qui tient celui des Sibylles, LES SEBILLE, et Marcus Varro, en vert, qui lit un livre où est inscrit : MARCUS VARRO. Un diable volant vient inspirer les païens, tandis qu'à droite une cage, suspendue au mur par une poulie, renferme deux perroquets dont le bavardage s'applique aux philosophes. Dalles à dessins jaunes et noirs, fenêtres grillagées et argentées.

LIVRE VII. — fol. 256 v°. — H. 0m,115×0m,096. — *Jupiter, Janus, Saturnus et Tellus.* — (*Planche XXIV, b.*) A gauche, près d'une tente, JUPITER, en violet, avec le taureau qu'on lui sacrifiait; JANUS, en rose, avec un sceptre, représenté avec un double visage sous une même couronne; SATURNUS, en vert, une faux dans la main droite et un navire dans la main gauche; enfin TELLUS, en bleu, avec la clef et au-dessus le dragon qui se mord la queue. Sol vert, ciel bleu argenté.

LIVRE VIII. — fol. 287 v°. — H. 0m,135×0m,094. — *La Philosophie et le cercle des mondes.* — La PHILOSOPHIE, en femme d'un certain âge, de race septentrionale, au visage anguleux et sérieux, coiffée d'un voile blanc et vêtue d'une robe bleue, tient devant elle un grand disque orné de cercles concentriques de différentes couleurs. Un d'eux porte SPERA LUNA, puis SPERA MERCURIUS, SPERA VENUS, SPERA SOL, SPERA MARS, SPÉRA JUPITER, SPERA SATURNUS, enfin les douze signes du Zodiaque écrits en rouge sur la circonférence. Sol verdoyant et fond mosaïqué.

LIVRE IX. — fol. 320 v°. — H. 0m,130×0m,094. — *Saint Augustin, Apulée et démons nimbés.* — SAINT AUGUSTIN, crossé et mitré, en blanc avec une dalmatique bleue, discute sur la nature des anges déchus, que lui amène APULLEYUS, en vert. Les démons sont au nombre de douze, nimbés, rouges avec des visages sur diverses parties du corps. L'un a son nimbe dénommé AUREOLE, un autre DEADEME. Sol carrelé jaune et noir, fond mosaïqué.

LIVRE X. — fol. 337 v°. — H. 0m,133×0m,094. — *Vrai sacrifice de la messe.* — Saint Augustin, en bleu, encense un autel et s'apprête à dire la messe, assisté de deux ecclésiastiques en rouge dont l'un porte le missel et l'autre les burettes. C'est la représentation du seul et vrai sacrifice, dans une chapelle à colonnes roses dont le sol est carrelé vert.

TOME II. — LIVRE XI. — fol. 2. — H. 0m,405×0m,320, mesure de la page entière. Même encadrement qu'au tome I. La miniature proprement dite a 0m,195×0m,212. — *Nembroth et la construction de Babylone.* — Inspiré par un diable, le géant NEMBROTH, en bleu avec un turban blanc, parle à sept descendants de Caïn dans un paysage montagneux. Il préside à l'édification de Babylone, moitié briques rouges, moitié pierres gris bleu, avec des toits bleus. Des ouvriers travaillent, des démons voltigent dans les airs. Sur les murs on voit écrit en or : BABILOINE CITÉ TERRIENE ET DE CONFUSION. On lit d'une écriture postérieure : CITÉ DE CONFUSION ET NEMBROTH. Sol vert. En haut, dans les nuées bleues, la Trinité, représentée par la double face d'un vieillard et d'un jeune homme, nimbée avec la flamme rouge du Saint-Esprit au-dessus. Des anges l'entourent en développant des banderoles qui portent cette inscription : CITÉ DE DIEU. Sur les montagnes du fond, on distingue les labeurs de la vie terrestre : un âne frappé par un conducteur, des moutons gardés par leur berger, des chevaliers chevauchant, un meunier gravissant la côte de son moulin avec un sac de grain, etc. Au-dessus, le ciel bleu argenté.

LIVRE XII. — fol. 20 v°. — H. 0m,160×0m,096. — *Création d'Ève.* — Dieu, avec le nimbe crucifère, en vêtements violets brodés d'or, tire par la main Ève qu'il extrait du flanc d'Adam, couché à terre et endormi. Leur anatomie est celle des écoles du Nord. Paysage rocheux et ciel bleu argenté.

LIVRE XIII. — fol. 35 v°. — H. 0m,115×0m,092. — *Adam et Ève chassés du Paradis terrestre.* — Un ange blanc, à chevelure d'or et aux ailes roses, tenant

une épée flamboyante, chasse Adam et Ève qui s'éloignent repentants. La Mort, squelette noir, regarde les coupables en tenant sa grande faux, et Satan, au corps de serpent et au visage de diable, ricane dans l'arbre du mal. Sol vert à fleurs, petits arbres verts, fond mosaïqué.

LIVRE XIV. — fol. 48 v°. — H. 0m,145×0m,095. — *Homme tenté dans un arbre avec la Mort et des dragons.* — (*Planche XXV, b.*) Un jeune seigneur, en rose avec un chaperon, est penché dans l'Arbre de la Vie, au vert feuillage. Un ange bleu, CELESTIEL, lui offre la couronne céleste, tandis que de l'autre côté un démon rouge, MONDAIN, le tente en lui offrant un coffret plein d'or. Pendant ce temps, le squelette de la Mort scie lentement le tronc, et deux dragons, noir, NUIT, et blanc, JOUR, représentant le temps qui s'écoule, rongent les racines de l'arbre. Rochers bruns, ciel bleu argenté. Composition intéressante.

LIVRE XV. — fol. 70. — H. 0m,105×0m,098. — *Caïn et Abel.* — CAYN, en armure bleue, frappe ABEL, habillé en voyageur. Le premier porte sur sa cote CELESTIEN et l'autre TERRENIEN, ce qui semble une interversion de l'artiste. Près d'eux, s'élève par des ouvriers la ville d'ENOCHAM aux murs en briques rouges et aux toits en tuiles bleues. Sol vert, paysage rocheux, ciel bleu argenté.

LIVRE XVI. — fol. 101. — H. 0m,115×0m,094. — *Noé et ses fils.* — Sous une vigne verte, chargée de grappes de raisins bleues, qui se détache sur un fond uniforme d'or et que broute une chèvre blanche, dort étendu, NOÉ, robe bleue, turban rose. SEM et JAPHET cachent la nudité de leur père, qui excite le rire de CHAM. Sol vert.

LIVRE XVII. — fol. 135 v°. — H. 0m,140 ×0m,095. — *Saül, Samuel et David.* — (*Planche XXVI, b.*) Dans la salle d'un palais au fond mosaïqué, SAMUEL, en gris, couronne SAUL, en bleu, assis sur un trône, tandis que DAVID, dans sa chaire, commence à écrire, par le mot BEATUS VIR, le manuscrit des Psaulmes posé devant lui sur un pupitre. Sa harpe est à terre sur le sol dallé rouge. Une balustrade bleue dans le fond.

LIVRE XVIII. — fol. 161 v°. — H. 0m,082 ×0m,092. — *Romulus et Rémus.* — (*Planche XXVII, b.*) ROMULUS, en bleu, avec les attributs royaux, est debout dans l'intérieur de Rome dont le mur porte : ROMULUS DEMEURE. Le pont-levis est baissé et REMUS, coiffé d'un grand chaperon rouge, un faucon sur le poing, accompagné par deux serviteurs et d'un fou blanc et rouge, qui joue du tambourin et de la flûte, s'éloigne de la ville, chassé par son frère. Les costumes sont ceux du commencement du siècle. Au bas de la miniature une main du xv[e] siècle a écrit à l'encre noire d'une écriture courante : REMUS SE PART. ROMULUS DEMEURE. Sol vert, paysage à collines, ciel bleu argenté.

LIVRE XIX. — fol. 205 v°. — H. 0m,091 ×0m,096. — *Saint Augustin écrit son traité.* — S. AUGUSTINUS dans une chaire écrit son traité de la CITÉ DIE. Il est inspiré par un ange qui plane derrière lui. Des manuscrits, maniés par des diables, sont épars à ses pieds. Ils portent les noms d'ANTIOCHUS, EPICURUS, VARRO, mots répétés à l'encre noire en dehors du cadre. Sol dallé, balustrades à ouvertures argentées et fond quadrillé.

LIVRE XX. — fol. 233 v°. — H. 0m,155 ×0m,095. — *Jugement dernier.* — Dieu le Père est en buste dans les cieux. Deux anges soufflent de la trompette : SURGITE VOS MORTUI, VENITE AD JUDICIUM. Le Rédempteur, vêtu de rose, portant les signes de la Passion et assisté de deux anges, a les pieds sur le monde. Au-dessous, la Vierge, en bleu, et saint Jean-Baptiste, en violet. En bas, le sol vert dont émergent les morts. Fond mosaïqué.

LIVRE XXI. — fol. 262 v°. — H. 0m,106×0m,095. — *L'Enfer.* — Une vingtaine de personnages. Supplices habituels. On distingue une reine percée d'un vilebrequin, un évêque et un moine enchaînés avec une femme, etc.

LIVRE XXII. — fol. 289 v°. — H. 0m,171 ×0m,095. — *Couronnement de la Vierge.* — Dans le ciel étoilé bleu très foncé, en haut, la Vierge, debout, bleue, entre le Père, rose, et le Fils, rouge, tous deux assis. Au-dessous, saint Jean-Baptiste entre saint Pierre et saint Paul. En bas, sainte Madeleine, sainte Catherine et sainte Barbe. Des petits anges volent autour d'eux en jouant d'instruments divers.

N° 31. CHELTENHAM, THIRLESTAINE HOUSE, MS. FRANÇ. 4417. c. 1410

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

VOIR PLANCHE XXVIII.

Description générale. — Un vol. gr. in-fol. Très beau vélin. Dimension des ff. : H. 0m,433×0m,315. Justification : 0m,270×0m,185. 2 colonnes avec 0m,018 d'intervalle : 53 lignes.

Le premier volume manque. L'exemplaire ne contient donc que les Liv. XI à XXII et comprend 272 ff. non numérotés. Le fol. 2 commence par ces mots : « que toute creature laquelle n'est ».

Collation. — Les cahiers, numérotés par les lettres A B C et ensuite Aa, Bb, ... Gg, sont de 6 à 8 feuillets, avec réclames.

Reliure. — Elle est moderne, en peau verdâtre. Au dos : S. Augustin | de la Cité de | Dieu. Tom. II.

Écriture. — Réglée rouge en belle *lettre de forme.* Titre courant en rouge. Les lettres en tête des chapitres, ainsi que l'*explicit,* sont quelquefois en or et souvent rubriqués. Bouts de ligne.

Initiales. — Les grandes sont en or et en couleurs, inscrites dans un carré colorié. Les petites, en tête des chapitres, sont plus simples.

Bordures. — Elles n'existent que dans les feuillets de tête des livres et sont formées de légères brindilles d'or et de couleur qui s'échappent d'un montant de même.

Provenance. — La miniature du Liv. XII nous montre, portée par un ange, une bannière sur laquelle on distingue les armes suivantes : *d'argent à la croix de gueules.* Ces armoiries sont celles d'une famille française, les Baudricourt, mais nous ne croyons pas qu'elle se rattache à celle du célèbre maréchal de Charles VIII, mort en 1499, qui portait : *d'or au lion de sable, lampassé et couronné de gueules*[1]. On rencontre une autre indication dans ce manuscrit, c'est celle de son passage dans la belle bibliothèque de M. l'abbé d'Orléans de Rothelin, mais cette mention porte le n° 311. Or, si nous ouvrons le catalogue[2] de ce bibliophile distingué, nous trouvons que ce n° 311 se rapporte à l'édition de la « Nova Collectio conciliorum per Stephan Baluzium », tandis que le seul exemplaire manuscrit de la *Cité de Dieu* en français y figure sous le n° 456. Cet article est ainsi conçu : « S. Augustin, de la Cité de Dieu, traduite avec des expositions (par Raoul de Presles), ms. sur vélin, avec miniatures, 2 vol., grand in-fol., » vendu 65 l. 5 s.

Il résulte de ces différentes mentions que l'exemplaire des Baudricourt aurait passé, au XVIIIe siècle, dans la bibliothèque de l'abbé de Rothelin et que, le premier volume ayant disparu, le tome II est venu s'échouer dans la magnifique librairie de sir Thomas Phillipps, à Middlehill, transportée ultérieurement à Thirlestaine House[3].

Miniatures. — Elles devaient être au nombre de 12, une en tête de chacun des douze derniers livres, mais celle du Liv. XI, la première, paraît avoir été enlevée, car la trace du couteau qui a servi à cette mutilation se voit encore au feuillet suivant qui a été entamé.

Ce beau manuscrit, qui, à notre connaissance, n'a pas encore été décrit, a été décoré par les soins d'un véritable peintre, dépassant certainement le niveau d'un artisan ordinaire. Les types des personnages sont délicats et pleins de grâce; les attitudes, élégantes et distinguées dans leur aisance, accusent de l'aménité; les têtes petites et fines trahissent la recherche de la beauté et de la race. L'anatomie des damnés dans le tableau de l'Enfer est remarquable. Le coloris est d'une harmonie pleine de charme

1. Ces dernières armes se trouvent sur une miniature d'un livre d'*Heures* d'Anne de Beaujeu-Amplepuis, dame de Baudricourt, qui a été reproduite au frontispice de *La Peinture à l'Exposition des Primitifs Français*, Paris, 1904, par son savant possesseur, M. le comte Paul Durrieu.

2. *Catalogue des livres de feu M. l'abbé d'Orléans de Rothelin*, Paris, Gabriel Martin, 1746, in-8°.

3. Voir l'autre exemplaire, complet, de la *Cité de Dieu*, conservé dans cette même bibliothèque et décrit plus haut, *Descript. n° 25*, Ms. 4359.

et se tient dans une gamme de tons clairs et mauves du plus heureux effet, sur lesquels se détache la blancheur des vêtements, teintés légèrement à la sépia dans les ombres. Des rehauts d'or ajoutent à la richesse de ces tableaux dont tous les détails sont traités au pinceau comme dans une aquarelle. Le paysage, au sol vert avec des fleurs jaunes, est représenté avec beaucoup de réalisme et d'une façon toute nouvelle pour l'époque. Le thème très spécial de montagnes en tire-bouchon trahit une main septentrionale. La facture du tableau de la *Nativité* rappelle beaucoup celle des livres d'*Heures*. Il règne dans ces scènes un air de familiarité champêtre qui produit une agréable impression.

Toutes ces observations indiquent le travail d'un de ces artistes délicats et charmants que le plus grand des princes bibliophiles français, Jean, duc de Berry, avait su grouper autour de lui et dont il dirigeait les travaux avec un goût aussi sûr que raffiné. Citons André Beauneveu, Haincelin de Haguenau, Jacquemart de Hesdin, Ymbert Stanier, Jacques Coëne et les frères Limbourg.

Il est difficile, en l'absence de toute indication, de préciser davantage, mais on peut chercher parmi leurs œuvres celles qui rappellent la technique de nos miniatures. Deux manuscrits, conservés à la Bibliothèque Nationale, nous offrent, dans leurs peintures de singulières analogies avec les petits tableaux dont nous nous occupons. Ce sont les Mss. franç. 2810, *Le Livre des Merveilles du Monde*, et 9141, *Le Proprietaire des choses*.

Le premier, au fol. 16, *Jardin du Vieux de la Montagne*, et au fol. 84, *Nègres faisant une récolte*, dessine de la même façon ses arbres et ses rochers et enveloppe ses scènes de la même tonalité rose et mauve. Le second, au fol. 43, représente avec une ressemblance encore plus grande les arbres à trois pointes, les rochers en hélice, le soleil aux rayons embrasant la terre et les personnages aux têtes penchées, aux attitudes gracieuses et à la barbe à deux pointes[1]. Du reste, ces deux manuscrits ont entre eux une parenté frappante et c'est pour cela que M. le comte Durrieu, dans ses remarquables études[2], les a attribués à un peintre qu'il a nommé le Maître des *Heures du maréchal de Boucicaut*, pour rappeler celui qui a illustré les belles *Heures*, autrefois en la possession de M. Guyot de Villeneuve, notre regretté président de la Société des Bibliophiles François, et maintenant conservées dans la riche collection de Madame Édouard André.

Quel que soit le nom de cet artiste, que ce soit un de ceux que nous venons de citer ou un de leurs compagnons, ou bien qu'il s'appelle Jacques Coëne, comme on l'a dit[3], nous proposons de lui attribuer également la décoration du présent manuscrit de Cheltenham, qui semble bien appartenir à cette école des peintres du Nord-Est qui, travaillant à Paris, sous la direction du Duc de Berry, ont produit des œuvres si charmantes, ayant un caractère particulier dans la recherche de la beauté et le goût naissant des paysages inspirés par la nature.

Du reste, tout un groupe de manuscrits, exécutés sous le règne de Charles VI, et sous le mécénat du Duc de Berry et de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, exerce en ce moment la sagacité des érudits. Ils sont l'œuvre des artistes que nous venons de citer

1. Voir aussi les ff. 55, 138 v°, 175, 197, 218, 219 (portrait du Duc de Berry) et 258 v°. Les fonds sont en partie mosaïqués.

2. Comte Paul Durrieu, *Le Maître des Heures du maréchal de Boucicaut*, 2 articles parus dans les numéros de juin et juillet 1906 de la *Revue de l'Art ancien et moderne*.

3. Fierens-Gevaert, *La Renaissance septentrionale*, p. 93.

ou de leurs compagnons, mais, jusqu'à présent, il a été impossible, faute de documents, de déterminer la part de chacun d'eux. Ce sont, outre le présent Ms. de Thirlestaine House et les deux Mss. 2810 et 9141 que nous avons cités, ceux que M. Henry Martin a énumérés dans ses intéressantes recherches sur l'auteur des miniatures du *Térence des Ducs*, p. 32 : Arsenal, Ms. 5193, *Cas des nobles hommes et femmes* de Boccace; même dépôt, Ms. 5077, *Livre du tresor des hystoires*; Bibl. Nat., Mss. franç. 598, 10 et 259, *Livre des femmes nobles de Boccace*, *Bible historiale* et *Tite-Live*, et enfin le Boccace, *Livre des femmes*, faisant partie de la collection de M. H. Yates Thompson.

En examinant les sujets traités par l'artiste, nous hésitons à classer ce manuscrit dans la *Famille n° 2*, car quelques scènes le différencient des manuscrits de ce groupe.

Voici la description de ces miniatures :

LIVRE XI. — Miniature dérobée.

LIVRE XII. — fol. 16 v°. — H. 0m,098×0m,080. — *Chute des anges.* — Dans un ciel très bleu, au centre d'une auréole de feu, le Seigneur, en rose avec un manteau bleu, entouré de la troupe des Chérubins, tient le globe du monde et bénit. Quatre anges dans les nuées. A dextre, un ange porte une bannière avec ces armes : *d'argent à la croix de gueules*; à senestre, un autre porte une bannière sans armes. Plus bas, des archanges poursuivent les mauvais anges qu'ils précipitent sur terre et dans les flammes.

LIVRE XIII. — fol. 28 v°. — H. 0m,092×0m,080. — *La Tentation.* — Le Paradis terrestre, entouré par un mur en briques violettes, avec une porte. Arbres verts avec des fruits rouges et un feuillage rehaussé d'or. Le démon est figuré par un corps de serpent bleu et une tête de femme blonde. Adam et Ève, tous deux blonds. Sol vert avec des fleurs jaunes, ciels bleus.

LIVRE XIV. — fol. 40 v°. — H. 0m,090×0m,080. — *Adam et Ève chassés du Paradis.* — Le même Paradis terrestre, entouré d'un mur en briques violettes. Adam et Ève s'enfuient chassés par l'ange, revêtu d'une cuirasse rouge et or et portant des ailes bleues. Sol vert avec des fleurs jaunes.

LIVRE XV. — fol. 59. — H. 0m,095×0m,080. — *Caïn et Abel.* — (*Planche XXVIII, a.*) Ce joli tableau, d'une composition originale et d'une tonalité charmante, nous montre un joli paysage dans une campagne vallonnée. Une rivière, avec un pont formé de deux troncs d'arbres, traverse la scène. Le soleil se couche à l'horizon bleu inondant la terre de ses rayons. Dans le fond, on voit Caïn, vêtu de rouge, sortir de sa maison, un bâton à la main et une cognée sur l'épaule. Son chien le devance, un lièvre se lève devant lui. Nous le retrouvons de l'autre côté de la rivière. Il s'avance vers Abel, vêtu de bleu et endormi près de ses moutons, et lui fend le crâne avec sa cognée. A remarquer un rocher hélicoïdal en forme de tire-bouchon et des arbres au feuillage à trois pointes.

LIVRE XVI. — fol. 86. — H. 0m,090×0m,080. — *Noé.* — (*Planche XXVIII, b.*) Dans un paysage champêtre de même caractère que le précédent, Noé, assis sur le pas de sa porte, reçoit la visite de trois anges, nimbés d'or, avec des ailes rouges, qui viennent lui annoncer l'intention du Seigneur de submerger la terre pour faire périr les méchants. Au premier plan, nous le voyons avec sa femme, ses trois fils et ses trois brus, assis dans une nacelle dont le vent gonfle la voile. Soleil à rayons en serpentins.

LIVRE XVII. — fol. 116. — H. 0m,096×0m,080. — *David.* — Dans une chapelle d'architecture française, sur une chaise à fond vert et or, David, en bleu, couronné, écrit ses psaumes sur un pupitre. Sa harpe est à ses pieds. Trois assistants, vêtus de rouge, de vert et de bleu, le regardent, en conversant.

LIVRE XVIII. — fol. 138 v°. — H. 0m,091×0m,080. — *La Nativité.* — Étable ouverte de tous côtés. Dans un ciel très bleu, le soleil darde ses rayons droits. L'Enfant Jésus est étendu dans un lit rouge, sur un coussin bleu. La Vierge, en bleu, est à genoux et prie devant un livre ouvert sur le lit. Saint Joseph, à gauche, vêtu de bleu et d'or, rentre en s'appuyant sur un bâton et en rapportant des provisions.

LIVRE XIX. — fol. 178 v° — H. 0m,098×0m,080. — *Varron.* — (*Planche XXVIII, c.*) Dans une chapelle aux fenêtres argentées, un vieux docteur, vêtu de violet, Varron, est assis dans une chaire. Il lit un livre placé sur un pupitre, dont il explique le texte à quatre auditeurs attentifs à sa parole. A droite, trois païens adorent deux idoles d'or et, dans le fond, quatre chrétiens sont prosternés devant le Seigneur qu'on aperçoit en buste dans le haut du tableau.

LIVRE XX. — fol. 200. — H. 0m,090×0m,080. — *Le Jugement dernier.* — Dans les cieux, au milieu d'une auréole d'or, le Rédempteur, vêtu d'un manteau bleu, qui laisse voir les plaies de la Passion, est assis sur l'arc des nuées. A dextre, la Vierge, et à senestre, saint Jean, revêtu d'or, tous deux agenouillés. En haut, deux anges tiennent les instruments de la Passion. Plus bas, deux anges sonnent dans les trompettes l'annonce du Jugement dernier. En bas, sur terre, des morts émergent du sol. L'archange saint Michel, cuirassé, avec des ailes vertes, pèse deux âmes figurées par deux humains.

LIVRE XXI. — fol. 224. — H. 0m,090×0m,080.

— *L'Enfer.* — (*Planche XXVIII, d.*) La Bête de l'Enfer, l'affreuse Gehenne, est représentée, comme un museau de chien, par la gueule immense du Léviathan, tournée vers le haut. On aperçoit les cuves, les fournaises, les embrochements, les pendaisons, ainsi que les malheureux damnés empoignés par les démons. Tonalité rose sur fond rouge et ciel bleu.

LIVRE XXII. — fol. 248. — H. $0^m,090 \times 0^m,080$.

— *Couronnement de la Vierge.* — Dans les cieux, sous un dais rouge frangé de vert et d'argent, le Seigneur, et à sa droite la Vierge, sont assis sur le même siège, garni d'une étoffe rouge à points d'or. Leurs pieds reposent sur des coussins verts et or. Sept anges drapés dans des manteaux de diverses couleurs jouent de différents instruments. L'or brille de toute part. En dessous, en cercle, onze personnages en buste, prophètes et saints, contemplent le couronnement.

N° 32. RIMINI, BIBLIOTECA COMUNALE GAMBALUNGA, MS. LAT. D. II. 42. 1404-1421

Sancti Augustini, de Civitate Dei.

VOIR PLANCHE XXI.

Description générale[1]. — Un vol. in-fol. Beau vélin. Dimension des ff. : H. $0^m,370 \times 0^m,260$. Justification : $0^m,245 \times 0^m,165$. 2 colonnes avec $0^m,016$ d'intervalle; 47 lignes.

Il contient le texte complet de l'ouvrage en vingt-deux livres, sans division de chapitres et comprend 1 fol. blanc (papier), 242 ff. numérotés et 1 fol. blanc (papier). Le fol. 2 commence par ces mots : « Non itaque cum de diis victis » et le 242e par : « Noluimus quando ab illo cecidimus ».

Collation. — Cahiers de 10 ff., avec réclames.

Reliure. — Maroquin rouge, assez endommagée. Filets à froid et dorés, ornements aux angles. Médaillon central. Tranches dorées.

Écriture. — Réglée noire en belle *lettre gothique*. Beaucoup d'abréviations. Les lettres qui commencent les phrases sont peintes en jaune. Titre courant en chiffres romains rouges. Sur le fol. 1 v°, on lit, en haut, à gauche : *Ex Bibliotheca sodal. S. Hieronimi, V. idiis january 1758*; et, au fol. 242, la mention suivante : Hoc opus, factum fuit per me Donninum parmensem de burgo sancti donini, tunc scriptorem illustris heroys ac serenissimi Principis et dom. dom. Pandulfi de Malatestis Brixie ac Pergami, etc. ». En dessous, en grosses lettres, *Pandulfus de Malatestis* et, plus bas, l'*ex-libris* déjà cité : *Ex Bibliotheca Sodal. S. Hieronymi.*

Initiales. — Les grandes initiales au commencement des livres sont toutes historiées. Nous en donnerons le sujet ci-après. Elles sont tracées en bleu et en rose dans un rectangle d'or mat d'environ $0^m,075$ de côté. Dans l'intérieur, les sujets se détachent sur un fond bleu foncé. Les premières lettres du mot sont placées perpendiculairement à droite de l'initiale, les unes au-dessous des autres, et peintes en jaune. La suite se continue à la ligne.

Bordures. — Elles sont constituées par de larges feuilles multicolores qui s'échappent de la lettre initiale et courent le long de la colonne. Elles portent des fleurs, des nœuds, des oiseaux, des animaux et des arabesques. Cette décoration est plutôt lourde.

Provenance. — Elle nous est indiquée par la mention que nous avons transcrite plus haut et par les armes du fol. 1. Le manuscrit a été exécuté pour Pandolfo III

1. Carlo Tonini, *La coltura scientifica e letteraria in Rimini...*, 1885, tom. I.

Malatesta, seigneur de Fano, fils de Galeotto, et il est facile de déterminer la date de ce travail, du moins à quelques années près. Quand Pandolfo succéda à son père, en 1386, il avait formé une compagnie au service de Galeas Visconti. A la mort de ce dernier, en 1402, devenu généralissime des troupes de Giovanni Maria, duc de Milan, il prit part à la défection générale et s'emparant, en 1404, de Brescia et de Bergame, il s'intitula de lui-même seigneur de ces deux places. Il conserva ces possessions jusqu'en 1421, époque où il en fut chassé par Francesco Bussone, le célèbre Carmagnola. C'est donc entre ces deux dates extrêmes de 1404 et de 1421, sans que nous puissions préciser davantage, que le volume fut écrit et décoré. On sait combien ces rudes et intrépides soldats que furent Pandolfo et Sigismond, son fils, montrèrent de goût pour les arts. Sanguinaires, amoureux et artistes, ils furent des premiers à encourager les lettres et à protéger les architectes et les sculpteurs[1]. Notre manuscrit fut donc gardé avec soin dans leur bibliothèque et c'est probablement à la chute de leur puissante maison qu'il passa, sans que nous sachions comment, entre les mains des moines de Saint-Jérôme qui depuis longtemps s'étaient établis à Riminì. En 1758, pour une raison que nous ignorons, il fut déposé à la bibliothèque fondée en 1617 par le jurisconsulte Gambalunga et n'en est plus sorti.

Miniatures. — Elles consistent en petits tableaux de quelques centimètres, remplissant l'intérieur des grandes initiales dont nous avons parlé et qui décorent le commencement des vingt-deux livres de l'ouvrage. Toute cette illustration est l'œuvre de Donnino de Parme, copiste et enlumineur, natif de Borgo San Donnino, qui vit le jour dans la seconde moitié du XIVe siècle et qui était un des artistes attitrés de Pandolfe Malatesta parmi tous ceux que ce condottiere avait attirés à sa cour dans ce grand élan d'érudition des premières années du XVe siècle[2]. Sans être d'un grand artiste, elle dénote quelque talent et mérite d'être signalée. La composition et le dessin sont médiocres, mais les attitudes marquent une certaine élégance et le coloris, quoique un peu vif, est assez bien fondu dans ses teintes de rose et de vert. Le paysage est toujours rocheux.

L'artiste ne doit rien aux écoles étrangères. Il est le représentant de l'art de son pays natal et a pris son inspiration dans les peintures des écoles du nord de la Péninsule. Mais comme il n'y avait pas eu encore à cette époque de manuscrits de la *Cité de Dieu* historiés par des Italiens, il y a lieu de se demander s'il a composé ses sujets de son propre cru ou s'il n'a pas été influencé par la vue d'un manuscrit antérieur dans lequel il aurait puisé le choix de ses sujets. Nous ne connaissons pour cette époque qu'un seul manuscrit français importé en Italie. C'est l'exemplaire, aujourd'hui Mss. 170 et 171 franç. de la Bibl. Nat., décrit dans cette étude, que Louis d'Anjou avait apporté à la cour de Milan et qui était déposé à Pavie dans la librairie ducale. Mais il ne semble pas que l'artiste de Parme ait copié ce manuscrit, ni même qu'il l'ait connu. Ses peintures se rapprochent un peu, non comme facture, mais comme sujets traités, de celles qui décorent les exemplaires de la *Famille n° 3*. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur les Mss. franç. 20 et 21 de la Bibl. Nat., 55 de Boulogne, 9294-9295 de Bruxelles et 4359 de Thirlestaine House. Mais il faudrait supposer que notre artiste avait fait un voyage dans le nord de la France ou qu'un de ces exemplaires avait

1. Charles Yriarte, *Rimini*, Paris, Rothschild, gr. in-8°, 1882.
2. *Di quattro copisti o amanuensi o menanti di Parma*, opuscule de Stefano Lottici, Parma, Zerbini, in-8°, 1903, avec notes bibliographiques.

été temporairement transporté en Italie et cette hypothèse est tout à fait gratuite. Quoi qu'il en soit, il nous a paru bon de faire remarquer la ressemblance de ces illustrations, ce dont on se convaincra en suivant la description de l'exemplaire de Malatesta.

LIVRE I. — fol. 1. — *Les deux Cités.* — (*Planche XXI.*) Dans l'initiale G, saint Augustin, nimbé et mitré, portant une robe rouge, est assis, un manuscrit sur les genoux. Il fait de la main gauche un geste de recommandation à un jeune clerc, drapé dans un manteau vert, Marcellinus probablement.

Dans la marge supérieure, à gauche, le Paradis avec le Seigneur entouré de six saints. Dans les fleurs, on aperçoit les quatre Évangélistes.

A droite, dans la marge extérieure, la Cité céleste, représentée par une ville, aux murailles crénelées roses, de style italien. A la porte, conversent deux docteurs, l'un rouge et l'autre bleu. Au-dessous, la Cité terrestre de même style avec deux diables.

En bas, dans la bordure, au milieu d'une figure géométrique en losange quadrilobé, les armes de Pandolfe Malatesta ressortent sur un fond bleu foncé qui porte deux P d'or couronnés. Ces armes se blasonnent ainsi : *Bandé de six pièces, les 1, 3 et 5 échiquetées d'or et de gueules, les 2, 4 et 6 d'argent.* Au-dessus, entouré d'une couronne ducale, un cimier d'or d'où émerge une tête d'éléphant de sable, défendue d'argent, la trompe levée, le dos du col orné d'une crête échancrée d'or[1].

LIVRE II. — fol. 12. — *Les Jeux scéniques.* — Une idole d'or est adorée par deux païens agenouillés, vêtus de vert et de rose. Plus bas, deux musiciens jouent devant un docteur vêtu de rose.

LIVRE III. — fol. 21. — *Prise de Troie.* — Incendie d'Ilion dont on voit les murailles grises et les monuments rouges. Une idole d'or la surmonte.

LIVRE IV. — fol. 30 v°. — *Sodome.* — Sodome, autre ville semblable, s'écroulant dans les flammes sous une pluie de cendres.

LIVRE V. — fol. 39 v°. — *Nigidius.* — Dans un grand lit à couverture verte sont étendus deux jumeaux. Trois docteurs, dont Possidonius et Nigidius, discutent sur la génération.

LIVRE VI. — fol. 51 v°. — *Discussion philosophique.* — Deux pontifes romains, l'un vert tenant un pain, l'autre rose avec une amphore, représentant la théologie civile. Un païen en rouge est prosterné devant eux.

LIVRE VII. — fol. 57. — *Divinité païenne.* — Janus, à double face, robe rose, manteau vert, tient deux colonnettes.

LIVRE VIII. — fol. 66 v°. — *Discussion théologique.* — Deux docteurs discutent sur la nature du monde. On aperçoit un arc rouge dans les cieux et une cascade qui se précipite d'un rocher.

LIVRE IX. — fol. 76 v°. — *Le Vaisseau d'Aristippe.* — Sur une mer agitée, verdâtre, un vaisseau, dont les voiles sont à demi carguées, porte quatre personnages qui discutent. C'est l'histoire de l'Asiatique et du Stoïcien racontée par Aulu-Gelle.

LIVRE X. — fol. 82 v°. — *Monothéisme.* — Sacrifice de la messe; le prêtre, le diacre et quatre assistants dont un seigneur à genoux, robe bleue et manteau rouge, peut-être Malatesta.

LIVRE XI. — fol. 94 v°. — *Cité céleste.* — Deux saints devant une porte monumentale donnant accès dans la Cité céleste.

LIVRE XII. — fol. 104. — *Les Anges.* — Deux anges, rose et rouge, nimbés, aux ailes d'or. Au-dessous, deux docteurs discutent sur leur nature.

LIVRE XIII. — fol. 113. — *Le Péché originel.* — Tentation. Arbre couvert de fruits avec le démon figuré par un serpent. Anatomie ramassée.

LIVRE XIV. — fol. 120 v°. — *Discussion philosophique.* — Apulée, robe verte, manteau rose et toque verte, discute avec un grand diable noir de noble attitude.

LIVRE XV. — fol. 131. — *Caïn et Abel.* — Caïn vient d'assommer Abel avec sa massue. Celui-ci gît à terre; ses brebis paissent contre des rochers. Tonalité sombre.

LIVRE XVI. — fol. 143. — *Noé.* — Noé ivre, dont un voile couvre la nudité, dort étendu tenant une coupe renversée. Deux de ses enfants le regardent, debout.

LIVRE XVII. — fol. 157 v°. — *Discussion théologique.* — Un saint, en rose, discute avec un docteur, vêtu de vert, en désignant une chapelle bâtie sur un rocher.

LIVRE XVIII. — fol. 169 v°. — *Nativité.* — La Vierge, en bleu; saint Joseph, en vert; étable rouge orangé.

LIVRE XIX. — fol. 187. — *Culte divin.* — Deux saints adorent le Seigneur dans les nuées.

LIVRE XX. — fol. 198 v°. — *Le Jugement dernier.* — Le Seigneur est dans les nues, assisté de deux anges. Deux autres soufflent dans des trompettes. Quatre morts ressuscitent. On voit dans la marge une belle autruche.

LIVRE XXI. — fol. 214 v°. — *L'Enfer.* — Des diables dans des constructions en feu. Deux démons font traverser une rivière à deux réprouvés, dans une nacelle.

LIVRE XXII. — fol. 226 v°. — *Le Paradis.* — En haut, le Seigneur; au-dessous, la Vierge et deux saints.

1. Pour le détail des armes et des attributs des Malatesta, visiter le *Tempio dei Malatesti*, église *San Francesco*, à Rimini, où ils sont répétés à profusion tout autour des charmantes sculptures d'Agostino di Duccio.

N° 33. PARIS, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, MSS. FRANC. 15 411-15 412. c. 1420

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

Description générale. — 2 vol. in-fol. Vélin. Dimension des ff. : H. 0m,385×0m,290. Justification : environ 0m,270×0m,180. 2 colonnes avec 0m,020 d'intervalle : de 43 à 46 lignes selon les cahiers.

Les deux volumes contiennent les dix premiers livres du traité et la coupure effectuée au XVIIIe siècle, lors de la reliure actuelle, en est arbitraire.

Le tome I, n° 15 411, contient les quatre premiers livres, précédés du discours de présentation, de l'extrait des *Rétractations* et des prologues et finit au milieu des rubriques du Ve Livre. Il comprend 212 ff. numérotés. Le fol. 2 commence par ces mots : « [comba]tist et il auroit victoire » et le 212e : « nous avons ceulx ».

Le tome II, n° 15 412, contient les Livres V à X et comprend 198 ff. numérotés et 4 ff. blancs. Le fol. 2 commence par ces mots : « bien luy doit venir » et le 198e : « ces choses en partie ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames.

Reliure. — Mauvaise demi-reliure fauve, dos orné, rognée en tête.

Écriture. — Réglée, en *lettre de note*, assez lâchée et de la main de différents scribes. Pas de titre courant. Les énoncés en tête des livres, des chapitres et des expositions sont écrits à l'encre rouge, et presque toujours le texte de cet énoncé est inscrit en marge, d'une petite écriture noire cursive qui devait disparaître après coup. Mais ce manuscrit, comme nous le verrons par la suite, n'ayant pas été achevé, on a négligé d'effacer tout ce qui, devenu inutile, avait préparé son exécution. Au fol. 194 du tome II, le copiste s'est trompé et a laissé la page en blanc quoique réglée. On y voit écrit : *Il n'y a point d'omission, mais fault seulement lyre de l'aultre cousté.* Au fol. 1 du tome I, on lit les anciens numéros *281* — *St Germain 8* et, en bas, *n. 10*. En dessous, est collée une étiquette portant ces mots imprimés : *Ex Bibliotheca Mss. Coisliniana, olim Segueriana, quam Illust. Henricus du Cambout, Dux de Coislin, Par Franciae, Episcopus Metensis, etc., Monasterio S. Germani a Pratis legavit. An. M.DCC.XXXII.*

Initiales. — Les grandes, au commencement des livres, sont en couleurs, se détachant dans un rectangle d'or. L'intérieur est parsemé de petites fleurs de lierre. Les lettrines sont en or sur un fond de couleur.

Bordures. — Elles n'existent qu'au commencement des livres. Elles sont formées de cadres rouges et bleus, d'où s'échappe un léger feuillage aux feuilles de lierre d'or avec d'autres feuilles bleues, rouges et vertes, plus épanouies aux angles.

Provenance. — Ce manuscrit, peu intéressant, dont nous ne connaissons pas les origines, a appartenu à Pierre Séguier, chancelier de France, mort en 1672, qui, sans ménager ni démarches ni dépenses, avait su rassembler dans sa célèbre bibliothèque des manuscrits et des livres de grande valeur[1].

1. Il figure dans le procès-verbal de prisée qui fut rédigé en 1672, peu de mois après la mort du chancelier : « Les dix premiers livres de saint Augustin, de la Cité de Dieu. Folio. Veloux cramoisy. Grand papier (grand format). Avec miniatures, 50 l. »

Conservé par sa veuve, ce cabinet fut l'objet d'un projet d'achat de la Bibliothèque Royale, projet qui, quoique raisonnable, fut abandonné. Il devint ensuite la propriété du petit-fils du chancelier, Henri-Charles du Cambout de Coislin, évêque de Metz, qui le déposa vers 1730 dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés et qui le légua à cette maison le 1er mai 1731. Les Bénédictins en prirent régulièrement possession en 1735 et notre exemplaire fut incorporé à cette collection[1]. Confisqué à la Révolution, en 1795, il entra définitivement dans nos collections publiques[2]. C'est à la fin du XVIIIe siècle qu'il fut arbitrairement divisé en deux volumes, et recouvert de la mauvaise reliure que nous lui voyons actuellement.

Miniatures. — Primitivement onze miniatures auraient dû décorer ce manuscrit, celle de présentation et une en tête de chacun des dix livres. Mais celle du Liv. IX n'a pas été exécutée, le cadre seul étant tracé, entourant un espace laissé blanc; celle du Liv. I a été enlevée, probablement avant la reliure actuelle, le cahier ne comptant que 7 feuillets; celles des Liv. II, III, IV, VI, VII ont été découpées au couteau soit partiellement, soit avec le folio entier. Il ne reste donc plus que quatre miniatures, celle du prologue et celles des Liv. V, VIII et X, et encore celle du Liv. VIII n'est-elle qu'une esquisse préparatoire. Traitées en camaïeu, elles ne sont pas dignes de retenir notre attention au point de vue artistique, mais elles offrent un certain intérêt pour l'étude des manuscrits, parce que, cet exemplaire ayant été arrêté au cours de son exécution, nous assistons aux phases par lesquelles devait passer le travail du copiste qui l'écrivit et des artistes qui s'étaient chargés de l'enluminer et de l'historier. Ainsi la miniature du Liv. VIII est une esquisse à la plume, faite par le chef de l'atelier, avec quelques indications de couleurs bleues, vertes et rouges, qui devaient guider l'ouvrier dans son travail. Il est à croire qu'il s'agit d'artisans travaillant en France vers 1420.

Ces peintures ne peuvent se rattacher à aucune famille antécédente. Il nous suffira d'en donner ci-après une description sommaire :

TOME I. — PROLOGUE. — fol. 1. — H. 0m,105 × 0m,094. — *Présentation du manuscrit.* — Dans une salle, aux murs bleus parsemés d'étoiles d'or, et revêtue de boiseries jaunes, le roi Charles V est assis sur un trône à baldaquin, tendu de brocart. Couronné, il est habillé d'une robe violette, avec un manteau bleu, doublé d'hermine et fleurdelisé. Il tient un sceptre d'or dans la main droite. Il fait mine d'accepter le manuscrit, recouvert de velours rouge, que lui tend à genoux Raoul de Praelles, en clerc, vêtu de rose et coiffé d'une calotte d'or. Le Roi est assisté de quatre conseillers vêtus d'étoffes d'or, noires, bleues et rouges, et coiffés des chapeaux et des bonnets à la mode dans la première partie du XVe siècle. Les têtes sont pâles et les traits sont légèrement tracés en rose. Cette miniature est très endommagée et les couleurs éraillées laissent voir souvent le parchemin jauni.

LIVRE I. — Entre les ff. 5 et 6. — Enlevée.

LIVRE II. — fol. 36. — Découpée.

LIVRE III. — Entre les ff. 80 et 81. — Feuillet découpé.

LIVRE IV. — fol. 171. — Découpée.

TOME II. — LIVRE V. — fol. 1. — H. 0m,100 × 0m,087. — *Philosophes.* — Un philosophe, peut-être Nigidius, montre une petite sphère à trois autres philosophes tonsurés. Ils sont peints en camaïeu, rehaussé de brun. Le sol est vert, à fleurs jaunes. Derrière, un rocher brun. Le fond est rouge vif avec des petits traits blancs sur lequel se découpe, en arc de cercle, le ciel bleu parsemé d'étoiles d'or.

LIVRE VI. — fol. 51. — Découpée.

LIVRE VII — fol. 76. — Découpée.

LIVRE VIII. — fol. 114. — H. 0m,118 × 0m,177. — *Discussion philosophique.* — Trois personnages, assis sur un banc de pierre, discutent avec trois autres assis également et leur faisant pendant. Ils sont dessinés, en poses raides, à l'encre noire, sans que les

1. On le retrouve dans la *Bibliotheca Bibliothecarum* de MONTFAUCON, tom. II, p. 1084 E, n° 33 de la *Bibliotheca Coisliniana* sous ce titre : « *Commentaires sur saint Augustin de la Cité de Dieu par Raoul de Praelles sous Charles V.* »

2. M. LÉOPOLD DELISLE, *Inventaire des Mss. français de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1876, pages CXLIV et CLII, et *Cabinet des Manuscrits*, tom. II, pp. 40 et suivantes.

couleurs aient été encore appliquées, mais avec des indications de rouge et de vert. Le fond est barbouillé en bleu.

LIVRE IX. — fol. 147. — Le cadre d'or de la miniature a été tracé, mais celle-ci n'a pas été commencée.

LIVRE X. — fol. 167 v°. — H. 0m,082×0m,170. — *Le Paganisme et la nouvelle Loi.* — Deux compartiments. Dans celui de gauche, un philosophe, Porphyre probablement, assis dans une chaire, compulse des manuscrits placés à sa portée sur un pupitre. Le fond est rouge vif avec des petits traits blancs. Le compartiment de droite représente un chrétien à genoux, à qui un ange, nimbé, debout devant lui, montre, dans un ciel bleu parsemé d'étoiles d'or, le buste du Seigneur qui bénit. La scène se passe dans une enceinte en pierres violettes. Sol vert. Dans le fond une ville se détache sur le ciel. Les personnages et leurs accessoires sont peints dans une tonalité verdâtre.

N° 34. BERLIN, NEUES MUSEUM, KUPFERSTICHKABINET; DEUX MINIATURES DÉCOUPÉES. c. 1430

Saint Augustin, fragments d'une Cité de Dieu en français.
Traduction et Commentaires de Raoul de Praelles.

VOIR PLANCHE XXX.

Grâce à l'amabilité de M. le Prof. Dr Springer, Directeur du Cabinet des Estampes de Berlin, nous avons pu faire des recherches dans des cartons renfermant des miniatures isolées, arrachées autrefois à des manuscrits de toutes sortes. Or, dans le carton n° 9, nous avons trouvé, sous les nos 632 et 633, deux miniatures sur vélin, coupées au ras de la peinture.

En examinant avec attention ces compositions, nous avons pu constater qu'elles constituaient les miniatures de tête des Liv. IV et V d'une *Cité de Dieu* en français. Nous avons fait part de cette identification à M. le Conservateur du Cabinet et nous avons obtenu la permission de faire prendre des reproductions de ces deux fragments.

Bordures. — La bordure, d'après ce qu'il en reste, était composée de feuillages et de fruits, ressortant en vert et en rouge sur un fond blanc et or.

Provenance. — L'écusson de la Maison de France, que l'on voit peint sur la porte du donjon de la première miniature, pourrait faire croire que le manuscrit a été exécuté pour le Roi de France, ou du moins lui a appartenu. D'autre part, les détails des peintures semblent nous ramener à 1430 environ. Nous nous trouverions donc en face de fragments d'un exemplaire du roi Charles VII, mais il ne faut pas attacher trop d'importance à ce détail, car nous savons que les peintres, pour désigner une habitation royale quelconque, peignaient, en France, les fleurs de lis et, en Allemagne, les armes impériales.

Miniatures. — L'auteur de ces miniatures, sans être un grand artiste, est un peintre d'un certain talent, un enlumineur de métier. Le dessin, quoique un peu gauche, est juste dans ses attitudes, la composition est naturelle et très intéressante dans ses groupements, les physionomies sans grande personnalité. Les couleurs sont crues et la tonalité générale nous apparaît verte et bleue. On est frappé par les détails de l'architecture qui sont traités très heureusement et par des lointains d'une perspective très agréable.

Le style de ces peintures semble avoir subi une influence flamande assez prononcée

et nous fait penser à quelque artiste bourguignon, auquel l'art des écoles du Nord n'aurait pas été étranger. Certains détails de paysage seront traités de même par Tavernier et Guillaume Vrelant.

Le manuscrit appartient à la *Famille n° 2* et offre toutes les analogies avec les Mss. franç. 23-24, et 27-28 de la Bibl. Nat. et avec le manuscrit de la Bibliothèque des Avocats d'Édimbourg. Peut-être ont-ils tous comme prototype le Ms. franç. 6271 de la Bibl. Nat., qui avait appartenu au Duc de Berry? Il est contemporain de cet Estienne Gaultier qui possédait le dit Ms. 23-24.

Voici la description de ces deux miniatures :

LIVRE IV. — Cotée 632. — H. $0^m,210 \times 0^m,190$. — *La Tour de Babel.* — (*Planche XXX, a.*) A gauche, la grande ville de Babylone, dont les constructions grises, d'architecture française, s'étagent jusqu'au ciel. Elles présentent, au premier plan, un donjon à deux tours, décoré d'un écusson à la couronne royale, soutenu par deux anges. Sur cet écusson d'azur, on distingue encore, quoique très effacées, les trois fleurs de lis de la Maison de France. En bas, dans le gazon, on voit écrit : BABILIONNE, en lettres d'or.

A droite, inscrite de même, LA TOUR DE BABILIONNE, s'élève sous les efforts de cinq ouvriers habillés de vêtements bleus, rouges et jaunes, qui disposent les matériaux en travaillant sur des établis ou des échelles. Deux autres taillent des pierres sur le sol. L'entrepreneur, en jaune et vert, s'avance vers le géant NEMBROT, d'une stature double de celle des autres hommes, qui, cuirassé d'or, avec un casque de même et une épée passée dans un ceinturon rouge, tient une hallebarde d'acier. Il fait un geste d'étonnement; c'est que le Seigneur qu'on aperçoit en buste, vêtu d'un manteau d'or, avec la tiare, entouré dans les nuées d'une auréole de Chérubins bleus, vient d'envoyer son ange, vêtu d'un manteau d'or, avec des ailes bleues, vers la Tour, pour y confondre les audacieux.

Au fond, une autre ville fortifiée, avec de grands édifices au bord d'une rivière, apparait dans une jolie perspective sous un ciel bleu couronné de petits nuages, formés d'un gribouillis en forme de monticules.

LIVRE V. — Cotée 633. — H. $0^m,180 \times 0^m,195$. — *La Roue de la Fortune.* — (*Planche XXX, b.*) La scène représente une salle aux dalles vertes, avec des parois architecturales et des tentures bleues à ramages d'or. Au milieu et au fond, un tambour ou ambon en bois doré. A gauche, la FORTUNE, noble dame décolletee avec une chaine au cou, vêtue d'une robe verte doublée d'hermine et d'un manteau d'or, et coiffée d'un hennin de haute dimension. Elle fait tourner sa roue, en haut de laquelle on aperçoit ALEXANDRE tout brillant d'or. Il est coiffé d'un turban oriental bleu et jaune, et tient dans ses mains le sceptre et le globe du monde. A l'autre diamètre, en bas, nous voyons le même ALEXANDRE, accroupi, pleurant sa prospérité perdue. Son turban et ses attributs royaux gisent à ses côtés. Au milieu, un ROY est étendu à terre, assassiné. Deux autres ROYS attendent le même sort de l'effet du poison que leurs ministres leur offrent à boire dans des coupes d'or.

A droite enfin, sous un dais vert, un roi, en rouge avec un manteau bleu à hermines, et une reine, en jaune, tous deux assistés de leurs conseillers, aux costumes variés, considèrent avec émotion cette scène pleine d'enseignement pour les grands de la terre. Les noms que nous venons de relever sont écrits en blanc.

Cette miniature, un peu moins rognée que la précédente, permet de lire la première ligne de texte, écrite en rouge sur deux colonnes : *Le prologue du Ve Livre qui fait men....*

N° 35. PARIS, BIBLIOTHÈQUE MAZARINE, MS. LATIN 592 (290) c. 1430

SANCTI AUGUSTINI, DE CIVITATE DEI.

VOIR PLANCHE XXIX, *c.*

Description générale. — Un vol. in-fol. Vélin. Dimensions des ff. : H. $0^m,377 \times 0^m,250$. Justification : $0^m,262 \times 0^m,165$. 2 colonnes avec $0^m,018$ d'intervalle : 48 à 53 lignes.

Il contient les vingt-deux livres du traité en latin, précédés d'un titre, de l'extrait des *Retractationes*, de la plume d'un scribe postérieur, et de la table des chapi-

tres, et comprend 1 fol. de titre et 290 ff. en partie numérotés. Le fol. 2 commence par ces mots : « mores bellis emendare » et le fol. 290 par : « sententiam quam ».

Collation. — Cahiers de 12 ff., avec réclames.

Reliure. — Demi-reliure moderne en peau de truie.

Écriture. — Réglée, en *lettre de note* ou *de court*, de différentes écritures. Titre courant en noir et en rouge. Quelquefois les têtes de chapitres sont écrites en rouge. Sur le fol. liminaire, on lit le titre suivant, en noir et en rouge : « Divi Aurelii Augustini, Hipponensis episcopi et ecclesiae doctoris, de Civitate Dei Libri viginti duo ». En bas : « Ex libris bibliothecae conventus Parisiensis sanctissimae Mariae Annunciatae[1] ordinis Fratrum Praedicatorum strictioris observantiae in vico novo Sancti Honorati. 1647° 9ª Martii. » — *Dono Dni Petri Quétif.*

Cette mention du donateur est encore signalée au bas du fol. 125 : *Dono D. Petri Quétif pro Biblioth. Convent. Sae Mariae Annunciatae ord. Fratrum Praedicat. Parisiis et via Sti Honorati 1647. Orate pro eo.*

Le copiste s'est fait connaître par deux inscriptions. L'une au fol. 125, fin du Liv. X : *Johannes D'auchy*. L'autre, à la fin du Liv. XXII :

Si Jo *ponatur et* HAN *simul associatur*
Et NES *addatur, qui scripsit ita vocatur.*
D'AUCHY.

Au dernier fol., Jacques Quétif a mis la note suivante : *Hic liber Sancti Augustini de Civitate Dei quondam extitit D. Odetti Colligniaei, Cardinalis de Chastillon, qui, Calvinianam haeresin amplexatus, obiit in Anglia 1571; a quo ad Francisci nepotis sui primogenitum Gaspardum 3, Franciae mareschalum, in eadem haeresi defunctum anno 1646, transiens, ab heredibus venalem habuit Laurent Saunier, bibliopola Parisiensis, a quo ipsum emit 10 l. die 9 Mart. 1647. F. Jac. Quétif, Parisinus, pro comuni bibliotheca hujus originalis conventus sui Parisiensis ord. fratrum Praedicatorum, via sancti Honorati, ejus parentis, dono D. Petri Quétif civis et oriundi Paris. 2 januarii 1647 defuncti, aetat. 76.*

Le premier fol. a été refait en partie ainsi que l'indique la mention suivante du même Quétif, inscrite au fol. suivant : *Advertat lector hujus folii lacerati redintegrationem non ejusdem esse fidei, ut nec antiquitatis, quippe quam ad veteris libri hujus caracteris similitudinem efformare conatus est 1647, 16 april. F. Jacobus Quétif, Parisinus, ord. Praedic. S. M. Anae Paris. conv. filius.*

Initiales. — Les grandes, en couleurs, sur fond or avec, à l'intérieur, des feuilles de lierre; les petites, en bleu et rouge, sur un tracé rouge.

Bordures. — Semis de petites brindilles avec feuilles de lierre de toutes couleurs sur lesquelles se détachent quelques feuillages plus larges, portant des fruits. Celles des Liv. I et XI sont plus importantes et entourent toute la page.

Provenance. — Le manuscrit semble dater de 1430 environ, mais nous n'avons aucune trace de ses premiers possesseurs. Seules les inscriptions que nous avons relatées plus haut nous renseignent sur son sort à partir de la fin du XVIe siècle. Il appartint, en effet, à Odet de Coligny, fils de Gaspard, plus connu sous le nom de cardinal de Châtillon, qui, après avoir embrassé la religion réformée et s'être marié, passa en Angleterre à la cour de la reine Élisabeth, où il mourut, empoisonné par son

1. L'église de ce couvent avait été dédiée sous le titre de l'Annonciation de la Vierge. Voir : A. FRANKLIN, *Les Anciennes Bibliothèques de Paris*, tom. II, pp. 315-321.

valet de chambre, en 1571, au moment où il allait rentrer en France. L'exemplaire devint ensuite la propriété de Gaspard, dit le maréchal de Châtillon (fils de François, qui était lui-même le fils de l'amiral Gaspard, frère d'Odet), célèbre par ses prouesses dans les guerres du XVII[e] siècle et mort en 1646. Il fut vendu par les héritiers à Laurent Saunier[1], libraire parisien, à qui Jacques Quétif l'acheta au prix de dix livres le 9 mars 1647. C'est en souvenir de Pierre Quétif, comme lui natif de Paris, qu'il fit cette acquisition, et c'est en son nom qu'il le donna à la bibliothèque de son couvent. Il avait fait profession dans cette maison de la rue Saint-Honoré, quand les Dominicains vinrent s'y installer, au commencement du XVII[e] siècle, sous le nom de Jacobins, qui leur venait de leur premier établissement, rue Saint-Jacques. Vers 1647, il fut chargé de la bibliothèque et c'est alors probablement qu'il fit refaire, au commencement du manuscrit, le folio lacéré dont nous avons relaté la réparation. Faut-il rappeler que c'est dans cette même bibliothèque qu'à partir de 1790 se réunirent les *Amis de la Constitution* sous le nom de *Club des Jacobins*? Les livres n'en furent enlevés que plus tard et dirigés sur le dépôt, établi près de là, dans le couvent des Capucins Saint-Honoré, d'où ils furent dirigés sur les différentes collections publiques. Notre exemplaire suivit le sort des 50000 volumes que l'abbé Leblond fit entrer à la Bibliothèque Mazarine.

Miniatures. — Si nous connaissons le nom du copiste qui a écrit tout ou partie du texte, Jean d'Auchy[2], nous ne savons quel est le peintre qui devait le décorer de deux miniatures, l'une, en tête du Liv. I, l'autre, au commencement du Liv. XI. En réalité, la place de la première est restée blanche, la seconde seulement a été exécutée.

La composition en est quelconque, mais ce qu'on peut en louer, c'est la tonalité bleue dans les tons gris, relevée par les ailes rouges des Chérubins et les bonnets rouges et violets des docteurs. L'effet en est des plus heureux. Les physionomies sont fines et sympathiques. Les constructions sont de style français. Il semble bien que nous ayons devant les yeux une œuvre d'art français de 1430 environ, due au pinceau d'un enlumineur d'un certain talent.

L'unique miniature, que nous décrivons, ne nous permet pas de rattacher ce manuscrit à un groupe quelconque.

LIVRE XI. — fol. 127. — H. 0^{m},105×0^{m},075. — *Les deux Cités.* — (*Planche XXIX, c.*) En haut, la Cité céleste, représentée par une ville fortifiée. On aperçoit le Seigneur, en robe violette, avec la tiare, assis dans une grande chaise à dossier. Il est entouré de la troupe rouge des Chérubins et, de chaque côté, de deux anges, vus en buste. En bas, dans une autre forteresse à murailles grises, la Cité terrestre, saint Augustin converse avec trois docteurs vêtus de manteaux noirs et coiffés de bonnets rouges et violets.

1. Ce Laurent Saunier ou Saulnier était né, en 1594, de Jean Saunier, libraire et relieur, et de Madeleine Brunet, son épouse. Il succéda à son père en 1635; leur maison était rue Saint-Jacques. (Voir : Ph. Renouard, *Imprimeurs Parisiens*, Paris, Claudin, 1898.)

2. Auchy-les-Hesdin ou Auchy-les-Moines, arr. de St-Pol, Pas-de-Calais, où il y avait alors une abbaye de Bénédictins.

N° 36. PARIS, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, MS. FRANÇ. 22. c. 1432

Saint Augustin, la Cité de Dieu.
Traduction et Commentaires de Raoul de Praelles.

VOIR PLANCHE XXXI.

Description générale. — Un vol. in-fol. Beau vélin. Dimension des ff. : H. $0^m,435 \times 0^m,310$. Justification : $0^m,295 \times 0^m,205$. 2 colonnes, avec $0^m,026$ d'intervalle : 52 lignes.

Il contient les douze derniers livres du traité et comprend 1 fol. blanc, 274 numérotés et 2 blancs. Le fol. 2 commence par ces mots : « quelle chose la vraye foy » et le 274e par : « disciples. A vous dist-il ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames.

Reliure. — Maroquin rouge, aux armes de France, dos orné de lettres L royales couronnées avec fers. Titre : Cité | de Dieu | Liv. XI-XXII. Tranches dorées, avec les douze lettres coloriées de la devise (*Fortune d'amis*) de Jacques d'Armagnac : en tête, IOAN, extérieurement TEMS et en queue RVDF. Entre E et M, on aperçoit un écu de quatre pièces dont les couleurs sont presque effacées. On y distingue un *écartelé*, *aux 1 et 4*, *contre-écartelé*, *d'argent au lion de gueules*, qui est Armagnac et *de gueules au léopard lionné d'or*, qui est Rodez; *aux 2 et 3*, *de France*, *au bâton de gueules*, *chargé de 3 lionceaux d'argent*, qui est Bourbon-La Marche. Ce sont les armes de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours.

Écriture. — Réglée, en *lettre de forme*, belle, régulière, et d'une seule main. Pas de titre courant. Au fol. 1, on lit les anciens numéros : *nonante quatre*[1] — 223[2] — 6715,1[3]. Au verso du fol. 274, après l'indication des dates du travail de Raoul de Praelles, se trouve inscrite la mention suivante : *Ce livre de la Cité de Dieu, est a monseigneur le duc Pierre deuxieme de ce nom, duc de Bourbonnois et d'Auvergne, Conte de Clermont, de Fouretz, de La Marche et de Gyen, Vicomte de Carlat et de Murat, Seigneur de Beaujeuloys, de Bourbon Lanceys et de Nonnay, Per et chamberier de France, lieutenant et gouverneur de Lenguedoc.* — Alard[4].

Sur la garde de tête, une étiquette collée avec ces mots : *St Augustin, de la Cité de Dieu, libvre XI traduit par Maistre Raoul de Praelles*, et, à la fin, une autre étiquette avec ce compte : *En ce livre a IIc IIIIxx feuilles et XII histoires*, genre d'inscriptions qu'on retrouve habituellement sur les livres ayant appartenu à Jacques d'Armagnac.

Initiales. — Elles sont en or sur un fond carré bleu et rouge ou *vice versa*. Celles du commencement, fol. 8 v° et 9, sont en couleurs sur fond or avec, dans l'intérieur, les armes des Bourbons accompagnées d'une brisure de gueules.

Bordures. — Elles n'existent qu'en tête des livres et se composent d'un montant

1. Catalogue de Nicolas Rigault, 1617-1622.
2. Inventaire de Dupuy en 1645.
3. Inventaire de Clément en 1682.
4. On trouve les mêmes désignations, sous le nom d'Alart, à la fin du Ms. franç. 79 de la Bibliothèque de Genève, *Abrégé de Tite-Live.*

de couleur doublé d'un filet d'or, d'où s'échappe un léger feuillage, parsemé de feuilles de lierre et de pensées bleues, rouges et or.

Provenance. — La décoration de ce manuscrit nous indique qu'il a été exécuté, vers 1430, par un artiste de valeur, probablement de l'école de Bruges. Les grandes initiales, qui ornent les ff. 8 v° et 9, portent les armes de Pierre de Beaujeu, *de France à la brisûre de gueules*, mais on s'aperçoit, en les examinant avec attention, qu'elles ont remplacé, après lavage, un écusson plus ancien. On y distingue même une barre, mais seulement sur le fol. 8 v°.

Quoi qu'il en soit de ce premier possesseur, notre manuscrit passa dans la riche collection de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, ainsi qu'en témoignent les armes et les douze lettres de la tranche, qui, rétablies dans un ordre judicieux, donnent la devise de ce prince : *Fortune d'amis*[1]. Le calcul des *feuilles* et des *histoires*, conservé sur l'étiquette de la garde, mention qu'on retrouve souvent sur les livres de cette provenance[2], vient encore affirmer cette possession.

Une autre indication vient ensuite nous faire connaître que le manuscrit entra dans la librairie de Pierre de Beaujeu. C'est la note signée : Alard, que nous avons transcrite plus haut. M. le comte Durrieu[3] a rassemblé les différentes hypothèses qu'on peut formuler sur la transmission des livres de Jacques d'Armagnac à Pierre II de Bourbon et en a savamment discuté la valeur.

On peut croire que, confisqués le 10 juillet 1477 et adjugés au Roi, ils furent donnés par celui-ci à sa fille Anne de Beaujeu qui avait épousé précisément Pierre de Bourbon. Peut-être furent-ils compris dans les biens de Jacques d'Armagnac, qui, restitués à son fils Jean, passèrent entre les mains de Pierre de Bourbon-Beaujeu par suite de la vente que Jean lui fit en mai 1489 des vicomtés de Carlat et de Murat. On peut encore supposer que les livres du décapité furent délivrés à sa fille, Catherine d'Armagnac, qui avait épousé, en 1484, le duc Jean II de Bourbon, bibliophile lui-même, lequel mourut, sans enfants, après sa femme, en 1488, laissant, comme héritier du titre et des biens, son frère cadet Pierre de Bourbon-Beaujeu. Enfin, comme certains manuscrits, ayant certainement appartenu à Jacques d'Armagnac, se retrouvèrent chez Pierre de Bourbon-Beaujeu, chez Tanneguy Du Châtel, comme nous l'avons vu pour le Ms. franç. 25, et chez Jean Du Mas, seigneur de l'Isle, qui prirent part à l'arrestation des rebelles, on a pu croire assez justement que ces personnages s'étaient partagé les dépouilles du condamné.

Toutes ces hypothèses ont leur valeur et rien n'empêche de les considérer comme toutes justifiées respectivement en ce qui concerne telle ou telle partie des biens de Jacques d'Armagnac. Il serait imprudent d'en adopter une exclusivement et il vaut mieux considérer chaque cas comme une question d'espèce.

Pour nous, qui n'avons pas à faire l'historique de la succession d'Armagnac, nous n'envisagerons que la destinée de notre manuscrit. Nous voyons que la mention inscrite par Alard qualifie Pierre de Beaujeu de 2ᵉ duc de Bourbon et de vicomte de Carlat et de Murat. Nous pouvons donc affirmer que cette note a été rédigée entre 1489, date de l'acquisition par Pierre II, alors duc de Bourbon, des Vicomtés de Carlat et de Murat,

1. Pour les origines de la librairie de Jacques d'Armagnac, nous prions le lecteur de se reporter à la Description n° 29 du Ms. franç. 25 de la Bibliothèque Nationale.
2. Ms. franç. 790 de la Bibliothèque Nationale.
3. *Les Antiquités judaïques*, pp. 15-17.

et 1503 date de la mort de ce dernier. D'autre part, l'écusson peint en surcharge au fol. 8 v°, porte les armes de Bourbon avec la brisure. Ce sont celles de Pierre de Beaujeu avant qu'il ne fût duc de Bourbon, c'est-à-dire avant 1489. Il possédait donc le manuscrit avant la note d'Alard qui peut être considérée comme un recolement. Comme conclusion, nous pensons que notre manuscrit, établi, vers 1430, pour un possesseur de marque, dont les armes ont été effacées, arriva par achat ou par don dans la librairie de Jacques d'Armagnac, et qu'il passa ensuite dans celle de Pierre de Bourbon-Beaujeu, soit par cadeau de Louis XI à sa fille, soit comme pièce du butin fait sur le rebelle.

Quant au nom d'*Alart* qui paraît désigner le bibliothécaire ou le trésorier du Duc de Bourbon, il a besoin de quelques explications. Nous connaissons bien Anthoine Alart, trésorier de la Marche, secrétaire de Bernard d'Armagnac en 1445. Il mourut à Guéret en 1475, ainsi que le prouve la note détaillée que M. Ant. Thomas lui a consacrée dans un article sur les Archives du Comté de la Marche, paru, en 1881, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, p. 36. Il ne peut donc s'être occupé des livres du duc de Bourbon, Pierre II. Il s'agit probablement de son fils, Pierre Alart[1] qui aurait été, de concert avec François Robertet, employé par le duc Pierre, et qui vivait encore en 1494.

Le Duc de Bourbon, qui avait deux exemplaires de la *Cité de Dieu* (un complet, le Ms. franç. 20-21 de la Bibl. Nat., et un autre incomplet, le présent Ms. 22) les conservait dans sa bibliothèque de Moulins. Échus par héritage au Cardinal de Bourbon, ils arrivèrent tous deux à la Bibliothèque Royale, comme nous l'avons expliqué plus haut[2].

Miniatures. — Elles sont, en effet, ainsi que l'indique le compte transcrit ci-dessus, au nombre de douze, une grande en tête du prologue du Liv. XI et onze très petites au commencement des autres livres. Elles sont de trois mains différentes et semblent avoir été exécutées par de véritables artistes, flamands, travaillant vers 1430 et appartenant à l'école de Bruges.

Elles sont jolies, très soignées et d'un aspect très agréable. Le dessin est juste et d'une finesse extrême. Les ombres sont obtenues par un quadrillé noir et le coloris est très brillant. Les visages sont surtout très étudiés et il est impossible de ne pas songer à de véritables portraits. Ceux de saint Augustin et de Marcellin, dans la grande peinture de tête, sont particulièrement remarquables. Les détails du paysage, des vêtements et des constructions sont relevés de traits dorés et donnent une apparence de richesse. Les lointains marquent un progrès évident dans la représentation du paysage.

Ce manuscrit ne se rattache à aucune famille particulière, en ce qui concerne l'illustration. Certes, nous retrouvons certains sujets traités dans les manuscrits précédents, mais ils sont quelquefois intervertis et quelquefois nouveaux. (Liv. XVIII).

1. M. Antoine Thomas, membre de l'Institut, a bien voulu nous donner sur ce personnage les renseignements suivants dont nous lui marquons ici toute notre gratitude. *Cour des Aides*, Arch. nat. Z[1] A 69, fol. 126 v° [avril 1485.] *Pierre Alart*, fils et héritier de feu Maître Anthoine Alart, en son vivant grenetier du grenier à sel de Saint-Florentin.

Compte rendu du Congrès archéologique et des assises scientifiques de Guéret (Guéret, 1866), p. 55 : *Pierre Alard*, seigneur de Monnayroux et de la Prugue, près Guéret, fils d'Antoine et de Marguerite Boinchaude [il faut lire : Bonichauche] s'allia à une des familles les plus considérables de la province en épousant Marie Barthon. Il ajouta au château la petite chapelle qui termine l'aile de l'ouest et, par acte du 12 avril 1494, il y fonda deux vicairies. (Article de Bosvieux, sur l'hôtel connu à Guéret sous le nom d'Hôtel des Comtes de La Marche.)

Était-il parent de Jacques Allart, serviteur de Mgr du Bouchage, qui mourut à Toulouse en 1484? Cf. Bernard de Mandrot, *Ymbert de Batarnay*, Paris, 1886, p. 118.

2. Description n° 23 du Ms. franç. 20-21, de la Bibliothèque Nationale.

Prologue du LIVRE XI. — fol. 8 v°. — H. 0m,208 × 0m,190. — *Saint Augustin et les deux Cités.* — En haut, la Trinité, dans les cieux, représentée, enveloppés dans le même manteau bleu, par le Père, vieillard avec la tiare, le Fils, tête nue, et le Saint-Esprit, colombe dont les ailes réunissent les lèvres du Père et du Fils. Tout autour, les archanges, les anges et les séraphins. Au-dessous de la Cité céleste, des anges déchus, figurés en diables noirs, rehaussés d'or, sont précipités sur terre dans un lac aux eaux bouillantes environnées de flammes. A gauche, saint Augustin explique à Marcellin l'origine des deux Cités. Le saint est nimbé et porte les habits épiscopaux, robe noire, dalmatique rouge à fermoir d'or et mitre blanche. Marcellin, vêtu d'une robe bleue, nu-tête, est à genoux devant lui dans une attitude de recueillement. Leurs visages, d'une finesse et d'une perfection achevée, indiquent que ce sont de véritables portraits que le peintre a dessinés avec un talent remarquable. L'expression des yeux, clignant légèrement, est caractéristique. Le paysage, aux teintes pâles, grises, vertes et bleues, s'étend vers l'horizon par une succession de rochers qui se terminent tous à pic sur la droite. Le ciel, presque blanc à l'horizon, est bleu foncé au zénith et paraît traversé longitudinalement par des petits nuages d'or. Il est probable que cette peinture est due au pinceau du chef d'atelier, car elle accuse une technique que nous ne retrouvons pas dans les miniatures suivantes.

LIVRE XII. — fol. 23 v°. — H. 0m,062 × 0m,054. — *Le Paradis terrestre.* — En haut, à droite, le Seigneur dans les nuées bleues, entouré par les Séraphins rouges. Sur terre, Adam nu, debout, au corps ombré et aux cheveux noirs, semble écouter les recommandations d'en haut. Près de lui, un arbre aux formes arrondies, au feuillage vert, est couvert de fruits rouges. Le paysage présente des monticules verts rehaussés d'or et, à l'horizon, une prairie vert tendre. Même ciel.

LIVRE XIII. — fol. 35. — H. 0m,077 × 0m,056. — *La Tentation.* — Même scène, même paysage et même arbre. Il y a en plus Ève, aux cheveux blonds, aux formes flamandes, qui offre une pomme rouge à Adam.

LIVRE XIV. — fol. 46. — H. 0m,065 × 0m,057. — *Adam et Ève chassés du Paradis.* — Même scène sans paysage. Adam et Ève s'éloignent chassés par l'ange blanc, aux ailes bleues et rouges, qui brandit, sous les yeux du Seigneur, un glaive rouge.

LIVRE XV. — fol. 64 v°. — H. 0m,058 × 0m,057. — *Caïn et Abel.* — Caïn, vêtu de rouge, assomme, avec une massue, Abel, en bleu, tombé à terre, qu'il tient par les cheveux. Le sang coule de la tête de la victime. Dans l'angle supérieur droit, le Seigneur regarde le premier homicide. Joli paysage très fin, avec une rivière et des collines, qui se détachent dans une gamme verte sur un ciel pâle aux nuages d'or.

LIVRE XVI. — fol. 91. — H. 0m,085 × 0m,085. — *Loth quitte Sodome.* — Même Seigneur en haut. Il jette de sa bouche une pluie de feu et de sang sur Sodome, représentée par une forteresse à cinq tours, qui s'écroule dans les flammes. Loth, vêtu de bleu, s'éloigne, entraîné par un enfant. Sa femme, Édith, en robe rose, se retourne. Terrain vert parsemé de petits arbres.

LIVRE XVII. — fol. 120 v°. — H. 0m,082 × 0m,058. — *Prophète.* — Dans un petit paysage, rocheux à droite, et boisé à gauche, un prophète, vêtu d'une robe bleue et d'un manteau rouge au col d'hermine, est agenouillé nu-tête dans une attitude de prière, implorant le Seigneur dans les nuées.

LIVRE XVIII. — fol. 142. — H. 0m,057 × 0m,059. — *Destruction d'une ville.* — Il s'agit de l'incendie d'une ville, peut-être Ninive (chap. XLIV du Liv. XVIII), annoncée par les prophètes. On aperçoit un palais tout doré, ressemblant à une grande serre, entouré d'une muraille bastionnée à laquelle quatre soldats mettent le feu. Terrain avec petits arbres, joli lointain, ciel bleu. Cette peinture, ainsi que celles des Liv. XXI et XXII, semble d'une autre main.

LIVRE XIX. — fol. 177. — H. 0m,050 × 0m,052. — *Le Culte païen et chrétien.* — Dans une élégante chapelle à colonnettes, dallée, s'élèvent deux autels : l'un, chrétien, au pied duquel deux fidèles sont agenouillés ; l'autre, surmonté d'une statue d'or de divinité païenne, devant laquelle se prosternent deux Romains. Le fond est décoré d'une riche étoffe rouge à dessins d'or.

LIVRE XX. — fol. 199 v°. — H. 0m,068 × 0m,089. — *La Rédemption.* — Dans le ciel, le Christ, montrant les plaies de la Passion, est assis sur les nuées, les pieds sur le globe des mondes. Deux anges, à ses côtés, sonnent de la trompette. En bas, cinq morts sortent de leurs tombes et sont recueillis par un ange et par un diable. Terrain vert d'eau.

LIVRE XXI. — fol. 224 v°. — H. 0m,074 × 0m,060. — *L'Enfer.* — La bouche énorme du Léviathan, vue de profil, verte et rouge. Les diables noirs et dorés y entraînent les réprouvés. Des damnés sont torturés par les démons.

LIVRE XXII. — fol. 249 v°. — H. 0m,074 × 0m,057. — *Le Couronnement de la Vierge.* — Le Paradis est représenté par une forteresse à donjon dont les murailles sont dorées. Sous une tente rouge, le Seigneur bénit la Vierge. Les anges et les saints les entourent. A la porte, saint Pierre, en bleu, une grande clef à la main, accueille Adam qui se présente à l'état de nudité. Sol vert, ciel bleu.

N° 37. PARIS, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, MS. FRANC. 26. c. 1435.

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

Description générale. — Un vol. in-fol. Vélin. Dimension des ff. : H. 0^m,440 $\times 0^m$,305. Justification : 0^m,295$\times 0^m$,202. 2 colonnes avec 0^m,028 d'intervalle : 53 lignes.

Ce manuscrit, qui n'est plus qu'un fragment, commence seulement par l'exposition du chap. xxxv du Liv. XVIII. Il contient la fin de ce livre et le reste de l'ouvrage, c'est-à-dire les Liv. XIX, XX, XXI et XXII et comprend 118 ff. numérotés. Les ff. 114, 115, 116 et 117 ont été transposés à la reliure et devraient être replacés dans l'ordre suivant : 115, 114, 117 et 116. Le fol. 2 commence par ces mots : « est celli qui est appelé » et le fol. 118 par : « combien que il. »

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames. Le fol. 1 est le commencement d'un cahier.

Reliure. — Veau racine, avec le chiffre de Louis XVIII couronné et la fleur de lis sur le dos.

Écriture. — Réglée rouge, en *lettre de forme* très régulière. Pas de titre courant. Au fol. 1, on lit cette inscription de l'écriture de l'abbé de Targny : *Codex Lancellotti. 139.2* et à la suite : *Regius* : *6715.3.3* et, enfin, la signature d'*Ant. Lancelot.* Le titre en rouge est ainsi rédigé : *Ensuivent plusieurs livres de Sainct Augustin de la Cité de Dieu.*

Initiales. — Les grandes, en tête des livres, présentent un fond bleu, rouge et vert, à dessins blancs, avec, à l'intérieur, des petites fleurs de lierre de même couleur, se détachant sur un fond d'or. Les petites, en tête des chapitres, sont tracées en or sur un fond bleu et rouge.

Bordures. — Il n'y en a qu'au commencement des livres. Elles sont formées d'un montant or, bleu et rouge, d'où s'échappent de légères brindilles portant de petites fleurs de lierre multicolores. Toutefois au fol. 1, cette bordure est remplacée par un cordon de saint François, d'or, bordé de rouge, qui fait le tour de la page.

Provenance. — Ce fragment de manuscrit, assez peu intéressant par lui-même, est ce qui nous reste d'un volume qui devait être la seconde partie d'un exemplaire de la *Cité de Dieu*, Liv. XI-XXII, dont il est possible que le Ms. 25, décrit plus loin, soit la première partie. Le dispositif en est, en effet, tout à fait semblable. Il a dû être exécuté vers 1390, si nous en jugeons par l'écriture et les détails de la décoration. Il ne porte aucune indication de premier possesseur et ne semble pas avoir appartenu, comme le Ms. 25, à Jacques d'Armagnac, car aucune marque ne figure sur les tranches et aucune inscription, même effacée, ne peut se voir après l'*explicit.*

Nous le retrouvons quatre siècles plus tard dans la collection Lancelot, et il y est catalogué comme seconde partie incomplète du Ms. fr. 25 par l'inscription 139.2 qui lui avait été donnée. A partir de ce moment, il suit le sort de cette bibliothèque. On sait qu'Antoine Lancelot, nommé inspecteur du Collège royal, en 1732, témoigna sa reconnaissance, en abandonnant au Roi une collection de 206 manuscrits qui furent

livrés en 1733[1]. Notre volume reçut alors, à la Bibliothèque royale, le n° 6715,3.3, et y est conservé sous la cote : 25 français.

Miniatures. — Cet exemplaire a été copié vers 1390 comme en témoignent le caractère de l'écriture et le style des initiales et des bordures. Quant aux miniatures, dont l'emplacement a été ménagé au commencement des livres, ff. 15, 39, 65 et 91, elles n'ont pas reçu d'exécution. L'espace, laissé blanc, permet d'affirmer qu'elles auraient constitué des vignettes de $0^{m},080$ de côté. Plus tard, dans le courant du xve siècle, vers 1435[2], ces cahiers fragmentaires ont été réunis et, pour leur donner l'apparence d'un ouvrage particulier, on décora le fol. 1, qui renferme l'exposition du chap. xxxv du Liv. XVIII, d'un titre, d'une cordelière en guise de bordure et d'une miniature due au pinceau d'un artiste flamand d'un talent très médiocre. Bordée d'or et de rouge, elle mesure $0^{m},098 \times 0^{m},082$. En voici le sujet :

Dans une salle pavée de dalles de couleurs, à gauche, un philosophe, Varron probablement, au visage grossier, sans expression, habillé de bleu avec un capuchon et un bonnet noir, est assis sur une chaise dorée à baldaquin recourbé, recouvert d'une étoffe de velours rouge et vert. Un pupitre doré à piédestal supporte des manuscrits de différentes couleurs, ornés de fermoirs et de boutons d'or. Plus loin, un banc et, au fond, en haut, une planchette, sur lesquels on voit encore des manuscrits. Les murailles sont de couleur gris foncé. La fenêtre ouverte laisse voir un petit paysage vert et bleu. Les nuages y sont figurés par des petites lignes d'or horizontales, telles que nous en avons rencontrées dans nos manuscrits précédents.

N° 38. BRUXELLES, BIBLIOTHÈQUE ROYALE, MSS. 9015-9016. 1445

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU, EN LATIN ET EN FRANÇAIS.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

VOIR PLANCHE XXXII.

Description générale. — Deux vol. pet. in-fol. Vélin. Dimensions des ff. : H. $0^{m},422 \times 0^{m},290$. Justification : $0^{m},295 \times 0^{m},182$. 2 colonnes, avec $0^{m},017$ d'intervalle : 48 lignes.

Le Ms. 9015 contient le discours de présentation, les prologues, l'extrait des *Rétractations* et les dix premiers livres, texte latin, traduction et explications par chapitre. Il comprend 1 fol. blanc, 449 ff. numérotés et 4 ff. blancs. Il y a un numérotage ancien qui est faux, parce qu'on a passé du 379e au 390e, sans transition. Le fol. 2 commence par ces mots : « honorine dont combien que la bataille » et le 429e : « des corps humains. »

Le Ms. 9016 contient les douze derniers livres et comprend 519 ff. numérotés et 1 fol. blanc. Le 4e fol. (2e après la table) commence par ces mots : « et sic velud corporeis » et le 519e par : « Dieu ce VIIe jour ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames et signatures.

Reliure. — Moderne, veau racine. Au dos, le titre : D. AUGUSTINUS | DE | CIVITATE

1. M. L. DELISLE, *Cabinet des Manuscrits*, tom. I, p. 409, et MONTFAUCON, *Bibliotheca Bibliothecarum*, tom. II, p. 1669 : « La Cité de Dieu de S. Augustin, traduite en français par Raoul de Praelles, depuis la Toussaints 1371 jusqu'au 1er septembre 1375. Manuscrit sur vélin avec miniatures, 2 vol. in-fol. »

2. C'est pour cela que ce manuscrit à peinture prend ici sa place dans la série chronologique.

Dei | 2 | Bibl. Royale, reproduit à l'intérieur sur une étiquette en maroquin rouge. Armes de Belgique, tranches dorées, fermoirs en argent.

Écriture. — Réglée rouge, en *lettre de court*, d'une main un peu différente au second volume. Titre courant en chiffres romains rouges. On lit au fol. blanc de tête du tome 9015 : *Prima pars sancti Augustini de Civitate Dei en latin et en franchois.* Estampilles de la Bibliothèque de Bourgogne et de la Bibliothèque Royale. En-têtes des chapitres rubriqués. Enfin, au fol. 449 v° du premier volume, on lit la mention suivante, qui nous éclaire singulièrement sur les origines du manuscrit : *Hoc opus ex duobus conflatum et scriptum est per manum fratris Nicolai Cotin, ordinis predicatorum, ad expensus Reverendissimi in Christo patris ac domini domini Johannis divina miseracione Tornacensis episcopi. Anno domini millesimo quadringentesimo quadragesimo quinto in translacione Martini finitum. Yhs.*

A la fin du second volume, fol. 519 v°, il est écrit en rouge : *Ceste translacion avec les expositions fut commencee par Maistre Raoul de Praelles a la toussains l'an de grace mil III^cLXXI et fu acheuee le premier jour de septembre, l'an de grace mil III^cLXXV*, et un peu plus bas, toujours en rouge : *Aurelii Augustini doctoris de Civitate Dei libri vicesimus secundus contra paganos explicit feliciter. Deo gracias.*

Initiales. — Belles initiales non seulement en tête des livres, mais aussi au commencement des chapitres écrits en latin. Elles sont formées de lettres coloriées et dorées, sur un treillis de couleur. Celles qui sont en tête des deux volumes sont décorées des armes de Jean Chevrot, évêque de Tournay : *d'or au chevron d'azur, chargé en tête d'une croix d'argent.* Au premier volume, l'écusson est soutenu par deux anges. Les petites initiales du texte sont plus simples.

Bordures. — Il n'y en a qu'au commencement des deux volumes. Elles sont superbes et présentent un large feuillage multicolore avec bouquets de palmes, fruits et fleurs, parsemé d'anges musiciens, de cavaliers très habilement dessinés, de lions, d'oiseaux, de chenilles, de grotesques, etc. Entre la bordure et la miniature court un encadrement feuillagé et festonné. Au fol. 1 du Ms. 9016, la bordure contient en plus, dans sa partie supérieure, une petite bannière sur laquelle on aperçoit, encore répétées, les armes de Chevrot.

Provenance. — La note de Nicolas Cotin, la présence des armes ci-dessus décrites et l'indication portée sur les inventaires ne laissent aucun doute sur le nom du personnage pour lequel le présent manuscrit a été exécuté. Il s'agit de Jean Chevrot, natif de Poligny, archidiacre de Rouen, promu évêque de Tournay à la demande de Philippe le Bon, par bulle pontificale de 1436, en remplacement de Jean d'Harcourt, appuyé par le Roi de France. Il ne prit possession de son siège qu'en 1437 et mourut le 22 septembre 1460, quelques mois après avoir été promu à l'évêché de Toul[1]. Grand ami de Nicolas Rolin, le célèbre chancelier de Bourgogne, et rempli de dévouement pour la personne du Duc, il fut comblé de faveurs par ce Prince dont il était le conseiller et le familier. La date de 1445 donnée par le scribe concorde bien avec le ministère rempli par Jean Chevrot.

Quant aux armes, nous les retrouvons trois fois répétées et accompagnées de celles de Tournay, sur l'ancien cadre du fameux triptyque dit : *Des sept sacrements*, que

1. *Gallia Christiana*, III, 232-233; Ulysse Chevalier, *Répertoire biographique; Bibliographie belge;* Chastellain, *Chronique*, tom. IV, p. 172; Salomon Reinach, *Monuments Piot*, tom. XI. Il touchait 2460 livres à la cassette du Duc. Voir : Arsène Périer, *Nicolas Rolin*, 1904.

l'évêque avait commandé en 1446 à un peintre de grand mérite qu'on suppose être Rogier vander Weyden et qui est une des perles du Musée d'Anvers[1]. On y remarque le portrait du prélat sous les traits d'un évêque dans le panneau de droite. On peut le comparer avec celui de la miniature du manuscrit de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, *Histoire de Hainaut*, où il est représenté en conseiller de Philippe le Bon. M. Salomon Reinach croit le reconnaître dans la miniature de présentation du manuscrit des *Grandes Chroniques*, à Saint-Pétersbourg.

Il ressort de tous ces détails que l'exemplaire avait été exécuté par les ordres de Jean Chevrot et pour lui-même, car il n'aurait pas commis l'inconvenance de le faire décorer de ses armes s'il l'avait destiné à son bienfaiteur. Comment donc passa-t-il des mains de l'évêque dans la librairie du Duc de Bourgogne? Est-ce par achat, par don ou par legs de Jean Chevrot, est-ce par l'intermédiaire de Nicolas Rolin? Nous n'avons à ce sujet aucune indication. Quoi qu'il en soit, nous le retrouvons dans la Bibliothèque du noble Duc à l'inventaire de 1467 : « Ung autre grant livre en parchemin couvert d'ais rouges et clous de lecton, intitulé au dehors : *prima pars santi Augustini de Civitate Dei*, en latin et en françois; comançant au second feuillet, *Honorine dont combien que la bataille* et au dernier, *des corps humains* » et « Ung autre semble livre, intitulé au dehors : *Secunda pars santi Augustini de Civitate Dei*, en latin et en françois; comançant au second feuillet apres la table, *Et sic velud corporeis* et au dernier, *Dieu ce 7me jour*[2] ».

Puis, à l'inventaire de juillet 1485 : « Item, ung livre en parchemin, en grant volume, illuminé d'or et d'azur, intitulé : *Le premier partie de saint Augustin de la Cité de Dieu*, escript en latin et en françois, ou il y a diverses histoires fort richement œuvrees, armoyés en la premiere lettre des armes de l'evesque de Tournay, Chevrot; couvert de cuyr rouge; garnie les couvertures de cinq clouz et deux cloans de letton; comenchant au second feuillet, *Honorine dont combien que la bataille comenchast en la valee* et finissant au derrenier, en lettre rouge, *in translacione Martini finitum. Jesus*[3] ».

Enfin, à l'inventaire de novembre 1487 : « Ung autre grant volume intitulé : *Le premier livre Aurelii Augustini de la Cité de Dieu*, couvert de velours sur velours cramosin, a tout deux clouans et cincq boutons de leton doré sur chacun costé; comenchant le cinquieme feuillet : *Ainsy que justice soit convertie* et finissant au derrain : *louez en soit Jhesus-Christ.* » et « Ung autre volume, intitulé : *Secunda pars sancti Augustini de Civitate Dei*, en latin et en franchois, couvert de cuir vermeille a tous deux clouans et cincq boutons de chacun costé; comenchant le second feuillet : *Et sic velut corporeis auribus loquitur* et finissant au derrain : *ainsy et que notre mere sainte Eglise en tient*[4] ». Depuis cette époque, le manuscrit n'a pas quitté la bibliothèque de Bourgogne.

Miniatures. — Elles sont au nombre complet de 22, une en tête de chacun des livres du traité, celles des Liv. I et XI étant à pleine page et les autres de simples vignettes. On peut reconnaître deux mains dans l'exécution de ce beau manuscrit; un artiste du nord de la France très habile dans l'art d'agencer une multitude de petits

1. N° 294 du Catalogue du musée.
2. BARROIS, *Bibliothèque prototypographique*, articles 726, 727.
3. *Idem*, art. 1626.
4. *Idem*, art. 1642 et 1643.

personnages et de les faire mouvoir aisément dans un très petit espace, et un peintre franchement flamand, dont les types sont plus lourds et plus ramassés. Le premier, qui pourrait être Rogier vander Weyden lui-même[1] ou un de ses élèves, si on se réfère au triptyque des *Sept Sacrements* cité plus haut, peint des petits personnages roses dans une campagne très verte; l'autre dessine ses sujets à une échelle beaucoup plus grande et compose ses scènes comme dans un retable. Comme exemple de la manière du premier, nous citerons les miniatures des Liv. XIX, XX, XXI et XXII et pour le second, celles des Liv. XIV et XVII. Cet exemplaire n'appartient à aucune famille déterminée et ne peut être rangé dans aucun groupe.

Voici la description de ces peintures :

TOME I. — PROLOGUE. — fol. 1. — H. 0m,185 × 0m,188. — *Histoire de Clovis.* — (*Planche XXXII.*) SAINT AUGUSTIN, assis dans une chaire à baldaquin, en plein air, compulse un manuscrit. Il est revêtu des habits épiscopaux. Un ange plane au-dessus de lui. Onze assistants semblent écouter attentivement ses paroles en suivant sa doctrine dans des livres, ou en comptant les arguments sur leurs doigts. Ce sont des ecclésiastiques et des docteurs.

A droite, le roi CLOYS, en robe rouge avec un manteau bleu brodé d'or et doublé d'hermine, la couronne royale sur la tête et le sceptre dans la main droite, semble tourner ses regards vers un ange qui descend du ciel en apportant un écu fleurdelisé. Nous voyons dans l'espace tous les attributs de la Royauté tels que Raoul de Praelles les énumère dans son discours de présentation : à gauche, l'aigle, roi des oiseaux, qui contemple le soleil sans que son regard fléchisse, la colombe qui apporte le saint chrême en tenant dans son bec la fameuse *empole* ou *fyole*, l'ange tenant l'écu aux fleurs de lis et, près du Roi, une hampe dorée, fichée en terre, au sommet de laquelle flotte l'oriflamme rouge à dessins d'or, bordée de vert. Le terrain est mouvementé pour indiquer que c'est dans une vallée que se trouvait l'ermitage près duquel s'engagea la bataille entre Clovis et les Sarrazins.

Derrière le Roi, la campagne s'étend à gauche jusqu'à des collines lointaines et à droite jusqu'aux murailles d'une ville fortifiée du nord de la France, aux toits rouges et bleus, avec sa cathédrale au centre. L'artiste, dans cette belle page, a dessiné une ville de son pays pour figurer Saint-Denis et n'a pas ménagé les jolis détails. Ciel bleu, avec petits nuages blancs.

LIVRE II. — fol. 43 v°. — H. 0m,110 × 0m,080. — *Saint Augustin et les idoles.* — Dans une chapelle, saint Augustin, en évêque, désigne à trois docteurs debout une idole qui trébuche de son piédestal. Cinq assistants, assis par terre, écoutent la parole de l'évêque. Sol carrelé blanc et jaune, petite vue sur la campagne.

LIVRE III. — fol. 96 v°. — H. 0m,145 × 0m,080. — *Les Massacres de Mithridate.* — Rome, jolie ville flamande, aux toits bleus avec des détails très fins. Sur une terrasse, un personnage rouge à turban agite une banderole où on lit : MITHRIDATE, et dirige le massacre des Romains. Des animaux de toute espèce s'enfuient affolés. Sol vert, ciel bleu avec des petits nuages blancs.

LIVRE IV. — fol. 177. — H. 0m,120 × 0m,076. — *La Justice.* — Dans une campagne où l'on aperçoit, à l'horizon, une ville construite en briques rouges, la JUSTICE, debout, en bleu, avec un turban rouge, tient une épée dans sa main droite. Un homme enlève la robe rose d'un jeune homme et trois serviteurs s'apprêtent à le lapider avec une énorme pierre. (Chap. IV du Liv. IV.)

LIVRE V. — fol. 226 v°. — H. 0m,117 × 0m,080. — *Travaux des champs.* — La campagne, avec une ville à l'horizon et le ciel bleu étoilé d'or. Un semeur jette son grain, un seigneur courtise une dame, un personnage fait signe à un homme en chemise de monter dans un arbre. Nous ne voyons aucune analogie entre cette représentation et le texte du livre.

LIVRE VI. — fol. 279. — H. 0m,105 × 0m,080. *Sénèque et Varron.* — Dans une jolie librairie du XVe siècle, ornée d'une grande cheminée, se trouve une table couverte de manuscrits rouges. SENECA, en rouge, et VARRO, en bleu, discutent sur les manifestations cultuelles. Dalles à dessins rouges et bleus.

LIVRE VII. — fol. 306 v°. — H. 0m,115 × 0m,080. — *Discussion philosophique.* — Dans une salle à colonnes, voûtée en briques rouges, quatre docteurs, probablement Varron, Apulée, Fulgence et Ovide, discutent sur les divinités païennes et sur leurs mystères. Un enfant gît à terre, les *génitoires* enlevés. Il y a écrit ATTIS pour Athys[2].

LIVRE VIII. — fol. 348 v°. — H. 0m,125 × 0,m080. — *Sectes philosophiques.* — Dans un édicule en bois, à toit fleuronné, deux docteurs compulsent des manuscrits. Le soleil et la lune sont représentés par des

1. En l'absence de toute indication, nous ne saurions proposer aucune hypothèse défendable concernant l'auteur de ces peintures. Qu'il nous suffise de citer un peu au hasard les artistes connus de cette époque : Hans Steclin, Simon Marmion, Thierry Bouts, Guillaume Vrelant, Jean de Pestinien, Jean Dreux, Jean Tavernier, Loyset, Liedet et plusieurs autres. Sur un des personnages de la miniature du Liv. VIII, on pourrait peut-être lire le nom de Remy ou Keyser.

2. Voir la note 5 de la p. 233.

globes. Devant, cinq philosophes, assis sur des dalles, discutent. Ce sont les différentes sectes philosophiques. Un des docteurs porte, sur sa robe verte, trois fois répétées, des lettres dont l'ensemble pourrait donner Remy ou Keyser.

LIVRE IX. — fol. 388. — H. 0m,110×0m,080. — *Monothéisme.* — Dans la campagne verte, neuf personnages à genoux, pape, roi, évêque, etc., adorent la Trinité, représentée dans le ciel par le Père entouré des Chérubins, le Fils et la Colombe.

LIVRE X. — fol. 412 v°. — H. 0m,105×0m,080. — *La nouvelle et l'ancienne Loi.* — Une église divisée par le milieu. A gauche, le sacrifice de la messe; à droite, le sacrifice de chevreaux sur un autel israélite.

Tome II. — LIVRE XI. — fol. 1. — H. 0m,185 ×0m,188. — *Présentation du manuscrit.* — Dans une grande salle, sur un trône muni d'un baldaquin aux riches tentures, Charles V, couronné et le sceptre en main, vêtu d'une robe rouge et d'un manteau fleurdelisé, accueille favorablement la traduction que lui offre Raoul de Praelles, à genoux, couvert d'un grand manteau noir. A droite du Roi, des ecclésiastiques, évêques et moines; à sa gauche, des conseillers et des serviteurs, vêtus de riches habits, bordés de fourrures à la mode du temps de Charles VII. Dans le fond, des fenêtres, dont les volets, munis de vasistas, laissent voir la campagne verdoyante. On distingue des vitraux aux armes de France, de Chevrot, de Bourgogne et de Brabant.

LIVRE XII. — fol. 32 v°. — H. 0m,180×0m,080. — *Les deux Cités.* — Dans le ciel bleu étoilé d'or, la Cité céleste, soutenue par les Chérubins, nous montre une troupe gracieuse de vingt-cinq anges aux ailes bleues et vertes. En bas, sortant de la bouche rouge du Léviathan, la ville verte de Satan avec une douzaine de diables noirs, bleus et jaunes, qui voltigent dans les flammes.

LIVRE XIII. — fol. 58. — H. 0m,115×0m,080. — *La Tentation.* — Dans l'intérieur d'une palissade, on aperçoit l'arbre du mal, chargé de fruits, autour duquel s'enroule le corps du serpent à tête de femme blonde. Adam et Ève cachent leur nudité. Sol vert, ciel bleu avec des nuages blancs.

LIVRE XIV. — fol. 82 v°. — H. 0m,115×0m,080. — *Le Rédempteur.* — Pavillon rouge à dôme lilas avec tourelles en encorbellement, représentant l'Enfer. Adam et Ève, suivis de leur descendance, s'apprêtent à sortir de la fournaise, à l'appel du Christ qui écrase de son pied la tête d'un démon. Paysage à rochers.

LIVRE XV. — fol. 116 v°. — H. 0m,155 ×0m,080. — *Caïn et Abel.* — Abel, en bleu, s'agenouille devant deux autels sur lequel des agneaux sont sacrifiés. Kain en rouge, bonnet bleu, chausses jaunes, l'interpelle, puis, plus bas, l'assomme avec une mâchoire d'animal. Sol clair, perspective bleue.

LIVRE XVI. — fol. 163. — H. 0m,125×0m,080. — *Sacrifice d'Abraham.* — Abraham dans la campagne va égorger Isaac quand un petit ange rouge vient arrêter son bras. Au fond, Jérusalem. Ciel bleu étoilé d'or. Petits arbres très verts.

LIVRE XVII. — fol. 216 v°. — H. 0m,115 ×0m,080. — *David.* — Le roi est assis sur un trône rouge en bois doré. Il joue de la harpe, un chien à ses pieds. Fenêtres donnant sur la campagne.

LIVRE XVIII. — fol. 258 v°. — H. 0m,130 ×0m,080. — *La Nativité.* — Scène habituelle. Vierge en bleu, saint Joseph en rose, mages en vert, deux assistants. Ciel étoilé.

LIVRE XIX. — fol. 329. — H. 0m,135×0m,080. — *Les Élus et les damnés.* — En haut, la Cité de Dieu remplie de petits saints; sur terre, les hommes évangélisés; au-dessous, les damnés. Petit tableau d'une finesse extrême, contenant plus de cent personnages.

LIVRE XX. — fol. 372 v°. — H. 0m,140×0m,080. — *La Résurrection des Morts.* — Le Christ sur les nuées. Quatre anges sonnent de la trompette; cinquante morts, très petits et roses comme des enfants, émergent du sol vert.

LIVRE XXI. — fol. 422 v°. — H. 0m,132×0m,080. — *L'Enfer.* — Différents supplices; damnés tout petits; diables verdâtres. Ciel bleu.

LIVRE XXII. — fol. 467 v°. — H. 0m,115 ×0m,080. — *Couronnement de la Vierge.* — En cinq bandes concentriques, le monde des Élus dans une tonalité bleue et verte. La Trinité, la Vierge et saint Jean, puis les apôtres et les saints, formant un ensemble de plus de soixante-quinze petits personnages.

N° 39. BRUXELLES, BIBLIOTHÈQUE ROYALE, MS. LATIN ET FRANÇAIS 9046. c. 1445

François de Mayronis, Fleurs de la Cité de Dieu.

VOIR PLANCHE XXXIII.

Description générale. — Un vol. pet. in-fol. Très beau vélin. Dimension des ff. : H. 0m,390×0m,280. Justification : 0m,240×0m,185. 2 colonnes, avec 0m,022 d'intervalle : 32 lignes.

Il contient les *Flores* de François de Mayronis avec chaque *Veritas* en latin, suivie de la traduction française, et comprend 229 ff. numérotés et 1 fol. blanc. Le fol. 2 commence par ces mots : « S'ensievent les fleurs » et le 229e par : « diluvium. Secunda ab egressu ». Le traité finit par ces mots : « eternellement et sans fin, amen ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames, dont quelques-unes rognées.

Reliure. — Moderne, veau racine. Titre : Flores | S. Augustini, qui se trouve aussi à l'intérieur sur une étiquette en maroquin rouge. Au-dessous, les armes de Belgique et Bibl. Royale. Tranches dorées.

Écriture. — Très belle écriture en *lettre de forme*. Bouts de lignes en couleur. Au fol. 1, au-dessous de la miniature, il y a écrit en rouge : « Hic incipiunt flores beati Augustini super libro de civitate dei per veritates, collecti a magistro Francisco de Maronis, de ordine fratrum minorum », et au fol. 2. : « S'ensievent les Fleurs de la Cité de Dieu, qui se recueillent par veritez, et est ceste euvre faite en latin et ordonnee par maistre François de Maronis, docteur en saincte theologie, de l'ordre des Cordeliers, et par l'ordonnance de treshaut, tresexcellent et tresreluisant prince Philippe, duc de Bourgongne, est translatee en françois ». Les deux premiers feuillets sont marqués de l'estampille à faisceaux de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Initiales. — Magnifiques grandes initiales en tête des livres. Elles sont tracées en bleu sur fond or avec rinceaux et feuillages parsemés de petites fleurs multicolores. Quelques-unes contiennent les *fusils* du collier de la Toison d'or. Celles qui sont placées en tête des *Vérités*, sont simplement écrites en bleu et en rouge.

Bordures. — Elles n'existent qu'à côté des grandes initiales, dont elles s'échappent pour occuper la marge. Elles sont formées de rinceaux bleus et or avec petites fleurs d'or et de couleur. Celle du fol. 1 fait le tour de la page. Elle est du même style, mais beaucoup plus riche et renferme quantité de fleurs et de fruits multicolores. Elle contient de plus un chien, un porc qui file la laine d'une quenouille, un chevalier brandissant une lance, des animaux, etc. Enfin, on y distingue, en bas, les armes de Bourgogne, sans bordure : *aux 1 et 4, de France; au 2, parti bandé d'azur et d'or et de sable au lion d'or*, qui est Bourgogne ancien; *au 3, parti bandé d'azur, d'or et d'argent au lion de gueules*, qui est Bourgogne nouveau, et, brochant sur le tout, *d'or au lion de sable*, qui est Flandre. Cimier d'or. Collier de la Toison d'or. Au-dessus, la devise de Philippe le Bon : *Aultre n'aray*, les deux mots surmontés d'un *briquet* du collier et séparée par une fleur de lis d'or.

Provenance. — Ce beau manuscrit, le plus riche que nous ayons de cette œuvre de François de Mayronis[1], a été exécuté par les ordres de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et n'a pas quitté la bibliothèque de Bourgogne. Il figure dans l'inventaire de 1467, sous cet article : « Ung autre livre en parchemin couvert d'ais noirs, parlant *des Fleurs de Saint Augustin*; comançant au second feuillet, *S'ensuivent les Fleurs du livre* et au dernier, *diluvium secunda* », et dans celui de novembre 1487, sous cette rubrique : « Ung autre grant volume couvert de cuir noir, sans boutons et sans cloans, historié et intitulé : *hic incipiunt flores beati Augustini*, qui est en latin et en franchois; encomenchant ou second feuillet, *S'ensuivent les Fleurs du livre*, et finissant ou derrenier, *eternellement et sans fin. Amen*[2]. » Pris par les troupes françaises pendant la

1. Voir p. 44 la note que nous avons consacrée à ce commentateur.
2. Barrois, *Bibliothèque Protypographique*, p. 142, n° 874, et p. 237, n° 1657.

Révolution, il fit un court passage à la Bibliothèque Nationale, à Paris, et fut rendu, en 1815, à la Bibliothèque de Bruxelles.

Miniatures. — Il n'y en a qu'une, qui occupe toute une page, au folio 1. Elle mesure $0^{m},196 \times 0^{m},170$. Dans une salle à colonnes de marbre, sans parois, dallée et exhaussée de trois marches, on voit assis, au centre et de face, sur une haute chaire surmontée d'un dais, saint Augustin, en habits épiscopaux, compulsant un manuscrit. Devant lui, d'autres livres sont disposés sur un bahut. Au premier plan, assis sur une banquette[1], François de Mayronis écrit sur un grand rouleau de parchemin : *Prima veritas est quid illa disciplina*, etc. Au fond, à droite et à gauche, les baies laissent apercevoir de jolis paysages rocheux avec châteaux et ville au bord de l'eau. Cette miniature a dû être faite, vers 1445, par un peintre de métier, non sans valeur, probablement du Nord de la France ou de la vallée de la Meuse. La décoration est supérieure à la miniature. On distingue, dans la marge des ff. 75 et 150 v°, de petites esquisses, dessinées légèrement à la plume, détails d'architecture et tête d'homme.

N° 40. PARIS, BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT, MS. FRANÇ. 5. c. 1450

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

VOIR PLANCHE XXIX, *a*.

Description générale. — Un vol. in-fol. Sur papier, excepté le folio IIII, où l'on trouve une miniature et qui est en parchemin. Dimension des ff. : H. $0^{m},380 \times 0^{m},285$. Justification : $0^{m},230 \times 0^{m},180$. 2 colonnes avec 0,025 d'intervalle : 35 lignes. Exemplaire taché, très incomplet et mutilé.

Il contient seulement les trois premiers livres et les vingt-neuf premiers chapitres du Liv. IV, précédés de la table des chapitres du Liv. I, du discours de présentation du translateur à Charles V, du prologue, de l'extrait des *Rétractations*, de l'exposition de cette sentence, du prologue de saint Augustin et de l'exposition sur ce prologue. Il comprend CCCLXXVI ff. numérotés en chiffres romains, inscrits en titre courant. Le fol. II (table des chapitres) manque. L'épaisseur de la nervure du dos laisse supposer que le manuscrit ne devait pas contenir plus des quatre premiers livres quand il fut relié, mais il était probablement formé avec les débris d'un exemplaire complet. Le fol. IV commence par le discours de présentation, le fol. V par ces mots : « oyseaulx. Et après » et le CCCLXXVI° par : « vray dieu seront et ont esté ».

Collation. — Aucune trace de cahiers ni de remarques.

Reliure. — En bois, recouverte en partie de veau fauve, avec un semis de fleurs de lis. Traces de boutons de métal aux angles et au centre. Cette reliure est délabrée et le dos manque.

1. A gauche, sur cette banquette, entre la colonne et l'écrivain, on distingue une inscription, qui pourrait se déchiffrer ainsi : *Pestinien*; mais cette lecture n'est pas assez sûre pour que nous en fassions état. Il s'agirait de Jean de Pestinien qui fut « varlet de chambre et enlumineur » de Philippe le Bon et qui, d'après les Comptes de la maison de Bourgogne, travaillait en 1441 et 1446. Cf. Comte DE LABORDE, *Les Ducs de Bourgogne*, *Preuves*, tom. I, p. 381, n°s 1349 à 1353, et ALEX. PINCHART, *Archives des Sciences*, *Arts et Lettres*, tom. III, 1881, p. 99.

Écriture. — Bonne écriture, en *lettre de note*, de la même main. Titres des chapitres et des expositions rubriqués.

Initiales. — Une seule est ornementée, en tête du discours de présentation, au fol. IV. Les autres sont simplement peintes en rouge et en bleu.

Bordures. — Il n'y en a qu'une, au fol. IV, faisant le tour du texte et de la miniature. Elle est formée par un feuillage, parsemé de fruits bleus, rouges et verts. On aperçoit un oiseau dans le bas de la page à gauche et, au milieu, un cimier de sable surmonté d'une tête de licorne couronnée, aux crins et corne d'or. Il ne semble pas qu'il y ait jamais eu d'armoiries.

Provenance. — Nous ne savons rien du premier possesseur, mais nous apercevons, aux ff. I, IV et CCCLXXVI, le timbre rouge, blasonné, d'Antoine Moriau, avec cette inscription, en deux modules différents : *Ex Bibl. Ant. Moriau, Proc. et adv. Regis et Urbis.* Ce personnage, un des principaux officiers du prévôt Michel-Étienne Turgot, était issu d'une ancienne famille de la bourgeoisie parisienne et avait succédé à son père en qualité de procureur du Roi et de la ville[1]. Il avait consacré la moitié de sa vie à réunir les éléments d'une bibliothèque digne de la municipalité parisienne. Notre manuscrit provenait sans doute de la succession de Denis Godefroy, garde des Archives de la Chambre des comptes de Lille, bibliothécaire d'Achille II de Harlay, procureur général au Parlement, à laquelle Moriau avait fait de nombreuses acquisitions. Il devint la propriété de la Ville de Paris et suivit le sort de la collection que Moriau lui légua, en septembre 1760, et qui occupait l'hôtel Lamoignon, situé rue Pavée. Il est catalogué, parmi les manuscrits de l'ancienne bibliothèque de la Ville de Paris, sous l'article suivant : *In-folio, SS. Pères. Traduction des livres de la Cité de Dieu de S. Augustin, dédiée au roi de France Charles V. Ce Ms., quoique ancien, est écrit sur 2 colonnes sur du très beau papier. Il y a quelques feuilles déchirées à la fin et au commencement. Il est couvert en bois. Cette couverture est en fort mauvais état.* Il fut transporté ensuite chez les chanoines réguliers de Saint-Louis-La-Culture, qui se chargèrent de la garde de la bibliothèque, jusqu'au moment où elle fut maintenue comme propriété de la Mairie de Paris, à l'époque de la Révolution. Enfin, lors de sa fondation, l'Institut réclama les livres de ce dépôt, ce qui lui fut accordé par un arrêté de ventôse an V, et notre manuscrit fut versé à la Bibliothèque de l'Institut, qui le conserve encore aujourd'hui.

Miniatures. — Il n'y en a qu'une, sur vélin. Elle occupe la partie supérieure du fol. IV. Il semble qu'elle ait été la seule à décorer ce manuscrit. En effet, si le folio de tête du Liv. II a été arraché, ceux qui commencent les Liv. III et IV existent et ne portent aucune trace de peintures. Tout au plus pourrait-on supposer qu'il y en existait une en tête du Liv. XI, quand le manuscrit était complet, ainsi que nous pouvons le constater dans quelques exemplaires similaires.

La perspective est assez heureuse, la scène animée et bien composée; les attitudes ne manquent pas de justesse, mais le dessin est mauvais et le coloris est plat. La peinture a souffert du délabrement de la reliure. On peut cependant y reconnaître la main d'un artisan de l'école flamande ou bourguignonne, d'une très médiocre valeur, qui aurait travaillé, vers 1450, pour la maison de Bourgogne.

En voici l'explication :

1. A. Franklin, *Les Anciennes Bibliothèques de Paris*, 1873, tom. III, pp. 182 et 260.

Prologue. — fol. IV. — H. $0^m,155 \times 0^m,167$. — *Présentation du manuscrit.* — (*Planche XXIX, a.*) Dans une salle dallée de mosaïques jaunes, à droite, sous un dais tendu de brocart rouge, le roi Charles V, vêtu d'une robe verte avec un manteau de velours bleu, parsemé de fleurs de lis d'or, au col d'hermine, et tenant le sceptre de la main gauche, accueille d'un geste bienveillant Raoul de Praelles, qui lui tend le manuscrit couvert de velours rouge. Celui-ci est à genoux, vêtu de bleu. Le Roi est entouré de huit conseillers, coiffés de hauts chapeaux et portant des souliers à la poulaine. Un personnage se tient sur le devant de la scène, tournant le dos au spectateur. Il est vêtu de vert et coiffé d'un chapeau bleu. Un fou, en costume rose, gesticule à ses côtés. Le vert domine dans tous ces accoutrements, qui sont contemporains du peintre. Au second plan, une balustrade grise, sur laquelle s'appuie, à gauche, un jeune seigneur, supporte trois colonnettes et permet au regard d'embrasser un paysage étendu au fond duquel on distingue les tours et l'église d'une ville fortifiée, qui se détache sur un horizon bleu.

N° 41. BRUGES, BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE, MS. LATIN 106. c. 1450

Sanctus Augustinus, de Civitate Dei.

Description générale. — Un vol. in-fol. Beau vélin. Dimension des ff. : H. $0^m,370 \times 0^m,275$. Justification : $0^m,253 \times 0^m,180$. 2 colonnes, avec $0^m,020$ d'intervalle : 49 lignes.

Il contient les vingt-deux livres du traité, précédés de la table des livres et des chapitres et de l'extrait des *Retractationes*. Il comprend 159 ff. non numérotés. Le 2e du texte commence par : « talibus propter » et le 158e et dernier écrit par : « ego ero ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames.

Reliure. — Ancienne, en veau estampé. Armes épiscopales sur les plats, avec la devise : *Deo duce*.

Écriture. — Réglée rouge du xve siècle. Titre courant en lettres de couleur. En tête des livres, remarquables initiales en couleurs, sur fond d'or, avec festons également de couleurs. Les autres sont coloriées sur arabesques rouges.

Bordures. — Bordure au fol. 1, composée de larges feuilles bleues, rouges, vertes et jaunes, avec des brindilles et des animaux, paon, oiseaux, chiens et grotesques. Au feuillet précédent est peint un montant de $0^m,030$ de largeur, où des fleurs, feuillages et arabesques se détachent sur un fond d'or.

Miniatures. — Nous trouvons au fol. 1 une miniature qui mesure : H. $0^m,102 \times 0^m,075$. Dans une librairie à colonnes laissant voir un peu de paysage, saint Augustin, en habits épiscopaux, sur un trône d'or à auvent, explique son traité, placé à côté de lui sur un pupitre. Un ange d'or plane au-dessus de lui. Assis sur des bancs, onze religieux écoutent attentivement son enseignement. Sur une table, des manuscrits sont disposés. Sol dallé sur lequel on peut lire le monogramme A. Miniature assez jolie, faite par un enlumineur de métier, flamand, vers 1450. Le manuscrit provient de l'abbaye cistercienne de Sainte-Marie-des-Dunes, et les évêques qui se succédèrent à Bruges à cette époque furent David de Bourgogne, Louis de Bourbon et Gysbert de Brederode.

N° 42. — ? — MS. FRANÇ. DE LA 2e VENTE HAMILTON. LOT ONZE c. 1455

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

Ce manuscrit dépareillé formait, à la deuxième vente Hamilton, un exemplaire complet de la *Cité de Dieu*, avec un premier volume, exécuté vers 1392, dont nous avons donné la description au n° 20. Nous prions le lecteur de vouloir bien s'y reporter et, de nouveau, nous déclinons toute responsabilité dans la description de cet exemplaire qui est le seul que nous n'ayons pas pu voir. Nous n'en parlerons que d'après les travaux dont il a été l'objet.

Description générale. — Un vol. in-fol., beau vélin. Dimension des ff. : H. $0^m,433 \times 0^m,318$. 2 colonnes, 63 lignes. Il contient les douze derniers livres et comprend 353 ff.

Reliure. — La même qu'au premier volume.

Écriture. — Le fol. 1 commence par ces mots : « Cy commence la table des Rubrites (*sic*) du VI (mauvaise lecture, c'est Livre XI qu'il faut transcrire) livre de mons saint Augustin de la Cité de Dieu » et le fol. 2 par : « Combien que au commencement de cette translacion ». Le dernier fol. se termine par la mention habituelle concernant la traduction.

Initiales et Bordures. — Fleuronnées et coloriées.

Provenance. — La même que celle du premier volume.

Miniatures. — Douze miniatures ornent ce volume, une en tête de chacun des douze derniers livres. Le Docteur W. von Seidlitz[1], qui regarde ces peintures, d'une couleur lumineuse, dit-il, comme un des plus beaux spécimens qui existent, les a attribuées à Rogier vander Weyden et estime qu'elles ont été exécutées pour Philippe, duc de Bourgogne. Rien ne s'oppose à cette double hypothèse, mais le savant écrivain ne donne aucune preuve pour la soutenir.

M. le Comte Durrieu, serrant la question de plus près, pense que ces tableaux décèlent plusieurs mains, mais que les meilleurs seraient dus au talent de Jean Tavernier ou Le Tavernier, qui est connu par les travaux du comte Léon de Laborde[2], de Pinchart[3] et du chanoine Dehaisne[4]. Ce dernier érudit a publié un texte qui attribue formellement à ce peintre l'illustration des *Conquestes de Charlemagne*, Ms. 9066-9068 de la Bibl. Roy. de Bruxelles. M. Paul Durrieu porte également à l'actif de cet artiste les miniatures des *Miracles de la Vierge*, Ms. franç. 9198-99 de la Bibl. Nat. et celles du célèbre *Froissart* de la Bibliothèque de Breslau.

Comme, en 1450, après avoir résidé à Tournay, Jean Tavernier s'établit à Bruges, pour se fixer plus tard à Audenarde, il n'est pas étonnant qu'on trouve des analogies entre sa manière et celle de Roger de La Pasture. D'autre part, nous savons qu'il travailla, de 1454 à 1460, pour Philippe de Bourgogne[5]. C'est pour cette raison que nous datons ce manuscrit des environs de 1455.

1. Voir, à la Description n° 20, la liste des ouvrages qui concernent ce manuscrit.
2. COMTE DE LABORDE, *Les Ducs de Bourgogne*, Paris, 1849-1852, tom. II, p. 217, n° 4021.
3. PINCHART (Alexandre), *Archives des Arts, Sciences et Lettres*, tom. III, 1881, pp. 72 et 101.
4. *Bulletin des Commissions Royales d'art et d'archéologie de Belgique*, XXI, pp. 20-38.
5. COMTE DE LABORDE, *Les Ducs de Bourgogne*, tom. II, pp. VI et 217, n° 4021.

Ne pouvant pas prendre parti dans cette discussion, puisque malheureusement il ne nous a pas été possible d'examiner ce manuscrit, nous nous contenterons de copier les sujets des miniatures, tels que les rédacteurs du Catalogue les ont comprises, en faisant ressortir, par comparaison avec les manuscrits similaires, les erreurs qui nous semblent s'être glissées dans les descriptions qui en ont été données. Nous ne saurions, à plus forte raison, en offrir au lecteur des reproductions, mais nous renvoyons au *Catalogue* de la deuxième vente Hamilton qui contient, à la page 16, comme spécimen de ces peintures, la phototypie de la miniature qui orne l'en-tête du Liv. XX, *Le Jugement dernier*. Cependant, nous pouvons affirmer un fait que les Rédacteurs du Catalogue ont ignoré. Tandis que le premier volume a été copié, comme nous l'avons démontré, sur le Ms. 9060 de la Bibl. de l'Arsenal, le second volume a été formellement inspiré par le Ms. 9006 de la Bibl. Roy. de Bruxelles[1] dont nous avons parlé à la Description n° 30 et qui, exécuté pour le duc Jean sans Peur, était conservé à la Bibliothèque des Ducs de Bourgogne, à Bruges, au moment où il a servi de modèle.

LIVRE XI. — fol. 2. — *Édification de la Cité de Dieu.* — Belle ville du Moyen Age dans un joli paysage. (En réalité c'est la construction de Babylone, cité terrienne.)

LIVRE XII. — fol. 21 v°. — *Création d'Adam et d'Ève.* — (Plus probablement d'Ève seulement, extraite du flanc d'Adam.)

LIVRE XIII. — fol. 37 v°. — *L'Expulsion du Paradis.*

LIVRE XIV. — fol. 52. — *La Création de la Mort.* — Un homme, assis dans un arbre, qui est scié par la Mort et dont les racines sont rongées par des dragons, tandis que le Diable lui offre un trésor terrestre et l'Ange une couronne céleste. (En réalité, c'est l'arbre de la vie et la tentation de l'homme dont l'existence est rongée par le jour et la nuit.)

LIVRE XV. — fol. 74 v°. — *Caïn.* — Représentant la cité mondaine.

LIVRE XVI. — fol. 108. — *Les Patriarches.* — Représentés par Noé.

LIVRE XVII. — fol. 148. — *Les Prophètes.* — Saül couronnant David.

LIVRE XVIII. — fol. 178. — Les hérétiques, représentés par trois élégants jeunes gens en costume du XV[e] siècle, accompagnés par un fou et quittant la Cité de Dieu, dans un joli paysage. (C'est l'histoire de Rémus s'éloignant de Rome, en se moquant des murailles dont Romulus l'avait entourée.)

LIVRE XIX. — fol. 228. — Saint Augustin, en évêque, avec un ange volant au-dessus de lui et cinq diables qui lui offrent, chacun, un livre. Le visage de saint Augustin est de l'expression la plus noble et de l'exécution la plus finie. (Les diables lui proposent des livres païens pour le tenter.)

LIVRE XX. — fol. 256 v°. — *Le Jugement dernier.* — Voir la planche du *Catalogue*. Le Christ, rayonné, est assis sur l'arc des nuées, dans l'attitude traditionnelle, vêtu d'un manteau laissant voir les plaies de la Passion. Au-dessus, deux anges tiennent : l'un, le lis, et l'autre, le glaive. A gauche et à droite, sont agenouillés la Vierge et le Précurseur. Deux anges, sur les côtés, sonnent dans des trompettes dont il s'échappe une banderole avec ces mots : SURGE (sic) VOS MORTUI, VENITE AD JUDICIUM. Cinq morts émergent de leur tombe.

LIVRE XXI. — fol. 287. — *L'Enfer.*

LIVRE XXII. — fol. 318. — *Le Couronnement de la Vierge.* — Ce dernier tableau est un des plus remarquables par l'extrême grâce des figures.

1. Cf. le Tableau de la *Famille 4* que nous avons dressé aux pages 198 et 199.

N° 43. ROME, BIBLIOTHÈQUE VATICANE, MS. LATIN 1882, DU FONDS DE LA REINE DE SUÈDE 1456

SANCTI AUGUSTINI, DE CIVITATE DEI.

VOIR PLANCHE XXXIV.

Description générale. — Un vol. in-fol. Très beau vélin. Dimension des ff. : H. $0^m,435 \times 0^m,285$. Justification : $0^m,285 \times 0^m,165$. Longues lignes, 39 à la page.

Il comprend l'extrait des *Retractationes* et le texte complet des vingt-deux livres. Il contient 453 ff. Le fol. 2 commence par ces mots : « Interea cum Roma » et le 453ᵉ par : « [vaca]te et videte quoniam ego sum Deus ».

Collation. — Cahiers de 10 ff., avec réclames perpendiculaires et signatures.

Reliure. — Moderne, en maroquin rouge. Tranches dorées.

Écriture. — Belle écriture italienne en grands caractères romains, réglée au stylet. Pas de titre courant. Énoncé et numérotage des chapitres en rouge et en bleu.

Initiales. — Au commencement des livres, magnifiques initiales du meilleur goût, à dessins géométriques, fleuronnés, de toutes les couleurs, sur fond or pointillé, le tout contenu dans un rectangle de $0^m,09$ de côté. On y distingue des amours, des animaux, des dragons et quelques vues de paysage. Leur décoration varie à chaque livre. Les chapitres commencent par des lettres d'or, dont le cadre fait partie de la bordure.

Bordures. — Excepté au fol. 2 et 3, elles n'existent pas au commencement des livres, mais seulement dans la marge où commence un chapitre, c'est-à-dire à presque tous les feuillets. Elles sont formées d'un montant d'or traversant une bande d'arabesques et d'entrelacs blancs sur fond bleu et vert.

Celle du fol. 2 est plus large et plus riche. Elle porte, dans un écusson bleu, les armes des Piccolomini : *d'argent à la croix d'azur, chargée de 5 croissants d'or*, surmontées du chapeau de cardinal à 5 glands. A gauche de l'écusson, on distingue, écrits sur un entrelacs, comme sur une banderole, soutenu par un *putto*, ces mots : OPUS · IACOBI · DEFABRIANO. En haut, à droite, un jeune artisan, au béret rouge, montre son profil, qui pourrait être le portrait de l'artiste. La bordure du fol. 3 est de même importance, mais différente. Elle contient les mêmes armes et le nom du titulaire s'y lit en toutes lettres : † FRANCISCUS · CARDINALIS · SENENSIS. Ces deux feuillets sont frappés du timbre de la Bibliothèque du couvent de Saint-Silvestre.

Nous relevons quelques indications importantes dans les initiales suivantes :

Fol. 68 v°, Liv. V, nous retrouvons l'inscription OPUS · IACOBI · DEFABRIANO.

Fol. 170 v°, sur le cadre de l'initiale : † HOC · OPUS · FECIT · FIERI · | DOMINUS · GILI · FORTIS · DE · | BONCONTIBUS · DEPISIS · | DECRETORUM · DOCTOR.

Fol. 189, sur les montants de l'initiale A : ISTE · LIBER · EST · DOMINI · | GILI · FORTIS · DE · BONCONTIBUS.

Enfin, au fol. 206, sur le cadre : † OPUS · IACOBI · DE · FA | BRIANO · MINIATORIS · | QUOD · FACTUM · FUIT · | FABRIANI. A.D.M.CCCC.LVI.

Provenance. — Ces différentes mentions permettent de faire l'historique du volume. Elles ont déjà été signalées, ainsi que les miniatures dont nous parlerons ci-après, par le Père Préfet de la Bibliothèque Vaticane, F. Ehrle, dans un très intéressant article

intitulé : *Due nove vedute di Roma del secolo XV*[1]. Il nous permettra de lui emprunter une partie des renseignements suivants.

Ce beau manuscrit a été exécuté, en 1456, par les ordres d'un riche prélat, docteur en droit canon, Guglielmo Fortis[2] dei Bonconti de Pise, sur lequel nous ne savons rien. L'artiste se nommait Giacomo da Fabriano. On le trouve cité dans la liste des ouvriers employés par Pie II, en 1460, et, dans les registres de la Trésorerie Secrète, il figure aux comptes de 1461-1463, sous le nom de *Zacomo de Fabriano, mastro dell' oriolo e miniatore*. Il était donc horloger du palais et adjoint comme miniaturiste au service des livres de la bibliothèque pontificale et de la chapelle du Palais[3]. Peut-être avait-il travaillé dans l'atelier de Gentile da Fabriano mort en 1450? Il a dû décorer le manuscrit de la *Cité de Dieu* à Fabriano même, avant de venir s'installer à Rome, et le Père Ehrle fait remarquer que sa patrie, voisine de Gubbio, qui donna le jour au miniaturiste Oderisi, « l'onor d'Agubbio », était le centre d'une école d'habiles artistes[4].

Le volume passa plus tard[5] entre les mains du cardinal Francesco Piccolomini, neveu du pape Pie II, quand ce prélat occupait le siège archiépiscopal de Sienne, avant d'être élu pape lui-même sous le nom de Pie III, en 1503. On sait quelle admirable bibliothèque ce grand seigneur avait rassemblée[6] et le projet qu'il avait formé de la déposer dans la librairie de la cathédrale de Sienne si magnifiquement décorée, à la mémoire de son oncle Pie II, par le Pinturicchio. Quelques-uns des livres figuraient déjà à Sienne, mais d'autres étaient restés à Rome, au moment de la mort de Pie III. Notre manuscrit fut au nombre de ces derniers. Aussi était-il encore conservé dans le palais des Piccolomini quand, à la fin du XVI[e] siècle, la descendante de la famille, Constancia Piccolomini, duchesse d'Amalfi, les donna aux Pères Théatins de Saint-Silvestre-au-Quirinal, à la charge d'édifier une nouvelle église dédiée à S. Andrea della Valle. C'est pourquoi notre volume porte la trace de ce passage par le timbre qui y a été apposé par ces clercs réguliers. Au commencement du XVIII[e] siècle, le pape Clément XI se fit octroyer la bibliothèque des Théatins et l'incorpora à la collection du Vatican. Les manuscrits latins furent inscrits au Fonds de la Reine de Suède et c'est ainsi que notre manuscrit porte aujourd'hui à la Vaticane le n° 1882 de ce fonds précieux[7].

Miniatures. — Le volume dont nous nous occupons renferme deux miniatures aux feuillets 2 et 3. Celle du fol. 3 est comprise dans l'initiale *G* de *Gloriosissimam* et représente saint Augustin, mitré et nimbé, en robe rouge, assis de face, devant une

1. Paru dans : *Atti del II° Congresso internazionale di Archeologia Cristiana, tenuto in Roma nell' aprile 1900*, Roma, Spithöver, 1902.

2. Cette lecture est douteuse. Il s'agit peut-être d'un seul prénom : Giliforte, comme nous trouvons, pour un saint de Pavie : Guiniforte.

3. Il ne figure pas dans Bradley, *Dictionary of Miniaturists*, mais il est cité par G. Marini, *Degli archiatri pontificj*, tom. II, p. 154. Il est nommé parmi les personnages admis, en 1460, au premier « tinello » de Pie II : « Jacobus de Fabriano super horologium ». MM. Müntz et Fabre, dans *La Bibliothèque du Vatican au XV[e] siècle*, p. 123, ont relevé les dépenses qui lui ont été réglées et les appellations sous lesquelles il est désigné : « M° dello oriolo e miniatore » et « miniatore di Sua S[ta] ».

4. Il décora aussi un manuscrit contenant plusieurs traités de saint Augustin et d'Origène, conservé à la Vaticane sous le n° 493 du fonds Vatican. Cet exemplaire a appartenu au cardinal Arcimboldi et porte la même signature : Opus. Jacobi.de.Fabriano.

5. Entre 1460 et 1503.

6. Prof. Æneas Piccolomini, *De codicibus Pii II et Pii III*, article paru dans le *Bulletino Senese*, Anno VI, fasc. III, 1899, pp. 483-496.

7. Isidoro Carini, *La Biblioteca Vaticana*, Roma, 1893, pp. 42, 91 et 97.

table avec des manuscrits rangés à sa portée sur les rayons d'une bibliothèque. Les couleurs en sont vives et chaudes, mais l'œuvre est de peu d'importance.

Beaucoup plus intéressante est l'autre miniature, qui est comprise entre la marge du fol. 2 et l'initiale *I* d'*Interea* (*Pl. XXXIV*). Elle représente une vue de Rome, qui est un document précieux pour l'histoire topographique de la Ville Éternelle. C'est cette peinture qui fait l'objet de l'article si détaillé du R. P. Ehrle, que nous avons cité plus haut. Le savant écrivain énumère les vues qui nous ont été conservées de la Rome du xve siècle et décrit les détails de l'œuvre de Giacomo[1]. Il rappelle les fresques de Taddeo di Bartoli dans le Palazzo Comunale de Sienne de 1414, la miniature des *Très riches Heures* (fol. 141 v°) du Duc de Berry de 1415, celle de Leonardo di Besozzo, dans le cod. Morbiano de 1433, et, enfin, celle de Polano, de 1459, dans le manuscrit de la *Cité de Dieu* de la Bibliothèque Sainte-Geneviève que nous allons décrire ci-après. Il ajoute à cette liste la miniature du présent manuscrit et celle qui orne le fol. 2 d'un beau *Tite-Live* de la Vaticane (Cod. Regin. 319). Il fait remarquer que tous ces artistes ont choisi le même point de vue idéal, situé à vol d'oiseau, au nord-ouest de la ville, en dehors de la Porta del Popolo, entre le Tibre et la Villa Papa Giulio.

Nous ne pouvons nous étendre outre mesure sur cette miniature, sans sortir du cadre de cette étude. Qu'il nous suffise de dire qu'on y rencontre les principaux monuments de Rome, baignée au premier plan par le Tibre. C'est en allant de gauche à droite : le Panthéon, les colonnes Trajane et de Marc-Aurèle, le Colisée, la Basilique de Constantin, Saint-Jean-de-Latran, le Capitole, la Pyramide de Cestius, Sainte-Marie-d'Aracoeli, le Pont et le Château Saint-Ange avec l'ange au glaive, etc.

Toute cette représentation est un peu sèche; mais la nécessité de faire figurer avec clarté tant de monuments dans un si petit cadre devait forcer le peintre à accuser les contours avec précision. Aussi semble-t-il s'être préoccupé davantage de réunir avec exactitude les richesses architecturales de Rome que de donner de l'admirable Cité une vue lumineuse et pittoresque.

Le manuscrit suivant, qui, à trois ans de distance, présente une autre vue de Rome, nous permet d'établir, dans deux manuscrits de la *Cité de Dieu*, une comparaison très intéressante sur la topographie de l'admirable ville à cette époque.

N° 44. PARIS, BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE, MS. LATIN 218, (CC. L. IN-FOL. 12.) 1459

Sancti Augustini, de Civitate Dei.

VOIR PLANCHE XXXV.

Description générale. — Un vol. in-fol. Magnifique vélin. Dimension des ff. : H. 0^{m},385 × 0^{m},265. Justification : 0^{m},255 × 0^{m},155. Longues lignes : 37 à la page.

Il contient les vingt-deux livres du traité, précédés du chap. xliii du Liv. II des *Retractationes* et comprend 6 ff. blancs désignés A-F, 422 numérotés à l'encre rouge et 4 blancs désignés G-K. Le fol. 2 commence par : « Gloriosissimam », le fol. 3 par : « perverso ut sempiternis » et le fol. 422 par : « non facietis ».

1. On peut se demander si Giacomo, enlumineur, est aussi l'auteur de la vue de Rome.

Collation. — Cahiers de 10 ff., avec réclames.

Reliure. — Belle reliure en maroquin bleu, décorée à fers spéciaux avec le chiffre S. G. aux angles, signée : *D'après une reliure du temps par J. Weber, 1878.* Tranches dorées rognées. Sur le dos : B. AURELII AUGUSTINI | DE | CIVITATE DEI | LIBRI XXII | Ms. MCCCCLIX.

Écriture. — Très belle écriture italienne du XVe siècle. Au fol. 1, on lit, en haut, de la main des bibliothécaires, la mention des anciens numéros : *G. 2. Ex libris S. Genouefae Parisiensis* et en bas : *41. Ex libris Sanctae Genovefae parisiensis 1753.* Le fol. 2, commencement du traité, est écrit en lettres d'or. Titre courant en chiffres romains rouges. Les tables et les en-têtes des livres et des chapitres sont rubriqués. Les noms propres sont répétés en marge à l'encre rouge dans les cinq premiers livres. Notes marginales.

Au fol. 422 v°, d'une écriture du XVe siècle, en caractères semblables à ceux de tout le traité, tracés avec une encre rosée qui a servi pour les rubriques, on lit[1] : « Finitum hoc opus Anno domini M°CCCC°LIX° die XI mensis octobris, per Reverendi in christo patris et domini domini Nicolai de Forteghueris, de Pistorio, episcopi Theanensis ac sanctissimi domini nostri pape Pii secundi thesaurarii librarium et familiarem domesticum Johannem Gobellini de de (*sic*) Lins, Clericum Treverensis diocesis, Mantuae in dicta est ».

Voilà donc le nom du copiste : Jean Göbelin de Linz, clerc du diocèse de Trèves, *librarius et familiaris domesticus* de Nicolas de Fortiguerra, évêque de Teano, trésorier de Pie II.

C'est le même Göbel, Gobel, Göbelin, Gobellinus, mort en 1464, qui, par ordre de Pie II, dont il devint le secrétaire, exécuta ce beau manuscrit des vingt-deux livres des *Commentaria*, n° 147 de la Bibliothèque Corsinienne de Rome, dont l'écriture est identique. On y lit au dernier fol. cette note : *Divo Pio secundo Pont. volente, Johannes Gobellini de Lins, vicarius Bonnen., Coloniensis dioc., hoc opus anno Domini MCCCCLXIV diemensis Junii excripsi foeliciter*[2].

Initiales. — Belles initiales en or sur fond bleu avec entrelacs blancs courant en bordure dans la marge et remplis de petites feuilles blanches se détachant sur des fonds rouges et verts.

La grande initiale G, du commencement du traité, au fol. 2 (*Pl. XXXV*), est sur fond d'or avec nœuds bleus dans les coins. Elle est composée d'un feuillage vert à fruits rouges. L'intérieur est historié d'une charmante peinture, représentant, dans sa cellule à parois rouges, saint Augustin, mitré en blanc avec la dalmatique bleue et le fermoir d'or. Il écrit son traité sur un rouleau placé sur un pupitre violet. La figure est dessinée au trait noir et coloriée en rouge brique avec la barbe blanche qui apparaît dans ses moindres détails. Une fenêtre bilobée laisse voir le ciel bleu.

Les petites initiales, en tête des chapitres, sont de même facture, mais plus simples.

Bordures. — En dehors des initiales, dont les entrelacs figurent dans la marge, nous ne trouvons que deux bordures proprement dites, celle du fol. 1, au chapitre des

1. Pour ce manuscrit, consulter : A. GEOFFROY, *Une vue inédite de Rome en 1459*, article paru, avec une mauvaise reproduction de la miniature, dans les *Mélanges de Rossi, supplément aux Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome*, tom. XII, Paris, Thorin ; Rome, Spithöver, 1892, pp. 361-381. M. EDMOND WERDET, dans son *Histoire du livre en France* (1861), cite ce manuscrit comme un des plus beaux de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, p. 115, et parle de la vénération des artistes italiens pour le fameux livre de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, p. 111.

2. Voir MOLINIER : *Sources de l'Histoire de France*, n° 4104.

Retractationes et celle du fol. 2 au commencement du traité. Celle-ci se compose d'un encadrement d'or entouré à l'intérieur et à l'extérieur de fleurs épanouies bleues, rouges, vertes et violettes. Sur l'encadrement, on distingue des nœuds bleus et violets, des vases de fleurs, des oiseaux, un camée et le buste d'un personnage barbu. En haut et en bas, un écusson, supporté par deux anges, rouge et violet, et surmonté d'un chapeau rouge de cardinal à 3 glands. Les armoiries qui y sont peintes, celles des Lévis, se blasonnent ainsi : *d'or à 3 chevrons de sable* avec un lambel de gueules à 3 pendants. Celle du fol. 1 est une large bande d'entrelacs du même modèle que les initiales. En bas et dans l'initiale *I* d'*Interea*, se retrouvent trois fois répétées les armes des Lévis.

Provenance. — Nous avons vu que ce manuscrit avait été copié par Jean Göbelin[1]. Nous savons aussi quel est l'artiste qui l'a décoré. En effet, à l'angle supérieur du fol. 2, à droite, il y a un dessin représentant un petit monument sépulcral d'architecture grecque, dont on voit la face et l'un des côtés. Sur la face, on lit ces mots tracés en caractères épigraphiques :

AURELII | AGUSTINI *(sic)* | DE CIVITATE | DEI LIBER | PRIMUS | INCIPIT | FELICITER.

Sur la plinthe, en bas de la face principale :

PR̄ · NICHOLAVS · POLAN̉ · ME FECIT.

Et enfin sur le côté :

M̊CC | CC | LVI | III. | ADI | · P̊ · | OT | VB | RI | O.

Nous savons donc que Nicolas Polano, prêtre ou peintre (*presbyter* ou *pictor*), a terminé son travail le 1er octobre 1459, dix jours avant que Jean Göbelin n'ait fini sa copie.

Tous deux travaillaient pour Nicolas Fortiguerra qui naquit, en 1418, à Pistoia. Ce personnage avait toute la confiance du pape Pie II (Aeneas Sylvius Bartholomaeus de l'illustre famille siennoise des Piccolomini), dont on sait les efforts pour organiser une croisade contre les Turcs et qui le chargea de donner tous ses soins à cette entreprise. Il fut fait évêque de Teano en 1459 et trésorier pontifical. En 1460, il devint cardinal prêtre de Sainte-Cécile et généralissime des galères construites à Pise pour aller prendre la mer à Ancone[2]. Il mourut à Viterbe en 1473. C'était un seigneur de marque, protecteur des lettres et des arts. Il n'est pas étonnant qu'il ait commandé à Göbelin ce beau manuscrit « lorsqu'il était à Mantoue pendant les célèbres événements de la Diète, au milieu d'une ville et auprès d'une cour où la famille de Gonzague entretenait un des foyers les plus actifs de la Renaissance[3] ».

Nous pouvions nous attendre à trouver le blason de Nicolas Fortiguerra sur un manuscrit exécuté par ses ordres[4]. Cependant, il n'en est rien et ce sont les armes

1. Johann Göbelin, de Linz, vicaire à Bonn, diocèse de Cologne.

2. On sait que la peste, qui éclata alors, fit échouer cette grande expédition. A ce propos, qu'il nous soit permis de signaler un joli manuscrit in-8°, de facture italienne, conservé à la Bibliothèque Nationale, sous le n° 5565A latin, qui contient au fol. 101 le *Decretum Pii secundi Pontificis Maximi de bello contra Turcos gerendo*. La bordure de ce folio contient, sur fond jaune, des dessins à l'encre noire figurant les bâtiments rassemblés pour cette grande entreprise. Une croix rouge, tracée dans les voiles gonflées, fait ressortir le caractère de la flotte. Les voiles latines et carrées y sont représentées avec soin ainsi que les détails des galères et des caravelles. On y distingue les armes de Pie II, des Princes de Savoie et du cardinal Alain de Coëtivy. Ce manuscrit a été exécuté entre le mois de novembre 1463, date du décret, et 1474, date de la mort du cardinal, à qui a appartenu le volume.

3. Voir A. GEOFFROY, *art. cit.* Les contemporains, et particulièrement Pie II, dans ses *Lettres*, emploient le terme de *diète* pour désigner la grande assemblée, convoquée alors à Mantoue, en vue de la croisade contre les Turcs et à laquelle assistèrent trente cardinaux avec un grand nombre de prélats.

4. Les armes des Fortiguerri de Pistoia étaient : *Parti au 1 d'or plein, au 2 d'argent à 6 rangs de pièces de vair d'azur*. Le Ms. lat. 538 du F. Vatic. de la Bibliothèque Vaticane, *Joannis Cassiani opera*, porte, dans la marge inférieure

des Lévis que nous y remarquons, comme marque de possession d'un des représentants de cette ancienne et illustre famille.

Il est facile de se convaincre qu'il s'agit ici de Philippe de Lévis[1], fils d'Eustache de Lévis et d'Alix de Damas, qui fut successivement évêque d'Agde, archevêque d'Auch et enfin archevêque d'Arles, en 1462. Entre temps, il avait été référendaire du pape Pie II et avait expédié nombre d'affaires à la grande satisfaction de ce Souverain Pontife, qui l'honorait de son affection. Plus tard, il passa quelques années à la cour de France, puis il revint à Rome où il fut élevé par Sixte IV, en 1473, à la dignité de cardinal et où il mourut, en 1475, âgé de 40 ans. Il y fut enterré au porche de Notre-Dame-la-Grande, Sainte-Marie-Majeure, en raison de sa grande dévotion pour la Sainte Vierge, ainsi qu'en témoigne l'épitaphe qui rappelle cette sépulture[2].

Il est probable que c'est au moment où il remplissait ses fonctions de référendaire à la cour du Vatican qu'il se lia avec Nicolas de Fortiguerra, autre familier du pape Pie II, et qu'il reçut de lui, comme témoignage d'amitié ou de reconnaissance, le manuscrit dont il s'agit[3]. Ses armes furent alors peintes au fol. 2 et, comme il n'était pas encore cardinal, on y ajouta le chapeau rouge à 3 glands seulement, au lieu de 5, qui était le signe de certains évêques privilégiés, et la croix simple qui indiquait qu'il n'était pas Primat.

Quoi qu'il en soit, il appartint à la famille de Lévis et, après avoir perdu sa trace, nous le retrouvons, deux siècles plus tard, à la Bibliothèque de l'abbaye de Sainte-Geneviève, où son entrée est antérieure à 1687. Il figure, en effet, sur un catalogue[4] non daté de Claude Du Molinet[5], qui est mort dans cette même année. Il porte actuellement le n° 218 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève[6].

Miniatures. — Il n'y a qu'une miniature dans ce manuscrit. Elle occupe la partie supérieure gauche du fol. 2. Celui-ci présente l'aspect suivant, que l'on peut examiner sur la reproduction que nous en donnons : Une bordure de $0^m,350 \times 0^m,250$ avec les armes des Lévis; en haut, à gauche, la miniature de $0^m,090 \times 0^m,090$ avec, dans le ciel, un petit médaillon de $0^m,025$ de diamètre; en haut, à droite, l'édicule grec de $0^m,095 \times 0^m,075$ et, enfin, au-dessous, suivie du texte, la lettre initiale G de $0^m,078 \times 0^m,078$. Nous avons donné le détail de ces différents ornements; nous allons dire un mot de la miniature si intéressante de Nicolas Polano.

C'est une vue de la Rome de cette époque, considérée comme Cité de Dieu. Les monuments de ce petit tableau sont blancs, rehaussés de bistre clair et de violet d'une très jolie tonalité. Le ciel est bleu avec des nuages moutonnés blancs. Le terrain et les

du fol. 1, l'écusson du cardinal Fortiguerra et, au fol. 91 v°, cette note : *Pro reverendissimo domino cardinale Theanense, Franciscus Tianus, Pistoriensis, scripsit anno domini 1471.*

1. Cette branche des Lévis portait les armes accompagnées d'un lambel de gueules à 3 pendants. C'est ce que nous trouvons du reste dans le P. Anselme, *Histoire généalogique*, tom. IV, p. 40, et dans les *Pièces originales* de la Bibliothèque Nationale, vol. 1706, pièce 21, *Quittance* d'Eustache de Lévis, et pièce 191, *Lettre* de Philippe de Lévis de 1470, où il s'intitule *Référendaire.*

2. Cf. Moréri, *Dictionnaire historique*, tom. VI, p. 287; *Gallia Christiana*, tom. I, p. 586; P. Henri Albi, *Éloge historique des cardinaux illustres françois et estrangers*, Paris, 1644, p. 181.

3. C'est probablement à Philippe de Lévis qu'a appartenu le Ms. franç. 22542 de la Bibl. Nat., *Le Songe du vieux pèlerin*, où l'on voit les armes des Lévis avec le lambel et le chapeau rouge à 3 et 4 glands (fol. 31).

4. Du Molinet, *Inventaire des principaux manuscrits de la Bibliothèque de l'abbaye de Sainte-Geneviève.* On lit à la page 7 de cet inventaire manuscrit, coté 965, cet article : « Manuscrit du livre de la Cité de Dieu de saint Augustin, fort beau, escrit en 1459, au commencement de l'impression, en très beaux caractères; la première page est en lettres d'or avec les armes du cardinal Philippe de Lévy, archevêque d'Arles, qui l'a fait écrire ».

5. Bibliothécaire de 1673 à 1687.

6. Kohler, *Catalogue des Mss. de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, Paris, 1893, in-8°.

rochers du fond se présentent sous un aspect vert foncé avec des ombres bistres. Le dessin est très sûr et très soigné et les détails architecturaux ressortent avec un relief étonnant dans une atmosphère très limpide et très méridionale. Cette miniature nous rappelle les fresques de Benozzo Gozzoli qui venait de travailler à ce moment au monastère de Saint-François de Montefalco et qui allait retracer, dans l'église de Saint-Augustin de San Gimignano, l'histoire du saint évêque d'Hippone.

Cette miniature de Polano, peut-être son élève, est beaucoup plus fine que celle du Ms. de la Vaticane, Regin. 1882, due peut-être au pinceau de Giacomo. Elle est presque aussi riche en monuments et, par la transparence de son atmosphère et le coloris de ses détails, elle nous donne une sensation de Rome plus pittoresque que celle de l'artiste de Fabriano. Il y a lieu de remarquer que les deux peintres ont exagéré la topographie montagneuse de Rome, l'un comme décor, l'autre comme point d'appui de ses monuments. C'est que, pour le public d'alors, Rome était la Ville aux Sept Collines et qu'il fallait accuser le relief du terrain pour justifier et rendre sensible cette dénomination.

M. A. Geoffroy[1], loin de croire à une vue arbitraire de la Ville Éternelle, y voit au contraire, et avec juste raison, une représentation exacte et du plus haut intérêt de la Rome de 1459. Il y distingue des monuments aujourd'hui disparus et d'autres, qui sont arrivés intacts jusqu'à nous. Il nous promène, les textes à la main, devant la colonne de Marc-Aurèle, la colonne Trajane, le Panthéon, le Château Saint-Ange, les murs du Vatican et la Meta ou Sepulcrum Romuli ou Neronis. Selon lui, notre petit tableau offre le premier aspect incontestable et authentique de la statue de l'ange sur le tombeau d'Adrien dans son attitude traditionnelle, c'est-à-dire remettant l'épée au fourreau[2].

Il ne nous appartient pas d'entrer dans une discussion archéologique sur ces monuments si connus des voyageurs. Pour l'étude comparative des édifices qui figurent dans les deux miniatures des manuscrits de la Vaticane et de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, nous renvoyons à l'article du R. P. Ehrle, que nous avons cité plus haut et qui énumère les vues qui nous ont été conservées de cette époque. Nous nous contentons de donner de nos deux miniatures deux planches qui, pour la première fois, présentent une bonne reproduction de ces deux peintures.

Pour compléter son œuvre et assurer l'opposition de la Cité céleste et de la Cité terrestre, Polano a dessiné, dans un petit médaillon, la ville de Satan où l'on distingue des colonnes surmontées de divinités païennes. Ce petit sujet est tracé en menus traits jaunes sur fond bleu.

Il est difficile d'affirmer que le personnage de saint Augustin de la grande initiale soit de la même main que la vue de Rome; cependant nous trouvons dans ces deux miniatures bien des traits communs et un égal souci de précision.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'intérêt de ces deux manuscrits, qui renferment tant de renseignements documentaires. Si le lecteur veut bien consulter le Tableau synoptique que nous avons dressé aux pp. 193-201 de cette étude, il verra

1. *Art. cit.*

2. Dans la splendide bibliothèque de Lord Leicester, à Holkham Hall, on trouve un beau manuscrit de Tite Live (n° 345), de la main du Milanais Antonius Crivellus, orné d'une miniature, représentant aussi la ville de Rome. Mais la cité, dans cette vignette, est figurée comme un amas de constructions, sans point de vue spécial, où l'on reconnaît mal l'identité des monuments. C'est à peine si on peut y distinguer le Panthéon. Cf. Léon Dorez, *Les Manuscrits à peintures de la bibliothèque de Lord Leicester à Holkham Hall*, Paris, Leroux, 1908, in-fol., p. 67.

combien sont rares les exemplaires qui, comme ceux-ci, donnent à la fois la date du manuscrit, le nom des possesseurs successifs, celui du copiste, celui du peintre et enfin des documents aussi précieux, au point de vue archéologique, que ces anciennes vues de la Ville Éternelle.

N° 45. PARIS, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, MSS. FRANÇ. 27 et 28. c. 1460

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

VOIR PLANCHE XXXVI.

Description générale. — 2 vol. in-fol. Beau vélin. Dimension des ff. : H. 0^m,455 ×0^m,322. Justification : 0^m,315×0^m,220. 2 colonnes, avec 0^m,027 d'intervalle : 51 lignes.

Le Ms. 27 contient les dix premiers livres du traité et comprend 2 ff. blancs, 300 numérotés et 2 blancs. Le fol. 2 commence par ces mots : « par ce quil auoit veu » et le 300ᵉ : « [mira]cles de nr̄seigneur. »

Le Ms. 28 contient les douze derniers livres et comprend 2 ff. blancs, 298 numérotés et 2 blancs. Le fol. 2 commence par ces mots, en rouge : « Cy commence l'onzieme livre » et le 298ᵉ : « que Jhesucrist a ses disciples ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames.

Reliure. — Maroquin rouge, aux armes de Colbert sur les plats, avec 3 filets, et à son chiffre couronné sur le dos. Titre : CITÉ | DE | DIEV | TOME I. *Idem* : TOME II.

Écriture. — Réglée rouge, en *lettre de forme* très belle et très régulière. Pas de titre courant, quoiqu'on en ait réglé l'emplacement et qu'une petite écriture, légère et destinée à être effacée, ait indiqué, sur le bord du feuillet, la mention qu'on devait inscrire. Au tome I, on lit (fol. 1), *Codex Colb. 318* et *Regius, 6715.5*, et à la fin (fol. 300 v°), en rouge : « Cy fine le dixième livre et derrenier de la première partie principal du livre de monseigneur saint Augustin de la Cité de Dieu. Deo gracias ». Au tome II (fol. 2) : *Codex Colb. 319* et *Regius, 6715,6*. A la fin (fol. 298 v°), la mention habituelle, en rouge, de la date de la traduction. Il n'y a pas d'autre indication. La table des chapitres précède chaque livre et les en-têtes des chapitres et des livres sont inscrits en rouge. Un trait rouge souligne le nom des auteurs et leurs citations.

Initiales. — Les grandes, au commencement des livres, sont peintes en bleu, avec des dessins blancs, sur fond d'or. L'intérieur est composé d'un feuillage de lierre bleu et rouge. Les petites, en tête des chapitres, sont tracées en or ou en bleu et se détachent sur un réseau de traits noirs et rouges.

Bordures. — Il n'y a de bordures qu'au commencement des livres. Elles n'entourent que la colonne de la vignette. Elles se composent d'un léger feuillage d'or sur lequel ressortent des feuilles, fruits et rinceaux multicolores. Celles des Liv. I et XI, qui encadrent tout le feuillet, sont formées de marguerites, de violettes et de fraises, avec arabesques de toutes couleurs sur fond or. On y distingue des singes, des grotesques, à corps de cheval, tirant de l'arc ou brandissant des massues et des glaives, et enfin des sirènes.

Provenance. — Rien n'indique les noms des premiers possesseurs ni celui du personnage à qui Colbert a acheté ces deux beaux volumes. Nous savons seulement qu'ils sont entrés à la Bibliothèque Royale en 1732, en même temps que les autres livres de cette célèbre collection[1]. La richesse de ces manuscrits fait supposer qu'ils ont été exécutés pour quelque opulent seigneur. Paulin Paris nous semble faire erreur quand il suppose que « ce bel exemplaire doit être un de ceux qui appartenaient au roi Charles V[2] ». L'écriture, la décoration et l'art des miniatures désignent des ouvriers travaillant au xve siècle et nous permettent d'assigner les environs de 1460 comme date de son exécution.

Miniatures. — Elles sont complètes au nombre de 23; 2 grandes et 21 vignettes, soit une de présentation et une en tête de chacun des vingt-deux livres. Ce qui distingue cet exemplaire, c'est sa parfaite unité dans la disposition générale, dans l'écriture, toute d'une main et sans faiblesse, et dans la technique de ses peintures qui, dirigées par un même chef d'atelier, ne dénotent que la main de deux artistes. A l'un, nous attribuons les miniatures des Liv. XI, XII, XIII, XIV et XVIII, et à l'autre, le reste de l'illustration, qui accuse plus de talent et plus de finesse. Le premier, plutôt flamand, étoile d'or ses ciels bleus, dessine des arbres à feuillage rond et bronze ses constructions. Le second, plus probablement du nord de la France, parsème ses ciels de petits nuages d'or, représente des arbres en pins conifères, comme ceux des boîtes à joujoux, et soigne ses constructions aux murailles bleu grisâtre.

Les scènes, malgré l'exiguïté du cadre, sont importantes et fournies de nombreux personnages. Des noms, inscrits en or dans le champ même de la peinture, éclairent les sujets, particulièrement ceux tirés de l'histoire profane. Parfois, des lettres ornent les orfrois et les galons des robes et des chapes, ainsi que le harnachement des chevaux. Mais nous ne pensons pas qu'il faille y chercher une signification, encore moins y trouver une signature d'artistes.

La clarté, la précision et l'exactitude de la composition sont portées au plus haut point et accusent, chez le directeur de l'œuvre, le caractère français dans son souci de la vérité. Le réalisme y règne en maître. Les types accusent des influences septentrionales et flamandes qu'on ne saurait nier. C'est un manuscrit de *frontière*, si on peut s'exprimer ainsi. L'auteur doit être de la même école que Simon Marmion, si l'on compare nos miniatures à celles du *Pontifical* de Ferry de Clugny, attribuées à ce peintre de renom[3].

Le dessin est juste, l'anatomie étudiée, les attitudes pleines d'aisance. Les costumes des personnages, qui se meuvent si facilement dans ces petites scènes, sont très brillants par le bleu et le vert qui y dominent et par les touches d'or qui rehaussent les plis et leur donnent beaucoup de relief en accusant leur richesse. On dirait que l'artiste a assisté à ces fêtes, pleines de magnificence, que les Ducs de Bourgogne donnaient dans leurs provinces du Nord.

Les expressions sont tristes et sévères, mais assez banales. On ne saurait y voir des portraits. Le paysage est une représentation plus ou moins heureuse de la nature. L'absence totale des fonds échiquetés ou décorés de peintures, faisant place à une perspective lointaine, à plusieurs plans successifs, indique le progrès réalisé depuis le

1. Voir la Description n° 19 pour les Mss. franç. 23 et 24 de la Bibliothèque Nationale.
2. P. Paris, *Les Manuscrits françois...*, Paris, 1836. Tom. I, p. 29.
3. Mgr Dehaisnes, *Recherches sur le Rétable de Saint-Bertin et sur Simon Marmion*, Lille, 1892, p. 117.

commencement du xv[e] siècle. Les arbres sont, il est vrai, conventionnels dans leurs formes coniques, mais le lointain fuit assez heureusement par une série de monticules jusqu'à des ciels pâles à l'horizon et foncés à la partie supérieure, parsemés de petits nuages d'or. Le sol est parfois piqué de fleurs au premier plan.

Le talent merveilleux de Jean Foucquet et l'habileté de Maître François, dont nous parlerons plus tard, sont faits de ce réalisme un peu sec auquel ils ont ajouté le charme et la grâce française, au service d'une technique personnelle qui ne laissera plus rien à désirer. Il n'en est pas moins vrai que, dans notre présent manuscrit, on peut deviner un des éléments réalistes qui ont servi à composer leur imagination artistique.

En ce qui concerne le choix des sujets traités, notre exemplaire appartient à la *Famille n° 2*, dont nous avons dressé le Tableau pp. 194 et 195, et a été copié exactement sur le Ms. franç. 23-24 de la Bibl. Nat. que nous avons déjà décrit au n° 19. C'est la même conception, les mêmes dispositions, le même nombre de lignes, etc. Mais, dans ce présent exemplaire, les peintures sont beaucoup plus importantes par le nombre des personnages et la composition des scènes est singulièrement élargie. On peut s'en rendre compte en comparant Livre par Livre les deux descriptions (Liv. IV, Ninus est ajouté; Liv. V, des souverains assistent à la scène; Liv. XV, on aperçoit l'Arche de Noé, etc.). L'erreur que nous signalons à la miniature du Liv. VIII montre également que l'artiste avait sous les yeux un modèle.

Nous exposons ci-après le sujet de ces peintures :

TOME I. — PROLOGUE. — fol. 1. — H. 0m,125 × 0m,096. — *Présentation du manuscrit.* — Dans une salle aux fenêtres argentées, le roi Charles V, couronné, vêtu d'une robe rouge et d'un manteau fleurdelisé à collet d'hermine, est assis dans un grand fauteuil bleu couvert de brocart, dans l'appareil royal. Dix conseillers et dignitaires l'entourent, pendant que Raoul de Praelles, à genoux, lui offre le manuscrit de sa traduction, recouvert de velours vert. Dalles vertes.

LIVRE I. — fol. 4. — H. 0m,255 × 0m,220. — *Les deux Cités.* — En haut, sur les nuées, se détachant sur le ciel étoilé, dans une auréole rouge, est assis Dieu le Père, robe bleue et manteau rouge. Il porte la tiare et les attributs de la souveraineté. La troupe des archanges l'entourent, précipitant dans les espaces les mauvais anges.

En-dessous, la Cité terrestre, vaste amas de belles constructions militaires et religieuses, dans une tonalité grise, bleue et violette, traitée avec un soin tout particulier. Au premier plan, des diables gesticulent dans un abîme enflammé. Aux quatre coins, assis dans des chaires à baldaquins, avec pupitres devant eux, les quatre Pères de l'Église latine, saint Grégoire, saint Jérôme, saint Ambroise et saint Augustin, dans leurs costumes traditionnels, rédigent avec calme leurs célèbres traités.

LIVRE II. — fol. 28. — H. 0m,130 × 0m,096. — *Enlèvement des Sabines.* — A gauche, la ville de ROMME, dans l'enceinte de laquelle vont entrer LES ROMMAINS, cuirassés, à cheval, entraînant avec eux LES SABINES, aux riches costumes, dans des attitudes de résistance. Joli paysage avec château, entouré d'eau, au milieu d'arbres conifères. Ciel bleu à petits nuages d'or. Sur les rênes des chevaux, on peut lire des lettres qui ne semblent pas avoir de signification, NEAU.

LIVRE III. — fol. 64 v°. — H. 0m,115 × 0m,096. — *Mithridate.* — (*Planche XXXVI, c.*) Splendidement vêtu et suivi d'une troupe armée, MITRIDATES fait exécuter par la hache du bourreau LES ROMMAINS, dont quelques-uns gisent déjà la tête tranchée et les autres attendent tristement leur sort, les mains liées. A gauche, la ville de ROMME dont s'échappent des animaux divers. Ils symbolisent l'épouvante dont le monde fut rempli à la nouvelle de ces massacres. Même paysage. Lettres : NAE.

LIVRE IV. — fol. 122. — H. 0m,135 × 0m,094. — *La Tour de Babylone.* — (*Planche XXXVI, d.*) Le fondateur de BABILOYNE, NINUS, sort de la ville aux murailles bleues, roses et grises, suivi d'une grande troupe d'hommes armés de piques. A cheval, il prête l'oreille à un de ses lieutenants. On lit des lettres sans signification sur les harnachements et sur les cuirasses, NU-NAB-BE-ES-SBAN. A droite, séparée par un rocher, treize ouvriers édifient LA TOUR DE BABILOYNE. Le géant NEMBROCH, en costume magnifique et tenant une hallebarde, dirige les travaux[1]. C'est le moment où, épou-

1. La forme *Nembroch* indique un artiste du Nord. Dans nos manuscrits de l'école de Tours, on lit toujours *Nembroth*.

vantés, les orgueilleux entendent la voix du Seigneur, en buste dans les nuées, qui dépêche un ange tout doré pour détruire leur ouvrage. Même paysage et même ciel.

LIVRE V. — fol. 154. — H. 0m,133×0m,094. — *La Roue de la Fortune.* — Sous le vestibule d'une construction de style français, la FORTUNE, couronnée, revêtue d'une robe rouge brodée d'or, avec un manteau bleu, fait tourner sa roue. Quatre personnages occupent les extrémités des deux diamètres, portant des banderoles sur lesquelles sont inscrits ces mots qui expliquent assez leur situation : REGNABO, REGNO, REGNAVI, SUM SINE REGNO[1]. A gauche, l'Empereur, un roi et de grands vassaux regardent cette leçon de choses. En haut, le Seigneur, en buste, dans les cieux, dispensateur des couronnes, semble les inciter à méditer sur ces vicissitudes. Même paysage.

LIVRE VI. — fol. 188. — H. 0m,145×0m,094. — *Idoles.* — Dans une chapelle de style français, aux fenêtres argentées, un autel supporte les statues d'or, se détachant sur un fond bleu, de Jupiter, Mars et Vénus, LES DIEUX PLEBEYENS. Quatre philosophes discutent sur leur nature. Dalles vertes.

LIVRE VII. — fol. 205 v°. — H. 0m,128×0m,094. — *Divinités païennes.* — Dans une chapelle de même style, sept statues d'or de divinités païennes ornent les murs, comme les images de saints dans nos églises. Ce sont LEZ DIEUX SUPERELLEUZ. Varron et saint Augustin discutent sur le rôle de ces divinités devant un auditoire de cinq assistants, à genoux, au pied d'un autel sur lequel le traité de Varron est ouvert. Lettres : ANUS.

LIVRE VIII. — fol. 232. — H. 0m,135×0m,094. — *La Théologie.* — (*Planche XXXVI, a.*) Quoiqu'il y ait écrit PHILOSOPHIE, il paraît bien que c'est une inadvertance de l'artiste et que cette inscription s'applique à la miniature suivante. La Théologie, robe rouge, manteau bleu, est assise, couronnée, dans une grande chaire, avec une attitude hiératique. A gauche, à cheval, l'Empereur, un roi et de riches vassaux ; à droite, sur des mules, le Pape, un légat et des évêques s'avancent avec respect devant la vénérable dame. Au premier plan, une jolie levrette, sur le sol vert à fleurs d'or. Au fond, même paysage. Lettres : RUBANAE.

LIVRE IX. — fol. 259 v°. — H. 0m,130×0m,094. — *La Philosophie.* — Dans une salle, aux fenêtres argentées et aux murs tendus d'étoffes rouges brodées d'or, dont un des côtés ouvert laisse voir le paysage d'une campagne verdoyante et rocheuse, est assise sur une grande chaise, tendue de vert, la Philosophie, robe rouge, manteau bleu et grand voile blanc encadrant le visage. Elle compulse un manuscrit ouvert sur un pupitre tournant qui se trouve placé devant elle. Des diables l'assaillent. Au premier plan, sur le sol aux dalles vertes, un philosophe, richement vêtu, semble implorer à genoux un diable noir.

LIVRE X. — fol. 275 v°. — H. 0m,122×0m,094. — *Néo-platonisme.* — Sur un sol vert, quadrillé, parsemé de fleurs d'or, une chaire nous présente de face un philosophe platonicien, Porphyre probablement, robe rouge, manteau bleu, camail violet, qui médite, en lisant un phylactère resté blanc. Deux anges et deux diables l'entourent pour symboliser la vérité et l'erreur. On lit sur la bordure de son camail NARTS VEN. Dans le ciel, le Seigneur, entouré de douze anges blancs, est assis bénissant.

TOME II. — LIVRE XI. — fol. 2. — H. 0m,245×0m,220. — *Le Rédempteur et les quatre Évangélistes.* — Jésus-Christ, en rouge, avec le nimbe crucifère, laissant paraître les plaies de la Passion, est assis sur l'arc des nuées et évoque les morts, entouré d'anges qui portent les instruments de son supplice et soufflent dans des trompettes. La Vierge, saint Jean et les Apôtres, aux nobles visages, sont à genoux de chaque côté. Des ressuscités émergent du sol vert. Aux quatre coins, les quatre Évangélistes, représentés par leurs attributs, ont leurs noms inscrits sur des banderoles.

LIVRE XII. — fol. 19 v°. — H. 0m,120×0m,094. — *La Création.* — Dans un jardin, entouré de murs, avec une chapelle toute dorée, le Seigneur, robe bleue et manteau rouge, avec la tiare au nimbe crucifère, extrait une Ève blonde du flanc d'Adam endormi et étendu à terre.

LIVRE XIII. — fol. 33. — H. 0m,130×0m,094. — *Adam et Ève chassés du Paradis.* — Dans le même décor, Adam et Ève, aux formes flamandes avec de gros ventres, mangent le fruit défendu que leur présente le démon représenté sous la forme d'un serpent vert, à la tête de femme. A droite, en dehors de la porte monumentale chargée de pierreries, on les voit, chassés par un ange rose, au glaive noir, s'éloigner avec des gestes de pudeur et d'effroi.

LIVRE XIV. — fol. 46. — H. 0m,135×0m,094. — *Le premier Mariage.* — Même décor. Le Seigneur, de face, avec les mêmes attributs, unit par les mains Adam et Ève, placés de chaque côté de lui.

LIVRE XV. — fol. 66 v°. — H. 0m,135×0m,094. — *Le Déluge.* — (*Planche XXXVI, b.*) L'eau a tout envahi. On ne voit plus que le sommet de quelques maisons, églises, moulins, rochers, ainsi que des humains et des animaux dont les gestes et les attitudes trahissent la détresse. Au premier plan, LARCHE de NOÉ à plusieurs étages. Aux fenêtres d'en bas, on aperçoit Noé, sa femme et ses enfants, ainsi que de nombreux quadrupèdes. Dans la lanterne d'en haut, se détache en blanc un cygne avec d'autres oiseaux, dont un coq. Tonalité bleue, même ciel à nuages d'or.

LIVRE XVI. — fol. 97. — H. 0m,113×0m,094. — *Abraham et les trois anges.* — Devant la porte d'un édifice d'une architecture septentrionale, ABRAHAM, robe bleue, manteau rouge, son chapeau à terre,

1. On a plusieurs exemples de cette représentation de la Fortune, et, dans la *Moralité de Bien Advisé, Mal Advisé*, REGNABO, REGNO, REGNAVI, SUM SINE REGNO sont devenus des personnages.

est prosterné devant trois anges blonds, aux longues robes bleues et rouges qui lui apportent les instructions du Seigneur. Même paysage avec un vaste château.

LIVRE XVII. — fol. 130 — H. 0^m,120 × 0^m,094. — *David et les Prophètes.* — Dans l'intérieur d'un palais, David, assis dans une grande chaire, robe bleue et manteau rouge, sa harpe près de lui, discute avec LES PROPHETES, richement vêtus, debout devant lui. Dalles vertes.

LIVRE XVIII. — fol. 155. — H. 0^m,118 × 0^m,094. — *La Nativité.* — L'Enfant Jésus, couché par terre, est adoré par la Vierge, en bleu, et saint Joseph, robe rouge, manteau bleu, tous deux agenouillés. Deux anges, aux robes d'or, sont en adoration. Dans le fond, trois paysans regardent par la fenêtre de l'étable, près du bœuf et de l'âne. Dans la campagne lointaine, un berger avec ses moutons considère avec respect un ange qui déploie une banderole sur laquelle est écrit : GLORIA IN EXCELSIS DEO.

LIVRE XIX. — fol. 198. — H. 0^m,135 × 0^m,094. — *Marcus Varro.* — Dans une salle de style français, aux fenêtres argentées, MARCUS VARRO, assis dans une grande stalle, tendue de bleue, discute avec huit docteurs, aux costumes variés, et devant cinq petits assistants à genoux devant lui.

LIVRE XX. — fol. 222 v°. — H. 0^m,140 × 0^m,094. — *L'Antéchrist.* — Devant le porche d'une église, l'Antéchrist, vêtu d'une robe bleue et d'un manteau rouge, et coiffé d'un bonnet rouge, présente de sa main droite un faisceau de baguettes enflammées à un groupe de quatorze incrédules et docteurs qui sont groupés devant lui. Même paysage avec château et rochers.

LIVRE XXI. — fol. 249 v°. — H. 0^m,127 × 0^m,094. — *L'Enfer* — Un gigantesque diable vert tient une marmite énorme sur le feu. Les damnés y souffrent mille tourments. Spectacle de toutes les tortures de l'enfer. Tonalité sombre.

LIVRE XXII. — fol. 273 v°. — H. 0^m,132 × 0^m,094. — *Couronnement de la Vierge.* — Elle est en bleu, à genoux, de face. La Trinité, représentée par le Père, le Fils, vêtus de rouge, et le Saint-Esprit en colombe, la bénit, devant l'assemblée des patriarches, des prophètes, des apôtres et des saints qui s'étagent en quatre bandes superposées.

N° 46. BRUXELLES, BIBLIOTHÈQUE ROYALE, MS. 9014. 1462

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

Description générale. — Vol. pet. in-fol. Vélin médiocre. Dimension des ff. : H. 0^m,400 × 0^m,280. Justification : 0^m,275 × 0^m,195. 2 colonnes avec 0^m,020 d'intervalle. Environ 54 lignes selon les cahiers.

Il contient les douze derniers livres du traité et comprend 1 fol. blanc, 298 ff. numérotés et 1 fol. blanc. Le fol. 4 (2e du texte) commence par : « amable surmonte par » et le 298e par : « mais du corps aussi ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames et signatures.

Reliure. — Comme le Ms. 9013, déjà décrit au n° 28. Armes de Croy sur les tranches, mais sans la clochette de Hainaut.

Écriture. — Réglée noire, en *lettre de note.* Pas de titre courant. Au fol. blanc de tête, on lit : *609, du deuxieme pepitre, le Xe;* au fol. 1 : *2 volumen D. Aug. de Civitate L. Lancellotus;* et, à la fin du fol. 298, après l'indication de la date de la traduction par Raoul de Praelles, cette note en rouge : « Consummatum fuit hoc opus anno domini « millesimo quadringentesimo sexagesimo secundo in profesto conversionis beati « Pauli », suivie de cette autre en noir : *Cest le derrenier volume de Saint Augustin, traittant de la Cité de Dieu, dont il en y a deux et a en cestuy XIIII histoires, lequel est à monseigneur Charles de Croy, comte de Chimay. Charles.* Estampilles de la Bibliothèque de Bourgogne et de la Bibliothèque Royale.

Initiales. — Il n'y en a que de petites assez simples.

Bordures. — Il n'y en a pas. Au bas du fol. 3, on aperçoit les armes de Croy,

accompagnées du collier de la Toison d'or, blasonnées comme au Ms. 9013, décrit antérieurement.

Provenance. — Ce manuscrit fait suite, dans la Bibliothèque Royale de Bruxelles, au Ms. 9013 et forme avec lui un exemplaire complet de deux volumes dépareillés. Nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit à propos de ce Ms. 9013 (Descript. n° 28). Datant de 1462, ainsi que le prouve la note du fol. 298 que nous avons transcrite, le Ms. 9014 a été exécuté pour Jean de Croy (mort en 1472) ou acheté postérieurement par lui ou par son fils Philippe. A partir de ce moment, il suivit le sort du premier volume, ainsi que nous l'avons relaté.

Miniatures. — Elles sont au nombre de 13, une pour le prologue et une pour chacun des douze derniers livres. Dues au pinceau d'un artiste du Nord de la France, d'une valeur secondaire, elles ne nous ont pas paru mériter une reproduction. Les fonds sont formés de décors architectoniques ou de paysages à lointains caractéristiques. Le premier plan est jaune et vert avec quelques arbres rabougris sur les sommets qui, tracés en forme de tumuli, présentent des rochers en abîme et des stratifications obliques. Des plantes et des fleurs sont posées en teinte plus foncée sur le sol, mais à plat et sans aucun relief. L'horizon est formé par une ligne bleue où l'on voit en coupe des clochers et des tours et qui donne l'effet d'une ombre chinoise bleue dans le fond du décor. Au-dessus, le ciel est bleuâtre et devient au zénith bleu foncé. Cette technique est absolument celle de Jacques Pilavaine, qui a illustré plusieurs manuscrits ayant figuré dans la librairie de Charles de Croy. Il suffit d'ouvrir les *Histoires Martiniennes*, Ms. 9069 de la Bibl. Roy. de Bruxelles, pour être frappé de la similitude des paysages et de cet horizon bleu en coupe si caractéristique. Or, ce Ms. 9069 est signé ainsi : *Expliciunt les histoires martiniennes escriptes par Jacqmart Pilavaine, escripvan et enlumineur, demeurant a Mons en Haynault, natif de Peronne en Vermendois*[1]. Il ne faudrait pas s'étonner si notre manuscrit était sorti du même atelier et s'il était dû au pinceau de ce peintre picard.

Voici la description sommaire de cette illustration qui n'appartient à aucune famille déterminée :

PROLOGUE. — fol. 2 v°. — H. $0^m,165 \times 0^m,080$. — *Raoul de Praelles.* — Il lit un manuscrit, assis dans une chaire. La scène se passe dans une salle dont les fenêtres donnent sur un paysage. Sol dallé.

LIVRE XI. — fol. 3. — H. $0^m,175 \times 0^m,187$. (Mi-page.) — *Les deux Cités.* — En haut, la Cité céleste, entourée de murailles violettes. Au centre, la Trinité et des cercles concentriques rouges, jaunes et bleus d'anges et de saints. En bas, la terre avec sept moines et religieuses, tenant des livres d'heures. Ils représentent les Vertus. Un personnage à gauche, les désigne et tient une banderole où il y a écrit : EGO DIXI DII ESTIS ET FILII EXELSI OMNES.

Plus bas, une ville, séjour de tous les vices, représentés par l'avarice, la gourmandise et la luxure. On aperçoit un homme et une femme dans une étuve, lieu de débauche. Un personnage, faisant pendant au premier, tient une banderole où sont inscrits : [omnes dii] GENTIUM DEMONES. C'est la première ébauche de la représentation dont nous verrons la magnifique réalisation dans nos manuscrits de l'école de Tours.

LIVRE XII. — fol. 20. — H. $0^m,155 \times 0^m,083$. — *Chute des anges.* — Dieu, au milieu des cohortes célestes, fait précipiter par les archanges les anges rebelles. Tonalité blanche.

LIVRE XIII. — fol. 33 v°. — H. $0^m,110 \times 0^m,194$. — *Péché originel.* — A gauche, la scène de la tentation dans le Paradis terrestre clos par un donjon bleu. A droite, l'ange chasse les coupables.

LIVRE XIV. — fol. 45 v°. — H. $0^m,105 \times 0^m,190$. — *Le Péché et la Rédemption.* — Adam, tout seul, représentant l'Humanité, mange le fruit près du démon qui est dans l'arbre avec une tête de dragon. Le Rédempteur lui ouvre la porte de la Cité de Dieu, représentée comme dans la miniature du Liv. XI.

1. LÉON PAULET, *Jacmart Pilavaine, miniaturiste du XVe siècle*, 1858, et BRADLEY, *A dictionary of Miniaturists*, 1889, tom. III, p. 71.

LIVRE XV. — fol. 65. — H. 0m,145×0m,185. — *Caïn et Abel.* — Toujours la Cité de Dieu en haut et, en bas, la Cité terrestre. Caïn tue Abel. Il construit la ville d'Enocham. Enseignement de la Loi nouvelle et sacrifice à Dieu.

LIVRE XVI. — fol. 95. — H. 0m,110×0m,185. — *Descendance de Noé.* — Toujours même Cité de Dieu. Onze personnages en costume du xve siècle représentent la descendance de Noé.

LIVRE XVII. — fol. 128. — H. 0m,145×0m,185. — *Rois et Prophètes.* — Cité de Dieu. En bas : SAMUEL : ECCE UNXIT TE DOMINUM SUPER HEREDITATEM SUAM IN PRINCIPEM[1]. — SAUL. — JEREMIE : LEVEMUS CORDA NOSTRA CUM MANIBUS AD DOMINUM IN CELO[2]. — ISAÏE : RORATE, COELI, DESUPER, ET NUBES PLUANT JUSTUM[3]. — DAVID : GLORIOSA DICTA SUNT DE TE, CIVITAS DEI[4]. — DANIEL : OLIM VENERIT SANCTUS SANATOR, CESSABIT UNCTIO VESTRA.

LIVRE XVIII. — fol. 153 v°. — H. 0m,135×0m,185. — *Varron.* — Marcus Varro travaille dans une librairie avec trois ou quatre manuscrits à sa portée. Fenêtre du xve siècle avec grillage. Dalles bleues et jaunes.

LIVRE XIX. — fol. 199. — H. 0m,125×0m,187. — *Les Sectes philosophiques.* — Encore la Cité de Dieu. En-dessous, Epicure qui formule sa doctrine : VIVUNT ANIMALIA BONAM VITAM DUCENTIA, et Zénon, Antiochus et Varron. La mort, squelette blanc, brandit son javelot.

LIVRE XX. — fol. 224. — H. 0m,155×0m,185. — *Le Rédempteur.* — Le Christ, avec les signes de la Passion, le lis, l'épée en travers et les pieds sur le Monde. Deux anges sonnent de la trompette. De chaque côté six saints. Sept morts émergent du sol.

LIVRE XXI. — fol. 250. — H. 0m,140×0m,085. — *Jugement dernier.* — Même représentation du Christ. Ange avec une balance. Gueule de l'Enfer avec des démons. Deux assistants. Horizon et ciel bleu.

LIVRE XXII. — fol. 273 v°. — H. 0m,125×0m,083. — *Le Paradis et l'Enfer.* — Le Ciel avec neuf saints. En bas, gueule énorme et flamboyante de l'Enfer, avec sept damnés et un diable. Perspective bleue.

°47. LONDRES, BRITISH MUSEUM, MS. FRANC. 14. D. I. c. 1465

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

VOIR PLANCHE XXXVII.

Description générale. — Un vol. in-fol. Vélin. Dimension des ff. : H. 0m,418×0m,300. Justification : 0m,273×0m,190. 2 colonnes avec 0m,024 d'intervalle : 42 lignes.

Il contient les dix premiers livres du traité et comprend 433 ff. numérotés et 1 fol. blanc. Le fol. 2 commence par ces mots : « seigneur saint » et le 433e par : « ou quant ces choses ».

Collation. — Cahiers de 7, 8 ou 10 ff., avec réclames.

Reliure. — En veau brun de 1757, avec armes d'Angleterre sur les deux plats, ornée de couronnes royales aux quatre coins et à l'intérieur. Sur le dos, pièces rouges avec ce titre : S. AUGUSTIN. DE LA CITÉ DE DIEU. TRADUIT PAR RAOUL DE PRAELLES. MUS. BRIT. BIBL. REG. 14 D. I.

Écriture. — Réglée rouge, en *lettre de forme*, d'une seule main. Pas de titre courant. Les commencements des livres et des chapitres sont en rouge.

Initiales. — Les grandes sont bleues avec, à l'intérieur, des feuilles multicolores se détachant sur un fond d'or. Les petites sont en or ou en bleu sur un treillis noir ou rouge.

1. *Reg.*, I, x, 1.
2. *Thren.*, III, 41.
3. ISAÏE, XLV, 8.
4. *Psal.*, LXXXVI, 3.

Bordures. — Elles sont un peu lourdes avec leurs feuillages épais et leurs arabesques bleues, rouges et jaunes. Elles contiennent des feuilles et des fruits de tout genre parsemés de points d'or. Quelquefois, on a ajouté à la marge inférieure une deuxième bordure très légèrement tracée à la plume avec des feuilles de lierre d'or. Il n'y a ni animaux ni grotesques, et celle du fol. 1 contient seule un écusson avec ces armes : *d'azur au lion d'or*, *couronné de même*, *armé et lampassé de gueules*.

Provenance. — Il n'y a pas d'autre indication de provenance que ces armoiries, qui désignent les anciens ducs de Gueldre; et l'on sait les rapports fréquents, voire même les alliances, qui unissaient ces princes à la puissante maison de Bourgogne.

Miniatures. — Elles sont complètes au nombre de onze, une pour le discours de présentation et une en tête de chacun des dix livres.

Les deux premières (ff. 1 et 7) ont été peintes par un artiste flamand ou du Nord de la France d'un véritable talent, très paysagiste et très entendu dans la représentation de l'horizon et de la perspective. Leur tonalité est bleue et verte, et l'aspect en est agréable. Les premiers plans sont un peu plats et sans relief, mais les lointains offrent des horizons variés qui ne sont pas sans charme.

Il n'en est pas de même des autres miniatures que nous attribuons à un autre artiste, franchement flamand[1], travaillant dans l'entourage de Philippe le Bon et du comte de Charolais, et qui aura copié, vers 1465, un des manuscrits déjà exécutés pour ces grands amateurs de livres. Elles sont traitées en grisaille, d'une note très sombre et semblent être un continuel effet de nuit. On dirait des dessins aux deux crayons. L'artiste paraît s'être rendu compte de ce que cet aspect pouvait avoir d'uniforme, car il a relevé les visages et les mains de ses personnages de tons rosés et a jeté des rehauts d'or dans les vêtements, les constructions et même dans les détails du terrain. Les personnages sont trop grands pour leur ambiance, mais leurs attitudes pleines de noblesse sont vivantes et mouvementées. Le dessin est très sûr et les plis des vêtements sont très soignés. Comme paysagiste, l'artiste est d'une insigne maladresse. Ses ciels, gris comme les murailles de ses constructions, et ses mouvements de terrain à peine accusés, se confondent avec la note terne du premier plan. On pourrait appeler cette illustration une symphonie en gris, d'autant plus sombre qu'elle jure avec l'éclat de la bordure.

Les rapports intimes qu'il est facile de constater entre le présent exemplaire, le Ms. 9005-9006 de la Bibl. Roy. de Bruxelles, celui de Turin et l'incunable d'Abbeville de 1486, nous permettent d'affirmer qu'ils ont été copiés les uns sur les autres. Le lecteur pourra se rendre compte de cette analogie en consultant le Tableau des manuscrits de la *Famille n° 4*, pp. 198 et 199.

Voici maintenant la description de ces peintures :

Prologue. — fol. 1. — H. $0^m,225 \times 0^m,185$. — *Histoire de Clovis.* — Sous un édicule à colonnes bleues, assis dans une haute chaise à dossier, recouverte de brocart d'or, saint Augustin, mitré et nimbé, écrit son traité. Un pupitre près de lui supporte deux manuscrits. En dehors, à droite, Clovis, couronné, vêtu d'une robe de velours bleu bordée de fourrure, chaussé de souliers à la poulaine et portant une dague à la ceinture, regarde avec étonnement un ange qui descend du ciel avec l'écu fleurdelisé. Les détails des Mss. de Bruxelles et de Turin sont ici représentés d'une façon exactement semblable et se réfèrent au prologue de Raoul de Praelles : le soleil qui darde ses rayons sur l'aigle dont les yeux en supportent l'éclat, la colombe avec la sainte Ampoule, l'oriflamme fixée à sa hampe, la vallée où s'est livrée la bataille contre le roi Caudat,

1. Voir la *Philosophie* du Liv. VIII, représentée en femme flamande, au gros ventre et au visage caractéristique.

la chapelle de l'ermite, qui est une belle église de l'art français et, enfin, le beau monastère, au toit fleurdelisé, qui figure l'abbaye de Saint-Denis. La campagne s'étend en mouvements de terrain verts et jaunes, jusqu'à un horizon bleu foncé qui se joint au ciel sans transition. Le sol est jaune et vert avec de grandes fleurs dessinées sans relief. En bas, dans la bordure, les armes de Gueldre.

LIVRE I. — fol. 7. — H. $0^{m},237 \times 0^{m},190$. — *Prise de Rome par les Goths.* — Grande et importante cité aux palais de toutes couleurs. C'est Rome, baignée par le Tibre, qui, passant sous un pont, va se jeter au loin dans la mer. Les Goths, aux armures bleuâtres, franchissent le mur d'enceinte en briques rouges et pénètrent dans la ville. Ils s'arrêtent devant une chapelle dans laquelle on aperçoit des soldats romains qui prient à genoux. Au second plan, à droite, on aperçoit les tentes jaunes, bleues et rouges de l'armée assiégeante, plantées sur un promontoire verdoyant. Au fond, un joli paysage composé de collines qui successivement s'en vont se fondre avec le ciel bleu.

LIVRE II. — fol. 41 v°. — H. $0^{m},235 \times 0^{m},175$. — *Duel en champ clos.* — C'est ici que commencent les grisailles de la main d'un tout autre artiste; personnages très grands, paysages grossiers. Note uniformément grise et terne. Dans un champ, fermé par des balustrades, deux chevaliers armés combattent à l'épée. Trois huissiers et deux poètes (les censeurs Cassius et Messala), dont l'un déploie un manuscrit, assistent à la lutte. Dans le fond deux hérauts sonnent dans de grandes trompettes. C'est par ces duels et ces tournois que les artistes du XVe siècle se figuraient l'institution des jeux scéniques chez les anciens, origine du théâtre. Paysage à peine indiqué dans le fond.

LIVRE III. — fol. 97 v°. — H. $0^{m},205 \times 0^{m},185$. — *Prise d'Ilion.* — Les flammes jaunes indiquent l'incendie de Troie. Fortifications massives avec des tours, des créneaux et des meurtrières. Les statues des dieux s'écroulent, signe de leur impuissance. Le consul Fimbria, appuyé sur son bouclier, préside au pillage. Un soldat sur les murs passe une bassine remplie d'or à un de ses compagnons, monté sur une échelle; un autre noue un sac rempli d'objets précieux; un troisième emporte un grand coffre sur ses épaules; un dernier assomme un partisan de Sylla, renversé à terre.

LIVRE IV. — fol. 178. — H. $0^{m},213 \times 0^{m},190$. — *Saint Augustin devant un autel avec Apulée et Varron.* — Dans une chapelle, l'évêque d'Hippone, à genoux, encense les saintes images placées sur un autel. Deux statues de divinités païennes trébuchent sur leurs colonnes. Apulée et Varron, l'un, avec son escarcelle, l'autre, avec son chaperon sur l'épaule, dissertent sur le culte des Dieux, en regardant des diables qui gesticulent derrière le saint. Mauvais paysage, vu par la porte.

LIVRE V. — fol. 224 v°. — H. $0^{m},205 \times 0^{m},185$. — *Le Pape et l'Empereur.* — Le Pape est assis dans la stalle d'une église. Il porte la tiare d'or; de sa main droite, il tient un missel sur ses genoux et, de la main gauche, la croix pastorale. Devant lui, à genoux, l'Empereur, couronné, avec le globe du monde dans sa main gauche, lui rend hommage en portant la main droite sur son cœur. Deux conseillers s'entretiennent au dehors dans une attitude qui ne manque pas de noblesse. Vastes constructions dans le fond. Rome dans un paysage rudimentaire.

LIVRE VI. — fol. 273 v°. — H. $0^{m},195 \times 0^{m},190$. — *Saint Augustin avec Apulée et Varron dans une librairie.* — Dans une salle à deux colonnes, l'évêque d'Hippone, devant un bahut, tient avec Varron un grand phylactère dont il suit le texte avec son doigt. A droite, Apulée compulse un manuscrit. Les deux philosophes sont tonsurés et habillés en docteurs. Un diable inspire Varron en voltigeant au-dessus de lui et en lui soufflant sur le crâne. Mauvais paysage en échappée par la porte à gauche.

LIVRE VII. — fol. 299 v°. — H. $0^{m},210 \times 0^{m},188$. — *Jupiter, Janus, Saturne et Tellus.* — (*Planche XXXVII.*) Ce sont les dieux *selecti.* Tous couronnés d'or, avec les visages et les mains rosés : Jupiter, près de sa tente, avec le taureau qui lui était consacré et qu'on lui sacrifiait; Janus au double visage, avec le bâton; Saturne, avec une nef brisée et une faux; Tellus, avec une clef d'or. Au-dessus, un dragon qui se mange la queue[1]. Paysage et ciel noir.

LIVRE VIII. — fol. 337 v°. — H. $0^{m},195 \times 0^{m},187$. — *La Philosophie et les cercles des mondes.* — Dans une salle d'art français, dont l'ouverture laisse voir une ville à l'horizon, la Philosophie, grosse et massive Flamande, à la figure ingrate, dont le ventre pointe sous la ceinture de sa robe et dont un turban laisse voir le front dénudé, tient devant elle, comme un cerceau, les cercles des Mondes. Une banderole blanche se déroule à la hauteur de son visage. On lit sur les cercles concentriques : TERRE, EAUE, AIR, FEU, LA SPERE DE LA LUNE, et à la circonférence ARIES et TAURUS. Ce sont les mêmes inscriptions que portent le manuscrit de Turin et l'incunable d'Abbeville.

1. Ces attributs sont en partie tirés de Varron, de Fulgence, d'Ovide, d'Eutrope, d'Isidore de Séville et d'Albericus Londoniensis. Jupiter est représenté avec le sceptre, signe de sa puissance; il a près de lui un taureau, animal que l'on immolait dans les sacrifices qui lui étaient consacrés. Janus est *bifrons* ou *geminus*, parce que, présidant aux portes, il devait surveiller en même temps l'intérieur et l'extérieur de la maison. Il tient dans sa main la *virga*, avec laquelle les *janitores* écartaient tout ce qui ne devait pas pénétrer dans le logis. Saturne serre le mât de la nef qui l'amena de Crète dans le Latium, où il enseigna aux hommes les principes de l'agriculture; de là, la faux sur laquelle il s'appuie. Au-dessus de lui, un dragon, dévorant sa queue, symbolise l'an qui à chaque révolution absorbe ses propres fruits. Enfin, la Terre tient une clef dans ses mains, parce qu'elle s'ouvre en été et se clôt en hiver.

LIVRE IX. — fol. 376 v°. — H. 0m,195×0m,190. — *Saint Augustin, Apulée et les démons nimbés.* — Dans le même paysage gris, l'évêque d'Hippone disserte sur la nature des anges déchus, appelés démons, après leur désobéissance. Ils sont au nombre de douze, tous nimbés, debout, tantôt nus, tantôt vêtus, avec des têtes d'animaux et des pattes d'oiseaux, faisant d'affreuses grimaces. Apulée, habillé en docteur, est au milieu d'eux, écoutant l'argumentation de saint Augustin.

LIVRE X. — fol. 399. — H. 0m,195×0m,187. — *Sacrifice de la messe.* — Dans une église, dont on voit les colonnes de la nef, l'évêque d'Hippone, à genoux devant un autel, encense le calice et l'hostie. Deux ecclésiastiques l'assistent, agenouillés sur le côté.

N° 48. UTRECHT, BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ, MS. LAT. 42. (ECCL. 1, ANTEA 279.) c. 1465

Sancti Augustini, de Civitate Dei.

VOIR PLANCHE XL.

Description générale. — Un vol. in-fol. Beau vélin. Dimension des ff. : H. 0m,440 × 0m,330. Justification : 0m,320 × 0m,210. 2 colonnes avec 0m,026 d'intervalle : 40 lignes.

Il contient la table des chapitres, l'extrait des *Retractationes* et le texte des vingt-deux livres du traité. Il comprend 10 ff. non numérotés pour la table, 346 ff. numérotés pour le texte et 1 fol. blanc. Le fol. 2 numéroté commence par : « qua dictum est » et le fol. 346 par : « non posset ».

Collation. — On ne voit plus trace de signatures ni de réclames.

Reliure. — Moderne, en bois recouvert de basane noire, frappée à froid de fleurs de lis, sans titre.

Écriture. — Réglée violette, en *lettre de forme*, très belle et très régulière. Titre courant en chiffres romains de couleur. Au 2e fol. blanc de tête, on lit cette mention : *ex donatione viri amplissimi Thaddaei Boekhoven. Explicit* et *incipit* en rouge.

Initiales. — Elles sont peintes en rouge sur fond d'or et renferment une miniature dont le cadre varie de 0m,065 à 0m,075. Il n'y a d'exception que pour celle du fol. 1 v°, qui ne contient que des fleurs multicolores, parce que la miniature est reportée au-dessus, à mi-page.

Bordures. — Elles dérivent de l'initiale et courent le long de la colonne. On y rencontre des colimaçons et des oiseaux, souvent une pie. Celle du fol. 1 v°, plus importante, est formée de larges arabesques de couleur, de fruits, de fleurs et de grappes de raisin qui se détachent sur une grande bande d'or. Elle est décorée dans la marge du bas d'armoiries qui datent de l'époque et qui se blasonnent ainsi : *écartelé, aux 1 et 4, de sable à la fasce d'argent*, qui est Borssele, et *aux 2 et 3, d'azur à 3 gerbes d'or, posées 2 et 1*, qui est Bucham.

Provenance. — Si on étudie ces armes, on voit que l'écusson de *sable à la fasce d'argent* constitue le blason de la famille de Borssele[1] et qu'un des représentants de cette illustre maison portait un écartelé *d'azur à 3 gerbes d'or*, qui désigne les seigneurs de Bucham en Écosse[2]. Il s'agit donc, pour notre manuscrit, de Wolfart de

1. Palliot, *La vraie et parfaite science des armoiries*, au mot : *fasce*, p. 324.
2. Rietstap, *Armorial général*, au mot : *Borssele*.

Borssele[1], seigneur de la Veere et de Sandenburg en Hollande, comte de Grandpré en Champagne et de Boucan en Écosse, chambellan du Roi et maréchal de France[2]. Fils de Henri de Borssele, il avait épousé Marie Stuart, fille de Jacques Ier d'Écosse et de Jeanne de Somerset, d'où la seigneurie de Bucham. Veuf, il s'était remarié, en 1468, à Charlotte de Bourbon, fille du comte de Montpensier[3]. Apparenté aux plus nobles et aux plus puissantes familles de son temps, il occupa les plus hautes charges et fut en grande faveur à la cour des ducs de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche. Mais il tomba en disgrâce par les intrigues des *Cabillauds*, qui le perdirent dans l'esprit de ce dernier prince, et, pour échapper aux poursuites dont il était l'objet, il se retira à Gand, où il mourut en 1486. Son corps fut transporté à Sandenburg, avec une magnificence quasi royale, et enterré dans la chapelle de ses ancêtres.

Il avait pour beau-frère un des plus grands bibliophiles de cette époque, Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse, qui avait épousé Marguerite de Borssele, et il est à croire que ces liens étroits de parenté n'ont pas été étrangers au goût qu'il montra pour les beaux livres[4]. Il est à remarquer que son exemplaire de la *Cité de Dieu* porte les armes de sa première femme. Il y a donc lieu de supposer qu'il fut exécuté avant son second mariage, c'est-à-dire antérieurement à l'année 1468. C'est pourquoi il ne porte pas les insignes de l'Ordre de la Toison d'or, dont il ne fut nommé chevalier qu'en 1478.

Il eut un fils mort en bas âge et cinq filles, dont Anne qui épousa Philippe de Bourgogne, seigneur de Beures, fils du Grand Bâtard Antoine et de Marie de Vieville. Il est probable que c'est à ce gendre qu'il laissa sa bibliothèque, qui se fondit ultérieurement avec la belle collection que ce prince tenait de son père.

Nous ne retrouvons le manuscrit que plus tard entre les mains de Thaddée Boekhoven, qui en fit don à la municipalité d'Utrecht. Ce donateur est-il le même qu'un personnage du même nom que nous voyons mentionné de 1755 à 1758 dans le *Heerenboekjes* (Livre des Seigneurs) d'Utrecht, comme commissaire du gouvernement près l'amirauté de Zeeland? C'est ce qu'il est difficile d'affirmer en l'absence de toute indication. A dire vrai, ce nom ne figure pas dans les procès-verbaux de la municipalité, et son ex-libris n'a été relevé dans aucun manuscrit ou imprimé de la bibliothèque de l'Académie[5].

Miniatures. — Elles sont au nombre complet de 23, une pour le prologue et une en tête de chacun des vingt-deux livres, et ne donnent aucune indication sur leur auteur, qui nous semble appartenir à ce groupe d'artistes de l'école ganto-brugeoise qui travaillaient, vers 1465, pour les ducs de Bourgogne et leur entourage, comme Guillaume Vrelant et Alexandre Bening.

Il est très paysagiste et, toutes les fois qu'il le peut, il place ses scènes dans une campagne verdoyante, aux collines peu accusées, dont les lointains, traités en bleu à l'horizon, vont se fondre avec l'azur du ciel plus foncé au zénith. Il dessine ses

1. J.-F. Van Someren, *De Utrechtsche Universiteitsbibliotheck.... vóor 1880*, Utrecht, Oosthoek, 1909, p. 47.
2. P. Anselme, *Histoire généalogique....*, tom. VII, p. 103.
3. Sa nouvelle belle-mère, Gabrielle de La Tour, comtesse de Montpensier, avait une belle bibliothèque qui contenait un exemplaire de la *Cité de Dieu* (voir : A. de Boislisle, *Inventaire des manuscrits, livres... de la comtesse de Montpensier*, Paris, *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, tom. XVI, 1880, pp. 274-309, tirage à part).
4. Van Praet, *Recherches sur Louis de Bruges*, p. 60.
5. M. van Someren, dont nous avons signalé plus haut la belle publication et à qui nous empruntons ces renseignements, n'a pu identifier plus complètement ce personnage.

personnages, d'abord à l'encre noire, en traits assez gros, et ensuite il les recouvre de couleurs vives, quelquefois avec rehauts d'or, qu'il emploie également pour les arbres.

L'auteur dispose ses scènes en figurant presque toujours saint Augustin, qui joue le rôle de l'Acteur et du Protagoniste et présente aux spectateurs les personnages qui font l'objet de la vignette.

Il semble qu'il ait eu sous les yeux un des manuscrits des *Familles nos 2 et 3*, dont nous avons donné le Tableau analogique pp. 194 à 197; mais il s'est inspiré de ces illustrations plus qu'il ne les a copiées et, en représentant dans toutes ses scènes saint Augustin expliquant lui-même les sujets de la *Cité de Dieu*, il a fait œuvre d'indépendance et d'originalité.

Voici la description de ces peintures, qui sont toutes des vignettes de 0m,065 à 0m,075 environ, à l'exception de la grande peinture du Liv. I.

PROLOGUE tiré des *Retractationes*. — fol. 1. — H. 0m,098×0m,085. — *Saint Augustin et ses fidèles.* — Saint Augustin prêche dans une chaire devant un auditoire de six fidèles, assis sur des bancs. Arbres verts en boule, horizon bleu avec silhouette, ciel bleu pâle et au-dessus plus foncé, nuages d'or.

LIVRE I. — fol. 1 v°. — H. 0m,195×0m,200. — *Saint Augustin et la Cité de Dieu.* — (*Planche XL.*) Le saint évêque, le cœur rouge dans sa main, est suivi d'un moine et de sept seigneurs qui portent des souliers à la poulaine et des bonnets droits. Il leur montre par une fenêtre une ville flamande où des fidèles sont au pied des autels devant Jésus-Christ en croix. Au premier plan, à droite, un charmant jardin, planté d'arbrisseaux verts avec des parterres de fleurs encadrés de petites haies de rosiers en fleurs; dans le ciel, une bande de canards[1].

LIVRE II. — fol. 16. — Dans un enclos laissant voir le paysage, deux marbriers martellent des inscriptions en présence de cinq seigneurs. Saint Augustin est sur le seuil de la porte. On aperçoit un paon sur le mur. Cette scène ne semble pas tirée du traité. Serait-ce un hommage funèbre rendu par son mari à la dépouille de Marie Stuart qui venait de mourir? Alors, le manuscrit devrait être daté de 1468 ou 1469.

LIVRE III. — fol. 29 v°. — Au premier plan, discussion de huit personnages. Plus loin, dans un paysage, saint Augustin. Dans le fond, un personnage est massacré par deux autres. Il s'agit ici très probablement d'une discussion sur les causes des calamités qui remplissent l'histoire de Rome. Pie dans la bordure et cercle en bas.

LIVRE IV. — fol. 44 v°. — *Pompée et Ptolémée.* — Un vaisseau portant Pompée et ses guerriers vient aborder en Égypte; le roi Ptolémée les attend sur sa galère. Saint Augustin est présent sur le rivage. Jolie perspective sur un paysage baigné par les eaux et laissant voir un château fort.

LIVRE V. — fol. 57 v°. — *Le Fatum.* — Saint Augustin regarde décapiter deux hommes devant cinq assistants qui discutent sur la destinée. Ville au fond.

LIVRE VI. — fol. 73 v°. — *Divinités païennes.* — A gauche, dans un temple, cinq colonnes supportent des statues d'or des dieux. Saint Augustin discute sur le paganisme. Vue sur le paysage par la porte du fond.

LIVRE VII. — fol. 83 v°. — *Bérécynthie.* — Sous un petit édicule une statue d'or, probablement celle de la déesse Bérécynthie, se dresse sur un autel. Saint Augustin s'indigne du culte qui lui est rendu. Jolie vue.

LIVRE VIII. — fol. 98 v°. — *Discussion philosophique.* — PLATO converse avec saint Augustin et sept personnages. Au fond, jolie vue sur une ville, baignée par une rivière, qui pourrait être la seigneurie de la Veere, d'après un plan du XVIe siècle.

LIVRE IX. — fol. 113 v°. — *Discussion philosophique.* — Saint Augustin, désignant le Christ et une idole, converse avec un philosophe. Horizon bleu.

LIVRE X. — fol. 123. — *Monothéisme.* — Saint Augustin et PORPHIREUS discutent sur l'Annonciation. Le Seigneur est en buste au fond.

LIVRE XI. — fol. 140 v°. — *Le vrai Dieu.* — Saint Augustin montre à six docteurs le Christ dans les cieux avec Dieu le Père. Paysage.

LIVRE XII. — fol. 154. — *Les Anges et l'Enfer.* — Saint Augustin montre à quatre docteurs les anges, dans les cieux, et les flammes de l'Enfer.

LIVRE XIII. — fol. 165 v°. — *Le Péché originel.* — Sur un sol très vert s'élève l'arbre du mal, chargé de fruits rouges, au milieu desquels se montre le démon au corps et tête de femme et à la queue de serpent. Adam est brun, Ève est blonde; le squelette de la Mort émerge du sol. Au fond, saint Augustin.

1. Cette miniature a été reproduite en grandeur naturelle par M. van Someren dans le livre que nous venons de signaler plus haut.

LIVRE XIV. — fol. 176 v°. — *Le Mariage.* — Dans le même jardin très vert, aux arbres chargés de fruits rouges, le Seigneur unit Adam et Ève (...... TIBI SIT SOCIA.) A gauche, saint Augustin.

LIVRE XV. — fol. 191. — *Fratricides.* — Caïn, vêtu de bleu, assomme, avec une mâchoire d'animal, son frère Abel, en jaune, qu'il a terrassé. A gauche, saint Augustin. Dans le fond, représentation d'un autre fratricide, Romulus et Rémus. Joli paysage.

LIVRE XVI. — fol. 208. — *Abraham et les anges.* — Abraham, en ermite, près d'une grotte, voit arriver trois anges rouges qui lui annoncent la destruction de Sodome. Paysage. Saint Augustin prononce ces paroles : TRES VIDIT ET UNUM ADVERTIT.

LIVRE XVII. — fol. 228. — *David.* — Sous un édicule à colonnes, assis devant une table, un personnage, probablement David, écrit un manuscrit. Un prophète l'assiste. On voit construire un château dans la campagne. Saint Augustin à gauche désigne la scène.

LIVRE XVIII. — fol. 244. — *Passage de la mer Rouge.* — Les Israélites, conduits par Moïse, traversent la mer Rouge, représentée dans un ton très vif. Au fond, à gauche, on aperçoit l'armée égyptienne à la poursuite des Hébreux.

LIVRE XIX. — fol. 270. — *Saint Augustin et un philosophe.* — Saint Augustin montre à un docteur l'Enfer en flammes, avec des diables et des damnés. Anges dans les cieux.

LIVRE XX. — fol 287. — *Jugement dernier.* — Le Rédempteur entre la Vierge et saint Jean-Baptiste. En bas, à gauche, un ange pousse les élus de la Cité céleste ; à droite, un diable précipite les damnés en Enfer. Au centre, Saint Augustin.

LIVRE XXI. — fol. 309. — *L'Enfer.* — A gauche, saint Augustin montre à trois docteurs l'Enfer, représenté à droite par une fournaise.

LIVRE XXII. — fol. 325. — *Couronnement de la Vierge.* — Couronnement de la Vierge par le Seigneur avec des anges et des saints. Deux anges sont près d'elle. Saint Augustin, en bas, désigne cette scène.

° 49. TURIN, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, MS. L. I. 6. ET BIBLIOTHÈQUE DES ARCHIVES DE L'ÉTAT, MS. *b.* III. 12 J. 1466

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU, EN FRANÇAIS.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

VOIR PLANCHES XXIII, *a*; XXIV, *a*; XXV, *a*; XXVI, *a*; XXVII, *a*; XLII et XLIII.

Les deux tomes de cet exemplaire ont été séparés en 1720. L'un fut versé à la Bibliothèque de l'Université, aujourd'hui Bibliothèque Nationale, et l'autre fut conservé à la Bibliothèque ducale, aujourd'hui Bibliothèque des Archives de l'État. Selon la façon d'envisager les choses, c'est à cette division qu'on doit la conservation ou la demi-destruction d'un des volumes.

On se souvient, en effet, du terrible incendie[1], à jamais déplorable, qui dévora, dans la nuit du 25 au 26 janvier 1904, la riche Bibliothèque Nationale de Turin[2]. Les manuscrits français furent les plus éprouvés[3]. Presque tous ont disparu dans le désastre[4].

1. M. le comte PAUL DURRIEU a consacré quelques pages pleines d'émotion à ce désastre dans la *Chronique des Arts* du 6 février 1904, p. 43.

2. Il est étrange que, pour un événement aussi rapproché de nous, les auteurs qui en ont parlé ne se soient pas entendus sur la date exacte de l'accident. Le sinistre éclata à une heure de la nuit et un cliché a été pris, vers 9 heures du matin, de la mise en action des pompes. Voy. un article de M. GEORGES BOURGIN dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1904.

3. Il y avait sous le n° I. V. 16. un exemplaire manuscrit des *Orationes* de Bessarion que Guillaume Fichet avait envoyé au duc de Savoie, Amédée IX, et qu'il avait fait imprimer sur les presses de la Sorbonne (Voir : JULES PHILIPPE, *Origine de l'Imprimerie à Paris*, Paris, 1885, p. 100). Ce volume avait figuré à l'exposition de Turin de 1898 et était décoré d'une miniature de présentation dont nous avons pris la photographie. Cette peinture a été reproduite dans l'*Atlante paleografico-artistico*, pl. LXX, dont nous parlerons plus loin.

4. On trouvera la liste des manuscrits grecs et latins qui ont échappé au désastre dans : *Inventario dei Codici superstiti greci e latini antichi della Biblioteca nazionale di Torino* (*estratto dalla Rivista di Filologia*, Torino, Loescher, 1904), et celle des manuscrits italiens et français dans : *Giornale storico della Litteratura italiana*, vol. XLIV, Torino, Loescher, 1904, pp. 407-419, art. de RODOLFO RENIER.

Par bonheur, en ce qui nous concerne, le premier volume de la *Cité de Dieu* n'a pas été entièrement consumé. Il subsiste, il est vrai, mais dans un état lamentable. Ses malheureux feuillets, comme les membres d'un martyr convulsionné, ont été calcinés sur leur pourtour et, dans leurs rétractions, sont restés gondolés et recroquevillés. Cependant, leur épaisseur même a opposé une résistance à l'agent de destruction aussi bien qu'à l'eau destinée à le combattre, et a sauvegardé les miniatures qui s'offrent encore aux regards dans le gondolage du parchemin. Il est probable qu'on pourra, à l'aide d'un traitement dont on a fait déjà l'essai, détirer les pages du volume, mais le procédé employé laissera-t-il intacte la vigueur du coloris des peintures? C'est ce dont nous doutons.

Dans ce malheur, nous avons eu la chance, au mois de décembre, quelques jours avant l'incendie, de faire prendre la reproduction de trois de ces miniatures dont nous offrons ici les planches en héliogravure à l'examen du lecteur. Il ne les trouvera pas ailleurs. Nous n'avons qu'un regret, c'est de ne pas avoir fait photographier la décoration complète de ce volume.

Description générale[1]. — 2 vol. in-fol. Superbe vélin. Dimension des ff. : H. $0^{m},450$ à $0^{m},420 \times 0^{m},335$ à $0^{m},315$. Justification : $0^{m},270 \times 0^{m},205$. 2 colonnes avec $0^{m},027$ d'intervalle : 39 à 41 lignes.

Le premier volume contient les dix premiers livres, précédés de la table des chapitres et comprend 3 ff. blancs, 2 ff. pour la table, non numérotés, 464 ff. numérotés et la trace de 2 ff., qui ont été coupés.

Le second volume contient les douze derniers livres du traité et comprend 2 ff. blancs, 404 ff. numérotés et 2 ff. blancs. En réalité, il y a 405 ff., car on a omis de numéroter le fol. qui suit le fol. 260 et que nous avons inscrit comme 260*bis*. C'est celui qui porte la miniature du Liv. XIX.

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames, dont quelques-unes n'ont pas échappé au couteau du relieur.

Reliure. — Les débris du premier volume sont enveloppés dans du papier en attendant le traitement qu'on leur appliquera. Le second volume a conservé encore sa belle reliure du xve siècle, en bois, recouvert de velours rouge. Cinq boutons, dont un manque au revers, le garantissent sur chaque plat. Des coins en cuivre et, sur les côtés, deux fermoirs ciselés avec lanières, complètent cette couverture. Un cartouche en laiton est encastré sur le plat supérieur. Il contient cette mention en écriture du temps : « C'est le secont et dernier volume de la Cité de Dieu ». Dos en peau fauve avec titre; tranches dorées à dessins diagonaux.

Écriture. — Elle est réglée, superbe et de bon style. L'écrivain s'est fait connaître en signant son œuvre. En effet, le 2e fol. du premier volume commence par ces mots : « est le plus grant, le plus noble » et le 464e finit en bas de la seconde colonne par : « Cy fine le Xe Livre et premier volume de la Cité de Dieu par Jo. du Quesne scriptum. » Au IIe volume, le fol. 2 commence par ces mots : « psaulme nous auons oy » et le 404e

1. M. Vayra, dans *Il Museo Storico della Casa di Savoia*, Torino, Bocca, 1880, pp. 46-68, a écrit une dissertation intéressante sur le manuscrit qui nous occupe. Il a fait reproduire en couleurs la miniature qui orne le commencement du Liv. XVIII. MM. Carta, Cipolla et Frati ont aussi dit quelques mots du manuscrit de Turin dans l'*Atlante paleografico-artistico*, Torino, Bocca, 1899, p. 43. Ils ont donné une phototypie de la miniature du Liv. XI, pl. LXIX. On voit que ces deux reproductions ne sont tirées que du second volume. Celles qui concernent le premier tome ne se trouvent que dans le présent ouvrage.

par : « que sicomme il vient oultre ». Titre courant en chiffres romains rouges et bleus. On distingue encore la petite écriture du scribe indiquant à l'enlumineur le chiffre à inscrire. A la fin du 2e volume, milieu de la colonne du fol. 404 v°, on lit cette mention précieuse : « Ce present volume fut escript en lan de grace mil IIIJC soixante six. »

C'est donc en 1466 que ce manuscrit a été calligraphié par Jean du Quesne ou du Chesne, « escripvain demeurant à Lille », dont on rencontre souvent le nom dans les comptes de la maison de Bourgogne. C'était un copiste de talent, qui a été employé par Charles le Téméraire, par l'entourage de ce prince et plus particulièrement par Louis de Bruges. C'est lui qui écrivit, en 1469, plusieurs copies sur parchemin des nouvelles ordonnances de « l'ostel de Monseigneur[1] ». C'est à sa plume que nous devons plusieurs manuscrits où l'on peut lire son nom[2].

Initiales. — Chaque livre commence par une belle initiale de 0m,040, coloriée et fleuronnée, qui se détache sur un fond d'or. Les chapitres et les expositions débutent par des lettres rouges, bleues et dorées, d'où s'échappent quelques brindilles à fleurs multicolores. Dans le premier volume, chaque phrase commence par une lettre en or dans un carré colorié.

Bordures. — De larges bordures de bon goût encadrent le feuillet de tête de chaque livre. Elles sont formées de rinceaux de couleur avec un semis multicolore de feuilles, de fleurs et de fruits (raisins[3]), où l'or jette sa note scintillante. Des animaux fantastiques et des grotesques parsèment le fond de cet encadrement, ainsi que le fameux emblème d'Antoine, Grand Bâtard de Bourgogne. Le feuillet de tête du premier volume porte les armes d'Antoine, peintes de première main et, au-dessous de la bordure, en grandes lettres d'or, la devise de cet homme de guerre : NUL NE SY FROTE.

Provenance. — Il n'y a pas de doute, d'après ces indications, que ce manuscrit n'ait été écrit, puis orné et *historié* pour le Grand Bâtard de Bourgogne.

Le second des dix-neuf bâtards de Philippe le Bon eut nom Antoine. Il était né, en 1421, de Jeanne de Praelles[4], fille de Louis ou Raoul, seigneur de Lizy, que le Duc maria, vers 1432, à son huissier d'armes, Hennequin de Fretin[5]. Nous avons dit[6], quand nous avons parlé de la famille de Raoul de Praelles III, traducteur de la *Cité de Dieu*, que Jeanne de Praelles descendait probablement de cette famille, mais nous n'avons pas pu établir la filière généalogique. Antoine fut fait tour à tour, par son père et par le roi Louis XI, seigneur de Beures en Flandre, de Crèvecœur et de Vassy, comte de Sainte-Menehould, de Grand-Pré, de Guines et de Château-Thierry, de La Roche en

1. PINCHART, *Archives des Arts, Sciences et Lettres*, Gand, 1863, tom. II, p. 206.

2. Le Ms. fr. 191 de la Bibl. Nat., *Trésor de Brunetto Latini*, le Ms. fr. 280 du même dépôt, *Les Commentaires de César* (1474). Il est également le copiste du Ms. 17. F. VI. du British Museum, *La Forteresse de la Foi*, des *Commentaires de César* et du *Quinte-Curce* de la même librairie (V. BRADLEY, *Dictionary of Miniaturists*, t. I, p. 291), des *Commentaires de César* de la Bibliothèque de Copenhague et des *Faits d'Armes* de Christine de Pisan de la Bibliothèque des Archives de l'État de Turin. Cf. aussi GEORGES DOUTREPONT, *La Littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, p. 208, note 4.

3. Plusieurs des manuscrits exécutés pour le Grand Bâtard de Bourgogne ont des raisins peints dans leurs bordures. Voir le feuillet exposé au Musée du Louvre.

4. On lit dans le COMTE DE LABORDE, *Les Ducs de Bourgogne*, t. I, *Preuves*, Paris, Plon, 1849, p. 266, Comptes de 1432-33 : « 936. A Jeannette de Presles, mère de Anthoine, bastard de MS., pour don pour elle aidier a soustenir son estat, XIX fr. » — « 938. Pour elle aidier a soy deffrayer au partement d'icellui S. de la ville de Gand, XII fr. » — « 941. A Michelette Du Buisson, cousine de Jehannette de Presle, mere de Anthoine bastard de MS.... »

5. *Idem.* « 1065. A Pierre Scaillebert.... pour douze aulnes d'escarlatte et VIII aulnes d'autre drap d'Yppre que samblablement MdS a fait prendre et achetter de luy pour le donner a Hennequin de Fretin, son huissier d'armes et a Jehannette de Presles, mere de Anthoine fils bastard dudit S. quand il les alliés ensamble par mariage.... » — « 1072. (p. 315) que tout MdS. a donné a la mere de Anthoine, son filz bastard et a son mary.... »

6. P. 33.

Ardennes et de Steinberghe, etc.[1]. C'est en 1452 qu'il fit ses premières armes, contre les Gantois révoltés, sous les ordres du duc d'Étampes. D'un courage sans bornes et d'une activité infatigable, que signalent tous les chroniqueurs, il se voua pour la Terre-Sainte le 17 février 1453 (a. s.), au célèbre « Banquet du Faisan », avec son père, qui, peu après, le fit chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or, au chapitre tenu à La Haye le 2 mai 1456. Il portait depuis la mort de son frère Corneille, tué à la bataille de Rupelmonde en 1452, le titre de *Grand Bâtard* et montrait une ardeur extraordinaire dans les tournois et dans les joutes, qu'il aimait passionnément[2].

C'est vers cette époque qu'il se fit portraiturer par un des meilleurs peintres de son temps, ainsi qu'on peut le voir au Musée Condé à Chantilly[3].

En 1461, il était avec son père au couronnement du roi Louis XI. En 1464, Philippe le Bon consentit à participer à la croisade contre les Turcs promulguée par le pape Pie II. Poursuivant un but économique, il voyait dans cette expédition le moyen de créer pour les Flandres un débouché direct à son industrie qui devait s'affranchir ainsi de la route commune, laquelle à ce moment passait par le Rhône, la Saône et le Nord. La flotte, composée de galères qui emportaient un grand nombre de combattants, prit la voile, le 21 mai, sous les ordres du Grand Bâtard et de son frère, le bâtard Baudoin. En passant le détroit de Gibraltar, ils s'arrêtèrent devant Ceuta et firent une démonstration contre les Maures qui assiégeaient les Portugais dans cette ville. Après avoir dispersé les Barbaresques, ils se dirigèrent sur Ostie, où ils apprirent la mort de Pie II, à Ancône, le 14 août, et les ravages que faisait la peste en Italie. La croisade ayant échoué, ils mirent le cap sur Marseille, où eut lieu la dislocation de l'expédition bourguignonne.

Antoine revint près de son père. Nous le voyons signer un ordre au nom du comte de Charolais pour la délivrance d'un convoi de marchands de Rouen, qui avait été arrêté à Pont-à-Vendin. Il s'intitule *Anthoine, bastart de Bourgogne, conte de La Roche en Ardennes, seigneur de Bovon et de Beures* (13 mai 1465). Deux mois après (14 juillet), il sauve la vie à son frère Charles à la bataille de Montlhéry et sa bannière est mise en lambeaux. L'année suivante, il bat les Liégeois, assiste au siège de Dinant, et, en 1467, il est envoyé à Londres pour détacher le Roi d'Angleterre de

1. Cf. P. Anselme, *Histoire Généalogique*, tom. I, p. 254; *Biographie Belge*, tom. II, pp. 837-42, art. du Baron Albéric de Crombrugghe et *passim* les *Mémoires* de Jean de Haynin, de George Chastellain, d'Olivier de La Marche et de Jean Molinet. André Thevet dans ses *Hommes Illustres*, tom. II, chap. xxvii, en parle, sans donner son portrait.

2. Voir le récit des fêtes du « Pas d'armes de l'Arbre d'or » données à l'occasion du mariage de Charles le Téméraire avec Marguerite d'York, dans les *Mémoires* d'Olivier de La Marche.

3. On attribue cette œuvre à Roger de La Pasture ou à Ugo van der Goës. Elle offre de grandes analogies avec deux portraits, que veut bien nous signaler M. Émile Picot, membre de l'Institut, un homme et une femme, en costume flamand, peints sur les volets d'un triptyque, portraits conservés au Musée des Offices de Florence (n° 749) et catalogués sous le nom de Pierre Christus de Baerle, mort en 1472. Sur la photographie d'Alinari, l'artiste n'est pas nommé, mais on lit : « Maniera di Ugo vander Goës ». Il existe une reproduction du tableau de Chantilly au Musée de Dresde avec cette indication fantaisiste : « d'après Memling ». Une copie se trouve dans la collection Strafford en Angleterre. Voir M. Gruyer, *Notices des peintures de Chantilly*, Paris, Plon, 1900, tom. I, p. 190, avec héliogravure, et Paul Durrieu, art. paru dans la *Gazette des Beaux-Arts*, mai 1906, avec portraits. Quelques auteurs pensent qu'il faut reconnaître le Grand Bâtard Antoine dans le *Chevalier à la Flèche* du Musée de Bruxelles (Voir : Sanden Pierron, dans les *Arts Anciens de la Flandre*, tom. III, fasc. I, p. 12).

On trouve des dessins et des reproductions de ces portraits, à la Bibliothèque d'Arras, dans le *Recueil de portraits* n° 266. Au fol. 207, on remarque un dessin au crayon noir de *Jehanne de Praelles, concubine de Philippe de Bourgogne et mere de Anthoine le grand ƀ.* Elle est représentée en buste, avec un grand voile, dans un costume peu avantageux. Elle semble déjà âgée et ne présente aucune trace de beauté. Le fol. 209 contient la copie à la sanguine des portraits cités plus haut de *Anthoyne, le grand ƀ de Bourgogne.* Ces dessins ont été photographiés et on en a fait un recueil, au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale, qui est coté N.a.28.d; Jeanne et son fils occupent les pages 8 et 9.

l'alliance française. C'est alors qu'il prend part aux tournois et aux joutes qui sont donnés devant toute la cour et qu'il soutient un duel célèbre avec Antoine Woodwill, lord Scales, amiral d'Angleterre, dont la sœur Élisabeth avait épousé le roi Édouard IV[1]. La lutte est interrompue le troisième jour, quand on apprend la mort du duc Philippe, qui vient d'expirer à Bruges le 15 juin.

Par la suite, entièrement dévoué aux intérêts de son frère Charles le Téméraire, auquel il ne ménagea pas ses inutiles conseils, il prit part à toutes les luttes des Bourguignons contre l'armée royale. En 1468, il chevauchait aux côtés de la litière de Marguerite d'York, dont l'alliance avec son frère et son maître était autant son œuvre que celle de la duchesse mère, Isabelle de Portugal. Il assista, en 1473, à l'entrevue avec l'Empereur, repassa en Angleterre en 1474 et, en 1476, commanda l'avant-garde à Granson et l'aile gauche à Morat. Enfin, le 5 janvier 1477, il fut fait prisonnier dans les plaines de Nancy par le duc René de Lorraine, qui le livra à Louis XI. Celui-ci, en avisé politique, l'attacha à sa personne, le combla de faveurs et de biens[2] et le nomma chevalier de son Ordre[3].

Le 5 février 1484, il figure sur des lettres de Charles VIII, données en faveur des Flamands, avec la qualité de *conte de La Roche*, *Grand Bâtard de Bourgogne*. Ce prince lui accorde, l'année suivante, des lettres de légitimation et lui fait don, le 24 mars de la même année 1485, de « 125 livres pour mieux entretenir son estat à son service ». On remarqua qu'au lit de justice, tenu à Paris au mois de février 1487 contre le Duc d'Orléans, il prit séance de son autorité, le dernier au banc des seigneurs du sang et que le Roi, vu son grand âge et les services qu'il avait rendus, ne voulut pas qu'on lui fît l'affront de l'en faire descendre.

Il était déjà bien âgé quand il fut désigné, en 1493, comme l'un des ambassadeurs chargés de reconduire Marguerite d'Autriche et de la remettre aux mains des envoyés de Maximilien. Il mourut en 1504, âgé de 83 ans, et fut enterré à Tournehem, en Artois, baillage de Saint-Omer.

Il avait épousé à une époque antérieure à 1453, Marie de La Vieville (ou Viefville), fille unique de Pierre, seigneur de la Vieville, en Artois, de Tournehem au baillage de Saint-Omer et autres lieux, et de Isabeau de Preure. Il eut, entre autres enfants, un fils, Philippe, qui, marié à Anne de Borselle, donna le jour à Adolphe, amiral de Flandre, qui épousa Anne de Berghes. Il eut aussi un fils bâtard, Antoine II de Bourgogne, seigneur de Vacquen, qui eut comme descendants Antoine et Charles-Guillaume et qui portait les mêmes armes que son père sans brisure, mais au chef rompu d'or, c'est-à-dire au demi-chef.

Le visage du Grand Bâtard, tel que nous le connaissons par le tableau de Chan-

1. Ce duel est raconté tout au long dans Olivier de La Marche. On en retrouve la relation au fol. 229 du Ms. franç. 194 de la Bibl. Nat. : *Ceremonies de gaiges de bataille*.

2. Le prudent monarque donna la mesure du traitement qu'il lui ménageait dans la lettre conservée dans la collection, dite de Lorraine, et publiée par le Comte de Laborde, *Ducs de Bourgogne*, tom. II, p. XVI, n. 3. Voir pour les faveurs royales dont il fut l'objet, *Archives Nat.*, la série J, et, pour certains litiges le concernant, la série X^{1A}. En 1480, il jouissait d'une pension royale de 12000 livres. On a beaucoup reproché au Grand Bâtard de s'être si rapidement mis à la dévotion du vieil adversaire de son père et de son frère. Mais il faut remarquer qu'il ne prêta le serment de fidélité à Louis XI qu'en 1477, quand la Bourgogne était déjà passée dans une maison étrangère, par suite du mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien.

3. Il fut nommé dans une des premières promotions entre 1478 et 1480. Dans une quittance qu'il donna au Trésorier de l'Épargne, le 22 juin 1480, il est qualifié : *Chevalier de l'Ordre du Roy*. Cf. Ms. 32864 de la Bibl. Nat., Cabinet des Titres, *Recueil historique de l'Ordre de Saint-Michel*, par Jean-François d'Hozier, 1787, p. 54.

tilly, qui est postérieur à 1456, donne l'impression d'une âme dure et fière. Il reflète des sentiments de bravoure, de décision et d'énergie. La distance qu'on observe entre son nez et sa bouche est anormale et lui donne un aspect étrange. Cette figure si particulière est encadrée par une épaisse chevelure noire[1], surmontée d'un singulier bonnet de feutre noir, de hauteur considérable et de bords étroits, qui semble être simplement posé sur la tête[2].

Nous nous sommes peut-être trop étendu sur la biographie du Grand Bâtard de Bourgogne; mais ce personnage, qui a joué un rôle militaire si considérable à son époque, doit retenir notre attention comme bibliophile, car il compte comme l'un des amateurs les plus éclairés de son temps avec Louis de Bruges et Jacques d'Armagnac[3], et, comme l'affirme David Aubert, il était « moult enclin es belles histoires[4] ». Certes, nous manquons de renseignements à son égard et les chroniques, qui relatent quelques épisodes de sa vie militaire, ne nous ont laissé aucune indication sur sa belle librairie[5]. Ses papiers ont été détruits ou sont enfouis dans quelques archives particulières et ses comptes, inventaires et testament ne nous sont pas parvenus.

Cependant, il avait des manuscrits, et des plus beaux. Son père lui avait donné l'amour des livres et il partageait ce goût avec ses trois frères, Charles le Téméraire, le bâtard Baudoin et Raphaël de Marcatel[6], ainsi qu'avec son fils, Philippe de Bourgogne, seigneur de Beures. On a dit[7] que sa famille lui avait fait exécuter des manuscrits, que ses nombreuses occupations et ses voyages fréquents ne lui permettaient pas de commander. Rien ne vient justifier cette opinion, et les livres qu'il a fait copier après la bataille de Nancy sont une preuve de sa compétence en la matière.

M. A. Boinet, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, a, dans une étude[8] très intéressante, tâché de reconstituer cette collection et a retrouvé plus de trente manuscrits, dispersés dans les différents dépôts de l'Europe. Nous citerons parmi les plus

1. Cette chevelure paraît être une perruque, et alors on se demande si le tableau n'est pas postérieur à 1461, année où Philippe le Bon prescrivit aux nobles de se faire raser la tête. Cette date serait importante à connaître, car, Roger de La Pasture étant mort en 1464, les raisons d'attribuer le tableau à cet artiste deviennent moins probantes à mesure qu'on se rapproche de cette époque.

2. Les dessins de la Bibliothèque d'Arras, qui datent du milieu du XVI[e] siècle, et la gravure, qu'on trouve dans MONTFAUCON (*Monuments de la monarchie*, tom. IV, pl. XXIII), sont inspirés du tableau de Chantilly.

On retrouve son effigie dans DEMAY, *Inventaire des Sceaux de Picardie*, n° 13, et des *Sceaux de Flandre*, n° 110.

Deux médailles nous ont laissé son profil. L'une est reproduite dans Montfaucon, tom. IV, pl. XXIII, et est attribuée à Niccolò Spinello, de Florence, après avoir passé pour être de la main de Guazzalotti. L'autre est d'un anonyme. Un bel exemplaire de cette pièce est dans la remarquable collection de M. Gustave Dreyfus, de Paris, qui nous a autorisé à en donner une reproduction (*Planche XLIII*, *c* et *d*). Chaque fois, le Grand Bâtard est représenté tête nue, avec une épaisse chevelure; au revers, une barbacane avec la devise habituelle. (Cf. M. GRUYER, *op. cit.*, p. 195, et ARMAND, *Les Médailleurs italiens*, Paris, 1883, tom. I, p. 91, et tom. II, p. 40).

3. Si nous en trouvons le loisir, nous comptons faire de la librairie de ces trois grands bibliophiles une étude comparative, concernant les livres à peintures qu'ils ont fait exécuter. Ayant vécu à la même époque, ils ont dû s'adresser aux mêmes artistes, et l'examen des œuvres qui sont sorties des mains de ces peintres peut amener des rapprochements intéressants.

4. G. DOUTREPONT, *La Littérature française de la cour des ducs de Bourgogne*, p. 43.

5. Elle était, dit-on, renfermée au château de La Roche en Ardennes. Elle paraît avoir été vendue au XVI[e] siècle. (*Le Manuscrit des Chroniques de Froissart à Breslau*, art. de M. SALOMON REINACH, dans *Gazette des Beaux-Arts* de mai 1905.)

6. Voir les *Œuvres d'Ovide*, manuscrit provenant de Raphaël de Marcatel, abbé de Saint-Bavon de Gand, fils naturel de Philippe le Bon, dans *Les Manuscrits à peintures de la bibliothèque de Lord Leicester* par LÉON DOREZ, Paris, 1908, p. 92.

7. VAYRA, *op. cit.*, p. 53. Il fait cette hypothèse en s'appuyant sur la date d'exécution du manuscrit de la *Cité de Dieu*. Le Grand Bâtard est revenu de Marseille en 1465 et la date mentionnée par Jean du Quesne est 1466. Mais il faut remarquer qu'il ne s'agit là que de la transcription et que l'ornementation n'est venue qu'après. Il n'a pas fallu plus d'un an au copiste pour achever son œuvre.

8. A. BOINET, *Un bibliophile du XV[e] siècle, Le Grand Bâtard de Bourgogne*, art. paru dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1906. Tirage à part.

beaux et les plus intéressants que nous ayons examinés : la *Chronique des Rois de France* et la *Chronique de Pise*, de la Bibliothèque Nationale[1]; le *Rational des divins offices*, le *Boccace* et le *Livre du Trésor*, de la Bibliothèque de l'Arsenal[2]; le *Missel*, du British Museum[3]; l'*Épître à la déesse Othéa*, de la Bibliothèque de Gotha; le *Quinte-Curce* de Copenhague et le magnifique *Froissart* de Breslau, sans compter le manuscrit de la *Cité de Dieu*, dont nous nous occupons présentement[4].

Ces manuscrits sont non seulement décorés de belles peintures, mais encore ils portent dans de superbes bordures les armes, la devise et l'emblème du Grand Bâtard qui les a signés ou fait signer de son nom avec des formes particulières.

Antoine était blasonné comme les derniers ducs de Bourgogne[5] : *Écartelé au 1 et 4, de France sans nombre*[6], *à la bordure componée d'argent et de gueules*, qui est Bourgogne moderne; *au 2, bandé d'or et de gueules de six pièces, à la bordure de gueules*, qui est Bourgogne ancien; *parti de sable, au lion d'or*, qui est Brabant; *au 3, de Bourgogne ancien, parti d'argent au lion de gueules, la queue nouée et passée en sautoir, couronné, lampassé et orné d'or*, qui est Luxembourg, et, brochant sur le tout, *d'or au lion de sable*, qui est Flandre, *au filet d'argent ou de gueules*[7] *mis en barre sur le tout*. Telles sont les armes peintes sur le manuscrit de la *Cité de Dieu* de Turin[8].

Quelquefois, elles sont parties de celles de sa femme, Marie de La Vieville, comme dans le Ms. 5126 de la Bibl. de l'Arsenal. Elles sont peintes directement sur la bordure ou alternativement sur la bordure et sur l'armature de la barbacane, dont nous parlerons plus loin[9]. Les supports sont deux lions, deux cerfs ou deux hommes. Dans quelques manuscrits, un hibou noir[10] est placé au-dessus du cimier ou perché sur l'écu; parfois il est remplacé par une fleur de lis[11]. Enfin, les armes sont souvent entourées du collier de l'Ordre de la Toison d'Or ou de celui de l'Ordre de Saint-Michel, ce qui permet de dater respectivement les manuscrits des années postérieures à 1456 ou à 1480[12].

Sa devise habituelle était : *Nul ne s'y frote*, bien appropriée à cet homme de guerre, qui se signala par de si dures répressions et qui ne connut guère la défaite[13]. Elle se trouve sur tous ses manuscrits et c'est à proprement parler la marque de sa librairie, l'*ex-libris* de sa bibliothèque. Elle est tracée quelquefois en lettres d'or, en dehors de la bordure, comme dans le manuscrit de la *Cité de Dieu* de Turin, ou bien dans la bordure même et à côté de son emblème. Enfin, elle accompagne souvent sa signature. Dans certains manuscrits, comme dans le *Quinte-Curce* de Copenhague, la devise est

1. Mss. fr. 17267 et 9041.
2. Mss. 2001, 5192 et 2680.
3. Ms. Harley 2967.
4. Il n'est pas étonnant que le Grand Bâtard ait désiré compter parmi les plus beaux de ses manuscrits un exemplaire de la traduction de la *Cité de Dieu* par Raoul de Praelles. Le nom que portait sa mère lui en faisait une sorte de devoir.
5. Voir le folio armorié du *Livre d'Heures* de Charles le Téméraire, conservé à la Bibliothèque royale de Copenhague, dont M. DE MÉLY a donné une reproduction dans *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, 1907, pl. III.
6. Quelquefois, il n'y a que trois fleurs de lis, comme dans le Ms. 2001 de l'Arsenal.
7. Il est de gueules dans le manuscrit de Turin.
8. Nous donnons également (*Planche XLIII, e.*), la reproduction de ces armes prises dans le Ms. 2606 de la Bibl. Impériale de Vienne, *Statuts de l'ordre de la Toison d'or*, fol. 67 v°.
9. Ms. 2001 de la Bibl. de l'Arsenal et Ms. fr. 9041 de la Bibl. Nat.
10. Mss. fr. 17267 et 9041 de la Bibl. Nat., le *Froissart* de Breslau et le *Missel* du British Museum.
11. Ms. 2001 de la Bibl. de l'Arsenal et les *Commentaires de César* de la Laurentienne.
12. La fleur de lis semble remplacer le hibou dans les manuscrits où figure le collier de l'Ordre de Saint-Michel : Ms. 2001 de l'Arsenal, cod. Pl. 62, n° 8, de la Laurentienne et le *Boèce* de M. le Comte de Troussures.
13. On la déchiffre, avec les armes de Bourgogne soutenues par deux grenades, sur une pierre du château de Tournehem : *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie*, année 1833, p. 229, art. de M. PIGAULT DE BEAUPRÉ.

plus complète; on y lit dans les bords du feuillet de la miniature de présentation : « NUL NE SY FROTTE, AINSY LE VEUL[1].

Sa signature[2], qu'il inscrivit ou fit inscrire par son secrétaire à la fin de la plupart de ses manuscrits, était ainsi composée : *ob de Bourgongne.* Les lettres ob sont toujours liées et encadrées de deux points, qui les isolent du reste de la phrase. Plusieurs auteurs et non des moindres, MM. Léopold Delisle[3], Alwin-Schultz[4], Vayra[5], Salomon Reinach[6], Boinet[7], etc., ont signalé ce monogramme sans en donner d'explication. On a dit qu'il faudrait lire : *Au bâtard*, mais il nous paraît bien osé de donner à la lettre O la signification de l'article AU. Nous avions pensé que cette lettre pouvait être l'initiale de OVER, mot flamand, dérivé de l'allemand OBER, supérieur, grand (Ober-Kanzler, grand chancelier). Mais cette expression de Ob ayant été employée pour Jean de Wavrin, qui ne pouvait se qualifier de Grand Bâtard, cette hypothèse doit être rejetée[8]. Très souvent, au-dessus de la signature ou aux alentours de l'emblème, on lit les trois lettres N I E, reliées par une cordelière. Nous en proposerons une explication plus loin.

Mais les manuscrits ayant appartenu au Grand Bâtard ne portent pas seulement cette signature. On remarque à la suite de celle que nous venons de citer, et d'une main quelquefois un peu différente, les mentions suivantes : *A. nul ne l'aproche. Ob. de Bourgogne*[9], ou *Nul ne s'aproce de bourgogne*[10], ou encore *Non a tant De Bourgogne*[11]. On a pensé, avec raison, que ces inscriptions étaient les *ex-libris* des possesseurs successifs de ce volume et, entre autres, d'Adolphe, son petit-fils[12]. Cela peut être vrai du manuscrit de Dresde, qui montre justement un A inséré dans la panse du D de DE. Mais comme ces mentions sont accompagnées quelquefois du monogramme *ob*, et qu'Adolphe était fils légitime de Philippe, lui-même fils légitime du Grand Bâtard, on se demande si cette nouvelle devise, *nul ne l'aproche*, ne s'appliquait pas aussi au Grand Bâtard lui-même et si elle n'avait pas été prise à une époque postérieure, lors d'un recolement de sa bibliothèque[13]. Pour le moment la question reste en suspens.

1. On la trouve ainsi formulée au feuillet conservé au Louvre.

2. De bons fac-similés ont été donnés de la devise et de la signature : Cf. ABRAHAMS, *Description des Manuscrits français de la Bibliothèque Royale de Copenhague*, Copenhague, in-4°, 1844, p. 68; COMTE DE LABORDE, *De l'organisation des Bibliothèques dans Paris*, Paris, in-8°, 1845, p. 24, et VAYRA, *op. cit.*, p. 51, qui a reproduit la souscription du manuscrit de la *Cité de Dieu*. Nous donnons, *Planche XLIII, f*, celle du *Quinte Curce* de Copenhague.

3. *Le Cabinet des Manuscrits*, tom. I, p. 71.

4. *Beschreibung der Breslauer Bilderhandschrift des Froissart*, 1869, in-4°.

5. *Op. cit.*, p. 52, n.

6. *Le Manuscrit des chroniques de Froissart à Breslau*, art. paru dans la *Gazette des Beaux-Arts*, mai 1905, p. 376.

7. *Op. cit.*, p. 13.

8. Dans *Recueil des travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain*, 12e fascicule, Louvain, Ch. Peeters, 1903, M. ALPH. BAYOT analyse les différents exemplaires du *Roman de Gillion de Trazegnies* et, entre autres, celui qui est conservé à Dülmen (Westphalie) chez Mgr le duc de Croy. Ce volume a appartenu à Antoine de Bourgogne qui l'a fait *grosser* par David Aubert. Il porte la devise de ce prince. M. A. Bayot ajoute, p. 196 de son article : « A propos du mot OB, qui accompagne la devise d'Antoine de Bourgogne, M. G. Doutrepont m'a signalé la présence du même mot dans le Ms. 10173-74 de la Bibl. Roy. de Bruxelles, exécuté pour Jean de Wavrin, et de fait on y trouve, à la fin du *Romuleon*, fol. IIIICXXVI v°, l'*ex-libris* suivant : *Wavrin ob* | *J. B. de Wavrin* | *seigneur de Forestel*. Ce Jean de Wavrin et Antoine de Bourgogne étant tous deux de naissance illégitime, il est vraisemblable que le OB, placé avant le nom de famille, ait été la marque de bâtardise. C'est sans doute de ce côté qu'il faudra en chercher l'explication ».

9. Ms. fr. 9041 de la Bibl. Nat., et le *Froissart*, de Breslau.

10. Le *Quinte-Curce*, de Copenhague.

11. L'*Apocalypse* de Dresde. Dans le manuscrit conservé à Dülmen (Voir la note plus haut), il y a encore : *Tecum habita Villerval*.

12. SCHULTZ, *Beschreibung der Breslauer Handschrift des Froissart*, Breslau, 1869, in-4°.

13. A moins que cette dénomination ne s'applique à son fils naturel, Antoine II de Bourgogne.

Envisageons maintenant ce qu'on a appelé l'emblème du Grand Bâtard.

Il apparaît, sur tous les manuscrits qui lui ont appartenu, comme une sorte de volet ou d'auvent faisant saillie hors de la muraille et laissant passer à son ouverture inférieure des matières enflammées. On l'a appelé successivement : *machine infernale*, *pavillon* ou *standard*, *appel de cheminée*, *entonnoir renversé*, *hotte d'artillerie*, *hachette* et *cassette*. Le premier qui lui ait donné son vrai nom est Jubinal[1]. Plus tard, Labitte, M. Montague Rhodes James et M. A. Boinet ont employé ce mot en concordance avec les textes contemporains où cette machine est décrite[2]. En effet, Jean de Haynin[3], dans son récit de la bataille de Montlhéry, parle de l'étendard d'Antoine de Bourgogne « qui etait jaune à une grande barbecane bleue dedans et son mot de lettres bleues pareillement, et ses archers avoient paltoz rouges a tout le croix de sainct Andrieu blanche et une barbecane au milieu de le croix ». Et encore : Les gens dudict Bastard, signamment les archers, eurent tous paltoz de jaune a une barbecane bleue en la poitrine et une au milieu du dos ». Olivier de La Marche nous donne des renseignements identiques. Parlant du *Pas d'armes de l'Arbre d'Or*, tenu à Bruges en 1468, lors du mariage de Charles le Téméraire avec Marguerite d'York, il dit : « .... son cheval couvert de velours tanné, à grans barbacanes de fil d'or en brodure et lettres de mesme, a sa devise ; et d'icelles barbacanes yssoient flammes de feu...., » Et ailleurs : « Au siege d'Audenarde, il portoit pour enseigne un grand estendart blanc a une barbacane de brodure moult bien accompaignee[4] ». On trouve, enfin, la barbacane mentionnée dans les relations de l'*Entrée solennelle de Louis XI à Paris*, le 31 août 1461[5]. Cet emblème, ainsi décrit par les chroniqueurs, est représenté de la façon la plus fidèle dans certains manuscrits. Nous retrouvons les varlets portant la livrée du Grand Bâtard dans son *Missel*, conservé au Bristish Museum[6]. Aux feuillets 69 v°[7], 72 v° et 142 v°, est peint un jeune damoiseau, revêtu d'une cotte jaune à parements noirs et à manches rouges, avec une barbacane brodée sur la poitrine et dans le dos.

Qu'était-ce donc que cette barbacane?[8] Il semble qu'elle ait été employée dans la fortification[9], sous le nom de *huchettes*, pour garantir les créneaux. En 1410, la ville de Rouen passa un marché avec un hucher « pour des houchettes pour les creneaux des murs[10] ». En 1421, un compte de Nevers, cité par M. Frédéric Godefroy[11] et relevé par M. Boinet, accuse des dépenses faites pour des « barbecanes et manteaulx es creneaulx des murs ». Son emploi est clairement indiqué dans un manuscrit du

1. Jubinal, *Lettre à M. le Comte de Salvandy sur quelques-uns des Manuscrits de la Bibliothèque Royale de La Haye*, Paris, 1848, p. 7 : « A la première page se trouve posée, sur une barbacane d'or sortant des flammes, cette devise : *nul ne s'y frotte* ».

2. *A descriptive Catalogue of fifty manuscripts* from the collection of Henry Yates Thompson, et Boinet, *op. cit.*, p. 14. Cf. également Victor Gay, *Glossaire archéologique*, Paris, 1887, in-4°.

3. *Mémoires de Messire Jean, seigneur de Haynin et de Louvegnies*, Mons, Société des Bibliophiles belges, 1842, pp. 31 et 67.

4. *Mémoires d'Olivier de la Marche*, Société de l'Histoire de France, Paris, 1883, tom. II, p. 236.

5. Publiées par M. Camille Couderc, Paris, 1896, Extrait des *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, tom. XXIII.

6. Ms. Harley, 2967, *Missale ad usum Romanae ecclesiae cum calendario.*

7. *Planche XLIII, b.*

8. Le mot figure déjà aux XII[e] et XIII[e] siècles dans la *Romance de Garin* et dans le *Roman de Renard*. Voir : de Laborde, *Notice des Emaux. Glossaire*, Paris, 1853, p. 158.

9. Nous l'avons signalée plus haut (p. 235 et *Planche VII, c.*), dans le Ms. franç. 22913, *Cité de Dieu*, de 1376.

10. Cf. Camille Enlart, *Manuel d'archéologie française*, tom. II, p. 471.

11. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, tom. IX, p. 289.

xv[e] siècle traitant de la défense des places fortes[1]. On y lit : « .... Et, en chascune face, y ait propre place establie et maçonnee, pour asseoir engins a traire dehors, se besoing de deffense venoit, manteaulx et barbacanes de bois soient atachiez dehors aux creneaulx pour targier du trait..... Et y avoit par dessus [les portes] une barbacane si que on fait encores..... par lesquelz leur peust on lanchier grosses pierres, eaue boulant, cendrée et toutes choses de deffences. Desquelles choses au temps present assez on use ».

Nous voyons donc, par la lecture de ces textes, que la barbacane, employée depuis longtemps dans la fortification du Moyen Age, principalement comme protection des créneaux, avait été, au xv[e] siècle, modifiée, pour être placée au-dessus des portes dans la muraille même. Peut-être le Grand Bâtard avait-il été l'auteur de ce perfectionnement, ce qui expliquerait sa prédilection pour cet emblème. C'était une meurtrière à auvent, formée de quatre épaisses planches en bois bardées de fer et protégée, sur les côtés, par deux pièces triangulaires également en bois. L'appareil tournait autour d'un axe formé d'une barre de fer fixée dans le mur. Quand l'appareil était fermé, un petit regard triangulaire, ménagé au centre, permettait à l'assiégé de voir et au besoin de tirer. Quand il était ouvert, il offrait, par son extrémité inférieure, un passage aux matières enflammées ou fondues qui paralysaient l'assaillant occupé à saper la base de la muraille. Aussi la barbacane, simple ou double, était-elle toujours placée audessus de la porte principale, point faible de la défense, ou au sommet circulaire des tours[2].

Pour bien convaincre le lecteur du jeu de cet engin, nous avons recherché si dans les manuscrits du temps nous ne trouverions pas des barbacanes disposées à leur place dans des vues de châteaux forts[3]. Nous avons été assez heureux pour en relever quelques exemples; on peut s'en rendre compte en examinant nos planches XLIV, XLV, LVIII, LIX, qui reproduisent les feuillets de trois volumes exécutés à l'époque qui nous intéresse, c'est-à-dire dans la seconde moitié du xv[e] siècle[4].

Maintenant que nous avons défini ce que c'était qu'une barbacane et que nous avons expliqué son usage et son emplacement dans la fortification, examinons le rébus anagrammatique qu'imagina le Grand Bâtard. Pour cela, transportons-nous devant son portrait à Chantilly et regardons l'envers du panneau. Nous y verrons, de la main même qui a peint le portrait, la barbacane avec la devise et les lettres N I E « reliées entre elles par une cordelière, qui est le cordon de saint François, Antoine de Bourgogne appartenant au Tiers Ordre, comme la plupart des seigneurs de son temps[5] ». Nous remarquerons aussi « les restes du cachet de Gaignières, à qui a appartenu le tableau, à côté du cachet de Torcy, communément appelé cachet de Colbert[6] ». Il est

1. Ms. franç. 585 de la Bibl. Nat., *De la chose de chevalerie en fais d'armes, composé par Vegece, Frontin et plusieurs autres*. Fol. 4 : *Des manieres propices a tenir tant en fait de combattre citez, chasteaulx et forteresses comme a les deffendre.*

2. Dans l'attaque des places, les bombardes, placées par l'assiégeant sur le terre-plein, étaient dissimulées aux yeux de l'assiégé par un appareil en bois qui avait à peu près la forme de la barbacane. Voy. la miniature qui se trouve en tête du Liv. II du Manuscrit de *Boccace, Cas des malheureux nobles hommes*, Ms. add. 35321 du British Museum, auquel Sir Edward Maud Thompson a consacré un excellent article, dans le numéro du *Burlington Magazine* de juin 1905.

3. On en trouve la trace sur le linteau de porte du moulin des Ducs de Bourgogne, à Tournehem (Pas-de-Calais). Cf. C. Enlart, *Manuel d'Archéologie française*, tom. II, p. 474, fig. 219.

4. *Gérard de Roussillon*, Ms. 2549 de la Bibl. Impériale de Vienne, fol. 12 v°; *Valerius Maximus*, Ms. 4375 du British Museum, fol. 1; *Boccace, Cas des malheureux nobles hommes*, Ms. add. 35321 du même dépôt, fol. 180. Voir aussi la miniature du fol. 264 du Ms. 246 de la Bibl. Sainte-Geneviève, *Cité de Dieu*, exécuté pour Mathieu Beauvarlet.

5. M. Gruyer, *op. cit.*, p. 194.

6. *Id.*, p. 198. « On sait que ce fut Torcy, le neveu de Colbert, qui présida à l'inventaire des tableaux de Gaignières

facile de voir que la forme bien interprétée de la barbacane et la lecture des lettres inscrites viennent se combiner pour donner le nom de ANTOINE. En effet, le corps trapéziforme de l'engin donne A; N se lit; T est formé par l'appareil, et sa barre par la tringle supérieure; O est représenté par le nœud de la cordelière qui contient l'I; N et E se lisent[1].

Nous ajouterons, pour en finir avec les marques singulières qu'on peut relever sur les manuscrits ayant appartenu au Grand Bâtard, que le Ms. Harley 2967 du British Museum, *Missel* avec calendrier, est le plus personnel des volumes exécutés pour ce grand seigneur. Il contient à profusion toutes les particularités que nous venons de signaler, devise, emblème, livrée, etc. Mais en plus il nous montre, peint de plusieurs couleurs et d'une façon évidente, un motif qu'on retrouve souvent dans quelques autres des manuscrits d'Antoine, mais dessiné d'une façon plus discrète. Si nous en parlons, c'est qu'à notre connaissance il n'a jamais été signalé et qu'il figure dans le second volume de la *Cité de Dieu* de Turin, parsemé dans toute la bordure. Il consiste en une sorte de tronc écoté, branche d'arbre avec rameau coupé, les deux bouts taillés en biseau. En terme héraldique, c'est un *chicot*, mais, en réalité, nous pensons qu'il représente un des montants de la croix de saint André. Nous savons que les princes de la maison de Bourgogne avaient ce saint pour patron et qu'ils lui marquaient une dévotion particulière. Philippe le Bon, Charles le Téméraire, le Grand Bâtard et les grands seigneurs de leur temps portaient les insignes de cette croix sur leurs bannières[2].

Mais revenons au manuscrit de Turin. Le Grand Bâtard le conserva avec ses autres livres dans sa bibliothèque de La Roche en Ardennes, où il resta probablement jusqu'à l'époque où, comme nous l'avons dit plus haut, une vente dispersa aux quatre coins de l'Europe les richesses qu'elle contenait[3]. Il arriva plus tard dans la librairie ducale des princes de Savoie, et c'est en 1720 que Victor-Amédée II en fit distraire le premier volume qui prit place dans la bibliothèque de l'Université[4]. On sait le triste sort qui lui était réservé.

Miniatures. — Au nombre de 22, une en tête de chaque livre, elles occupent à peu près la moitié de la page. Elles sont entourées d'un petit cadre de $0^m,020$ de largeur, qui les isole de la large bordure du feuillet. Cet encadrement est rempli d'ornements coloriés, qui varient, à chaque livre, pour chaque miniature. Ces peintures sont

en juillet 1717 et qui apposa son cachet au dos de ces toiles ». Voir notre *Planche XLIII*, *a*, qui a été photographiée sur le *Recueil* P C 18, fol. 30, de la Bibl. Nat., Cabinet des Estampes, *Armoiries et Devises des rois et seigneurs français*.

1. On remarquera que, sur les sept lettres qui forment le nom d'ANTOINE, cinq sont inscrites et deux sont figurées. Le choix de ces cinq lettres ne peut être un effet du hasard.

2. Cf. *Mémoires de Jean de Haynin* dans *Documents historiques inédits*, publiés par M. Champollion-Figeac, tom. III, pp. 486 et 487. « Les archers de corps du conte de Charolais avoient une croix de sainct Andrieu de deux bastons neutilleux (*noueux*) dedans un fusil et C et Y es deux cotés dudit fusil, tout d'orfaivrerie. Ceux du seigneur de Ravestein avoient paltoz tout rouges, atout la croix de Sainct Andrieu blanche. Ceux du bastart de Bourgogne avoient paltoz rouges atout la croix de sainct Andrieu blanche ». Ceux du comte de Saint-Pol n'avaient pas la croix de saint André, mais, ce qui confirme notre dire, l'auteur signale ce fait comme une anomalie. Dans le Ms. 5104 de la Bibl. de l'Arsenal, *Instruction d'un jeune prince*, exécuté pour Charles le Téméraire, nous voyons la croix de Saint-André, au fol. 5, et au fol. 66, dans l'initiale, les *deux bastons neutilleux*. Enfin, dans le Ms. franç. 9198 de la Bibl. Nat., *Miracles de Notre-Dame*, on voit, au fol. 1, le duc Philippe présenté à la Vierge Marie par son patron et par saint André. Ce dernier, protecteur de la famille, est à genoux devant sa croix en sautoir, qu'on a appelée aussi : *croix de Bourgogne*.

3. P. VAYRA, *op. cit.*, p. 46, note.

4. M. FRANÇOIS MUGNIER, dans son ouvrage : *Les Manuscrits à miniatures de la Maison de Savoie*, Moutiers, Fr. Ducloz, 1894, p. 19, suppose, sans donner aucune explication, que notre manuscrit a été donné par le Grand Bâtard à Yolande de France, veuve d'Amédée IX de Savoie, ou qu'il a été pris dans les bagages des Bourguignons aux batailles de Morat ou de Granson. Il n'y a aucune raison de croire que ce bel exemplaire de la *Cité de Dieu* n'est pas resté entre les mains du Grand Bâtard Antoine, sa vie durant.

intéressantes et indiquent la collaboration d'un artiste de valeur. Les visages sont dessinés finement à la plume et caractérisés par des sourcils en arc de cercle ou en accent circonflexe qui donnent aux physionomies des expressions sérieuses et mélancoliques. Les nez, très accentués, sont fortement attachés à l'os frontal. Des chevelures, bouffantes sur les côtés, encadrent la plupart des têtes. Les vêtements sont très riches et leurs détails rendus avec soin, mais les plis des draperies accusent une certaine raideur. L'artiste, qui colorie son dessin, se plaît aux couleurs variées, mais appliquées d'une façon plate et sans relief. Sur sa palette, la gamme de tous les tons est tour à tour représentée, depuis le bleu foncé jusqu'au mauve discret, et depuis le rouge vif jusqu'au rose passé. La composition des scènes est claire et facile, et les personnages s'y meuvent avec aisance.

Mais ce qui distingue le peintre, c'est sa prédilection évidente pour les paysages et les sites naturels. Il affectionne les cours d'eau, les lointains vaporeux baignés par des rivières et des bras de mer où naviguent quantité de bateaux. Chaque fois qu'il le peut, il place ses scènes en plein air et, quand le sujet le force à représenter un intérieur, il ménage dans le mur une fenêtre donnant une échappée sur la campagne. Dans le fond de ses tableaux, il imagine des montagnes aux rochers bleus et verts, rehaussés d'or, et il fait ressortir très heureusement l'opposition des sommets brillants, dorés par le soleil et des crevasses plus sombres que la lumière n'atteint pas. Ces mouvements de terrain s'élèvent en pente douce dans un sens et s'abaissent tout à coup en abîme. Les ciels sont rendus par des bandes d'un bleu foncé. Des fleurs à larges feuilles émaillent la campagne et les jardins ; des pierres répandues sur le sol indiquent les routes et les places.

Toute cette technique, facile et légère, mais un peu lâchée, nous fait penser aux procédés qu'emploie l'aquarelle de nos jours. L'effet en est clair et lumineux, à condition de se placer à une certaine distance. En langage moderne, c'est de la peinture impressionniste.

L'artiste ne s'est pas fait connaître et rien dans le manuscrit ne nous permet de découvrir son nom. On peut supposer que ces miniatures ne sont pas de la même main, mais à coup sûr elles ont été exécutées sous la direction d'un chef d'atelier qui en a assuré l'unité. D'autre part, il est évident que nous avons affaire à un peintre flamand, ayant peut-être subi l'influence de quelque artiste néerlandais. Les costumes, les détails de l'architecture et la manière de traiter les paysages et les rivières ne nous laissent pas de doute à cet égard.

Quel est son nom? Dans notre incertitude, nous sommes obligé de recourir à la méthode trompeuse et périlleuse des comparaisons. Les principaux artistes, qui travaillaient au milieu du xve siècle pour les ducs de Bourgogne et pour leur entourage, étaient Jean de Pestinien, Jean Dreux, Philippe de Mazerolles, Jacques Daret, Guillaume Vrelant, Jean Tavernier, Jacqmart Pilavaine, Loyset Lyedet, Claes Spierinck, Alexandre Bening, Pol Fruit, Jean Hennecart et Simon Marmion[1].

Parmi eux, les uns étaient morts en 1467 et d'autres nous ont laissé des ouvrages connus et signés qui n'ont aucun rapport de facture avec les miniatures dont nous nous occupons. Mais l'un d'eux, Guillaume Vrelant, doit retenir notre attention. Les études,

1. Les noms de ces artistes se trouvent dans les comptes relevés par Laborde (*Les Ducs de Bourgogne*) et par Pinchart (*Archives des Arts, Sciences et Lettres*).

qui lui ont été consacrées par MM. W. H. James Weale[1], le comte Paul Durrieu[2], Auguste Schestag[3], Rudolf Beer[4] et Salomon Reinach[5], nous apprennent qu'il était natif de la province de Gueldre, qu'établi à Bruges en 1454, il faisait partie de la gilde de Saint-Jean l'Évangéliste, et qu'il mourut dans cette ville en 1482.

C'est pour lui que Memling peignit ce tableau des *Sept douleurs de la Vierge* qui figure au Musée de Turin et qui nous montre, en bas, l'effigie de Guillaume Vrelant et celle de sa femme, agenouillés de chaque côté.

Nous savons que, chargé de nombreuses commandes, il était à la tête d'un important atelier où il employait, à la confection des manuscrits enluminés, des élèves, dont les noms sont arrivés jusqu'à nous. Un compte, relevé dans les registres des Archives de Lille, Recette générale, de 1468, nous fait connaître une œuvre authentique de Guillaume Vrelant : « *Item* à Guillaume Wyelant, aussi enlumineur, pour LX ystoires et de plusieurs couleurs qu'il a faites ou second volume des ystoires des nobles princes de Haynnau, au pris de XXIIIJ sols chacune hystoire, XIIIJ l'autre, font LXXIJ livres[6] ». Or, ce volume existe encore et est conservé à la Bibliothèque royale de Belgique sous le n° 9248. M. Auguste Schestag et M. Rudolf Beer ont fait ressortir l'analogie des peintures qu'il contient avec celles qui décorent deux beaux manuscrits de la Bibliothèque impériale de Vienne, les *Chroniques de Jérusalem*[7] et le *Girard de Roussillon*[8]. (Voy. nos *Planches XLIV*, *XLV* et *XLVI*.) Ils ont exposé les raisons qui les autorisaient à mettre en avant cette attribution. De son côté, M. le Comte Durrieu a pensé qu'il pouvait être l'auteur de la peinture qui orne le feuillet conservé au Musée du Louvre. Pour les mêmes motifs, nous croyons que les miniatures de notre manuscrit de Turin pourraient être de la main de Guillaume Vrelant; la date de 1467 et l'emploi de cet artiste à la cour des ducs de Bourgogne permettent cette hypothèse et le caractère des peintures de la *Cité de Dieu* n'est pas fait pour la détruire[9]. Cependant, il serait téméraire dans l'état actuel de nos connaissances de porter une affirmation trop absolue.

Quel que soit le peintre qui ait décoré le manuscrit de Turin, il faut remarquer que ce n'est pas dans sa propre inspiration, ni même dans la lecture du texte, qu'il a puisé le sujet de ses tableaux. Il a copié l'illustration d'un manuscrit antérieur qu'il lui était facile d'examiner, car il l'avait pour ainsi dire sous les yeux dans la Bibliothèque des Ducs de Bourgogne, à Bruges. C'est le manuscrit que nous avons décrit plus

1. *Documents inédits sur les enlumineurs de Bruges* dans *Le Beffroy*, tom. IV, pp. 117, 253 et suiv.
2. *L'Histoire du Bon Roi Alexandre, manuscrit à miniatures de la collection Dutuit*, Paris, 1903, in-4°, p. 16.
3. *Die Chronik von Jerusalem* dans le vol. XX du *Jahrbuch der Kunsthistorischen Sammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses*, Wien, 1899, pp. 195-216.
4. *Die Miniaturenausstellung der K. K. Hofbibliothek* dans *Kunst und Kunsthandverk*, Wien, 1902, p. 351.
5. Salomon Reinach, *Un manuscrit de la Bibliothèque de Philippe le Bon à Saint-Pétersbourg*, dans le tom. XI des *Monuments et Mémoires de la fondation Piot*, p. 47.
6. Comte de Laborde, *Les Ducs de Bourgogne*, tom. I, p. 503, n° 1966.
7. *Les Croniques de Jherusalem abregées* (cod. 2533).
8. *Hystoire de Monseigneur Girard de Roussillon* (cod. 2549).
9. Le Comte de Laborde, *Les Ducs de Bourgogne*, tom. I, p. LXXXV, note, s'exprime ainsi, peut-être avec sévérité : « Cet enlumineur avait toutes les qualités comme tous les défauts de son métier. L'habileté de la main résume toutes les qualités; quant aux défauts, ils sont de toutes sortes : abus de couleurs brillantes, tons criards, prédilection pour le bleu dans les vêtements et les toits des maisons, bleu vif qui rend mal l'ardoise, monotonie dans les expressions des figures, type uniforme; les yeux étonnés, la tête souvent en l'air, les pieds mal posés sur terre, les figures dessinées comme si elles étaient vues de haut et à vol d'oiseau, les fonds minutieusement détaillés, mais froids dans l'effet, insipides et sans trace d'imitation ». Et il ajoute : « Et, malgré l'âpreté de cette critique, je reconnais que la plupart des manuscrits cités dans beaucoup de Bibliothèques pour leurs belles miniatures, ne sont pas plus recommandables ».

haut, n° 30, et qui est conservé actuellement dans la Librairie de Bourgogne à Bruxelles (Ms. 9005-9006). Il avait appartenu à Philippe le Bon et figurait dans l'inventaire de la Librairie de Bourgogne, dressé vers 1467, après la mort du Duc[1]. Il n'est pas étonnant que le Grand Bâtard ait assigné comme modèle, à son peintre, le manuscrit qui appartenait à son père et qui était conservé précisément à Bruges.

Pour appuyer le bien fondé de cette opinion, nous avons dressé le tableau des manuscrits de la *Famille n° 4* (voir pp. 198-199), comprenant tous les manuscrits copiés les uns sur les autres. Le lecteur pourra se rendre compte de l'analogie exacte des sujets traités par les différents peintres. Il verra que le manuscrit de Turin a été copié sur le Ms. 9005-9006 de Bruxelles et qu'il a servi lui-même de modèle au graveur de l'incunable d'Abbeville, comme nous le ferons ressortir, quand nous en arriverons à la description de ce livre à figures.

Mais chacun de ces trois artistes a apporté dans l'exécution de son œuvre la manière qui lui était propre, selon son tempérament et son éducation artistique. Celui du manuscrit de Bruxelles a traité ses fonds comme on les exécutait aux environs de 1400, c'est-à-dire avec un décor mosaïqué qui faisait office de toile de fond. Celui du manuscrit de Turin, au contraire, éminemment paysagiste, a remplacé ce décor par des lointains variés, où les eaux serpentent au milieu d'une campagne rocheuse. Enfin, le graveur de 1486, comprenant ce qu'il pouvait demander à l'outil dont il se servait, a abandonné les fonds à dessins et les paysages pour des masses architecturales que la taille du bois rendait merveilleusement. C'est ainsi que trois artistes différents, à trois époques successives, ont pu s'inspirer les uns des autres, en gardant à leur œuvre la marque de leurs temps respectifs. L'examen des planches XXIII, XXIV, XXV, XXVI, XXVII, XLII, CXXXVI et CXXXVII permettra au lecteur d'apprécier la justesse de ces observations.

Voici maintenant l'explication des miniatures :

Tome I. — LIVRE I. — fol. 1. — H. 0m,165 × 0m,205, cadre compris. — *Histoire de Clovis.* — (*Planche XLII.*) Saint Augustin, revêtu des insignes épiscopaux, avec un manteau bleu, est assis à gauche sur une haute chaire à baldaquin. Il écrit son traité sur un pupitre placé à sa portée. Les manuscrits qu'il compulse sont épars autour de lui; un ange rose, semblant venir du ciel, inspire ses travaux, en planant au-dessus de sa tête. Au premier plan, Clovis, dans une robe rouge brodée d'or et bordée d'hermine, est debout au milieu de la scène; il a la tête légèrement tournée vers un ange jaune, qui lui apporte du ciel l'écu fleurdelisé. Derrière, à gauche, un aigle couronné fixe le soleil, dont il supporte les rayons sans fléchir, une colombe descend d'en haut, tenant la sainte ampoule dans son bec et, sur le sol parsemé de fleurs, est fichée la hampe de l'oriflamme, dont l'étoffe est en soie rouge. La rivière, sortant d'une colline qui abrite la cellule de l'ermite, court dans la vallée; un pont est jeté d'une rive à l'autre. Le fond de la scène est occupé par une vaste construction monastique, l'abbaye de Saint-Denis, aux pierres grises et bleues. La campagne s'étend au loin verdoyante. Toute cette scène est la représentation détaillée du prologue de Raoul de Praelles, rappelant à son bienfaiteur Charles V les lointaines origines de la monarchie française. Le cadre de la miniature est fleurdelisé. On remarque, dans les marges, l'emblème et les armes du Grand Bâtard et, en bas, sa devise en lettres d'or.

LIVRE II. — fol. 44 v°. — H. 0m,155 × 0m,205. — *Les Jeux scéniques.* — Deux chevaliers aux cuirasses noires combattent entre quatre balustrades. Ils sont assistés par deux trompettes, deux sergents à massue, deux poètes portant des banderoles sur lesquelles, au lieu de signes informes, on devrait lire : *comédies* et *tragédies* et enfin deux censeurs, Messala et Cassius. L'artiste, voulant représenter l'institution des jeux scéniques chez les Romains, a peint une scène de tournoi, telle qu'elle se passait de son temps. Paysage lointain avec des rochers en abîme.

LIVRE III. — fol. 98 v°. — H. 0m,170 × 0m,205. — *Sac d'Ilion.* — Troie, sous la forme de constructions importantes. Les soldats pillent la ville et y portent l'incendie. Fimbria, le consul romain, en armure noire, tient le drapeau de l'Empire. Une idole

1. Barrois, *Bibliothèque prototypographique*, nos 728 et 729.

trébuche sur son piédestal et s'écroule dans la fournaise. On aperçoit une cigogne dans son nid, posé dans la toiture d'un château flamand. Rochers en abîme très nettement dessinés.

LIVRE IV. — fol. 189 v°. — H. 0m,160×0m,205. — *Saint Augustin, Apulée et Varron.* — Saint Augustin, en bleu, encense un autel où sont les saintes images chrétiennes. Deux philosophes, Varron et Apulée, tous deux tonsurés, se livrent à une discussion animée. Deux idoles d'or trébuchent sur leurs colonnes. Deux diables bleus et verts s'enfuient en grimaçant. On aperçoit un château dans le lointain.

LIVRE V. — fol. 239. — H. 0m,172×0m,205. — *Le Pape et l'Empereur.* — (*Planche XXIII, a*). Sur une haute chaire d'or à baldaquin, garnie de brocart rouge, est assis le Pape, en robe blanche avec un manteau bleu brodé d'or. Coiffé de la tiare, il tient de la main droite un missel rouge et la croix pastorale de la main gauche. Il bénit l'Empereur, agenouillé devant lui, vêtu d'une robe rouge brodée d'or et couvert d'un manteau rouge bordé d'hermine, avec la couronne impériale et le globe du Monde. La scène se passe sur la terrasse d'un château, qui fait partie de vastes constructions, représentant la ville de Rome, traversée par le Tibre. On y distingue tout l'appareil de l'architecture civile et militaire du XVe siècle. Un joli paysage s'étend à l'horizon jusqu'à une colline, dont le sommet est occupé par un château.

LIVRE VI. — fol. 293 v°. — H. 0m,155×0m,205. — *Saint Augustin et les philosophes.* — Dans une librairie d'art français, dont la fenêtre entr'ouverte laisse voir dans le lointain un château au milieu d'un paysage verdoyant, saint Augustin, en manteau bleu, discute avec Apulée et Aulu-Gelle, tous deux tenant un même livre et le soulignant du doigt. Ils parlent de la nature des anges et des démons. Varron, sur un autre bahut, lit un manuscrit. Derrière lui une cage, suspendue par une corde fixée au mur, renferme un perroquet vert aux pattes jaunes, image du caquetage des philosophes. Un diable inspire Apulée en volant au-dessus de sa tête.

LIVRE VII. — fol. 319 v°. — H. 0m,170×0m,205. — *Les Dieux selecti.* — (*Planche XXIV, a.*) A gauche, Jupiter, couronné et vêtu de bleu, ouvre les pans d'une tente rouge et bleue, qui renferme un taureau[1]. Près de lui, Janus, *bifrons*, vêtu de gris, porte un sceptre. Son double visage est surmonté d'une couronne unique[2]. Puis Saturne, dans un manteau rose bordé d'hermine, couronné comme les autres, tient de sa main droite une faux et de sa main gauche le mât d'un navire[3]. Enfin la Terre, en bleu avec un manteau d'or, porte une grande clef dans sa main gauche. Près d'elle on aperçoit un dragon aux ailes rouges[4]. Le sol est gazonné et parsemé de fleurs dans un paysage rocheux. Dans le fond, s'élève une ville avec une grande cathédrale.

LIVRE VIII. — fol. 359. — H. 0m,165×0m,205. — *La Philosophie et les cercles du Monde.* — Devant un mur qui la sépare d'un jardin à fleurs printanières, la Philosophie, en rose, coiffée d'un grand hennin, tient devant elle les cercles du Monde, qui la cachent à moitié. Les circonférences aux couleurs variées portent successivement les noms TERRE, EAUX, AIR, FEU, LA SPERE DE LA LUNE et, au-dessus, ARIES et TAURUS. Ce sont exactement les indications que porte l'incunable d'Abbeville, et seulement celles-là. Au fond, paysage vert de différents tons avec un grand fleuve sillonné de bateaux.

LIVRE IX. — fol. 404. — H. 0m,170×0m,205. — *Saint Augustin, Apulée et les anges déchus.* — Dans un paysage parsemé de fleurs avec rivières et bateaux et avec rochers en abîme, saint Augustin, vêtu de bleu, mitré et portant la crosse, s'entretient avec Apulée, en violet. Ils discutent sur la nature de douze anges déchus. Ceux-ci, revêtus de différentes robes et présentant des visages d'hommes ou d'animaux, sont cornus et nimbés. Saint Augustin tient le nimbe de l'un d'eux.

LIVRE X. — fol. 429. — H. 0m,162×0m,205. — *Sacrifice de la messe.* — Dans une chapelle d'art français, toute dallée, laissant voir le paysage par-dessus le mur qui n'est guère d'aplomb, saint Augustin, en bleu, suivi par deux ecclésiastiques vêtus de rouge, encense le calice sur un autel. Les constructions sont grises.

TOME II. — LIVRE XI. — fol. 1. — H. 0m,170×0m,205. — *Nembroth construit Babylone*[5]. — Poussé par un diable, Nembroth, dont la stature est moindre que celle qu'on rencontre dans les autres manuscrits, donne ses ordres à deux artisans dont un est agenouillé devant lui. Il est vêtu d'une robe rouge brodée d'or et coiffé d'un bonnet vert. Il est accompagné de quatre seigneurs aux costumes variés qui conversent entre eux. Sur le cou de l'un d'eux, on peut lire quelques lettres dont la signification est difficile à établir. Peut-être ne sont-elles là qu'à titre d'ornements[6]. La ville, bordée d'une rivière et entourée de murs à bastilles, est construite par les mains des

1. Le taureau qu'on lui sacrifiait ou la nymphe Io, métamorphosée en génisse par Junon.
2. Ses deux visages regardaient le passé et l'avenir.
3. Il passait pour avoir enseigné l'agriculture aux hommes et pour avoir abordé dans le Latium.
4. Cette clef signifie que la terre s'ouvre en été et se ferme en hiver. Le dragon symbolise l'action renaissante des choses.
5. Cette miniature a été reproduite, pl. LXIX, dans l'*Atlante paleografico-artistico*, Torino, Bocca, 1899.
6. « Ce sont des inscriptions dont on chercherait inutilement le sens; les artistes flamands ne savaient ni le grec ni l'hébreu, mais ils croyaient se rapprocher de ces langues anciennes en inscrivant ainsi sur les habits des Juifs des combinaisons étranges de lettres ». Voir : COMTE DE LABORDE, *Les Ducs de Bourgogne*, tom. I, p. LXXXVIII, note.

diables. Paysage rocheux avec prairies, rivières et bateaux. Dans le ciel, on aperçoit un petit médaillon avec les deux profils rayonnés du Père et du Fils, accolés en sens contraire[1]. La bordure de cette miniature de tête nous présente, comme celle du premier volume, les armes et l'emblème du Grand Bâtard. En bas, à gauche, on distingue le bâton caractéristique et, au-dessous, la devise en lettres d'or.

LIVRE XII. — fol. 25. — H. 0m,180×0m,210. — *Création d'Ève.* — Dans un paysage, où l'eau court à travers les rochers, Adam, endormi, est étendu à terre. Ses cheveux, très noirs, sont séparés en bandeaux avec des touffes épaisses sur les côtés. Le Seigneur, vieillard à barbe blanche, vêtu de bleu, avec un manteau rouge doublé de jaune, porte sans nimbe la couronne d'Empereur germanique. Il tire des flancs d'Adam une Ève blonde et entière, qui semble plutôt assise sur celui-ci. Sol vert et jaune parsemé de fleurs et de cailloux. Rochers caractéristiques, ciel bleu.

LIVRE XIII. — fol. 43. — H. 0m,175×0m,205. — *Adam et Ève chassés du Paradis terrestre.* — Un portique, à trois marches bleuâtres, sépare le jardin vert du Paradis terrestre de la Terre aride qu'on remarque sur la droite. On aperçoit dans le lieu de délices l'arbre du Mal et le démon et, plus loin, une fontaine sur colonne, avec quatre têtes de lions jetant de l'eau. L'ange, blond et nimbé d'or, vêtu de blanc avec des ailes rosées, se tient sur le portique, brandissant son épée flamboyante. Il chasse nos premiers parents qui s'enfuient pudiquement et pleins de terreur. La Mort, aux formes jaunes, les pousse avec sa faux. Dans le lointain, paysage et rivière sillonnée par des bateaux.

LIVRE XIV. — fol. 59 v° — H. 0m,085×0m,205. — *La lutte du bien et du mal.* — (*Planche XXV, a.*) Un jeune et élégant seigneur est assis à califourchon dans l'arbre de la Vie. Il porte une cotte violette, avec des manches rouges, des chausses roses et des souliers à la poulaine. Il est coiffé d'un très haut bonnet, qui laisse bouffer ses cheveux sur les côtés. La Mort, jaune, avec une grande scie, coupe lentement le tronc de l'arbre, dont les racines sont rongées de chaque côté par deux dragons ailés, vert et bleu, qui viennent de sortir de leur tanière. Ils symbolisent le Jour et la Nuit, qui composent le Temps. A gauche, un ange blond aux ailes jaunes, vêtu de bleu avec un manteau rouge, offre au jeune homme une couronne, tandis qu'à droite, un diable, au museau de porc, tente son libre arbitre en lui présentant un coffret rempli de pièces d'or. Sol vert à fleurs foncées. Dans le fond, château avec des tours et rivière sillonnée de bateaux. Cette miniature est la seule qui n'ait pas un encadrement.

LIVRE XV. — fol. 86 v°. — H. 0m,148×0m,205. — *Caïn et Abel.* — Au premier plan, Caïn, vêtu de jaune, avec des chausses noires, assomme son frère avec une énorme mâchoire d'animal. Abel, en bleu, avec des chausses rouges, est étendu à plat ventre sur le sol, le crâne ouvert. On aperçoit une ville très curieuse, bâtie sur pilotis, en promontoire, au bord d'une longue rivière dont on voit l'autre rive dans le lointain. Ses grandes constructions aux toits bleus, château-fort, cathédrale, enceinte fortifiée se reflètent dans les eaux. Parmi les bateaux, on distingue une grande barque à neuf rangs de rameurs.

LIVRE XVI. — fol. 128 v° — H. 0m,145×0m,205. — *L'Ivresse de Noé.* — Noé, en rose, avec des chausses noires et un bonnet rouge, est endormi dans une posture indécente. Il est couché sur des rochers; une vigne montre une énorme grappe, qu'une chèvre tente de brouter. Cham relève la cotte de son père, tandis que ses deux frères l'en empêchent avec pudeur. Les trois fils de Noé sont vêtus d'habits aux couleurs vives et variées. Paysage très étendu, où toute la gamme des verts se trouve réunie. Rivière avec barques et galères; encadrement rose.

LIVRE XVII. — fol. 174. — H. 0m,148×0m,205. — *Samuel, Saül et David.* — (*Planche XXVI, a.*) La scène représente deux chapelles d'architecture française séparées par un pilier à colonnettes. A gauche, Samuel couronne Saül, assis sur un escabeau doré, tous deux barbus et richement vêtus. A droite, David, assis de même, calligraphie le manuscrit des *Psaulmes*, dont on lit les premiers mots : Beatus vir qui non abiit. De riches étoffes sont tendues derrière eux. On lit sur l'une d'elles : Ave gracia plena dom. Dans le fond, une fenêtre laisse voir un paysage. Le sol est dallé.

LIVRE XVIII. — fol. 208. — H. 0m,155×0m,205. — *Romulus et Rémus.* — (*Planche XXVII, a.*) M. Vayra a intitulé cette miniature : *Le Vanità mondane* et l'a reproduite en couleurs dans son ouvrage cité plus haut, p. 60. En réalité il s'agit de la rivalité de Rémus et de Romulus dont nous ont parlé les auteurs anciens, Tite Live, Liv. I, chap. 7; Denys d'Halicarnasse, Liv. I, chap. 17; Plutarque, *Vie de Romulus*, chap. 10, et Cicéron, *De officiis*, Liv. III, chap. 10.

Rémus, en bleu foncé, les chausses rouges, sort de Rome et s'éloigne, le faucon au poing, en détournant les yeux, par mépris. Il est suivi de deux compagnons : l'un jeune et élégant, chausses noires, blouse rose, et l'autre âgé, tête nue, en noir avec un capuchon rouge. Tous portent des souliers à la poulaine. Un fou, bleu et jaune, les devance en dansant et en jouant du tambourin. A droite, Romulus, couronné et revêtu des habits royaux, avec un large col d'hermine, regarde s'éloigner son frère. Il est maître de Rome, représentée

1. Dans nos autres manuscrits de la *Cité de Dieu*, la construction de Babylone est toujours accompagnée de la manifestation de la colère céleste. On voit que le manuscrit de Turin et le Ms. 9006 de Bruxelles font seuls exception. Ce détail vient s'ajouter aux preuves qui nous ont permis d'affirmer que le manuscrit de Turin a été copié sur celui de Bruxelles.

par un grand donjon, bâti en pierres grises bleues et rouges. Joli paysage vert avec beaucoup d'eau.

LIVRE XIX. — fol. 260bis v°. — H. 0m,170 × 0m,205. — *Saint Augustin, inspiré par un ange, écrit son traité.* — Dans la grande salle d'un palais, dallée et ornée d'une cheminée monumentale, saint Augustin, sans nimbe, revêtu d'un manteau bleu, est assis dans une chaire surmontée d'un dais. Il lit un manuscrit, inspiré par un ange blond, aux ailes blanches, qui plane au-dessus de lui. Des diables de toutes couleurs compulsent des livres. Paysage avec château, rochers en abîme, terrasse avec un mur rose. Cette peinture est très coloriée et très chaude de ton.

LIVRE XX. — fol. 292 v°. — H. 0m,165 × 0m,205. — *Le Jugement dernier.* — Dans un ciel bleu, le Rédempteur siège sur les nues, revêtu d'un manteau rose doublé de vert qui laisse voir les plaies de la Passion. Au-dessus, on aperçoit le Paradis rouge. Deux anges jaunes sonnent de la trompette. Deux autres portent avec des banderoles, l'un un lis et l'autre un glaive. Sur la terre, la Vierge, en bleu, dont la gorge découverte affirme la maternité, et saint Jean, en brun, complètent cette scène. Des morts émergent du sol vert. Peinture d'une exécution médiocre.

LIVRE XXI. — fol. 329 v°. — H. 0m,172 × 0m,205. — *L'Enfer.* — Supplice des damnés. A gauche, une cuve rectangulaire où se tordent des réprouvés. Un homme et une femme sont entraînés par un démon. Un diable, accroupi sur un damné, le martyrise pendant qu'un de ses compagnons, tout noir, joue de la cornemuse, assis sur une chaise. Un moine, à plat ventre sur une marmite bouillante, est battu à l'aide d'un fléau épineux et d'un maillet qui le mettent en sang. Çà et là des gibets supportant des corps lamentables. A l'horizon, une rivière.

LIVRE XXII. — fol. 367. — H. 0m,165 × 0m,205. — *Le Couronnement de la Vierge.* — En haut, les troupes célestes toutes en rouge. Au centre, la benoîte Vierge Marie, en bleu, est assise sur un trône d'or, enrichi de pierreries. La divine Colombe plane au-dessus d'elle. Dieu le Père, en vieillard, et Dieu le fils, en jeune homme, la bénissent. Les trois Personnes de la Trinité sont couronnées. Au-dessous et de chaque côté, comme dans un banc d'œuvre, des saints, parmi lesquels on remarque les apôtres saint Pierre, saint Jacques, saint Paul et saint André. Sur le devant, sainte Madeleine, sainte Catherine et sainte Barbe. Tous émergent en buste dans les nuées bleues, sans nimbe, mais avec des rayons d'or.

N° 50. PARIS, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, MS. FRANÇ. 17. 1460-70

Saint Augustin, la Cité de Dieu.
Traduction et Commentaires de Raoul de Praelles.

VOIR PLANCHE XLI.

Description générale. — Énorme vol. in-fol. Magnifique vélin. Dimensions des ff. : H. 0m,485 × 0m,360. Justification : 0m,320 × 0m,212. 2 colonnes, avec 0m,028 d'intervalle. : 41 lignes.

Il contient les dix premiers livres, précédés du discours de présentation, de l'extrait des *Rétractations*, des deux prologues et de la table des chapitres du premier livre. Il comprend 1 fol. blanc, 506 ff. numérotés dont les ff. 9 et 10 blancs et 1 fol. blanc. Le fol 2 commence par ces mots : « que ce fut le premier signe », et le fol. 506 par : « si comme jay promis ».

Collation. — Cahiers de 10 ff., avec des réclames qui ont souvent disparu sous le couteau du relieur, malgré la grandeur des pages.

Reliure. — Reliure du XVIIIe siècle, en maroquin rouge[1], à filets, avec les armes de France sur les plats. Dos orné de feuillage avec des L couronnés. Titre : Cité de Dieu, Livres I-X. Doré sur tranches.

Écriture. — Superbe écriture, réglée rouge, en *lettre de forme*; pas de titre courant. Numérotage ancien en chiffres romains à l'encre rouge. Les en-têtes des livres,

1. Van Praet, dans ses *Recherches sur Louis de Bruges*, p. 126, dit que le manuscrit était autrefois couvert de velours incarnat.

chapitres et explications sont rubriqués. Au fol. 1, se trouvent inscrits les anciens numéros *67-6712-trenteneuf*. Sur la garde de tête, on voit une étiquette qui porte ces mots : *bloys — Des histoyres et livres en françoys au premier pul^tre par terre devers les fossez*. Au dernier fol. : « Explicit. Libro finito sit laus et gloria christo ». Puis : « Cy fine le Xe livre et derrenier de ce premier volume de mons^r sainct Augustin de la Cité de Dieu ».

Initiales. — Les grandes sont inscrites dans un quadrilatère d'or. Elles sont en couleur sur un fond colorié. Les petites sont en or sur le même fond.

Bordures. — Elles n'existent qu'au commencement des livres. Elles sont formées de fleurs, de fruits (raisins et fraises) et de feuilles d'acanthe multicolores, parsemées de points d'or. Le vert et le bleu dominent. Au bas de la page des ff. I et XI, on remarque l'écusson de France, *d'azur aux trois fleurs de lis d'or*, surmonté d'un cimier, portant une couronne sur bourlet de gueules aux fasces d'argent et, au-dessus, une fleur de lis d'or rapportée également, ainsi que le témoigne un grattage très apparent. Par transparence, on distingue les armes de Louis de Bruges, seigneur de La Gruthuyse : *1 et 4, d'or à la croix de sable*, qui est Gruthuyse, et *2 et 3, de gueules au sautoir d'argent*, qui est van Aa. On ne trouve nulle part trace de la devise de Louis de Bruges, non plus que des lettres L et M, initiales de son nom et de celui de sa femme, Marie de Borssele.

Provenance. — Nous avons vu plus haut (Descript. n° 14) que le Ms. franç. 174 de la Bibl. Nat., exécuté pour la famille de Montaigu, avait été acheté, probablement en Angleterre, par Louis de Bruges, seigneur de La Gruthuyse; mais ce célèbre amateur, n'ayant jamais pu trouver le premier volume, qui contenait les dix premiers livres du traité et qui a disparu sans laisser de traces, en fit exécuter un au milieu du xve siècle, pour se former un exemplaire complet. Le travail fut achevé, entre 1460 et 1470 environ, par un artiste flamand, sur lequel nous n'avons aucun renseignement. Les deux volumes réunis passèrent, comme nous l'avons dit pour le Ms. 174, entre les mains du roi Louis XII et c'est à ce moment, avant d'aller à Blois, qu'ils furent l'objet d'un grattage et d'une surcharge qui avaient pour but de substituer les armes de France au blason de Louis de Bruges. Réunis par François Ier, en 1544, aux manuscrits grecs de la Bibliothèque de Fontainebleau, ils furent, sous Charles IX, définitivement incorporés au dépôt royal.

Miniatures. — Elles sont complètes au nombre de onze[1], une de présentation et une en tête de chacun des dix livres. Elles occupent plus de la moitié de la page et, exécutées par la même main, elles doivent être attribuées à un des artistes qui travaillaient dans un atelier flamand pour le compte de Louis de Bruges[2].

Les personnages sont relativement grands, et leurs physionomies bonasses, mais assez particulières, font penser que l'auteur s'attachait plus spécialement à la représentation humaine. Le soin avec lequel les détails des costumes sont dessinés ne peut que nous confirmer dans cette opinion. Chaque peinture met en scène des personnages de différentes classes sociales et, de ce fait, la variété des costumes est instructive. Les seigneurs, les ecclésiastiques, les bourgeois et les gens du peuple défilent devant nos

1. Van Praet, *op. cit.*, dit que ce manuscrit est « orné de dix très belles et curieuses miniatures ». Cette erreur a été reproduite par Paulin Paris dans *Les Manuscrits françois*, tom. I, p. 19.

2. Dans son *Histoire des Arts industriels au moyen âge*, tom. II, p. 292, Labarte a fait un éloge, peut-être exagéré, de ces peintures.

yeux avec leurs vêtements habituels, chaperons, justaucorps, haut-de-chausses et souliers à la poulaine, tous à la mode de leur temps.

Le dessin est facile et juste; les visages sont traités au pinceau, avec des cheveux en broussaille. Les couleurs sont vives, mais harmonieuses; le bleu domine généralement. Les constructions sont soignées, grises au premier plan et jaunâtres dans le fond, avec des toits bleus. Le paysage est assez médiocre; les arbres sont traités en boules vertes et la campagne offre un aspect jaune assez disgracieux. Les collines à l'horizon sont peintes en bleu clair, se fondant avec le ciel qui semble les continuer[1].

Contrairement à ce que nous voyons dans nos autres manuscrits, saint Augustin, souvent inspiré par la Sainte Trinité, est toujours en scène, en habit noir de son ordre, tenant un cœur rouge dans sa main gauche. Il est, pour ainsi dire, l'*acteur* de chacun de ces épisodes et il développe les enseignements de son traité à un auditoire qui ne varie guère. De là une certaine monotonie dans la représentation qui, dans toutes les miniatures, a trait au culte chrétien opposé au culte païen. Sous ce rapport, le directeur du travail n'a rien emprunté à ses devanciers, si ce n'est au Ms. franç. 25 de la Bibl. Nat., dont il s'est peut-être inspiré comme choix des sujets, tout en apportant une véritable indépendance dans la manière dont il les a traités.

Voici la description de ces peintures :

Prologue. — fol. I. — H. 0m,240×0m,203. — *Présentation du manuscrit.* — Salle d'un palais, aux murailles grises, au plafond à poutres de bois et au dallage à carreaux jaunes. A gauche, le roi Charles V, couronné par-dessus son chapeau et vêtu d'une robe d'or, est assis sur un trône au baldaquin de brocart. Un tapis bleu fleurdelisé est étendu devant lui. Raoul de Praelles, nu-tête, en homme de loi, son chaperon sur l'épaule gauche replié sur le bras, sa bourse pendante à son côté, présente, agenouillé, le manuscrit de sa traduction, recouvert de velours rouge. Huit conseillers et seigneurs, richement vêtus, sont groupés dans la salle. Un d'eux tient sur son poing droit un faucon, les ailes étendues. Un levrier et un épagneul jouent sur le devant de la scène. Derrière, un dressoir, couvert de vaisselle, avec deux serviteurs. Au fond, une cour extérieure fermée par une porte. On aperçoit, par-dessus le mur en brique, un arbre se détachant sur un paysage bleu.

LIVRE I. — fol. XI. — H. 0m,232×0m,200. — *Les deux Cités.* — (*Planche XLI.*) Sur les remparts d'une ville aux constructions de briques grises, avec des toits bleu foncé, s'élève une grosse tour d'angle, représentant la Cité de Dieu, au sommet de laquelle s'agite tout un monde ecclésiastique que domine l'image auréolée de la Sainte Trinité. On distingue saint Augustin, nimbé, robe noire, un cœur rouge dans la main gauche, un pape, un légat et des moines qui brandissent des bulles, des traités dogmatiques et des manuscrits. Ils se défendent contre la troupe des ennemis de la Foi. A gauche, ce sont les hérétiques, aux yeux bandés qui, armés de piques, attaquent la citadelle. A droite, ce sont les diables qui voltigent en fureur au sommet du donjon. Au premier plan, on voit les païens et les incrédules qui sapent les fondations et veulent naïvement ébranler de leurs mains impuissantes la vaste construction. Sol naturel parsemé de touffes d'herbe verte. Ciel bleuâtre. Toute cette scène a quelque chose de satirique, qui personnifie bien l'esprit du xve siècle.

LIVRE II. — fol. XLIX v°. — H. 0m,237×0m,203. — *Culte païen et culte chrétien.* — A droite, un autel sur lequel on voit cinq statues d'or de dieux païens, protégés par des diables. Au-dessus, un dôme gris soutenu par des colonnes. Il est écrit sur le toit IDOLE EB. Six païens à genoux, nu-tête, invoquent leur puissance et les encensent. A gauche, une chapelle gothique en pierres grises avec une rosace. Au premier plan, saint Augustin, entouré de sept seigneurs, clercs et bourgeois, aux vêtements de couleurs variées, à qui il explique le culte de la Divinité. Son nom en or, AUGUSTIN, est inscrit sur sa robe noire. Dans le fond, au second plan, paysage jaune avec des arbres verts, et, à l'horizon, collines bleues avec des arbres bleu foncé. Ciel bleuâtre, dans lequel on distingue la Trinité, qui projette ses rayons d'or sur saint Augustin. Sol vert.

LIVRE III. — fol. CXI. — H. 0m,245×0m,203. — *Culte païen.* — Même sujet. A droite, sous un riche édicule rond à cinq colonnes avec toit bleu, se trouve un petit autel, avec plusieurs statues d'or de divinités païennes, protégées par des diables. Sept païens sont agenouillés en prière, tandis que d'autres dans la cam-

1. Dans le Ms. franç. 724 de la Bibl. Nat., traduction du livre *De bello punico* de Léonard Aretin par Jehan Le Besgue, nous trouvons une ornementation et une illustration assez semblables. Ce manuscrit a été exécuté pour Louis de Bruges et a subi, avant d'être déposé à Blois, les surcharges dont nous avons parlé.

pagne se frappent et s'égorgent. On distingue d'après les noms inscrits en lettres d'or, CAYN et HABEL, ROMULIUS et ROMULIUS (*sic*, pour Rémus). Au premier plan, AUGUSTIN commente, devant dix assistants de condition moyenne, les désordres que les dieux permettent et encouragent. Dans le fond, la grande ville de Rome, baignée par le Tibre, et, à l'horizon, les mêmes collines bleues avec le ciel bleu clair.

LIVRE IV. — fol. CCVIII v°. — H. 0m,238×0m,203. — *Les Idoles.* — Même sujet. A droite, un édicule, au toit rouge soutenu par quatre colonnes, renferme les statues d'or de trois divinités païennes. Une trentaine de païens, représentant les différentes sectes, discutent sur la théologie et, dans leur superstition, examinent le vol des oiseaux. Au premier plan, SAINT AUGUSTIN, entouré de neuf auditeurs, constate la diversité d'opinions des païens. Sol jaune et vert avec des arbres en forme de boule sans tronc. Dans le fond, une ville et, à l'horizon, même paysage bleu se fondant avec le ciel.

LIVRE V. — fol. CCLXV. — H. 0m,235×0m,200. — *Saint Augustin et Possidonius.* — La scène représente une place publique. A gauche, un palais aux pierres grises; une jeune femme, coiffée d'un hennin, lit à sa fenêtre, au 1er étage, et un seigneur, au rez-de-chaussée, regarde dans la rue. Deux jeunes seigneurs causent sur le pas de la porte. Un cadran solaire est exposé sur le mur. Dans le fond, un donjon, une tour, des maisons et deux bourgeois qui passent dans la rue. On aperçoit le ciel bleu, étoilé d'or, avec la Sainte Trinité. Au premier plan, dans un clos, formé de balustrades d'or, AUGUSTIN s'entretient avec un PHILOSOPHE, vêtu de rouge, Possidonius très probablement. Ils désignent deux petits enfants, deux jumeaux, charmants de naturel, qui s'arrêtent étonnés devant eux, et discutent sur le Fatum et sur la Volonté Divine[1].

LIVRE VI. — fol. CCCXXII. — H. 0m,236×0m,200. — *Saint Augustin et Varron.* — Au milieu d'une campagne aux arbres touffus, s'élèvent des édicules à colonnes, sur lesquels on aperçoit des statues d'or. Au premier plan, SAINT AUGUSTIN s'entretient avec sept auditeurs, deux seigneurs, VARRO LE PHILOSOPHE et un autre PHILOSOPHE, probablement Apulée, et deux ecclésiastiques en surplis. Il leur explique qu'il ne faut pas adorer la Divinité pour lui demander les biens de la vie présente, mais seulement en vue de la vie éternelle. Même campagne et même ciel dans lequel on distingue, dans une auréole et entouré par sept anges, le Père éternel tenant son Fils en croix devant lui.

LIVRE VII. — fol. CCCLII. — H. 0m,235×0m,203. — *Saint Augustin et les dieux selecti.* — Dans une campagne verdoyante et rocheuse, s'élève un édicule, dont le toit donne l'aspect d'une riche architecture. Au-dessous, sur la nappe blanche d'un autel, trois statues d'or de SATURNUS, JANUS et MARS. AUGUSTIN discute sur la nature des dieux selecti avec un groupe de neuf philosophes, vêtus de différentes couleurs. Sur chacun d'eux il est écrit : PHYLOSOFFE. Même sol, même campagne, même ciel.

LIVRE VIII. — fol. CCCXCVI. — H. 0m,235×0m,203. — *Saint Augustin et les démons.* — AUGUSTIN montre la voûte céleste à dix assistants, ecclésiastiques, seigneurs et hommes du peuple. Il leur désigne des diables bruns, qui emportent des damnés de différents sexes et de diverses classes sociales et il leur explique la nature des démons. Même campagne, même horizon et même ciel.

LIVRE IX. — fol. CCCCXL. — H. 0m,235×0m,203. — *Saint Augustin et la Rédemption.* — A gauche, une chapelle gothique en pierres grises, la même qu'au Liv. II. Devant la façade, au milieu d'un auditoire de douze chrétiens agenouillés, AUGUSTIN explique à PLATO PHILOSOPHE et au PHILOSOPHE APULEYUS le dogme de la Rédemption. On aperçoit dans le ciel le Rédempteur, montrant les plaies de la Passion et, au-dessus, dans une auréole, Dieu le Père, bénissant. Même paysage. Jolis oiseaux au bas de la marge.

LIVRE X. — fol. CCCCLXVII. — H. 0m,240×0m,203. — *Saint Augustin et le Monothéisme.* — AUGUSTIN, avec deux ecclésiastiques à genoux, explique à six PHILOSOPHE (*sic*) les conditions du vrai bonheur, qui consiste à adorer un seul et unique Dieu. Dans le fond, une ville aux toits bleus. Dans les cieux, le Seigneur, en rouge, assis sur un trône d'or, bénit, entouré de huit anges qui l'adorent. Même campagne.

1. Cette miniature a été déjà reproduite par moitié dans le *François Villon*, édition Hachette des *Grands écrivains français*, sans qu'on saisisse le rapport qu'il peut y avoir entre l'évêque d'Hippone et le poète populaire du XVe siècle.

N° 51. LA HAYE, BIBLIOTHÈQUE DU MUSÉE MEERMANNO-WESTREENIANUM, MS. LATIN 33. 1464-1471

Sancti Augustini, de Civitate Dei.

Description générale. — Un vol. pet. in-4°. Beau vélin. Dimension des ff. : H. 0m,213×0m,140. Justification : 0m,143×0m,084. La liste des chapitres, qui remplit les 13 premiers ff., est écrite sur 2 colonnes, séparées par un intervalle de 0m,005 et le traité est calligraphié à longues lignes.

Il contient les vingt-deux livres, précédés de la table des chapitres, de 5 vers latins sur l'œuvre de saint Augustin, des prologues et de l'extrait des *Retractationes*. Il comprend 386 ff. numérotés, suivis de la table des citations bibliques contenues dans le traité et d'un fol. blanc.

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames.

Reliure. — Maroquin vert à filets; dos orné. Titre Augustinus | Decivitatedei | Codex mss | in membranis.

Écriture. — Réglée rouge, *gothique*, jolie et régulière. Beaucoup d'abréviations. Titre des chapitres en rouge et bleu alternés. Titre courant en chiffres romains de couleur. Le fol. 16, 2e du texte, commence par ces mots : « ubicumque » et le 382e, dernier du texte, par : « sabbatum ». Corrections marginales. On lit en bas du fol. 382, après l'*explicit* : *quas tibi ihu bone gracias reffera[t] nescio. qui tua pietate ad hujus eximii singularisque operis finem perduxisti pro quo tibi laus, honos et gloria sit per infinita secula. Transcriptum feliciter per me Johannem Goderelli et, quod mirum putares, deum testor, uno calamo totum opus ad finem usque duxisse. finem autem huic operi imposuit vigilia assumptionis virginis intemerate, paulo 2e catholicam regente ecclesiam et ludovico francorum rege regnante.*

Initiales. — Elles sont élégamment dessinées en bleu sur fond d'or avec des rinceaux et des petites fleurs de couleur à l'intérieur.

Bordures. — Elles sont formées d'un rinceau vert et or avec des brindilles prenant racine dans l'initiale et se terminant par des feuilles de lierre d'or. Celle du folio 15, au commencement du traité, fait le tour de la page et contient un paon et des oiseaux. Elle porte les armes suivantes, qui, rapportées ultérieurement, semblent être de la main d'un faussaire peu intelligent du xviiie siècle : *Tiercé en fasce, le 1 d'azur à 3 étoiles d'or, le 2 de gueules, et le 3 d'or.*

Provenance. — Nous ne savons rien du personnage pour qui Jean Goderell ou Godereau a copié ce manuscrit. D'après l'inscription relevée plus haut, nous pouvons affirmer qu'il a été exécuté entre les années 1464 et 1471. Il arriva au commencement du xixe siècle dans la collection du comte de Mac-Carthy Reagh et figurait ainsi dans son catalogue de vente en 1825, sous le n° 541 du premier volume, p. 87 : « Augustini, Hipponensi episcopi, de Civitate Dei libri XXII. In-4°, m. vert. Beau manuscrit sur vélin, du xve siècle, exécuté en caractères gothiques et à longues lignes, contenant 380 feuillets. Le premier est décoré d'une riche bordure et d'une grande miniature. On lit, à la fin, la suscription suivante : *Transcriptus per me Johannem Goderell....*, etc. ».

Miniatures. — Le même fol. 15 porte en haut une miniature qui mesure 0m,135 ×0m,073. Elle représente saint Augustin, en évêque, vêtu d'une roble bleue, assis sur

une chaise à auvent, et causant avec des docteurs et des philosophes. Un païen est agenouillé devant une colonne d'or supportant la statue d'une divinité. Campagne verte, collines brun doré, horizon à petites collines bleues, ciel bleu, sol gris avec des fleurs de couleur. En haut, dans une auréole bleue, la Trinité, sur un fond d'anges d'or. Cette jolie miniature, qui ne manque pas de finesse, doit être l'œuvre d'un artiste du nord de la France, peut-être de la Picardie. Elle rappelle la manière de Jacques Pilavaine.

N° 52. LONDRES, BRITISH MUSEUM, MS. FRANÇ. 17. F. III c. 1470

Saint Augustin, la Cité de Dieu.
Traduction et Commentaires de Raoul de Praelles.

VOIR PLANCHE XXXVIII.

Description générale. — Deux vol. gr. in-fol. Très beau vélin. Dimension des ff. : H. $0^m,477 \times 0^m,330$. Justification : $0^m,295 \times 0^m,203$. 2 colonnes, avec $0^m,029$ d'intervalle : 39 et 40 lignes.

Le premier tome, coupé arbitrairement, contient les trois premiers livres, précédés du discours de présentation, de la sentence tirée du Livre II des *Rétractations* et des prologues. Il se termine avec la fin de l'exposition du chap. xxxi. Il comprend 1 fol. blanc, 241 ff. numérotés et 1 blanc. Le fol. 2 commence par ces mots : « Et sur toutes ces choses » et le 241ᵉ par : « Pourquoi me contrains tu ».

Le second tome contient les sept livres suivants et commence avec la table des chapitres du Liv. IV. Il comprend 1 fol. blanc, 336 ff. numérotés et 1 fol. blanc. Le fol. 2 commence par ces mots : « que len devoit aourer » et le 336ᵉ par : « ou que on les doie ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames, lesquelles ont été quelquefois rognées à la reliure malgré la grandeur du volume.

Reliure. — En veau brun, de 1757, aux armes d'Angleterre sur les 2 plats, avec des couronnes royales aux quatre coins et à l'intérieur. Dos de pièces rouges avec ce titre : La Cité de Dieu de Saint Augustin. Traduite par Raoul de Praelles. Tom. I. Livres 1-3 et Tom. II. Livres 4-10. 17. F. III. R. Edw. IV.

Écriture. — Réglée rouge, en *lettre de forme*, très grande et très claire.

Initiales. — Les petites, au commencement des chapitres, sont en bleu ou en or sur treillis rouge. Les grandes, en tête des livres, sont coloriées et dorées sur fond de couleur, mais assez médiocres par rapport à l'importance du manuscrit.

Bordures. — Elles occupent seulement la marge extérieure et sont formées de feuillages lourds et épais, avec des fleurs et des fruits bleus, rouges, verts et or, rehaussés de points d'or. Celle de tête, au fol. 1, fait presque tout le tour de la page, encadrant le texte et la miniature. Elle offre la même ornementation, avec des grappes de raisins et des pensées. Elle porte en plus, cinq fois répétées, les armes d'Édouard IV d'Angleterre (né en 1442, monté sur le trône en 1461 et mort en 1483) : *au 1 et 4, d'azur à trois fleurs de lis d'or*, qui est France, et *au 2 et 3, de gueules à 3 léopards l'un sur l'autre d'or*, qui est Angleterre. Deux fois elles se dressent au haut d'une hampe tenue par un ange agenouillé. L'écusson d'en bas, au centre, est entouré

du collier de l'Ordre de la Jarretière avec la devise : *Honni soit qui mal y pense*. Dans la marge de droite, on voit un losange, mi-parti bleu et jaune, dans lequel est dessinée la rose blanche d'York, avec la devise : *Dieu et mon droit*. Il en est de même de la bordure du Liv. VI, fol. 120.

Provenance. — Cet exemplaire, qui ne contient aucune mention manuscrite, nous fait savoir cependant, par son style et par les armoiries de ses bordures, qu'il a été exécuté vers 1470 pour le roi Édouard IV d'Angleterre et par un artiste flamand, dont le mérite ne dépasse pas celui d'un bon enlumineur.

Si on se rappelle que le roi Édouard IV vint sur le continent, dans le courant de l'année 1470, demander à Charles le Téméraire, son beau-frère, des secours contre la faction de Warwick et qu'il repassa par Bruges le 13 janvier 1471 (n. st.), reçu magnifiquement les deux fois à l'hôtel de la Gruthuyse par le célèbre Louis de Bruges, il est permis de supposer que c'est à ce moment qu'il se fit faire le manuscrit dont il s'agit ou qu'il le reçut, à titre d'hommage, de son hôte, le grand bibliophile, qui employait de nombreux artistes à décorer les livres de sa librairie[1].

Miniatures. — Elles sont au nombre complet de onze, neuf vignettes et deux peintures à mi-page, celle du prologue et celle du Liv. VI. Nous avons vu que le traité de saint Augustin était divisé en deux parties et chacune de ces deux parties en deux sections. Le Liv. VI ouvre la 2ᵉ section de la 1ʳᵉ partie et c'est pour cela qu'il est orné d'une peinture plus grande, qui lui sert de frontispice.

Ces miniatures sont d'un art médiocre. Le dessin est bon, mais le coloris est cru et plat. Les expressions sont banales et n'accusent aucune personnalité. Les personnages sont trop grands dans le cadre où ils se meuvent et leurs visages rougeauds, comme leurs corps ramassés, dénotent un style commun et sans idéal. Les attitudes sont sans distinction et les gestes ne révèlent rien de la vie. L'artiste aime les constructions; il place toujours ses scènes sur les places publiques, dans les salles des palais et dans les nefs des églises. Il semble éviter le paysage, qui ne lui est pas familier. Sa composition est banale, sans aucune originalité. Il se répète sans cesse et refait successivement la même scène, celle des philosophes discutant des points de théologie, au lieu de représenter le sujet de leurs discussions. Cependant, il suit en quelque sorte, pour le choix des sujets, les Mss. 9005-9006 de Bruxelles et le manuscrit de Turin et à ce titre peut être compris dans la *Famille nᵒ 4*, sous la réserve que nous indiquons. (Voir le Tableau pp. 198-199.)

Voici la description de ces peintures :

TOME I. — PROLOGUE. — fol. 1. — H. 0ᵐ,225 ×0ᵐ,200. — *Présentation du manuscrit*. — Dans une salle dallée, aux murs noircis, sur un trône en bois sculpté, tendu d'une étoffe rouge, Charles V, roi de France, est assis couronné. Il porte une robe bleue doublée de fourrures, avec un col d'hermine. Il reçoit le manuscrit, recouvert de velours vert avec une croix d'or, des mains de Raoul de Praelles, à genoux devant lui et vêtu de noir. Deux conseillers de chaque côté, en robes bleues, vertes et roses, assistent à cette scène mal éclairée par deux fenêtres grillagées qui s'ouvrent sur le fond.

1. Plusieurs volumes, ayant appartenu au même souverain, ont la même origine et sont conservés au British Museum. CASLEY (*A Catalogue of the manuscripts of the King's library*) rapporte ainsi les titres de deux de ces manuscrits. Le premier est intitulé : « Le quart volume de l'histoire scolastique, contenant le livre de Tobie jusqu'a les faiz des apostres « avec plusieurs belles miniatures, lequel livre fut fait a Bruges par commandement du roy Edouard 4, l'an 1470. Escrit « par J. du Rees ».

L'autre porte pour titre : « La grande histoire de Cesar tiree de Lucain, Suetone, Orose, etc., faite a Bruges du « commandement du roi Edouard 4, l'an 1479 avec peintures ». (Voir : VAN PRAET, *Recherches sur Louis de Bruges*, Paris, De Bure, 1831, pp. 11 et 330).

LIVRE I. — fol. 8 v°. — H. 0m,140×0m,090. — *Polémique entre saint Augustin et les Romains.* — Dans une salle, sur un tambour gris sombre, s'élèvent trois colonnes d'or dont les idoles viennent de tomber sur le sol. Saint Augustin, mitré, avec une dalmatique d'or, suivi de trois assistants, discute avec trois Romains, qui accusent la nouvelle religion d'être la cause des malheurs de Rome.

LIVRE II. — fol. 54. — H. 0m,120×0m,090. — *Les Jeux scéniques.* — Dans une longue salle dallée, aux parois sombres, dont on aperçoit les fenêtres de côté, sur une colonne au chapiteau d'or, s'élève la statue d'une divinité ancienne. Sept païens dansent en rond en se tenant par les mains. Ils sont richement habillés de vêtements rehaussés d'or. C'est le culte des idoles avec les scènes de licence qu'elles engendraient.

LIVRE III. — fol. 129 v°. — H. 0m,105×0m,090. — *Prise de Troie.* — Des cavaliers armés de lances et des fantassins portant des piques passent sur un pont à trois arches et pénètrent, par la porte d'un donjon, dans une ville dont on aperçoit les fortifications. Il s'agit d'Ilion, quoique la composition puisse s'appliquer à n'importe quelle ville du Moyen Age. Les hommes, les toits et le terrain sont rehaussés de traits et de points d'or. Murs gris et rouges.

Tome II. — LIVRE IV. — fol. 2. — H. 0m,103 ×0m,086. — *Discussion sur les empires.* — Sur une place publique, dont les maisons sont bâties dans le style flamand, en briques grises et rougeâtres, saint Augustin, revêtu des habits épiscopaux, discute avec quatre doctes Romains. Leurs vêtements, bleus, verts et roses, sont très rehaussés d'or.

LIVRE V. — fol. 58 v°. — H. 0m,102×0m,088. — *L'Empereur.* — L'Empereur, Octavien probablement, en grand manteau rose, coiffé de la tiare, tient le globe du Monde dans sa main gauche et un glaive bleu dans sa main droite. Il est assis sur un trône, au milieu d'une salle aux parois grises. Il est assisté de chaque côté de trois conseillers, vêtus de différents costumes.

LIVRE VI. — fol. 120. — H. 0m,225×0m,200. — *Le Culte des faux dieux et celui du vrai Dieu.* — (*Planche XXXVIII*). A gauche, sous un édicule à colonnes, une statue d'or de Mars s'élève sur un piédestal. Un personnage l'encense et d'autres païens à genoux l'adorent. Un mur en briques rouges sépare cette scène d'une église, dans les bas côtés de laquelle on aperçoit un prêtre devant un autel, disant la messe au milieu des fidèles. La bordure est richement décorée des armes d'Édouard IV.

LIVRE VII. — fol. 157. — H. 0m,125×0m,085. — *Dissertation sur la théologie civile.* — Devant un piédestal circulaire qui supporte la statue d'or d'un dieu, six personnages, à genoux, adorent le Seigneur, qui se détache en buste, sur un fond d'or, dans les cieux, bénissant de la main droite et tenant de la main gauche le globe du Monde. La scène se passe devant une chapelle aux murs gris.

LIVRE VIII. — fol. 212. — H. 0m,105×0m,085. — *Discussion sur la théologie naturelle.* — Dans une salle dallée aux parois grises, dix philosophes discutent sur la théologie naturelle en comptant les arguments sur leurs doigts.

LIVRE IX. — fol. 266 v°. — H. 0m,105×0m,087. — *Discussion sur la nature des démons.* — Dans une chapelle byzantine dont les colonnes, alternativement dorées, portent des chapiteaux divers, quatre philosophes dissertent sur la nature des démons.

LIVRE X. — fol. 295 v°. — H. 0m,102×0m,087. — *Discussion sur le monothéisme.* — Sur une place publique, neuf philosophes, dont Porphyre à droite, discutent avec force gestes sur l'existence d'un Dieu unique. Vêtus de rose, de bleu et de vert, ils portent des bonnets et leur taille atteint le deuxième étage des maisons.

N° 53. LONDRES, BRITISH MUSEUM, MS. LAT. ADD. 15 246. c. 1470

Sancti Augustini, de Civitate Dei.

VOIR PLANCHE XXXIX.

Description générale[1]. — Un vol. in-fol. Très beau vélin. Dimension des ff. : H. 0m,400 × 0m,285. Justification : 0m,265 × 0m,160. Longues lignes : 37 à la page.

On a compris dans ce volume, en le reliant, huit pages sur papier, d'un format plus petit (0m,345 × 0m,270) renfermant, sur deux colonnes, la table des chapitres des dix-sept premiers livres d'un *De Civitate Dei*, qui n'a rien de commun avec le manuscrit que nous allons décrire. Au verso du fol. 8, on lit cette mention : *Iste liber est*

1. M. G. Warner, *Illuminated manuscripts in the British Museum*, 1903, 4e série; Bradley, *Dictionary of Miniaturists*, tom. II, p. 365, et *Reproductions from illuminated manuscripts of British Museum*, Series III, pl. XXXIX et XL.

Monasterii sancti Mathie de Muriano, quem ego Nicolaus, prior monasterii sancti Mathie de Muriano, emi pro dicto monasterio, precio ducatorum novem auri. Anno domini 1472. Ipsumque manu propria rubricavi et miniavi.

Le Ms. 15246 proprement dit contient les vingt-deux livres du traité, précédés de la table des chapitres et de l'extrait du Liv. II des *Retractationes*. Il comprend 3 ff. blancs, 354 ff. numérotés de 9 à 362 (faisant suite aux 9 ff. sur papier) et 2 ff. blancs. Il y a un fol. blanc de préservation entre les ff. 28 et 29. Le fol. 30 (2e du traité) commence par ces mots : « optimus teneris » et le 362e par : « seductore ».

Collation. — Cahiers numérotés en chiffres romains de 10 ff., avec réclames.

Reliure. — Une enveloppe de basane brune cache la vieille « reliure originale italienne de peau finement ouvragée », dit le catalogue.

Écriture. — Très claire et très régulière, elle constitue un beau spécimen de la calligraphie italienne du XVe siècle. Titre courant en lettres romaines rouges. Sur le 2e fol. blanc de tête on lit cette note : « Purchased at the D. of Sussex's sale 31 July 1844 (Lot 91) ». Au centre de la page (fol. 28 v°), est inscrit le titre de l'ouvrage en 7 lignes de capitales d'or bruni : AUGUSTINI | SANCTISSIMI DOCT | ORIS EGREGII DECIVIT | ATE DEI ADMARCELLINU | M LIBER PRIMUS CONT | RA GENTILES INCIP | IT FOELICITER. Ce titre est entouré d'une bordure circulaire de feuilles vertes et de fruits de couleurs, cerclée d'or, coupée de secteurs roses et renflée de segments bleus. Tout autour s'enroule un festonnage de feuillage vert et de fleurs multicolores, rehaussé de points d'or et soutenu par douze petits amours, aux formes grasses, très légèrement dessinés en bistre. Enfin, aux extrémités des deux diamètres, on voit les quatre écussons des d'Avalos : *d'azur, au château sommé de trois tourelles d'or, à la bordure componée d'argent et de gueules.* Cette ornementation comprend environ 0m,300 de hauteur et de largeur. Les titres des livres et l'*explicit* sont écrits en lettres d'or[1].

Initiales. — Les petites initiales, au commencement des chapitres, sont toutes simples, en or ou en couleur. Les grandes, en tête des livres, sont en or, se détachant sur un dessin qui se continue dans la bordure.

Bordures. — Elles n'existent qu'en tête des livres et occupent tout le côté de la page. Elles sont formées d'un dessin entrelacé de vigne grimpante blanche ressortant avec relief sur un fond bleu, vert et rose, dont les extrémités s'épanouissent en feuillage multicolore et en fruits d'or[2].

Celle qui occupe le fol. 29 et qui sert de frontispice est beaucoup plus importante. Courant autour de la page, elle est composée d'une large bande de feuillages, de fleurs et de fruits, où le vert et l'or dominent. Sur ce fond étincelant, sont peints quantité d'amours, des lions, des cerfs, un ours, un renard, des paons et des poissons, etc., qui donnent un aspect des plus variés et des plus agréables, et qui constituent les caractéristiques d'un style très populaire en Italie à cette époque, surtout à Florence. Sur cette ornementation viennent s'ajouter de petits médaillons, contenant des figures à mi-

1. Comme manuscrits ayant une disposition et une ornementation semblables, si fort à la mode en Italie dans la seconde moitié du XVe siècle, nous citerons le Ms. Harley 3694 du British Museum, *La Guerre de Macédoine* de Tite-Live, aux armes de Jérusalem et d'Aragon, où le verso d'un feuillet contient un titre dans une riche décoration et le recto du feuillet suivant est orné d'une belle bordure et d'une grande initiale historiée. Voir aussi : *La Défense de Platon* par CONTRARIUS, Ms. lat. 12947 de la Bibl. Nat., dont le frontispice a été reproduit par E. MÜNTZ dans *La Renaissance en Italie et en France*, p. 424.

2. Deux de ces bordures ont été reproduites en couleurs dans le livre de M. G. WARNER, *Illuminated manuscripts....* 4e série.

corps, charmantes d'attitude ou de véritables tableaux d'une finesse extrême. On distingue des anges, des évêques, un saint, et quelques scènes tirées de la *Cité de Dieu*: un moine enseignant un Dieu unique devant un auditoire assis; un jeune homme parlant à un vieillard sur le seuil d'une porte, avec un joli paysage au fond; une bataille dans une ville, tandis que des personnages vont prier leurs dieux dans un temple; l'institution du mariage, représentée par un seigneur et par une dame bénis par un évêque. Dans le grand médaillon d'en bas, sont peintes les armoiries des d'Avalos, soutenues par cinq *amorini*. La grande initiale G contient une jolie miniature très fine et très brillante, qui représente saint Augustin avec les insignes épiscopaux, à genoux et en prière. Dans le fond, des cavaliers caracolent sous les murs d'une place forte, qui est inondée des rayons émanant du Père Éternel, figuré en buste dans les cieux. Il n'y a pas d'autre illustration dans le volume.

Provenance. — Il est certain que le manuscrit dont nous nous occupons a été exécuté en Italie, probablement à Naples, pour un membre de la grande famille des d'Avalos, dont il porte répétées les armes bien connues. Il ne peut y avoir de doute que ce d'Avalos ne soit Don Iñigo, qui était fils de Ruy Lopez d'Avalos, comte de Ribaldo, créé connétable de Castille en 1390 par Jean Ier. Vers 1442, Iñigo accompagna Alphonse V d'Aragon en Italie et s'y fixa. Il s'établit à Naples et, par son mariage avec Antoinette d'Aquin, sœur et héritière des grands biens de François-Antoine d'Aquin, marquis de Pescaire, comte de Loreto et de Satriano, il devint second marquis de Pescaire. Il vécut à la cour d'Alphonse V et de son fils Ferdinand Ier, qui le créa grand chambellan du royaume. Comte de Monte Odorisio, il fut nommé chevalier de l'Ordre de la Jarretière par Édouard IV, en 1467, et mourut en 1484. Il eut comme petit-fils Ferdinand-François d'Avalos, marquis de Pescaire, et, comme cousin germain, Alphonse d'Avalos, si célèbre pendant les guerres du XVIe siècle[1].

Nous avons la belle médaille que fit de ce personnage le grand artiste de la Renaissance, Vittore Pisano[2]. Il est représenté à droite, coiffé d'un bonnet fourré garni d'un chaperon. Le visage jeune et triste offre une grande régularité de traits. Au revers, on aperçoit les armes des d'Avalos, entre deux branches de rosier.

Ainsi que nous le rapporte M. Georges Warner, Vespasiano da Bisticci[3], son contemporain, a écrit sur lui une notice très élogieuse sous le titre de « Conte Camarlingo ». Il s'exprime ainsi sur son amour pour les lettres : « Il aimait passionnément les livres et avait chez lui une très belle bibliothèque. Tous ses exemplaires étaient exécutés par la main des plus habiles copistes de l'Italie et décorés de miniatures remarquables ».

Le British Museum conserve deux manuscrits[4], qui rappellent le nom d'Iñigo d'Avalos et qui témoignent de son amour éclairé pour les lettres et de son goût délicat pour les livres richement historiés[5].

1. Aloiss Heiss, *Les Médailleurs de la Renaissance*, Paris, 1881, gr. in-8°, p. 28, et Beltz, *Memorials of the Order of the Garter*, London, Pickering, 1841, in-8°, p. XXII.

2. A. Armand, *Les Médailleurs Italiens*, Paris, Plon, 1873-1887, in-8°, tom. I, p. 2.

3. *Vite di uomini illustre del secolo XV* (éd. 1859), p. 397.

4. Nous y trouvons les armes et même le nom d'Iñigo d'Avalos : Ms. Harley, 3305, *Aristotelis Ethica*, per Leonardum Aretinum traducta. « Iste liber datus fuit mihi Ynico de Davalos per spectabilem Jacobum de Ardiciis, ducalem Camerarium, die Jovis 27 Aprilis anno 1440 ». Le Ms. Add. 11 951, *Quintiliani Declamationes*, sur vélin, de style espagnol, porte les armes des d'Avalos.

5. Cf. Léon Dorez, *Les Manuscrits à peintures de la bibliothèque de Lord Leicester, à Holkham Hall*, Paris, Leroux, 1908, in-fol., p. 68. L'auteur cite trois manuscrits ayant appartenu à don Iñigo.

Notre présent exemplaire de la *Cité de Dieu* se retrouva plus tard dans la bibliothèque du Duc de Sussex, et c'est en 1844, à la vente de cette collection célèbre, que le British Museum en fit l'acquisition.

N° 54. PARIS, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, MSS. FRANC. 18 et 19. 1473

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

VOIR PLANCHES XLVII à LXIX incluse.

Description générale. — Deux vol. très gr. in-fol. Très beau vélin. Dimension des ff. : H. $0^{m},510 \times 0^{m},370$. Justification : $0^{m},350 \times 0^{m},235$. 2 colonnes avec $0^{m},023$ d'intervalle : 56 lignes.

Le Ms. 18 contient les dix premiers livres du traité, précédés des prologues, de la table des chapitres, de l'extrait des *Rétractations* et des explications de Raoul de Praelles. Il comprend 2 ff. blancs, 252 numérotés en chiffres romains rouges, dont le premier est A, le second I et le dernier 251, et 2 ff. blancs. Le fol. I (deuxième écrit) commence par ces mots : « corporaulx ou est consacré » et le 251e par : « droit. Car telles choses ».

Le Ms. 19 contient les douze derniers livres du traité, précédés de la table des chapitres et du prologue du Liv. XI et comprend 1 fol. blanc, 254 ff. numérotés de la même façon et 1 fol. blanc. Le fol. 2 commence par ces mots : « Le premier chapitre » ; le fol. 3 par : « icelle vérité » et le fol. 254 par : « de ces deux aages ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames en grosses lettres.

Reliure. — Maroquin rouge avec trois filets d'or et, sur les plats, les armes de France. Titre : LA CITÉ DE DIEU | TOME I; *idem*, TOME II, avec des fleurs de lis entre les nervures; XVIIIe siècle. Les armes de Malet de Graville sont peintes sur les tranches latérales.

Écriture. — Réglée rouge, en *lettre de court*, très claire et très régulière[1]. Titre courant en lettres rouges. Les en-tête des livres, des chapitres et des expositions sont écrits en rouge et tous les noms propres sont soulignés d'un trait de cette couleur. Sur le premier folio de garde du Ms. 18, on lit la mention suivante, d'une écriture du XVIIe siècle : *Ms. de la Bibliothèque de Messire Charles Maurice Le Tellier, archevesque Duc de Reims, R. 6712.2.* Et, à la fin du fol. 251, cette note : « Explicit decimus liber de civitate dei, deo gracias. 1469 ».

Sur la garde du Ms. 19, d'une écriture du XVe siècle[2] : *Ce deuxme volume de Saint Augustin de la Cité de Dieu, contenant XII liures et la fin du dit liure, est a moy*; sur

1. Nous savons par un passage d'une lettre de Robert Gaguin à Charles de Gaucourt, que nous transcrivons plus loin, que Gaucourt avait déjà employé un jeune scribe, nommé Noël, pour lui copier un exemplaire de *Justin*. Ce jeune homme, dont Gaguin déplore la nonchalance, est-il l'auteur du présent manuscrit? C'est ce que nous ne pouvons affirmer, car le *Justin*, qui nous servirait de point de comparaison, n'a pas été identifié jusqu'à présent.

2. D'après M. Thuasne, *Revue des Bibliothèques*, janv.-fév. 1898, p. 51, cette note serait de la main de Charles de Gaucourt. La suite a été grattée. Nous avons rencontré cette écriture sur quelques manuscrits ayant appartenu à Pierre II de Bourbon.

le premier folio de garde, la même mention de possession de Le Tellier, avec *R. 6712.3* et à la fin, en rouge, la note habituelle relative à la translation de Raoul de Praelles.

Initiales. — Peintes en tête des livres, elles sont tracées en couleur sur fond or et leur intérieur est parsemé de feuilles vertes et de fleurs multicolores. Elles n'ont aucune attache avec la bordure et sont moins importantes au tome II qu'au premier. Les petites initiales au commencement des chapitres et des expositions, plus petites et plus simples, sont peintes en or sur fond de couleur.

Bordures. — Elles entourent tout l'encadrement des miniatures et sont composées d'un léger semis de petites fleurs multicolores à points d'or, au milieu desquelles se détachent d'élégants rinceaux et des festonnages en or et en couleur. Des arbres, des animaux et des grotesques sont peints sur ce fond varié et souvent placés sur un petit tertre de verdure.

On distingue, répété à profusion, en général trois fois par feuillet, l'écusson : *de gueules à trois fermeaux d'or, 2 et 1*, de Malet de Graville, en surcharge sur celui de Gaucourt, dont on remarque encore, aux feuillets de tête des Liv. VII, IX, X, XI, XIX et XX, les *2 bars adossés, de gueules.* On aperçoit même, sous un grattage imparfait, la devise des Gaucourt : A LA PREMIERE, dans les marges des feuillets de tête des Liv. X et XXI. Enfin, on rencontre au commencement des Liv. VII, IX et X, les initiales A et C d'Agnès de Vaux et de Charles de Gaucourt, reliées par un lacs d'amour. Sur d'autres feuillets, ces lettres ont été grattées et le nœud a subsisté, quelquefois surchargé d'une ancre, comme aux Liv. XI, XIII, XVI, XVII, XVIII, XIX, XX et XXI. Quelques feuillets ne portent que les armoiries. Ajoutons que la miniature du fol. 3 v° du tome I est la seule qui, vu ses grandes dimensions, n'ait pas de bordure et qui, par conséquent, ne présente ni armes, ni lettres, ni emblèmes.

Provenance. — Les initiales A et C presque effacées que nous avons signalées dans les bordures, ainsi que les traces de la devise : A LA PREMIERE[1], s'appliquent à Charles de Gaucourt et à Agnès de Vaux, sa femme, et indiquent que ce personnage a possédé le manuscrit. Mais le fait que cet exemplaire fut exécuté à son commandement a été mis en lumière d'une façon indiscutable par M. Louis Thuasne[2]. En effet, dans ses recherches sur Robert Gaguin[3], cet érudit a découvert la lettre que le ministre des Tri-

1. Cette devise se trouve dans un exemplaire de la *Légende dorée*, Ms. fr. 184 de la Bibl. Nat., accompagnée de l'écu de la maison de Gaucourt : *semé d'hermines, à 2 barbeaux adossés de gueules.*

2. LOUIS THUASNE, *François Foucquet et les miniatures de la Cité de Dieu de saint Augustin*, article paru dans la *Revue des Bibliothèques*, n°s 1 et 2, janvier-février 1898, pp. 33-57, et *Roberti Gaguini Epistole et Orationes*, Paris, Bouillon, 1904, 2 vol. in-12°.

3. Robert Gaguin (1433-1501), ministre général de l'Ordre de la Trinité, fut un des champions les plus déclarés de la Renaissance. « Son importance particulière dans l'histoire de l'humanisme français à la fin du xve siècle tint bien plus à l'action qu'il exerça pendant un quart de siècle sur les esprits de son époque et à l'impulsion qu'il sut donner aux études, qu'à la valeur intrinsèque de ses propres œuvres ». (THUASNE, *Epistole*, tom. I, p. 161.) Vers 1468, il passa de la ministrerie de Verberie à celle de Tours et c'est alors qu'il dut faire connaissance avec les artistes de la célèbre école de cette ville et entrer en relation avec Maître François. La biographie de Robert Gaguin a été écrite par M. Thuasne en tête de son livre *Epistole et Orationes* avec une abondance de sources qui fait de cette étude un travail très remarquable. Nous y renvoyons le lecteur. On y verra qu'outre le *Justin*, que Gaguin avait fait exécuter par le scribe Noël pour Charles de Gaucourt, il avait fait copier un *Lucain* pour Jean de La Driesche, contrôleur des comptes du trésor (p. 43).

Nous connaissons un manuscrit qui lui a appartenu et qui porte des notes marginales et des inscriptions de ce religieux. C'est le Ms. 1715 de la Bibl. Mazarine, *Regula fratrum sancte Trinitatis et Captivorum*, etc. Le fol. 12 contient la signature de Robert Gaguin et le fol. 154 v° cette mention : « Robertus Gaguinus, major minister, 1483 mensis aprilis die decima quinta, hoc scripsit, anno undecimo sue majoritatis. Spes mea Deus ». La miniature du fol. 1 représente un Mathurin, avec la croix pattée rouge et bleue, adorant la Trinité, qui paraît être Gaguin. Il est encore représenté au fol. 1 du Ms. franç. 728 de la Bibl. Nat., *Commentaires de César*, en costume de général de l'Ordre de Sainte-Trinité et Rédemption des captifs chrétiens, robe blanche, croix pattée rouge et bleue sur la poitrine, présentant son manuscrit au petit roi

nitaires écrivait à Charles de Gaucourt[1], son ami, et dont les termes ne laissent pas de doute à ce sujet.

De cette missive nous ne retiendrons que les passages qui nous intéressent : « Robert Gaguin à Charles de Gaucourt, chevalier doré, salut. Les indications des mi- « niatures et l'agencement des « hystoires », que vous avez commandé de peindre aux « livres de la *Cité de Dieu*, ont été remis par nous au célèbre peintre François qui « les a exécutés dans la perfection, comme il s'y était engagé. C'est en effet un artiste « si parfait dans l'art de peindre qu'Apelles s'inclinerait à bon droit devant lui.... « Vous êtes heureux; votre fils ne l'est pas moins, qui vient d'être promu à l'évêché « d'Amiens.... Adieu, homme très noble. Parisiis, xiiij Kal. Septembris[2]. »

Il résulte de cette lettre que le manuscrit, dont le premier volume était déjà *copié* en 1469, d'après la note rubriquée que nous avons signalée plus haut, venait d'être *décoré* de ses peintures par un peintre nommé François à la date du 19 août 1473. En effet, c'est bien l'année 1473 dont il s'agit, puisque c'est par une bulle du 5 juillet 1473 que Sixte IV nommait évêque d'Amiens Jean de Gaucourt, fils de Charles de Gaucourt, chanoine de la cathédrale d'Amiens, protonotaire apostolique et maître des requêtes[3].

Charles VIII. Nous le retrouvons dans la miniature de présentation du même ouvrage de la Laurentienne, reproduite par Eugène Müntz, dans *La Renaissance en Italie et en France*, p. 476. Ces trois portraits sont contemporains de Gaguin. Nous devons aussi avoir un portrait plus ou moins ressemblant de Gaguin, ainsi que des courtisans qui entourent le jeune roi Charles VIII, dans la gravure de présentation qui orne le second feuillet de l'édition, sans date, sortie des presses de Pierre Levet, des *Commentaires de Jules César*, traduits en français par notre religieux. Il est représenté à genoux, portant la croix pattée sur la poitrine en sa qualité de ministre général de l'Ordre de Sainte-Trinité et Rédemption des prisonniers chrétiens. (Voir Claudin, *Histoire de l'Imprimerie en France*, tom. I, p. 417.)

L'effigie de ce religieux paraît encore dans *Portraits et Vies des hommes illustres* d'André Thevet, Paris, 1584, p. 530, en buste tourné à gauche, habit ecclésiastique, croix pattée. Cette gravure a été exécutée d'après le portrait en tapisserie que Gaguin avait fait faire et qui était conservé dans la Maison des Mathurins; elle a été reproduite dans la *Chronologie Collée*, Bibl. Nat., Dép[t] des Estampes (Ne 45), p. 418, n° 47. (Voir Thuasne, *op. cit.*, tom. I, p. 146, note.)

Enfin, nous verrons tout à l'heure, dans la miniature du Liv. X du Ms. 18, que nous décrivons, un Trinitaire, à qui le peintre, guidé par Gaguin, a pu donner ses traits.

1. Charles de Gaucourt, d'une ancienne famille du Berry, était fils de Raoul VI de Gaucourt, le célèbre grand-maître de l'hôtel sous Charles VII, et de Jeanne de Preuilly. Il était seigneur de Gaucourt, d'Argicourt près Montdidier, de Châteaubrun en Berry, de Robais, de Manicamp près Chauny, de Naillac, vicomte d'Acy. Le roi Louis XI le fit chevalier à Reims le jour de son sacre. Il le nomma conseiller et chambellan, le combla de faveurs et le chargea de nombreuses ambassades. En 1471, il lui commanda, comme gouverneur d'Amiens, d'approvisionner et de fortifier la ville. Le 21 juin 1473, par lettres datées d'Angers, il le commit au gouvernement de Paris avec le titre de lieutenant général. C'est en cette qualité qu'il conduisit au Louvre le Duc d'Alençon, qui venait d'être fait prisonnier. Puis, il fut envoyé en 1473 avec Bourré à Perpignan. Il reçut l'ambassade du Roi d'Aragon, fit visiter Paris au Roi de Portugal, en 1476, et l'année suivante procéda aux enquêtes préparatoires contre le Duc de Nemours. En 1482, il succomba à une maladie « de fievre et de raige de teste », épidémie qui fit de nombreuses victimes. « Il estoit ung beau et honneste chevalier, beau personnaige, saige homme et grand clerc ». Il fut enterré dans l'église de Saint-Jean-en-Grève. Il avait de grandes terres en Tardenois et en Vermandois, pour lesquelles lui et son fils soutinrent de nombreux procès. Il avait épousé, en 1454, Agnès, dite Collette, de Vaux, morte en 1471, fille de Jean de Vaux, seigneur de Saintines, et d'Anne Le Bouteiller, qui lui donna quatre fils et trois filles.

2. Voici le texte complet de cette lettre importante, tel qu'il a été publié par M. Thuasne aux pages 225-228 du premier volume de son ouvrage, texte que nous avons collationné sur le *Recueil* imprimé à Paris, par André Bocard, en 1498, fol. XIIII v°, où il occupe 22 lignes : « Robertus Gaguinus Carolo Gallicurto, equiti aurato. S. Liniamenta picturarum et imaginum rationes, quas libris *de Civitate Dei* prepingendas jussisti, a nobis accepit egregius pictor Franciscus, easque, ut ceperat, perpolitissime absolvit. Is enim est pingendi tam consumatus (*sic*) artifex, ut illi jure cesserit Apelles. Justinum praeterea omnem jamdiu complevimus; quem si Natalis tuus ad umbilicum perduxit, non satis scio. Adolescens in aliud forte raptus, labori parcit et tibi minime est obsecutus. Res autem tuas bene disponi omnes ipse desidero, quas audio meliores in dies fieri, quas, ut benigna et arridens tibi fortuna levat et auget, ita perpetuo foveat velim. Itaque non male esse rebus publicis speramus, donec tuis dirigentur consiliis et virtute. Nam praeter tuum ad litteras sempiternum amorem, probitatem quoque et tuam constantiam novi. Quare perge, et Deo in primis rationique obtempera. Tibi comes assit Justicia, quam nullus releget metus, nulla ira obnubilet, nulla inflectat cupiditas. Tibi bene est; filio preterea tuo bene cessit quem Ambianorum pontificatu illustratum habes. Itaque tuis fortunis congratulor : unum te oro, familiaribus me ennumera tuis; impera que facta a me voles, audiam et parebo. Vale, generosissime vir. Parisiis, xiiij Kal. Septembris ».

3. Thuasne, *op. cit.*, tom. I, p. 227, note.

En 1482, après la mort de Charles de Gaucourt, qui le conserva dans sa bibliothèque, le manuscrit passa entre les mains de son fils, Charles II du nom, qui eut de nombreux procès. Nous le retrouvons en 1488, mis en gage, chez Jean de Rueil, auditeur et conseiller du roi au Châtelet de Paris, qui le vendit[1] à Jean Bourré, trésorier de France, grand ami de son collègue Charles de Gaucourt. Gardé pendant quelque temps par cet important personnage[2], il passa durant sa vie[3] ou après sa mort, en 1506, entre les mains de Louis Malet de Graville[4] qui fit gratter les initiales et la devise de Charles de

1. Cette cession nous est connue par une pièce de la collection Clairambault, vol. 1052, p. 252, que M. Léopold Delisle a transcrite dans son *Cabinet des Manuscrits*, tom. II, p. 343 et dont nous donnons ici le texte :

« Nous Loys de Maumont et Pierre Assailly certiffions qu'il a esté ce jour d'uy payé, baillé et livré contant par « mons. M[e] Jehan Prevost, nottaire et secretaire du roy, a mons. M[e] Jehan de Rueil, audditeur et conseiller du roy nostre « sire ou chastellet de Paris, pour et en acquits de monseigneur de Gaucourt, la somme de deux cens cinquante livres « tournois, venuz et yssuz de la vente de deux livres, l'ung nommé la Cité de Dieu en deux volumes et l'autre Boesses, « de consolacion, qui estoient engaigé avecques ung chauffrain d'argent a la façon de la genette, qui ont esté par nous « vendus et livrez a mons. du Plessis Bourré le pris et somme de trois cens livres tournois, lesquelles sommes nous avons « receues tant en une quittance dudit de Rueil de ladicte somme de II[c]L l. t. que en cinquante livres tournois qu'il « nous a baillee contans. Et au regard du chauffrain, il est encores demouré es mains dudit de Rueil. De laquelle somme « de III[c] l. t. dessusdicte nous promettons acquitter mondit S[r] du Plessis et ladicte prevosté enver mondit S[r] de Gaucourt « et tous autres. Tesmoing nos seingz manuelz cy mis le premier jour de fevrier mil IIII[c] IIII[xx] et sept. Loys de Maumont. « — Assailly ».

2. Jean Bourré (1423-1506) naquit à Château-Gontier, fit ses études de droit et entra comme clerc chez un procureur pour y faire son apprentissage juridique. Attaché à la personne du dauphin Louis, il le suivit pendant les années difficiles et fut l'objet de sa faveur, quand il devint roi de France. En 1461, il fut nommé secrétaire et, de ce fait, entra en relation avec tout le monde de la cour. Il accompagnait le Roi dans ses voyages et jouait le rôle de chef de cabinet. En 1463, il accomplit une mission de concert avec Étienne Chevalier, puis il devint contrôleur de la Recette en Normandie et, à l'époque de la guerre du Bien Public, conseiller et maître des comptes. Gouverneur de Langeais, il acheta le château de Plessis-du-Vent, qu'on appela Plessis-Bourré (Dép[t] de Maine-et-Loire, com. d'Ecuillé). De là lui vint le nom de M. du Plessis sous lequel nous le voyons souvent désigné. Il fit de grands frais dans cette habitation, qui fut achevée en 1472 et dans laquelle il avait entassé nombre de belles choses, des manuscrits (notre exemplaire de la *Cité de Dieu*, le Ms. 823 de la Bibl. Nat., où deux rébus donnent le nom de Bourré et de sa femme, et le Ms. 815 de la Bibl. d'Angers, etc., etc.) et quantité de papiers intéressants, qui figurèrent plus tard dans la collection Gaignières. (M. Vaesen en a dressé le catalogue chronologique dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, vol. 43, 44, 45 et 46, articles réunis en volume, Paris, 1886, in-8°.) Il fut nommé capitaine de la place de Montaigu et trésorier de France. Entre temps, il avait assisté en 1473, comme témoin, au mariage de son ami Philippe de Comines. Devenu en 1477 gouverneur du Dauphin, il résidait à Amboise et, quand son élève monta sur le trône, il fut un des seuls qui jouit de la faveur du nouveau Roi, aidé par sa femme Marguerite de Feschal, qui avait toute la confiance de la régente Anne. C'est en 1485, quand il était capitaine du château d'Angers, qu'il rédigea son testament. Il ne mourut qu'en 1506, âgé de 82 ans. (Cf. Bricard, *Un serviteur et compère de Louis XI, Jean Bourré, Seigneur du Plessis*, Paris, 1893, in-8°.) M. Léopold Delisle a publié une *Note sur un livre offert à Jean Bourré, conseiller de Louis XI, par Ambroise de Cambrai, chancelier de l'Université de Paris*, dans le *Journal des Savants*, 1902, pp. 332-338.

3. Nous nous demandons si, dans l'intervalle, il n'a pas figuré dans la librairie de Pierre de Bourbon, car nous retrouvons sur plusieurs manuscrits de ce prince des notes de la même écriture que celle que nous avons signalée sur la garde du Ms. 19.

4. Louis Malet (1442-1516), seigneur de Graville, de Marcoussis, de Seez, de Bernay, de Montaigu, de Milly en Gâtinois, de Bois-Malesherbes et de Chastres, amiral de France, gouverneur de Picardie et de Normandie, chevalier de l'ordre du Roi et capitaine des cent gentilhommes de sa maison, fut un des hommes qui eurent le plus de crédit et d'autorité sous les règnes de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII. Il était fils aîné de Jean VI Malet, mort en 1482, et de Marie de Montauban. Jusqu'à la mort de son père, il se faisait appeler sire de Montaigu, du nom d'une terre qui entra dans la famille des Malet par le mariage de Jean V Malet avec Jacqueline de Montaigu, fille de Jean, l'infortuné grand-maître, sous Charles VI. Le roi, par lettres de 1476, le qualifiait de « amé et feal cousin », car sa grand-mère était Bonne Visconti, de Milan; il le nomma son conseiller et son chambellan. En 1477, il reçut quelques-unes des terres confisquées au malheureux Jacques d'Armagnac. Mais c'est sous Charles VIII que sa fortune prit de l'essor, car il dirigea les affaires comme premier ministre d'Anne de Bretagne. Nommé amiral de France en 1487, il joua un grand rôle dans les guerres de l'Ouest. Louis XII lui conserva la faveur dont il avait été honoré sous son prédécesseur. En 1508, il se démit de sa charge d'amiral en faveur de son gendre, Charles d'Amboise, mais peu de temps après, en 1511, à la mort de ce dernier, il en reprit l'emploi. Dans sa vieillesse il se retira dans sa terre de Marcoussis qu'il se complut à embellir. Ses dernières années furent assombries par ses démêlés avec sa fille, la célèbre Anne, qui se fit enlever et épouser par Pierre de Balzac, seigneur d'Entraigues, et qu'il voulut déshériter. On cite de lui un beau trait de désintéressement : il refusa le remboursement de 80 000 livres qu'il avait prêtées au Roi, alléguant tous les bienfaits qu'il avait reçus de son souverain. Il rédigea son dernier testament, en 1516, à Marcoussis et mourut dans cette terre, peu de temps après, le 30 octobre. Il habitait à Paris, à la fin de sa vie, l'hôtel qu'il avait acheté, en 1507, à Jacques d'Estouteville et qui avait été habité tour à tour sous

Gaucourt et peindre en surcharge ses armoiries : *de gueules à 3 fermeaux d'or, 2 et 1*, accompagnées d'une ancre[1]. Ce puissant seigneur avait une collection de beaux livres[2]. Nous citerons entre autres un *Romuleon* (Ms. fr. 364 de la Bibl. Nat.[3]), et un *Chevalier deliberé* (Ms. n° 1886 du Musée Condé) avec les armes dans le collier de l'Ordre de Saint-Michel. On pense qu'à sa mort ils durent entrer, du moins en partie, en possession de sa fille Anne[4], épouse de Pierre de Balzac, seigneur d'Entraigues, car on en a retrouvé les débris[5] chez les d'Urfé, Claude d'Urfé ayant épousé la fille d'Anne de Graville. Toutes les recherches que nous avons pu faire dans les papiers de Marcoussis ne nous ont rien appris de certain à cet égard[6].

Quoi qu'il en soit, notre manuscrit, après avoir disparu pendant près de deux cents ans, se retrouva au XVIIe siècle, ainsi qu'en témoigne la mention que nous avons transcrite plus haut, dans la bibliothèque de Charles-Maurice Le Tellier, archevêque de Reims, qui, à la fin de l'année 1700, en fit don au Roi[7]. Inscrit au catalogue de la Bibliothèque Royale, il n'est plus sorti de ce dépôt.

Miniatures. — Elles sont constituées par vingt-quatre grandes peintures, à mi-page, dont quelques-unes sont divisées en plusieurs registres. Nous avons vu qu'elles sont l'œuvre d'un peintre nommé François, que Gaguin qualifie : « d'excellent et supérieur à Apelles », ce qui n'est pas un mince éloge sous la plume de ce religieux. M. Thuasne a pensé aussitôt qu'il s'agissait de François Foucquet, fils du grand Jehan Foucquet, peintre du roi Louis XI. Nous savons, en effet, que ce grand artiste avait deux fils, Louis et François, qui pratiquaient la peinture. Jean Brèche, savant jurisconsulte, né à Tours en 1510, nous donne à ce sujet des renseignements précis[8].

Charles V par Hugues Aubriot et sous Charles VI par Jean de Montaigu. Ces deux personnages avaient possédé comme lui un exemplaire de la *Cité de Dieu*, ainsi que nous l'avons raconté plus haut. (Cf. Perret, *Notice biographique sur Louis Malet de Graville*, Paris, 1889, in-8°; *Le Ménagier de Paris*, Paris, 1846, in-8°, tom. II, p. 253, et Malte-Brun, *Histoire de Marcoussis*, Paris, Aubry, 1867.)

1. Cette marque ne nous apprend pas la date à laquelle le manuscrit entra dans la bibliothèque de Malet de Graville, car celui-ci fut élevé à la dignité d'amiral en 1487 et le manuscrit à ce moment était encore chez Jean de Rueil.

2. M. Léopold Delisle, *Le Cabinet des Manuscrits*, tom. II, p. 381.

3. Au fol. 13 de ce volume, on remarque les armes de Graville dans l'initiale, et, dans la miniature, Louis Malet, représenté suivi de ses serviteurs et recevant l'hommage du manuscrit.

4. Elle avait plusieurs anagrammes : *J'en garde un leal*, *An vellere digna*, etc.

5. Par sa fille, Jeanne de Balzac, Anne de Graville fut l'arrière-grand'mère du célèbre auteur de l'*Astrée*, Honoré d'Urfé, entre les mains duquel le manuscrit de Cheltenham a dû probablement passer, ainsi qu'il est arrivé pour plusieurs autres volumes venant d'Anne de Graville et de son père l'amiral, que la Bibliothèque Nationale possède aujourd'hui. Cf. M. Paul Durrieu, *Les Manuscrits à peintures de Cheltenham*, 1889, p. 50.

6. Le château de Marcoussis, qui appartient maintenant à Mme la comtesse Alice de La Baume-Pluvinel, dont la bienveillante amabilité égale la connaissance approfondie de tout ce qui concerne cette habitation, est riche encore en Archives intéressantes et bien classées. Nous ne parlerons pas du fameux terrier, orné de belles miniatures, qui y est conservé et qui figurait à l'Exposition de 1867, mais d'un inventaire comprenant 397 ff. et ainsi intitulé : *Inventaire, Prisee, et Estimacion des seigneureries et fiefs provenant de la succession de defunt Mre Louis de Graville, noble et puissant seigneur dudit lieu, de Marcoussis, Milly en Gatinois et de Bois-Malesherbes, conseiller, chambellan du Roi et admiral de France, et de noble dame Marye de Balzac, en son vivant sa femme, dressé le 29. juillet 1518, à la requeste de noble et puissant seigneur Pierre de Balzac, seigneur dudit lieu et baron d'Entraigues, et de demoiselle Anne de Graville, sa femme.* Cet inventaire n'est à proprement parler qu'un terrier ne relatant que les noms des propriétés avec les redevances y attachées. D'autres inventaires, également conservés à Marcoussis, sont datés d'époques plus rapprochées. C'est ainsi que celui de 1652, fait après le décès de dame Catherine Del Bene, femme du seigneur de Balzac, baron d'Entraigues, est intéressant par la description du mobilier et par l'énoncé des papiers, contrats, titres, etc., etc.; mais aucun de ces documents ne donne de renseignements quelconques sur les manuscrits et les livres.

7. M. Léopold Delisle, *Le Cabinet des Manuscrits*, tom. I, p. 302.

8. *Joannis Brechaei, Turonensis jureconsulti, ad titulum Pandectarum de verborum et rerum significatione Commentarii*.... Lugduni, apud Joannem Temporalem, 1556, in-fol. p. 410. (Bibl. nat., Inv. F. 1279.) « Scatet enim celebris haec ipsa Turo omni artificum excellentissimorum genere. Inter statuarios et plastas extitit Michaël Colombus, homo nostras et qui coelebs totam vitam egit : quo certe alter non fuit praestantior. Inter pictores Joannes Foucquettus atque ejusdem filii Lodoicus et Franciscus. Quorum temporibus fuit et Joannes Poyettus, Foucquetiis ipsis longe sublimior optices et

De plus, le caractère et le style de nos miniatures découlent d'une façon évidente de l'école de Tours. L'hypothèse de M. Thuasne, appuyée sur cette dernière remarque, est donc probable, et nombre d'écrivains s'y sont ralliés; mais elle aurait besoin d'être vérifiée par un texte précis, car elle a soulevé quelques objections[1]. On a fait remarquer que François, cité après Louis dans le texte de Jean Brèche, devait être le cadet et qu'il n'aurait eu, vers 1469, époque à laquelle le manuscrit copié lui avait été confié, qu'une vingtaine d'années, si on suppose que Jehan Foucquet ne s'est marié qu'après son voyage de Rome, qui eut lieu vers 1445[2]. Or, peut-on affirmer qu'à cet âge il avait acquis la maîtrise qui est attestée et par son œuvre et par les louanges enthousiastes de Robert Gaguin?

N'est-il pas singulier aussi que Gaguin, qui connaissait bien les personnages de la cour de Louis XI, et qui écrivait à Gaucourt, chambellan de Louis XI, n'ait pas spécifié que le peintre François était le fils de Jehan Foucquet, peintre de Louis XI. C'était donner un renseignement de nature à justifier le choix qu'il avait fait.

D'autre part, tout peintre de valeur, appelé François et dont le faire rappellerait la manière de Jehan Foucquet, pourrait être identifié avec notre miniaturiste. Or, malgré ce qu'on a pu dire, deux enlumineurs de ce nom, qui ne font peut-être qu'un seul et même personnage, sont cités par des textes d'archives comme vivant en France à cette époque.

Le premier est François, l'enlumineur, qui était attaché à la maison de Charles II d'Anjou, comte du Maine. Nous ne savons rien de lui ni de ses œuvres et nous ne le connaissons que par une mention de son nom qui se trouve dans un document du temps[3].

Le second est François Colombe. Et encore faut-il distinguer deux Colombe portant ce prénom[4]. L'un aurait été le père de Michel et de Jean[5]. Nous ne connaissons aucune œuvre pouvant lui être attribuée et son existence même est assez problématique[6]. L'autre, qui était le neveu du grand sculpteur et le fils dudit Jean, est cité dans une quittance, datée du 3 décembre 1511, de laquelle il ressort qu'il fut chargé par son oncle d'enluminer les maquettes du tombeau du duc Philibert de Savoie[7]. Il mourut l'année suivante, en 1512. Neveu de Michel Colombe, qui était très lié avec Jehan Foucquet, et habitant Tours et la région de l'Ouest, il est bien permis de supposer qu'il a reçu les leçons du grand peintre et qu'il s'est inspiré de sa manière.

picturae scientia. Hos demum sequuti sunt Joannes Ambasius, Bernardus et Joannes Deposaeus ». C'est peut-être un troisième fils de Foucquet qu'on trouve en 1498, avec des compagnons tourangeaux, maître d'œuvres au château de Gaillon. (V. G. Lafenestre, *Jehan Fouquet*, Paris, 1905.)

1. Voir l'intéressante introduction que M. George F. Warner a mise en tête de l'ouvrage publié par M. Henry Yates Thompson et par lui, et intitulé : *Valerius Maximus*, London, B. Quaritch, 1907, in-fol., pp. 13-17.

2. Charles de Grandmaison, *Bulletin de l'art ancien et moderne*, nos 31 et 32, 1899.

3. *État des officiers domestiques de l'hostel de Charles d'Anjou, second du nom, comte du Maine, pour l'année 1473*. Bibl. Nat., Mss. fr. 7853, fol. 241, et 7855, fol. 714. Cette mention a été relevée par M. Bernard Prost dans *Archives historiques, artistiques et littéraires*, tom. I, 1889-1890, pp. 425-437. Elle est ainsi conçue : « En 1473, Maître François l'enlumineur et son compagnon ». (Voir Thuasne, *Epistole et orationes*, tom. I, p. 226, note).

4. Paul Vitry, *Michel Colombe*, Paris, 1901, p. 412.

5. C'est ce Jean qui, en qualité d'enlumineur du Duc de Savoie, a achevé le manuscrit de l'*Apocalypse*, actuellement conservé à la Bibliothèque de l'Escorial. Cf. Comte Paul Durrieu, *Les Très Riches Heures du Duc de Berry*, p. 110.

6. Giraudet, *Artistes tourangeaux*, p. 87.

7. Charvet, *Jehan Perreal, Clément Trie et Édouard Grand*, Lyon, 1874, p. 83. « Je, Michiel Coulombe, habitant de Tours et tailleur d'ymaiges du Roy nostre sir, tant en mon propre et privé nom, comme es nom de Guillaume Regnault, tailleur d'ymaiges, et Bastyen François, maistre masson de l'eglise Saint-Martin de Tours, et François Coulombe, enlumineur, tous mes nepveux, confesse avoir receu.... » Voir aussi dans le *Journal des Arts* du 19 février 1902 un article de Jean Laurent sur Michel Colombe.

On peut aussi considérer le nom de François comme un nom patronymique. Une famille de Tourangeaux, dont plusieurs membres furent des artistes, a porté pendant plus de deux siècles le nom de François[1]. Nous en retrouvons un exemple dans cet ymagier, Bastien François, que nous voyons cité dans l'acte de 1511, et dans Saturnin François.

Enfin, quelques auteurs ont pensé que l'expression « Pictor Franciscus » de la lettre de Robert Gaguin pouvait être traduite par : *un peintre français*. Cette assertion ne nous paraît pas admissible, surtout sous la plume d'un Français.

De cette discussion, il ressort que la question est loin d'être élucidée. Espérons que des textes nouveaux seront prochainement découverts, qui nous donneront le mot de cette énigme et contentons-nous pour le moment d'appeler notre enlumineur, *Le Maître François*, tout court, comme étant l'auteur incontestable des belles miniatures du Ms. 18-19 de la Bibliothèque Nationale.

Ce n'est pas un ouvrier, ni un simple enlumineur de métier, mais bien un véritable artiste qui a composé et colorié ces belles histoires.

L'ordonnance de ces peintures est remarquable de clarté et de pondération. Tout y est harmonieux, mesuré et équilibré. Les personnages se meuvent avec aisance et, par la vivacité de leurs mouvements et la diversité de leurs attitudes, ils constituent des scènes narratives des plus vivantes. Les physionomies, sont, il est vrai, assez banales et manquent d'expression personnelle, mais elles sont empreintes d'une dignité simple qui en rehausse l'élégance. On pourrait cependant constater chez leur auteur un tempérament trop pondéré et réfractaire à toute sensibilité. Comme le peintre dont il se rapproche le plus, Thierry Bouts[2], il manifeste une absence complète d'effusion.

Sur un dessin très soigné, le peintre applique toute la gamme des couleurs et dans les tons les plus vifs, mais avec un art qui sait les fondre merveilleusement. Il possède une manière qui lui est propre de distribuer les différents groupes sur plusieurs plans s'échelonnant en perspective; en avant, les personnages et les objets ressortent vivement par le ton chaud de leur coloris et surtout par des rehauts d'or qui les mettent en lumière; un peu plus loin, ces ors disparaissent et, dans les fonds, les couleurs vives font place à des tons neutres, bruns et mauves, qui se marient d'une agréable façon aux détails du paysage. En observant avec attention cette technique, on s'aperçoit que le peintre travaille ses dessous avec beaucoup de soin. Il fait jouer les couleurs avec un instinct étonnant, couvrant ses jaunes de rouges et ses roses grenat de bleus, de telle sorte que les objets, loin de se heurter, se fondent dans des nuances pleines et discrètes du plus heureux effet.

Il en est de même du paysage, qui n'offre plus le type conventionnel de ses rochers, de ses collines et de ses arbres disséminés, mais qui devient une représentation réelle et sincère de la nature avec ses lointains fondus dans des tons brumeux. Le premier plan présente un vert foncé, strié de petites touches bistres, puis, à mesure qu'on s'éloigne, il devient vert tendre et enfin tire sur le bleuâtre, qui se fond avec le ciel pâle de l'horizon. Les arbres ont leurs troncs rehaussés d'or et leurs feuillages pointés de touches lumineuses qui donnent l'illusion du soleil se jouant dans les feuilles. Ce même procédé s'applique aux cours d'eau qui sillonnent les vallées en s'enfuyant dans le

1. Charles de Grandmaison, *op. cit.*
2. Voir sur ce peintre une excellente étude de M. Arnoldt Goffin, Bruxelles, 1907, in-8°.

lointain et qui laissent des impressions délicieuses de fraîcheurs matinales et d'atmosphère humide.

L'artiste, tout rempli de l'enseignement de Foucquet, est un des meilleurs représentants de l'école de Tours. Il a pu s'inspirer dans sa composition de la belle ordonnance italienne, de l'équilibre florentin et du chaud coloris des Flamands; mais ce qui lui est propre, dans cette synthèse si admirablement fondue, c'est la grâce et l'aisance françaises, la vivacité des mouvements, l'aspect narratif des scènes et, par-dessus tout, le charme du paysage, « délicieux dans ses brumes légères et transparentes[1] » que nous ne retrouverons plus qu'au XIXe siècle dans notre admirable école de Fontainebleau. Ajoutons que la représentation des monuments est essentiellement nationale et qu'elle s'inspire de la seule architecture française, aussi bien civile que religieuse. N'est-il pas permis de supposer que Jehan Foucquet, qui habitait Tours en qualité de peintre du Roi, qui venait de décorer le frontispice des *Statuts de l'Ordre de Saint-Michel* (1470), le *Livre d'Heures* de Marie de Clèves, duchesse d'Orléans (1472) et qui travaillait de concert avec Michel Colombe (1474), a été pour quelque chose dans la composition de ces belles peintures?

L'artiste a, comme Jehan Foucquet, le don précieux de masser des assistants sans qu'il y ait trace d'encombrement, et ce travail de composition s'exerce chez lui sans effort. La clarté, à défaut d'émotion, est sa qualité suprême et le rapproche peut-être des artistes italiens, de Benozzo Gozzoli particulièrement; mais il regarde cependant vers le Nord, dont il s'est assimilé tout le réalisme, en y ajoutant nous ne savons quoi de délicieux, de vaporeux et d'intime dans les paysages.

Ses rivières s'enfuient vers le lointain avec un calme attachant, qui nous invite à suivre leur cours paisible et ombragé.

Ses draperies, très variées, sont souvent ajustées à la taille, mais restent souples et modèlent les corps. Enfin, son art est imbu de réalisme, mais ne tombe jamais dans la grossièreté et dans cette vulgarité que nous avons quelquefois déplorées dans nos précédentes miniatures, dues aux artistes du Nord.

En un mot, par la composition un peu sèche, mais essentiellement narrative, il procède de Thierry Bouts (Voy. *La Cène*, dans l'église de Saint-Pierre de Louvain et *La Sentence inique de l'Empereur Othon*, du Musée royal de peintures de Bruxelles) et de l'école de Harlem et de Louvain; mais par l'entente du décor intérieur et du paysage, il est le continuateur de Jehan Foucquet, près duquel il a dû travailler à Tours.

Notre manuscrit fait partie d'une famille bien déterminée, qui comprend trois et même quatre exemplaires, tous de la traduction française de Raoul de Praelles. Il en est le prototype (Cf. le Tableau de la *Famille n° 5* que nous avons dressé pp. 196 et 197). En effet, nous verrons plus loin (Descript. n° 55) que le manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève en est une réduction, due au même artiste, et que le manuscrit des Bibliothèques de La Haye et de Nantes (Descript. n° 56), sorti également du même atelier, en est, au contraire, un développement considérable. Enfin, le manuscrit de la Bibliothèque de Mâcon (Descript. n° 57), qui a été décoré par un tout autre peintre, découle du manuscrit de Gaucourt dont il reproduit exactement quelques tableaux.

On est autorisé à penser que le Maître François a enluminé d'autres manuscrits que ceux que nous venons de citer. Son talent ne pouvait manquer de s'exercer sur

1. M. Paul Durrieu, *Jacques de Besançon*, p. 29.

d'autres œuvres d'art et nous avons été amené à rechercher quelle pouvait être sa part dans la décoration des beaux livres de son époque. Tout d'abord nous avouons n'avoir jamais trouvé sa signature[1] et nous ne croyons pas que son nom ait été rencontré dans d'autres documents que ceux que nous venons de citer. Dans ces conditions, nous avons eu recours à la méthode incertaine des comparaisons et nous avons recherché quels étaient les manuscrits qui semblaient avoir été historiés par la main de notre artiste. Nous avons retenu les livres suivants :

1° British Museum, Mss. Harley 4374-4375, *Valerius Maximus*. Cet exemplaire, qui a appartenu à Philippe de Comines, dont il porte les armes, comme le manuscrit de la *Cité de Dieu* de La Haye-Nantes et le monogramme présumé de Philippe et de Hélène, offre des ressemblances évidentes de style dans les attitudes et les costumes des personnages, le coloris rehaussé d'or des vêtements, la disposition des scènes et les détails de l'architecture exclusivement française[2]. Elles n'ont pas échappé à l'œil exercé de M. Georges F. Warner, l'éminent conservateur du British Museum[3], qui les a signalées deux fois et leur a consacré une intéressante dissertation, dans laquelle il fait ressortir les analogies de style de ces peintures avec celles de la fameuse école de Tours[4].

2° British Museum, Add. Ms. 35321, *Boccace*, *Des cas des hommes et femmes illustres*, don du Baron Ferdinand de Rothschild. Cet exemplaire, dont nous avons reproduit (*Planche LIX*) la peinture du fol. 180, offre bien des points communs avec les bordures et la décoration de notre manuscrit[5]. Tous deux semblent bien du même artiste.

1. Nous considérons pour notre part qu'il est absolument rare de rencontrer des signatures d'artistes dans les peintures des manuscrits. En effet, comme nous l'avons déjà dit p. 204, nous pensons que les lettres inscrites sur les broderies des vêtements ou sur certaines parties de l'ameublement, sont en général sans objet. Cependant, nous avons remarqué dans les peintures des présents manuscrits, miniatures des Liv. XIV, XV et XVIII par exemple, le mot *Andre* et les lettres *rioni* ou *aigne* qui pourraient bien se traduire par André Montaigne. Or, cet André Montaigne est cité comme un des meilleurs enlumineurs du temps par Jean Pèlerin, dit le Viateur, dans le *De artificiali perspectiva*, 3e édit., Toul, 1521, in-folio :

« Berthelemi Fouquet, Poyet, Copin
« André Montaigne et d'Amyens Colin ».

Cf. Anatole de Montaiglon, *Notice historique et bibliographique sur Jean Pèlerin, chanoine de Toul, et sur son livre De artificiali perspectiva*, Paris, Tross, 1861. Nous savons qu'on a voulu l'identifier avec le célèbre Andrea Mantegna qui vivait, à la même époque, en Italie. Mais, sans chercher si loin, rien ne s'oppose à ce qu'il ait existé un peintre français du nom de Montaigne, qui aurait été le collaborateur de Maître François. Cf. J.-A. Crove et G.-B. Cavalcaselle, *Les Anciens Peintres flamands*, Bruxelles, Heussner, 1862, in-8°, Notes et additions, p. CCCXXIX.

Il y avait aussi à ce moment Pietre André, « huissier de salle et peintre de Mgr d'Orléans, artiste très en vue et considérable, auquel on a attribué le *Jugement dernier* de la chapelle du château de Châteaudun, et qui peignit, en 1472, un grand rétable, *la Nativité*, pour Plessis-lès-Tours ». (Cf. G. Lafenestre, *Jehan Fouquet*, Paris, 1905.)

2. Pour l'ordonnance des scènes, comparer la miniature du Liv. XVIII de la *Cité de Dieu* de Nantes (*Planche XCVI*) avec celle du Liv. IV du *Valerius Maximus*, et, pour les chevaux pommelés, la vignette du fol. 79 de la *Cité de Dieu* de la Haye (*Planche LXXXVI*, *d.*) avec la peinture du Liv. II du même *Valerius*. Nous avons reproduit (*Planches LVII* et *LVIII*), les peintures des Liv. II et V de ce dernier manuscrit.

3. George F. Warner, *Illuminated Manuscripts in the British Museum*, second series, et, de concert avec M. Henry Yates Thompson, *Valerius Maximus*, *Miniatures of the School of Jean Fouquet*, in-fol., London, Quaritch, 1907, pp. 13 et 14. Cet exemplaire faisait partie de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, comme le Ms. 246, *Cité de Dieu*, mais il en a été enlevé au commencement du xviiie siècle. On trouvera la reproduction d'une de ces miniatures dans le petit volume, *Illuminated Manuscripts* de M. John W. Bradley, p. 213.

4. Un juge des plus compétents, le très aimable docteur W. G. C. Byvanck, directeur à la fois de la Bibliothèque royale de La Haye et du Museum Meermanno-Westreenianum, nous a fait remarquer, à la suite d'une observation de M. Georges F. Warner, qu'un certain type de personnage se rencontrait dans le *Valerius Maximus* de Londres et dans la *Cité de Dieu* de La Haye. En effet, dans la petite vignette du fol. 455 v° du manuscrit de la *Cité de Dieu* de La Haye (*Planche LXXXVIII*, *a.*), nous distinguons, au centre, un Philosophe que nous retrouvons, sous les traits du consul Publicola, dans le compartiment de gauche du deuxième registre de la miniature du Liv. IV du *Valerius Maximus*.

5. Cf. un très bon article de Sir Edward Maunde Thompson, paru dans le *Burlington Magazine* de juin 1905, avec planches, dans lequel l'auteur incline vers la même attribution. Nous retrouvons dans la Planche III, annexée à cet article, les mêmes annelets, bonnets, pierres des chemins, vaches, que dans nos tableaux du manuscrit de Gaucourt.

3° Bibl. Nat., Ms. fr. 244-45, *Légende dorée*. Exécuté entre 1477 et 1486 pour Antoine de Chourses et pour sa femme, Catherine de Coëtivy, dont il porte les armoiries et les chiffres entrelacés, il a été brillamment décoré par plusieurs artistes[1]. La petite miniature du fol. 97 du second volume rappelle beaucoup celle du fol. 44 v° de notre manuscrit de Nantes. Même chaire, même attitude du prédicateur, même pose de la petite dame, assise aux pieds de la chaire, même tonalité. Il en est de même de la représentation de la Toussaint, fol. 156 du second volume, qui est la copie presque exacte de celle du fol. 406 de notre manuscrit de Sainte-Geneviève : même disposition générale, même coloris, même représentation de la Trinité. (Voir : *Planches CI, a., LX* et *LXXII.*)

4° Bibl. Nat., Ms. fr. 9186, *Conpendion ystourial*, dit le *Mignon*. Exécuté pour Jacques d'Armagnac et passé ensuite dans la librairie de Tanneguy Du Châtel. La 2e partie, qui contient l'extrait de la *Cité de Dieu* et le *Commentaire* de Raoul de Praelles, paraît avoir été illustrée dans l'atelier de Maître François. Les miniatures des ff. 298 et 301, l'Enfer et le Paradis, semblent être inspirées par les similaires de la *Cité de Dieu* de la Bibl. Sainte-Geneviève[2]. (Voir : *Planches LXI, LXII* et *LXXII.*)

5° Vienne, Bibl. Imp., Ms. 2551, *Le Songe du vieil Pelerin.* Nous donnons (*Planche LXIII*) la reproduction du fol. 10 de ce manuscrit qui a appartenu à Tanneguy Du Châtel et qui, par la représentation des rochers, des chemins et des lointains aussi bien que par la façon de grouper les personnages, rappelle de la façon la plus exacte la manière du peintre du Ms. 18-19 de la Bibliothèque Nationale.

6° Vienne, Bibl. Imp., Ms. 2559, *Pétrarque*, *Les Remèdes de l'une et l'autre fortune*. Ce manuscrit, qui a figuré dans la librairie de Carlat, au Duc de Nemours, a aussi appartenu à Tanneguy Du Châtel et porte les armoiries de sa famille. Nous donnons la reproduction des miniatures qui décorent les ff. 5 v° et 133. (*Planches LXIV* et *LXV.*) Il n'est pas possible de ne pas être frappé de la ressemblance évidente que présentent ces peintures avec celles de notre Ms. 18-19 et celles du *Valerius Maximus* et du *Boccace* du British Museum.

7° Genève, Bibliothèque de la Ville, Ms. franç. 79, *Compendion historial de Henry Rommain*, manuscrit qui a été exécuté pour Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, dont on voit la devise à demi effacée. Les armes, *de gueules à 3 pals d'or chargés chacun en chef d'un diamant*, qui ont été rapportées sur l'écusson du Duc de Nemours, sont celles des Pierrevive, famille lyonnaise, d'origine italienne, alliée aux Gondi[3]. Les peintures et les bordures nous paraissent être de la même main que la décoration du Ms. 18-19 de la Bibl. Nat. et celle du manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Nous renvoyons le lecteur aux quatre *Planches LXVI à LXIX*, miniatures des ff. 204 v°, 392 v°, 471 v° et 475, que nous avons fait tirer de cet exemplaire. On conviendra que cette illustration rappelle dans ses détails la manière du Maître François.

Nous citerons encore comme exemple le Ms. Egerton 2045 du British Museum,

1. Cf. Paulin Paris, *Les Manuscrits françois*, Ms. 6889[2 et 3], et M. Paul Durrieu, *Jacques de Besançon*, p. 82. Le mariage d'Antoine de Chourses est de 1477 et sa mort de 1486.

2. Cf. M. Louis Thuasne, *François Foucquet*, dans la *Revue des Bibliothèques*, janv.-fév. 1898, p. 56.

3. M. Hippolyte Aubert de La Rue, qui a bien voulu nous témoigner son intérêt en nous informant de ce détail, publie sur les manuscrits Petau de la Bibliothèque de Genève un travail des plus intéressants. (*Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1909, pp. 248-302. 1er art.) — Cf. M. Émile Picot, *La mère des Gondi, notice sur Marie-Catherine de Pierrevive, dame du Perron*, lecture faite à la séance annuelle des cinq Académies, le 25 octobre 1897, et *Les Italiens en France au XVIe siècle*, 1re partie, Bordeaux, Feret, 1902, in-8°, pp. 37-40.

Heures, à l'usage de Paris, qui a appartenu à Pierre de Luxembourg, comte de Saint-Pol, mort en 1482, puis à Philippe de Clèves, et dont quelques miniatures rappellent le faire de notre peintre. Quant au Ms. 113 de la Bibl. Nat., *Lancelot du Lac*, et au Ms. 273-274 du même dépôt, *Tite-Live*, nous pensons que le premier a été peint par un artiste de la même école, mais non de la main de Maître François, et que le second a été décoré par un peintre qui se rattache de plus près à l'école de Jehan Foucquet.

Un détail qui a retenu notre attention et que nous avons rencontré dans presque tous ces petits tableaux, c'est la présence, comme signe ornemental, d'annelets ou médaillons sur la bordure des dalmatiques des évêques, sur celle d'étoffes de recouvrement et sur l'encadrement des portes[1].

On remarquera que tous ces manuscrits, sortis, comme nous le croyons, de l'atelier de Maître François, ont tous été exécutés pour des personnages vivant entre 1460 et 1480, ou leur ont appartenu. Ces amateurs, qu'on rencontre à la cour de Louis XI ou dans la haute société de l'époque, sont connus en partie par la richesse de leurs librairies. C'étaient Jacques d'Armagnac, Tanneguy Du Châtel, le Comte de Saint-Pol, Charles de Gaucourt, Mathieu Beauvarlet, Philippe de Comines, etc. Il est permis de penser que le peintre François était l'enlumineur attitré de ce groupe de bibliophiles.

Voici maintenant la description détaillée des peintures de notre manuscrit. On verra comment l'artiste, dirigé par la science de Gaguin, a su rendre d'une façon nouvelle la pensée du saint évêque d'Hippone[2].

TOME I. — PROLOGUE. — fol. A. — H. 0m,330 ×0m,232. — *Présentation du manuscrit.* — Ce premier volume s'ouvre au folio de tête par une grande peinture offrant à nos regards la scène où Raoul de Praelles présente au roi Charles V[3] son exemplaire de la traduction de la *Cité de Dieu*. Le texte des paroles, prononcées par lui, se trouve reproduit au-dessous de la miniature. Il commence ainsi : « A vous tresexcellent prince, Charles le Quint, Roy de France, je Raoul de Praelles, vostre humble serviteur et subjet, tout ce que je say et puis faire a votre commandement.... ». Sur un trône bleu, placé sur une estrade et parsemé de fleurs de lis d'or, est assis, au centre, le roi Charles V en habits royaux, couronne et sceptre d'or, robe de velours bleu à fleurs de lis d'or, collet d'hermine. A gauche, un peu au-dessous, RAOUL DE PRAELLES, tonsuré, vêtu d'une robe grise rehaussée d'or, offre au Roi son manuscrit recouvert de velours rouge. La scène se passe au fond d'une salle de style français, éclairée de chaque côté par deux fenêtres grillagées. Le sol est recouvert de dalles vertes. A droite et à gauche du trône trente-deux conseillers, légistes, officiers, se tiennent debout dans leurs costumes gris ou violets rehaussés d'or.

L'artiste a voulu compléter cette scène traditionnelle par la présence des différents Docteurs qui ont commenté les œuvres de saint Augustin et il les a groupés autour du saint Évêque, selon les ordres ecclésiastiques auxquels ils ont appartenu, à raison de trois interlocuteurs dans chacun des quatre ordres mendiants.

Au second plan à gauche, les Augustins, vêtus de noir; GREGORIUS[4] DE ARYMINO, calotte violette; EGIDIUS DE ROMA, calotte violette; T. DE ARGENTINA, calotte rouge.

Au second plan à droite, les Dominicains, en robe blanche et manteau noir : S. THOMAS DE ACQUINO, nimbé d'or; ALABERTUS MAGNUS, calotte rouge; P. DE THARENTASIA, calotte rouge et missel.

Au premier plan à gauche, les Carmes, en robe noire et manteau blanc : T. WALDEN, calotte rouge et missel; J. GOLEIN, calotte violette; J. DE BONONIA, calotte violette.

Au premier plan à droite, les Franciscains en habit

1. Voici des exemples : Ms. 18 : Liv. IV, V, IX, XII; Ms. de Sainte-Geneviève : Liv. I, X, XII, XXII; Ms. de La Haye : entre plusieurs autres, le Liv. VII; *Valerius Maximus* de Londres : Liv. V; Ms. 245 de la Bibl. Nat. : fol. 156; Ms. 9186 de la Bibl. Nat. : ff. 298 et 301; Ms. 79 de Genève : fol. 475.

2. Cf. PAULIN PARIS, *Les Manuscrits françois*, tom. I, p. 24; M. PAUL DURRIEU, *Jacques de Besançon*, pp. 28, 29, 80, 81 et 82; M. LOUIS THUASNE, *Revue des Bibliothèques*, janv.-fév. 1898, pp. 42-57.

3. Les traits de Charles V et de Raoul de Praelles sont conventionnels.

4. Chaque personnage a son nom écrit à ses côtés ou sur lui en caractères d'or très petits; dans d'autres miniatures, ils sont tracés à la gouache blanche. Ils sont quelquefois plus visibles sur nos planches que sur les peintures et vice versa. Ce sont les surprises de la photographie qui varient avec la couleur du fond. Nous avons copié toutes ces inscriptions et nous les avons reproduites en petites capitales.

brun : DOMINUS BONAVENTURA, chapeau rouge de cardinal; F. JOHANNES SCOTI, calotte noire; ALEXANDER DE ALIS, DOCTOR IRREFRAGABILIS, tenant tous trois un missel.

Enfin, au centre, les Pères de l'Église latine, tous nimbés d'or et tenant un missel : JERONIMUS, avec le lion, en robe blanche, manteau noir et chapeau rouge; GREGORIUS, en pape; HILARIUS, en évêque; AMBROSIUS, en évêque; AURELIUS AUGUSTINUS, en évêque, avec une dalmatique rouge.

Au-dessus de ce dernier groupe, vole un ange, rouge et or, tenant une banderole, sur laquelle est écrit : SUPER OMNES AUGUSTINUS.

Cette belle page, remplie de personnages aux attitudes variées, nous fait préjuger, par sa superbe ordonnance, de la valeur de l'artiste qui l'a conçue et exécutée[1].

LIVRE I. — fol. 3 v°. — H. $0^m,450 \times 0^m,320$. — *Les deux Cités avec les Vices et les Vertus.* — Cette page de grande dimension, sans bordures, contient plus de deux cent vingt personnages. La première idée de cette scène, si développée ici, se trouve à l'état d'ébauche dans le Ms. 9013 de la *Cité de Dieu*, conservé à la Bibliothèque Royale de Bruxelles et daté de 1462 (*Descript. 28*). En haut, dans une auréole bleue, rayonnée d'or, la Sainte Trinité[2] : le Fils, à dextre, en jeune homme, avec la croix; le Père, à senestre, en vieillard, avec le globe et la tiare. La Bible est ouverte sur leurs genoux et, au-dessus du livre, la Colombe, rayonnée d'or, étend ses ailes blanches. Une banderole porte ces mots : BENEDICTIONEM HEREDITATE POSSIDEATIS. Ils sont assis sur un trône à balustrade vert d'eau, se détachant sur une étoffe vert foncé. A dextre et de profil, la Vierge, en bleu, est assise dans une pose recueillie. Dans le fond, on aperçoit la masse rouge des Chérubins[3] et, de côté, quatre anges ailés qui jouent de la musique.

Au-dessous, dans une enceinte bastionnée et flanquée de deux tours de style français, les saints s'alignent sur quatre rangs. C'est le Paradis, avec les personnages de l'Ancien Testament comme Noé et David, nimbés par erreur, et ceux du Nouveau Testament, apôtres, saints, confesseurs, martyrs, docteurs, etc. En dehors, mais toujours dans le ciel azuré, les Vertus défilent, se dirigeant vers une porte étroite, donnant accès dans le séjour bienheureux. Elles tiennent par la main des ecclésiastiques, rois, docteurs que leurs bonnes actions désignent pour le Paradis et soutiennent leurs pas. On distingue de gauche à droite, HUMILITÉ, CHARITÉ, PATIENCE, DILIGENCE, MISÉRICORDE, SOBRIÉTÉ et CHASTETÉ.

Au-dessous, dans la campagne, la Cité terrestre, vaste enceinte crénelée et compartimentée en secteurs, dont les lignes viennent se réunir au centre à un carrefour de maisons bourgeoises. Dans chacun des secteurs, nous assistons à l'antithèse des Vices et des Vertus, figurée dans des scènes charmantes.

ORGUEIL et HUMILITÉ. Une grande dame, dont trois jouvencelles portent la traîne, s'avance, précédée de quatre huissiers qui forcent les manants à s'agenouiller devant elle. — Des malades sont soignés par des dames charitables.

LUXURE et CHASTETÉ. Des seigneurs embrassent et lutinent de belles dames. — Trois ecclésiastiques leur tournent le dos, priant et méditant.

GLOUTONNERIE et SOBRIÉTÉ. Des seigneurs, assis devant une table et servis par des pages, festoient joyeusement. — Souper frugal de deux paysans.

AVARICE et LIBÉRALITÉ. Des marchands et des changeurs manient de l'or près de tonneaux rangés. — Un homme charitable distribue de l'argent à deux pauvres.

PARESSE et DILIGENCE. Trois personnages se reposent, un autre est couché sous une couverture rouge, une dame s'endort abandonnant sa quenouille. — Trois ouvriers travaillent.

IRE et PATIENCE. Une femme et un homme assassinent leurs semblables. — Un groupe accueille avec contrition les observations d'un vieil ermite.

ENVIE et CHARITÉ. Quelques envieux calomnient leur prochain. — De pieuses personnes lisent leurs prières ou s'embrassent avec onction.

En dehors des murs, six diables noirs dansent en rond au son du tambourin, en se tenant par la main et semblent se réjouir du spectacle des vices du monde.

Tout en bas, commence le texte dans un cartouche encadré d'or[4].

LIVRE II. — fol. 23. — H. $0^m,325 \times 0^m,230$. — *Saint Augustin et les païens*, *Orose et les Romains.* — Deux registres.

1° Dans une salle spacieuse, aux fenêtres grillagées, dont le sol est recouvert de dalles vertes, des colonnes en marbre de couleur, placées contre le mur de droite, soutiennent des idoles qu'assaillent des diables. Dans le fond, un groupe de païens implorent à genoux ces divinités. Au premier plan à gauche, les Romains debout discutent. Le chef du groupe déploie une banderole et s'adresse à saint Augustin : QUARE ROMANI TANTA MALA PACIUNTUR. En face à droite, SAINT AUGUSTIN, en évêque, recouvert d'une dalmatique rouge et suivi de huit ecclésiastiques, répond : PROPTER MALA CULPE PERPETRATA PER VOS SUGESTIONE DEMONUM.

1. On peut lire les éloges dont cette belle miniature a été l'objet dans : LABARTE, *Histoire des Arts industriels*, tom. II, pp. 294-295; M. PAUL DURRIEU, *Jacques de Besançon*, p. 81; M. LOUIS THUASNE, *Revue des Bibliothèques*, janv.-fév. 1898, p. 42; M. LÉOPOLD DELISLE, *Journal des Savants*, p. 565. Elle a déjà été reproduite par MM. Durrieu et Thuasne dans les ouvrages précités et aussi dernièrement dans *Les Arts*, de mars 1905, p. 29.

2. Il est à remarquer que l'artiste, sur les indications de Robert Gaguin, qui était de l'ordre des Trinitaires, a toujours représenté la Divinité sous le symbole de la Trinité.

3. Ils sont peints comme des hirondelles rouges aux ailes repliées, ainsi que nous les avons déjà rencontrés dans le *Livre d'Heures* d'Étienne Chevalier.

4. Cette peinture a été reproduite dans *Les Arts* de mars 1905, p. 27.

2° Nous sommes à ROME, ville française du XVe siècle, aux maisons rouges et jaunes, entourée de murs crénelés que le Tibre, mince filet bleu, baigne de ses eaux. Six diables se tenant par la main dansent au dehors. Sur une place publique, à l'intérieur, un docteur, probablement Orose, barbu et tête nue, vêtu d'une robe brune, s'adresse à un groupe de vingt Romains des deux sexes, richement vêtus et leur dit : ROMA DESTRUETUR PROPTER PECCATA HOMINUM.

LIVRE III. — fol. 60 v°. — H. 0m,327×0m,235. — *Alexandre, les Bragmaniens, les Génosophystes et les Réchabitiens.* — Trois registres.

1° ALEXANDRE, couronné, cuirassé d'or, monté sur un cheval drapé d'or avec deux grands aigles noirs, et suivi par une quinzaine d'hommes à cheval dont l'un porte une bannière d'or aux armes impériales, s'avance vers DYDIMUS, vêtu d'un habit épiscopal en peau de mouton blanche, bordée d'or. Quelques BRAGMANIENS[1] le suivent; d'autres s'occupent de travaux agricoles, dans une campagne plantée d'arbres verts. Alexandre s'adresse à ses hommes en ces termes : SUBJUGABO MICHI GENTEM ISTAM. A quoi Didyme répond : QUIETE *(sic)* SUMUS, PACEM HABEMUS, NICHIL PETIMUS, CUR NOS PERTURBAS?

2° ALEXANDRE, suivi du même cortège, s'adresse aux GENOSOPHYSTES[2], hommes noirs et nus dont on voit, à gauche, les familles habiter des cavernes creusées dans le sol. Paysage vert avec troupeaux; dans le fond, la mer avec trois bateaux; ciel étoilé et soleil d'or. Alexandre parle ainsi : PETITE A ME OMNIA QUE VULTIS ET DABO VOBIS. Un homme de la tribu répond : DA NOBIS IMMORTALITATEM, QUIA NIL ALIUD DESIDERAMUS. Alexandre objecte : HOC NON POSSUM, QUIA HOMO MORTALIS EGO SUM. Un autre lui réplique : CUR ERGO, CUM TU SIS MORTALIS, TANTA MALA COMMITTIS?

3° Dans une vaste salle soutenue par une colonne, éclairée par des fenêtres grillagées et dallée de carreaux verts, douze RECABITIENS[3] sont assis sur des bancs devant une table recouverte d'une nappe blanche. Ils mangent quelques mets que trois serviteurs leur apportent d'un dressoir placé à droite. A gauche, apparaît le roi de Juda, JOACHIM, avec sa suite. Il est couronné, tient le sceptre et est habillé d'une robe bleue recouverte d'un manteau à fourrure d'hermine. JÉRÉMIE, vêtu de noir, dit : BIBITE VINUM, FILII RECAB. L'un des convives répond : NON BIBIMUS VINUM IN ETERNUM PROPTER PRECEPTUM PATRIS NOSTRI SONADAB, FILII RECAB[4]. L'artiste, entraîné par l'habitude, fait cependant verser du vin par l'un des serviteurs.

LIVRE IV. — fol. 111. — H. 0m,305×0m,235. — *Sodome, Loth et Phaëton.* — *(Planche XLVII.)* Trois registres.

1° A gauche, la ville de SODOME, à droite celle de GOMORRE, toutes deux en flammes et inondées d'une pluie de sang. Elles sont séparées par un chemin empierré et bordé d'herbes, qui fuit dans la campagne bleuâtre. Dans Gomorre, on aperçoit les habitants terrorisés par le fléau, et dans Sodome, on assiste à la scène de Loth. Les Sodomites réclament la remise des deux jeunes gens. PREDUCE JUVENES QUOS INTRODUXISTI, s'écrient-ils. LOTH protège les deux anges, vêtus de longues robes blanches et tâche de satisfaire les furieux en proposant ses propres filles. Celles-ci sont revêtues de robes rouge et or et portent leurs cheveux nattés dans le dos. Loth ajoute : DOMINI NOLITE FACERE PECCATUM HOC ARADE[5]; ECCE DUAS FILIAS MEAS, ABUTIMINI ILLIS. Puis, poussant les deux jeunes gens devant lui, il leur conseille de chercher un abri dans sa maison : DOMINI MEI, DECLINATE IN DOMUM PUERI VESTRI. A gauche, hors de la ville, le philosophe APULEYUS, en bleu, calotte rouge, considère l'incendie et dit : OMNIA TERRENA MUTANTUR, MORIUNTUR ET FINIUNT[6].

2° Les trois autres villes de la Pentapole sont la proie de l'incendie. A droite, [S]EBOYM, à gauche, SEGOR et dans le fond ADAMA. Sur elles tombe une pluie de cendres, couleur lie de vin. Les deux anges conduisent LOTH vers la montagne boisée en disant : IN MONTE SALVUM TE FAC. Édith, restée en arrière, se retourne. Elle est changée en statue de sel, monument d'une âme incrédule[7]. L'artiste l'a représentée nue et blanche, et,

1. Les Brahmanes, selon saint Jérôme, au *Prologue de la Bible*, constituaient une peuplade de l'Inde qui se vouait aux sciences et à la contemplation des étoiles. Ils vivaient de la façon la plus paisible, dans la pauvreté, avec leurs femmes et leurs enfants, au milieu de bestiaux dont ils tiraient leur subsistance. Cette histoire de leur chef Didyme se trouve dans Valerius Julius et est reproduite par Solinus, dans son *Polyhistor*, et par Jean de Salisbury, dans son *Policraticon*. C'est d'après le Ve Livre du *Miroir historial* de Vincent de Beauvais que Raoul de Praelles a établi son commentaire qui a inspiré le peintre.

2. Les Gymnosophistes, dont parle également saint Jérôme, habitaient l'Éthiopie et vivaient dans des cavernes. L'anecdote est prise par Raoul de Praelles dans le *Livre des Merveilles d'Orient*.

3. Secte qui tirait son nom de Récab, père de Jonadab, son fondateur. Ils vivaient en pasteurs et s'abstenaient rigoureusement de vin. Dernièrement, un vénérable sénateur des États-Unis a tenté de rénover la secte des Réchabites en interdisant formellement à ses adeptes l'usage du vin.

4. *Prophetia Jeremiae*, XXXV, 5 et 6.

5. On peut lire *arade*, mais le premier *a* a sa partie supérieure tracée comme un *g* et la queue en est absente comme du reste pour l'*f* de *facere*, le *p* de *peccatum* et la plupart des lettres de ce genre qui ornent ce manuscrit. L'artiste a oublié le trait abréviatif sur le second *a*, et l'artiste du manuscrit de La Haye a fait de même. Celui du manuscrit de Sainte-Geneviève a rétabli l'*n* et celui de Mâcon a bien mis un *g*. Nous ne croyons pas qu'on puisse tirer grand état de ces négligences.

6. « Terrena omnia mutationes et conversiones, postremo interitus habent ». *Apuleii de Mundo Liber*.

7. « Incredibilis animae memoria stans, figmentum salis. » (*Liber Sapientiae*, X, 7). Saint Augustin, au chapitre VIII du Liv. X, explique ainsi le châtiment d'Édith : « Nul qui est en voie de salvation ne doit desirer les choses passees ».

pour faire comprendre qu'elle est en sel, il l'a fait lécher par deux vaches.

3° Sur une colline verte qui s'abaisse jusqu'à la mer bordée de rochers bruns, on voit le char rouge de Phaéton attelé de quatre chevaux d'un rouge également vif. PHEBUS, en roi, robe bleue et manteau d'or, accède à la prière de PHETON, à genoux devant lui et richement vêtu de même. Celui-ci demandait : PATER, DA MICHI CURRUM TUUM VECTENDUM. Apollon répond : TRIA TIBI DO MANDATA : EQUOS NON STIMULARE, HABENAS TENERE ET MEDIUM SEQUARE. A droite, PHETON tombe dans la mer, le char et les chevaux renversés. En haut, à droite, le Seigneur, en buste, assiste à cette scène dans une auréole bleue. Paysage d'une charmante tonalité gris bleu[1].

LIVRE V. — fol. 137. — H. 0m,305×0m,235. — *Le passage de la mer Rouge, Pharaon et Joseph, Romulus et Rémus.* (*Planche XLVIII.*) Trois registres.

1° Les Israélites viennent de passer la mer, et se mettent à chanter des cantiques en bénissant le Seigneur : *Cantemus domino gloriose*[2]. Moïse, en brun, portant les Tables de la Loi, reçoit du Seigneur, qui apparaît en buste dans les nuées bleues, l'ordre suivant : TANGE VIRGA MARE. Les flots rosés de la mer, bordée de rochers bruns, engloutissent l'armée égyptienne avec ses chevaux et ses voitures; un des soldats, à demi submergé, s'écrit : FUGIAMUS ISRAELLEM, DOMINUS ENIM PUGNAT PRO EIS[3].

2° A gauche, le roi PHARAON, robe bleue et manteau violet, est assis sous un dais d'or doublé d'étoffe rouge. JOSEPH, debout, lui présente JACOB par ces mots : HIC EST PATER QUI ME GENUIT. Les quinze autres membres de la famille sont à genoux à la suite les uns des autres. Riches costumes. Au fond, balustrade bleuâtre.

3° Faustus est représenté en brun, quatre fois répété. En dernier lieu il a une calotte et des chausses rouges. Il paît ses troupeaux sur le Janicule, il laboure la terre, et découvre les deux enfants allaités par la louve; il vient les apporter à Rhéa, couchée dans son lit, sous une couverture brune, et assistée d'une servante qui lui apporte un verre de vin. Elle accueille avec compassion ROMULUS et REMUS. Au fond, dans le cadre vaporeux d'un délicieux paysage, on distingue une cité, baignée par les eaux d'un fleuve, qui semble avec ses monuments et ses coteaux être la ville de Tours. Elle reparaît dans les autres miniatures sous différents aspects, avec une église, une tour massive carrée et deux donjons.

LIVRE VI. — fol. 166. — H. 0m,315×0m,232. — *L'empereur et les philosophes. Prières aux divinités païennes.* — (*Planche XLIX*). Deux registres.

1° La scène représente une grande salle, sans colonnes, aux parois de marbre brun, dont le sol est revêtu de dalles vertes. Assis sur un trône, sous un dais rouge broché d'or, OCTAVIAN[4] en habits impériaux, robe bleue et manteau violet doublé d'hermine, assiste, entouré de ses serviteurs, à une discussion théologique à laquelle prennent part MARCUS VARRO, en violet; TULLIUS CYCERO, en bleu; et S. AUGUSTIN, en rose. Le premier dit : DII DANT BONA CELESTIA; à quoi Cicéron ajoute : DII DANT BONA TEMPORALIA; et le saint évêque, suivi de son acolyte, réplique : DEUS SOLUS DAT BONA TERRESTRIA ET CELESTIA. Puis il ajoute : OMNES DII GENCIUM DEMONIA[5]. A droite, par une fenêtre, on aperçoit le Seigneur en buste, entouré de la troupe rouge des Chérubins. Au premier plan, grignotte un petit singe qui porte un collier, relié par une chaîne à un cylindre en bois, appareil destiné à entraver sa fuite[6].

2° Le deuxième registre a trait au chap. I du Liv. VI, dans lequel saint Augustin se rit de cette multitude de dieux plébéiens dont, selon Varron, les Romains imploraient la puissance, dans les détails de la vie de chaque jour. Ces dieux, en effet, étaient réputés détenir une parcelle du pouvoir suprême, et c'était à eux qu'il était de mode de s'adresser plus spécialement

Toute l'histoire de Loth est racontée par Raoul de Praelles dans ses *Explications* du chap. XXX du Liv. XVI. Ce qui prouve que Gaguin dans le choix de ses histoires n'a pas toujours suivi l'ordre des livres.

1. On se demande pourquoi le peintre, qui s'est inspiré du Liv. II des *Métamorphoses* d'Ovide, a introduit ce troisième registre. Saint Augustin, en effet, ne parle pas de la fable de Phaéton et Raoul de Praelles n'en dit que quelques mots dans ses *Explications* du chap. II du Liv. IV et du chap. X du Liv. XVIII, en renvoyant au chap. X du Liv. I de l'*Ormeste* d'Orose. A qui faut-il attribuer ce rapprochement, si ce n'est au savant Gaguin qui avait dû lire le poème intitulé *De Sodoma*, dans lequel on voit le mythe antique de Phaéton associé à l'embrasement de Sodome, comme expression de la vengeance divine, s'exerçant contre la perversité des hommes? L'auteur a placé la fable d'Ovide comme pendant à l'épisode chrétien. (Voir ÉBERT, *op. cit.*, tom. I, p. 136.)

2. *Exod.*, XV, 1.

3. *Exod.*, XIV, 25.

4. Au moyen âge, OCTAVIAN, l'Empereur Auguste, personnifiait Rome et le monde romain. Voir le don que fit le Duc de Berry à la Sainte-Chapelle d'un *grant tableau d'or*. Cf. M. GUIFFREY, *Les Inventaires de Jean, duc de Berry*, tom. II, p. 309, n° 143.

5. *Par.*, XVI, 26.

6. Il y avait, dans les palais et dans les jardins des rois et des seigneurs des XIVe et XVe siècles, beaucoup d'animaux exotiques. On connaît le goût de Jean de Berry et de Louis XI pour les animaux rares (voir : ENLART, *Manuel d'archéologie française*, Paris, 1904, tom. II, ch. XXVIII, *Ménageries*), celui du roi Charles V pour les bêtes sauvages et les oiseaux qu'il faisait élever au château de Beauté (voir : *Paris et ses historiens*, p. 235), et celui de Messire Hugues Aubriot, le célèbre prévôt de Paris, dont la volière était renommée au XIVe siècle (voir : *Le Ménagier de Paris*, Paris, Crapelet, 1846, tom. II, p. 253, note, et *Dictionnaire historique des Arts, Métiers et Professions*, par A. Franklin, Paris, Welter, 1906, art. : *Animaux féroces, grillageurs et meneurs d'ours*).

pour obtenir telle ou telle faveur, restreinte à de menus objets. L'artiste, suivant le texte de saint Augustin, se moque de ces prières en montrant un suppliant s'adresser à la nymphe des eaux pour obtenir du vin. « Or, dit saint Augustin, si c'est une erreur de demander du vin à Cérès, du pain à Bacchus, de l'eau à Vulcain et du feu aux Nymphes, n'est-ce pas une extravagance de ne demander à aucun de ces dieux la vie éternelle[1]. » On remarque à gauche, en bleu, le dieu du vin, vieillard appuyé sur un bâton, LIBER[2] PATER DEUS VINI et, à droite, sur des colonnes, les statues des déesses des eaux, NYMPHE DEE AQUARUM ainsi que celle de la Fortune Barbue[3]. Des diables voltigent au-dessus de ces divinités. Des Romains aux riches costumes leur adressent l'expression de leurs désirs et, confondant les déesses, s'écrient : DA NOBIS AQUAS. DETIS NOBIS BARBAS. DETIS NOBIS VINUM. DETIS NOBIS FORTITUDINEM.

Le peintre a représenté au premier plan, au milieu des dalles vertes du carrelage, un trou au fond duquel un homme se débat sous le poids d'un âne renversé sur lui. C'est ainsi que les nymphes moqueuses, qui ne sont que des diables, s'amusent à fourvoyer les humains, le soir, en dehors de leur chemin et les font tomber dans les fosses. « C'estoyent dyables qui de nuit se mocquent des gens et les font forvoier en leur chemin. Et quant lomme puet cheoir en un fosse ou que il advient li aucune mescheance ilz le laissent et sen vont mocquant et riant de li[4]. »

LIVRE VII. — fol. 180 v°. — H. 0m,305×0m,235. — *Incendies de Rome et de Carthage. Les fêtes temporales et terminales. Jupiter Ruminus et Junon Rumina.* — (*Planche L*). Trois registres.

1° En rappelant les noms des grands sanctuaires dévorés par le feu, l'auteur entre dans la pensée de saint Augustin qui veut prouver que les faux dieux n'ont jamais su protéger leurs propres temples. A gauche, ROME avec une chapelle en feu. C'est le temple de VESTA, qui fut dévoré accidentellement par les flammes sous le consulat de Lucius Quintus Catulus et de Aulius Manlius. Les vestales s'étant enfuies, le pontife METELLUS, en robe grise et manteau bleu, enlève la statue de la déesse et s'éloigne en hâte, aveuglé et le bras brûlé. A droite, nous assistons à la prise de CARTAGE par CYPIO, en rouge, avec une riche cuirasse d'or du XVe siècle. On aperçoit la femme d'Asdrubal qui se jette dans les flammes du haut des tours avec ses deux fils pour ne pas tomber aux mains des vainqueurs. L'auteur a mis ce détail[5], pour souligner le rapport historique de la première et de la dernière reine de Carthage, mourant toutes les deux sur un bûcher. Il a, en plus, figuré ENEAS, en pontife, robe grise et manteau rose, emportant ses dieux pénates, pour rappeler la prise de Troie. Saint Augustin, qui assiste à cette scène, résume ces événements par ces mots : DII GENCIUM NON SALVANT SE NEC SUOS.

2° Raoul de Praelles dit[6] que les anciens croyaient que les âmes des trépassés revenaient vicier et corrompre l'air et y apporter la fièvre, *febris*. Aussi célébraient-ils des fêtes par des « purgacions, penances et sacreffices » pour conjurer le fléau et renvoyer les âmes à leur sépulture. Or, le dieu Janus et le dieu Terme avaient deux mois qui leur étaient consacrés à la suite de décembre, dixième mois de l'année. Janvier était voué à Janus et février (de *febris*) à Terme, qui conjurait le fléau après une cérémonie expiatoire appelée *februum*. De là, les fêtes temporales et les fêtes terminales dont la peinture est ici le sujet.

Dans une salle basse, au revêtement de marbre rouge, carrelée de dalles vertes, trois seigneurs et trois dames sont assis à gauche sur des bancs, devant une table garnie de mets. On voit écrit sur le mur : HEC SUNT FESTA TERMINALIA. Dans le fond, cinq dames et cinq seigneurs dansent en rond en se tenant par la main. Ce sont les fêtes temporales. Au premier plan, trois jeunes gens nus se livrent à une fustigation individuelle, dont la sévérité est attestée par le sang qui découle de leurs membres sous l'action de verges bien fournies. C'est la cérémonie expiatoire. Enfin, à droite, les âmes, figurées par des créatures blanches, retournent à leurs sépulcres roses, sur l'ordre des dieux, apaisés par les sacrifices qu'on leur offre. Les statues sont supportées par des colonnes vertes et grises. Saint Augustin assiste à ces différentes scènes et dit : IMMOLAVERUNT DEMONIIS ET NON DEO.

3° JUPITER RUMINUS, (de *rumen*, mamelle) en bleu, et JUNO Rumina, dans une robe doublée d'hermine, ainsi nommés parce qu'ils président à l'allaitement des animaux, donnent le sein à un porc et à une chèvre. Saint Augustin pense par raillerie que Jupiter allaite les mâles et Junon les femelles, ce que le peintre a fait ressortir. Une foule d'autres animaux, bruns, blancs ou noirs, bœufs, chevaux, âne, licorne, lion, singe et rongeurs, vont s'approcher tour à tour des dieux nourriciers, tandis qu'au centre, saint Augustin, accompagné de son clerc et de deux docteurs, prononce ces mots : COMPARATUS EST HOMO JUMENTIS ET SIMILIS FACTUS EST ILLIS[7]. Deux statues de divinités se trouvent placées à droite et à gauche sur leurs colonnes.

LIVRE VIII. — fol. 201. — H. 0m,305×0m,235.

1. *Cité de Dieu*, Liv. VI, chap. I.
2. Dionysios, Bacchus, Liber, le vieillard à tête chauve. (Voy. OVIDE, *Fastes*, Liv. III, v. 753.)
3. Déesse Juventus et déesse Barbue. (Voy. *Cité de Dieu*, Liv. VI, chap. I.)
4. Explication par Raoul de Praelles du chap. I du Liv. VI.
5. Épisode signalé par Orose, Liv. IV, chap. XXIII; Eutrope, Liv. IV, chap. VI et Peregrinus dans son *Speculum Virginum*.
6. Explication par Raoul de Praelles du chap. VII du Liv. VI d'après Solinus, *De mirabilibus mundi*, et Ovide, *Fastes*, Liv. III.
7. *Liber Psalmorum*, XLVIII, 13.

— *Saint Augustin et Apulée. La fuite en Égypte.* — (*Planche LI*). Deux registres.

1° Saint Augustin discute avec Apulée sur la nature des démons. En haut, dans le ciel, le Seigneur, entouré des Chérubins; à droite, deux statues de divinités païennes sur leurs colonnes. Dans le ciel chrétien, quatre anges blancs volent entre le ciel et la terre. Cinq diables noirs font de même dans le ciel païen. En bas, la terre, avec des arbres et des rochers, sans autre perspective que le ciel bleu. Une troupe de Romains sont agenouillés en prière. APULEIUS à droite, en bleu avec une calotte rouge, dit : DEMONES SUNT MEDIATORES INTER DEOS, ANGELOS ET HOMINES. A gauche, S. AUGUSTINUS, en rose, se tourne vers deux docteurs et leur réplique : MENTITUS EST APPULEIUS, QUIA ANGELI SUNT MEDIATORES INTER DEUM ET HOMINES. Lettres inscrites sur le collet d'un des Romains.

2° L'artiste s'est préoccupé ici d'interpréter les idées d'Hermès l'Égyptien, dit le Trismégiste, personnage douteux, en qui se résumaient les doctrines de l'Égypte et qui avait annoncé que les anciennes croyances de ce pays disparaîtraient. Saint Augustin, aux chapitres XXIII et XXIV du Liv. VIII, interprète cette prophétie par le fait que le christianisme devait venir détruire les anciens systèmes.

La Vierge, en bleu, tient l'Enfant Jésus, rouge et or, dans ses bras et est assise sur l'âne noir que conduit saint Joseph, non nimbé, en rose, s'appuyant lourdement sur son bâton. La Sainte Famille va passer sous une grande porte qui forme l'entrée d'une ville personnifiant l'ÉGYPTE. C'est le symbole des idées chrétiennes envahissant l'Égypte, terre des anciennes conceptions religieuses, qu'elles vont détruire. C'est ce qu'exprime à la foule, prosternée devant les idoles, Hermès Trismégiste, par ces paroles : ISTI DII PERIBUNT[1], et plus loin : FACIATIS DEOS[2]. Au premier plan, S. AUGUSTINUS, contemplant le passage du divin groupe, condamne la croyance aux idoles par ces mots : SIMULACRA GENCIUM ARGENTUM ET AURUM OPERA MANUUM HOMINUM[3].

On aperçoit dans le fond une ville avec ses monuments, baignée par une rivière, dans un ton de lumière discret et charmant. La Vierge, pleine d'une grâce bien française, attire les regards par la noblesse simple et naturelle de son attitude, et le pas alourdi de saint Joseph est admirablement rendu.

LIVRE IX. — fol. 222 v°. — H. $0^m,308 \times 0^m,235$. — *Épisode d'Aulu-Gelle. Le Médiateur.* — (*Planche LII.*) Deux registres dont le premier à deux compartiments.

1° *a*) Au chap. IV, saint Augustin disserte sur les opinions émises par les Platoniciens et les Stoïciens relativement aux perturbations de l'âme[4]. Il cite l'épisode rapporté par le grammairien latin Aulu-Gelle, dans ses *Nuits Attiques*[5]. Dans un voyage sur mer, que faisait cet auteur avec un célèbre stoïcien, ils furent assaillis par une furieuse tempête qui menaça d'engloutir leur vaisseau. Le philosophe en pâlit d'effroi. Cette émotion est remarquée des passagers et d'un riche et voluptueux Asiatique, qui, très calme, se met à railler le philosophe. Les flots sombres en fureur, les nuages noirs courant dans le ciel, les mouvements de la nef ballottée par les vagues, l'agitation des marins cherchant à carguer les voiles, tous ces détails sont rendus avec un mouvement et une aisance remarquables. C'est un tableau de genre où la vie est saisie sur le vif.

b) Dans le compartiment de droite, la scène continue. Le jour s'est levé, la tempête s'est calmée, le ciel est pur, les flots ont repris leur aspect verdâtre et la voile est gonflée par une bonne brise, pendant que l'équipage prend un repos bien mérité. Le philosophe est revêtu d'une robe rose, l'Asiatique d'une robe bleue et les matelots se détachent nettement dans leur tenue blanche, à travers les agrès du navire. A l'arrière, une sorte de guérite est tendue d'étoffe rouge brochée d'or. L'artiste s'est un peu embrouillé dans l'ordre des inscriptions portées sur les banderoles. L'Asiatique dit : TIMUIT PHILOSOPHUS STOITUS ET EXPALUIT. Le philosophe lui réplique ce qu'Aristippe avait dit à un compagnon de voyage dans une circonstance pareille : ARISTIPUS, SOCRATIS DISCIPULUS, DE GULOSO NON TIMUIT, SED DE ARISTIPI VITA, SIC NEC EGO DE TE LUBRICO ASIATICO, et faisant allusion à la doctrine de son maître Epictète, il ajoute : PASSIO CADIT IN VIRUM CONSTANTEM, SED MENS IMMOTA MANET[6].

2° Le second registre a trait au Médiateur, Jésus-Christ, à la fois homme et Dieu, et se réfère au chap. XV. En haut, le Seigneur en buste, vêtu de violet, avec la tiare, se détache dans les nuées sur la troupe rouge des Chérubins. A droite, dans un cartouche : VITA BEATA. En-dessous, le Christ Médiateur qui proclame les vérités suivantes : HEC EST VITA ETERNA UT COGNOSCANT TE DEUM VERUM[7]. UNUS ENIM DEUS, UNUS ET MEDIATOR DEI ET HOMINUM HOMO CHRISTUS JHESUS[8]. Couvert d'un manteau rouge et montrant les plaies de la Passion, il est adoré par dix fidèles dont les costumes variés marquent les différentes classes sociales. On peut remarquer un ecclésiastique en surplis, avec une fourrure sur le bras et, à droite, une jeune dame avec le flocard dont les bâtons, destinés à lui garder sa rigidité, se dressent dans leur forme si étran-

1. Prédiction d'Hermès Trismégiste.
2. Dialogue hermétique intitulé : *Esculape*.
3. *Psal.*, CXIII, 4, et CXXXIV, 15.
4. Saint Augustin s'appuie sur ce que dit Cicéron dans le *De Finibus*.
5. AULU-GELLE, *Les Nuits attiques*, Liv. XIX, ch. I.
6. *Dissertations* d'ÉPICTÈTE, traduite par Arrien.
7. *Évangile selon saint Jean*, XVII, 3.
8. *Prima Epistola beati Pauli ad Thimotheum*, II, 5.

gement démesurée. Paysage vert avec rochers bruns.

LIVRE X. — fol. 234 v°. — H. 0m,305 × 0m,235. — *La Trinité. Les chrétiens et les païens. Saint Augustin et des fidèles.* — Trois registres. Cette peinture exprime les conclusions de saint Augustin sur l'excellence de la religion chrétienne, et sur le ministère des anges.

1° Sur un trône vert à estrade circulaire, la sainte Trinité est représentée par trois personnes du même âge. Toutes trois en blanc, elles sont coiffées de la tiare, avec nimbe crucifère, et sont enveloppées par le même manteau gris rehaussé d'or. Elles tiennent le livre de la Loi et se détachent dans une auréole d'anges bleus sur le fond rouge des Chérubins. Sept anges volent les mains jointes vers la Divinité.

2° *a*) A gauche, les PAYANS à genoux, en avant de PORPHIRE qui s'écrie : DIVINUS HONOR EST DIIS EXHIBENDUS. Ils adorent quatre démons noirs qui voltigent dans un ciel sombre.

b) A droite, saint Augustin, en évêque à dalmatique rouge, exhorte les XRISTIANS agenouillés dans la prière. Il leur dit : DEUS TUUS EST UNUS ET ILLUM ADORABIS. Le ciel est rayonné d'or. Un des religieux porte la croix pattée rouge et bleue des Trinitaires sur la poitrine. (Voir p. 398 la note 3, que nous avons consacrée aux portraits de Robert Gaguin.)

3° Cinq ecclésiastiques et six fidèles regardent une banderole soutenue par quatre anges ailés sur laquelle est écrit : DEUM TIME ET MANDATA EJUS OBSERVA, HOC EST OMNIS HOMO[1]. A gauche, en violet et rouge, S. AUGUSTINUS, suivi de son acolyte, ajoute : ADORARE OPORTET IN SPIRITU ET VERITATE[2]. Ciel sans perspective; sol vert avec quelques arbres.

TOME II. — PROLOGUE. — fol. 1. — H. 0m,205 × 0m,235. — *Raoul de Praelles lisant sa traduction.* — Dans une grande salle aux parois rougeâtres, aux fenêtres carrées et grillagées, au carrelage vert et soutenue au centre par une colonne de marbre, une trentaine d'auditeurs debout écoutent la parole de Raoul de Praelles. Ce sont des théologiens en bleu, rouge et noir, des laïques avec des habits de teinte violacée et des femmes en brun rosé et or. Le docteur, en manteau bleu, est assis à gauche dans une chaire. Derrière lui, une étoffe rouge, brodée d'or, est tendue au mur par des cordons. Il est entouré de manuscrits disposés par terre, sur un pupitre, ou sur un lutrin circulaire placé à gauche à sa portée. Il tient dans ses mains deux banderoles sur lesquelles on voit écrit : QUE CONCERNUNT ISTORIAS AD DOCTRINAM MINORUM EXPONEMUS. QUE AD THEOLOGIAM SPECTANT THEOLOGIIS RELINQUIMUS[3].

LIVRE XI. — fol. 2. — H. 0m,240 × 0m,230. — *Saint Augustin et la Création.* — Le saint docteur, en évêque, robe blanche, surtout violet et dalmatique rouge, est figuré trois fois, discutant sur la création des bons et des mauvais anges, qui sont à proprement parler la lumière et les ténèbres, et le principe de la Cité céleste et de la Cité terrestre[4]. D'abord, dans un édicule de construction française du temps de Louis XI, où l'on voit sa librairie et son cabinet de travail, S. AUGUSTINUS compulse un manuscrit et dit : MUNDUM EX TEMPORE CEPISSE ET A DEO FACTUM ESSE SACRE LITTERE TESTANTUR[5]. Puis, au fond, dans la campagne au paysage vert, il désigne le Seigneur sur la terre et six anges dans les cieux en disant : INVISIBILIS CREATURA CUM CELO A DEO CREATA EST[6]. Enfin, au premier plan, le globe du monde derrière lui, il montre à ses pieds une cavité dans le sol où onze diables s'agitent dans les flammes : DIVISIT LUCEM A TENEBRIS[7].

LIVRE XII. — fol. 16. — H. 0m,230 × 0m,232. — *Augustin discute sur la création avec des philosophes.* — (*Planche LIII*). Sous un édicule renfermant la bibliothèque du saint évêque, des philosophes épicuriens et stoïciens affirment que le monde est éternel ou innombrable[8] : VEL PLURES SUNT MUNDI, VEL UNUS EST ETERNUS. S. AUGUSTINUS réfute leurs assertions en disant : NON PLURES SUNT MUNDI, NEC FUERUNT, SED UNUS EST EX DEO IN TEMPORE CREATUS[9]. Il est debout, se détachant sur une étoffe bleu brochée d'or. Au dehors, dans un jardin, arrosé par un ruisseau, Adam et Ève, en jeunes campagnards tourangeaux, sont entourés par les animaux de la création. Le jeune homme a des chausses d'un rouge orangé, un justaucorps avec manches crevées roses rehaussées d'or et un chapeau noir. Sa compagne est en rose avec une coiffe blanche. Ce couple est charmant de naturel et de grâce. Saint Augustin les exhorte par ces paroles : BENEDICITE OMNIA OPERA DOMINI DOMINO[10]. Dans le fond, sous les arbres, un groupe d'Israélites, dans une attitude de respect et de crainte, regarde vers le ciel, tandis qu'un fou, avec son bonnet et sa marotte, symbolise leur démence en prononçant les paroles du Psalmiste : INIMICI DOMINI

1. *Eccl.*, XII, 13.
2. *Évang. selon saint Jean*, IV, 24.
3. Raoul de Praelles avertit le lecteur au prologue du Liv. XI qu'il laisse les explications théologiques aux clercs qui en ont la charge. Nous avons donné plus haut, p. 38, la copie de ce passage. Cette miniature a été reproduite dans *Les Arts*, de mars 1905, p. 28.
4. *Cité de Dieu*, XI, XXXIV.
5. *Id.*, XI, IV.
6. *Cité de Dieu*, XI, IX.
7. *Genèse*, I, 4.
8. *Cité de Dieu*, XII, XI.
9. *Id.*, XII, XIV.
10. *Prophetia Danielis*, III, 57.

MENTITI SUNT EI[1]. Dans le ciel, en buste, apparaît le Seigneur en violet, sur la bande bleue des nuées, entouré de la troupe des Chérubins d'un rouge éclatant. Toute cette peinture est un chef-d'œuvre de grâce et de naturel, traitée dans une gamme de tons vifs et bien fondus, qui dénote un artiste de grande valeur.

LIVRE XIII. — fol. 27. — H. 0m,170×0m,232. — *La Tentation. Saint Paul et la Mort.* — Saint Augustin disserte sur le péché et sur la faute de nos premiers parents. Dans un parc coupé par quatre ruisseaux, s'élève au centre une fontaine carrée avec dôme dont l'eau jaillit par des têtes de lions. Des animaux, cerfs, loup, sanglier, lion, grue, canards, y vivent paisiblement, pendant qu'Adam, brun, et Ève, aux cheveux blonds, écoutent la voix tentatrice du démon représenté par une femme aux ailes de chauve-souris et au corps de serpent. Au premier plan, à gauche, saint Paul, debout, drapé dans un manteau rouge rehaussé d'or, regarde la Mort, couchée sur son linceul blanc, étendue sur le gazon vert. L'Apôtre, l'épée à la main, prononce ces paroles : PER UNUM HOMINEM MORS INTROIVIT IN ORBEM TERRARUM[2]. L'ordonnance de cette scène est d'un style plein de noblesse et de gravité.

LIVRE XIV. — fol. 38. — H. 0m,238×0m,232. — *Adam et Ève chassés du Paradis. La grâce de Dieu*[3]. — A droite, le même paradis terrestre, avec fontaine et ruisseaux, dans une enceinte crénelée avec trois tours. Il est gardé par un ange à l'abondante chevelure blonde, vêtu d'une robe blanche, avec des ailes rosées et dorées, et armé d'une épée rouge flamboyante. Au fond, la Mort conduit Adam et Ève. Elle est drapée dans un linceul et brandit un aiguillon rouge. Au centre, la troupe des humains, rois, dames, religieux, manants, etc. La GRACIA DEI, blonde et couronnée, dans une robe blanche à beaux plis, tourne le dos en se montrant de profil. Elle sépare les bons et les méchants. Déjà un riche personnage est harponné par un diable qui l'attire dans la fosse sombre, ouverte au premier plan, où déjà sept damnés sont torturés par quatre diables. On pourrait lire sur le bonnet oriental du Roi ces lettres : ANDRE. L'artiste a interprété cette pensée de saint Augustin : « Tous les hommes seroient précipités dans la seconde mort, qui n'aura point de fin, si une grâce de Dieu[4], toute gratuite, n'en sauvoit quelques-uns. »

LIVRE XV. — fol. 55 v°. — H. 0m,252×0m,232. — *Caïn et la Cité des hommes. Abel et la Cité de Dieu.* — Ici le peintre s'est inspiré plutôt du commentaire de Raoul de Praelles que du texte de saint Augustin. Le traducteur dit[5], d'après Methodius le martyr et l'*Histoire scolastique* du Maître des Histoires, que Caïn fit une Cité, mais qu'Abel, qui n'était que pèlerin en ce monde, n'en bâtit pas. L'un représente la Cité céleste et l'autre la Cité terrestre. CAYN, coiffé d'un bonnet jaune et couvert de pierreries, s'avance suivi de quinze de ses descendants, dont les vêtements paraissent d'autant plus sombres qu'ils occupent une place plus éloignée. Les deux derniers sont ENOCH et CETH. Caïn surveille la construction d'Enocham, à laquelle travaillent trois ouvriers tailleurs de pierres. Au fond, le cadavre d'ABEL. A droite, l'arche de Noé, d'où s'échappe la colombe avec la branche d'olivier. S. AUGUSTINUS, toujours en évêque, s'écrie : ARCHA NOE CRISTUM ET EJUS SPONSAM ECCLESIAM SIGNIFICAT[6]. A l'horizon, une large rivière avec château, arbres, rochers. Enfin, en haut, dans une auréole bleue, se détache, sur le fond rouge des Chérubins, le buste du Seigneur, vieillard au nimbe crucifère. Sur la bordure de la robe d'un des personnages on peut lire : AND.

LIVRE XVI. — fol. 81 v°. — H. 0m,242×0m,230. — *Nembroth et la Tour de Babel.* — (*Planche LIV.*) Saint Augustin, parlant du développement des deux Cités, commente l'Histoire sainte depuis Noé jusqu'à Abraham. NENBROTH[7], à la haute stature, en robe rose rehaussée d'or, avec un bonnet rouge, préside à l'édification de la tour, qui doit atteindre le ciel et dont le nom signifie *Confusion*. Son interlocuteur est en bleu avec des bottes rouges. Les ouvriers travaillent, avec une activité que le peintre a bien rendue, à la tour carrée, construite en briques rouges comme le grès des Vosges, Nembroth dit : VENITE, FACIAMUS NOBIS CIVITATEM ET TURREM CUJUS CULMEN PERTINGAT AD CELUM[8]. La tour s'élève, mais le Seigneur, qu'on aperçoit en buste dans les nuées, se décide à châtier l'orgueil des hommes et prononce ces paroles : DESCENDAMUS ET CONFUNDAMUS IBI LINGUAM EORUM UT NON AUDIAT UNUSQUISQUE VOCEM PROXIMI SUI[9]. En entendant ces mots, les ouvriers marquent un grand effroi. Il y a de jolis détails dans la façon dont les travaux sont menés et dans l'emploi des différents outils. Au fond, paysage avec arbres et, à droite, monticule avec château fort[10]. On lit AND sur le bonnet de Nembroth.

1. *Psaumes*, LXXX, 16.
2. *Saint Paul aux Romains*, V, 12.
3. Reproduite dans *Les Arts*, de mars 1905, p. 21.
4. *Cité de Dieu*, XIV, I.
5. *Id.*, XV, I.
6. *Cité de Dieu*, XV, XXVI.
7. Voy. Dante Alighieri, le 31e chant de l'*Enfer*.
8. *Genèse*, XI, 4, et *Cité de Dieu*, XVI, IV.
9. *Genèse*, I, XI, 7.
10. Cette scène a été traitée d'une façon délicieuse dans le *Boccace* de Munich, Liv. I, vignette du fol. 14. Cf. COMTE PAUL DURRIEU, *Le Boccace de Munich*, Munich, 1909, in-fol., p. 59. Elle fait l'objet d'une grande peinture qu'on trouve

LIVRE XVII. — fol. 110. — H. 0m,177×0m,235. — *Josué et la Terre promise. Conquête de David.* — (*Planche LV.*) Deux registres à mi-page. Au chap. 2 du Liv. XVII, saint Augustin raconte la conquête de la terre promise qui, commencée sous Josué, ne fut effectuée que sous le roi David.

1° Les Hébreux, en guerriers du xve siècle, ont pénétré dans la terre de Chanaan. Jhesunave donne l'ordre à ses soldats d'aller occuper les différentes villes du pays. On aperçoit dans un joli paysage des châteaux forts bâtis sur des collines et des chemins pierreux qui y conduisent. Le peuple d'Israël arrive pour prendre possession des terres.

2° Nous sommes à Jérusalem, Ihrlm. Dans l'intérieur de l'enceinte bâtie de pierres violacées, sous un préau, David, couronné, entouré de ses serviteurs, reçoit les envoyés de Rabbath qui lui apportent les tributs des vaincus. On voit arriver au dehors les délégués des villes, qui apportent de riches vases d'or. Même paysage que ci-dessus.

LIVRE XVIII. — fol. 132 v°. — H. 0m,215 ×0m,235. — *Bélus et Romulus.* — (*Planche LVI.*) Deux registres. Le peintre a représenté la cour de Bélus et celle de Romulus, comme étant les fondateurs des deux plus grands empires du monde, se succédant l'un à l'autre, l'empire Assyrien en Orient, et l'empire Romain en Occident[1].

1° Dans une salle dallée en carreaux verts, Belus, primus rex assiriorum, est assis de face sous un dais, entouré de douze conseillers vêtus de brillants costumes. Un levrier est accroupi sur le devant de la scène. Le palais est situé au milieu de Babylone, dont on aperçoit les maisons à droite et à gauche. Des personnages vont et viennent dans les rues, vaquant à leurs affaires.

2° La distribution est la même dans le second registre. Romulus — Regnum romanorum — est assis de même, revêtu des mêmes attributs royaux, et entouré de onze courtisans. Aux alentours du palais, les rues de Rome, avec des maisons et des habitants, pris sur le vif. Un homme, accoudé sur le parapet d'un pont, regarde l'eau couler, des dames causent avec des seigneurs, deux hommes à cheval conversent, en passant. L'architecture de ces deux registres est essentiellement française dans tous ses détails et les châteaux qu'on aperçoit dans le fond ont l'aspect de ceux que l'on peut admirer encore sur les bords de la Loire. Un personnage a sur la bordure de sa robe quelques lettres, bioni, dont le sens nous échappe[2].

LIVRE XIX. — fol. 169. — H. 0m,118×0m,235. — *Saint Augustin et quatre philosophes.* — Au chapitre premier de ce livre, le saint docteur discute les théories émises par les philosophes sur le souverain bien. Dans la salle basse d'un palais, S. Augustinus est assis au centre sur une haute chaise. Les murs bruns sont percés de quatre fenêtres grillagées; le dallage est vert. Architecture bien française. Deux philosophes de chaque côté sont assis sur des banquettes et se détachent sur de riches étoffes tendues derrière eux. Des manuscrits sont disposés par terre et sur des bahuts. Ils renferment les doctrines des philosophes. Epicurus, en bleu, proclame : Bonum hominis est in voluptate. Zeno, en brun, dit : Bonum hominis est in virtute. Anthiocus, en rose, réfute : Bonum hominis est in ocio et in inquisicione veritatis. Varro, en brun, ajoute : Nos cum Antiocho vetere achademico consentimus. Enfin, saint Augustin raille cette diversité d'opinions et résume le Christianisme par ces mots : Justus ex fide vivit[3]. On lit and sur le bonnet d'Épicure.

LIVRE XX. — fol. 190. — H. 0m,215×0m,235. — *Le Jugement dernier.* — Saint Augustin, au chapitre premier de ce livre, établit la certitude du Jugement dernier contre les impies et les incrédules. Dans ce beau tableau, établi de la façon traditionnelle, mais d'une si belle clarté, on remarquera l'anatomie toute française du corps des humains. Les tailles élancées, les attaches fines et élégantes montrent bien que l'artiste a cherché ses modèles dans des types de notre race.

L'ordonnance de la composition est magnifique. Elle n'est pas tirée de l'*Apocalypse*, mais du texte de saint Mathieu. Elle est intéressante, car on peut étudier dans cette miniature combien l'art du Moyen Age est une écriture sacrée. L'artiste s'est inspiré des traditions de l'Église et chaque personnage aussi bien que chaque symbole se trouve à sa place définie, comme aux vitraux de nos églises et aux porches de nos cathédrales[4].

En haut, le Christ, dans un manteau rose avec le nimbe crucifère et l'auréole, est assis sur les nuées, les pieds nus posés sur le globe du Monde. Entouré par les Chérubins, il montre les plaies de la Passion. Il a voulu paraître aux yeux des hommes tel qu'il fut parmi nous et il s'est revêtu de son humanité[5]. Les cicatrices de son flanc et ses autres plaies témoignent de la vérité de l'Évangile. De sa bouche partent deux appels; à dextre, côté des élus : Venite, benedicti patris mei[6]; à senestre, côté des réprouvés : Ite maledicti in ignem eternum[7].

Près de lui, deux anges placés selon la tradition

dans les *Chroniques de Jean de Courcy*, manuscrit conservé au Musée Meermanno-Westreenianum de La Haye et illustré par un artiste de l'école de Tours, peut-être Maître François.

1. *Cité de Dieu*, XVIII, II.
2. On peut lire aussi aigne, en supposant le g sans queue.
3. *Epistola b. Pauli ad Galatas*, III, 11.
4. Cf. le beau livre de M. Ém. Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siècle en France*, Paris, 1902, in-8°.
5. *Id.*, p. 414.
6. *Matth.*, XXV, 34.
7. *Id.*, XXV, 41.

comme le centurion et le juif, et représentant l'Église nouvelle et la Synagogue, portent les instruments de la Passion, l'un la lance qui lui perça le flanc, et l'autre le bâton et l'éponge imbibée de vinaigre que le soldat lui présenta. Plus bas, deux autres anges aux ailes déployées portent les autres objets de la Passion, l'un la croix et la couronne d'épines, l'autre le pilier de la flagellation avec les clous. A sa dextre, est assise la Vierge, en bleu, avec dix saintes derrière elle, dont sainte Catherine, et à senestre, neuf apôtres parmi lesquels on distingue saint Pierre, les deux saints Jean et saint André.

Aux pieds du Sauveur, deux anges proclament, aux sons des trompettes évocatrices, les appels à la foule des humains : SURGITE MORTUI, VENITE AD JUDICIUM. Les morts arrivent : les élus, les mains jointes, calmes, avec des visages radieux; les damnés, contorsionnés, pleins d'effroi, avec des traits grimaçants. Il est à remarquer que l'artiste a bien suivi l'enseignement de l'Église qui dit que les morts ressusciteront nus ou à peine voilés, que les sexes seront conservés bien qu'ils soient devenus inutiles et qu'ils n'auront pas l'âge qu'ils avaient atteint au jour de leur mort, mais celui de trente ans, afin de ressembler à l'image de Jésus Christ qui mourut pour eux et aussi pour réaliser le type de la beauté parfaite. Aussi ne voit-on ni enfants, ni vieillards dans cette multitude de ressuscités[1].

Au premier plan, à gauche, YSAIE est assis, vêtu d'une robe rouge et d'un manteau violet et coiffé d'un bonnet bleu. Il dit : MORTUI RESURGENT ET QUI IN SEPULCRIS ERUNT SUSCITABUNTUR[2]. Vis-à-vis de lui, à droite, MALACHIAS, robe noire, manteau bleu et chapeau rouge, ajoute : ECCE DOMINUS NOSTER OMNIPOTENS VENIET, ET QUIS SUSTINEBIT DIEM ADVENTUS EJUS ?[3] Enfin, au centre, saint Paul, nimbé, chauve et barbu, porte une robe bleue et un manteau rouge, sans l'épée. Sur la banderole : NOLUMUS VOS IGNORARE DE DORMIENTIBUS[4]. Des diables noirs émergent de fosses enflammées.

LIVRE XXI. — fol. 211. — H. 0m,148×0m,235. — *Tourments des damnés.* — Saint Augustin traite dans ce livre du supplice que Satan fera subir aux réprouvés. Cette peinture est traitée dans une tonalité sombre et rouge. Elle a la même composition que celle qu'on remarque dans beaucoup d'autres manuscrits. Elle est divisée en trois scènes principales : grande cuve d'eau bouillante, grande fournaise dont les diables attisent le feu, mer glacée[5] où les envieux sont mordus par des serpents. Par ailleurs, on distingue un malheureux martelé sur une enclume, un couple adultérin embroché et rôti par un démon, des réprouvés frappés par des diables, etc., etc. Les physionomies sont variées à l'infini dans l'expression de la souffrance.

LIVRE XXII. — fol. 232. — H. 0m,205×0m,235. — *La Cour céleste.* — C'est la félicité éternelle de la Cité de Dieu, décrite par saint Augustin. Le peintre s'est surpassé dans ce tableau d'une tonalité bleue étincelante, où la beauté expressive des visages égale la noblesse des attitudes. Dans l'auréole bleue des cieux rayonnés d'or, la Trinité est assise sur un trône à balustrade vert d'eau. Le Père, vieillard pontifical, tient le globe; le Fils, jeune homme avec la tiare, porte la croix. Leurs lèvres sont réunies par les ailes blanches de la Colombe couronnée d'or. Enveloppés dans le même manteau violet, ils tiennent ouvert le livre de la Loi. La Vierge, en bleu, est assise à dextre dans une pose recueillie. Le groupe se détache sur le fond rouge des Chérubins. Des anges musiciens voltigent sur le bord des nuées.

Au-dessous, dans quatre bandes concentriques, Adam et Ève, les personnages de l'Ancien Testament, les Apôtres, les Martyrs, les Pères, les Docteurs, les Confesseurs, puis enfin les Saints et les Saintes. Tous portent les habits de leur ministère ou les instruments de leur supplice. Il serait trop long de nommer cette centaine de bienheureux; l'examen de la planche LXXII, qui reproduit la peinture similaire du manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, décrit ci-après, permettra d'admirer avec quel art et quelle variété le peintre a su grouper tous ces personnages.

1. *Cité de Dieu*, XXII, XII-XX.
2. *Id.*, XX, XXI.
3. *Id.*, XX, XXV.
4. *Pauli I ad Thessal.*, IV, 12.
5. Chant 32 de l'*Enfer* de Dante.

N° 55. PARIS, BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE, MS. FRANÇ. 246. c. 1475
ANCIEN C. C. F. 1

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

VOIR PLANCHES LXX, LXXI, LXXII et XXIX, *b*.

Description générale. — Un vol. très gros in-fol. Beau vélin. Dimension des ff. : H. $0^{m},510 \times 0^{m},365$. Justification : $0^{m},360 \times 0^{m},235$. 2 colonnes avec $0^{m},027$ d'intervalle : 60 lignes.

Il contient[1] les vingt-deux livres du traité de saint Augustin, précédés des prologues, de l'extrait du Liv. II des *Rétractations* et de la table des chapitres, et comprend 3 ff. blancs, 423 ff. numérotés en chiffres romains rouges et 4 ff. blancs, dont un réglé. Le fol. 2 commence par ces mots : « ce auez escheue la reprouche » et le fol. 423 par : « de parvenir au royaume ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames et signatures.

Reliure. — Moderne, en peau de truie naturelle, avec deux fermoirs à lanières et cinq ornements de cuivre. Le chiffre S. G. (Sainte Geneviève) et la devise, répétée dans les bordures de l'ouvrage, VA HATIVETÉ MA BRULÉ, sont frappés sur les plats en or. Tranche dorée à dessins de couleur. Signée : *1861*, *Weber*.

Écriture. — Réglée rouge, en *lettre de court*, très soigneusement tracée. Titre courant en lettres rouges. Bouts de ligne en couleur et en or. Corrections marginales. En bas de la seconde colonne du fol. 1, on lit d'une écriture moderne : *41. ex libris S^tae Genovefae parisiensis*, *1753*, et au fol. 21, cette mention est répétée sans la date. A la fin du traité, le copiste a inscrit son monogramme : P. R., Pierre Roughe ou Rouche[2].

Initiales. — Les grandes, au commencement des livres, sont en couleurs, sur fond d'or, et leur intérieur est rempli d'un semis de petites fleurs multicolores, de lierre principalement. Les petites, en tête des chapitres, sont plus simples, en bleu ou or sur un treillis rouge ou noir.

Bordures. — Elles n'existent qu'au commencement des livres, faisant tout le tour du feuillet, quand la miniature est à pleine page, et courant le long de la colonne, quand la peinture est réduite aux dimensions d'une simple vignette. Elles sont formées de grands rinceaux de couleur se détachant sur un léger semis de fleurs multicolores, rehaussées d'or, sur lequel se jouent des animaux, des oiseaux et des grotesques. Enfin,

1. Il n'y a jamais eu qu'un volume. Le Liv. X finit sans mention spéciale au bas du fol. 219. Le fol. 219 v° est blanc et la seconde partie du traité recommence au fol. 220. Ce qui prouve que l'ouvrage a été exécuté sous cette forme, contrairement à beaucoup d'autres exemplaires et spécialement au Ms. 18-19 de la Bibl. Nat. sur lequel il a été copié, c'est que le foliotage est inscrit en chiffres romains du temps et ne présente pas d'interruption.

2. M. Kohler dans son *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, Additions et corrections du tom. I, parle ainsi de ce monogramme : « Le copiste du n° 246, désigné par P. R. est probablement un nommé Pierre Rouche qui a transcrit divers manuscrits pour Guy Bernard, évêque de Langres, en les signant du même monogramme P. R. ».

Faut-il identifier le nom de ce copiste avec « Pierre Rougeul, escripvain » dont on trouve mention dans les Comptes de Jeanne de Laval (1456-1459), communiqués par M. Marchegay à la *Société de l'Histoire de France*? (Cf. M. LÉOPOLD DELISLE, *Cabinet des Manuscrits*, tom. III, p. 338).

sur la plupart d'entre elles, on rencontre, tracée sur un phylactère de couleurs différentes, la devise : VA HATIVETÉ MA BRULÉ.

Provenance. — Nous avons été assez heureux pour découvrir le personnage qui s'était fait faire ce manuscrit[1].

Cet exemplaire, comme nous venons de le voir, ne porte ni mention de possession, ni signature, ni armoiries, mais les bordures enluminées de ses feuillets présentent en maints endroits les mots suivants : VA HATIVETÉ MA BRULÉ.

Cette inscription avait déjà été signalée par M. Kohler dans son *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*[2], par M. le Comte Durrieu, dans son *Jacques de Besançon*[3], et par M. Léopold Delisle dans un article paru dans le *Journal des Savants*[4], où il discutait, avec l'autorité de son érudition, les conclusions du mémoire de M. Thuasne[5] et engageait les travailleurs à faire une étude comparative des différents manuscrits historiés de la *Cité de Dieu* émanant de l'École de Tours. Mais elle n'avait jamais été ni expliquée ni identifiée.

Tout d'abord, l'exemplaire est décoré de peintures, qui, comme nous le verrons ci-après, sont la copie réduite de celles qui ornent le Ms. 18-19 de la Bibliothèque Nationale. Celles-ci ayant été exécutées et achevées en 1473, il s'ensuit que notre volume a été établi postérieurement à cette date.

D'autre part, la forme compliquée que présente la devise, ce mot VA qui la commence et qui grammaticalement aurait dû être MA ou TA ou SA, nous a fait penser qu'elle cachait un nom (celui du possesseur du manuscrit) dont les lettres auraient été rangées dans un autre ordre destiné à présenter un semblant de sens. De plus, un nom de 17 lettres étant assez rare, il y avait lieu de supposer qu'il était précédé d'un prénom.

Dès lors le problème consistait :

1° A trouver un prénom et un nom dont l'ensemble se composât de ces 17 mêmes lettres ;

2° A prouver que ce nom avait été porté par une personnalité vivante aux environs de 1473 ;

3° A faire ressortir que ce nom s'appliquait à un personnage d'un ordre social et d'une culture intellectuelle de nature à expliquer la présence entre ses mains d'un exemplaire de la *Cité de Dieu.*

Après avoir cherché la solution en prenant comme points de départ THIÉBAUT qui se trouve dans la devise, puis MARIE, MAHAUT, ce qui ne donna aucun résultat, puis enfin MATHIEU, nous avons fait subir aux dix lettres restantes une interpolation mathématique qui nous a conduit au nom bien français de BEAUVARLET.

Ce personnage de MATHIEU BEAUVARLET n'est pas un inconnu. On le rencontre avec sa signature et son paraphe à chaque page des comptes royaux de l'époque comprise entre 1450 et 1479, au Cabinet de Titres[6], dans les cartons des Archives Natio-

1. Nous avons fait à ce sujet une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 13 septembre 1907. (Voir le *Compte rendu* de septembre, p. 512.) Elle a été reproduite dans le *Bulletin du Bibliophile* de décembre 1907, p. 550, avec tirage à part à 40 exemplaires, et dans la *Revue des Bibliothèques* d'octobre-décembre 1907, p. 317.
2. Tom. I, p. 153.
3. P. 78.
4. Septembre 1898, p. 564.
5. *Revue des Bibliothèques*, janv.-février 1898, pp. 33-57.
6. Au nom de Beauvarlet, dans *Pièces originales*, tom. 253, *Dossiers bleus*, vol. 77, p. 1724 et *Cabinet d'Hozier*, vol. 341, n° 9655.

nales[1], dans les copies de comptes des collections Gaignières[2] et Clairambault[3], ainsi que dans les *Lettres de Louis XI*[4].

Il est dénommé successivement *Notaire*, *Secrétaire du Roi*[5], *Grenetier du grenier à sel de Nogent-sur-Seine*[6], *Commis à la recette générale de toutes les finances* et *Receveur général sur et au delà des rivières de Seine et Yonne*[7].

En 1473, on trouve le document suivant : « Lettres de provisions de l'office de general conseiller sur le fait et gouvernement des finances en faveur de maistre Mathieu Beauvarlet, cy devant general receveur desdites finances sur et audela les rivieres de Seine et Yonne, en consideration de ses bons, grans, notables et continuels services, qu'il a par longtemps et des son jeune age faits au feu Roi et encore fait tous les jours, pour et au lieu de Me Jehan Herbert, qui en a esté deschargé; donnees a Jargeau le 2. novembre 1473, serment es mains de Mons. le Chancelier le 4. novembre suivant, expediees par les generaux ledit 4. novembre 1473[8] ».

Nous rencontrons encore son nom dans les comptes de 1479, où il reçoit 2140 livres pour « ses voyages et chevauchees », mais ceux de 1481 et les suivants sont muets à son égard. Il avait épousé Jacquette Le Folmarié et en avait eu une fille, Marie, dame d'Esternay, qu'il avait mariée à Jean Raguier, maître des comptes et trésorier des guerres, fils de son collègue. Il était mort avant 1500, car dans un procès civil que soutient sa veuve, Jacquette Le Folmarié, il est cité ainsi : « Feu Mathieu Beauvarlet, conseiller du Roi et general de France[9] ». Il avait donc atteint à la fin de sa vie le plus haut degré de la carrière qu'il avait suivie.

C'était un personnage bien connu dans le monde de la cour. Il faisait partie de cette bourgeoisie éclairée, travailleuse et légitimement ambitieuse, qui portait le poids réel du gouvernement sous le grand règne de Louis XI. Ses charges et les affaires auxquelles il était mêlé l'avaient enrichi ; en 1474, de concert avec Jean Bourré, il prêta de l'argent au Roi et sa part était de mille écus d'or. La même année, il recevait du Roi une gratification de trois mille livres. C'est vers cette époque, 1475 à 1480, que, devenu riche et puissant, il a dû se faire faire ce bel exemplaire de l'ouvrage de saint Augustin[10].

1. Arch. Nat., JJ, 182, n° 109.
KK, 51, fol. 99 v° et 120 v°; 52, fol. 2 v° et 23 v°; 55, fol. 6 v°; 60, fol. 3; 62, fol. 6 v°, 63, fol. 6 v° et 24 v°.
2. Bibl. Nat., Mss. franç. 20685 et 32511.
3. Bibl. Nat., Ms. franç. 765.
4. Vaesen, *Lettres de Louis XI*, tom. II, p. 125, note.
5. En 1450. Le 28 novembre 1452 nous trouvons : « Mandements et quittance de Pierre d'Oriole pour ses gages de « general conseiller du Roi sur le fait et gouvernement des finances, aux mains de Nicolas Martin, receveur des aides de « Saintonge, par l'intermediaire de Mathieu Beauvarlet, notaire et secretaire des generaux des finances. Orig. sur par- « chemin ». Voir Ms. 628, *Recueil des pièces*, fol. 175, de la Bibl. de La Rochelle. *Catalogue général*, par G. Musset, Paris, Plon, 1889.
6. En 1464.
7. En 1468.
8. Bibl. Nat., Ms. franç. 20685, fol. 589.
9. Bibl. Nat., Ms. franç. 765, ff. 321 et 323, 11 et 21 janvier 1500.
10. Il est probable qu'un amateur tel que Mathieu Beauvarlet s'était constitué une librairie de choix, et cependant nous n'avons pu trouver aucun livre lui ayant appartenu. M. Antoine Thomas, membre de l'Institut, a bien voulu nous signaler un volume de la *Bible Historiale* que Samuel Berger, dans *La Bible française au moyen âge*, Paris, Imp. Nat., 1864, p. 381, mentionnait comme portant la souscription de Beauvarlet. Ce volume, qui contient la traduction de la *Biblia scholastica*, est, en effet, conservé à la Bibliothèque de Reims sous le n° 56, et M. Henri Jadart, le distingué conservateur de ce dépôt, a eu l'obligeance de nous faire calquer la mention qui nous intéressait : *Hervy de Fresnoy. N Beauvarlet.* Mais ces deux noms ne semblent pas des signatures; ils sont de la même main et de l'écriture du scribe qui a

Du reste, il était en relations avec tout un monde de lettrés et de bibliophiles. En 1468, nous le voyons tenir sur les fonts baptismaux Guillaume Budé[1], avec la tante de l'enfant et Guillaume de Corbie, président au Parlement de Paris, et nous savons par M. Léopold Delisle[2] et par M. Omont[3] que Jean Budé, son ami et peut-être son parent, avait, *librorum emacissimus*, des manuscrits de théologie et de médecine[4]. Remarquons en passant que Jean Budé était le beau-frère de maître Estienne Chevalier[5], pour lequel Jehan Foucquet de Tours venait de travailler si somptueusement.

D'après ses comptes, nous le voyons fréquenter Charles de Gaucourt, Robert Gaguin, Jean Bourré, Malet de Graville, Wolfart de Borssele, Tanneguy Du Chastel, le cardinal Balue, Jacques d'Armagnac, Louis de Bruges, Philippe de Comines, qui tous possédaient des exemplaires de la *Cité de Dieu* richement décorés, maintenant dispersés dans les différentes bibliothèques de l'Europe.

La devise, qu'il avait composée avec les lettres de son nom, constituait une marque de propriété, un véritable *ex-libris*. C'était, du reste, pour les bibliophiles de ce temps, une coutume dont nous connaissons plusieurs exemples. Jehan Le Bègue, greffier de la Chambre des Comptes sous Charles VI, avait pris la suivante : A BELE VIEGNE, anagramme de son nom[6] Il en était de même d'un collègue de Mathieu Beauvarlet, Laurens Gyrard, notaire et secrétaire du roi Charles VII, contrôleur de la recette générale des Finances, qui avait adopté la devise : SUR LY NA REGARD, inscrite dans les marges du *Boccace* conservé à la Bibliothèque de Munich[7].

Enfin, il semble que Mathieu Beauvarlet ne se soit pas contenté, à défaut d'armoiries, de faire inscrire sa devise sur la bordure de son exemplaire de la *Cité de Dieu*. Il a demandé au peintre de l'y placer lui-même en effigie. En effet, au fol. 1, miniature de présentation (*Planche XXIX*, *b*.), nous le voyons figuré très en évidence, à droite, sous les traits d'un personnage portant le costume des gens de finances, bonnet, cheveux longs, robe rouge et bourse bleue. Or, cette particularité manque à la miniature correspondante du Ms. 18-19 de la Bibl. Nat. (Ms. de Gaucourt), qui a servi de modèle et sur celui du Musée Meermanno-Westreenianum de La Haye, qui constitue un troisième exemplaire de même facture (Ms. de Comines), aussi copié sur ce Ms. 18-19. Comment expliquer, autrement que par un désir formulé par l'amateur, la présence de cette unique modification dans trois miniatures copiées les unes sur les autres ?

Que devint notre manuscrit après la mort de Mathieu Beauvarlet ? Marie, dame d'Esternay, épouse de Jean Raguier, trésorier des guerres, en hérita-t-elle[8] ? Fut-il

ajouté ces mots : *Adest Deo gracias*. Cette remarque, ainsi que la lettre N qui figure dans la boucle du B, nous font douter qu'il s'agisse ici de notre Mathieu Beauvarlet, dont le nom est assez fréquent en Champagne.

1. Voici la note où son père avait inscrit la mention de sa naissance : « Le XXVIme jour de janvier mil IIIIc LXVII [a. st.] fut né a Paris, Guillaume Budé, et fut tenus sur fons de maistre Guillaume de Corbie, de maistre Mathieu Beauvarlet et de ma sœur Marie, femme de maistre Jehan Picart. » Cf. M. LOUIS DELARUELLE, *Guillaume Budé*, Paris, Champion, 1907, p. 63.

2. M. LÉOPOLD DELISLE, *Le Cabinet des Manuscrits*, tom. I, p. 181, et tom. III, p. 353.

3. M. HENRI OMONT, *Notice sur les collections de Manuscrits de Jean et Guillaume Budé*, *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, 1885, p. 100, et 1886, p. 112.

4. Voir plus haut, p. 106, au chap. V, *Bibliographie des Manuscrits*, ce que nous avons dit du Ms. lat. 1094 de la Bibl. de l'Arsenal.

5. M. L. DELARUELLE, *op. cit.*, p. 61.

6. M. LÉOPOLD DELISLE, *Recherches sur la librairie de Charles V*, Paris, 1907, 1re partie, p. 403.

7. C'est à M. le Comte Paul Durrieu que revient l'honneur de cette découverte. Cf. *Communication* à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 26 avril 1907, et *Le Boccace de Munich*, Munich, Rosenthal, 1909, in-fol.

8. Nous connaissons deux filles issues du mariage de Jean Raguier, seigneur de la Motte de Tilly, et de Marie

l'objet d'un don ou d'une vente? C'est ce que nous ignorons. Nous ne retrouvons sa trace qu'au XVIIIe siècle, dans la bibliotheque de l'abbaye de Sainte-Geneviève, dont il n'a plus cessé de faire partie. A quelle date y était-il entré? Nous n'avons à ce sujet aucun renseignement, car il ne figure ni sur le catalogue de Du Molinet de 1681[1], ni sur celui de Gillet de 1710-1719[2], ni sur celui de Charles Prévost de 1731-1734[3]. La mention, que nous avons signalée au fol. 1, indique qu'il était, en 1753, incorporé aux collections de la Bibliothèque. Il devait avoir été acheté récemment et, comme depuis le recolement de 1734, on avait pris l'habitude d'inscrire l'*ex-libris* génovéfain au fol. 21 de tous les ouvrages du dépôt, on a fait figurer cette mention sur notre manuscrit. Les deux inscriptions sont de la même main.

Miniatures. — Les peintures qui ornent ce manuscrit sont au nombre complet de 6 grandes et de 17 petites, soit 23, une de frontispice et une en tête de chacun des vingt-deux livres. Elles ont été copiées sur celles du Ms. 18-19 appartenant à Gaucourt, que nous venons de décrire. Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer les miniatures des deux exemplaires et, parmi celles que nous avons reproduites, celles des Liv. IX et XI (*Planches LII, LIII et LXXI, d et c*). Il est évident que le manuscrit de Beauvarlet a été fait en réduction de l'original, soit que l'artiste, se contentant de l'espace d'une colonne, ait remplacé les peintures à pleine page par des vignettes et qu'il n'ait reproduit de chacune qu'un registre ou un compartiment[4], soit qu'il ait diminué dans chaque scène le nombre des personnages ou l'importance des détails[5]. Il est donc bien probable que Mathieu Beauvarlet, ayant admiré l'exemplaire de son ami Charles de Gaucourt, en a commandé au peintre un semblable, mais plus simple et plus modeste, en vue de diminuer la dépense d'une œuvre aussi considérable.

Ces peintures reflètent le même art, le même style et la même technique que celles du Ms. 18-19[6] et nous croyons bien qu'elles sortent de l'atelier de Maître François sans que nous puissions affirmer qu'elles soient toutes de sa main. Nous pensons même que quelques-unes d'entre elles accusent une forme plus sèche qui pourrait faire supposer l'intervention d'un de ses compagnons.

Puisque nous avons déjà parlé en détail des sujets traités par l'artiste dans le Ms. 18-19 de la Bibl. Nat., nous prions le lecteur de se reporter à cette description et au Tableau analytique de la *Famille n° 5*, pp. 200 et 201. Nous nous contenterons, pour le manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, de souligner les différences qui existent entre l'original et la copie.

PROLOGUE. — fol. 1. — H. 0m,094×0m,100. — *Présentation du manuscrit.* — (*Planche XXIX, b.*) Réduction du Ms. 18 de la Bibl. Nat. Les moines et les Pères de l'Église sont supprimés et la cour est réduite à une quinzaine de conseillers. Par contre, le peintre a ajouté, à droite, un personnage très en évidence, portant le costume des gens de finances, bonnet, cheveux longs, robe rouge et bourse bleue. Il tient dans

Beauvarlet : a) Louise Raguier, mariée à Jean Briçonnet, chevalier, seigneur de Plessis-Rideau, conseiller d'État, trésorier général de Provence et Dauphiné, administrateur de l'Hôtel-Dieu; b) Jeanne Raguier, mariée en secondes noces à Jean Hurault, seigneur du Marais, conseiller au Parlement de Paris.

1. Ms. 965 de cette Bibliothèque.
2. Ms. 952.
3. Ms. 950-951.
4. Liv. II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVIII.
5. Le frontispice et les Liv. I, XI, XIX, XX. Par contre, les miniatures des Liv. XXI et XXII ont reçu un développement plus considérable.
6. Les légendes sont en latin dans les deux exemplaires, sauf quelques exceptions, notamment dans la miniature du Liv. I. Elles ont dû être rédigées par Robert Gaguin, car nous ne les avons jamais rencontrées dans les manuscrits antérieurs.

sa main gauche un objet rouge que nous n'avons pu déterminer. Sans aucun doute, c'est le portrait de Mathieu Beauvarlet qui manque dans les deux autres exemplaires similaires. En pendant et vis-à-vis, trois évêques, sans nimbe, et au centre, au premier plan, un levrier couché.

LIVRE I. — fol. 3 v°. — H. 0m,242×0m,230. — *Les deux Cités avec les Vertus et les Vices.* — (*Planche LXX.*) Copie du Ms. 18. Les Vertus et les pieux personnages sont supprimés, ainsi que la danse des diables. Dans la Cité terrestre, le carrefour est remplacé par un donjon à quatre tours. L'artiste a oublié le mot SOBRIETÉ et a remplacé ENVIE par DETRACTEURS. Cette miniature a été reproduite au trait noir par P. LACROIX dans *Sciences et Lettres au moyen âge*, 2e édition, Paris, 1877, p. 75, fig. 40.

LIVRE II. — fol. 21. — H. 0m,130×0m,105. — *Saint Augustin et les païens.* — Réduction exacte du registre supérieur du Ms. 18.

LIVRE III. — fol. 48 v°. — H. 0m,120×0m,102. — *Alexandre et les Brahmanes.* — Réduction exacte du registre supérieur du Ms. 18.

LIVRE IV. — fol. 89 v°. — H. 0m,100×0m,100. — *Loth et les anges.* — Réduction de la partie gauche du registre supérieur du Ms. 18. La ville de Gomorrhe est supprimée ainsi que la légende DOMINI MEI DECLINATE.

LIVRE V. — fol. 113. — H. 0m,110×0m,100. — *Passage de la mer Rouge.* — Réduction exacte du registre supérieur du Ms. 18. Suppression des paroles des Israélites : CANTEMUS DOMINO GLORIOSE.

LIVRE VI. — fol. 138. — H. 0m,108×0m,102. — *Octavian, Varron, Cicéron et saint Augustin.* — Réduction exacte du registre supérieur du Ms. 18. La vision céleste est supprimée ainsi que le petit singe.

LIVRE VII. — fol. 151. — H. 0m,118×0m,102. — *Fêtes temporales et terminales.* — Réduction exacte du deuxième registre du Ms. 18. Les personnages sont moins nombreux. Il n'y a rien d'écrit sur le mur. Cette miniature a été reproduite au trait noir par P. LACROIX, dans *Vie militaire et religieuse*, 4e édition, Paris, 1877, p. 457, fig. 313.

LIVRE VIII. — fol. 170 v°. — H. 0m,110×0m,098. — *Saint Augustin et Apulée.* — Réduction exacte du premier registre du Ms. 18. Personnages moins nombreux. Acolyte de saint Augustin ajouté.

LIVRE IX. — fol. 191. — H. 0m,110×0m,100. — *Le Médiateur.* — (*Planche LXXI, d.*) Réduction exacte du deuxième registre du Ms. 18. Le peintre a supprimé le paysage, l'étendard de la foi et les mots : VITA BEATA. Il a réduit à six le nombre des personnages et a copié servilement l'ecclésiastique que nous supposons être Gaguin.

LIVRE X. — fol. 202. — H. 0m,110×0m,100. — *La Trinité avec les chrétiens et les païens.* — (*Planche LXXI, b.*) Réduction en une seule vignette des deux registres supérieurs du Ms. 18. Le Saint-Esprit est figuré par la Colombe. Il ne reste plus que les deux légendes, S. AUGUSTIN et PORPHIRE. Il y a bien écrit EXHIBENDUS.

Le prologue de la seconde partie n'a pas fait l'objet d'une miniature, comme au Ms. 19.

LIVRE XI. — fol. 220 v°. — H. 0m,208×0m,230. — *Saint Augustin dans trois scènes différentes de la Création.* — Copie exacte du Ms. 19. Saint Augustin est placé, en troisième lieu, entre le gouffre et l'édicule. Le fond du tableau est occupé par un lac avec promontoire et château.

LIVRE XII. — fol. 232 v°. — H. 0m,105×0m,100. — *Saint Augustin et les philosophes; Saint Augustin et la nature.* — (*Planche LXXI, c.*) Réduction exacte du Ms. 19, sans le Seigneur ni le groupe d'Israélites.

LIVRE XIII. — fol. 241 v°. — H. 0m,110×0m,100. — *La Tentation et la Mort.* — (*Planche LXXI, a.*) Réduction exacte du Ms. 19, sans les animaux. La Mort est sans linceul.

LIVRE XIV. — fol. 250. — H. 0m,110×0m,103. — *Adam et Ève chassés du Paradis terrestre. La grâce de Dieu.* — Copie exacte du Ms. 19. La Mort n'a pas d'aiguillon. Il y a écrit : LA GRACE DE DIEU.

LIVRE XV. — fol. 264. — H. 0m,112×0m,102. — *Caïn et la Cité terrestre; Abel.* — Réduction du Ms. 19. Dix personnages seulement et deux ouvriers. Enocham a des murs jaunes et des toits bleus, avec une barbacane au-dessus de la porte. L'artiste a supprimé l'Arche de Noé et saint Augustin.

LIVRE XVI. — fol. 284 v°. — H. 0m,115×0m,098. — *Nembroth et la tour de Babel.* — Réduction du Ms. 19. Il y a moins d'ouvriers et le paysage avec château est supprimé. La légende ne porte pas : NOBIS.

LIVRE XVII. — fol. 307. — H. 0m,225×0m,100. — *Josué et la terre promise.* — Réduction du registre supérieur du Ms. 19.

LIVRE XVIII. — fol. 324. — H. 0m,115×0m,100. — *Bélus, roi des Assyriens.* — Réduction du registre supérieur du Ms. 19. Le chien est supprimé, ainsi que les rues qui avoisinent le palais. On distingue sur le devant deux personnages au type israélite que nous retrouverons à la miniature correspondante du Ms. de Nantes.

LIVRE XIX. — fol. 354 v°. — H. 0m,245×0m,235. — *Saint Augustin et quatre philosophes.* — Copie du Ms. 19. Il n'y a pas de tentures derrière les philosophes.

LIVRE XX. — fol. 371 v°. — H. 0m,247×0m,230. — *Le Jugement dernier.* — Copie du Ms. 19. Il n'y a pas les paroles du Christ, mais, comme dans le Ms. 19, ce qui ici, vu l'anomalie, indique bien une copie, saint Paul n'a pas l'épée.

LIVRE XXI. — fol. 389. — H. 0m,295×0m,230. — *L'Enfer.* — Copie du Ms. 19, mais plus grande et amplifiée. L'artiste a ajouté sept chevaliers pendus à un gibet, dont deux par les pieds. Comparer avec le

fol. 298 du *Compendion ystourial*, Ms. franç. 9186 de la Bibl. Nat., et avec le fol. 392 v° du *Compendion historial* de Henri Romain, Ms. franç. 79 de la Bibl. municipale de Genève. (*Planches LXI* et *LXVII.*)

LIVRE XXII. — fol. 406. — H. 0m,322 × 0m,227. — *La Cour céleste.* — (*Planche LXXII.*) Copie du Ms. 19, mais avec un développement plus majestueux. Comparer avec le fol. 156 de la *Légende dorée*, Ms. franç. 245 de la Bibl. Nat., le fol. 301 du *Compendion ystourial*, Ms. franç. 9186 du même dépôt, et avec le fol. 475 du *Compendion historial* de Henri Romain, Ms. franç. 79 de la Bibl. municipale de Genève. (*Planche LXXII*, *LX*, *LXII* et *LXIX.*) On distingue saint Mathieu dans le groupe des douze apôtres, mais au second plan.

N° 56. LA HAYE, MUSEUM MEERMANNO-WESTREENIANUM, MS. 11. NANTES, BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE, MS. FRANÇ. 8. c. 1478

Saint Augustin, la Cité de Dieu.
Traduction et Commentaires de Raoul de Praelles.

VOIR LE TITRE EN TÊTE DU VOLUME DES PLANCHES ET LES PLANCHES LXXIII A CIV INCLUSE.

Description générale. — L'ouvrage comprend 2 vol. in-fol., aujourd'hui séparés et conservés le premier à La Haye et le second à Nantes.

Tome I. Très beau vélin. Dimension des ff. : H. 0m,450 × 0m,310. Justification : 0m,270 × 0m,190. 2 colonnes, avec 0m,020 à 0m,026 d'intervalle : 45 lignes. Il contient les dix premiers livres du traité, précédés du discours de présentation, des prologues et de l'extrait du Liv. II des *Rétractations*. Il comprend 1 fol. blanc, 466 ff. numérotés et 1 fol. blanc. Le fol. 2 commence par ces mots : « et en la reverence » et le fol. 466 par : « [mau]vais espris par hommes de simple creance ».

Tome II. Très beau vélin. Dimension des ff. : H. 0m,425 × 0m,305. Justification : 0m,275 × 0m,185. 2 colonnes avec 0m,027 d'intervalle : 46 lignes. Il contient les douze derniers livres du traité et comprend 1 fol. blanc, 453 ff. numérotés[1] en chiffres arabes rouges et 2 ff. blancs, dont le premier réglé. Le fol 2 commence par ces mots : « [vou]lu de puis ce qu'il » et le 453e et dernier par : « engin qui combien qu'ilz aient tenu ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames[2].

Reliure. — Le second volume a encore sa reliure originale, en bois recouvert de velours cramoisi, qui était garantie par cinq[3] coins à coquilles rappelant le blason du possesseur, Philippe de Comines, et cinq coquilles oreillées sur chaque plat[4], en relief, toutes en cuivre doré. La fermeture est assurée par deux lanières en cuir et deux agrafes qui viennent s'accrocher à deux tenons placés sur le plat supérieur[5]. Tranches dorées sans aucune armoirie.

Le premier volume était habillé de la même façon, mais, postérieurement à 1769, il reçut sa reliure actuelle, en cuir de Russie brun janséniste, pour la mettre en conformité avec le Ms. franç. 755 du Museum qui lui faisait suite[6]. Sur les tranches dorées

1. Ce numérotage est tout récent, vers 1889. En réalité, il n'y a que 452 ff., car le fol. 312 est numéroté 312-313.
2. Elles sont assez rares au second volume.
3. Trois manquent.
4. Une manque au revers.
5. L'un d'eux a été arraché.
6. Voir la Descript. n° 27.

sont peintes les armes de Philippe de Comines, entre des coquilles d'argent. Titre : AUGUSTIN | DE LA CITÉ | DE DIEU | MANUSCRIT. I. PARTIE.

Écriture. — Réglée rouge, en *lettre de forme*, très belle et très régulière[1]. Pas de titre courant. Au verso du folio blanc de tête, d'une écriture du XVIIIe siècle, se trouve une mention descriptive du manuscrit, sans intérêt. Au fol. 1, en tête, le chiffre 75 en rouge et, en bas : *Ex Bibliotheca D. Crozat.* En marge des premiers feuillets, les noms répétés en rouge des auteurs cités. A la fin : « Explicit le premier volume contenant les X premiers livres de saint Augustin de la Cité de Dieu ».

Sur le folio blanc de tête du second volume, on lit cette mention : *Le premier volume de cet ouvrage est, à ce qu'on assure, dans la Bibliothèque de M. Foucault, conseiller d'État, autrefois intendant à Caen.* Le reste de la note parle de Raoul de Praelles. Le rédacteur semblait croire que l'exemplaire était celui qui avait été présenté au roi Charles V. C'était se tromper d'un siècle. Plus loin, cette inscription : *351 tableaux.* En bas, une note au crayon du XIXe siècle attribue les peintures du manuscrit à un artiste florentin et fait remarquer que le volume ressemble à des exemplaires conservés à Paris et à Bruxelles.

Le fol. 1 porte en tête cette autre mention du XVIIIe siècle : *Oratorij Nannetensis F. 50*, et en bas du fol. 453 se lit la note habituelle relatant la date de la translation de Raoul de Praelles[2].

Initiales. — Elles existent en tête des livres, en or sur fond de couleur ou réciproquement, avec fleurs et rinceaux coloriés. Celles qui ornent les en-tête des chapitres sont plus petites et celles qui commencent les *Explications*, beaucoup plus simples.

Bordures. — Elles décorent les pages où se trouvent une grande peinture ou une vignette. Dans le premier cas, elles font tout le tour du feuillet; dans le second, elles entourent la colonne seulement. Elles sont formées de larges feuilles coloriées avec des brindilles, portant des fruits et des fleurs. Elles sont parsemées d'animaux et de grotesques posés sur des tertres verts. A partir du Liv. XII, elles se modifient en offrant des décors carrés, quadrilobés, circulaires, triangulaires, losangés, à bandes parallèles, rectilignes, ondulées ou chevronnées. Les marges du bas sont décorées des armes de Philippe de Comines : *de gueules, à la bordure et au chevron d'or, accompagnées de trois coquilles d'argent.* Cimier : une tête de loup, de sable, au milieu de flammes, jetant des étincelles par la bouche, les narines et les oreilles. L'oxyde noir de ces coquilles s'est imprimé sur le folio opposé.

Provenance. — Les deux volumes ont été exécutés un peu après 1473, puisque leurs peintures ont été copiées sur celles du Ms. 18-19 de la Bibl. Nat. (Ms. Gaucourt), ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en comparant entre elles les planches que nous mettons sous les yeux du lecteur, et en suivant livre par livre la description

1. Pour l'identification de ces deux volumes, leur écriture et leur décoration, cf. les articles de MM. E. GAUTIER et B. FILLON, dont l'un renferme une longue lettre de M. Holtrop, ancien conservateur général de la Bibliothèque de La Haye, dans la *Revue des provinces de l'Ouest*, III (1855-1856), pp. 674-677 et IV (1856-1857), pp. 536 et 537; se reporter aussi au *Jacques de Besançon* de M. PAUL DURRIEU, p. 80, note.

M. Fillon a cru, sans qu'on puisse se ranger à son avis, trouver des analogies dans l'écriture du manuscrit de la *Cité de Dieu* que nous décrivons et dans celle du beau *Missel* de Jean-Baptiste de Foix, évêque de Comminges, conservé à la Bibliothèque Nationale sous le n° 16827 latin, qui est daté de 1492 et signé par Pierre de La Nouhe, habitant Les Herbiers dans le diocèse de Luçon. Il a même pensé que ce calligraphe avait illustré ce manuscrit, quoique la mention ne porte que le mot *scripsit*. (Voir BRADLEY, *Dictionary of Miniaturists*, II, 368.)

2. On a écrit par erreur MIL LXXV, en oubliant CCC.

des miniatures de chacun de ces exemplaires[1]. Commandés par un amateur dont nous ne connaissons pas le nom[2], ils furent probablement achetés par Philippe de Comines, l'auteur des célèbres *Mémoires*, alors qu'ils étaient en cours de travail et c'est pour cela que le premier volume porte les armes de cet historien rapportées par-dessus un écusson antérieur, tandis que le second nous les offre peintes de première main[3].

Si nous considérons la richesse de ce manuscrit et le grand nombre des miniatures qui le décorent, nous devons penser que l'amateur, qui en avait établi le plan, était un opulent personnage et qu'une circonstance impérieuse, telle que sa mort ou sa ruine, ne lui avait pas permis de poursuivre son projet. L'époque de l'établissement de ce travail évoque aussitôt le nom de Jacques d'Armagnac, emprisonné et décapité en 1477, et nous nous demandons si ce n'est pas lui qui a commandé au peintre François et à ses ouvriers ce magnifique exemplaire. Cette supposition est plausible et cependant nous n'osons la soutenir, car nous ne voyons pas trace de grattage de la devise que le Duc de Nemours avait l'habitude de faire tracer sur ses livres et nous savons que ce grand bibliophile avait déjà un exemplaire de la *Cité de Dieu*, dans sa bibliothèque[4]. Faut-il penser aussi au roi René, mort en 1480, et à Charles II d'Anjou pour lequel « l'enlumineur François et son compagnon avaient travaillé » ?

Quoi qu'il en soit, il est permis de croire que Comines fit achever les volumes au moment où il était au comble de sa puissance, vers 1478-1480, quand il n'était pas encore assailli par des procès et qu'il était soutenu par la faveur du roi Louis XI contre les revendications des La Trémoïlle. On sait que le seigneur d'Argenton épousa en 1473 Hélène de Chambes, dame de Montsoreau, qu'il en eut une fille, Jeanne, mariée, en 1504, à René de Brosse, comte de Penthièvre, petit-fils du célèbre maréchal de Boussac, et décédée en 1514, et que son gendre hérita de la plus grande partie de ses biens. Notre exemplaire passa donc probablement dans cette famille; ils disparurent pendant deux siècles et furent dépareillés à une époque que nous ignorons.

Nous retrouvons le premier volume dans le cabinet de Nicolas-Joseph Foucault, conseiller d'État et membre de l'Académie des Inscriptions, qui recherchait alors des manuscrits pour complaire à Colbert et qui finit par en rassembler pour lui-même[5]. C'est ce que nous indique la note manuscrite que nous avons signalée au premier folio blanc de notre second volume. « La bibliothèque de Foucault fut dispersée et ce malheur s'accomplit selon toute apparence du vivant même de celui qui l'avait formée », c'est-à-dire avant 1721[6].

Le volume passa dans la bibliothèque de Crozat de Tugny, dont la vente eut lieu en 1751. Acheté par Gaignat pour la somme de 239 livres 19 sols, il fut, à la dispersion de la bibliothèque de cet amateur distingué[7], en 1769, revendu 300 livres, sous le

1. M. Léopold Delisle a fait ressortir l'identité de ces peintures dans un article intitulé : *La Cité de Dieu*, paru dans le *Journal des Savants* de septembre 1898, pp. 564-568.

2. M. Léopold Delisle, *Les Origines de trois feuillets*, Paris, Imp. Nat., in-4°, 1899, p. 7, note 1.

3. Le Ms. Harley 4374-4375 du British Museum, *Valerius Maximus*, dont M. Georges F. Warner a donné une si intéressante description (*Valerius Maximus, Miniatures...*, in-fol., London, 1907) et qu'il date de 1475 environ, porte les armes de Philippe de Comines, seules ou accolées à celles de sa mère (Arnemuyden) et un monogramme où M. Warner lit les lettres P. H., initiales de Philippe et de Hélène. Nous croyons que ce chiffre est plus complet et qu'il comprend toutes les lettres de ces deux noms, P. H. I. L. E., ce qui confirme l'assertion du savant conservateur du British Museum. (Voir nos *Planches LVII* et *LVIII*).

4. Mss. 25 et 22 franç. de la Bibl. Nat.

5. M. Léopold Delisle, *Cabinet des Manuscrits*, tom. I, p. 374.

6. *Idem*, tom. I, p. 378.

7. Cailleau, *Dictionnaire bibliographique*, Paris, 1790, in-8°, tom. I, p. 76.

n° 242 de son catalogue[1], à Gérard Meerman, le savant auteur des *Origines typographicae*. Comme auparavant, en 1765, Meerman avait acquis en bloc les manuscrits du Collège de Clermont et, parmi eux, une *Cité de Dieu*, contenant seulement les douze derniers livres du traité de saint Augustin, il se trouva en possession d'un exemplaire complet formé de deux volumes dépareillés, se faisant suite. Il fit casser leur reliure et les habilla de la couverture en maroquin brun janséniste dont ils sont encore revêtus à La Haye, dans le Museum Meermanno-Westreenianum où ils sont conservés. En décrivant plus haut, p. 309, le Ms. 755 de ce Musée, nous avons dit comment les deux volumes avaient passé de la bibliothèque de Gérard Meermann dans celle de ce dépôt, dû à la munificence de son neveu[2].

Quant au second volume, celui qui est actuellement déposé à la Bibliothèque municipale de Nantes, il semble qu'il ait été vu, à la fin du XVII[e] siècle, par Du Molinet, qui faisait la chasse des manuscrits pour le compte de Colbert. Ce conseiller du Roi découvrit[3], en effet, à Nantes un bel exemplaire de la version française de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, mais nous ignorons pourquoi il ne put s'en rendre acquéreur. Quoi qu'il en soit, le volume se retrouva, n° 50 des in-fol., dans la bibliothèque des Oratoriens[4] qui étaient venus s'établir à Nantes au commencement du XVIII[e] siècle et il y resta jusqu'à la Révolution, époque à laquelle les livres possédés par cet ordre furent confisqués par l'État[5].

Le premier inventaire que nous rencontrons du dépôt public est manuscrit et date de 1807. Dressé par Carcani, il est actuellement déposé à la Bibliothèque de Nantes sous le n° 1917. Nous y trouvons, au fol. 8 v°, la mention suivante : « Saint Augustin, de la *Cité de Dieu*, traduction de Raoul de Praesles. Manuscrit sur vélin avec miniatures 351 et lettres en or. 1 vol. folio ». Le volume est ensuite signalé, avec indication élogieuse des peintures, dans l'ouvrage cité plus haut de M. Ludovic Chapplain, puis sous le n° 1784 dans le *Catalogue méthodique* de 1859, dressé par Em. Péhant, enfin sous le n° 181 dans le *Catalogue général des Manuscrits des Bibliothèques publiques de France*, de 1893, établi par M. A. Molinier. Les quatre rédacteurs accusent tous 351 miniatures.

Miniatures. — Nous avons vu que le Ms. 18-19 de la Bibl. Nat. contenait vingt-quatre grandes peintures dues au pinceau de Maître François. Nous avons fait ressortir également que le Ms. 246 de la Bibl. Sainte-Geneviève renfermait vingt-trois miniatures (6 grandes et 17 petites) copiées sur les précédentes par le même peintre, ou du moins dans son atelier, mais réduites et d'importance moindre.

1. *Supplément à la Bibliographie instructive ou Catalogue des livres du Cabinet de L. J. Gaignat*, Paris, de Bure, 1779, in-8°, 2 vol., tom. I, n° 242, p. 67 : « Les dix premiers livres de la Cité de Dieu de S. Augustin, translatés du latin en françois, à la réquisition de Charles V, Roi de France, par Raoul de Pralles ou Praesle, Ms. sur vélin... décoré de 286 miniatures..., gr. in-f° ».

2. *Revue des Provinces de l'Ouest*, 1855-1856, tom. III, pp. 674-677; tom. IV, pp. 536-537.

3. M. Léopold Delisle, *Cabinet des Manuscrits*, tom. I, p. 463.

4. Nous ne savons si ces Religieux l'avaient eu de Charles de Bourgneuf de Cucé, évêque de Nantes, décédé en 1617, qui leur avait légué ses livres, ou des achats de l'abbé Barin, qui avait beaucoup augmenté la bibliothèque, ou de toute autre cause.

5. Ludovic Chapplain, art. paru dans les *Annales de la Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*, tom. X, Nantes, C. Mellinet, 1839 : « Les Oratoriens, très attaqués par les Jésuites, avaient, en 1753, rédigé un projet avec l'appui du Maire, M. Bellabre, par lequel ils ouvriraient leur Bibliothèque au public, à condition qu'une certaine somme d'argent serait chaque année affectée par la Ville à l'augmentation de ce dépôt de livres. L'arrangement fut accepté. La prise de possession et l'ouverture de la Bibliothèque eurent lieu le 19 nov. 1753. Le premier conservateur fut le Père Girard, ancien supérieur de l'Oratoire et savant professeur. Il n'était pas dit que les Oratoriens donnaient leur Bibliothèque, mais ils en octroyaient l'usage. Il semble que cet état de chose ait continué jusqu'à la Révolution ».

Notre présent manuscrit de La Haye-Nantes, au contraire, offre à nos regards vingt-deux grandes peintures et six cent trente-huit vignettes qui constituent une amplification remarquable de l'original et accusent l'opulence de l'amateur qui l'a commandé et du bibliophile qui l'a fait exécuter.

Donnons un exemple du travail auquel s'est appliqué le peintre en décorant ces trois manuscrits, selon l'importance que chacun de ses clients entendait lui donner.

La grande miniature du Liv. IX du Ms. 18 de la Bibl. Nat. (*Planche LII*), représente, en deux registres, le *Vaisseau d'Aristippe* et des *Chrétiens agenouillés devant le Médiateur*.

Dans le manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, la scène se réduit à une vignette et représente seulement les *Chrétiens agenouillés devant le Médiateur*, avec moins de personnages et sans paysage (*Planche LXXI*, *d.*).

Dans le manuscrit de La Haye (*Planche LXXXII*), nous retrouvons, en grand format, la scène des *Chrétiens* avec plus de vingt personnages, mais l'épisode du *Vaisseau d'Aristippe* est rejeté dans une petite vignette, peinte au fol. 402 v°, dans le chapitre qui le concerne[1].

Le même agencement se retrouve d'une façon constante, selon un plan systématiquement établi, dans toutes les miniatures correspondantes de ces trois manuscrits : le premier n'ayant que de grandes peintures à plusieurs registres ou compartiments, le deuxième, de petites vignettes (à quelques exceptions près), et le troisième, des grandes peintures à une seule scène, les autres sujets étant traités en vignettes dans leurs chapitres respectifs.

Nous verrons ci-après que le manuscrit de Mâcon, inspiré par celui de la Bibliothèque Nationale, mais sortant d'un autre atelier, ne présente que de grandes peintures où les sujets sont représentés en petites scènes juxtaposées, sans séparation distincte.

Les miniatures du manuscrit de La Haye-Nantes sortent de l'atelier de Maître François et dénotent l'intervention de plusieurs mains, nécessaires pour mener à bien une œuvre aussi considérable. Mais il est à croire que le maître a présidé à cet immense travail pour y assurer l'unité d'inspiration, d'agencement et de style qui y éclate à chaque page. On reste confondu à la pensée d'un tel labeur, dans lequel l'artiste a su faire montre d'une imagination incroyable pour interpréter les sujets de CHAQUE CHAPITRE de ces vingt-deux livres et pour varier à l'infini et, sans aucune trace de fatigue depuis le commencement jusqu'à la fin, près de sept cents tableaux[2] où s'agitent environ dix mille personnages!

Que le lecteur veuille bien lire un chapitre du traité de saint Augustin et examiner ensuite quelle verve narrative le peintre a déployée, pour le traduire avec son pinceau. Il sera émerveillé de la richesse de son invention[3].

1. Ces dispositions respectives nous offrent encore quelques exemples :

La scène de Metellus et d'Énée sauvant leurs idoles du fol. 180 v° du Ms. 18 se retrouve à la vignette du fol. 287 v° du manuscrit de La Haye.

Il en est de même de la scène de la femme d'Asdrubal, qui se jette du haut des tours avec ses deux enfants. (Fol. 180 v° du Ms. 18. — Vignette du fol. 146 du manuscrit de La Haye). De même pour le deuxième registre du Liv. VI du Ms. 18 qui est peint en vignette au fol 209 du manuscrit de La Haye, *Deus aquarum*.

De même pour les Âmes des Trépassés, qui font l'objet du deuxième registre du Liv. VII du Ms. 18 et qui sont reportées dans le manuscrit de La Haye à la vignette du fol. 320.

2. Exactement 665 miniatures dont un grand nombre à plusieurs registres ou compartiments.

3. On se demande si Gaguin ou quelque érudit ne l'a pas guidé dans l'interprétation des sujets, car ces petites vignettes témoignent d'une grande culture historique et d'une connaissance approfondie des auteurs anciens.

Tout ce que nous avons pu faire ressortir du talent dépensé par Maître François dans la décoration du Ms. 18-19 de la Bibl. Nat. se trouve répété et confirmé dans les peintures de notre présent exemplaire. Les mêmes qualités d'ordonnance pondérée, de coloris harmonieux, de tonalité fondue, d'entente du paysage et de vivacité dans les attitudes se retrouvent dans les tableaux qui se succèdent sous nos yeux.

Nous remarquons les mêmes caractéristiques : tertres verts dans les marges, chevaux pommelés, médaillons dans l'architecture des portes et dans les bordures des costumes, expressions sérieuses, vives attitudes, touches d'or sur les objets éclairés.

Il résulte de ces observations que ces trois manuscrits, 18-19 franç. de la Bibl. Nat., 246 de la Bibl. Sainte-Geneviève et l'exemplaire de La Haye-Nantes, les deux derniers copiés sur le premier dans cet ordre chronologique, constituent bien une *Famille* homogène et par le choix des sujets et par le style de son illustration[1].

Malheureusement ce dernier exemplaire a été mutilé. C'est ce que nous allons faire ressortir à la suite d'un collationnement minutieux auquel nous nous sommes livrés.

Le premier volume (La Haye) comprenait originairement 11 grandes miniatures et 276 petites. Elles y figurent encore.

Par contre, le second volume (Nantes) devait contenir 13 grandes miniatures et 365 petites. Or il ne reste plus que 11 grandes peintures et 340 petites. Il manque donc 2 miniatures à pleine page et 25 vignettes.

Les deux grandes sont celles qui ornaient les commencements des Liv. XVI et XXII. On peut affirmer leur existence et leur disparition par ce fait que le blason de Comines, qui les décorait, a laissé sur le feuillet opposé la trace de l'oxyde d'argent provenant des coquilles de ces armoiries. Quant aux petites, comme la décoration du manuscrit comportait une vignette par chapitre, il est facile de noter leur enlèvement, puisque chaque fois qu'elles manquent on peut constater la disparition d'un feuillet du texte.

Il est étrange qu'aucun des quatre rédacteurs des catalogues des manuscrits de la Bibliothèque de Nantes, tous d'accord pour compter 351 peintures, ne se soient pas aperçus de cette mutilation. Il nous appartient de décharger l'administration actuelle de toute accusation de négligence, car le vandalisme qui s'est exercé sur ce volume est antérieur à 1807, époque où Carcani a rédigé le premier catalogue. Il a pu se produire à une époque très ancienne[2] ou peut-être pendant l'ère révolutionnaire[3].

En donnant ci-après la description détaillée de toutes les miniatures[4], nous signalons la disparition de celles qui ont été enlevées, avec l'indication de leur emplacement,

1. C'est ce que M. Léopold Delisle a bien deviné sans avoir pu examiner, autrement que par des photographies, le manuscrit de La Haye. (Article sur la *Cité de Dieu* de saint Augustin paru dans le *Journal des Savants*, septembre 1898). Que l'éminent académicien nous permette de lui renouveler ici l'expression de notre vive gratitude, puisque c'est son étude comparative qui a été l'origine et la raison d'être du travail d'ensemble que nous avons entrepris.

2. La mutilation est postérieure à la séparation des deux volumes, puisque le premier tome est resté intact.

3. M. Ludovic Chapplain, dans le X[e] volume des *Annales de l'Académie de Nantes*, que nous avons déjà citées, raconte que pendant la Révolution des amateurs peu scrupuleux profitèrent des troubles qui remplissaient la ville et du peu de surveillance qui était exercée dans l'établissement, pour enlever un assez grand nombre de livres, qui ont été signalés depuis chez des bouquinistes.

4. Nous nous sommes étendu davantage sur celles que nous avons reproduites. Quant à cette reproduction, elle a été forcément limitée, vu le grand nombre de vignettes renfermées dans le manuscrit. Nous nous sommes contenté d'en faire un choix destiné à faire ressortir la variété et la souplesse du talent de l'artiste.

de leurs dimensions et du sujet qu'elles doivent représenter. De cette façon, si elles ont échappé à la destruction, il sera sans doute possible de les identifier, dans le cas où on les retrouverait isolées dans quelque collection.

TOME I (Manuscrit de La Haye). — DISCOURS DE PRÉSENTATION. — fol. 1. — H. 0m,204×0m,177. — *Présentation du manuscrit et Docteurs de l'Église latine.* — (*Planche LXXIII.*) Copie exacte du Ms. 18 de la Bibl. Nat. « Les personnages y ont les mêmes costumes et les mêmes attitudes. Les seules différences à noter sont d'ordre tout à fait secondaire. Le peintre a supprimé dans l'exemplaire de Philippe de Comines un des cinq docteurs, saint Hilaire; il a interverti les rangs dans deux groupes de religieux; Jean Scot a pris la place d'Alexandre de Hales, Jean de Bologne celle de Thomas de Walden, et réciproquement. Pierre de Tarentaise a simplement le costume de dominicain dans l'exemplaire de Charles de Gaucourt, tandis que, dans l'exemplaire de Philippe de Comines, s'il est encore habillé en dominicain, il est coiffé de la tiare à triple couronne. Il y a bien quelques variantes dans les inscriptions tracées en lettres d'or : DOMINUS BONAVENTURA DOCTOR DEVOTUS, FR. JOHANNES SCOTI DOCTOR SUBTILIS, JOHANNES DE BOLONIA, JOHANNES GOLEIN, THOMAS WALDEN, S. THOMAS DOCTOR, PETRUS DE THARENSIA, THOMAS DE ARGENTINA; mais au fond la similitude est telle que, dans les deux tableaux, le nom d'Albert le Grand, a subi la même altération; ALABERTUS MAGNUS[1]. »

EXTRAIT DU LIV. II DES RÉTRACTATIONS. — fol. 4 v°. — *Histoire de Valens*[2]. — (*Planche LXXXIV, a.*) 2 registres. 1° L'empereur Valens, en robe bleue, sur son trône. HIC FUIT ARRIANUS HERETICUS indique qu'il avait embrassé la doctrine d'Arius. Devant lui, à genoux, les Goths lui demandent : PETIMUS A TE PASTORES ET DOCTORES CATHOLICOS. Il leur répond : HOS HABETE PASTORES ET DOCTORES, en leur désignant un groupe d'évêques et de docteurs dénommés : ARRIANI HERETICI. — 2° Les Goths, révoltés contre l'avidité des agents impériaux, prennent d'assaut et incendient Andrinople, où Valens périt dans les flammes[3].

LIVRE I. — PROLOGUE. — fol. 6. — H. 0m,250 ×0m,187. — *Cité céleste et Cité terrestre. Les Vices et les Vertus.* — (*Planche LXXIV.*) Copie du Ms. 18. La Trinité est réduite à une seule Personne. Il y a écrit : LARGESSE et ABSTINENCE au lieu de LIBERALITÉ et SOBRIETÉ.

— Chap. 1. — fol. 6 v°. — 2 registres. Prise de TROYS. — Assassinat de PRIAM aux pieds des autels par PIRRUS.

— Chap. 2. — fol. 7 v°. — 2 registres. DIOMEDES, ULICES et la statue de MINERVE. — SYMON rend hommage au roi PRIANT (Priam).

— Chap. 3. — fol. 8 v°. — *Histoire d'Énée.* (*Planche LXXXIV, c.*) 2 registres. 1° HENEAS, en robe bleue, couché sur son lit, voit en songe HECTOR qui lui amène PANTHUS, fils d'Othrys, prêtre et garde du temple de Phoebus Apollon, et son petit neveu, tous deux porteurs des statuettes des dieux vaincus. Hector dit au héros : RECOMMENDO TIBI DEOS DOMESTICOS[4]. — 2° HENEAS vogue avec ses compagnons dans trois navires sur la mer Tyrrhénienne. Fureur de JUNO[5], en bleu, qui ne veut pas que ses pénates vaincus, apportés par le héros, abordent en Italie. Elle s'adresse à EOLUS, en rouge, le roi des vents, et le supplie de disperser les fugitifs par une tempête : COMMOVE MARE VENTIS ET DEMERGE ENEAM. L'artiste a représenté souvent les dieux coiffés de grands chapeaux pointus, comme ceux dont on affuble les magiciens.

— Chap. 4. — fol. 9 v°. — 2 registres. Temple de JUNO. — ALARICH, au siège de ROME, fait reporter les vases sacrés dans les églises.

— Chap. 5. — fol. 10 v°. — *Sort des villes prises d'assaut.* — (*Planche LXXXVI, a.*) 2 registres. 1° CAYUS Julius CESAR siège au Sénat avec JUNIUS SILANUS et M. CATON qui s'écrie devant les Romains, à propos de l'affaire de Catilina : INFINITA MALA INDE SEQUENTUR. — 2° Pendant le sac de Rome, on peut se rendre compte des maux qui fondent sur la malheureuse cité, sans que les dieux fassent respecter leurs temples. On lit : CATHELINE au lieu de Catilina.

— Chap. 6. — fol. 11. — 2 registres. MARCUS MARCELLUS fait le siège de SYRACUSE. — A la prise de SYRACUSE par MARCELLUS, un soldat met à mort ARCHIMEDES.

— Chap. 7. — fol. 12. — *Histoire de Fabius Maximus.* —(*Planche LXXXVI, c.*) 2 registres. 1° FABIUS MAXIMUS s'empare de TARENTE. Les échelles, dressées contre les murs, montrent encore le chemin que vient de prendre l'armée romaine victorieuse. Quatre soldats s'approchent de leur général et, lui apportant les images des dieux de la ville, lui demandent ce qu'ils doivent en faire : DIMICTITE TARENTINIS DEOS SUOS IRATOS[6], leur répond-il. — 2° Le même FABIUS

1. M. LÉOPOLD DELISLE, *Journal des Savants*, sept. 1898, p. 565. M. le docteur W. G. C. Byvanck, directeur à la fois de la Bibliothèque royale de La Haye et du Museum, a fait exécuter une gravure en couleur de cette peinture.
2. Ces petites miniatures occupent en largeur l'espace invariable d'une colonne, soit 0m,080. Leur hauteur est d'environ 0m,120.
3. OROSE, *op. cit.*, VII, 33.
4. *Énéide*, Liv. II, v 318.
5. *Id.*, Liv. I, v. 65.
6. TITE-LIVE, XXVII, 16.

Maximus s'approche à cheval de Rome. Les envoyés du Sénat viennent à sa rencontre et lui apportent une couronne obsidionale. Il la tient longuement dans sa main et, la regardant, dit : O corona plus honorabilis quam felix; qui te cognosceret, de terra non levaret[1].

— Chap. 8. — fol. 13. — 2 registres. David à Jérusalem interroge le Seigneur. — S. Ambroise parle à des enfants.

— Chap. 9. — fol. 13 v°. — 2 registres. Opposition des plaisirs de la vie et des devoirs du chrétien. — S. Paulus harangue la foule.

— Chap. 10. — fol. 15. — 2 registres. Scène de Job. — Entrevue à Rome de Genserich et de S. Leon.

— Chap. 11. — fol. 16 v°. — 2 registres. Lazare et les riches. (La maison porte les armes de France.) — Supplice des mauvais riches.

— Chap. 12. — fol. 17. — 2 registres, le second à 2 compartiments. Prise de Jerusalem. — Theodorus et Lisymachus. — Dyogenes.

— Chap. 13. — fol. 18. — 2 registres. Jacob bénissant ses enfants. L'ange et Thóbie. — La Cène de Jésus-Christ.

— Chap. 14. — fol. 18 v°. — 2 registres. Nabuchodonosor avec des musiciens et les trois enfants dans la fournaise. — Jonas et Aryon, puis Aryon et le roi Periander.

— Chap. 15. — fol. 19 v°. — 2 registres. Marcus Regulus fait prisonnier. — Supplice de Marcus Regulus.

— Chap. 16. — fol. 21. — 2 registres. Viol de femmes par des soldats. — Saint Augustin disserte à ce sujet. Un docteur dit que la faute n'existe pas sans le consentement.

— Chap. 17. — fol. 21 v°. — 2 registres. Prise de Cartage; la femme d'Hasdrubal se jette du haut d'une tour. — Massacres de femmes.

— Chap. 18. — fol. 22 v°. — 2 registres. Viol de femmes. — S. Augustinus explique que la virginité n'est pas abolie par la violence.

— Chap. 19. — fol. 23. — 2 registres. Lucrece est violée par Sextus. Lucrece se poignarde. — Les Romains accourent devant le cadavre de Lucrece.

— Chap. 20. — fol. 25. — 2 registres. Meurtre de Caudalus par Giges. — S. Augustinus discute sur le meurtre avec les Manichei heretici.

— Chap. 21. — fol. 25 v°. — 2 registres. Abraham va sacrifier son fils et Psanson ébranle les colonnes du palais. — Jephté à cheval rencontre sa fille, avec trois de ses compagnes jouant des instruments.

— Chap. 22. — fol. 26. — 2 registres. Plato dans sa chaire, Theobertus et Ambriascente. — Theobertus et Ambriascente qui se jette du haut d'une tour[2].

— Chap. 23. — fol. 27. — 2 registres. Bataille de Thapsus. — Suicide de Chaton d'Utique.

— Chap. 24. — fol. 28 v°. — *Histoire de Pompée.* — (*Planche LXXXV, a.*) 2 registres. 1° Pompée, en Pamphylie, entouré de ses conseillers et des quelques troupes échappées au désastre de Pharsale, délibère sur la route qu'il va suivre[3]. Théophane de Lesbos dit : Fuge ad Tholomeum, cui dedisti regnum Egipti. Pompée objecte : Juvenis est et juvenes sunt mutabiles. Cependant, se rangeant à ce parti, il ajoute : Hic sunt veri amici et me diligunt. Ils arrivent à Péluse. Pompée débarque et s'avance la main tendue vers le roi Ptolémée. Les conseillers de ce dernier : Pothin l'eunuque, Theodotus de Chios et l'Égyptien Achillas semblent animés par une vive discussion. Ils se décident pour l'assassinat et Pompée, à genoux, reçoit le coup fatal de la main du bourreau. — 2° Jule Cesar, revêtu d'une robe bleue, en empereur romain, est assis, les pieds sur un coussin. Il contemple le corps de Chaton, en rouge, étendu devant lui : O Cato invideo felicitati tue[4], dit-il. O, si me cognovisses, adhuc viveres et regnares. Le filz Chaton, en rouge, s'agenouille devant César et dit : Recipe me in filium et sis michi pater, tandis qu'un serviteur, en bleu, à genoux, présente la tête de Pompée sur un plateau en disant : Accipe caput inimici tui pro maximo dono.

— Chap. 25. — fol. 29. — 2 registres. Scène de suicide. — Les Vestales.

— Chap. 26. — fol. 30. — *Des femmes échappent au viol par le suicide.* — (*Planche LXXXVIII, d.*) 2 registres, dont le second à 3 compartiments. 1° Dans un ravissant paysage boisé, une rivière coule au fond de la vallée et va se perdre dans le lointain en méandres vaporeux, après avoir contourné un château fort placé sur une hauteur. Six honnêtes femmes se précipitent dans les eaux du fleuve pour échapper à la brutale violence de trois hommes qui cherchent à les saisir[5]. — 2° L'empereur Maxencius, ayant aperçu la femme d'un prêtre de Rome qui s'appelait Sempronia, conçut pour elle une vive passion et ordonna à trois de ses serviteurs, chargés des plus viles besognes, d'aller chercher cette femme. Adducite michi illam. Ils vont la trouver et lui communiquent l'ordre de l'empereur : Imperator Maxencius mandat per te ut fruatur tua pulcritudine. En apprenant cette nouvelle, Sempronia se retire dans son oratoire et se jette au pied de l'autel en invoquant le Crucifié : Dominus deus meus esto michi propicius. Puis elle consulte son mari, qui lui répond qu'il faut choisir entre la mort et une chose infâme. Alors elle s'enfonce un poignard en pleine poitrine, en s'écriant : Hec renunciate imperatori[6].

1. Raoul de Praelles, « ... si il la trouvoit par terre, gisant, il ne la daigneroit pas lever, car avec les honneurs s'ensuivent les ennuis ».
2. Macrobe, *De Somnio Scipionis.*
3. Orose, *Histor.*, VI, 15.
4. Valerius Maximus, V, 1, 10.
5. Voir S. Ambroise, S. Jérôme, S. Jean Chrysostome, Eusèbe, Florus et surtout Peregrinus dans son *Speculum Virginum.*
6. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, VIII, 9.

— Chap. 27. — fol. 31. — *Réfutation du suicide.* — (*Planche LXXXV, b.*) 2 registres. 1° Saint Augustin, loin de trouver une grandeur d'âme dans le suicide, n'y voit que faiblesse et lâcheté. Dans une salle, des docteurs discutent sur le suicide. L'un dit : DESIDERO MORTEM NE AMPLIUS PACIAR. Les autres lui répliquent : DAMPNABILIS EST TUA OPPINIO. A droite, l'Église donne son enseignement par la bouche d'un religieux prêchant devant deux femmes et deux hommes, qui écoutent avec recueillement ses paroles : DESIDERO DIU VIVERE ET PROPTER DEUM MULTA PACIAR. — 2° EMPEDOCLES, en rouge, sort des murs d'Agrigente sur lesquels est écrit CYCILLE et va se jeter dans le cratère de l'Etna en éruption. C'est le suicide par orgueil.

— Chap. 28. — fol. 32 — *Le consentement seul fait la faute.* — (*Planche LXXXVIII, b.*) Saint Augustin recommande aux femmes, dont la chasteté a été compromise, de ne pas prendre la vie à charge, si leur volonté n'a pas été en jeu. En haut, le Christ, au nimbe crucifère et couvert d'un manteau violet qui laisse voir la plaie de son côté, est assis sur l'arc des nuées dans l'auréole de sa gloire. Deux épées, symboles de justice, sont placées bout à bout devant ses lèvres. Ses pieds reposent sur le globe du Monde, où l'on distingue une ville finement peinte dans un charmant paysage. La troupe rouge des Chérubins l'entoure. Sur terre, un groupe de jeunes femmes et de jeunes gens, vêtus de costumes variés, discutent sur la pureté de l'âme et du corps. Celle-là seule constitue la vraie innocence. Aussi les malheureuses, dont on a abusé, s'écrient-elles : TESTE DEO, VIOLATE SUMUS ABSQUE CONSENSU NOSTRO.

— Chap. 29. — fol. 33. — 2 registres. Martyre d'un chrétien. — SCIPIO NASICA se fait apporter des idoles.

— Chap. 30. — fol. 34. — 2 registres. CATON CENSORIUS et SCIPIO NASICA discutent sur le sort de CARTAGE. — Massacres dans ROME.

— Chap. 31. — fol. 35 v°. — 2 registres. SCIPIO NASICA parle à des docteurs de la suppression des jeux scéniques. — Danse d'hommes et de femmes nus.

— Chap. 32. — fol. 36 v°. — *Les Jeux scéniques.* — (*Planche LXXXVII, a.*) 2 registres. 1° Saint Augustin s'élève avec indignation contre les jeux obscènes qui se donnaient à Rome. Rome, désolée par la peste, a ses rues encombrées de morts[1]. Les habitants affolés se prosternent devant les images de leurs dieux et leur demandent ce qu'ils doivent faire pour conjurer le fléau : QUID FACTURI SUMUS UT CESSET PLAGA. Les dieux répondent : FACITE LUDOS SCENICOS, ET PLAGA CESSABIT. Saint Augustin s'écrie : PLACATE DEUM CELI ET NON FIANT HII LUDI. — 2° Nous voyons établis ces jeux obscènes. A l'intérieur d'une barrière circulaire, des hommes et des femmes nus se livrent à une danse désordonnée, pendant qu'un musicien, penché sur la balustrade, accompagne leurs mouvements de son rythme sur un tambourin. Un bonnet de fou indique leur démence.

— Chap. 33. — fol. 37 v°. — 2 registres. Les païens pleurent sur les calamités de Rome. (Château fort avec barbacane au-dessus du donjon). — D'autres rappellent les recommandations de Scipion.

— Chap. 34. — fol. 38. — Romulus et Rémus accueillent tous les gens sans aveu qui se présentent.

— Chap. 35. — fol. 38 v°. — 2 registres. Glorification du Christ. — Conversion de saint Paul.

LIVRE II. — Chap. 1. — fol. 41. — H. 0m,237 ×0m,190. — *Saint Augustin et les païens. Orose et les Romains.* — (*Planche LXXV.*) 2 registres. Copie exacte du Ms. 18. Dans la première scène, un ecclésiastique porte sur sa poitrine la croix pattée des Trinitaires. Dans la seconde, l'artiste a ajouté un groupe de femmes sur la terrasse d'une maison.

— Chap. 2. — fol. 42. — 2 registres. Massacres dans ROME. — Viol de femmes.

— Chap. 3. — fol. 42 v°. — *Accusations des païens.* — (*Planche LXXXIV, b.*) 2 registres. 1° Les Romains, portant des costumes variés, déplorent les invasions des Goths et les désastres qui fondent sur l'Empire. L'un d'eux s'écrie : MALA QUE NOS HIC PREMUNT XRISTIANI HOC FACIUNT. — 2° Les mêmes Romains se retrouvent rassemblés dans une salle. Deux colonnes, au fond, supportent des idoles. Saint Augustin, suivi de ses clercs, s'avance vers les païens et réfute leurs assertions : VOBIS NON FACIMUS MALA, SED VESTRA YDOLA.

— Chap. 4. — fol. 43. — 2 registres. Fêtes païennes. — ATHIS s'émascule devant MINERVE et BERECYNTHIE.

— Chap. 5. — fol. 45. — *Saint Augustin rend hommage à la sévérité des mœurs de Scipion Nasica.* — (*Planche LXXXVII, b.*) 2 registres. 1° SCIPIO VASICA (*sic*), prince du Sénat, un des jurisconsultes les plus éminents de son temps, rejette devant les sénateurs le projet d'un théâtre à édifier dans Rome. Il est habillé en évêque pour faire ressortir sa dignité de grand pontife[2]. Il dit : LUDOS INHONESTOS SENIQUOS CONDEMPNAMUS. — 2° Deux hommes et deux femmes nus s'adonnent à une danse déréglée devant une idole placée sur un piédestal, aux sons de deux musiciens dont l'un joue du tambourin et l'autre de la guitare. La MATER SCIPIONI VASICA, en robe bleue, s'éloigne de ce spectacle obcène en poussant ses enfants devant elle et détourne les regards en disant : TALES LUDI SUNT ABHOMINABILES ET DIIS DISPLICENTES.

— Chap. 6. — fol. 46. — *Saint Augustin oppose les préceptes de la religion chrétienne aux traditions des initiés et à l'enseignement païen.* — (*Planche LXXXV, d.*) 2 registres. 1° Saint Jérôme prêche dans une chaire devant un auditoire. Il dit : FUGIENSES SUNT PAVIDI HOMINES[3]. — 2° Les Romains se précipitent aux pieds de leurs idoles. La Mort, vêtue d'un grand linceul blanc, frappe l'un d'eux. Le poète Perse,

1. OROSE, *Histor.*, III, 4; S. ISIDORE, *Étymol.*, XVIII; voir aussi TITE-LIVE et VALERIUS MAXIMUS.

2. OROSE, *op. cit.*, IV, 21 et S. ISIDORE, *op. cit.*, XVIII.

3. Il faut lire « FRIGIENTES ». Saint Jérôme dit en effet au chap. III du Liv. I, de son *Commentaire sur l'Épître aux Galates* : « Timidos Phrygas omnes poetae lacerant ».

P[ER]SYUS arrête leur panique par ces mots : DISCITE MISERI ET RERUM COGNOSCITE CAUSAS[1].

— Chap. 7. — fol. 47. — 2 registres. S. AUGUSTINUS discute avec le roi ITALUS. — JUPITER FUIT SODOMITA.

— Chap. 8. — fol. 48 v°. — 2 registres. Danses. — Poëtes LYRICI, SATYRICI, THEOLOGICI.

— Chap. 9. — fol. 50. — 2 registres. Discours de philosophes sur les dieux. — Idem.

— Chap. 10. — fol. 52. — 2 registres. Le poète NEVIUS en prison à ROME. — Les GRECI accusés d'écrire des vers calomnieux.

— Chap. 11. — fol. 52 v°. — 2 registres. Discussion sur les idoles entre SOCRATES et LABEO. — PHILIPPE de Macédoine et les envoyés des Athéniens.

— Chap. 12. — fol. 53 v°. — *Le saint évêque fulmine contre les libertés des poëtes.* — (*Planche LXXXVII, c.*) Saint Augustin s'étonne que les peines les plus sévères soient édictées contre les comédiens qui composent des vers diffamatoires à l'égard des citoyens romains, mais qu'ils aient toute liberté quand leurs injures s'adressent aux dieux. 1° Dans une salle française du XVe siècle, les sénateurs GNIUS SCIPIO, PUBLIUS SCIPIO et MARCUS CATO édictent des peines sévères contre les calomniateurs : VOBIS PRECIPITUR SUB PENA MORTIS NE DICATIS TURPIA DE ROMANIS. — 2° Par contre, ils laissent toute licence vis-à-vis des dieux : VOBIS DATUR LICENCIA DICERE TURPIA DE DIIS, et nous voyons, pour confirmer ce dire, JUPITER se livrer, selon Térence, à de pressantes familiarités sur la déesse Diane et un autre dieu en faire autant sur une mortelle.

— Chap. 13. — fol. 54 v°. — 2 registres. Ronde de gens nus devant des idoles. — Discussion sur le théâtre entre Romains et Grecs.

— Chap. 14. — fol. 55 v°. — 2 registres. Idées de PLATON et de TULLE sur les poëtes. — Idem.

— Chap. 15. — fol. 59. — 2 registres. Trois FLAMEN, flamines, en évêques, devant les statues de JUPITER, MARS et BERECYNTHIE. — ARCHIFLAMINUM, PROTOFLAMINUM, FLAMINUM.

— Chap. 16. — fol. 61. — 3 registres. Moïse et les Israélites. — THALES. MERCURIUS. SOLON. LYCURGUE. NUMA POMPILIUS. OCTAVIEN. — Trois papes représentant les lois de l'Église.

— Chap. 17. — fol. 63. — *Les injustices des Romains.* — (*Planche LXXXVI, b.*) 2 registres. Saint Augustin relate les injustices commises par les Romains au temps si vanté de la République. 1° Romulus excite ses soldats qui s'élançent à la poursuite des Sabines[2]. Un chevalier fait vider les arçons à son adversaire, dont le cheval s'abat. Un soldat en encapuchonne un autre pour le tuer plus facilement. — 2° MARCUS FURIUS CAMILLUS s'empare de Véies.

— Chap. 18. — fol. 65 v° — *Mœurs du peuple romain.* — (*Planche LXXXV, c.*) 3 registres. 1° Les délégués de Rome viennent surprendre aux champs QUINCIUS Cincinnatus, vêtu d'un sarrau blanc, et lui disent : « de quitter son rochet et torchier sa sueur pour revêtir la robe qu'ils lui ont apportée[3]. » INDUERE TE HOC VESTIMENTO QUIA ELECTUS ES DICTATOR ROMANORUM. Nous le revoyons à côté, ayant repris son sarrau et sa charrue et conduisant ses bœufs à nouveau. — 2° Le peuple de Rome se mutine contre les patriciens. — 3° Le peuple révolté se retire sur LE MONT AVENTIN où MENENIUS AGRIPA vient, en parlementaire, le trouver avec ses hommes. Il lui développe la fameuse parabole des membres et de l'estomac : DOMINI ROMANI, CONSIDERATE PARABOLAM VENTRIS ET MEMBRORUM[4]. Une cinquantaine de personnages s'agitent dans ce petit tableau.

— Chap. 19. — fol. 68 v°. — 2 registres. Romains et animaux représentant les sept péchés capitaux. — Prophéties de JOB, EZECHIEL, DANIEL, JEREMIE et YSAYE.

— Chap. 20. — fol. 69 v°. — *Mœurs païennes et mœurs chrétiennes.* — (*Planche LXXXIV, d.*) 2 registres. L'artiste nous montre les lieux de débauches des anciens d'après ceux de son temps. Sachant que les bains étaient en grand honneur chez les anciens, et que les sexes y étaient souvent mélangés, mais n'ayant pas la notion des grands thermes de l'antiquité, il nous les représente par des étuves parisiennes[5]. Le spectacle de ces baignoires et de ces collations est assez choquant. Les personnages, à la recherche des plaisirs les plus grossiers, demandent aux dieux de n'en être jamais privés : NON SIT PESTIS NEC MORTALITAS. DURET SEMPER ISTA FELICITAS. HEC SUNT FESTA BEACHI, pour Bacchus. A côté, nous voyons le lit d'une courtisane : MORTE MORIATUR QUI CONTRA DIXERIT. — 2° En regard de ces orgies, l'artiste nous montre le tableau de l'existence des honnêtes femmes chrétiennes de son temps. Dans une petite salle française du XVe siècle, une noble dame pleine de distinction, dans de riches atours violets, coiffée d'un haut hennin muni de son flocard, file sa quenouille en compagnie de ses suivantes qui semblent causer et se raconter de menus propos. Il est difficile de rendre une scène d'intérieur avec plus de grâce, de charme, de finesse, d'élégance[6].

1. *Satires*, III, v. 66-72.
2. TITE-LIVE, *Hist. rom.*, I.
3. *De Civit. Dei*, V, XVIII, *Commentaire* de Raoul de Praelles.
4. TITE-LIVE, II, 32.
5. Ces bains, à Paris aussi bien qu'en province et dans les Flandres (*stoven*), étaient des lieux de plaisir assez mal famés, où des lits de repos et des collations préparées facilitaient la prostitution. Aussi, très nombreux à Paris du XIIIe au XVe siècle, étaient-ils l'objet d'une réglementation sans cesse renouvelée. Voir les semelles des poutres de l'Hôtel de Ville de Damme et une estampe au burin du Maître aux banderoles, représentant un bain d'hommes et de femmes au XVe siècle. Cf. *Le genre satirique dans la peinture flamande* de MAETERLINCK, Bruxelles, Van Oest, gr. in-8°, 1907. Les bains de cette espèce existent encore dans toutes les villes de l'Europe orientale.
6. Remarquons la jeune suivante qui est représentée de dos, assise, filant sa quenouille. Elle est absolument la

— Chap. 21. — fol. 71. — 2 registres. Scipion harangue les Romains. — Il est mis à mort.

— Chap. 22. — fol. 74 v°. — *Les horreurs des guerres civiles*. — (*Planche LXXXVIII*, *c*.) Rome, avec une architecture toute française, nous montre son Capitolle dans une tour carrée centrale. Deux cadavres jonchent la terre. Leurs têtes sont emportées par deux soldats. Une troisième victime va être décapitée par le bourreau et d'autres personnages sortent de la tour pour subir le même sort. Caius Marius, à la tête de ses troupes, préside à ces exécutions[1].

— Chap. 23. — fol. 79. — *Le triomphe de Métellus*. — (*Planche LXXXVI*, *d*.) Nous assistons au défilé du triomphe de Quintus Metellus, homme intègre et surnommé le Numidique[2] à cause de sa victoire sur Jugurtha, roi de Numidie. Il est traîné dans une litière recouverte d'une belle étoffe rouge, brodée d'or. Un conducteur, le fouet à la main, conduit les deux chevaux gris pommelé. Des pages et des damoiselles richement vêtus l'accompagnent à cheval. Derrière, viennent les prisonniers et, parmi eux, Jugurtha à cheval, les mains liées. Deux hérauts sonnent de la trompette. Toute cette scène ressemble plus à un cortège du xve siècle qu'à un de ces triomphes romains dont les bas-reliefs antiques nous ont transmis l'ordonnance.

— Chap. 24. — fol. 81 v°. — Sylla, en sacrifiant à Tharente, aperçoit une couronne dans les entrailles de la victime.

— Chap. 25. — fol. 85. — Bataille des mauvais esprits sur des chevaux noirs.

— Chap. 26. — fol. 86 v°. — Mystères de Berecynthie.

— Chap. 27. — fol. 88 v°. — Les Edilles font nettoyer Rome.

— Chap. 28. — fol. 89 v°. — Adoration des statues de Venus et de Flore, assistées de sœurs religieuses.

— Chap. 29. — fol. 90. — S. Augustinus exhorte les Romains à croire au Christ.

LIVRE III. — Chap. 1. — fol. 93 v°. — H. 0m,257 × 0m,190. — *Alexandre, les Bragmaniens* (Brahmanes), *les Génosophystes* (Gymnosophistes) *et les Récabitiens* (Réchabites). — (*Planche LXXVI*.) 3 registres. Copie exacte du Ms. 18. La mer n'est pas reproduite au 2e registre. Il y a Commictis et Jonadab.

— Chap. 2. — fol. 94 v°. — Laomedon au pied des autels.

— Chap. 3. — fol. 96 v°. — Eneas débarque à Rome.

— Chap. 4. — fol. 99. — Vulcan unit Venus et Anchises.

— Chap. 5. — fol. 99 v°. — Amulius tue Numitor et fait enchainer Rea.

— Chap. 6. — fol. 100 v°. — Remus est amené devant Romulus.

— Chap. 7. — fol. 101. — Prise de Troye.

— Chap. 8. — fol. 102 v°. — Prise de Rome.

— Chap. 9. — fol. 103. — Numa Pompilius institue devant la statue de Janus les fêtes de Janus et de Février.

— Chap. 10. — fol. 105 v°. — Saturne enseigne l'agriculture aux hommes.

— Chap. 11. — fol. 108. — Aristonicus est pendu par Marcus Perpenna.

— Chap. 12. — fol. 110. — Tarquin devant l'autel de Rome et de Jupiter.

— Chap. 13. — fol. 113. — Jupiter et le Capitole, Tarpeia.

— Chap. 14. — fol. 117 v°. — Devant Albe et Rome, a lieu le combat des Curiaces et des Horaces. Les Curiaces portent un étendard avec ces armes de fantaisie : *de gueules à un chevron de sable et 3 croissants d'or ou d'argent*.

— Chap. 15. — fol. 121. — *Mort de Romulus*. — (*Planche LXXXVII*, *d*.) Dans un palais au toit doré, Romulus a la tête tranchée par les patriciens à cause de ses cruautés. Le peuple, sur le point de se soulever, est apaisé par un certain Julius Proculus, qui, s'adressant à la foule, lui fait croire que Romulus lui est apparu : Romulus petit a vobis astrilucum diis, et hoc michi dixit[3].

— Chap. 16. — fol. 125. — Brutus fait mettre à mort ses deux fils pour sauver la République.

— Chap. 17. — fol. 127 v°. — Quintus Servilius, sur l'ordre de Lucius Quintus, tue Sulpicius Emilius qui faisait une distribution de froment au peuple.

— Chap. 18. — fol. 137 v°. — Histoire de Valencius invoquant Ditis et Proserpine pour guérir ses enfants.

— Chap. 19. — fol. 140 v°. — Bataille de Cannes.

— Chap. 20. — fol. 144. — Les Sagontins se jettent dans les flammes pour échapper à Annibal.

— Chap. 21. — fol. 146. — Cartage prise par Scipion l'Africain. La veuve d'Asdrubal se jette du haut des tours.

— Chap. 22. — fol. 153. — Mitridates rend un édit en Asie contre les Romains.

— Chap. 23. — fol. 154. — L'épouvante est telle à Rome que les animaux s'enfuient dans la campagne.

— Chap. 24. — fol. 155. — Assassinat de Tiberius Gracchus.

— Chap. 25. — fol. 156 v°. — Adoration à Rome de la statue de la Concorde et chute de la statue de la Discorde.

— Chap. 26. — fol. 159. — Révolte des Gladiatores à Rome.

— Chap. 27. — fol. 162 v°. — Horreurs des guerres civiles, Sila, Octavius, Marius, Bibius, Numitorius, Catulus.

même dans le compartiment de gauche du registre inférieur de la peinture du Liv. IX du *Valerius Maximus* de Londres.

1. Florus, *Hist. rom.*, III, 22.
2. Valerius Maximus, *op. cit.*, II, 7, 2.
3. Florus, I, 1.

— Chap. 28. — fol. 164 v°. — 2 registres. Histoire de MARIUS et de CARBO.

— Chap. 29. — fol. 167 v°. — Massacres ordonnés par Sylla.

— Chap. 30. — fol. 169. — SERTORIUS.

— Chap. 31. — fol. 174 v°. — Offrandes aux dieux sur leurs autels.

LIVRE IV. — Chap. 1. — fol. 178. — H. 0m,237 ×0m,184. — *Incendie de Sodome. Départ de Loth.* — (*Planche LXXVII.*) Copie des deux registres supérieurs du Ms. 18, le troisième étant supprimé (Fable de Phaéton). De ce fait, les personnages sont plus grands dans le manuscrit de Comines. Les villes de la Pentapole ne sont pas nommées. C'est l'ange de droite qui parle et non celui de gauche.

— Chap. 2. — fol. 179. — Un tremblement de terre sépare la contrée des FLANDRES.

— Chap. 3. — fol. 181 v°. — Le pape CLÉMENT III et la reine d'Angleterre.

— Chap. 4. — fol. 183. — ALEXANDRE et DYONIDES.

— Chap. 5. — fol. 185. — ROMULUS à ROME donne le droit d'ASILLE.

— Chap. 6. — fol. 186. — NINUS s'empare de la Libye, LIBE.

— Chap. 7. — fol. 187. — Histoire d'ASTYAGES, de Mandane et de Cyrus.

— Chap. 8. — fol. 190. — La Sainte Trinité et les idoles de Rome.

— Chap. 9. — fol. 191. — Offrande à JUPITER. GANYMEDES.

— Chap. 10. — fol. 192 v°. — SATURNE, JUPITER et JUNO fécondent la terre.

— Chap. 11. — fol. 197. — MERCURIUS.

— Chap. 12. — fol. 200. — La Divinité abritant les hommes et les animaux sous son manteau.

— Chap. 13. — fol. 200 v°. — Les hommes seuls font partie de la Divinité.

— Chap. 14. — fol. 201. — JUPITER et la VICTOIRE.

— Chap. 15. — fol. 201 v°. — Des guerriers défilent devant INIQUITÉ pour courir à de nouvelles conquêtes.

— Chap. 16. — fol. 202 v°. — Les Romains ne permettent pas à la déesse REPOS d'entrer dans Rome.

— Chap. 17. — fol. 203. — La Victoire n'appartient qu'à Dieu.

— Chap. 18. — fol. 203 v°. — La FELICITÉ et la FORTUNE.

— Chap. 19. — fol. 204 v°. — 2 registres. Femmes adorant la FORTUNE. — CORIOLANUS.

— Chap. 20. — fol. 205 v°. — MUCIUS Scevola met la main sur le bûcher et TARQUIN est chassé de ROME.

— Chap. 21. — fol. 208. — Discussion sur la VIRTUS et la FELICITÉ.

— Chap. 22. — fol. 209. — Des païens adorent DEUS AQUARUM et BACUS.

— Chap. 23. — fol. 210. — Tous les hommes adorent la FELICITÉ.

— Chap. 24. — fol. 213. — Adoration des déesses BELLONA et CUNINA.

— Chap. 25. — fol. 213 v°. — JUPITER, JUNO et EUROPA.

— Chap. 26. — fol. 215. — Songe d'un homme à qui les dieux demandent l'institution des jeux scéniques. — Sa déposition devant le Sénat.

— Chap. 27. — fol. 216. — SCEVOLA est mis à mort devant les idoles.

— Chap. 28. — fol. 217 v°. — Trois statues de divinités.

— Chap. 29. — fol. 218. — Mort de JULIEN L'APOSTAT.

— Chap. 30. — fol. 221 v°. — Cicéron discute avec Balbus sur le chant des oiseaux.

— Chap. 31. — fol. 224 v°. — CERES et PROSERPINE apparaissent à MIMENNIUS. L'empereur Maxence fait massacrer des femmes et des enfants.

— Chap. 32. — fol. 226 v°. — Discussion de Varron sur les dieux.

— Chap. 33. — fol. 227. — C'est le vrai Dieu qui dispense toutes choses.

— Chap. 34. — fol. 227 v°. — Passage de la mer Rouge.

LIVRE V. — Chap. 1. — fol. 229. — H. 0m,230 ×0m,184. — *Passage de la mer Rouge. Pharaon et Joseph.* — (*Planche LXXVIII.*) Copie des deux registres supérieurs du Ms. 18, le 3e, épisode de Faustus, étant supprimé. La seule différence est que Jacob et Joseph ne sont pas nommés et que les paroles de ce dernier sont omises.

— Chap. 2. — fol. 231 v°. — Discussion de POSSIDONIUS et d'YPOCRAS sur les jumeaux.

— Chap. 3. — fol. 232 v°. — 2 registres. Le potier Nigidius et sa roue. — Deux jumeaux couchés.

— Chap. 4. — fol. 233. — 2 registres. Rébecca accouche debout soutenue par une femme et se tenant, la figure contractée, à une serviette accrochée au mur, tandis qu'une autre femme tire l'enfant par derrière, de dessous la robe[1]. — Esaü à la chasse. — Isaac devant Jacob.

— Chap. 5. — fol. 233 v°. — 2 registres. Neptanabus vient dans le lit d'Olympias. Celle-ci accouche comme dans la miniature précédente. — Alexandre soudoie les prêtres pour qu'ils le fassent passer pour fils de Jupiter Ammon.

— Chap. 6. — fol. 235. — 2 registres. Un jeune homme va à la chasse au faucon. — Une jeune dame

1. La posture singulière, que prend Rébecca pour accoucher, se retrouve, toujours la même, dans plusieurs miniatures de ce manuscrit (Tom. II, fol. 193 v°). Il est à croire que l'artiste avait assisté à un accouchement de ce genre et que cette coutume obstétricale était de mode dans son pays. Nous savons qu'elle était usitée dans certaines régions françaises, notamment en Bretagne. (Cf. WITKOWSKI, *Histoire des accouchements chez tous les peuples*, Paris, Steinheil, s. d., pp. 364, 406 et 419).

file de la laine : diversité d'existence, en raison de l'heure de la naissance.

— Chap. 7. — fol. 236. — Un riche mariage, à la porte d'une église, provient de la constellation sous laquelle étaient nés les deux conjoints.

— Chap. 8. — fol. 237 v°. — Le « fatum » n'est que la volonté de Dieu.

— Chap. 9. — fol. 239. — Saint Augustin discute avec Cicéron sur la prescience de Dieu.

— Chap. 10. — fol. 242. — Discussion sur le libre arbitre.

— Chap. 11. — fol. 244 v°. — 3 registres. Sainte Trinité. L'âme dans le chaos. — L'enfant, vie sensitive. — Les animaux, vie sensible. — Les anges, vie intellectuelle.

— Chap. 12. — fol. 245. — 2 registres. CESAR-CATON-LUCRECE. — Expulsion de Tarquin.

— Chap. 13. — fol. 250 v°. — Dans un charmant paysage, Horace et Cicéron discutent sur l'Empire de Rome.

— Chap. 14. — fol. 252 v°. — 2 registres. Il ne faut pas convoiter la gloire. — Mucius Scevola et Decius.

— Chap. 15. — fol. 253 v°. — 2 registres. Dieu a donné aux Romains de grands biens. — Marché de grains et de vins.

— Chap. 16. — fol. 254. — Malheurs de la vie temporelle.

— Chap. 17. — fol. 255 v°. — Les Romains.

— Chap. 18. — fol. 256. — Chrétiens priant, travaillant, se mortifiant et écoutant des sermons.

— Chap. 19. — fol. 260 v°. — 2 registres. Le Seigneur dit à un roi que les royaumes ne viennent que de lui. — NERON fait ouvrir le ventre de sa mère.

— Chap. 20. — fol. 265. — Les Vertus.

— Chap. 21. — fol. 266. — Opposition de NERON et d'OCTAVIEN à qui Dieu a donné l'empire.

— Chap. 22. — fol. 270 — 2 registres. Victoire romaine.

— Chap. 23. — fol. 271 v°. — RADAGASUS, roi des Goths, adorateur des idoles, est mis en déroute.

— Chap. 24. — fol. 272 v°. — 2 registres. Un mauvais roi est dépouillé et flagellé par ses sujets. — Un bon roi est adoré par les siens.

— Chap. 25. — fol. 273 v°. — 2 registres. Fondation de Constantinople. — Sénateurs. — CONSTANTIN préside une assemblée de rois.

— Chap. 26. — fol. 279. — 2 registres. MAXIMUS tue GRACIEN. — THEODOSIUS donne la couronne à VALENTINIEN. — L'ermite Jehan annonce la victoire à Théodosius. — Andragracius se noie et THEODOSIUS tue MAXIMUS.

LIVRE VI. — Chap. 1. — fol. 284. — H. 0m,228 × 0m,183. — *Octavien, Cicéron, Varron et saint Augustin.* — (*Planche LXXIX.*) Copie du registre supérieur du Ms. 18. La salle a deux colonnes, le singe est supprimé et saint Augustin ne dit plus : *Omnes dii gencium demonia.* Quelques lettres sur les robes : MON.

— Chap. 2. — fol. 287 v°. — 2 registres. Métellus sauve la statue de Vesta, et Énée celle de Minerve. — VARRO dans sa librairie.

— Chap. 3. — fol. 289. — VARRO, avec de nombreux manuscrits, devant le temple des dieux.

— Chap. 4. — fol. 290 v°. — 2 registres. Quatre docteurs discutent sur les dieux. — VARRO dans sa librairie.

— Chap. 5. — fol. 291 v°. — 3 registres. Varron dans sa librairie divise la philosophie en MITHICON (fabuleuse), PHISICON (naturelle) et CIVILLE.

— Chap. 6. — fol. 294. — 2 registres. Un jeune homme, la main sur son glaive. — Rondes d'hommes et de femmes. — VARRO discute avec saint Augustin.

— Chap. 7. — fol. 296. — DIANE surprise au bain et ANTHEON déchiré par les chiens.

— Chap. 8. — fol. 300 v°. — 2 registres. Hommes et animaux sortant de la terre. — EPHEBUS, JUPITER, SATURNE.

— Chap. 9. — fol. 302. — 2 registres. Une accouchée dans son lit et un enfant chauffé à la cheminée. — Procession vers un temple.

— Chap. 10. — fol. 305 v°. — VENUS, JUPITER, JUNO, DIANA, PHEBUS, sous la forme d'animaux. Des païens se mutilent.

— Chap. 11. — fol. 309. — TITUS et VESPASIANUS massacrent les Juifs et les exilent.

— Chap. 12. — fol. 309 v°. — Les hommes sont harponnés par des diables sans que leurs dieux les défendent. Le Seigneur regarde cette scène.

LIVRE VII. — Chap. 1. — fol. 311 v°. — H. 0m,228 × 0m,184. — *Les Fêtes temporales et terminales.* — (*Planche LXXX.*) Copie du deuxième registre du Ms. 18. Les âmes ne sont pas représentées et les mots écrits sur le mur n'ont pas été tracés. L'artiste a ajouté dans le fond, sur le pas de la porte, un musicien jouant du tambourin.

— Chap. 2. — fol. 312 v°. — JUNO, SATURNUS et JANUS et une scène d'enfantement.

— Chap. 3. — fol. 314. — La FORTUNE couronne VICTINUS et SENTINUS. En dessous, une scène d'accouchement.

— Chap. 4. — fol. 316 v°. — 2 registres. SATURNE aborde l'Italie. — SATURNE est chassé de Crète par JUPITER.

— Chap. 5. — fol. 317 v°. — La Trinité et le culte des faux dieux.

— Chap. 6. — fol. 319. — En haut, la Création. En dessous, Jupiter coupe la langue de personnages nommés : NAYS LAR LAR. Il s'agit des naïdes et des dieux lares.

— Chap. 7. — fol. 320. — JANUS et TERMINUS. Les âmes des trépassés voltigent dans l'air et le corrompent.

— Chap. 8. — fol. 321. — Janus aux quatre visages et des hommes dans des fosses, avec des animaux.

— Chap. 9. — fol. 322 v°. — SATURNE et Rhéa. Culte de JUPITER.

— Chap. 10. — fol. 324 v°. — Culte de Jupiter et de Janus.

— Chap. 11. — fol. 325. — Jupiter verse du lait et du vin aux hommes.

— Chap. 12. — fol. 326 v°. — L'Avarice devant une table et deux chrétiens agenouillés devant le Seigneur.

— Chap. 13. — fol. 327. — Un semeur et, au-dessous, des docteurs qui discutent sur Genius et sur Jupiter.

— Chap. 14. — fol. 328. — Mercure et Mars.

— Chap. 15. — fol. 329. — Les hommes regardent Juno et Venus se battre pour la pomme.

— Chap. 16. — fol. 330. — Apollo, Dyana; Vulcain, tombé dans l'île de Lannos, y manie sa forge.

— Chap. 17. — fol. 331 v°. — Varro parle des dieux devant des assistants.

— Chap. 18. — fol. 332 v°. — Jupiter chasse Saturne de son royaume; Saturnus dévore ses enfants.

— Chap. 19. — fol. 333. — Saturne préside aux travaux de l'agriculture.

— Chap. 20. — fol. 335. — Fables de Pluto, Proserpine et Ceres.

— Chap. 21. — fol. 338. — Un banquet et, au-dessus, Liber et Libera.

— Chap. 22. — fol. 339. — Salacia et Vulcanus. Le scribe s'est trompé ; il faut lire : Neptune.

— Chap. 23. — fol. 339 v°. — Anima mundi avec le globe offrant un charmant tableau de la nature. Aux quatre coins, les Évangélistes.

— Chap. 24. — fol. 341 v°. — Bérécynthie est traînée dans un char par quatre lions aux sons d'instruments. Athys, sur son passage, se mutile d'une façon très réaliste.

— Chap. 25. — fol. 343 v°. — Athys se mutile devant cinq personnes, près d'un arbre en fleur.

— Chap. 26. — fol. 344 v°. — Des prêtres Galles se mutilent. Joli paysage.

— Chap. 27. — fol. 346 v°. — Des païens adorent les démons; des chrétiens adorent le vrai Dieu.

— Chap. 28. — fol. 347 v°. — Janus sur un trône et Tellus, charmante de grâce, au milieu d'animaux.

— Chap. 29. — fol. 349. — Discussion sur le vrai Dieu qu'on aperçoit dans les cieux.

— Chap. 30. — fol. 350. — Hommes et femmes adorant Dieu.

— Chap. 31. — fol. 350 v°. — Sainte Madeleine est à genoux devant le Seigneur. Des hommes prient dans une chapelle.

— Chap. 32. — fol. 351. — La Nativité et, au-dessus, Ysaye, Jeremie et Malachie.

— Chap. 33. — fol. 351 v°. — Diables précipités en enfer. Chrétiens agenouillés.

— Chap. 34. — fol. 352 v°. — Terence porte au Sénat un livre déterré par un laboureur. Le Sénat fait brûler le manuscrit comme révélant les mystères de la religion.

— Chap. 35. — fol. 353 v°. — Numa Pompilius discute avec Pitagoras sur l'hydromancie.

LIVRE VIII. — Chap. 1. — fol. 356. — H. 0m,217 × 0m,180. — *Saint Augustin et Apulée.* — (*Planche LXXXI.*) Répétition du registre supérieur du Ms. 18. Le paysage est supprimé. Deux lettres sur une broderie.

— Chap. 2. — fol. 357 v°. — Tales mesure le soleil; Pitagoras discute devant un auditoire de cinq personnes.

— Chap. 3. — fol. 362 v°. — Socrates expose sa doctrine.

— Chap. 4. — fol. 365 v°. — 2 registres. Platon enseigne. — Platon, dans sa librairie avec des manuscrits, naturalis, moralis et racionalis.

— Chap. 5. — fol. 367 v°. — 2 registres. Numa Pompilius enseigne le culte des dieux. — Ses livres sont cachés en terre sous une pierre.

— Chap. 6. — fol. 370. — En haut, le Seigneur; sur terre, un platonicien parle de la création.

— Chap. 7. — fol. 371. — Des philosophes stoyciens et platoniciens sont debout devant la déesse Sapience.

— Chap. 8. — fol. 371 v°. — En haut, le Seigneur; en bas, deux chrétiens mangent et deux autres conversent.

— Chap. 9. — fol 372 v°. — S. Paul prêche devant un auditoire.

— Chap. 10. — fol. 374. — S. Augustin discute avec Simplicius sur la Trinité.

— Chap. 11. — fol. 375 v°. — En haut, Moïse; en bas, Ptolomeus parle à un auditoire.

— Chap. 12. — fol. 377 v°. — Aristote fait l'éducation d'Alexandre.

— Chap. 13. — fol. 379 v°. — Platon enseigne qu'il ne faut adorer que les dieux bons.

— Chap. 14. — fol. 380 v°. — Démons de Socrates et hommes terriens.

— Chap. 15. — fol. 382. — Un homme et une femme discutent sur les esprits aériens.

— Chap. 16. — fol. 383. — Opinions d'Apulée sur les démons et les diables.

— Chap. 17. — fol. 384 v°. — Jésus instruit les hommes, tandis que les païens sont assaillis par les diables.

— Chap. 18. — fol. 385. — Apuleyus parle à des hommes agenouillés. Démons.

— Chap. 19. — fol. 385 v°. — Enee quitte Carthage à cheval. Dido, assistée de sa sœur Anne, invoque les dieux pour le retenir.

— Chap. 20. — fol. 387 v°. — Les hommes travaillent à toutes sortes de métiers. Au-dessus, les démons et, en haut, le Seigneur.

— Chap. 21. — fol. 388 v°. — Platon chasse de la cité une troupe de danseurs nus personnifiant les poëtes.

— Chap. 22. — fol. 389 v°. — Hommes agenouillés; au-dessus, des démons; en haut, le Seigneur.

— Chap. 23. — fol. 390. — Ysaye, Hermès Trimesgistrus et saint Jean-Baptiste désignent Jésus-Christ devant qui les idoles tombent.

— Chap. 24. — fol. 392. — Hermes pleure sur les idoles.

— Chap. 25. — fol. 394 v°. — Saint Augustin prêche devant un auditoire.

— Chap. 26. — fol. 395. — HERMES dans un cimetière où des païens sont agenouillés devant des pierres tombales.

— Chap. 27. — fol. 397 v°. — Martyrs chrétiens. En haut, le Seigneur.

LIVRE IX. — Chap. 1. — fol. 400. — H. 0m,228 ×0m,180. — *Le Médiateur.* — (*Planche LXXXII.*) Copie du second registre du Ms. 18. Il n'y a pas : *vita beata.*

— Chap. 2. — fol. 401. — Les anges arrachent des âmes aux diables.

— Chap. 3. — fol. 401 v°. — 2 comp. Les diables se réjouissent des malheurs de l'humanité. — Apulée converse avec des diables.

— Chap. 4. — fol. 402 v°. — ENEAS et DIDO et le vaisseau d'ARISTIPPE. Jolie scène de bateaux.

— Chap. 5. — fol. 405. — Charmant intérieur où la charité est envisagée sous toutes les formes.

— Chap. 6. — fol. 406 v°. — Les diables n'inspirent aux hommes que des idées mauvaises.

— Chap. 7. — fol. 407. — Combat d'ACHILES et d'HECTOR, raconté par les poëtes.

— Chap. 8. — fol. 408 v°. — Opinions d'Apulée sur les dieux célestiens, les démons et les hommes terriens.

— Chap. 9. — fol. 410. — Ames des morts s'élevant vers le ciel.

— Chap. 10. — fol. 411. — PLOTIN et la roue de la Fortune.

— Chap. 11. — fol. 412 v°. — Scène de nuit. Les âmes des hommes deviennent des démons.

— Chap. 12. — fol. 414 v°. — La Trinité, des docteurs et des hommes couchés.

— Chap. 13. — fol. 416. — Célestiens, démons et terriens. (Sujet répété pour la quatrième fois.)

— Chap. 14. — fol. 417. — Célestiens, terriens et démons.

— Chap. 15. — fol. 417 v°. — Le Rédempteur et les hommes. En haut, le Seigneur.

— Chap. 16. — fol. 419. — Chrétiens adorant le Seigneur. Hommes et diables.

— Chap. 17. — fol. 421. — Chrétiens agenouillés devant le Christ et la Vierge.

— Chap. 18. — fol. 421 v°. — Diables empêchant les chrétiens de prier.

— Chap. 19. — fol. 422. — Anges, chrétiens et diables.

— Chap. 20. — fol. 422 v°. — Démons orgueilleux de science dans une librairie. La Charité les admoneste.

— Chap. 21. — fol. 423. — Tentation de Jésus-Christ sur le Temple, au sujet des pierres à changer en pains.

— Chap. 22. — fol. 423 v°. — Le Seigneur, des diables et des chrétiens.

— Chap. 23. — fol. 424 v°. — Même sujet.

LIVRE X. — Chap. 1. — fol. 427. — H. 0m,230 ×0m,184. — *La Trinité. Les chrétiens et les païens.* — (*Planche LXXXIII.*) Copie en une seule peinture des deux registres supérieurs du Ms. 18. Il n'y a que deux anges musiciens. Les chrétiens et les païens ne sont pas nommés. Il y a écrit EXIBENDUS.

— Chap. 2. — fol. 429 v°. — Prédication de saint Jean-Baptiste.

— Chap. 3. — fol. 430 v°. — Les platoniciens discutent sur le culte à rendre à Dieu.

— Chap. 4. — fol. 430 v°. — Abel et Caïn. Sacrifice d'agneaux au Seigneur.

— Chap. 5. — fol. 432. — David à genoux parle des sacrifices.

— Chap. 6. — fol. 433. — Le vrai sacrifice; confession et messe.

— Chap. 7. — fol. 434. — Des hommes adorent des anges, qui leur désignent le Seigneur. Charmant paysage.

— Chap. 8. — fol. 434 v°. — ABRAHAM; LOTH et, derrière lui, sa femme changée en statue de sel.

— Chap. 9. — fol. 435 v°. — Porphyre et Plotin discutent sur l'essence des diables.

— Chap. 10. — fol. 437 v°. — PORPHIRE et l'invocation des diables.

— Chap. 11. — fol. 439. — PORPHIRE remet à l'Égyptien NEBONT (Anébon) une lettre sur les diables.

— Chap. 12. — fol. 441 v°. — Miracles. Morts ressuscités.

— Chap. 13. — fol. 442. — Le Seigneur remet à Moïse les tables de la Loi; plus bas, danses autour du veau d'or.

— Chap. 14. — fol. 443. — 2 registres. Le Seigneur dispense les biens de la terre. Il donne aux rois leurs couronnes.

— Chap. 15. — fol. 443 v°. — Le Seigneur, les anges et les demandes des hommes.

— Chap. 16. — fol. 444. — TARQUINUS Priscus, le serpent d'Epidaure, Bérécynthie sur le Tibre et sacrifices aux anges.

— Chap. 17. — fol. 447. — Entrée de l'Arche du témoignage dans Jérusalem.

— Chap. 18. — fol. 448 v°. — Jésus-Christ enseigne le peuple. Des saints écrivent ses préceptes.

— Chap. 19. — fol. 449. — Saint Paul et saint Barnabé rendent la santé à un malade.

— Chap. 20. — fol. 450. — Sacrifice de la messe.

— Chap. 21. — fol. 450 v°. — Martyrs, diables et, en haut, le Seigneur.

— Chap. 22. — fol. 452 v°. — FIDES chasse les diables pendant que des hommes agenouillés adorent le Christ et le Seigneur.

— Chap. 23. — fol. 452 v°. — Au-dessus d'une jolie rivière, des âmes s'élèvent vers la Trinité.

— Chap. 24. — fol. 453 v°. — Le Christ donne la communion aux apôtres.

— Chap. 25. — fol. 454. — David est agenouillé devant le Christ.

— Chap. 26. — fol. 455 v°. — *Erreurs de Porphyre.* — (*Planche LXXXVIII, a.*) Porphyre et trois autres philosophes néoplatoniciens tiennent à la main

des manuscrits ouverts. Ils interprètent les textes en regardant en l'air trois anges et deux démons qui voltigent au-dessus d'eux. Porphyre parle du rôle médiateur des anges et de la puissance contraire des démons. Il y a écrit EOR sur le bas de la robe d'un des interlocuteurs. Celui-ci a une tête caractéristique que nous retrouvons dans la miniature du fol. 242 v° du second volume.

— Chap. 27. — fol. 456 v°. — PORPHIRE réfuté par S. AUGUSTINUS; SIBILLE à genoux tenant un livre. Le Christ et des anges.

— Chap. 28. — fol. 458 v°. — Aveuglement de PORPHIRE que réfute S. AUGUSTINUS devant un auditoire.

— Chap. 29. — fol. 459 v°. — Nativité.

— Chap. 30. — fol. 462. — PITAGORAS, à cheval, au siège de Troie, enseigne que les âmes des hommes retournent dans les bêtes.

— Chap. 31. — fol. 463 v°. — Platon assiste à des offrandes que des hommes élèvent vers le Seigneur.

— Chap. 32. — fol. 464 v°. — Jésus-Christ baptise les hommes et les âmes remontent vers le Créateur.

TOME II (Manuscrit de Nantes). — PROLOGUE. — fol. 1. — H. $0^m,220 \times 0^m,180$. — *Raoul de Praelles lisant sa traduction.* — (*Planche LXXXIX.*) Copie de la peinture correspondante du Ms. franç. 19 de la Bibl. Nat. L'artiste a modifié un peu l'architecture de la salle et a représenté l'édifice avec son toit, afin de pouvoir figurer dans le ciel la Trinité et les Élus, dont l'assemblée symbolise la Cité céleste. Les paroles prononcées par Raoul de Praelles sont omises. Les frottements qu'a subis cette miniature l'ont endommagée en maints endroits.

LIVRE XI[1]. — Chap. 1. — fol. 3. — H. $0^m,230 \times 0^m,185$. — *Saint Augustin et la Création.* — (*Planche XC.*) Copie exacte du Ms. 19. Le peintre a ajouté l'acolyte de saint Augustin et supprimé le nom du saint. Il y a LICTERE au lieu de LITTERE.

— Chap. 2. — fol. 4. — Le Seigneur, le Christ et FIDES avec six pèlerins.

— Chap. 3. — fol. 5. — Le Seigneur et les quatre Évangélistes avec leurs attributs.

— Chap. 4. — fol. 5 v°. — Le Seigneur. Trois docteurs discutent sur la Création au milieu de poissons et d'animaux.

— Chap. 5. — fol. 6 v°. — Le Seigneur. Saint Augustin et trois docteurs, dont EPICURUS, discutent sur la création du globe.

— Chap. 6. — fol. 7 v°. — Le Seigneur. Adam et Ève et des animaux.

— Chap. 7. — fol. 8. — Le Seigneur. Le globe mondial selon les jours successifs.

— Chap. 8. — fol. 8 v°. — Des fidèles au pied de l'autel du Seigneur.

— Chap. 9. — Cette miniature a été arrachée avec son feuillet. La réclame du fol. 8 v° ne coïncide pas, en effet, avec le premier mot du fol. 9. La peinture devait représenter la condition des anges.

— Chap. 10. — fol. 9 v°. — *Les anges ont été créés en même temps que la lumière.* — (*Planche C, a.*) En haut, la Sainte Trinité, sous les traits de Dieu le Père en vieillard, Dieu le Fils en jeune homme et du Saint-Esprit en colombe. Le Père tient le globe de la main gauche, et le Christ, la croix de la main droite. Tous deux, coiffés de la tiare et du nimbe crucifère, ont une main sur le Livre Saint, grand ouvert. Ils sont enveloppés des plis du même manteau. On aperçoit la troupe des Chérubins. Au-dessous, à gauche, quatre bons anges, baignés de lumière céleste, s'élancent vers le ciel, joignant les mains avec béatitude, tandis que trois mauvais anges, dans la pénombre, sont précipités dans l'espace. Ils vont devenir dans la cavité souterraine les démons qui forment le royaume de Satan.

— Chap. 11. — fol. 10 v°. — Le Ciel; les mauvais esprits descendant sur la terre.

— Chap. 12. — fol. 11 v°. — Le Paradis terrestre et les justes en prière.

— Chap. 13. — fol. 12. — Le Seigneur. L'esprit du mal et la tentation.

— Chap. 14. — fol. 13. — David et l'esprit du mal.

— Chap. 15. — fol. 13 v°. — Satan, figuré en prince de Babylone, culbute de son trône devant trois docteurs. On lit sur le dais les lettres : ENAOS. APRILU.

— Chap. 16. — fol. 14. — Le Seigneur. Groupe des deux sexes et animaux.

— Chap. 17. — Cette miniature a été arrachée. Elle devait représenter la beauté de l'Univers.

— Chap. 18. — Il en est de même de celle-ci. Elle devait faire ressortir que la maladie n'est pas naturelle.

— Chap. 19. — fol. 15. — Le Seigneur, Moïse et un docteur.

— Chap. 20. — fol. 15 v°. — Le Seigneur et deux groupes dans un paysage.

— Chap. 21. — fol. 16. — Le Seigneur. La Création.

— Chap. 22. — fol. 17. — Le Seigneur. Trois docteurs discutent sur la Création. L'un porte sur sa robe ces lettres : EOPSI.

— Chap. 23. — fol. 17 v°. — Origène et six cadavres.

— Chap. 24. — fol. 18 v°. — La Trinité; saint Augustin prêchant devant un auditoire.

— Chap. 25. — fol. 19 v° — Trois docteurs discutent sur la valeur du nombre trois en philosophie.

1. Dans ce livre et dans les suivants, consacrés aux questions les plus épineuses et les plus arides de la théologie chrétienne, l'artiste a donné la mesure de son génie inventif. Privé des explications de Raoul de Praelles, qui a prudemment évité, comme il l'avait annoncé, d'ajouter des commentaires aux opinions de saint Augustin, il a su trouver pour chaque chapitre une représentation plastique qui varie à l'infini. En général, il y a, dans chacun de ces tableaux, en haut, le Seigneur ou la Trinité, sur le devant, saint Augustin et ses interlocuteurs, saints ou docteurs; au second plan, le sujet figuré de leur discussion, et, tout au fond, un paysage, souvent une ville, baignée par une rivière. Les légendes sont toujours en latin.

— Chap. 26. — fol. 20. — Quatre docteurs argumentent sur la Trinité. On lit ces mots : Nobli.

— Chap. 27. — fol. 21. — Danse de six personnes, aux sons d'un tambourin, en présence de la Mort.

— Chap. 28. — fol. 22. — Prières, mortifications, adoration devant le Seigneur.

— Chap. 29. — fol. 23. — S. Augustinus disserte avec deux docteurs sur les anges.

— Chap. 30. — fol. 23 v°. — S. Augustinus discute avec deux docteurs sur le nombre 6.

— Chap. 31. — fol. 24 v°. — Saint Augustin disserte sur les nombres avec quatre docteurs.

— Chap. 32. — fol. 27. — Même sujet. Les personnages sont assis sur des bancs devant des pupitres.

— Chap. 33. — fol. 28. — Des anges et des diables s'emploient près des créatures.

— Chap. 34. — fol. 29. — Origène discute avec saint Augustin sur aer, ignis et terra.

LIVRE XII. — Chap. 1. — fol. 31. — H. 0m,230 × 0m,185. — *Saint Augustin discute sur la Création avec des philosophes.* — (*Planche XCI.*) Répétition du Ms. 19 avec quelques modifications. L'artiste a séparé la scène en deux tableaux. En haut, dans un paysage limité au fond par les monuments d'une ville, il exhorte trois seigneurs et une dame à bénir les œuvres de Dieu. La campagne autour d'eux est peuplée d'animaux divers. En-dessous, la scène des philosophes, dans une salle dont une partie est à plafond bas. Saint Augustin est à gauche et les philosophes, au nombre de cinq, sont à droite. Les paroles sont les mêmes, et elles sont répétées sur le pourtour du dais, en forme de cloche, qui est suspendu au-dessus du saint évêque. Le deuxième philosophe a sur son bonnet ces lettres inscrites : Ucor.

— Chap. 2. — fol. 32. — Moïse, saint Jean, saint Augustin et un Manicheen dissertent sur l'essence de Dieu.

— Chap. 3. — fol. 32 v°. — David parle des iniquités des hommes.

— Chap. 4. — fol. 33 v°. — *Beauté de l'œuvre de Dieu.* — (*Planche C, c.*) Saint Augustin exhorte les fidèles à ne pas dénigrer l'œuvre du Créateur, et fait ressortir que les choses sont belles en elles-mêmes quoique l'usage que nous en faisons puisse les rendre nuisibles. Ce petit tableau est plein d'animation. En haut, deux nacelles flottent sur les eaux de la mer. Dans l'une, deux pêcheurs ramènent avec effort leur filet chargé de poissons. Dans l'autre, deux misérables font périr leur victime dans les flots.

Plus bas, deux personnages admirent l'éclatante lumière du soleil, tandis qu'un malfaiteur ou un mauvais débiteur est exposé nu et les bras liés derrière le dos à l'éclat aveuglant de l'astre du jour. Un docteur dans une chaire, s'écrie : Omnis creatura Dei bona est, sed peccatum nocet et, à gauche, saint Augustin réplique : Oculis egris odiosa lux que puris est amabilis.

Au-dessous, dans un préau dallé, le peintre a voulu représenter combien le feu pouvait être utile ou néfaste. Un forgeron, près de sa forge allumée, façonne avec un marteau, un morceau de métal incandescent. Plus en avant, un cuisinier, tenant une cuiller à la main, tourne une broche et fait rôtir du gibier et de la volaille à un brasier qu'attise un compagnon, qui se garantit de l'ardeur du feu par un geste plein de naturel. A droite, un bourreau fait périr dans les flammes un homme nu attaché à un brasier. Que d'observation, que de mouvement dans ce petit tableau de quelques centimètres carrés !

— Chap. 5. — fol. 34. — Le roi David disserte avec un docteur sur l'œuvre de Dieu.

— Chap. 6. — fol. 34 v°. — Saint Augustin converse avec trois docteurs, sur les bons et les mauvais anges.

— Chap. 7. — fol. 36. — Puis, il parle des causes efficientes.

— Chap. 8. — fol. 36 v°. — *Cause efficiente de la mauvaise volonté.* — (*Planche C, b.*) Saint Augustin déclare qu'elle n'est pas positive, mais négative[1]. Nous sommes dans le réfectoire d'un couvent. La double fenêtre du fond, restée ouverte, laisse apercevoir une ville et ses donjons. Deux moines prennent leur repas, tandis que d'autres discutent entre eux sur la volonté bonne ou mauvaise. Un docteur, en chaire, dit : Peccatum est voluntas retinendi vel consequendi quod justicia vetat. Un autre : Omnis creatura Dei bona est. Un troisième : Sola voluntas homini mala. Saint Augustin conclut : Omnis humana perversitas est uti fruendo et frui utendo. On lit sur une corniche : Veni sancte spiritus....

— Chap. 9. — fol. 37. — Saint Augustin disserte sur la bonne volonté.

— Chap. 10. — fol. 38 v°. — 2 registres. Alexandre, Platon et Solon. — S. Augustinus et deux docteurs.

— Chap. 11. — fol. 39 v°. — *Le monde éternel ou le monde innombrable.* — (*Planche C, d.*) Saint Augustin rappelle les idées des anciens philosophes qui croyaient que le monde était éternellement renaissant ou innombrable. L'artiste a rassemblé son sujet dans six petits médaillons minuscules. A droite, les philosophes s'expriment ainsi : Oppinio Antiquorum philosophorum ponencium plures mundos. Puis les étapes de la vie : Une femme dans un lit vient d'accoucher de deux jumeaux à qui deux servantes prodiguent les premiers soins; des enfants jouent[2] sur la terrasse

1. Voici l'un des précédents de la fameuse maxime scolastique souvent citée et approuvée par Leibnitz, dans ses *Essais de Théodicée* : « Malum causam habet, non efficientem, sed deficientem ».

2. Ces enfants jouent au *billart de terre*, analogue à notre croquet. Ce billart était un bâton gros et court, recourbé, parfois en façon de crosse, dont on se servait pour pousser les billes ou billettes vers un but précis et par une série de passages déterminés. Voir : Siméon Luce, *La France pendant la guerre de Cent Ans*, Paris, Hachette, 1890, chapitre sur

d'un château que deux ouvriers sont en train de construire; la mort frappe les hommes et les animaux. En dessous, saint Augustin avec des docteurs disserte sur ces questions dans un charmant paysage, où une rivière, qui semble déborder dans la campagne, inonde une ville et baigne les flancs d'une colline. A gauche un château est la proie des flammes. L'évêque dit : ABLUVIONIBUS ET INCENDIIS DISSIPATUR MUNDUS.

— Chap. 12. — fol. 40. — Discussion sur la création tardive de l'homme.

— Chap. 13. — fol. 41. — David, saint Paul et saint Augustin dissertent avec deux philosophes sur les siècles passés.

— Chap. 14. — fol. 42. — Dissertation entre David, saint Augustin et un docteur.

— Chap. 15. — fol. 42 v°. — Saint Paul, saint Augustin et trois docteurs.

— Chap. 16. — fol. 44 v°. — *Sur les temps éternels.* — (*Planche CI, a.*) Dieu le Père, en robe rose rehaussée d'or, dans les nuées rayonnantes, semble disposer, sur des bancs à dossiers droits, des coussins destinés aux élus, afin de leur assurer le repos éternel. Il a l'attitude humanisée du bourgeois rangé que signale M. Henry Martin dans une des miniatures des *Heures d'Étienne Chevalier* de Jehan Fouquet[1]. Au-dessous, saint Augustin est en chaire. Il parle en plein air à un auditoire de six hommes et de trois femmes portant les habits du XV[e] siècle; celles-ci sont délicieuses de grâce, de réserve et de maintien. Le prédicateur dit : DEUS AB ETERNO ET ANTE SECULA PREPARAVIT GAUDIA PARADISI HIIS QUI IN SUO TEMPORE CREDITURI ERANT IN EUM[2].

— Chap. 17. — fol. 45. — Saint Paul, saint Augustin et des docteurs discutent sur la Création.

— Chap. 18. — fol. 46. — PLATON, DAVID et S. MATHIEU discutent sur les choses infinies.

— Chap. 19. — fol. 47. — Moïse et trois docteurs envisagent le cours des siècles[3].

— Chap. 20. — fol. 47 v°. — S. GRÉGOIRE et S. THOMAS D'AQUIN discutent sur ERROR ORIGENIS touchant les âmes qui vont au ciel et en reviennent.

— Chap. 21. — fol. 49 v°. — Création de la femme, avec saint Augustin et trois docteurs.

— Chap. 22. — fol. 50. — Saint Augustin parle de la prescience de Dieu sur le péché.

— Chap. 23. — fol. 50 v°. — La Trinité, MEMORIA, VOLUPTAS, DILIGENTIA, un cadavre et Moïse.

— Chap. 24. — fol. 51. — Le Seigneur. Saint Augustin et des fidèles; des docteurs et des païens.

— Chap. 25. — fol. 51 v°. — Ouvriers occupés à des travaux de tous genres. Dissertation de saint Paul.

— Chap. 26. — fol. 52 v°. — Saint Augustin réfute ERROR PLATONITORUM, qui disent que les anges ont créé les hommes.

— Chap. 27. — fol. 53 v°. — Saint Augustin parle de la construction de CIVITAS JERUSALEM et de CIVITAS BABYLONIS.

LIVRE XIII. — Chap. 1. — fol. 55. — H. 0m,230 ×0m,185. — *La Tentation. Saint Paul et la Mort.* — (*Planche XCII.*) Copie de la miniature correspondante du Ms. 19. Le Paradis est clos par un mur rosé; une porte monumentale donne accès dans la campagne dont on voit le paysage dans le lointain. La fontaine gothique présente une vasque qui se déverse dans un ruisseau passant sous les murs. Saint Paul et la Mort sont en dehors de l'enceinte. La Mort est représentée par un squelette noir, debout, à l'attitude arrogante, à moitié enveloppé dans un linceul blanc et tenant de sa main droite trois javelots et de l'autre un aiguillon. Saint Paul est vêtu d'une robe bleue et d'un manteau rouge.

— Chap. 2. — fol. 55 v°. — Saint Augustin parle de la mort et de l'âme immortelle.

— Chap. 3. — fol. 56. — Saint Paul explique l'apparition de la Mort.

— Chap. 4. — fol. 56 v°. — La mort est la peine du péché. Singulier accouchement d'une femme, tel que nous l'avons vu plus haut.

— Chap. 5. — fol. 58. — Saint Paul et saint Augustin parlent de la mort.

— Chap. 6. — fol. 58 v°. — La mort sépare l'âme du corps. Scène de martyrs.

— Chap. 7. — fol. 59. — La mort et la régénération du baptême.

— Chap. 8. — fol. 59 v°. — La mort des martyrs.

— Chap. 9. — fol. 60. — La mort d'un malade et le moment de la séparation de l'âme et du corps.

— Chap. 10. — fol. 60 v°. — *La vie est le commencement de la mort.* — (*Planche CI, c.*) Saint Augustin explique que l'homme, aussitôt qu'il naît, est mourant, en ce sens qu'il s'achemine vers la mort, laquelle le suit jusqu'au moment où elle doit le frapper. C'est cette pensée, pleine d'angoisse, que le peintre a interprétée, en nous montrant des hommes déjà trépassés et d'autres, trois hommes et une femme, en robe blanche, surtout rose et capuchon noir, suivis de la Mort qui va trancher leurs jours. Celle-ci, trois fois figurée, est jaunâtre, drapée dans un linceul blanc, et armée de javelots rouges. CHATON, portant une robe violette de docteur, assiste à cette scène et dit : QUOCUMQUE IERIS, MORS SEQUITUR CORPORIS UMBRAM.

— Chap. 11. — fol. 61. — 2 registres. Dissertation sur la vie et sur la mort.

— Chap. 12. — fol. 62 v°. — Jolie scène repré-

Les jeux et divertissements populaires au XIV[e] siècle; JUSSERAND, *Sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France*, Paris, Plon, 1901; FRANKLIN, *Diction. des Arts et Métiers* à l'article *Billardier*; H.-R. D'ALLEMAGNE, *Sports et jeux d'adresse*, Paris, Hachette, in-4°, s. d.

1. *Les Miniaturistes Français*, p. 93.

2. C'est la répétition de la miniature du fol. 18 v° avec cette légère différence que Dieu le Père a remplacé la Trinité.

3. Les fonds à revêtements de boiseries ressemblent à ceux qui décorent les miniatures des *Heures d'Étienne Chevalier*. Il y a quelquefois des paroles inscrites sur les plinthes.

sentant saint Augustin prêchant devant un auditoire.

— Chap. 13. — fol. 63. — Saint Augustin parle de la désobéissance des premiers hommes.

— Chap. 14. — fol. 63 v°. — *La Peine du péché.* — (*Planche CI, b.*) L'homme créé innocent ne s'est perdu que par le mauvais usage qu'il a fait de son libre arbitre. C'est l'enseignement de l'Église, qu'un ecclésiastique développe, dans un jardin, devant un auditoire de quinze personnes des deux sexes et de classes différentes. OMNIS INFIRMITAS QUAM PATIMUR EST PENA PECCATI. Dans le fond, nous apercevons Adam et Ève, cachant leur nudité sous une ceinture de feuilles vertes, quitter honteusement le Paradis terrestre. Le mot PECCATUM, inscrit au-dessus d'eux, indique assez le sens de cette vision.

— Chap. 15. — fol. 64. — 2 registres. Adam et Ève se cachent de Dieu. — Mort d'un vieillard assisté par sa servante et son médecin.

— Chap. 16. — fol. 65. — S. AUGUSTINUS, au chevet d'un mort, discute avec des platoniciens.

— Chap. 17. — fol. 66. — Saint Augustin combat ERROR PLATONITORUM sur les corps.

— Chap. 18. — fol. 67 v°. — Saint Augustin discute la question de l'entrée des corps dans les cieux.

— Chap. 19. — fol. 68 v°. — Saint Augustin discute avec les docteurs sur l'immortalité de l'homme, s'il s'était abstenu du péché.

— Chap. 20. — fol. 69 v°. — Massacre de saints.

— Chap. 21. — fol. 70 v°. — Discussion de saint Augustin sur ARBOR VITAE et ARBOR SCIENTIAE.

— Chap. 22. — fol. 71. — Jésus et la résurrection.

— Chap. 23. — fol. 71 v°. — Résurrection de Jésus-Christ devant saint Paul et saint Augustin.

— Chap. 24. — fol. 73 v°. — Le Seigneur donne une âme au premier homme et Jésus-Christ fait descendre l'Esprit saint sur les apôtres.

LIVRE XIV. — Chap. 1. — fol. 77. — H. 0m,232 × 0m,185. — *Adam et Ève chassés du Paradis terrestre. La Grâce de Dieu.* — (*Planche XCIII.*) Copie exacte du Ms. 19. Un pape et un légat se trouvent dans l'assistance. Il y a écrit : GRACE DE DIEU en français. Sur la broderie des robes, on distingue ces lettres : NEA et EVAC.

— Chap. 2. — fol. 77 v°. — BEATITUDO EPICURIORUM. — BEATITUDO STOICORUM.

— Chap. 3. — fol. 79. — TRISTICIA, CUPIDITAS, TIMOR, LETICIA couronnent le pécheur; SUPERBIA, INVIDIA, IRA couronnent le diable.

— Chap. 4. — fol. 80. — Un groupe se bat dans un festin et vit selon les hommes; un autre groupe est agenouillé devant l'autel et prie selon Dieu.

— Chap. 5. — fol. 81 v°. — Saint Augustin combat ERROR MANICHORUM sur la nature de l'âme et du corps.

— Chap. 6. — fol. 82. — Au pied du trône, où siège VOLUPTAS, sont assises TIMOR, TRISTICIA, LETICIA et CUPIDITAS.

— Chap. 7. — fol. 82 v°. — Amour de Dieu, amour de l'argent, amour de soi-même.

— Chap. 8. — fol. 83 v°. — Réfutation par saint Paul et saint Augustin des théories stoïciennes.

— Chap. 9. — fol. 86. — Perturbation de l'âme.

— Chap. 10. — fol. 88 v°. — Ce qu'auraient été les hommes dans le Paradis, s'ils n'avaient pas péché.

— Chap. 11. — fol. 89 v°. — SALOMON devient idolâtre sous l'influence des femmes.

— Chap. 12. — fol. 92 v°. — OBEDIENTIA, mère de toutes les vertus, est entourée de CARITAS, PRUDENTIA et FORTITUDO.

— Chap. 13. — fol. 93 v°. — SUPERBIA pousse Adam et Ève à pécher; HUMILITAS leur enseigne la prière.

— Chap. 14. — fol. 95. — Le péché originel. CAYN se défend d'avoir tué Abel.

— Chap. 15. — fol. 95 v°. — Le péché originel, YSAAC et ABRAHAM. Le Christ.

— Chap. 16. — fol. 98. — Adam et Ève s'unissent. LIBIDO unit un homme et une femme.

— Chap. 17. — fol. 98 v°. — Moïse et saint Augustin parlent de la nudité des premiers hommes.

— Chap. 18. — fol. 100. — Un jeune couple va se coucher. Saint Augustin parle contre l'union charnelle.

— Chap. 19. — fol. 100 v°. — RACIO retient IRA et CONCUPISCENCIA.

Chap. 20. — fol. 101 v°. — Saint Augustin parle aux Romains de leurs vices.

— Chap. 21. — fol. 102. — Devant un grand lit rouge, un prêtre unit un jeune couple.

— Chap. 22. — fol. 102 v°. — *Institution du mariage.* — (*Planche CIII, c.*) Saint Augustin fait remarquer que l'homme et la femme ne sont qu'une seule chair et par leur union et par l'origine de la femme, tirée du flanc d'Adam. Nous voyons, dans ce joli tableau, l'intérieur d'une petite chapelle française. Sur l'autel, le calice est préparé pour la communion, le livre saint est ouvert. Un jeune couple, agenouillé dans une pose recueillie, elle blonde avec une robe rose, lui en gris avec le chaperon rouge sur l'épaule, reçoit le Saint Sacrement du mariage des mains d'un moine, en robe bleue, assisté d'un diacre. Quelques parents et amis sont debout à la porte de la chapelle. Autour du dais circulaire, qui surmonte l'autel, on voit écrit : RELINQUIT HOMO.... L'officiant prononce ces paroles : QUOS DEUS JUNXIT, HOMO NON SEPARET[1]. Dieu le Père, du haut des nuées rayonnantes, ajoute : PROPTER HOC, RELINQUET HOMO PATREM ET MATREM ET ADHEREBIT UXORI SUE[2]. Derrière la chapelle, le peintre a finement représenté la création de la femme. Moïse, portant les tables de la Loi, dit : MASCULUM ET FEMINAM CREAVIT EOS[3].

— Chap. 23. — fol. 103 v°. — VOLUNTAS soutient Adam et Ève. SPIRITUS dompte un cheval, CARO. Saint Augustin et Cicéron discutent.

1. MARC, X, 9.
2. *Gen.*, II, 24; MATH., XIX, 5; MARC, X, 7; *I Cor.*, VII, 10; *Eph.*, V, 31.
3. *Gen.*, V, 2.

— Chap. 24. — fol. 104. — Adam et Ève. Saint Augustin disserte sur la procréation nécessaire à la propagation de l'espèce.

— Chap. 25. — fol. 105 v°. — Le Seigneur et ses fidèles que la mort va frapper.

— Chap. 26. — fol. 106. — *Le bonheur d'Adam et d'Ève avant le péché.* — (*Planche CII, b.*) Saint Augustin expose le bonheur de nos premiers parents dans le Paradis terrestre. Sous l'œil de Dieu, bénissant dans les nuées, entouré par les anges, Adam et Ève, chastement nus, habitent le lieu de délices dont les détails, la porte et la fontaine ressemblent de tous points à la miniature du fol. 77. GLORIA et HONOR, tous deux en gris, ceignent le front d'Adam d'une couronne royale. Au premier plan, saint Augustin est entre deux personnages qui figurent le Psalmiste. L'un dit : GLORIA ET HONORE CORONASTI EUM[1]. L'autre : OMNIA SUBJECISTI SUB PEDIBUS EJUS[2]. Et Saint Augustin ajoute : VIVEBAT HOMO IN PARADISO SICUT VOLEBAT, QUAMDIU HOC VOLEBAT, QUOD DEUS JUSSERAT[3].

— Chap. 27. — fol. 107. — Le Seigneur chasse Adam et Ève.

— Chap. 28. — fol. 108. — La CIVITAS DEI est bâtie par les justes sous la direction de AMOR DEI, et la CIVITAS TERRESTRIS par les hommes sur l'ordre de AMOR SUI.

LIVRE XV. — PROLOGUE. — fol. 109. — Les bons montent au ciel, les mauvais sont destinés à l'enfer.

— Chap. 1. — fol. 110. — H. 0m,230×0m,185. — *Caïn, Cité des hommes; Abel, Cité de Dieu.* — (*Planche XCIV.*) Copie exacte du Ms. 19. L'artiste a supprimé l'épisode de l'arche de Noé et les noms de Enoch et de Seth. Il n'y a plus de rivière. Quelques lettres sur les broderies des robes : IN, NA, RUEL.

— Chap. 2. — fol. 111. — ABRAHAM, SARRA, AGAR, YSAAC et ISMAEL avec saint Paul.

— Chap. 3. — fol. 112 v°. — 2 registres. Trois anges annoncent à ABRAHAM que SARRA deviendra grosse. — SARRA accouche d'ISAAC devant ABRAHAM.

— Chap. 4. — fol. 113. — Le Seigneur et le siège de CIVITAS MONDIALIS.

— Chap. 5. — fol. 113 v°. — CHAYM tue ABEL et bâtit Enocham. ROMULUS tue Rémus et bâtit ROMA.

— Chap. 6. — fol. 115. — 2 registres. Recommandations pour bien vivre.

— Chap. 7. — fol. 116. — Sacrifice d'ABEL et de CHAYM devant Moïse.

— Chap. 8. — fol. 118 v°. — ADAM, EVE, CHAYM, ENOC font édifier des villes; ENOS et SEPTH plantent des arbres.

— Chap. 9. — fol. 120. — De la longévité des premiers hommes et de la grandeur de TURNUS.

— Chap. 10. — fol. 121. — 2 registres. SETH au chevet d'ADAM; NOÉ et LAMETH à celui de MATHUSALEM.

— Chap. 11. — fol. 121 v°. — MATHUSALEM à genoux devant ENOC et l'arche de Noé.

— Chap. 12. — fol. 122 v°. — Quatre docteurs discutent sur l'âge de SETH, d'ADAM et de MATHUSALEM que l'on aperçoit au fond.

— Chap. 13. — fol. 123 v°. — 2 registres. Le roi [P]THOLOMEUS et les Septante. — Saint Augustin et des docteurs.

— Chap. 14. — fol. 125. — L'arche de Noé. Moïse et saint Augustin parlent de la computation des temps.

— Chap. 15. — fol. 130. — ADAM, SETH, CHAYM, et ABEL.

— Chap. 16. — fol. 131 v°. — ADAM marie un de ses fils avec une de ses sœurs, FRATER ET MARITUS, SOROR ET UXOR. Mariages qui eurent lieu par la suite.

— Chap. 17. — fol. 133 v°. — ABEL dans les cieux; SETH, ADAM, CHAYM et TUBAL sur terre.

— Chap. 18. — Cette miniature a été arrachée. Elle représentait la signification qu'il faut donner à Seth et à Enos.

— Chap. 19. — fol. 136. — Enoch dans un char à chevaux rouges et Seth avec sa descendance.

— Chap. 20. — fol. 136 v°. — ADAM et sa descendance, ENOS, ENOC, CHAYNAM, SETH, CHAYM, LAMETH, TUBALCHAIM, NOÉ.

— Chap. 21. — fol. 139 v°. — LAMETH tue CHAYN et frappe l'enfant qui le lui avait indiqué.

— Chap. 22. — fol. 141. — Deux villes du XVe siècle figurant la GENERATION DE SETH et la GENERATION DE CHAYN.

— Chap. 23. — fol. 142. — Des anges incubes et succubes et de leurs rapports avec les femmes.

— Chap. 24. — fol. 144 v°. — Saint Augustin discute sur la malice des hommes.

— Chap. 25. — fol. 145. — Le Seigneur annonce le déluge à NOÉ.

— Chap. 26. — fol. 146. — NOÉ et le Rédempteur.

— Chap. 27. — fol. 151. — L'arche de Noé.

LIVRE XVI. — Chap. 1. — Cette miniature a été arrachée avec le feuillet qui précédait le fol. 153 actuel. Elle devait représenter la construction de la Tour de Babel sous la direction du géant Nembroth et être la copie de la miniature correspondante du Ms. 19. Elle occupait le verso du feuillet et on voit encore, au bas du fol. suivant 153, la trace noire des coquilles d'argent, ce qui indique d'une façon irrécusable que c'était bien une grande peinture à toute page, en tous points semblable à celles qui ornent le commencement des autres livres.

— Chap. 2. — fol. 153. — Histoire de NOÉ avec CHAM, SEM et JAPHET et le Rédempteur.

— Chap. 3. — fol. 154 v°. — Descendance de Noé. Les HEBREI, NEMBROT en AFFRICA, JAPHET en EUROPA, SEM et HEBER en ASIA.

1. *Ps.*, VIII, 6.
2. *Ps.*, VIII, 8.
3. *De Civit. Dei*, XIV, XXVI.

— Chap. 4. — fol. 159. — TURRIS BABEL et NEMBROT.

— Chap. 5. — fol. 160. — La même avec le Seigneur.

— Chap. 6. — fol. 160 v°. — ADAM et les anges.

— Chap. 7. — fol. 161 v°. — *Repeuplement de la terre après le déluge.* — (*Planche CII, a.*) Saint Augustin répond à ceux qui se demandaient comment, après le déluge, les îles les plus éloignées ont pu être habitées de nouveau par toutes sortes de bêtes. L'artiste nous montre dans une mer intérieure trois îles. Dans la première, peu éloignée, les animaux traversent à la nage le bras de mer qui la sépare du continent. Dans la deuxième, des hommes sur des bateaux viennent débarquer des animaux propres à servir aux plaisirs de la chasse. Dans la troisième, d'autres barques viennent déposer leur chargement et de plus les grenouilles y tombent du ciel, car, pour certaines espèces, on croyait alors à la génération spontanée. Saint Augustin, robe bleue, dalmatique rouge, est debout sur le rivage et fait cette réflexion : HOMINES, AD INSULAS TRANSEUNTES, SECUM DIVERSAS BESTIAS DETULERUNT.

— Chap. 8. — fol. 162. — *Hommes monstrueux.* — (*Planche CII, d.*) Dans un joli paysage, où l'on voit à gauche un château fort[1] et tout au fond une ville avec sa cathédrale et ses tours, saint Augustin, entouré de ses fidèles, montre, comme étant de la descendance d'ADAM, des spécimens tératologiques, qui sont figurés au premier plan. Nous voyons un cynocéphale avec la tête de chien; un être sans bouche; un acéphale, avec le visage au milieu de la poitrine; un homme avec un œil au milieu du front; un autre dont le visage regarde en arrière; un homme à deux têtes, quatre bras et deux jambes[2]; enfin cinq pygmées, PIGMEI[3]. Saint Augustin déclare : HEC OMNIA, SI RACIONALIA SINT, EX ADAMO PROCESSERUNT.

— Chap. 9. — fol. 163 v°. — *Les Antipodes.* — (*Planche CII, c.*) Saint Augustin envisage la question des antipodes auxquels il ne croit pas. Le petit tableau qui nous occupe représente la terre comme un gros globe dans l'espace. L'évêque parle à un groupe de fidèles et de docteurs qui semblent habiter notre hémisphère et leur dit : ET SI TERRA SIT ROTUNDA, NON TAMEN CREDENDUM EST ANTIPODAS ESSE, QUIA TOTA TERRA NON EST HABITABILIS. On aperçoit sur l'autre hémisphère, dans la pénombre, cinq personnages, la tête en bas, revêtus comme les premiers d'habits du XVe siècle.

— Chap. 10. — fol. 164. — La descendance de SEM, ARPHAXAT, CHANAAM, SALAM, HEBER, PHALER, RAGAU, SERUTH, NATHOR, THARE, ABRAHAM.

— Chap. 11. — fol. 166. — HEBER transmet la langue hébraïque à sa descendance.

— Chap. 12. — fol. 168. — Moïse, THARE, ARAM, LOTH, NATHOR et ABRAHAM.

— Chap. 13. — fol. 168 v°. — Moïse écrit le Pentateuque. Tharé vient en Mésopotamie. LOTH et ABRAHAM.

— Chap. 14. — fol. 169 v°. — ABRAHAM. Mort de THARÉ.

— Chap. 15. — fol. 170. — Promesse faite à Abraham.

— Chap. 16. — fol. 172. — Sermon sur la promesse faite à ABRAHAM.

— Chap. 17. — fol. 173. — Les trois grands royaumes du monde.

— Chap. 18. — fol. 174 v°. — Le Seigneur réitère sa promesse à ABRAHAM; SARRA et LOTH.

— Chap. 19. — fol. 175. — PHARAON, ABRAHAM et la chasteté de SARRA en Égypte.

— Chap. 20. — fol. 175 v°. — Histoire d'ABRAHAM et de LOTH.

— Chap. 21. — fol. 176. — Le Seigneur promet à ABRAHAM et à LOTH la terre de Chanaan.

— Chap. 22. — La miniature a été arrachée avec son feuillet. Elle devait représenter Abraham et Loth vainqueurs de leurs ennemis et bénis par Melchisédec.

— Chap. 23. — fol. 177 v°. — Le Seigneur. ABRAHAM, SARRA et HELIESER.

— Chap. 24. — fol. 178 v°. — Sacrifice d'ABRAHAM.

— Chap. 25. — fol. 180. — ABRAHAM, SARRA et AGAR.

— Chap. 26. — fol. 181 v°. — ABRAHAM, SARRA, AGAR et HISMAEL.

— Chap. 27. — fol. 183. — Circoncision d'YSMAEL.

— Chap. 28. — fol. 184. — Descendance de SARRA et d'ABRAHAM jusqu'à la Vierge.

— Chap. 29. — fol. 185. — ABRAHAM, LOTH et les trois anges dans la vallée de Mambré.

— Chap. 30. — fol. 186 v°. — LOTH quitte Sodome en feu. Édith changée en statue de sel.

— Chap. 31. — fol. 188 v°. — YSMAEL et YSAAC.

— Chap. 32. — fol. 189 v°. — Sacrifice d'YSAAC par ABRAHAM.

— Chap. 33. — fol. 191 v°. — YSAAC épouse REBECCA.

— Chap. 34. — fol. 192 v°. — Ensevelissement de SARRA. Abraham épouse CETHURE.

— Chap. 35. — fol. 193 v°. — Accouchement singulier de REBECCA qui met au monde JACOB et ESAÜ.

— Chap. 36. — fol. 194. — ABIMELEC, YSAAC et REBECCA.

— Chap. 37. — fol. 195 v°. — JACOB et ESAÜ.

— Chap. 38. — fol. 197. — Échelle de JACOB.

— Chap. 39. — fol. 198. — Histoire de JACOB.

1. Il a la situation, les proportions et les détails du château de Chaumont-sur-Loire, près Tours.

2. Cet homme naquit en Orient du temps de saint Augustin. Ces descriptions sont prises du *Livre des Merveilles* de Solin, du *Voyage de Marco Polo* (Ms. franç. de la Bibl. Nat. 2810) et de certains *Bestiaires* (*Bestiaire* de Bruges, n° 411, et *Bestiaire* de l'archevêché de Gand, qui a appartenu à Raphaël de Marcatel).

3. Cités par Hérodote, mis en doute pendant des siècles, ils viennent d'être retrouvés dans les forêts congolaises et une petite troupe d'entre eux a été dernièrement promenée en Europe.

— Chap. 40. — fol. 199. — JOSEPH devant PHARAON.

— Chap. 41. — fol. 199 v°. — JUDA et JACOB.

— Chap. 42. — fol. 200 v°. — JACOB, JOSEPH, EFFRAYM et MENASSES.

— Chap. 43. — fol. 201. — *Moïse sauvé des eaux.* — (*Planche CIII, b.*) 2 registres intervertis. 2° Le roi PHARAON, sur son trône, dans une salle de son palais, entouré de ses conseillers, fait comparaître les deux sages-femmes des Hébreux, SEPHORA et PHUA, et leur donne l'ordre de mettre à mort tous les enfants mâles qui naîtront. — 1° Dans un paysage baigné d'une douce lumière, nous voyons à trois reprises, sur les méandres du Nil, la corbeille de joncs entrelacés et enduits de bitume qui contient MOYSE. La fille du roi tient l'enfant dans ses bras et le montre à ses compagnes qui sont comme elle saisies d'étonnement et de compassion. Charmant paysage d'une tonalité délicieuse qui rappelle les bords de la Loire ou du Cher. Quelques lettres écrites sur le bas de l'estrade.

LIVRE XVII. — Chap. 1. — fol. 204. — H. 0m,230×0m,180. — *Josué et la Terre promise.* — (*Planche XCV.*) Répétition un peu agrandie du premier registre du Ms. 19. L'artiste n'ayant qu'un tableau à faire lui a donné un peu plus d'ampleur. Les détachements sont plus nombreux; ils gravissent les chemins qui mènent aux châteaux forts de la contrée. Jhesunave n'est pas inscrit.

— Chap. 2. — fol. 205. — JHESUNAVE et la TERRA PROMISSIONIS.

— Chap. 3. — fol. 206. — *Histoire de David et de Bethsabée.* — (*Planche CIII, d.*) La jeune femme, à la chevelure d'or, BETSABEE, se baigne en jetant les yeux non sans coquetterie vers le roi DAVID qui, entouré de ses conseillers, la contemple d'une terrasse de son palais. Dans le fond, nous apercevons la troupe de soldats conduite par Urie qui va prendre part au siège de Rabbath, les tentes du camp et les murs de la ville. Au-dessous, nous sommes dans l'oratoire du Roi. NATHAN reproche à David son adultère et son crime : URIAM ETHEUM PERCUCISTI GLADIO ET UXOREM EJUS ACCEPISTI, QUAMOBREM NON RECEDET A TE GLADIUS[1].

— Chap. 4. — fol. 207 v°. — ANNA, SAMUEL, SAUL et DAVID.

— Chap. 5. — fol. 211 v°. — PHINEES et OFFNI.

— Chap. 6. — fol. 215 v°. — DAVID coupant le manteau de SAUL[2].

— Chap. 7. — fol. 218. — SAUL et SAMUEL. Prise d'AMALEC.

— Chap. 8. — fol. 221. — DAVID et NATHAN.

— Chap. 9. — fol. 223 v°. — DAVID et les Psaumes.

— Chap. 10. — fol. 225. — DAVID à JÉRUSALEM.

— Chap. 11. — fol. 226 v°. — DAVID et la mort frappant les hommes.

— Chap. 12. — La miniature a été arrachée avec son feuillet. Elle devait représenter un passage des Psaumes sur les miséricordes.

— Chap. 13. — fol. 228. — DAVID et SALOMON.

— Chap. 14. — fol. 228 v°. — DAVID faisant chanter ses Psaumes.

— Chap. 15. — fol. 229 v°. — S. AUGUSTINUS commentant le LIBER PSALMORUM.

— Chap. 16. — fol. 230. — DAVID, les Psaumes et Jésus-Christ.

— Chap. 17. — fol. 231 v°. — Même sujet.

— Chap. 18. — La miniature est arrachée avec son feuillet. Elle devait représenter la mort et la résurrection du Sauveur prédites dans les psaumes.

— Chap. 19. — fol. 234. — DAVID, les Juifs et le CRUCIFIÉ.

— Chap. 20. — fol. 235. — SALOMON et les cantiques.

— Chap. 21. — fol. 237. — SALOMON et IEROBOAM.

— Chap. 22. — fol. 238 v°. — Idolâtrie de JEROBOAM.

— Chap. 23. — fol. 239. — Le TEMPLUM SALOMONIS avec ESDRAS.

— Chap. 24. — fol. 240. — Prophéties de MALACHIAS, ZACARIAS et AGEUS.

LIVRE XVIII. — Chap. 1. — fol. 242 v°. — H. 0m,232×0m,180. — *Bélus, roi des Assyriens.* — (*Planche XCVI.*) L'artiste a bien interprété le même sujet qui est représenté au premier registre de la miniature correspondante du Ms. 19, mais l'a traité différemment. La scène nous montre à Babylone une grande salle de style français, ouverte sur le devant par trois baies séparées par deux colonnes. Au fond, Bélus, premier roi des Assyriens, est assis sur son trône, revêtu des insignes royaux. Il est entouré de dix-huit conseillers, disposés de chaque côté, qui discutent entre eux. On remarque au premier plan le profil israélite d'un personnage richement vêtu[3], et sur les marches, qui donnent accès dans la salle, un lévrier blanc avec un collier rouge. L'inscription au-dessus du trône est supprimée. Il y a quelques lettres tracées sur les broderies et sur le baldaquin : NON, VR.

— Chap. 2. — fol. 243 v°. — BABILONIA, ROMA, ABRAHAM et THARE.

— Chap. 3. — fol. 246. — XERSES. Mort d'ISAAC.

— Chap. 4. — fol. 249. — JUDAS et JOSEPH.

— Chap. 5. — fol. 250. — Culte du roi APYS en EGYPTE.

— Chap. 6. — fol. 251. — ARGUS et JACOB.

— Chap. 7. — fol. 251 v°. — Rois qui régnaient quand mourut JOSEPH.

— Chap. 8. — fol. 252 v°. — Naissance de Moïse (singulier accouchement). ATHLAS, PROMETHÉ, MINERVA, CASSIUS (pour CRIASUS) et ORTOPOLUS.

1. *II Reg.*, XII, 9 et 10. Cf. *Le Roi David*, par M. DIEULAFOY, Paris, Hachette, 1897, chap. XII.

2. Ce sujet se trouve déjà représenté dans tous les manuscrits de la *Famille n° 1*.

3. Ce personnage figure déjà dans la miniature du fol. 455 v° du premier volume de La Haye et aussi dans le *Valerius Maximus* qui est conservé au British Museum sous le n° 4375.

— Chap. 9. — fol. 254 v°. — *Origine du nom d'Athènes.* — (*Planche CI, d.*) Saint Augustin parle de ce sujet en s'appuyant sur l'autorité de Varron et raille le pouvoir de Minerve et de Neptune. C'est le sujet traité sous une autre forme dans la mosaïque d'El-Haouria, conservée au musée de Sousse.

La peinture représente une place à ATHÈNES bordée de maisons françaises et régulièrement pavée. Une fontaine vient de jaillir et une OLIVA de pousser tout à coup. Le peuple assemblé demande l'explication de ce phénomène. Il envoie consulter l'oracle de Delphes. APOLO répond : OLIVA MINERVAM SIGNIFICAT, UNDA VERO NEPTUNUM. Il faut choisir entre les deux divinités pour donner un nom à la ville. Neptune brigue les suffrages des hommes, COLATUR NEPTUNUS; MINERVA s'adresse aux femmes et, celles-ci étant les plus nombreuses, c'est la déesse, que les Grecs appellent Athena, qui l'emporte. Pour se venger, le Dieu de la mer punit les femmes en leur retirant le droit de voter. C'est ce qu'exprime saint Augustin : EX HOC SUMPSIT EXORDIUM QUOD MULIERES NON ADMITTUNTUR AD CONSILIUM.

— Chap. 10. — fol. 256. — Saint Paul parle à S. DENIS des fables anciennes d'ATHENES.

— Chap. 11. — fol. 257. — Passage de la mer Rouge.

— Chap. 12. — fol. 257 v°. — *Conquête de la Terre promise.* — (*Planche CIII, a.*) JHSNAVE, c'est-à-dire Josué, qui succéda à Moïse, établit le peuple juif dans la Terre promise, TERRA PROMISSIONIS, après avoir exterminé, par ordre de Dieu, les peuples qui habitaient ces contrées. L'artiste nous fait assister à l'assaut de deux villes par les Israélites. Le tableau est rempli de mouvement et la perspective du paysage lointain nous offre de jolis effets.

— Chap. 13. — fol. 259 v°. — Fable de MINOTAURUS et de BELLOROFONS.

— Chap. 14. — fol. 263 v°. — Les fables d'ORPHEUS.

— Chap. 15. — fol. 264 v°. — SATURNUS, PICUS, DELBORA et BARACH.

— Chap. 16. — fol. 266. — Histoire de DIOMEDES à TROYA.

— Chap. 17. — fol. 266 v°. — Histoire de CIRCES et d'ULIXES.

— Chap. 18. — fol. 268. — Sorcellerie du diable. AGAMEMNON.

— Chap. 19. — fol. 271. — Le temps d'ENEAS.

— Chap. 20. — fol. 272. — SAMUEL, SAUL, DAVID et SALOMON.

— Chap. 21. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter quelque roi du Latium.

— Chap. 22. — fol. 273. — ROMULUS et REMUS au temps d'EZECHIAS et d'OZEE.

— Chap. 23. — fol. 274. — La SIBILLA IRITTEA[1] et LACTENCIUS.

— Chap. 24. — fol. 276 v°. — ROMULUS et TALES MILESIUS. OZEE à SAMARIA.

— Chap. 25. — fol. 278. — Le roi TARQUINUS et les SEPTEM SAPIENTES au temps de SEDECHIAS, roi de JERUSALEM.

— Chap. 26. — fol. 278 v°. — CIRUS et ZOROBABEL.

— Chap. 27. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter une prophétie.

— Chap. 28. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter une prophétie sur les Gentils.

— Chap. 29. — fol. 279 v°. — Prophétie d'YSAYAS.

— Chap. 30. — fol. 280 v°. — Prophéties de MICHEAS et de JOHEL.

— Chap. 31. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter les prophéties de trois petits prophètes.

— Chap. 32. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter la prophétie d'Habacuc.

— Chap. 33. — fol. 282 v°. — Prophétie de JEREMIE et de SOPHONIAS.

— Chap. 34. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter les prédictions de Daniel et d'Ezéchiel.

— Chap. 35. — fol. 283. — Prophéties de ZACARIAS et de MALATHIAS.

— Chap. 36. — fol. 284 v°. — DARIUS, ESDRAS.

— Chap. 37. — fol. 285. — ORPHEUS, PITHAGORAS, SOCRATES, PLATO et ESDRAS.

— Chap. 38. — fol. 285 v°. — NOÉ et SETH. Des seigneurs mangent et jouent aux cartes.

— Chap. 39. — fol. 286 v°. — ATHLAS et YSIS.

— Chap. 40. — fol. 287. — VARRO et les Égyptiens.

— Chap. 41. — fol. 288. — EPICURIUS et les STOICIENS ARISTIPPUS, ANTISTENES et ANAZARORAS.

— Chap. 42. — fol. 290. — ELEAZARUS à JERUSALEM avec PTHOLOMEUS.

— Chap. 43. — fol. 291. — S. JERONIMUS.

— Chap. 44. — fol. 293. — NINIVE. JONAS.

— Chap. 45. — fol. 293 v°. — Jérusalem. [P]THOLOMEUS et JUDAS MACHABEUS.

— Chap. 46. — fol. 295 v°. — CESAR AUGUSTUS. HERODES. ISAYAS.

— Chap. 47. — fol. 297. — Job.

— Chap. 48. — fol. 297 v°. — Prophétie d'AGEUS.

— Chap. 49. — fol. 298 v°. — Les bons et les mauvais sont noyés dans la mer.

— Chap. 50. — fol. 299. — Prédication de l'Évangile.

— Chap. 51. — fol. 299 v°. — Les hérétiques.

— Chap. 52. — fol. 300 v°. — La persécution des Empereurs.

— Chap. 53. — fol. 303 v°. — Fausse opinion sur la dernière persécution.

— Chap. 54. — fol. 304 v°. — Baptême de Jésus-Christ.

LIVRE XIX. Chap. 1. — fol. 307 — H. 0m,230 × 0m,185. — *Saint Augustin et les quatre philosophes.* — (*Planche XCVII.*) Copie exacte du Ms. 19. Les philosophes sont dans un ordre différent. En partant de la gauche, ce sont Varron en bleu, Épicure en violet,

1. La sibylle Erythra.

Zénon en bleu et Antiochus en rose. Leurs noms ne sont pas inscrits. Il n'y a pas de fenêtres ni d'étoffes derrière les philosophes. Les légendes sont répétées sur la corniche tout autour de la salle.

— Chap. 2. — fol. 309 v°. — *Les genres de vie pieuse.* (Miniature reproduite dans le titre qui sert de frontispice au Tome III, Planches.) Saint Augustin discute les opinions de Varron sur le souverain bien et sur le genre de vie le plus propre à l'acquérir. L'artiste nous montre d'abord un moine solitaire dans sa cellule, méditant sur un manuscrit : VITA CONTEMPLATIVA; puis, deux artisans à leur travail de menuiserie et d'orfèvrerie : VITA ACTIVA; et un docteur, faisant le geste de la démonstration, avec un moine, une sœur et un ouvrier : VITA EX UTROQUE MIXTA. Saint Augustin résume la doctrine de l'Église en déclarant que, dans toutes les conditions, chacun peut vivre bien ou mal, selon qu'il pratique la vertu ou non : UNUSQUISQUE QUOLIBET HORUM MODORUM ET BENE ET MALE VIVERE POTEST[1].

— Chap. 3. — fol. 311. — VARRO discute sur la VITA CONTEMPLATIVA, la VITA ACTIVA et la VITA MIXTA.

— Chap. 4. — fol. 313 v°. — Discussion sur le souverain bien et le souverain mal.

— Chap. 5. — fol. 317 v°. — De la vie du monde.

— Chap. 6. — fol. 318 v°. — Torture et jugement.

— Chap. 7. — fol. 320 v°. — Misères de la guerre.

— Chap. 8. — fol. 321 v°. — Douleurs de la vie[2].

— Chap. 9. — fol. 322. — L'humanité aux prises avec la fourberie des démons. Saint Augustin et saint Paul.

— Chap. 10. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter les récompenses des saints.

— Chap. 11. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter le bonheur de la paix éternelle.

— Chap. 12. — fol. 323 v°. — Armées rangées en bataille.

— Chap. 13. — fol. 327. — L'ÂME et LE CORPS.

— Chap. 14. — fol. 329. — Des règles de la vie.

— Chap. 15. — fol. 330. — Paix domestique.

— Chap. 16. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter la juste damnation.

— Chap. 17. — fol. 331 v°. — DOMUS FIDELIUM. DOMUS INFIDELIUM.

— Chap. 18. — fol. 333. — VARRO, saint Augustin et saint Paul.

— Chap. 19. — fol. 333 v°. — Ordination et mœurs chrétiennes.

— Chap. 20. — fol. 334 v°. — L'espérance des chrétiens.

— Chap. 21. — fol. 335. — ANIMA et CORPUS. RACIO et LIBIDO devant JUSTICIA.

— Chap. 22. — fol. 336 v°. — Discussion entre PORPHIRIUS et VARRO.

— Chap. 23. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter les oracles de Porphyre.

— Chap. 24. — fol. 339 v°. — Opposition des mauvais et des bons.

— Chap. 25. — fol. 340. — VERE VIRTUTES, FALSE VIRTUTES.

— Chap. 26. — fol. 340 v°. — David. Adoration du Christ.

— Chap. 27. — fol. 341. — JOB et l'adoration du Christ.

— Chap. 28. — fol. 342. — Réprouvés crochetés par les démons et religieux sauvés par les anges.

LIVRE XX. — Chap. 1. — fol. 343 v°. — H. 0m,230 × 0m,185. — *Le Jugement dernier.* — (*Planche XCVIII.*) Copie exacte du Ms. 19. Les paroles du Christ sont omises. Saint Paul a l'épée. Isaïe est en vert et violet, Malachie en bleu et rouge.

— Chap. 2. — fol. 345 v°. — Sort des bons et des mauvais en ce monde.

— Chap. 3. — fol. 346. — Réflexions sur l'Ecclésiaste et sur le sort des hommes.

— Chap. 4. — fol. 347. — Discussion sur le Jugement dernier.

— Chap. 5. — fol. 347 v°. — Prédication de Jésus-Christ.

— Chap. 6. — fol. 349 v°. — Saint Jean et la Résurrection.

— Chap. 7. — fol. 350 v°. — Apocalypse de saint Jean.

— Chap. 8. — fol. 352. — Le Christ et les diables.

— Chap. 9. — fol. 355. — Les Élus et les damnés.

— Chap. 10. — fol. 357. — Résurrection des corps et des âmes.

— Chap. 11. — fol. 357 v°. — Délivrance des diables.

— Chap. 12. — fol. 358 v° — Le feu du ciel et les méchants.

— Chap. 13. — fol. 359. — L'Antéchrist et les persécutions.

— Chap. 14. — fol. 360 v°. — Damnation des méchants.

— Chap. 15. — fol. 362. — La mort et les diables rendant leurs victimes.

— Chap. 16. — fol. 363 v°. — *Vision de saint Jean.* — (*Planche CIV, a.*) Saint Jean, l'évangéliste, en robe blanche, avec un manteau rose rehaussé d'or, porte une des coupes de la colère divine dont parle l'Apocalypse, ainsi que le serpent représentant le démon. Il s'exprime ainsi : ET VIDI CELUM NOVUM ET TERRAM NOVAM ET JAM MARE NON EST[3]. L'artiste a été

1. Cette question intéressait vivement le public du moyen âge. Raoul de Praelles y revient à deux reprises en s'appuyant sur Fulgence et sur Albericus Londoniensis. La cathédrale de Chartres, qui est un livre figuré, n'était pas muette à ce sujet. Voy. M. MÂLE, *L'Art religieux au XIIIe siècle en France*, p. 160.

2. On pourrait, ce semble, lire HATIVETÉ inscrit sur le mur. Dans ce cas, il faudrait penser que le peintre a connu le manuscrit de Sainte-Geneviève.

3. *Apoc.*, XXI, 1.

embarrassé pour rendre cette vision sur laquelle il avait si peu de données, mais il a figuré l'apôtre dans une pose charmante et pleine de noblesse.

— Chap. 17. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter la glorification de l'Église.

— Chap. 18. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter la prédiction de saint Pierre sur le Jugement dernier.

— Chap. 19. — fol. 365. — Saint Paul et l'Antéchrist.

— Chap. 20. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter l'enseignement de saint Paul sur la résurrection des morts.

— Chap. 21. — fol. 367 v°. — Prophétie d'YSAYE.

— Chap. 22. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter la récompense des bons et le supplice des méchants.

— Chap. 23. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter la prophétie de Daniel sur l'Antéchrist.

— Chap. 24. — fol. 369 v°. — Prophétie de David.

— Chap. 25. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter la prophétie de Malachie sur le Jugement dernier.

— Chap. 26. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter les sacrifices offerts à Dieu par les saints.

— Chap. 27. — fol. 371 v°. — MALACHIAS parle de la séparation des bons et des mauvais.

— Chap. 28. — fol. 372. — Dissertation sur le LXX[e] psaulme de David.

— Chap. 29. — fol. 373. — Prophéties de HELIAS et de MALACHIAS.

— Chap. 30. — fol. 373 v°. — Prophétie de YSAYE sur le Jugement dernier.

LIVRE XXI. — Chap. 1. — fol. 377. — H. 0m,232 × 0m,185. — *Les Tourments des damnés.* — (*Planche XCIX.*) Copie exacte de la peinture correspondante du Ms. 19.

— Chap. 2. — fol. 377 v°. — *Certains corps peuvent-ils subsister au milieu du feu?* — (*Planche CIV, c.*) Saint Augustin et saint Isidore discutent avec trois philosophes naturalistes sur la question de savoir si les corps peuvent vivre éternellement dans le feu et si les supplices peuvent être éternels. Devant eux, s'ouvre le gouffre de l'Enfer au fond duquel nous voyons les damnés torturés éternellement. Aux pieds des interlocuteurs, on remarque, sur un brasier ardent, une salamandre, SALAMANDRA, sous la forme d'un oiseau. Un des docteurs dit : NON EST CREDIBILE CORPORA POSSE VIVERE IN IGNE. Saint Augustin répond en montrant l'oiseau : NONNE AVES QUEDAM IN IGNE VIVUNT? Un autre philosophe réplique : NON EST SIMILE, QUIA IBI SUNT SINE DOLORE. Saint Isidore ajoute : MIRABILIUS EST IN IGNE VIVERE SINE DOLORE QUAM CONDOLERE.

— Chap. 3. — fol. 378 v°. — LE MAUVAIS RICHE en enfer.

— Chap. 4. — fol. 380. — Exemples de choses naturelles réfractaires au feu.

— Chap. 5. — fol. 381 v°. — Phénomènes.

— Chap. 6. — fol. 383. — Temple de VENUS.

— Chap. 7. — fol. 384 v°. — Choses merveilleuses.

— Chap. 8. — La miniature a été arrachée. Elle devait représenter quelque prodige naturel.

— Chap. 9. — fol. 387 v°. — Prophétie d'YSAYAS sur l'enfer.

— Chap. 10. — fol. 388 v°. — Discussion sur le feu éternel.

— Chap. 11. — fol. 389 v°. — Dissertation sur le temps des peines.

— Chap. 12. — fol. 390 v°. — Discussion sur les peines éternelles. MISERICORDIA et VINDICTA.

— Chap. 13. — fol. 391. — *Discussion sur la durée des peines.* — (*Planche CIV, b.*) Au premier plan, à gauche, trois philosophes PLATONICI, dont VARRO, qui opine ainsi : EXERCENTUR MALIS VETERIBUS, QUIA MALORUM SUPPLICIA LUUNT. A droite, saint Augustin, assisté de deux docteurs, répond : ETSI PLATONICI NON ASSERANT NULLA MALA ESSE IMPUNITA, ERRANT TAMEN CREDENDO NULLAS PENAS ESSE PERPETUAS. Au fond, dans un paysage, l'artiste nous représente, d'accord avec Virgile[1], les peines purifiantes de l'air, de l'eau et du feu sous la forme d'âmes humanisées, pendues en l'air à un gibet, plongées dans une chaudière ou brûlées sur un bûcher ardent.

— Chap. 14. — fol. 392. — Douleurs de la vie : accouchement, travail; JOB.

— Chap. 15. — fol. 393. — SPIRITUS et CARO.

— Chap. 16. — fol. 394. — Conditions des baptisés.

— Chap. 17. — fol. 396. — De l'éternité des peines.

— Chap. 18. — fol. 396 v°. — Discussion sur la damnation.

— Chap. 19. — fol 397 v°. — Baptême et communion.

— Chap. 20. — fol. 398. — Communion.

— Chap. 21. — fol. 398 v°. — Sermon de saint Paul.

— Chap. 22. — fol. 399. — Discussion sur les péchés mortels.

— Chap. 23. — fol. 400. — Dissertation sur l'éternité des peines.

— Chap. 24. — fol. 401 v°. — Opinion de S. GREGOIRE et de S. THOMAS sur l'efficacité de la prière des justes.

— Chap. 25. — fol. 405. — Question des peines.

— Chap. 26. — fol. 406 v°. — Entretien de S. Augustin et de S. JACOBUS.

— Chap. 27. — fol. 409 v°. — Des conditions de la damnation.

LIVRE XXII. — Chap. 1. — La miniature a

1. VIRGILE, *Énéide*, VI, v. 733-742.

été arrachée avec son feuillet. Elle devait avoir environ 0m,230×0m,185 et représenter la cour céleste, telle que nous la trouvons à la page correspondante du Ms. 19. Elle occupait le recto du folio et on remarque au bas du fol. 413 v° précédent la trace noire des coquilles d'argent, ce qui indique que c'était bien, comme au Liv. XVI, une grande miniature.

— Chap. 2. — fol. 414 v°. — Saint Augustin, David et des docteurs.

— Chap. 3. — fol. 415 v°. — Abraham, Yzayas et saint Augustin.

— Chap. 4. — fol. 416. — Saint Augustin et des docteurs. On lit San et Hic sur la bordure des vêtements.

— Chap. 5. — fol. 417. — De la résurrection de la chair.

— Chap. 6. — fol. 418. — Adoration de Romulus. Adoration du Christ.

— Chap. 7. — fol. 420. — Sermons de saint Pierre et de saint Paul.

— Chap. 8. — fol. 420 v°. — Adoration des châsses.

— Chap. 9. — fol. 426 v°. — Martyrs.

— Chap. 10. — fol. 427. — Pharaon et les plaies d'Égypte. S. Bartholomeus.

— Chap. 11. — fol. 428. — Vestale portant un crible plein de l'eau du Tibre.

— Chap. 12. — fol. 429 v°. — Résurrection de la chair.

— Chap. 13. — fol. 431. — Résurrection des enfants mort-nés.

— Chap. 14. — fol. 431 v°. — Résurrection des morts à l'âge adulte.

— Chap. 15. — fol. 432. — *Les morts ressusciteront à l'âge de Jésus-Christ.* — *(Planche CIV, d.)* Saint Augustin discute dans un cimetière avec trois docteurs sur la question de l'âge auquel les morts ressusciteront au Jugement dernier. Les docteurs opinent dans ce sens : Omnes ergo resurgent in quantitate illa, in qua Christus surrexit. Saint Augustin réplique : Omnes quidem resurgent in eadem etate, sed non in illa quantitate. De leurs tombes on voit les morts se lever à l'âge adulte. Au-dessus, sur une colline, qui surplombe une grande ville fortifiée, dont on aperçoit les monuments à l'horizon, l'apôtre saint Paul, avec l'épée, conclut ainsi : Resurgemus quidem in mensura plenitudinis etatis Christi.

— Chap. 16. — fol. 432 v°. — Les morts ressusciteront à l'image du Christ.

— Chap. 17. — fol. 433. — Les femmes ressusciteront avec leur sexe.

— Chap. 18. — fol. 434. — Adoration de Jésus-Christ.

— Chap. 19. — fol. 434 v°. — Les morts ressusciteront sans leurs infirmités.

— Chap. 20. — fol. 435 v°. — Les morts qui auront péri mutilés ressusciteront en entier.

— Chap. 21. — fol. 437. — Même sujet.

— Chap. 22. — fol. 438. — Misères de la vie de l'homme.

— Chap. 23. — fol. 440. — Spiritus et Caro.

— Chap. 24. — fol. 441. — Des biens de la vie.

— Chap. 25. — fol. 444. — Discussion avec Porphyrus sur la résurrection de la chair.

— Chap. 26. — fol. 445. — Discussion avec Plato sur le même sujet.

— Chap. 27. — fol. 445 v°. — Diversité d'opinions de Plato et de Porphirus.

— Chap. 28. — fol. 446 v°. — Opinion de Tullius et de Labeo.

— Chap. 29. — fol. 447 v°. — Présentation de l'Enfant Jésus au Temple.

— Chap. 30. — fol. 450 v°. — La Trinité, la Vierge, et les saints rangés en quatre rangs superposés. C'est la réduction de la miniature du Ms. 19. (Liv. XXII).

N° 57. MÂCON, BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE, MSS. FRANÇ. 1 et 2. c. 1480

Saint Augustin, la Cité de Dieu.
Traduction et Commentaires de Raoul de Praelles.

VOIR PLANCHES CV A CXXVII INCLUSE.

Description générale. — Deux vol. gr. in-fol. Très beau vélin. Dimension des ff. : H. 0m,510×0m,355 et 0m,515×0m,370. Justification : 0m,350×0m,220. 2 colonnes avec 0m,034 d'intervalle : 51 lignes.

Le premier volume contient les prologues et les dix premiers livres et comprend 331 ff. numérotés, dont le premier et le dernier blancs. Le fol. 3 (2e écrit) commence par ces mots : « est a present la tour de Montjoye » et le 330e par : « haultesse des montaingnes ».

Le second volume contient le prologue du Liv. XI et les douze derniers livres, et comprend 298 ff. numérotés[1], dont le premier est blanc. Le fol. 3 commence par ces mots : « de l'ayde dycelui » et le 298ᵉ par : « et verrons qui est laquelle chose. » Taches d'humidité aux 3 derniers feuillets.

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec signatures.

Reliure. — En veau fauve, frappée à froid de dauphins couronnés, avec coquilles. Au dos, fers dorés, avec titre en or : CITÉ DE DIEU | DE S. | AUGUSTIN | MS. TOME I | TOME II. Tranches dorées.

Écriture. — Réglée rouge en *lettre de forme*, élégante et claire. Titre courant en gros caractères romains de plusieurs couleurs. Les en-tête des livres, des chapitres et des expositions sont écrits en rouge. Le copiste commence souvent ses livres en répétant l'énoncé du titre du premier chapitre.

On lit cette mention au fol. 3 des deux volumes, entre les deux colonnes : *Ex bibliotheca Minimorum Guichiensium.* Le premier volume se termine par cette mention en rouge : « Cy fine le Xᵉ livre de Civitate Dei » et le second par la note habituelle relative à la date de la translation.

Initiales. — Les grandes, peintes en tête des livres, sont tracées en couleur et en or. Elles sont ornementées et quelquefois historiées. Dans ce dernier cas, nous en décrirons le sujet quand nous parlerons des miniatures du même feuillet. Elles sont isolées dans le texte et ne se rattachent pas au cadre. Les petites sont de même style, mais plus simples.

Bordures. — La disposition du texte adoptée par le scribe montre bien qu'il avait laissé la place à l'enlumineur pour peindre une bordure qui aurait encadré et le tracé des lignes et la grande peinture à mi-page. Après que l'écrivain eut accompli son œuvre, le plan fut abandonné et tout l'espace blanc fut réservé aux peintures, de telle sorte que la bordure a été remplacée par un simple cadre. Cependant, au commencement des chapitres et des explications, un petit rectangle, encadré de rouge, de douze centimètres de hauteur, longe la colonne et renferme un semis de feuilles d'or parsemé de fleurs et de rinceaux coloriés.

Provenance[2]. — Si nous ne connaissons pas l'origine de ces manuscrits, nous savons par la mention unique du fol. 3 que ces deux magnifiques volumes proviennent de la Bibliothèque des Minimes de La Guiche[3], dont le couvent avait été fondé en 1614 par Antoinette de Daillon du Lude, veuve de Philibert de La Guiche. Ils avaient été donnés à ces religieux, en vertu de son testament en date du 24 janvier 1651[4], par Louis-Emmanuel de Valois (mort en 1653), duc d'Angoulême, époux d'Henriette de La Guiche (morte en 1682), fille de Philibert et déjà veuve de Jacques de Matignon, qui resta la constante bienfaitrice des moines installés par sa mère.

1. Le fol. 245 a été numéroté 244-245 en attendant qu'on retrouve le fol. 244 qui a été arraché avec la miniature qui le décorait.

2. M. Léonce Lex, conservateur de la Bibliothèque de la ville de Mâcon, s'est occupé depuis de longues années de ces manuscrits et a montré un zèle infatigable et une activité qu'on ne saurait trop louer à la pourchasse et à la recouvrance des belles miniatures qui leur avaient été dérobées. Il a publié à leur sujet des travaux très remarqués, parmi lesquels nous citerons : *Bulletin de l'École des Chartes*, 1894, tom. LV, p. 429; *idem*, 1905, tom. LXVI, p. 190; *La Cité de Dieu de la Bibliothèque de Mâcon*, Paris, Alph. Picard, 1906, gr. in-4°, 40 p., avec 3 héliogr., étude historique reproduite dans les *Annales de l'Académie de Mâcon*, IIIᵉ série, tom. XI, Mâcon, Protat, 1906. Nous empruntons quelques passages à ces documents et nous remercions l'érudit bibliothécaire de la bonne grâce qu'il a montrée à mettre à notre disposition les manuscrits confiés à sa garde.

3. Arrondissement de Charolles, Saône-et-Loire.

4. Arch. Dépt. de Saône-et-Loire, H, 356, n° 21.

Ce prince les tenait probablement de son père, Charles de Valois, comte d'Auvergne, puis duc d'Angoulême (1573-1650), fils naturel du roi Charles IX et de la belle Marie Touchet, homme ambitieux et perfide, mais instruit, dont on a des *Mémoires* sur les règnes de Henri III et de Henri IV[1].

En l'absence d'inventaire et surtout de mention de possession sur le manuscrit en cause, il est difficile de se prononcer sur l'origine de ces volumes.

En 1905, Madame la marquise de La Guiche, née de Rochechouart-Mortemart, a bien voulu nous permettre de lui poser une question à ce sujet, ce dont nous lui sommes personnellement reconnaissant. Elle nous a affirmé, en dehors de toute pièce justificative, qu'il était de tradition dans sa famille que le manuscrit avait appartenu à Charles de Valois.

Marie Touchet s'était mariée, vers 1578, après sa liaison avec le Roi, à François de Balzac, seigneur d'Entraigues, gouverneur d'Orléans. C'est peut-être pour un membre de cette famille, alliée aux d'Urfé, aux Malet de Graville et aux d'Amboise, tous amateurs de manuscrits, que furent exécutés les deux volumes qui nous occupent. On sait que la belle favorite était une femme cultivée et qu'une de ses filles, Henriette, marquise de Verneuil, si célèbre par ses amours avec Henri IV « avoit tous les jours entre les mains saint Augustin et semblables auteurs[2] ». Marie Touchet vécut jusqu'en 1638 et fut enterrée par les soins de son fils dans le caveau des Valois, aux Minimes. De là probablement vint la haute protection dont cet Ordre fut honoré par Charles de Valois et par sa femme[3].

On peut supposer aussi, quoique cela soit moins probable, que nos volumes ne sont arrivés entre les mains de Louis-Emmanuel de Valois que du propre de sa femme, Henriette de La Guiche, dont la mère, Antoinette de Daillon, appartenait à une famille où le goût des livres avait été en honneur. Nous savons, en effet, qu'un ancêtre de cette dame, Jean de Daillon, seigneur du Lude, chevalier, gouverneur du Dauphiné sous Louis XI, ne fut pas seulement un des généraux les plus renommés de son temps, mais compta aussi parmi les bibliophiles distingués de cette époque. C'est pour lui que fut exécuté le *Livre de Boccace*, conservé à la Bibliothèque Nationale[4], qui porte ses armes.

Dans ce même ordre d'idées, M. Léonce Lex nous écrivait, le 22 mars 1906, que Courtépée, dans sa *Description de Bourgogne* (art. Champvent), énumérant les manuscrits du château de Chaumont, propriété des La Guiche, dit que la *Légende dorée* (dont un volume est à la Bibliothèque de Mâcon, décoré des armes de Jean d'Auxy, chevalier de la Toison d'or et chambellan de Charles le Téméraire) avait appartenu à Antoine de Chabannes, seigneur de La Palice. Or M. Lex a retrouvé ce nom de « Chabannez » sur un autre manuscrit, le *Livre des articles de la foy*, conservé aux archives

1. Charles de Valois était un bibliophile de marque. Outre ces manuscrits, plusieurs de ses livres, qui étaient en général des ouvrages d'érudition du XVI[e] siècle, sont arrivés jusqu'à nous. On en retrouve 120 à la Bibliothèque de Charolles et 20 à celle de Mâcon, mais aucun à la Bibliothèque de Chalon, contrairement à ce qu'affirme Guignard dans son *Nouvel Armorial du Bibliophile*, tom. I, p. 34. Ils étaient habillés pour la plupart en maroquin vert avec les armes : *de France, au bâton péri en barre de gueules*, et un chiffre composé de deux C entrelacés. Nous possédons dans notre bibliothèque un de ses livres, relié en maroquin rouge, avec ses armes et son chiffre frappés sur les deux plats. C'est un in-12, qui contient ensemble le *Speculum lapidum* de Camille Léonard, Parisiis, 1610, et *Ptolemaei mathematicae constructionis Libri duo*, Lutetiae, 1560.

2. Malte-Brun, *Histoire de Marcoussis*, Paris, 1867, p. 131.

3. M. L. Lex, *Le Mausolée de Louis de Valois*, Paris, Plon, 1894.

4. *De casu nobilium virorum et feminarum*, Ms. franc. 127.

de Mâcon et venant aussi de Chaumont. Les Chabanne, ayant eu des alliances avec les La Guiche, cette provenance serait encore à envisager. Quant à Jean d'Auxy, comme il est mort aux environs de 1470 et que notre manuscrit a été exécuté, ainsi que nous le verrons plus loin, après 1473, il ne saurait être question de lui pour notre exemplaire.

La question d'origine reste donc pendante et il est nécessaire d'attendre qu'un document d'archives vienne nous éclairer sur ce point.

La bibliothèque des Minimes de La Guiche, qui renfermait notre manuscrit, fut soigneusement conservée par ces Religieux, qui l'appréciaient à sa juste valeur et qui en dressèrent en 1740 un dernier catalogue qui servit aux provinciaux de l'Ordre, au cours de leurs visites annuelles, jusqu'en 1789, à assurer le recolement des richesses qui s'y trouvaient[1].

Nous relevons sur ce catalogue, au fol. 121, parmi les « Livres qui étoient à Chaumont et donnés à la Bibliothèque par la libéralité de M. Madame la Duchesse d'Angoulesme, nostre illustre fondatrice », cet article : *7-8. Cité de Dieu par St Augustin par Raoul, in-folio, en vélin, de 1371, tom. 1 et 2.*

A l'époque de la Révolution, le 19 décembre 1793, le citoyen P. Cossard informa la ville de Commune-Affranchie (Lyon) de l'existence d'une belle collection au Monastère de La Guiche. Des instructions furent données et le 15 pluviôse an II (3 fév. 1794), « le directoire du département accusa réception à celui du district de l'envoi d'une caisse contenant vingt-deux manuscrits ».

L'administration ne montra pas à les conserver un zèle bien remarquable. En effet, peu de temps après, cinq de ces manuscrits, parmi lesquels les deux volumes de la *Cité de Dieu*[2], se retrouvèrent dans une collection locale, celle qu'avait formée un ancien député de Chalon à la Convention, M. F.-M. Moreau, qui exerça de 1799 à 1814 les fonctions de trésorier général à Mâcon et se retira ensuite à Charbonnières (Saône-et-Loire) où il mourut en 1833. La vente de cette collection eut lieu en 1834 et, en 1835, M. Barjaud, conservateur de la Bibliothèque, inscrivit sur le registre d'entrée, les cinq manuscrits, achetés par la ville pour la somme de 300 francs.

Depuis cette époque, nos deux volumes n'ont pas quitté la Bibliothèque de Mâcon et cependant ils n'étaient pas au bout de leurs épreuves. En effet, entre 1846 et 1860, ils furent l'objet d'un vandalisme inqualifiable. « Neuf feuillets furent coupés et volés, probablement par un seul et même criminel dont la manière de faire était uniforme, car, chaque fois, le coup de canif a été donné assez violemment pour que plusieurs feuillets de suite fussent atteints[3]. » Les miniatures enlevées de ce chef étaient celles qui décoraient le commencement des Liv. I, II, III, IV, VI, VII, IX, X et XXI.

M. L. Lex a raconté tout au long[4] les efforts dépensés pour récupérer ces peintures. La part personnelle qu'il y prit est digne des plus grands éloges. Trois d'entre

1. M. Léonce Lex, *op. cit.*, p. 1.

2. Les trois autres étaient : deux volumes de l'*Histoire de la Toison d'or* et un volume dépareillé, décoré de belles grisailles, d'une *Légende dorée*, dont les deux autres volumes sont en Angleterre chez un amateur qui les a achetés à la vente Ashburnham en 1901 et qui préfère ne pas se faire connaître. Rappelons que Mérimée, en tournée d'inspection, frappé par la beauté de ces manuscrits, proposa au maire de Mâcon de rembourser M. Barjaud de ses dépenses et d'échanger les volumes avec quelques livres de la Bibliothèque Royale de Paris. C'est ce qui ressort de sa lettre au ministre, datée de Lyon le 3 septembre 1834, que M. Félix Chambon a publiée dans ses *Notes sur Prosper Mérimée*, Paris, 1902.

3. M. L. Lex, *La Cité de Dieu*, p. 7.

4. Id., *op. cit.*, pp. 10-37.

elles (Liv. I, II, VI), retrouvées chez M. Bonnin, antiquaire à Mâcon, finirent par rentrer à la Bibliothèque, en vertu d'un arrêt de la cour de Lyon du 10 juillet 1894, après un long procès qui ne se termina qu'en 1896.

L'année suivante, deux autres (Liv. IV et X), qui avaient été achetées par M. de Quirielle de Montaigüet, furent restituées par cet amateur, moyennant une indemnité de 300 francs[1].

Enfin, trois autres (Liv. III, VII et IX), qui avaient passé du Mâconnais dans le Bordelais et de là en Angleterre, furent exposées, en 1868, à la National Exhibition of Works of Art de Leeds, par les soins de leur propriétaire, M. W. H. Forman, Esq., de Callaly Castle (Northumberland) qui les avait fait restaurer assez habilement. Mais leur apparition resta ignorée en France. Ce n'est qu'en 1899 que M. Léopold Delisle[2], en dépouillant le catalogue d'une collection qui devait se vendre à Londres le 7 juillet, et qui était celle de feu M. Forman[3], eut l'idée qu'il s'agissait d'un débris du manuscrit de Mâcon. L'envoi en communication des trois feuillets, accordé par les directeurs de la vente, permit à l'éminent Administrateur de s'assurer de la réalité du fait. La municipalité de Mâcon fut saisie de l'affaire. Malheureusement, les ressources dont elle pouvait disposer étaient insuffisantes et, les limites de la commission qu'elle avait envoyée à Londres s'arrêtant à 3000 francs, l'adjudication fut prononcée sur une enchère de 7500 francs au profit de M. Quaritch, le grand libraire de cette ville.

Les trois feuillets passèrent dans la collection de M. John I. Adams, de Snaithfield, Ecclesall, nr. Sheffield, puis ils reparurent, en 1904, dans le magasin de M. Quaritch, qui en demandait 17500 francs.

C'est alors (janvier 1905) que, mis au courant de la situation, émus de l'idée que ces miniatures allaient passer en Amérique, soutenus par l'assurance d'une cotisation de 2500 francs que M. H. Yates Thompson, esq., avec un désintéressement admirable, offrait spontanément pour le rachat des malheureux feuillets et encouragés par la bonne grâce de M. Quaritch, qui voulut bien réduire à 14000 le chiffre primitif de ses prétentions, nous eûmes l'idée d'une souscription qui eut un plein succès, grâce à l'aide que nous fournit le *Journal des Débats*, dans la personne de son aimable directeur, M. Francis Charmes, et de son savant rédacteur, M. André Hallays, toujours prêt à soutenir la cause de l'Art[3].

En offrant notre concours à la municipalité de Mâcon, nous n'avions mis qu'une condition, c'est qu'on profitât de l'occasion pour replacer dans les volumes les huit miniatures récupérées, à la place qu'elles avaient occupée.

Les deux tomes, apportés à Paris par M. Lex, furent remis en possession de leurs peintures par les soins délicats de M. Lenoir, chef des ateliers de reliure de la Biblio-

1. La photographie d'une de ces miniatures avait été communiquée dès 1883 par M. le comte de Soultrait, de la Société des Bibliophiles françois, à M. Léopold Delisle, qui reconnut plus tard à quel exemplaire elle avait été dérobée.

2. *Origine de trois feuillets d'une Cité de Dieu* (extrait du *Journal des Savants* de juillet 1899), Paris, Imp. Nat., 1899, in-fol., 14 p., 3 héliogr.

3. *Catalogue of valuable books.... including many from the library of the late sir John Hayford Thorold, Bart., the library.... formed by the late W. H. Forman, Esq., and selections from other libraries.* Days of sale : July 3rd-8th. (London, Sotheby, Wilkinson and Hodge, auctioneers, 1899; in-8°), p. 101, n° 1219. « DE CIVITATE DEI DE S. AUGUSTIN, traduction française de Raoul de Prèles. Trois pages sur vélin avec illustrations dues à un artiste de l'école de François Foucquet, XVe siècle. Dimensions de chaque page : 17 pouces 5/8 sur 12 1/2. Ces trois remarquables pages sont en parfait état; le coloris en est des plus brillants ».

3. Les articles de M. André Hallays sont des 13 janvier, 3 février et 24 mars 1905. Tous les détails et les noms des souscripteurs, tant Parisiens que Bourguignons, sont rapportés par M. L. Lex, *op. cit.*, pp. 34-36.

thèque Nationale, sous la haute direction de M. H. Omont, conservateur du département des manuscrits de ce dépôt[1].

Et maintenant, une seule égarée gémit en captivité dans quelque collection particulière. Nous ne voulons pas croire qu'elle ait été détruite au cours de ces épreuves et nous espérons que, grâce à la présente publication, nous aurons la joie de recevoir un jour une lettre nous faisant connaître le lieu de sa détention.

Pour faciliter ce retour, nous pouvons assurer, par analogie avec les miniatures des manuscrits similaires, qu'elle doit représenter les *Tourments de l'Enfer*, mesurer environ $0^{m},460 \times 0^{m},320$ et que les premiers mots du texte sont ceux du Liv. XXI : « Pour ce que les deux cités dont l'une est du deable et l'autre de Dieu ». Ajoutons, pour être encore plus précis, que le fol. 243 précédent contient la liste des chapitres du Liv. XXI et que son verso est blanc. La miniature occupait donc le recto du folio suivant 244, arraché, et finissait au verso par ces mots : « Et comment il est des bestes qui vivent au feu et les vers qui vivent en eaues » auxquels font suite les premiers mots du folio recto 245 subsistant : « chauldes et boulans et si chauldes qu'on ne les peut tenir ».

Miniatures. — Le manuscrit était originairement décoré de 23 grandes peintures, une pour le prologue et une en tête de chacun des vingt-deux livres et d'autant de lettres initiales historiées ou ornementées. A la suite des recouvrances que nous avons relatées, il ne manque plus que celle du Liv. XXI.

Aucune indication, signature, armes ou devise, ne nous étant donnée par le manuscrit lui-même[2], nous ne pouvons nous faire une opinion sur les conditions de son exécution et sur sa provenance qu'en établissant une comparaison avec les autres exemplaires de la même famille.

Nous constatons d'abord l'absence de toute marge décorée, quoique le scribe ait disposé son texte, en tête des livres, dans le but de ménager l'espace pour une peinture et une bordure. L'intervalle entre les deux colonnes devait même permettre à l'enlumineur d'y peindre des fleurs ou le cimier de quelques armoiries.

Mais pour une cause que nous ignorons, il n'en a été rien. L'enlumineur n'a pas reçu l'ordre de peindre des bordures et s'est contenté de décorer les lettres initiales. On peut supposer que l'amateur, n'ayant pas fait ménager de blanc pour des vignettes dans les corps du texte, a voulu réserver plus d'espace aux feuillets de tête de chaque livre afin de donner plus d'importance à l'illustration.

Quoi qu'il en soit, le manuscrit a été décoré en prenant pour modèle le Ms. 18-19 de la Bibl. Nat. — Ms. de Gaucourt — ainsi qu'il est facile de s'en assurer, en lisant la description que nous donnons de ces peintures et en comparant les planches que nous

1. Les miniatures nous revinrent d'Angleterre à la fin de mars. Le travail de réintégration se fit dans les premiers jours de mai et, au milieu de ce mois, les volumes reprirent leur place sur les rayons de la Bibliothèque de Mâcon.

2. Les seules inscriptions qu'on trouve dans les peintures du manuscrit consistent en 3 mots, de 4 lettres chacun, qu'on voit sur la travée de la chapelle peinte au fol. 2 du premier volume. Quelques-unes des lettres qui les composent sont difficiles à déterminer; on pourrait lire : TIRE — M3US — AON3. Nous avions pensé à Robert Gaguin ou à *Fortune d'amis* (devise de Jacques d'Armagnac), mots qui renferment 12 lettres, mais dans chaque cas on se trouve arrêté par la lecture d'une ou deux d'entre elles.

Nous avions pensé aussi que ces syllabes renfermaient dans un anagramme le nom de l'artiste. On aurait pu lire Pire, Rens, Hene et le nom aurait été Pierre Hennes, artiste de valeur, qui peignit, en 1417, le portrait de Marguerite de Bourgogne (Voir : Pinchart, *Archives des Arts, Sciences et Lettres*, tom. III, p. 188). Mais cet artiste, qui est déjà signalé dans un compte de 1395, devait être mort depuis longtemps à l'époque qui nous occupe.

Enfin peut-être ne faut-il voir dans cette inscription que des lettres de fantaisie?

avons reproduites. Signalons particulièrement les miniatures des Liv. I, II, III, IV, V, VI, XIV, XV, XVI, XVIII, XIX, XX et XXII.

L'amateur, qui a fait faire le travail, a agi comme ses collègues en bibliophilie; il a fait copier le manuscrit de Charles de Gaucourt[1]. Mathieu Beauvarlet[2], par mesure d'économie, avait fait faire une réduction; Philippe de Comines[3] avait fait exécuter un exemplaire d'une opulence remarquable; lui, moins ambitieux, désirait un livre plus riche que celui de Gaucourt et plus fourni de matières, sans aller aussi loin que le grand historien. Il a donc demandé à son peintre de traiter de nouveaux sujets, absents dans le manuscrit original, et celui-ci a profité de tous les espaces libres pour représenter des épisodes tirés soit du texte de saint Augustin, soit des commentaires de Raoul de Praelles. L'entente parfaite de l'œuvre du saint évêque, dont témoigne le choix des sujets, nous fait croire que l'artiste a été dirigé par un érudit, qui lui a donné un canevas très précis et très détaillé, comme Maitre François l'avait été par Gaguin. Donnons quelques exemples de cette façon de procéder.

Le manuscrit de Mâcon a été copié sur le Ms. 18-19 de la Bibl. Nat. (Ms. de Gaucourt) et non sur celui de La Haye-Nantes. Par exemple :

LIVRE I. Saint Hilaire est représenté comme dans le manuscrit de Gaucourt et il est absent dans le manuscrit de La Haye.

LIVRE II. Les femmes romaines, qui ont été ajoutées sur la terrasse de la maison dans le manuscrit de La Haye, n'existent pas dans les deux autres manuscrits.

LIVRE IV. L'épisode de Phaéton se trouve dans les manuscrits de Gaucourt et de Mâcon et a été supprimé dans celui de La Haye.

LIVRE V. L'artiste du manuscrit de Gaucourt a écrit la légende : *Hic est pater qui me genuit*, paroles qu'on retrouve sur le manuscrit de Mâcon et qui ont été omises sur le manuscrit de La Haye.

LIVRE VI. Les deux manuscrits de Gaucourt et de Mâcon présentent une ressemblance absolue, tandis qu'au manuscrit de La Haye il y a tout un registre supprimé; dans celui qui subsiste, saint Augustin ne dit pas : *Omnes dii gentium demonia*, paroles qu'on retrouve dans les deux autres manuscrits.

LIVRE XIX. Le manuscrit de Nantes donne *Achademito* au lieu de *Achademico*, bien écrit dans les deux autres manuscrits.

Il semble inutile de prolonger davantage la série de ces observations pour se convaincre que le manuscrit de Mâcon a été inspiré par le manuscrit de Gaucourt, et par celui-là seul.

Quant aux scènes nouvelles, l'artiste du manuscrit de Mâcon, qui renchérissait sur celui de Gaucourt, les a prises dans le texte français du manuscrit, sous la direction de quelque érudit, sans connaître le manuscrit de La Haye. En effet, chaque fois qu'il a copié les légendes du manuscrit de Gaucourt, il les a inscrites telles quelles, en

1. Ms. franç. 18-19 de la Bibl. Nat., *Descript.* 54.
2. Ms. franç. 246 de la Bibl. Sainte-Geneviève, *Descript.* 55.
3. Manuscrits français, séparés aujourd'hui, de La Haye et de Nantes, *Descript.* 56.

latin; mais quand il a innové, il a écrit de nouvelles légendes, toujours en français. Or, s'il s'est rencontré dans quelques épisodes avec l'artiste du manuscrit de La Haye[1], c'est par une coïncidence très explicable, puisqu'il s'appuyait sur le même texte; mais, s'il l'avait copié, il aurait reproduit ses légendes qui sont toujours en latin comme il avait copié celle du manuscrit de Gaucourt qui sont également en latin. Nous citerons comme exemples :

LIVRE XVI. Le manuscrit de Mâcon a été copié sur le manuscrit de Gaucourt pour le sujet principal, et les paroles du Seigneur sont écrites en latin sur les deux exemplaires[2]. Mais l'artiste de Mâcon a ajouté, entre autres scènes, celle des *Hommes monstrueux*, et, tandis que l'artiste du manuscrit de Comines fait dire, fol. 162, à saint Augustin : *Hec omnia, si racionalia sint, ex Adamo processerunt*, il inscrit cette pensée en français et écrit : *tous procedent d'Adam premier homme*. (*Cité de Dieu*, chap. VIII.)

Il en est de même au Liv. VII. Le peintre du manuscrit de Mâcon a copié exactement les trois scènes du manuscrit de Gaucourt et leurs légendes en latin, mais, dans celle où il a innové, il a mis la légende en français. De même, au Liv. V, les noms des temples édifiés sont en français[3].

Pour en finir avec la question des modèles dont a pu se servir le peintre en vue d'exécuter son illustration, il est à remarquer que la seule peinture qui ne procède pas du manuscrit de Gaucourt est la première, celle du fol. 2, qui représente l'*Histoire de Clovis*. Il est possible que l'artiste, au commencement de son travail, ait connu un des manuscrits de la *Famille n° 4*, commandés par des princes d'Angleterre ou de Bourgogne, qui, ainsi que nous l'avons fait remarquer, représentent tous ce sujet, et qu'il n'ait eu sous les yeux le manuscrit de Gaucourt qu'après avoir achevé son premier tableau.

Charles de Gaucourt, qui, de 1473 jusqu'à sa mort, habitait Paris, en qualité de gouverneur de cette ville, prêta probablement son précieux exemplaire à un de ses amis de son entourage seigneurial ou financier, habitant comme lui la capitale.

Aussi bien nous croyons que le peintre du manuscrit de Mâcon, où se révèle la participation d'au moins deux mains[4], ne saurait être Maître François, mais qu'il appartenait à l'école parisienne ou tout au moins aux régions septentrionales immédiatement voisines de Paris, telles que l'Ile-de-France ou la Normandie. On remarque, en effet, dans les détails architecturaux, qu'il se complaît à multiplier dans ses tableaux, une prédilection très accusée pour l'art français dont les plus pures manifestations se trouvent dans cette partie de la France, sa patrie d'origine. Considérons, en effet, les lieux que l'artiste a choisis pour développer ses scènes de la miniature du Liv. II. Ne voyons-nous pas ces maisons à pignons avec poutres brunes, entrecroisées, si chères aux bourgeois de cette contrée? Dans l'épisode de Bérécynthie et d'Orose haranguant les Romains, ne remarquons-nous pas une tour d'horloge, avec pont transversal sur la rue, qui nous fait penser au célèbre monument de Rouen? Dans la même miniature,

1. La scène de Bérécynthie (Liv. II) se trouve au fol. 341 v° du manuscrit de La Haye. Celle des livres de Numa Pompilius (Liv. VII) au fol. 352 v°; celle d'Astyages et de Mandane (Liv. III) au fol. 137; celle de Lameth et de Caïn (Liv. XII) au fol. 139 v° du manuscrit de Nantes; celle des Monstres (Liv. XVI) au fol. 162; celle de l'échelle de Jacob (Liv. XVIII) au fol. 197; mais tous ces épisodes sont traités d'une façon différente.

2. Par exception, la recommandation de Nembroth a été omise.

3. M. Léopold Delisle a été le premier à formuler ces observations sur les légendes françaises du manuscrit de Mâcon. Cf. *Origine de trois feuillets*, p. 13.

4. Les miniatures des Liv. IV et VI semblent d'une facture différente du reste de l'illustration.

la scène de saintAugustin et des Romains ne semble-t-elle pas se dérouler dans quelque Salle des États ou quelque pièce de l'Archevêché?

L'artiste du manuscrit de Mâcon se différencie de Maître François par une conception très différente de son art. Tandis que le second montre un souci très accusé de composition équilibrée, de clarté sobre et d'ordonnance régulière, l'autre, au contraire, s'affranchit volontiers de ces règles trop rigides et se laisse aller à la fantaisie. Maître François est un classique qui semble, dans des compartiments bien déterminés, s'être inspiré de la belle ordonnance italienne, tandis que notre peintre est, si l'on peut lui appliquer cette expression, un romantique qui, étranger à la technique d'au delà des monts, sacrifie le style à toute la liberté de son imagination et la majesté des attitudes à la variété des mouvements.

Ses scènes sont séparées, non pas par des cadres soigneusement alignés, mais par des accidents de terrain, chemins, haies d'arbustes, murs, lignes de rochers, selon l'espace dont il dispose. Souvent aussi il ouvre aux regards l'intérieur d'un édifice pour y grouper ses personnages, procédé dont a usé le peintre qui a illustré le *Boccace* de Munich. (Cf. Comte Paul Durrieu, *Le Boccace de Munich*, Munich, 1909, p. 32.) Cet assemblage de scènes distinctes est fait avec beaucoup d'habileté. Le goût du peintre pour la nature s'accuse en maints endroits. Ainsi, dans la miniature du Liv. VI, qu'il a copié exactement du manuscrit de Gaucourt, il abaisse le plan de la scène afin de disposer d'un lointain où il peut peindre en perspective des collines et un bras de mer, sur laquelle voguent des bateaux.

La technique même des deux artistes n'est pas la même. Le dessin chez Maître François est plus accusé, disons même plus sec, et le coloris moins fantaisiste, tandis que, dans le manuscrit de Mâcon, le jeu bariolé des couleurs se montre avec plus d'éclat et plus de diversité (Liv. XVII). Notons encore quelques petites différences dans l'œuvre de notre artiste. Il ne marque pas les chemins par des pierres conventionnelles comme le fait toujours Maître François et écrit quelquefois les noms en lettres blanches ou dorées sur un cartouche noir.

Que pouvons-nous dire de plus? Le manuscrit de Mâcon est sans doute d'un très bon artiste, connaissant toutes les ressources de son art et faisant preuve d'une ingénieuse imagination, mais nous ne saurions chercher son nom parmi les plus grands de l'époque. Le fait même qu'il a servilement copié son confrère, l'excellent Maître François, nous fait penser qu'il n'était pas un chef d'école. Nous avons cru un moment qu'il pourrait s'identifier avec Jean Colombe dont les miniatures dans l'*Apocalypse figurée* de l'Escorial offrent quelques ressemblances avec ses tableaux de la *Cité de Dieu*, mais toute supposition à cet égard serait hypothétique; car dans les *Heures de Laval* (Ms. latin 920 de la Bibl. Nat.) et dans le *Romuleon* (Ms. franç. 364 du même dépôt) cet artiste semble plus inféodé à l'art tourangeau que le peintre du manuscrit de Mâcon.

En résumé, il est probable que le manuscrit de Mâcon a été exécuté pour un personnage de l'intimité de Charles de Gaucourt et par un artiste de l'Ile-de-France ou de Normandie, quelques années après 1473. Nous le placerons aux environs de 1480.

Il constitue avec le Ms. 18-19 de la Bibl. Nat., le Ms. 246 de la Bibl. Sainte-Geneviève et le manuscrit de La Haye-Nantes une famille bien déterminée et distincte dont les analogies sont accusées synoptiquement dans le Tableau de la *Famille n° 5* que nous avons dressé aux pp. 200 et 201 de cette étude.

Nous allons maintenant donner la description de ces miniatures; mais, pour ne pas

nous exposer à des redites inutiles, nous renverrons au Ms. 18-19 de la Bibl. Nat., chaque fois que le peintre aura copié exactement les tableaux de son modèle.

Tome I. — Prologue. — fol. 2. — H. 0m,440 × 0m,295. — *Histoire de Clovis.* — (*Planche CV.*) Ce premier volume s'ouvre par un frontispice représentant 2 scènes d'inégale importance. Celle de la présentation du manuscrit, qui dans les autres exemplaires de la même famille est si développée, est ici, au contraire, réduite et rejetée dans une petite vignette en bas de la page, à gauche. Le roi Charles V, en habits royaux, assis sur un trône surmonté d'un aigle, dans une salle tapissée d'étoffes fleurdelisées, reçoit le manuscrit des mains de Raoul de Praelles à genoux devant lui : 7 assistants.

Tout le reste de la peinture a trait à l'histoire de Clovis et de Clothilde, et se réfère, par conséquent, non au texte de saint Augustin, mais au discours préliminaire de Raoul de Praelles. La reine Clothilde, accompagnée de deux suivantes, apporte des subsistances à un pieux ermite. — Celui-ci, à genoux, reçoit l'écu fleurdelisé des mains d'un ange qui descend du ciel. — Plus loin, il le remet à la Reine qui le reçoit, agenouillée, accompagnée d'une suite de deux pages et de trois dames. — Plus bas, la Reine en fait offrande à son époux, à cheval, au milieu de ses hommes d'armes, et lui raconte sa confiance dans l'intervention du Christ. Une bannière porte ces mots : Le Roi Clovis, premier roi cretien. Une mêlée furieuse s'engage et Clovis remporte la victoire en pourfendant de sa main le Roi ennemi. — Clovis victorieux vient avec la Reine trouver saint Rémi dans une jolie église de style français[1] et lui demander le baptême, en lui racontant son vœu. Une suite nombreuse et animée remplit la nef. — Devant une nombreuse assistance, le Roi, dévêtu, reçoit dans les fonts baptismaux, par immersion et infusion, le sacrement du baptême des mains du saint Évêque qui l'oint du Saint-Chrême, apporté du ciel par une colombe. — A son tour, Clovis baptise ses sujets, qui s'agenouillent devant lui. — Enfin, la procession ecclésiastique sort de l'église pour aller au-devant du Roi lui faire hommage, symbole de l'Église et de la Royauté.

Dans la grande initiale A, l'empereur Charlemagne est couché dans un grand lit. Un ange envoyé par le Seigneur vole au-dessus de lui. Il a une vision et aperçoit au pied de sa couche l'Empereur de Constantinople, à cheval, qui l'invite à venir délivrer la Terre Sainte des Sarrazins[2].

En 1488, paraissait dans l'atelier de Pierre Le Rouge, imprimeur à l'enseigne de la Rose Rouge, à Paris, un des plus magnifiques ouvrages français illustrés du xve siècle[3]. C'est le livre de *La Mer des Hystoires*, où l'art du miniaturiste a passé avec une allure magistrale dans le domaine du livre imprimé. Parmi les grandes planches, il y en a une, des plus remarquables, qui offre des ressemblances évidentes avec la miniature qui nous occupe : c'est celle qui représente, avec les mêmes dispositions, en deux compartiments, le baptême de Clovis et la bataille de Tolbiac. Elle occupe le fol. 117 du premier volume. En comparant nos deux planches CV et CVI, le lecteur se demandera avec nous si le graveur n'a pas connu la peinture du manuscrit de Mâcon[4]. L'édition de Lyon du même ouvrage, donnée par Jean Du Pré, en 1491, renferme des illustrations évidemment inspirées par celles de l'édition de 1488. On y trouve aussi l'histoire de Clovis, très légèrement modifiée.

Cette scène de Clovis était populaire et avait déjà été peinte dans d'autres manuscrits antérieurs. Elle figure dans l'admirable manuscrit français, contenant plus de douze cents miniatures et comprenant toute l'histoire sainte, exécuté, vers 1430, pour Jean, duc de Bedfort, Régent de France, et conservé au British Museum sous le n° add. 18850. La reine Clothilde, accompagnée de trois serviteurs, reçoit des mains de l'ermite de Joyenval l'écu fleurdelisé et se prépare à le remettre au roi Clovis, revêtant ses armes dans une salle de son palais.

LIVRE I. — fol. 7. — H. 0m,428 × 0m,295. — *Les deux Cités, avec les Vices et les Vertus.* — (*Planche CVII.*) L'artiste ayant consacré toute sa peinture du frontispice à l'histoire de Clovis, que n'avaient pas représentée les manuscrits similaires, s'est vu forcé de réunir dans la présente miniature les sujets des deux peintures de ses modèles.

En effet, dans les marges, nous distinguons les effigies des Pères de l'Église et celles des Docteurs qui ont commenté les œuvres de saint Augustin, groupés d'après les ordres auxquels ils appartenaient. Ils sont placés dans des chapelles dorées rappelant l'art français : Sanctus Augustinus, Sanctus Ambrosius, Ylarius, S. Gregorius et Jeronimus. Puis les Franciscains : Alexander de Halis, doctor, Pater Reverendissimus Bonaventura et frater Johannes Scott, doctor; les Dominicains : Albertus Magnus, Sanctus Thomas de Aquino et Petrus de Tharentasia; les Augustins : Egidius de Roma, Thomas de Argentina et Gregorius de Arymino; enfin les Carmes : Johannes Golein, Johannes de Bolonia et Thomas Walden.

1. Voir plus haut ce que nous avons dit des lettres tracées sur le mur de l'église.
2. Voir le discours de Raoul de Praelles à Charles V, p. 77 de cette étude.
3. Claudin, *Histoire de l'Imprimerie*, tom. I, p. 463, et tom. III, p. 493; et Duplessis, *Histoire de la gravure*, Paris, 1880, p. 328.
4. Cette planche, éditée par Pierre Le Rouge, a été reproduite par Thierry-Poux dans : *Premiers monuments de l'Imprimerie en France au XVe siècle*, Paris, Hachette, 1890, pl. XIV.

La peinture proprement dite a trait à la Cité céleste et à la Cité terrestre, celle du Bien et celle du Mal. Elle est inspirée de celle du manuscrit de Gaucourt. La Trinité est remplacée par Dieu le Père, dans une *mandorla* d'or, sans la Vierge. Les paroles qu'il prononce sont omises. Au-dessous, le défilé des Vertus par une porte centrale : Sobrieté, Patience, Charité, Humilité, Misericorde, Chasteté et Diligence.

Les Vices et les Vertus sont groupés différemment et la disposition des scènes est modifiée. Il y a peut-être plus d'animation et plus de liberté, mais moins de clarté, d'équilibre et de mesure. Nous voyons tour à tour Envie et (*omission*), Avarice et Charité, Orgueil et Humilité, Patience et Ire, Paresse et Diligence, Glotonnie et Sobrieté, et enfin Luxure et Chasteté. En dehors des murs, nous retrouvons la danse furibonde des diables. Elle se continue par un tableau inférieur, au bas du feuillet, dans lequel sont représentés les tourments des damnés. La lettre initiale renferme un réprouvé.

LIVRE II. — fol. 33. — H. 0m,435 × 0m,297. — *Saint Augustin, Orose et les Romains. Mystères de Bérécynthie.* — (*Planche CVIII.*) Copie exacte du manuscrit de Gaucourt, en ce qui concerne la scène de saint Augustin et des Païens et celle d'Orose et des Romains. L'artiste a ajouté quelques tableaux nouveaux tirés de l'immoralité du culte des idoles.

a) Sur une place publique de Rome, bordée de jolis monuments de style normand, parmi lesquels on pourrait distinguer la Tour de l'Horloge de Rouen, s'avance un grand lit d'apparat rouge surmonté d'un baldaquin bleu. Il est porté par quatre prêtres Galles, accompagnés par quatre musiciens, qui jouent de la trompette, et suivi par une grande foule de Romains. Dans le lit, on aperçoit les statues des déesses Minerve et Berecynchie et sur la bordure du baldaquin sont inscrits ces mots : C'est le jour de leurs levacions (pour lavation, ablution, purification). C'est la fête de Bérécynthie ou Cybèle[1], mère des dieux, épouse de Saturne, dont on lavait la statue dans le fleuve avant les kalendes d'avril. L'artiste n'a pas rappelé les obscénités du culte syrien dont parle saint Augustin et n'a pas représenté le jeune Athys se mutilant devant les prêtres Galles, comme on le voit aux feuillets 43 et 86 v° du manuscrit de La Haye. Tous ces détails sont pris dans le *Commentaire* de Raoul de Praelles, dans le Liv. VIII des *Étymologies* de saint Isidore de Séville, dans le *Livre des Mythologies* de Fulgence et dans Juvénal, *Sat. II*, v. 111.

b) Hercullès, épris de la nymphe Yolle, partage sa couche, mais, sur l'ordre du dieu, ils ont échangé leurs vêtements. Faunus, qui est épris de la jeune fille, pénètre dans le logis avec l'intention de profiter du sommeil d'Hercule pour posséder la nymphe. Mais, trompé par leur subterfuge, il s'adresse au héros qui le prend à bras le corps et le jette hors du lit. Dans la crainte qui l'anime, nous voyons, dans le rectangle supérieur, Faunnus, fuyant dans la montagne sans se donner le temps de reprendre ses vêtements. (Cf. Ovide, *Fastes*, Liv. I.)

c) Enfin, à droite, Les Romains implorent leurs idoles, tandis que S. Augustin les interpelle par ces mots : O chetifz, aprenez, en leur montrant dans une chapelle un groupe de fidèles aux pieds du Crucifié, écoutant le sermon d'un docteur. Initiale : deux dragons s'entredéchirent.

LIVRE III. — fol. 73. — H. 0m,430 × 0m,292. — *Alexandre, les Bragmaniens, les Génosophystes et les Réchabitiens.* — (*Planche CIX.*) Copie exacte du manuscrit de Gaucourt, avec interversion des deux registres supérieurs. On lit : Alixandre de Ma[cédoine] sur la housse du cheval, et sur les rochers : le pays ethioppe. La suite du conquérant porte une bannière avec ces armes, qui semblent de fantaisie : *d'or au chevron d'azur, accompagné de 3 besants de gueules.*

Puis, en bas, trois scènes nouvelles tirées du Liv. IV :

a) Au centre, la Justice, vêtue de blanc et d'or, debout, le glaive à la main, dans une chapelle tapissée d'étoffes rouges à dessins d'or, se dresse dans l'entre-deux des colonnes.

b) A gauche, S. Augustin, s'adressant à un groupe de huit magistrats, leur dit : Royaulmes sans justice sont semblables a larrecins.

c) A droite, deux scènes empruntées à l'histoire fabuleuse de Cyrus. Le roi Astyages, couronné et vêtu des ornements royaux, est couché sur un lit bleu. Dans son sommeil, il voit sa fille, Mandane, assise, en bleu, à corsage blanc, et, de son sein, émerger une vigne immense, dont les rameaux touffus, parsemés de villes et de châteaux, couvrent de leur ombre toute l'Asie. A côté, un enfant, le jeune Cyrus, est allaité par une levrière à la lisière d'un bois. Le nom de Spartacus (pour Spaco, nom que prit la femme du berger chargé d'exposer l'enfant et vocable qui voulait dire chienne chez les Mèdes) se détache en lettres d'or sur la verdure du gazon[2]. S. Augustin, crossé et mitré, montrant cette scène, en tire cette conclusion que la grandeur de l'Empire romain ne tenait pas à ses dieux et que l'Empire des Assyriens et des Mèdes avait été aussi puissant sous d'autres divinités. Dans l'initiale, un jeune seigneur donne un baiser à une dame, tandis

1. Ces mystères de Cybèle, la fête de purification de la déesse, le cortège des prêtres Galles et des musiciens qui l'accompagnent, son lectisterne, traîné par des lions, toute cette frénésie orientale se trouvent sur un document du temps, sur le couvercle d'un sarcophage, que nous avons vu conservé à Rome dans le beau et vieux cloître de Saint-Laurent-hors-les-Murs. Cf. René Schneider, *Rome*, Paris, Hachette, 1907, pp. 42 et 91. Le cortège, que le peintre a représenté, semble avoir été inspiré par les processions si fréquentes au Moyen Age lors de la représentation des Mystères. Cf. Male, *Gazette des Beaux-Arts*, 1904, 1er semestre.

2. Le sujet de cette peinture, ainsi que celui des miniatures des Liv. VII et IX, ont été décrits par M. Léopold Delisle dans : *Origine de trois feuillets.*

que la Mort s'approche lentement du groupe amoureux.

LIVRE IV. — fol. 136. — H. 0m,440×0m,298. — *Sodome et Loth. Fable de Phaéton.* — (*Planche CX.*) Les scènes sont les mêmes que celles du manuscrit de Gaucourt. Les paroles sont identiques, mais Loth ne dit pas : ABUTIMINI ILLIS, et IN MONTE a été corrigé en IN MONTEM. Apollon remet des gants à Phaéton. Les détails sont plus nombreux et de nouveaux épisodes sont ajoutés :

a) Après la prise de TROYE, ENEAS s'enfuit, emportant dans ses bras ses dieux pénates. Il se dirige vers ROME. S. AUGUSTIN montre cette scène aux Romains et leur récite ces deux vers de Virgile :

Nube cava rapui, cuperem cum vertere ab ymo
Structa meis manibus perjure menia Troje[1].

b) S. AUGUSTIN montre aux Romains ROMULUS qui vient de faire décapiter à ROME son frère REMUS dont la tête, les yeux bandés, roule sur le sol. Le bourreau remet au fourreau son large glaive. Ils sont tous vêtus de robes bleues brodées d'or.

c) Enfin, à droite, HELENE, aux riches atours, donne un baiser à PARIS, vêtu de rouge, qui l'enlève, en s'apprêtant à franchir avec elle une passerelle, qui relie la ville de Lacédémone à un navire en partance, rempli d'hommes d'armes et portant un pavillon d'or au milieu duquel se détache un P bleu, qu'on peut supposer être l'initiale de Paris.

LIVRE V. — fol. 172. — H. 0m,455×0m,315. — *Le Passage de la mer Rouge. Pharaon et Joseph. Romulus et Rémus.* — (*Planche CXI.*) Copie exacte du manuscrit de Gaucourt pour ces trois scènes. L'artiste a ajouté en français, à celle du bas, à gauche : JANUS LABOURE. Mais, en plus, il a su avec beaucoup d'habileté, renfermer dans l'espace de son feuillet plusieurs autres épisodes :

a) En haut, à droite, dans une salle qui rappelle le palais de justice de Rouen, nous assistons à une séance de l'assemblée des comices, à Rome, et nous voyons les candidats aux honneurs, CANDIDATI, vêtus de robes blanches, s'adresser aux sénateurs. L'un d'eux, CHATO UTICENSIS, fléchissant les genoux, brigue la récompense des services qu'il a rendus à la République. Saint Augustin regrette que la vertu ne soit pas honorée spontanément et reproche aux Romains de n'avoir jamais eu en vue que la gloire, grand mobile de toutes leurs actions.

b) Aussi l'artiste nous montre-t-il, à gauche, Marcus Marcellus faisant le siège de Syracuse. Le général est au premier plan, donnant ses ordres. L'armée romaine pénètre dans la ville par la porte, tandis que des soldats, escaladant les remparts, se garantissent de leurs boucliers. Les tentes rouges et bleues marquent le camp des assiégeants; sur le devant, un arbalétrier tend avec effort à l'aide d'un treuil son arbalète à tour. Toute la miniature est remplie de monuments d'une architecture bien française.

c) MARCUS MARCELLUS rentre dans ROME, vainqueur, à la tête de ses troupes. Il désire, selon le vœu qu'il a fait durant la campagne, consacrer un temple au Courage et à l'Honneur. Un pontife à la tête de son collège lui conseille d'en faire construire deux, afin que le sacrifice puisse s'adresser à une divinité précise.

d) Marcellus y consent et nous le voyons, au-dessus, diriger les travaux d'édification de deux temples contigus, TEMPLE DE LA VERTU, TEMPLE DE L'HONNEUR. Les ouvriers donnent l'aspect d'un atelier de construction en pleine activité.

e) En bas, à droite, dans une petite salle, MECENATUS, Mécène, se présente suivi des ROMAINS. S. AUGUSTIN leur reproche leur orgueil et leur amour de la gloire : TU ES ENFLÉ D'AMOUR DE LOUANGES[2]. Et il leur montre les cadavres, tous revêtus d'ornements royaux, des grands conquérants, célèbres par leur ambition : CYRUS, ROY DE PERSE; ARBACES, ROY DE MEDIE; ALEXANDRE, ROY DE MACEDOINE; NINUS, ROY DES ASSYRIENS.

LIVRE VI. — fol. 211. — H. 0m,452×0m,315. — *L'Empereur et les Philosophes. Prières aux divinités païennes.* — (*Planche CXII.*) Copie exacte du manuscrit de Gaucourt. TULLIUS est séparé de CYCERO, l'artiste ayant fait par erreur deux personnages du même écrivain, et un chien regarde attentivement le singe se livrer à ses jeux. Le personnage de LIBERIUS est exactement reproduit ainsi que les autres assistants. Trois nouvelles scènes sont ajoutées :

a) A gauche et en vignette, sous le motif architectural doré qui forme le cadre de la miniature, on distingue SATURNE qui s'apprête à égorger un de ses enfants, symbole des semences qui rentrent au lieu même où elles ont pris naissance.

b) Plus bas, saint Augustin, suivi de son acolyte, prend part à la dispute sur la théologie civile, fabuleuse et naturelle de deux groupes de docteurs, philosophes et poëtes, qui énumèrent leurs arguments en comptant sur leurs doigts.

c) Dans le dernier compartiment nous assistons à une jolie scène, qui a pour but de dénigrer et de ridiculiser les dieux du Paganisme, en montrant combien les anciens les avaient multipliés dans les différents actes de leur vie. C'est la fable des trois divinités s'efforçant d'empêcher Sylvain de tourmenter les accouchées. SILVANUS, autrement dit Pan, est représenté vêtu, avec des cornes, et jouant de la flûte à cinq trous. Comme il hait les hommes qui troublent l'œuvre de la nature par le labourage et l'aménagement des forêts, on craint qu'il ne vienne s'attaquer à la jeune accouchée et ne pénètre dans la maison où elle repose. Afin d'éloigner le sauvage esprit des bois, on lui rappelle la présence des hommes dans la maison, d'abord en frappant le seuil de la porte avec la hache du bûcheron, puis le

1. *Énéide*, Liv. V, vers 810-811.
2. HORACE, *Épîtres*, Liv. I, 1, v. 36 : « Laudis amore tumes? »

heurtant encore avec le pilon du meunier et enfin en le balayant avec le balai du moissonneur. A chacune de ces pratiques, qui ont trait à la nature domestiquée par l'agriculture, correspondait une divinité au nom significatif : Deverram, le balai ; Interdicionam (pour Intercidonam), la hache, et Pillumnum, le pilon. On les voit dans les attitudes de leur métier, pendant que la jeune accouchée accuse une fatigue évidente. S. Augustin montre cette scène à ses disciples, en leur disant ironiquement : Par ces dieux n'aquiert on pas vie pardurable ?

LIVRE VII. — fol. 231. — H. 0m,440 × 0m,310. — *Incendie de Carthage. Les Fêtes temporales et terminales. Jupiter Ruminus et Junon Rumina.* — (*Planche CXIII.*) Copie du manuscrit de Gaucourt, mais disposée un peu différemment. Rome et Metellus sont supprimés. Par contre, deux scènes sont ajoutées :

a) Dans la partie supérieure, sur une colline où l'on distingue un château bâti au milieu des rochers, S. Augustin, vêtu d'un manteau bleu rehaussé d'or et assisté de son acolyte, interpelle un groupe d'une quinzaine de personnages : Vos dieux eslus et grans exercitent il pas villes euvres ? Et il leur montre les dieux réunis dans l'empyrée azuré et représentés avec leurs attributs : Janus, à la double face ; Jupiter, assis sur le cercle des Mondes avec un sceptre ; Juno, au corsage d'hermine et coiffée du hennin ; le vieux Saturne, appuyé sur un bâton, une aumônière au côté ; Deane, avec une branche de lis ; Apollo, jouant de la lyre, la tête cerclée de rayons ; la lune, bandant un arc ; Mars, armé d'une hallebarde ; Neptinus, à côté d'un vaisseau ; Minerve, au corsage d'hermine ; Bacus, couronné de pampre, une coupe à la main ; Venus, se regardant dans un miroir ; Mercure, une branche de lis à la main.

b) Le sepulcre de Numa Pompilius est représenté par une pierre tombale. Les livres religieux, dictés par la nymphe Egérie et enterrés par le Roi, sont retrouvés par un laboureur qui pousse sa charrue tirée par des bœufs, dans un champ, sur le Janicule. Terrencius averti vient recueillir les volumes avec des délégués du Sénat. Au-dessus, Terrencius et ses compagnons brûlent dans un brasier les livres dont la découverte aurait pu ébranler les idées religieuses des Romains.

LIVRE VIII. — fol. 260. — H. 0m,465 × 0m,320. — *Saint Augustin et les Anges. La fuite en Égypte.* — (*Planche CXIV.*) Dans cette peinture l'artiste a suivi son modèle de moins près.

a) En haut, le ciel chrétien avec la Trinité, entourée des cohortes célestes. S. Augustin dans Rome, s'adressant aux Romains agenouillés, qui regardent les Anges intermédiaires entre le ciel et la terre, leur dit : Nous sommes avec eux et vivons avec eux.

b) Par opposition, à droite, l'empyrée païen avec quelques dieux du paganisme : Juno, Deane, Mercure, Apollo, Venus et Mars. Des démons servent d'intermédiaires entre les dieux et la terre et poussent par leurs conseils les humains à se livrer à tous les désordres et à tous les vices, colère, luxure, etc. Au-dessous, S. Augustin, suivi de son acolyte, montre aux Romains assemblés ces scènes de violence et les exhorte par ces paroles : Ils ne sont point a preferer a nous comme meilleurs.

c) En bas, les représentants des Écoles ytaliques et ioniques : Pitagoras, Thalles, Anaximandre, Diogenes et Archelaus, le maître de Socrate, s'approchent de S. Augustin qui se retourne vers les Romains pour leur dire : Le souverain bien est la fruicion[1] de Dieu.

d) Puis vient la scène un peu réduite de la Fuite en Égypte copiée sur le manuscrit de Gaucourt.

LIVRE IX. — fol. 289. — H. 0m,450 × 0m,305. — *Discussion entre saint Augustin, Apulée et Plotin sur les Anges et les démons. Tentations de Satan.* — (*Planche CXV.*) Dans cette peinture, l'artiste s'est nettement séparé du manuscrit de Gaucourt. Il a voulu représenter les idées philosophiques d'Apulée et de Plotin et les idées religieuses de saint Augustin sur la nature des Anges et des démons.

a) Au milieu de la partie supérieure du tableau, le Père Éternel, représenté en buste, coiffé d'une grande tiare, bénit de la main droite et tient le globe du monde de la main gauche. Il se détache en gris clair sur les cohortes des Séraphins rouges pressés les uns contre les autres dans une auréole bleue de laquelle émergent des rayons d'or. Au-dessous de lui, Jésus-Christ debout, à moitié couvert d'un manteau qui laisse voir les plaies de la Passion, bénit de la main droite et tient de la main gauche l'étendard de la foi. A gauche, quatre anges, planant dans l'azur clair, se tournent vers la Divinité dans l'attitude de l'adoration. Ils sont drapés dans d'élégantes étoffes, roses, vertes et grises. Plus bas, sur la terre, des fidèles agenouillés, de conditions diverses, adressent leurs prières au Christ, tandis que Satan, qui soupçonne sa divinité sous son enveloppe charnelle, l'apostrophe par ces mots, à demi effacés sur la banderole : Que nous veulx tu ? Nous es tu venu perdre ?

Par opposition, à droite, nous apercevons les faux dieux au milieu de nuages sombres, Jupiter entre Diane et Mars, Mercure entre Venus et Juno, et cinq diables, semblables à de grandes sauterelles, qui leur tendent les bras. Plus bas, dans un champ de verdure, Apulleus harangue une vingtaine de païens ; les paroles tracées sur la banderole, attachée à son bras gauche, sont à moitié effacées. On peut lire : les deables en guerre..... miseres[2]. D'autre part, au premier plan, sous un édicule, décoré de tentures bleues et rouges, qui s'élève jusqu'au haut du tableau, le philosophe Plotin, en bleu, assis sur une chaise élevée, enseigne sa doctrine à quatre disciples assis devant lui, très attentifs aux paroles du Maître. Il leur dit que

1. *Fruicion* pour *jouissance*.
2. Peut-être : *sont voués à misères*.

Dieu a donné à l'âme des liens mortels. Nous voyons alors S. AUGUSTIN prendre deux fois la parole pour réfuter les erreurs des deux philosophes. A gauche, il prêche à un auditoire de sept hommes et d'une femme; la banderole qui sort de sa bouche a été quelque peu mutilée, mais on peut lire : DIABLES FUSSENT PLUS HEUREUX QUE LES HOMMES, SI EUSSENT CORPS MORTELS, réflexion qui se rapporte au chap. X dans lequel le saint Évêque affirme qu'ils sont plus malheureux que les hommes parce qu'ils sont enchaînés à leurs corps pour l'éternité[1]. A droite, suivi de son acolyte en surplis, qui tient la crosse du prélat, il parle à un auditoire de quinze fidèles parmi lesquels sont quatre enfants. Il développe ce texte, inscrit sur une banderole : TOUS DIABLES SONT MAUVAIS ET NON BONS.

b) Sur la marge du bas du feuillet, nous assistons à trois scènes de la tentation de Jésus par le démon. Le diable invite le Christ à changer les pierres en pains : SI TU ES CHRISTUS, DIC UT ISTI LAPIDÉS PANE[S FIANT]. — SCRIPTUM EST : NON IN SOLO PANE VIVIT HOMO[2].

Il lui demande de se jeter du haut du temple : SI TU ES FILIUS DEI, MITTE TE DEORSUM. — SCRIPTUM EST : NON TEMPTABIS DOMINUM[3].

Il lui montre, du haut d'une montagne, les royaumes de l'Univers, mais ses paroles sont omises. La réponse à peine lisible du Christ est la suivante : DOMINUM DEUM TUUM ADORABIS ET ILLI SOLI [servies][4].

S. AUGUSTIN, suivi de son clerc, s'adresse à un auditoire d'une douzaine de personnages et résume ainsi la question des démons : LES DIABLES ACQUIERENT SCIENCE, ET ILS N'ONT PAS DE CHERITÉ, faisant allusion au mot « démon » qui vient d'un mot grec qui signifie « savant » et aux paroles de l'apôtre saint Paul qui a dit : « La sience enfle, mais la charité édifie[5] ».

LIVRE X. — fol. 305. — H. $0^{m},450 \times 0^{m},318$. — *Le culte du vrai Dieu.* — (*Planche CXVI.*) Dans cette peinture, l'artiste s'est abstenu de copier son modèle habituel. Il a voulu expliquer que, contrairement aux assertions de Porphyre, le culte vraiment agréable à Dieu est celui d'un cœur contrit et d'une âme brisée de tristesse.

a) A gauche, nous voyons le sacrifice de la messe, le baisement de la croix et la confession aux pieds des autels avec un grand concours de fidèles réunis dans une église.

b) A droite, tandis que des prêtres immolent à Dieu des victimes et les font brûler pour que leur odeur en soit agréable à la Divinité, S. AUGUSTIN, suivi de son clerc en surplis, portant sa crosse, montre aux Romains la pieuse assemblée chantant des cantiques devant L'ARCHE d'alliance, toute en or et leur dit : C'EST LE VRAY SACRIFICE A DIEU AGREABLE.

b) Plus bas, LES ENFÉNS DISRAEL errent dans le désert; les prêtres portent avec respect LARCHE du Témoignage que suit une foule recueillie. Quelques-uns jouent de la trompette, d'autres sont agenouillés. L'arche est précédée d'une colonne de feu et de fumée au milieu de laquelle on distingue le Poisson symbolique. Deux personnages, au centre du tableau, sont occupés à recueillir, selon les prescriptions de Moïse, la manne : PLUE (pour pluie). S. AUGUSTIN, à gauche, s'adresse aux ROMAINS et leur dit : LA LOI ENSAIGNE A AOURER UNG SEUL DIEU ET SOUFISANT.

d) Tout en bas, au-dessous du texte, deux scènes nouvelles : à gauche, l'ange prend pour le relever les mains de S. JEHAN L'EVANGELISTE et lui dit : JE NE T'ANSEGNE QUE TU M'ADORE COMME JE SUYE, SERF DE TOY ET DE TES FRERES[6]. Saint Augustin attire l'attention des assistants sur ce colloque. A droite, un moine offre le saint sacrifice de la messe dans une chapelle devant un seigneur et des assistants dont la condition est inscrite en haut : LES XRISTIENS. Peut-on les considérer comme la famille du possesseur du manuscrit? Nous ne le croyons pas, car cette scène est bien ici à sa place, d'après le texte, et les personnages ne se font remarquer par aucun signe particulier, armes, devise, etc.

TOME II. — LIVRE XI. — fol. 2. — H. $0^{m},472 \times 0^{m},310$. — *La Création.* — (*Planche CXVII.*) Au centre d'une mandorla d'or, le Père Éternel, coiffé de la tiare et portant le nimbe crucifère, fait le geste de la bénédiction. Autour de lui, se presse la foule immense des cohortes célestes tournées vers lui dans une attitude d'adoration et formant des cercles concentriques, rouges, bleus, verts, roses, dorés et blancs.

Au-dessous, dans les espaces, les archanges précipitent dans les abîmes souterrains la troupe des esprits du mal.

En bordure, encadrées dans des motifs dorés d'architecture française, cinq scènes relatives à la Création. Le Seigneur crée la terre et les eaux, puis il divise la lumière des ténèbres; enfin, il crée les êtres animés. Saint Augustin explique à ses interlocuteurs les mystères de la création : INVISIBILIS CREATURA CUM CELO A DEO CREATA EST. — DIVISIT LUCEM A TENEBRIS.

Sur l'autre bordure, des saints dans leurs niches.

LIVRE XII. — fol. 19. — H. $0^{m},465 \times 0^{m},310$. — *Les premiers hommes. Saint Augustin discute sur la Création avec les philosophes.* — (*Planche CXVIII.*) Comme dans les livres précédents, toutes les scènes sont encadrées dans des motifs d'architecture française. En haut, la Cité de Dieu, dont les remparts sont parsemés de grosses pierres précieuses, nous montre Dieu le Père, dans une mandorla d'or, entouré de

1. Apulée dit nettement, dans le *Deo Socratis*, que la condition des démons est éternelle.
2. *Matth.*, IV, 3 et 4.
3. *Idem*, IV, 6 et 7.
4. *Idem*, IV, 10.
5. *I Cor.*, VIII, 1.
6. *Apocalypsis*, XIX, 10, et XXII, 9 : « Et cecidi ante pedes ejus ut adorarem eum et dicit mihi : vide ne receris; conservus tuus sum et fratrum tuorum ».

cohortes célestes. Plus bas, au centre de la peinture, la terre, séparée des eaux, nous dévoile l'existence des premiers hommes : le Paradis terrestre et l'arbre du Mal, les soins donnés par Ève à ses deux enfants, tandis qu'Adam bêche le sol, le meurtre d'Abel par Caïn, l'édification de la première ville, l'existence fugitive et solitaire de Caïn parmi les bêtes féroces et les diables qui l'assaillent, enfin sa mise à mort par Lameth[1].

Dans la bordure de droite, le Paradis terrestre avec une fontaine et des animaux. Le Créateur fait émerger la femme des flancs d'Adam, endormi à terre. Dans celle de gauche, un fou, avec son habit à grelots, son bonnet et sa marotte, dit, en montrant le Seigneur à une troupe d'hommes qui affectent un effroi respectueux : INIMICI DOMINI MENTITI SUNT EI[2].

En bas, la scène des philosophes, distribuée autrement que dans le manuscrit de Gaucourt. Ils disent : VEL PLURES SUNT MUNDI, VEL UNUS EST ETERNUS, mais les deux derniers mots sont omis. Saint Augustin leur répond : NON PLURES SUNT MUNDI, NEC FUERUNT, SED UNUS EST EX DEO IN TEMPORE CREATUS. A droite le saint Evêque commente la Bible devant les docteurs. Il se résume ainsi : BENEDICITE OMNIA OPERA DOMINI DOMINO. Enfin, dans la grande initiale, on aperçoit saint Augustin déployant une banderole qui contient ces mots : MUNDUM EX TEMPORE CREATUM A DEO.

LIVRE XIII. — fol. 32. — H. 0m,435×0m,305. — *La Tentation. Saint Paul et la Mort.* — (*Planche CXIX.*) Au lieu de la scène concentrée du manuscrit de Gaucourt, notre artiste a traité le même sujet en déroulant les différentes phases du péché originel. Nous sommes dans le Paradis terrestre sous les rayons ardents du soleil. Des animaux de diverses espèces s'ébattent sur le gazon ou viennent se désaltérer au courant de quatre ruisseaux qu'alimentent les eaux d'une fontaine centrale très ornementée.

Adam, très hâlé, et Ève, toute blanche avec des cheveux blonds, sont représentés trois fois. D'abord, à l'état d'innocence, à genoux devant le Seigneur, qui leur fait ses recommandations en ces termes : EN QUELQUE JOUR QUE VOUS MANGERÉS DE CE FRUIT, VOUS MOURRÉS[3]. — Ensuite, au pied de l'Arbre du mal. Notre Mère commune reçoit la pomme d'une sorte de renard à la gueule et aux oreilles sanglantes, dont le corps, en forme de serpent, s'enroule autour du tronc de l'arbre. — Enfin, s'éloignant, coupables, en cachant leur nudité.

La MORT, toute noire, est étendue au premier plan, et saint Paul, vêtu d'une robe bleue avec un manteau rouge et tenant de sa main une épée nue, s'écrie : PER UNUM HOMINEM MORS INTRAVIT IN ORBEM TERRARUM. Cette peinture est écaillée par places.

LIVRE XIV. — fol. 45. — H. 0m,450×0m,305. *Adam et Ève chassés du Paradis terrestre. La Grâce de Dieu.* — (*Planche CXX.*) La scène est à peu près la même que dans le manuscrit de Gaucourt. Nous retrouvons le même Paradis terrestre que dans la miniature précédente. Le Seigneur unit Adam et Ève qui, après leur désobéissance, sont chassés du lieu de délices, escortés par l'ange, armé d'un glaive flamboyant. Plus bas, la Mort pousse la génération humaine vers le trépas. La GRACE DE DIEU, couronnée d'or et vêtue d'une robe blanche avec un manteau bleu, sépare les bons des méchants. Ces derniers sont précipités dans le royaume de Satan où se démène dans une horrible confusion le monde des réprouvés.

LIVRE XV. — fol. 65. — H. 0m,452×0m,315. — *Caïn et la Cité des hommes*; *Abel et la Cité de Dieu.* — (*Planche CXXI.*) Même scène que dans le manuscrit de Gaucourt, mais plus complète et plus variée. Les ouvriers, plus nombreux, représentent les différents corps de métiers occupés à la construction d'une ville, celle d'ENOCHAM, la Cité terrestre. On aperçoit les tailleurs de pierre, les quarreurs de bois, les maçons, les charpentiers et leurs aides; tous donnent le spectacle d'un chantier en activité. CAYN s'avance avec sa descendance et dirige les travaux. Pour compléter la pensée de l'auteur, l'artiste s'est inspiré du chap. IV du Liv. XV qui traite de la paix et de la guerre dans la Cité terrestre où la seule recherche des biens matériels engendre des discussions et amène des combats. Une armée en vient aux mains et le vaincu s'agenouille devant son vainqueur.

En bas, les luttes fratricides font l'objet de deux petites scènes. L'une représente CAYN qui va porter le coup fatal à ABEL à l'aide d'une énorme mâchoire d'animal; l'autre nous montre ROMULLUS, suivi de ses conseillers, qui fait exécuter son frère REMUS par le bourreau, dans la cour de son palais, aux yeux de la foule assemblée.

Par opposition, au fond du tableau, on aperçoit le cadavre d'Abel, puis, à droite, dans un jardin enclos de rosiers en fleurs, de nouveau ABEL avec SETH, ENOCH, etc., qui tous ont les regards tournés et les bras tendus vers le Seigneur bénissant dans le ciel, entouré de sa cour céleste. Ils symbolisent la Cité de Dieu et montrent ainsi que les œuvres de la terre leur sont étrangères et que leur royaume n'est pas de ce monde.

LIVRE XVI. — fol. 94. — H. 0m,445×0m,305. — *Nembroth et la tour de Babel.* — (*Planche CXXII.*) Copie du manuscrit de Gaucourt, mais complété par de nouvelles scènes. NEMBROCH fait construire LA TOUR DE BABILONE. Ses paroles sont omises; seul l'ordre du Seigneur est tracé en latin.

a) Au-dessus, à droite de la tour, une scène se déroule où S. AUGUSTIN montre des spécimens tératologiques, comme étant de la descendance d'Adam : TOUS PROCEDENT D'ADAM PREMIER HOMME. Nous distinguons

1. Cette dernière scène a été très développée dans la vignette du fol. 139 du manuscrit de Nantes. On retrouve la scène de Lameth et de l'enfant dans les vitraux du Dôme de Pise et dans ceux de l'église de Saint-Florentin.

2. *Ps.*, LXXX, 16.

3. *Genèse*, II, 17.

un Sciopode, des Pygmées, des Acéphales, des Cynocéphales et un homme qui a un œil unique au milieu du front[1].

b) A gauche, l'histoire de Noé. Nous voyons le patriarche bénissant ses deux fils Sem et Japhet et négligeant Cam qui représente l'hérésie; puis au-dessous, le même Noé, découvert par Cam, tandis que Sem et Japhet étendent respectueusement un manteau sur sa nudité.

c) Saint Augustin, au chap. ii, se répand en discours subtils pour rechercher ce qui a été figuré prophétiquement dans les enfants de Noé dont le nom et les actions font, selon le saint Évêque, prévoir la Passion du Christ et l'œuvre de la Rédemption. L'artiste, pour suivre l'argumentation de saint Augustin, a représenté le Calvaire en peignant les deux larrons déjà crucifiés sous les bras et Jésus, dépouillé de sa robe, sur le point d'être cloué sur la croix.

d) Enfin, en bas et au-dessous du texte, se déroule, à la mode du Moyen Age, une grande vigne enlaçant le buste de personnages qui représentent la descendence de Sem jusqu'à Abraham. Ce sont : Arphaxat, Caynam, Sala, Heber, Phaler, Ragan et Nachor[2].

La lettre initiale renferme deux figures d'hommes sans autre indication. On peut supposer deux portraits.

LIVRE XVII. —fol. 126.—H. 0m,462×0m,310. — *Josué et la Terre Promise.* — (*Planche CXXIII.*) Ici l'artiste, s'il a copié le même sujet, l'a traité d'une façon tout autre que Maître François.

La scène représente le peuple d'Israël en route pour entrer dans la Terre Promise sous la conduite de Josué, qui, géant cuirassé d'or, lui montre du doigt la terre de Chanaan. Des troupeaux, voitures chargées, animaux de bât, porteurs, soldats, se pressent aux ordres de Jhesunave, qui les dépasse de sa haute stature. Parmi les animaux emmenés dans le pêle-mêle de l'émigration, on distingue un chameau à deux bosses. Dans le lointain, on aperçoit une petite ville forte, avec des cygnes sur le bord d'une rivière, qui disparaît en serpentant entre des collines et des châteaux. Le peintre a ajouté d'autres épisodes :

a) En haut, à droite, nous voyons dans l'enceinte de Jérusalem, remplie de beaux monuments, deux salles d'un palais d'architecture française. Dans la première, Anne, femme d'Elcana, à genoux devant le grand-prêtre Hely, lui confie son jeune enfant Samuel qu'elle destine au service du Tout-Puissant. Dans la seconde se célèbre le sacre de David.

b) Saint Augustin, dans ce livre, est très occupé de chercher dans les paroles des Prophètes un sens caché prédisant la venue du Sauveur. Le sens exact, c'est l'Ancien Testament; le sens caché, c'est la Nouvelle Loi. Le rattachement de ces deux œuvres traditionnelles est l'idée maîtresse de la *Cité de Dieu.* Aussi le peintre dans le bas du feuillet a-t-il dessiné la Cène de Jesus-Christ avec dix apôtres et, à droite, la Pâque juive des Israélites, parmi lesquels on distingue Samuel et David.

LIVRE XVIII. —fol. 151.—H. 0m,455×0m,320. — *Bélus et Romulus.* — (*Planche CXXIV.*) Copie du manuscrit de Gaucourt avec quelques différences dans la disposition des tableaux et quelques scènes ajoutées.

A gauche, Babylone dont on voit la grande tour, la tour de babilone. Bellus, premier roy des Assiriens, en violet, avec un manteau d'or, est assis sur un vaste trône. Il est entouré d'une foule de conseillers, ministres, docteurs qui discutent devant lui. Dans le fond, une colline avec des châteaux.

A droite, une autre ville fortifiée, Rome, traversée par le Tybre. Au centre et sur la hauteur, un palais dans lequel on aperçoit Romulus, en bleu, sur le trône, entouré de ses conseillers et de ses gardes.

Plus bas, l'artiste a disposé de nouvelles scènes qui ont rapport à la chronologie juive que saint Augustin établit en concordance avec les peuples égyptiens, grecs et romains.

a) Abraham, dans un joli cloître, s'agenouille devant le Seigneur, qui lui dit : je benitze et magnifize ton non[3].

b) Dans la vallee noble, Habraham, prosterné devant le Seigneur, tend ses bras en l'implorant.

c) Habraham, sorti de sa tente et suivi de ses troupeaux, s'agenouille devant l'autel qu'il édifie au Seigneur[4].

d) Plus loin, Rebecque, dans un lit rouge, met au monde deux enfants, Jacob et Esau, que deux servantes emportent dans leurs bras. Les deux enfants semblent se disputer pour expliquer la réponse que le Seigneur fit à leur mère, que deux nations sortiraient de son sein et que l'aîné serait soumis au cadet[5].

e) Enfin Jacob, vêtu d'une robe d'or, est couché à terre et aperçoit dans son sommeil une échelle que des anges gravissent jusqu'au ciel. Le Seigneur se penche sur les nues et lui fait la promesse qu'il sera le père d'une race innombrable : et en toi et en ta semence seront toutes les lignees de la terre benies.

LIVRE XIX. —fol. 193.—H. 0m,460×0m,325. — *Saint Augustin et quatre philosophes.* — (*Planche CXXV.*) Copie de la scène correspondante du manuscrit de Gaucourt. La place de chaque philosophe a été modifiée. L'artiste a ajouté une nouvelle scène. C'est S. Augustin discutant devant une assemblée de docteurs dans un paysage au fond duquel on aperçoit

1. Voir le fol. 162 du manuscrit de Nantes, *Planche CII, d.*
2. Voir la vignette du fol. 164 du manuscrit de Nantes.
3. *Genèse,* XII, 2.
4. *Idem,* XIII, 4.
5. *Idem,* XXV, 23.

une ville fortifiée, bâtie sur une colline. Le saint Évêque leur expose la théorie du souverain bien selon les idées du Christianisme en contradiction avec les opinions émises par les quatre philosophes. Leur montrant tour à tour le Paradis et l'Enfer, il conclut ainsi : LA VIE PARDURABLE EST LE SOUVERAIN BIEN. — LA MORT ETERNELLE EST LE SOUVERAIN MAL.

En haut, dans le Paradis, la Trinité, revêtue d'un manteau rouge rehaussé d'or, est représentée par le Père et le Fils, assis sur un trône avec le Saint-Esprit en colombe, les ailes déployées. A dextre, la Vierge Marie, en bleu, lit dans un livre recouvert d'une étoffe verte. Un peu plus bas dans les nuages, qui ne laissent voir que leurs bustes, sont rangés les Pères de l'Église, les Saints et les Saintes, tous nimbés, et, à leur suite, quelques personnages de l'ancienne Loi.

Enfin, en bas, l'Enfer où les damnés s'agitent dans d'effroyables supplices, tourmentés par les démons. Les uns sont pendus, soit par la tête, soit par les pieds; les autres sont précipités dans des fournaises ardentes, d'autres sont maintenus à l'aide de piques dans une cuve d'eau bouillante; les envieux sont déchirés par des animaux dévorants.

LIVRE XX. —fol. 217. — H. 0m,475×0m,327. — *Le Jugement dernier.* — (*Planche CXXVI.*) Copie exacte du manuscrit de Gaucourt. Les paroles du Christ ne sortent pas de sa bouche, mais sont inscrites sur deux cartouches. Un groupe d'élus soutenus par les anges occupent le milieu de la scène. Les troupes célestes sont plus nombreuses. Les légendes sont les mêmes. En bas, l'artiste a ajouté S. AUGUSTIN qui, s'associant à S. POL, YSAIE et MALACHIAS, s'écrie : MORTE RESURREXIT SECUNDA ET FINALE JUDICATUR[1].

LIVRE XXI. — Miniature dérobée. Voir plus haut, page 453, les indications présumées sur cette peinture.

LIVRE XXII. —fol. 271. — H. 0m,467×0m,318. *La Cour céleste.* — (*Planche CXXVII.*) Copie exacte du manuscrit de Gaucourt. La Trinité est représentée ici par les trois Personnes, de même âge, assises sous un dais vert. La cour céleste est disposée en cinq cercles concentriques :

1° Les Personnages de l'Ancien Testament;
2° Les Apôtres;
3° Les Martyrs;
4° Les Pères de l'Église et autres Saints;
5° Les Saintes.

Tous ont leurs attributs conventionnels et sont faciles à reconnaître.

N° 58. CHANTILLY, MUSÉE CONDÉ, MS. 322 c. 1484

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

VOIR PLANCHE CXXVIII.

Description générale. — Un vol. gr. in-folio. Vélin. Dimension des ff. : H. 0m,410 × 0m,285. Justification : 0m,295 × 0m,190. 2 colonnes avec 0m,020 d'intervalle : 53 lignes.

Il contient les dix premiers livres, précédés des prologues et comprend 287 ff. numérotés. En tête et à la fin, le timbre rouge de la Bibliothèque Nationale, avec le faisceau révolutionnaire et le bonnet phrygien.

Le fol. 2 commence par ces mots : « [por]tez les armes des trois fleurdelis » et le 287e par : « a Dieu. Remission de pechiez ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., sans réclames ni signatures.

Reliure. — Maroquin vert[2] aux armes de Bourbon-Condé sur les plats, de 1770 environ. Titre : CITÉ DE DIEU | DE | SAINT AUGUSTIN | PAR RAOUL | DE PRAESLE | TOM. I Tranches dorées.

Écriture. — Réglée noire en *lettre de forme*, de beau style, du commencement du XVe siècle. Titre courant en chiffres romains. Bouts de ligne. M. Macon, le très

1. S. AUGUSTINI *De Civitate Dei*, Lib. XX, chap. VI et IX.
2. La reliure originale était rouge. Cf. M. J. GUIFFREY, *Inventaire de Jean, duc de Berri*, tom. I, p. 227.

distingué conservateur-adjoint du Musée Condé, a fait revivre, au bas du dernier fol. 287, une partie de l'inscription enlevée par le grattoir :

Jehan.
Ce livre est a Jehan, fils de roy de
France, duc de Berri et d'Auvergne,
conte de Poictou et d'Auvergne.

Bordures. — Il n'y en a pas; mais la miniature du Liv. I, fol. 4, est à 2 compartiments et l'intervalle est comblé par des armoiries trois fois répétées et alternées, avec un monogramme, composé des lettres A et K, peintes en rose et en bleu sur fond d'or. Ces armes se blasonnent ainsi : *parti, au 1 d'or à 5 burelles de gueules*, qui est Chourses; *au 2, coupé, au chef fascé d'or et de sable*, qui est Coëtivy; *en pointe, d'azur à 3 fleurs de lys d'or, à un filet d'argent posé en bande*, qui sont les armes de Marie, bâtarde de Valois.

Initiales. — Grandes initiales fleuronnées ou historiées au commencement des livres et des deux prologues. Petites lettres ornées au commencement des chapitres et des explications.

Provenance. — L'inscription du fol. 287, que nous avons transcrite ci-dessus, nous certifie que le manuscrit a été copié pour le duc de Berry, le somptueux bibliophile; mais le noble prince mourut avant qu'il fût décoré de ses peintures. C'est ce qui ressort de l'article 864 de l'inventaire de 1416, dressé par ordre du roi Charles VI, son neveu. Il est ainsi conçu : « Item, un livre de la *Cité de Dieu*, translaté en françoys, fenissant au Xe livre inclus ou defaillent les histoires et grans lettres; couvert de cuir vermeil empraint et fermant a deux fermouers de cuivre; et n'y a aucuns clos. Prisé XXXI livres, V sous t.[1] ».

Il se retrouva quelques années plus tard dans les mains d'Olivier de Coëtivy[2], seigneur de Taillebourg, marié à Marie de Valois, seconde fille naturelle de Charles VII et d'Agnès Sorel, dont nous venons de signaler les armes sur la bordure de certains feuillets. Ce seigneur de Taillebourg rêvait une riche alliance pour sa fille Catherine; mais Louis XI, dont elle était la nièce, s'était mis en tête de la marier à Antoine de Chourses, fils cadet de Guy de Chourses, seigneur de Maigné, chef du nom et d'armes de la maison de Chourses-Malicorne, une des plus anciennes familles du Maine. On sait les difficultés qu'Olivier de Coëtivy suscita pour empêcher ce mariage et les expédients dont se servit le rusé monarque pour en arriver à ses fins. L'union fut prononcée à la fin de 1478[3].

1. M. J. Guiffrey, *op. cit.*, tom. I, p. 227, et M. Léopold Delisle, *Recherches sur la librairie de Charles V*, tom. II, p. 243, n° 118.

2. Cette famille de Coëtivy montra pendant plusieurs générations une passion pour les beaux livres. M. le Duc de la Trémoïlle dans son intéressante étude, *Prigent de Coëtivy, admiral et bibliophile*, Paris, Champion, 1906, nous a donné un aperçu des manuscrits possédés par l'amiral Prigent VII dont quelques-uns sont arrivés à la Bibliothèque Nationale et au Musée Condé et dont le beau *Livre d'Heures* est maintenant dans la splendide collection de M. H. Yates Thompson. Olivier de Coëtivy, seigneur de Taillebourg, compte parmi les plus fins bibliophiles et ses *Heures*, conservées à la Bibliothèque Impériale de Vienne, témoignent assez du goût de leur possesseur. A sa mort, ses livres furent partagés entre ses trois filles, Gillette, Marguerite et Catherine. Cf. *Les Heures de l'Amiral Prigent de Coëtivy*, par M. Léopold Delisle, Paris, 1900, (extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*); *A descriptive Catalogue of the second series of fifty manuscripts in the collection of H. Yates Thompson*, Cambridge, 1902, n° 85; M. Paul Durrieu, *Notes sur quelques manuscrits français conservés dans des bibliothèques d'Allemagne*, Paris, 1892 (extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*); H. d'Orléans, *Introduction au Cabinet des Livres de Chantilly*, Paris, 1900, p. XI, et M. Max Prinet, *Portrait d'une comtesse de Brienne*, Besançon, 1908 (extrait du *Bibliographe moderne*, 1907, n° 6).

3. Vaesen, *Lettres de Louis XI*, tom. VII, p. 197, et Marchegay, art. paru dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 4e série, tom. I, p. 5, 1855.

Catherine ne se contenta pas d'hériter de quelques-uns des livres de son père, elle eut à cœur de faire exécuter quelques manuscrits, entre autres le remarquable exemplaire de *La Légende dorée* dont nous avons parlé plus haut, p. 406, et dont nous avons fait reproduire une miniature avec ses armes et son monogramme (*Planche LX.*) Ayant trouvé dans son héritage notre premier volume de la *Cité de Dieu*[1], encore dépourvu de peintures, elle s'entendit avec son mari pour le faire compléter par un artiste, qui le décora de miniatures à leurs armes et à leur monogramme, A et K, entrelacés, car elle signait Katherine. C'est entre 1479 et 1485, date de la mort d'Antoine, qu'il faut placer ce travail.

Ainsi que l'a dit Mgr le duc d'Aumale, dans son *Introduction au Cabinet des livres de Chantilly*[2], il est permis de supposer que c'est Catherine qui hérita des livres de son mari, tandis que les titres et les terres faisaient retour aux Chourses. Elle les laissa après elle à son frère Charles de Coëtivy, comte de Taillebourg. Or la fille du dit Charles[3] porta par son mariage le comté de Taillebourg à Charles de La Trémoïlle, prince de Talmont, et de ce dernier descendit en ligne directe Charlotte de La Trémoïlle, seconde femme de Henri Ier, prince de Condé, et aïeule du Grand Condé. C'est par cette voie, en effet, que les manuscrits de Chourses-Coëtivy ont pu échoir aux possesseurs de Chantilly, car tous les livres marqués au chiffre et aux armes d'Antoine et de Catherine figurent sur l'inventaire de séquestre dressé à l'hôtel de Condé en 1654[4], lors de la condamnation du vainqueur de Rocroy.

Nous n'insisterons pas sur l'histoire de la belle bibliothèque des Condé, ni sur ses transports successifs du Palais Bourbon au dépôt de la rue de Lille et finalement à Chantilly, devenu par la magnificence d'un Prince bibliophile l'apanage de l'Institut de France.

Miniatures. — On compte dans cet exemplaire 10 vignettes, une en tête de chacun des dix livres, et 3 initiales historiées. D'après ce que nous avons dit, le peintre doit avoir fait ce travail aux environs de 1484 et tout porte à croire, en considérant la technique de ces peintures, qu'il appartenait aux provinces septentrionales de la France. Les types sont ramassés, les attitudes raides, les gestes un peu gauches. Le dessin fait au pinceau et à la plume est médiocre. Le coloris est vif, mais un peu fondu; et le paysage conventionnel se fond à l'horizon bleu avec un ciel tapissé de petits nuages d'or. L'aspect est brillant par les rehauts d'or, qui brillent sur les objets et les vêtements. En résumé, c'est l'œuvre d'un homme de métier plutôt que d'un véritable artiste. Ajoutons qu'elle paraît ne pas être entièrement de sa main et que les peintures des Liv. I et III révèlent une facture différente.

Voici la description de ces miniatures dont les sujets, tirés du texte, ne semblent pas avoir été copiés sur un modèle.

Premier Prologue. — fol. 1. — Lettre initiale A. H. 0m,045×0m,070. — *Présentation du manuscrit.* — Raoul de Praelles, en rouge, présente à genoux sa traduction au roi Charles V, en bleu, revêtu des insignes royaux et assis sous un dais rouge. Quatre conseillers assistent à cette scène.

Second Prologue. — fol. 2 v°. — Initiale N. —

1. Il est encore possible qu'au lieu d'en hériter elle en ait fait elle-même l'acquisition.
2. P. XIII.
3. Il fut marié à Jeanne d'Orléans, fille de Jean, comte d'Angoulême, et de Marguerite de Rohan, et n'en eut qu'une fille qui épousa Charles de La Trémoïlle, prince de Talmont.
4. » La Citté de Dieu de saint Augustin, en françois, folio, Ms. sur vélin, peintures, deux volumes, 3 l. ».

H. 0^m,033×0^m,035. — *Analyse de la Cité de Dieu.* — Raoul de Praelles explique à trois docteurs l'idée et le développement de l'ouvrage de saint Augustin.

LIVRE I. — fol. 4. — H. 0^m,125×0^m,190. — *La Cité céleste et saint Augustin.* — (*Planche CXXVIII, a.*) 2 compartiments :

a) Le Seigneur bénissant, portant le nimbe crucifère et la tiare, est assis sur un trône, vêtu de vert et recouvert d'un manteau rouge. Il est entouré de la troupe rouge des Chérubins et de la cour azurée des cohortes célestes. En bas, des apôtres et des saints, nimbés et vus en buste, implorent la Divinité.

b) Saint Augustin, revêtu des habits épiscopaux, est assis de face sur un trône et fait le geste de la démonstration, en montrant son manuscrit qu'un moine tient ouvert sur ses genoux. De chaque côté, des légats, des évêques et des docteurs. Cette miniature a été reproduite dans le *Catalogue des Manuscrits* du musée Condé, tom. I, p. 112.

PROLOGUE DE SAINT AUGUSTIN. — fol. 4 v°. — H. 0^m,032×0^m,036. — *Allocution de saint Augustin à Marcellinus.* — Le saint évêque explique son traité au jeune homme vêtu de bleu.

LIVRE II. — fol. 25 v°. — H. 0^m,085×0^m,085. — *Colloque de saint Augustin et des Romains.* — Dans la salle dallée d'un palais, saint Augustin, en habit de son ordre, sa mitre posée par terre à ses pieds, discute, en comptant sur ses doigts, avec sept docteurs, barbus, vêtus de robes de couleurs voyantes.

LIVRE III. — fol. 60. — H. 0^m,082×0^m,082. — *Guerre punique.* — Une armée campée au bas des remparts d'une ville, place des échelles contre les murailles et s'empare de la place. L'incendie se déclare et va atteindre une colonne surmontée de la statue d'or d'une divinité. Le mot VARO est écrit deux fois sur les tentes.

LIVRE IV. — fol. 113 v°. — H. 0^m,085×0^m,100. — *La Justice, sauvegarde des Empires.* — (*Planche CXXVIII, b.*) Dans la salle d'un palais, un roi, en bleu, assis sur son trône et assisté de trois hommes d'armes, converse avec trois dames aux riches atours, EQUITÉ, PITIÉ et JUSTICE. Cette dernière tient une grande balance dans sa main. Par la porte entr'ouverte, on voit un homme en assommer un autre et un soldat près de son cheval. La facture de cette peinture rappelle celle de l'illustration du *Boëce* de la collection Thompson, n° 45, exécuté à la même époque, vers 1480.

LIVRE V. — fol. 143 v°. — H. 0^m,080×0^m,100. — *Nigidius.* — (*Planche CXXVIII, c.*) La scène représente un paysage avec un château. Dix philosophes assistent à la démonstration de Nigidius, faisant deux entailles avec un sabre sur une roue animée d'un vif mouvement de rotation. Il montre ensuite sur la roue arrêtée la distance qui sépare les deux marques. Au-dessus, deux jumeaux, dont un tombe inanimé, symbolisent le Fatum et complètent l'idée du philosophe.

LIVRE VI. — fol. 175 v°. — H. 0^m,085×0^m,085. — *Le philosophe Varron.* — Dans une salle, VARRO expose ses divisions théologiques, représentées par trois philosophes : THEOLOGIE LA FABULEUSE, THEOLOGIE LA NATURELLE, THEOLOGIE LA CIVILE.

LIVRE VII. — fol. 192 v°. — H. 0^m,085×0^m,085. — *Divinités païennes.* — Saint Augustin, en habit de son ordre, expose à huit auditeurs, assis sur l'herbe, dans un paysage limité par un château, la théologie païenne, en montrant les statues d'or de JANUS BIFFRONS et Janus QUADRIFONS.

LIVRE VIII. — fol. 219. — H. 0^m,085×0^m,085. — *Philosophie platonicienne.* — Six philosophes platoniciens discutent entre eux dans un paysage à collines. Une banderole, au-dessus d'eux, porte ce résumé de leur doctrine : LA BENEREUTÉ OU FELICITÉ EXISTE EN LA FRUICION DE DIEU.

LIVRE IX. — fol. 247 v°. — H. 0^m,085×0^m,085. — *Apulée et les démons.* — Dans un paysage où l'on aperçoit la vaste construction d'une ville forte, Apulée, en rouge et bleu, discute sur la nature des démons, qu'il montre du doigt voltigeant dans les airs.

LIVRE X. — fol. 263. — H. 0^m,085×0^m,082. — *Le souverain bien.* — Cinq docteurs, vêtus de robes de couleurs diverses, discutent, en regardant le Seigneur dans l'azur d'un ciel étoilé d'or. Une banderole, au-dessus, résume leur doctrine : LA VRAIE BENEURETÉ, SOIT ES ANGES, SOIT ES HOMMES, EST DONNEE PAR UNG DIEU.

La famille des Condé, n'ayant eu, à cette époque, que la première moitié de l'œuvre de saint Augustin, fit, à une date indéterminée, pour compléter son exemplaire, l'acquisition d'une seconde partie (actuellement Ms. 323) qui, dépourvue de miniatures, avait été exécutée à la fin du XVe siècle. Quoique la description de ce volume ait plus de raison de trouver place au chapitre de la *Bibliographie* des manuscrits non décorés, nous en parlerons ici, comme faisant suite au Ms. 322.

Description générale. — Un vol. gr. in-fol. Vélin. Dimension des ff. : H. 0^m,400 ×0^m,285. Justification : 0^m,300×0^m,190. 2 colonnes, avec 0^m,025 d'intervalle : 53 lignes.

Il contient les douze derniers livres du traité, précédés de la table des chapitres

et du prologue et comprend 397 ff. et 1 fol. blanc. Timbre révolutionnaire comme au premier volume.

Le fol. 2 commence par ces mots : « [expo]sicion quant a nous » et le 287ᵉ par : « septieme aage ».

Collation. — Cahiers de 8 ff., avec réclames.

Reliure. — Même reliure que la première partie.

Écriture. — Réglée rouge, en *lettre de court.* Écriture lâchée de la fin du xvᵉ siècle. Titre courant en chiffres romains rouges. Corrections marginales.

Bordures. — Quelques centimètres de bordure existent dans la marge extérieure, en tête des livres. Elles sont formées de fleurs et de rinceaux de couleurs avec des brindilles de lierre parsemées de points d'or.

Initiales. — Les grandes initiales en tête des livres sont en couleurs sur fond or avec fleurs coloriées.

Provenance. — Ce volume, exécuté à la fin du xvᵉ siècle, a dû passer au siècle suivant entre les mains d'un nouveau possesseur qui l'a marqué de ses armoiries. Puis il est entré chez les Condé avant 1770, puisqu'il est recouvert de la reliure de cette époque.

Miniatures. — Le manuscrit était copié et enluminé et n'attendait plus que la main du miniaturiste, car la place des peintures en pleine page et des vignettes avait été ménagée. Une raison inconnue l'a laissé inachevé. Cependant, quelques-uns de ces blancs ont été utilisés plus tard (Liv. XI, XVII, XVIII, XX et fin de la dernière colonne) pour recevoir un écu entouré d'une banderole portant cette devise : *Declina a malo et fac bonum.* Les armes peuvent se blasonner ainsi : *de gueules, à 6 grillets d'or posés 3, 2, 1, avec une étoile d'argent en abîme.* La facture de ces insignes semble être du xviᵉ siècle.

Nº 59. PARIS, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, MS. LATIN 2070. 1502

Sancti Augustini libri, de Civitate Dei.

VOIR PLANCHE XXII, *c.*

Description générale. — Un vol. pet. in-fol. Très beau vélin. Dimension des ff. : H. 0ᵐ,360 × 0ᵐ,265. Justification : 0ᵐ,250 × 0ᵐ,167. 2 colonnes avec 0ᵐ,018 d'intervalle; 35 lignes.

Il contient les dix premiers livres du traité, précédés de l'argument des *Retractationes* et comprend 1 fol. blanc et 193 ff. numérotés. Le fol. 2 commence par : « quibus vitiorum » et le fol. 192 : « potest Porphyrius ». Le manuscrit offre quelques lacunes. Le fol. 23 est blanc; il aurait dû contenir la fin de la table des chapitres du Liv. II. Il en est de même du fol. 41, qui aurait dû renfermer le chap. i et le commencement du chap. ii du Liv. III. Sont également blancs : le fol. 80, au Liv. V, le fol. 100 au Liv. VI et le fol. 151 au Liv. IX. Ces feuillets attendaient le travail de l'enlumineur et les miniatures dont le peintre devait les décorer.

Collation. — Il n'y a aucune trace de réclames; elles ont peut-être disparu sous le couteau du relieur.

Reliure. — Maroquin bleu-vert à filets d'or, en mauvais état. Sur le dos, le titre suivant : D. August. | de. Civi. | tate. | Dei. | M. et plus bas l'écusson du cardinal de Bourbon : *De France, avec une cotice pour brisure.*

Écriture. — Réglée rouge, en jolie *italienne ronde.* Titre courant en rouge et bleu. Aux derniers ff. du Liv. VI, on a déjà écrit par erreur : *Septimus.* Dans la marge, nombreuses notes à l'encre bleue avec références aux auteurs et à leurs œuvres. Les titres des livres et des chapitres sont à l'encre bleue et rouge et les tables des chapitres, en tête des livres, offrent des bouts de ligne d'or. Le manuscrit finit au fol. 192 v°, mais au fol. 193, 2e colonne, on voit, écrite à l'encre bleue, la mention suivante : *Ad vota Reverendissimi Patris et prestantissimi domini domini Georgii de Ambasia, cardinalis Sancti Sixti : Archipontificis Rothomagensis, Provincie Normaniae gubernatoris et primarii sacerdotis, in universo Galliarum Regno Legati quam meritissimi, libris decem quos Aurelius Augustinus de civitate terrena edidit, Cyprianus calamo suo finem devotissime dedit, Anno a salutari Virginis puerperio mil. quadringentesimo primo, nonis januarii.* Il faut lire : *quingentesimo* [1502, n. st.], et on s'explique difficilement l'erreur du copiste, si ce n'est qu'à la fin d'un siècle l'habitude d'écrire la notation de ce siècle est prise depuis longtemps et qu'on continue à l'exprimer dans les premiers jours de la nouvelle période.

Sur la garde de tête, on lit dans le coin intérieur : *1593. Gaillon*, et, au fol. 1, de la main de l'abbé de Targny : *3763.2.*

Initiales. — Celles qui se trouvent en tête des chapitres sont formées de rinceaux peints à la gouache et se détachant en blanc sur un rectangle d'or, parsemé de petites fleurs de couleur. Celles qui sont en tête des livres sont plus importantes et de même style, mais ordinairement le fond de la lettre est bleu. Elles contiennent les armes de Georges d'Amboise, cardinal légat, avec le chapeau et la croix pastorale : *pallé d'or et de gueules de six pièces.* (ff. 3, 3 v°, 61, 113, 132 et 167.) Celle du fol. 61 est parsemée de fleurs de lis d'or.

Bordures. — Elles n'existent qu'au commencement des livres et n'entourent que les colonnes où se trouvent les grandes initiales. Elles se composent de bandes, alternativement rouges, vertes et bleues, parsemées d'étoiles d'or, avec une banderole d'or qui s'enroule autour d'un tronc d'arbre également d'or. Cette banderole porte écrits ces versets des Psaumes que le cardinal d'Amboise avait adoptés comme devises : *Non confondas me, Domine, ab expectatione mea* et *Transivimus per ignem et aquam et induxisti nos in refrigerium*[1].

Provenance. — La mention inscrite au fol. 292 v° et les versets des Psaumes portés sur les banderoles des marges indiquent assez que ce manuscrit a été exécuté pour le célèbre et habile ministre de Louis XII, le cardinal Georges d'Amboise, archevêque de Rouen et légat du Saint-Siège en France. Il n'est pas étonnant que ce grand amateur, qui venait de voir et d'admirer lors de sa campagne dans le Milanais la production du génie italien, se soit fait faire un exemplaire qui lui rappelât la technique des ouvriers d'outre-monts, et la date de 1502 s'explique fort bien pour cette exécution. Nous savons que c'est Maître Cyprien[2], lequel s'occupait de la librairie de l'archevêque,

1. *Ps.* CXVIII, 116 et LXV, 12. Le premier se rencontre dans les Mss. lat. 5891, 6391 et 6568 de la Bibl. Nat. et aux ff. 311 et 387 v° du Ms. 1581 de la Bibl. Mazarine. Le second se lit au frontispice du Ms. franç. 54 de la Bibl. Nat. Quant aux armes elles se retrouvent dans plusieurs manuscrits, entre autres le manuscrit de la *Cité de Dieu* de la Bibliothèque des Avocats à Édimbourg dont nous parlons plus loin.

2. M. L. Delisle, *Cabinet des Manuscrits*, tom. I, pp. 249 et 254.

qui en avait assuré la copie, mais il est plus difficile de préciser quel artiste a peint les deux miniatures qui ornent notre manuscrit.

Nous n'ignorons pas, en effet, que le cardinal d'Amboise avait su grouper autour de lui quelques artistes remarquables qui travaillaient pour son compte en Normandie, et en particulier à Rouen, au commencement du XVIe siècle. Ils avaient nom Jean Pichore, de Paris, Jean Serpin, Étienne du Moustier, Nicolas Hiesse et Robert Boyvin[1]. Mais quelle était la part de chacun d'eux dans les travaux qui leur étaient confiés? C'est ce que nous allons essayer de déterminer en ce qui concerne les manuscrits qui nous occupent.

Georges d'Amboise avait eu dans sa librairie trois manuscrits de la *Cité de Dieu*, les Mss. 87 italien et 2070 latin de la Bibl. Nat. et le Ms. latin 1.1.2. de la Bibl. des Avocats d'Edimbourg, exécuté pour l'un des siens.

Mettons de côté le manuscrit italien, qui, exécuté dans la péninsule, avait été acheté au roi Frédéric III de Naples. Nous l'avons signalé précédemment au chapitre de la *Bibliographie* des manuscrits sans miniatures.

Le Ms. 2070 ne comprend que la première partie du traité de saint Augustin, c'est-à-dire les dix premiers livres. Inachevé, il ne renferme que deux peintures. Nous ne connaissons pas le second volume.

Le manuscrit d'Édimbourg comprend l'œuvre tout entière et est décoré de 21 miniatures, dont 2 grandes. Mais nous verrons plus loin, en le décrivant, qu'il contenait primitivement 22 miniatures.

Or, si nous consultons les *Comptes du château de Gaillon* publiés par M. A. Deville, on voit que le trésorier du cardinal d'Amboise paye :

Le VIIe *de janvier [1502] a Jehan Pichore, de Paris, pour les histoires qu'il a faictes au livre de la Cité de Dieu, XII*^{lt}[2];

Le XXVe *jour de novembre V*^{cc}*II a Jehan Serpin, pour l'enluminure du second volume de Saint Augustin, VI*^{lt} *XIIII*^{s} *IX*^{d}[3];

Le XXVIIIe *de juing MV*^{c} *et III, a Jehan Pichore, demourant a Paris, pour XXII petites histoires et deux grandes au livre de Civitate Dei, et a ung autre livre une grande histoire et V petites, IIII*^{lt}[4];

Le troisième paiement s'applique bien au manuscrit d'Édimbourg, comme nous le verrons à la description suivante de ce volume. Or, il est de 4 livres pour près de 30 histoires. Donc le premier paiement de 13 livres ne peut concerner le Ms. 2070 qui, incomplet, n'est décoré que de 2 miniatures. Il faut donc penser que ces deux paiements sont l'un, un à-compte et l'autre un solde et qu'ils sont relatifs tous deux au manuscrit d'Édimbourg. Il en résulte qu'aucun des comptes relevés par M. Deville et concernant le *De Civitate Dei* ne peut s'appliquer au Ms. 2070 et que nous n'avons aucun document propre à nous éclairer sur la personnalité de l'artiste qui l'a si imparfaitement illustré.

Notre manuscrit 2070 fut légué avec les autres manuscrits latins par le Cardinal à son successeur et fut conservé dans la bibliothèque des Archevêques de Rouen au

1. M. Léopold Delisle, *Cabinet des Manuscrits*, tom. I, pp. 245-260; A. Deville, *Comptes des dépenses de la construction du château de Gaillon*, Paris, 1850, pp. 437, 438, 442, 497, 523, 524, 549 et 552; Comte Paul Durrieu, *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1906, p. 236.

2. Deville, *Comptes....*, p. 437.

3. *Ibidem*, p. 442.

4. *Ibidem*, p. 443.

château de Gaillon. C'est ce qu'il ressort de l'inventaire du 31 août 1550[1].

On sait que cette librairie fut dilapidée sous l'administration de l'archevêque Charles de Bourbon-Vendôme, premier cardinal de ce nom; mais sous le court archiépiscopat du cardinal Charles II de Bourbon-Vendôme (1590-1594), notre exemplaire y figurait encore, puisqu'il porte, comme nous l'avons vu plus haut, la mention : *1593, Gaillon,* date où il reçut sa reliure actuelle, d'après les ordres du Cardinal qui fit recouvrir la plupart de ses manuscrits de cette façon en y faisant frapper ses armes.

Le manuscrit fut porté ensuite à Paris sous le règne de Henri IV, conservé dans le cabinet du Louvre et incorporé sous Louis XV dans les collections de la Bibliothèque du Roi[2].

Miniatures. — Elles sont au nombre de 2, les autres n'ayant pas été exécutées, quoique les feuillets qui devaient les contenir aient été ménagés à cet effet, comme nous l'avons vu. Elles appartiennent à l'art français, dérivant de l'école de Tours, mais elles subissent déjà l'engouement général pour la mode italienne[3]. Au premier aspect, elles semblent être des gravures coloriées dans une note sombre et lourde. Les visages, traités à la plume d'une façon très accusée et un peu épaisse, présentent des bouches ouvertes et des yeux extasiés d'une certaine banalité. Ils sont coloriés au pinceau dans une tonalité rouge et sans transparence. Les plis des vêtements sont habilement dessinés et le coloris est cru, sans demi-teintes. L'ensemble présente de la sécheresse et fait penser à un artiste plus maître de son dessin que coloriste.

Le choix des sujets est peu en rapport avec le texte, autant qu'on en peut juger par les deux seules miniatures qui ont été exécutées; on ne saurait avoir aucune idée d'un manuscrit antérieur sur lequel elles auraient été copiées.

Voici la description de ces peintures :

LIVRE VII. — fol. 112 v°. — H. 0m,090×0m,075. — *Divinités païennes.* — (*Planche XXII, c.*) Dans un temple, aux dalles rouges et vertes, s'élève, sur une colonne, une statue d'or. Un pontife, revêtu des insignes épiscopaux, encense la déesse. Il est accompagné d'un groupe d'une quinzaine de païens, qui, agenouillés derrière lui, écoutent son enseignement.

LIVRE X. — fol. 166 v°. — H. 0m,080×0m,075. — *Monothéisme.* — Dans un temple semblable, laissant voir au fond un peu de paysage, un groupe d'une quinzaine de fidèles sont agenouillés devant cinq anges aux ailes multicolores. Ils portent tous des robes de différentes couleurs.

N° 60. ÉDIMBOURG, ADVOCATES' LIBRARY, MS. LATIN 1. 1. 2. 1503

SANCTI AUGUSTINI, DE CIVITATE DEI.

VOIR PLANCHES CXXIX, CXXX, CXXXI, CXXXII, CXXXIII, CXXXIV et CXXXV.

Description générale. — Un gros vol. in-fol. Beau vélin. Dimension des ff. : H. 0m,357×0m,250. Justification : 0m,235×0m,150. 2 colonnes avec 0m,019 d'intervalle : 40 lignes.

1. A. DEVILLE, *Comptes....*, p. 549. « Ung volume en parchemin, *de civitate Dei*, couvert de veloux jaune. »

2. M. LÉOPOLD DELISLE, *Cabinet des Manuscrits*, tom. I, pp. 257-260, a donné les détails les plus intéressants sur le sort des volumes de la librairie du château de Gaillon.

3. Cette invasion de l'art italien se montre d'une façon typique dans le Ms. 1581 de la Bibl. Mazarine, *Antiquités judaïques*, exécuté pour le Cardinal vers la fin de sa vie. Deux mains différentes, l'une italienne et l'autre française, ont participé à sa décoration. L'étude de ces deux influences fait ressortir leurs caractéristiques réciproques et laisse présager la désastreuse prépondérance que va bientôt exercer l'art d'au delà des monts.

Il contient le texte latin des vingt-deux livres du traité, précédé de l'extrait des *Retractationes* et de la table des chapitres. Il comprend 3 feuilles de papier, 395 ff. de vélin non numérotés et 1 feuille de papier.

Le fol. 2 du texte, 4e des feuillets de vélin, commence par ces mots : « ac pro largiore » et le dernier par : « enim erit ». Ce dernier fol. finit par la mention : « Explicit feliciter ».

Le manuscrit devait autrefois former deux volumes dont le premier comprenait les dix premiers livres et le second le reste de l'ouvrage. En effet, le fol. 147, fin du Liv. X, est suivi d'un folio réglé, mais non rempli, qui finissait le premier volume. La nouvelle reliure n'a pas tenu compte de cette division.

De plus, le manuscrit a été mutilé avant d'être recouvert de la reliure actuelle. Le fol. 129 v° termine le Liv. IX par ces mots : « Incipiunt capitula libri decimi », qui précèdent le Liv. X. Mais au fol. 130 qui suit, le texte du Liv. X est déjà commencé; on lit, au titre courant : « Decimus » et les premiers mots sont : « non imperitorum verum etiam doctissimorum et cognaccionibus » qui figurent à la fin du chap. 1 du Liv. X du traité de saint Augustin. Il manque donc la liste des chapitres du Liv. X, la miniature qui devait décorer le commencement de ce livre et les deux tiers du premier chapitre, soit la valeur de deux feuillets[1].

Collation. — Les cahiers sont de 8 ff. et sont souvent numérotés par des lettres affectés des signes I, II, III, IIII, etc., mais parfois ces indications ont disparu sous le couteau du relieur. Les réclames sont presque toujours rognées; on aperçoit encore celles de la fin du Liv. VII : « de questione naturalis theologie ».

Reliure. — Demi-reliure du commencement du XIXe siècle, en basane rouge, avec le dos en maroquin rouge. Titre : SANCTUS AUGUSTINUS | DE CIVITATE DEI | MANUSCRIT SUR VÉLIN.

Écriture. — Très belle écriture en *lettre de forme*, de la fin du XVe siècle, d'une régularité remarquable avec beaucoup d'abréviations. Titre courant en rouge, LIBER au verso et l'indication en lettres jusqu'au Lib. DUODECIMUS et ensuite en chiffres romains.

Initiales. — Le commencement des livres est orné de grandes capitales dorées, se détachant sur un feuillage de toutes couleurs. Celui des chapitres n'est décoré que de petites initiales en or, rouge et bleu, d'où s'échappe un léger feuillage à la plume, rehaussé d'or.

Bordures. — Celles qui ornent les marges des têtes de chapitre, au commencement de chaque livre, sont formées de feuillages, or, bleu et rouge, et n'entourent que la marge contiguë ainsi que le haut et le bas de la colonne. Celles qui décorent les miniatures courent sur les quatre côtés du feuillet et sont composées de feuillages de toutes couleurs, avec fruits, fleurs, animaux réels et fantastiques, personnages et grotesques à cheval, qui font le plus heureux effet. Elles sont rehaussées d'une multitude de points d'or. Elles portent, dans le bas du feuillet, un écusson, posé sur un tertre, avec une crosse tournée à senestre, dont les armes se blasonnent ainsi : *pallé d'or et de gueules de 6 pièces.* Il est probable que cette décoration est l'œuvre de Jean Serpin qui était employé par le Cardinal à l'enluminure de ses livres[2].

1. Ce défaut existait déjà en 1825, car le catalogue de la vente Mac-Carthy, dont nous parlerons plus loin, en fait mention.

2. A. DEVILLE, *Comptes de dépenses de la construction du château de Gaillon*, p. 442. « A Jehan Serpin, pour l'enlu-

Provenance. — Ce beau manuscrit[1] porte, comme nous le voyons, les armes de la famille d'Amboise et a été exécuté aux frais du cardinal Georges en 1503. Deux articles des *Comptes de dépenses du château de Gaillon* semblent, en effet, s'appliquer avec raison à notre manuscrit : « Le VIIe de janvier [1502], à Jehan Pichore, de Paris, pour les histoires qu'il a faictes au livre de la Cité de Dieu, XIIl », et « à Jehan Pichore, demourant à Paris, pour XXII petites histoires et deux grandes au livre de Civitate Dei et a ung autre livre une grande histoire et V petites, le XXVIIIe de juing MVC et III, IIIIl[2] ». Notre exemplaire, en tenant compte de la peinture du Liv. X qui a été dérobée, comprenait bien 2 grandes miniatures et 20 petites, ce qui diffère peu de la rédaction ci-dessus. Le chiffre de IIII livres pour un aussi gros travail montre que c'est un reliquat de la somme totale dont l'artiste avait déjà reçu XIIl. Ajoutons que la date de juin 1503 cadre bien avec celle du règlement de compte pour l'enluminure du second volume qui est de novembre 1502.

Remarquons, d'autre part, que les livres exécutés à cette date pour Georges d'Amboise, qui était cardinal depuis 1498, portaient, comme sa *Cité de Dieu* (Ms. lat. 2070 de la Bibl. Nat., Descript. n° 59), le blason de la famille, accompagné du chapeau et des insignes cardinalices ainsi que de la devise adoptée par ce prélat[3]. Pourquoi donc ce second exemplaire du même ouvrage, établi un an après, aujourd'hui conservé à Édimbourg, ne porte-t-il, avec les mêmes armes, qu'une crosse de prieur, d'abbé ou même d'évêque, placée derrière l'écusson[4] ? Puisqu'il n'était pas copié pour le cardinal, quoique à ses frais et aux armes de la famille, c'est qu'il était destiné en cadeau à un autre membre ecclésiastique du nom d'Amboise. Or, si nous consultons le Père Anselme[5], nous trouvons que Georges avait cinq frères dans les ordres. Écartons tout d'abord Jean, évêque de Langres, qui était mort en 1498. Des quatre autres, Aimery, grand-maître de Rhodes, Louis, évêque d'Alby, Pierre, évêque de Poitiers, et Jacques, de l'Ordre de Saint-Benoît, il nous semble qu'il faut penser plus particulièrement à Louis, évêque d'Alby, sur lequel le célèbre généalogiste s'exprime ainsi : « Lieutenant général pour le Roi en Bourgogne en 1480 et en Languedoc et Roussillon, suivant plusieurs actes et quittances de lui scellés aux armes d'Amboise avec une crosse derrière l'écu, établit le parlement de Dijon au nom du roi Louis XII en 1498, mourut en 1505 et fut enterré dans son église ». Le détail donné sur le sceau de ce personnage nous semble un renseignement qu'on ne saurait dédaigner[6]. Le fait que l'exemplaire est en

minure du second volume de saint Augustin, le XXVe jour de novembre VccII, VIs, XIIIIs, IXd. » Dans ces mêmes comptes, nous trouvons la mention de la reliure et de la dorure : pp. 437 et 438, « Le Ve de janvier [1502], a Hector d'Auberville, pour avoir lyé le premier livre de la Cité de Dieu, Ls. » et « Le XXVIIIe de may, a Estienne Du Monstier, pour avoir doré les feules du premier livre de saint Augustin, Xs. »

1. M. Paul Meyer, *Manuscrits français en Angleterre*, Paris, 1871, p. 106, en a parlé pour la première fois. Il s'exprimait ainsi : « Et, parmi les manuscrits exposés dans des vitrines, une magnifique *Cité de Dieu*, aux armes du cardinal d'Amboise. » Signalé plus tard par Schenkl, *Bibliotheca patrum latinorum britannica*, Wien, 1896.

2. Deville, *op. cit.*, pp. 437 et 443.

3. Voir sur les livres du cardinal d'Amboise l'intéressante étude de M. Léopold Delisle, dans le *Cabinet des Manuscrits*, tom. I, p. 245, et se reporter aux renseignements que nous avons donnés pp. 112 et 470.

4. La question de la crosse tournée à droite et désignant un abbé ou un prieur est très controversée, et bien des exemples pourraient être cités où cette position concerne un évêque.

5. *Histoire Généalogique*, tom. VII, p. 124.

6. Le British Museum possède sous le n° Add. 25,885 une *Vita Christi* qui a appartenu aussi à Mac-Carthy et qui a été achetée par le Musée à la vente de la Duchesse de Berry, après avoir passé par les mains de M. Chardin et de M. Boone. Il porte, au fol. 3, les armes de la maison d'Amboise avec une crosse tournée à dextre, et cet écu est peint par-dessus un autre écu sans crosse. En regardant par transparence on s'aperçoit que les premières armes étaient un *fascé d'or et de gueules de 6 pièces*. Or ce blason est celui de Tanneguy Du Châtel, qui fut, sous le règne de Louis XI, un bibliophile de

latin vient encore nous confirmer la condition ecclésiastique du possesseur, car infime est le nombre des exemplaires de la *Cité de Dieu* copiés dans cette langue à cette époque et décorés de miniatures.

Enfin, la plupart des manuscrits, ayant appartenu à Georges d'Amboise et ayant figuré dans sa bibliothèque, ont reçu les cotes des inventaires de 1550 et de 1593[1]. Or, notre manuscrit de l'Advocates' Library est indemne de toutes ces mentions. Nous ne savons donc dans quelles mains il a passé après la mort de l'évêque d'Alby[2] (1505) et nous ne le retrouvons que trois siècles plus tard, dans la bibliothèque d'un grand amateur, le comte de Mac-Carthy Reagh, dont la vente eut lieu en 1825. Il figure à son catalogue sous le n° 540[3]. Il entra à cette époque à la Bibliothèque des Avocats sans que M. Clark, le distingué conservateur de ce dépôt, ait pu nous donner une date précise à ce sujet.

Miniatures. — Elles sont au nombre de 21, une en tête de chaque livre, excepté celle du Liv. X qui a été enlevée, comme nous l'avons prouvé plus haut. A part celles des Liv. I et XI, qui sont plus grandes, parce qu'elles devaient servir de frontispices, quand l'ouvrage était originairement relié en deux volumes, elles occupent, à peu de chose près, toute la moitié supérieure de la page.

Ces tableaux sont l'œuvre d'un peintre parisien qui habitait la capitale et qui était employé par le cardinal Georges d'Amboise à la décoration de ses livres, concurremment avec Nicolas Hiesse et Robert Boyvin[4]. Il se nommait Jean Pichore[5].

marque. Le manuscrit lui aurait donc appartenu avant 1477 et un d'Amboise, l'ayant acquis, y aurait fait rapporter ses armes *pallé d'or et de gueules de 6 pièces*. Les miniatures de ce manuscrit ont quelque rapport avec l'art de Maître François, qui était en renom quand Tanneguy Du Chastel se faisait faire des livres. Pour que ce manuscrit ait été exécuté pour un d'Amboise il faudrait supposer que le peintre s'est trompé de sens et qu'il avait tracé un *fascé* qui n'est qu'un *pallé* tourné de 90°. Le nom manquant aux premières armes doit faire rejeter cette hypothèse un peu osée.

1. On lit *1593* sur la garde de la *Cité de Dieu*, Ms. lat. 2070 de la Bibl. Nat., Descript. n° 59, comme nous l'avons signalé plus haut.

2. D'après les inventaires de 1508, 1510 et 1550, publiés par M. Deville dans son livre précité des *Comptes.... du château de Gaillon*, pp. 497, 523, 524, 549 et 552, il y aurait eu 3 exemplaires du traité *De Civitate Dei*, chez le Cardinal-Légat, soit à Gaillon, soit à Rouen, savoir :

1° « Un Augustinus *de Civitate Dei* en deux parties, sur des pulpittes (*sic*). »

2° « Un autre volume en parchemin, *De Civitate Dei*, couvert de velours fauve » que nous croyons être le Ms. latin 2070 de la Bibl. Nat. (Voir notre description n° 59), et qui se retrouve en 1550, signalé de la même façon en « veloux jaune. »

3° « Dans une autre librairie achaptee par mond. seigneur du Roy sedent, Augustinus *De Civitate Dei*, couvert de cuyr rouge a ouvraige doré, garny de deux fermaux d'argent doré » provenant du roi Frédéric III de Naples, qui est maintenant conservé à la Bibl. Nat. sous le n° 87 du fonds italien. (Voir ci-dessus, p. 112).

Le premier exemplaire en deux volumes serait-il donc celui d'Édimbourg, resté provisoirement dans la Bibliothèque du Cardinal et ne figurant plus dans les autres inventaires, ou bien un autre exemplaire qui aurait disparu depuis? Il est difficile de se prononcer sur cette question de détail avec les seuls documents que nous avons actuellement à notre disposition.

3. *Catalogue des livres de feu le Comte de Mac-Carthy Reagh*, Paris, De Bure, 1825 : « S. Augustini de Civitate Dei libri XXII. In-fol., dem. rel., dos en maroquin. Très beau manuscrit sur vélin, exécuté en caractères gothiques et composé de 397 ff. Il est orné de 21 superbes miniatures qui occupent la moitié des pages. On y trouve un grand nombre de bordures chargées de figures grotesques, etc. Il y manque le feuillet qui contient la table et le commencement du Livre X. »

4. Deville, *op. cit.*, p. CLXIV et M. le Comte Paul Durrieu, *Bulletin de la Société Nat. des Antiquaires de France*, 1906, p. 236.

5. Il faut peut-être l'identifier avec Jean Pinchon, nom plus français, artiste de Paris, que nous trouvons cité parmi les peintres ayant travaillé vers 1517 à l'exécution du Ms. fr. 6811 de la Bibl. Nat., *Chants Royaux*, dédiés à Louise de Savoie par la confrérie de Notre-Dame-du-Puy d'Amiens. Voy. P. Paris, *Les Manuscrits françois*, tom. I, p. 303. « Jean Pinchon enlumineur et historien à Paris, pour l'application des couleurs, 80 livres. » et « Les ouvriers de Jean Pinchon, 50 sols. » Pour Jean Pichore, consultez : Bradley, *Dictionary of the Miniaturists*, tom. I, p. 113, et aux articles *Jean de Beguines et Plastel*; M. le Comte Durrieu, *Exposition des Primitifs Français*, p. 87; M. Léopold Delisle, *Cabinet des Manuscrits*, tom. III, p. 362, et M. H. Martin, *Les Miniaturistes français*, p. 130. Qu'est-il aussi à Jehan Pychore qui a sa marque

Le talent de Jean Pichore, quoique de second ordre, n'est pas à dédaigner. Il est lourd, mais consciencieux; ce qui lui manque le plus, c'est la finesse et l'élégance. Le dessin est correct, quoique un peu raide dans certains gestes. Les traits fondamentaux sont tracés à la plume en noir, puis les ombres sont portées au pinceau, par des hachures ou des teintes de sepia, qui donnent un aspect un peu sale aux visages. Les yeux, cernés par cela même, en gardent, avec leurs paupières lourdes, une expression tristement sévère. Quelquefois des touffes de cheveux rejetées d'avant en arrière cachent très bas les oreilles. Le coloris est très riche, sans être brutal, et l'usage, on pourrait dire l'abus de l'or, rend ces miniatures étincelantes. L'artiste, qui marque ainsi les jeux de lumière, en a mis partout, sur les vêtements, les constructions, les toits, les flèches des tours, les arbres, les plantes ainsi que dans les nuages du ciel. Tout est resplendissant. Les expressions sont peu variées, les visages communs et larges, quelquefois même asymétriques, les corps puissants et ramassés. Tous les personnages de l'antiquité et de l'Ancienne Loi, à l'exclusion des autres, portent la barbe et sont coiffés de bonnets verts. C'est une distinction générale. La composition est assez heureuse dans les quatre premiers livres. Ensuite, l'artiste répète trop souvent les places publiques et les monuments. Saint Augustin, toujours en scène dans les autres manuscrits, quelquefois même comme protagoniste, n'y figure pas, ce qui semble une exclusion assez étrange. Le paysage, qui n'existe que dans trois ou quatre miniatures, est représenté par des collines vertes sur lesquelles se détachent des arbres au tronc gracile, surmonté d'un feuillage conique vert foncé, qui les fait ressembler à des jouets d'enfants. A l'horizon, les collines prennent une teinte bleue, qui se fond avec un ciel pâle traversé de nuages d'or.

Les constructions sont peintes en bleu gris ardoise ou en rose avec des toits bleus ou dorés. Quand l'artiste représente l'intérieur d'une salle, il met une couche d'argent aux fenêtres pour imiter la transparence du verre. Les monuments sont presque toujours des édifices civils, tours rondes avec flèches ou carrées avec dômes. Il n'y a pas de légendes et, quand les noms sont inscrits, ils le sont à l'encre noire.

Toutes ces miniatures, faites sous la direction du peintre, ne sont peut-être pas toutes de la même main. Nous ne serions pas étonné, si celle du Liv. XI avait été confiée au pinceau d'un de ses compagnons.

Nous avons recherché les manuscrits dont les peintures pourraient être attribuées à Jean Pichore. Trois volumes ont particulièrement retenu notre attention :

1° Le Ms. franç. 54 de la Bibl. Nat., seconde partie de la *Fleur des Histoires*, porte, au folio 11, les armes d'Amboise, accompagnées du chapeau du Cardinal-Légat, soutenu par deux anges. Les nombreuses peintures qu'il renferme sont de plusieurs mains, mais quelques-unes pourraient bien être de notre artiste. Par exemple : fol. 372 v°, *L'Empereur Claude, dans une chaire, haranguant le peuple.*

2° Le Ms. franç. A. A 265 de la Bibl. Royale de La Haye, *Heures de la Vierge*, est richement décoré. Les peintures très rehaussées d'or, portent toutes le caractère du talent de Jean Pichore, têtes fortes, expressions tristes, visages sales, constructions vertes ou roses, ciels avec nuages d'or. Il porte un blason qui est celui de Christophe de Tournon-Roussillon, échanson du roi Charles VIII, époux de Catherine d'Amboise,

sur un livres d'*Heures à l'usage de Rome* du 5 avril 1503 [1504, n. st.]? Voy. M. Émile Picot, *Catalogue des Livres du Baron James de Rothschild*, Paris, Morgand, 1884, tom. I, p. 10, n° 19, et M. Paul Lacombe, *Livres d'Heures....*, Paris, 1907, p. LXXX et n° 140.

dame de Chaumont : *I parti, au 1 d'azur semé de fleurs de lis d'or sans nombre, au 2 de gueules au lion d'or lampassé et armé de sable*; *II parti, pallé d'or et de gueules de 6 pièces*. Il a dû être exécuté avant 1501, date à laquelle la dite Catherine, devenue veuve, se remaria à Philibert de Beaujeu.

3° Le Ms. franç. 80 de la Bibl. Municipale de Genève[1], *Histoires Romaines*, qui contient 16 miniatures à mi-page, nous montre au fol. 111 v° le Passage du Rubicon que nous avons fait reproduire *Planche CXXXV*. Le géant, qui passe le fleuve en jouant de la cornemuse, pour guider les pas de César, a les mêmes cheveux en bouffes de côté que le Saint Jean-Baptiste de notre miniature du Liv. XI et que les anges de celle du Liv. XII. Deux cavaliers de la suite de César ont les mêmes visages asymétriques que celui du conseiller de Mithridate dans la miniature de notre Liv. III. Mêmes arbres de boîtes à jouets, mêmes visages sales, mêmes constructions, mêmes nuages d'or. Au fol. 1, Romulus est sur un trône, dans une salle dont les fenêtres argentées rappellent celles de notre miniature du Liv. XIX.

Le manuscrit d'Édimbourg appartient à la *Famille n° 2* dont nous avons dressé le Tableau analogique pp. 194 et 195. Il semble être l'exacte copie du Ms. franç. 23-24 de la Bibl. Nat., ce qui n'a pas lieu de nous étonner, attendu que, comme nous l'avons raconté pour ce dernier manuscrit (Descript. n° 19), cet exemplaire se trouvait entre les mains des Échevins de Rouen. Il était naturel que l'archevêque de Rouen donnât l'ordre à Jean Pichore de s'inspirer des sujets qui décoraient l'exemplaire qu'il avait à sa portée.

Voici la description de ces peintures avec l'indication de leurs dimensions et des feuillets qu'elles occupent. Remarquons, tout d'abord, que les Mss. franç. similaires 23-24 et 27-28 de la Bibl. Nat., qui sont en français, contiennent le prologue du traducteur orné d'une vignette. Ce prologue manquant naturellement à notre manuscrit latin, la vignette n'avait plus de raison d'être et n'a pas été exécutée.

LIVRE I. — fol. 1. — H. 0m,177×0m,150. — *Les deux Cités*. — Au centre, la Cité de Dieu, vaste ensemble de constructions civiles, entourées d'une enceinte fortifiée, peintes en gris et bleu. Tours et tourelles. Trois anges volent au-dessus de la ville. Plus bas, la Cité des hommes est représentée par des rochers, dont s'échappent des flammes, au milieu desquelles des diables noirs s'efforcent d'engouffrer des damnés. Aux quatre coins, les Pères de l'Église latine, nimbés, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Grégoire et saint Augustin sont assis dans des chaires en bois sculpté. Paysage à collines vertes.

LIVRE II. — fol. 16 v°. — H. 0m,140×0m,150. — *Enlèvement des Sabines*. — Cinq femmes à pied, richement habillées, sont poussées par des cavaliers magnifiquement vêtus, vers Rome, ville forte, grise et bleue, aux toits d'or et aux murailles roses. Dans le fond, le Tibre, chargé de bateaux, serpente au milieu de collines verdoyantes.

LIVRE III. — fol. 31. — H. 0m,140×0m,155. — *Mithridate*. — (*Planche CXXIX*.) Le Roi de Pont, vieillard à barbe blanche, richement vêtu d'une robe rouge avec un manteau d'or, bonnet vert doublé d'or, est suivi d'une troupe d'hommes armés. Il est accompagné par Archelaüs, son connétable, comme l'appelle le commentateur. Il fait décapiter par son bourreau un Romain en chemise blanche dont la tête est sur le billot attendant le coup fatal. Deux têtes, aux yeux bandés, gisent déjà par terre, séparées de leurs troncs. C'est l'application de l'édit rendu à Éphèse et donnant l'ordre de massacrer, le même jour tous les Romains qui se trouvaient en Asie. Le carnage fut tel que les animaux domestiques devinrent enragés et rentrèrent dans la ville en y semant l'épouvante. Nous voyons les murailles éclater sous l'ardeur de l'incendie. Paysage vert se fondant avec un ciel plus clair, parsemé de petits nuages d'or.

LIVRE IV. — fol. 46 v°. — H. 0m,153×0m,151. — *La Tour de Babel*. — (*Planche CXXX*.) Près de Babylone, s'élève la tour carrée de Babel. Les ouvriers

1. Ce manuscrit porte dans la marge de droite du fol. 1 l'écusson rapporté du cardinal de Bourbon, *de France, avec une cotice comme brisure*, tout comme la *Cité de Dieu*, qui avait appartenu au Cardinal d'Amboise et que nous avons décrite au n° 59 (Ms. lat. 2070 de la Bibl. Nat.).

travaillent avec des brouettes ou gâchent du plâtre. Deux d'entre eux, comme nos chevaux de manège, marchant dans l'intérieur d'une roue, la font tourner et élèvent ainsi des matériaux à l'aide de câbles qui sont enroulés sur cette machine. Le géant Nembroth, à la barbe blanche, couvert d'une cuirasse d'or d'une richesse inouïe, préside, une hallebarde à la main, debout sur un tertre, à la construction de l'édifice. A ce moment, le Seigneur, dont on aperçoit le buste dans les nuées, dépêche deux anges qui viennent châtier les orgueilleux et précipiter les artisans, vêtus de noir, de bleu et de rouge, du haut de l'ouvrage. Les personnages expriment leur étonnement par des retournements de tête. Paysage avec rivière.

LIVRE V. — fol. 61. — H. $0^{m},155 \times 0^{m},150$. — *La roue de la Fortune.* — Dans une grande salle, aux fenêtres argentées, pavée de dalles vertes et tapissée d'étoffes bleues brodées d'or, la Fortune, vêtue d'une robe rouge aux manches d'or, coiffée d'un turban d'or et portant des ailes vertes, jaunes et rouges, fait tourner sa roue, qui supporte aux deux diamètres, quatre Rois, subissant les vicissitudes du sort. Ils portent des banderoles sur lesquelles sont écrits ces mots en noir : RENO. — RENAVIT. — FINIT SINE RENO. — RENABOR (*sic*)[1]. Celui qui est au sommet est couronné d'or et porte les attributs de la royauté. A droite, un dressoir couvert d'une nappe blanche, sur lequel sont disposés des vases et de la vaisselle.

LIVRE VI. — fol. 77 v°. — H. $0^{m},152 \times 0^{m},150$. — *Idoles.* — Dans une salle ornée de statues, éclairée par des fenêtres aux vitres argentées, pavée de dalles vertes et tapissée d'étoffes brodées d'or, un autel à rideaux verts est dressé. Sur l'étoffe blanche qui le recouvre sont placées trois statues, celles de Jupiter, de Mars et de Vénus. Au premier plan, assis sur des escabeaux, deux philosophes à la barbe blanche, vêtus de bleu et de rouge, et coiffés de bonnets verts et bleus, tiennent des manuscrits sur leurs genoux. Ce sont Apulée et Varron.

LIVRE VII. — fol. 88 v°. — H. $0^{m},150 \times 0^{m},150$. — *Divinités païennes.* — Même scène à peu de chose près. Il n'y a plus qu'une déesse, nue dans un manteau d'or, Vesta probablement. Deux vestales, en religieuses, et deux pontifes, en ecclésiastiques, sont près d'elle. Onze païens, très richement vêtus, philosophes ou assistants, adorent la déesse, les uns debout, les autres à genoux.

LIVRE VIII. — fol. 104. — H. $0^{m},150 \times 0^{m},150$. — *La Théologie.* — (*Planche CXXXI.*) Dans une salle aux fenêtres argentées, sous un auvent qui fait saillie et qui est supporté par deux colonnes, est assise, sur un trône à baldaquin vert, la Théologie. Blonde, couronnée, vêtue d'une robe rouge et d'un manteau bleu, les pieds sur un coussin, elle tient un sceptre et semble bénir les assistants. Ceux-ci, au nombre de vingt-trois, debout, paraissent remplis de respect. A sa droite, sont les rois, les princes et les conseillers. A sa gauche, les dignitaires qui semblent regarder d'un autre côté. Les costumes sont variés et d'une extrême richesse.

LIVRE IX. — fol. 120. — H. $0^{m},158 \times 0^{m},150$. — *La Philosophie.* — Dans une salle de même genre, sur une grande chaise en bois sculpté, à haut dossier, recouverte d'étoffes bleues brodées d'or, la Philosophie est assise, vêtue de rouge et coiffée d'un voile blanc avec deux cornes. Entourée de diables, elle compulse des manuscrits qui sont disposés sur un grand pupitre tournant au-dessus d'un piédestal. Sur le sol, pavé de dalles vertes, un philosophe barbu, vêtu de rouge et de vert, est à genoux, prosterné, dans l'attitude de la vénération.

LIVRE X. — Deux feuillets ont été enlevés comme nous l'avons prouvé plus haut. La miniature, de même format que les autres, devait représenter un philosophe platonicien assis dans une chaire et compulsant un manuscrit. C'est du moins le sujet traité dans les exemplaires de la même famille.

LIVRE XI. — fol. 150. — H. $0^{m},234 \times 0^{m},150$. — *Le Rédempteur.* — (*Planche CXXXII.*) Cette belle miniature, qui pourrait être d'une autre main, est plus grande que les autres, parce qu'elle était destinée à former le frontispice du second volume. Le Christ, rayonnant d'or dans les nuées, au centre d'une auréole plus foncée, est représenté en jeune homme, à moitié vêtu d'un manteau rouge doublé de vert. Il porte le nimbe crucifère, la couronne d'épines et il est assis sur les nuées, les pieds sur le Monde. Les bras grands ouverts, il montre les signes de la Passion, tandis que son visage exprime une pitié douloureuse et une tristesse infinie. Près de lui, quatre anges sonnent de la trompette. La Vierge, à sa droite, est à genoux, vêtue de bleu, et, à sa gauche, le Précurseur, vêtu de rouge. Les expressions sont juvéniles et sérieuses.

En bas, s'étend la terre verte d'où émergent neuf morts à moitié revêtus de leurs linceuls, les bras tendus vers le Sauveur. Aux quatre angles, les Évangélistes, en docteurs, nimbés, écrivent sur leurs genoux ou sur un pupitre avec leurs attributs caractéristiques et leurs noms inscrits sur des banderoles : JOHANNES, MATHEUS, MARCUS, LUCAS. La bordure, un peu différente des autres, est magnifique.

LIVRE XII. — fol. 166. — H. $0^{m},177 \times 0^{m},150$. — *La Création d'Adam.* — (*Planche CXXXIII.*) Dans un jardin clos par une porte et deux tours et devant une chapelle au toit doré, le Seigneur, barbu, portant la tiare et le nimbe crucifère, vêtu d'un manteau rouge doublé de vert, procède à la création d'Adam, aux cheveux blonds, qui, couché sur le gazon, s'éveille d'un profond sommeil. Six anges ailés, à la chevelure caractéristique, assistent, les mains jointes, la Divinité. Paysage avec arbres de forme conique. Dans les nuées, les troupes célestes toutes rouges.

LIVRE XIII. — fol. 180 v°. — H. $0^{m},140 \times 0^{m},145$. — *Adam et Ève chassés du Paradis.* — On voit le

1. Voir la note de la page 362.

Paradis terrestre entouré d'un mur et une porte à deux tours avec toit doré. Un ange blond, vêtu d'une robe d'or, aux ailes bleues, brandit un glaive et chasse Adam et Ève qui cachent leur nudité. Miniature médiocre.

LIVRE XIV. — fol. 194 v°. — H. 0m,140 × 0m,150. — *Le Mariage.* — Dans un jardin, entouré d'un mur peu élevé et planté d'arbres chargés de fruits, le Seigneur, devant une chapelle, unit et bénit Adam aux cheveux bruns et Ève, blonde, tous deux entièrement nus. L'anatomie grossière est celle de paysans trapus.

LIVRE XV. — fol. 211 v° — H. 0m,140 × 0m,150. — *Le Déluge.* — Dans un paysage à rochers, un village est submergé par les eaux. Les humains périssent dans les attitudes de désespoir. Un enfant, emporté dans le berceau qui le renferme, va être englouti par les eaux. Un moulin est arrêté. Seul, Noé surnage dans l'Arche, dans laquelle on aperçoit aux lucarnes des animaux accouplés par deux. Cette miniature est très inférieure. Tout y est barbouillé et les maisons sont moitié plus petites que les hommes qu'elles devraient contenir.

LIVRE XVI. — fol. 232. — H. 0m,140 × 0m,150. — *Abraham et les trois anges.* — A la porte d'une chapelle aux toits bleus et dorés, le patriarche Abraham, à la barbe blanche, vêtu d'une robe bleue et d'un manteau rouge, reçoit la visite des anges, dont le premier s'agenouille devant lui, et qui sont habillés de robes de différentes couleurs, rehaussées d'or, avec des ailes vertes, jaunes et dorées.

LIVRE XVII. — fol. 255. — H. 0m,142 × 0m,150. — *David.* — Dans une salle semblable à celle où nous avons déjà vu la Théologie et la Philosophie, sur une chaise à baldaquin recouvert d'une étoffe bleue brodée d'or, David est assis, un manuscrit sur les genoux. Sa barbe est blanche; il est vêtu d'une robe rouge et coiffé d'un bonnet vert. Sa harpe est posée contre la chaise; à sa gauche, un pupitre tournant porte des manuscrits. Il écrit ses Psaumes. Douze assistants, debout, s'approchent de lui dans des attitudes respectueuses et craintives.

LIVRE XVIII. — fol. 274. — H. 0m,168 × 0m,150. — *La Nativité.* — Dans une étable, sur de la paille d'or, est couché l'Enfant Jésus, nimbé. Sa mère, nimbée, robe rouge et manteau bleu, l'adore à genoux. Saint Joseph, vieux, est également agenouillé, vêtu de bleu et de rouge. Derrière la Vierge, deux suivantes et plus loin cinq anges, tous à genoux. Sous un auvent, un bœuf et un âne. Au dehors, trois paysans regardent par-dessus la balustrade. Dans la campagne, deux anges viennent annoncer à deux bergers la naissance du Christ. Le mur du fond est tapissé d'une étoffe rouge brodée d'or.

LIVRE XIX. — fol. 302 v° — H. 0m,145 × 0m,150. — *Marcus Varro.* — (*Planche CXXXIV.*) Au centre d'une salle aux fenêtres d'argent et tapissée d'étoffes rouges, rehaussées d'or, Varron, vêtu d'une robe bleue doublée d'hermine et de fourrure, est assis dans un fauteuil, sous un baldaquin vert. Il discute sur la nature des dieux avec une vingtaine d'assistants, habillés de différents costumes.

LIVRE XX. — fol. 322. — H. 0m,152 × 0m,150. — *L'Antechrist.* — Devant une chapelle aux pierres grises et aux fenêtres argentées, deux docteurs à barbe blanche discutent près d'un groupe de onze assistants. L'un est vêtu de bleu et de rouge avec un bonnet vert; il tient un faisceau de trois bâtons dont le bout est enflammé. L'autre est en gris et en manteau bleu et écoute attentivement son interlocuteur.

LIVRE XXI. — fol. 347 v°. — H. 0m,165 × 0m,150. — *Jugement dernier.* — Dans une auréole bleu orangé, Jésus, en rouge, nimbé, les bras ouverts, montrant les signes de la Passion, a la Vierge, nimbée et vêtue de bleu, à sa droite, et à sa gauche le Précurseur, nimbé également et vêtu de bleu et de rouge. Deux anges sonnent de la trompette. La Cité de Dieu laisse voir à droite les troupes bleues et rouges des cohortes célestes. Deux morts émergent de leurs tombes. L'archange saint Michel pèse deux âmes dans une balance d'or. Un ange s'apprête à en prendre une qu'il va remettre à saint Pierre, vêtu de rouge, assisté de deux anges; un diable se prépare à prendre l'autre pour l'emporter dans la gueule enflammée du Léviathan qui engloutit d'autres damnés.

LIVRE XXII. — fol. 369. — H. 0m,148 × 0m,150. — *Couronnement de la Vierge.* — Dans les cieux, au centre d'une auréole formée par les Chérubins rouges, Dieu le Père, en rose, bénit la Vierge, en bleu, qu'un ange couronne, tandis qu'un autre tient la traine de son manteau. Un ange, en blanc, joue de la harpe près du Seigneur. Sur les côtés vingt-six saints et saintes assistent à cette cérémonie. On distingue saint Pierre, saint Paul, saint Jean, saint André, saint Christophe, sainte Barbe, etc.

N° 61. LIMOGES, BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE, MS. FRANÇ. 13 (21) c. 1530

SAINT AUGUSTIN, LA CITÉ DE DIEU.
TRADUCTION ET COMMENTAIRES DE RAOUL DE PRAELLES.

Description générale. — Un gros vol. in-fol. Vélin. Dimension des ff. : H. 0m,468 × 0m,340. Justification : 0m,307 × 0m,215. 2 colonnes, avec 0m,022 d'intervalle.

Ce manuscrit mutilé comprend les vingt-deux livres du traité et contient 474 ff., numérotés postérieurement aux lacérations dont il a été l'objet. Les premiers feuillets ont été découpés ainsi que ceux qui renfermaient les miniatures originales. Le couteau, qui a servi à ce vandalisme, a même enlevé deux ou trois feuillets à chaque livre. Le fol. 3, qui a trait au chap. VI du Liv. I, commence par ces mots : « que il voult garder chasteté et purté contre ses ennemis » et le dernier par : « saichent que je suy le seigneur qui les sainctifie ».

Collation. — Les cahiers sont de 8 ff., avec réclames.

Reliure. — Elle est dans un état lamentable. Des fragments de bois, recouverts de velours rouge avec de gros boutons en cuivre, sont tout ce qu'il en reste. Sur la tranche dorée, on aperçoit les marques presque entièrement effacées d'un écusson ou d'un monogramme. Cette remarque nous montre que cet exemplaire n'a jamais formé qu'un volume, ce qui nous est confirmé par ce fait qu'il n'y a pas de solution de continuité entre le Liv. X et le Liv. XI.

Écriture. — Réglée rouge. Belle écriture de la fin du XVe siècle. Au fol. 1 v°, se trouve une étiquette collée au centre, avec cette note d'une écriture plus moderne : *De la Cité de Dieu par Saint Augustin, traduit sur vélin par Raoul de Praesle, 1531.* La seconde édition française, éditée à Paris et contenant les *Commentaires* de Raoul de Praelles ayant paru justement en 1531, nous supposons que le rédacteur de la note s'en est inspiré et que, par conséquent, cette date ne se réfère pas à la confection du manuscrit. Au fol. 179 v°, nous lisons ces deux signatures : *Jehan de Treinact* et *Guillaume de Piere Buffyere*, et, à la fin du volume, cette longue note : *Ce livre appartient a monseigneur Geoffroy, seigneur des Cars de Julhac etc. conseiller et chambelan ordinaire de treshault, excellent et puissant prince Henry, par la grace de Dieu Roy de Navarre, son seneschal et gouverneur au vicomté de Limoges, aussi son seneschal ez pays et vicomtees de Marsan, Turssan et Gavesdan, lequel livre il a achapté et bien poyé et, par arrest de la cour de Parlement, gaigné et delivre.*

Initiales. — A défaut de celles qui ornaient les en-têtes des livres, celles qui commencent les chapitres sont dorées et celles des *Explications* sont rouges et bleues.

Bordures. — Il n'y en a plus. Elles devaient décorer les cadres des feuillets à miniatures.

Provenance. — Le caractère et le style de l'écriture indiquent que ce manuscrit a été copié dans les dernières années du XVe siècle, et la mutilation ne laisse pas de doute sur l'existence de peintures exécutées à cette époque, en tête de chaque livre. La mention du fol. 179 v° est la seule indication qui nous soit donnée sur l'origine du manuscrit. D'après nos recherches, on peut supposer que c'est un Treignac ou un Pierrebuffière qui a possédé le manuscrit et que ce sont les héritiers de ce personnage qui ont mis leurs signatures au fol. 179 v°.

En effet, Jean II de Comborn, chevalier, baron de Treignac, mourut le 15 janvier 1488, après avoir fait, en 1480, son testament, dans lequel il dicta sa volonté d'être enterré, auprès de son père, dans l'église des Chartreux de Glandiers. Sa fille, Catherine, dont la mort est marquée, dans le nécrologe de ces Religieux, à la date du 29 janvier, avait été mariée, avant 1480, à Pierre de Pierrebuffière, qui précédemment avait eu un fils bâtard, Guillaume, cité en 1512.

D'autre part, l'acquéreur du manuscrit, Geoffroy de Pérusse, chevalier, seigneur des Cars, baron et seigneur de Pérusse, de Juillac, etc., etc., était fils de noble Antoine

de Pérusse des Cars, damoiseau, chevalier, sénéchal du Limousin, en 1463, par la démission de Gautier de Pérusse, son oncle. Cet Antoine était au service du Roi en 1474 et faisait partie de son conseil à Moulins en 1490. Il avait épousé, par contrat du 29 novembre 1463, Françoise de Pierrebuffière, fille de Jean, dont il eut Jean de Pérusse, dit des Cars, mort sans enfant, et notre Geoffroy. Celui-ci n'a donc pu naître avant 1465. Il est qualifié de *vaillant capitaine* quand, en 1513, il alla secourir le roi de Navarre dont le royaume avait été usurpé. Il assista à la bataille de Pavie en 1525 et, gardé comme otage, avec Pierre de Bray, chevalier de Foix en Béarn, il prêta conjointement avec lui 30000 écus d'or pour payer la rançon de Henri de Navarre, prisonnier au château de Pavie. D'après le calendrier des Frères prêcheurs de Limoges, auquel il donna plusieurs biens, il fut inhumé chez eux, étant mort au château des Cars, le 5 juin 1534, à onze heures[1].

On voit donc que, par sa mère Françoise, il était parent des Pierrebuffière et il n'est pas étonnant qu'il ait racheté, lors d'un partage, un manuscrit qui avait appartenu aux Pierrebuffière et aux Treignac. Comme il est mort en 1534 et que nous l'avons vu en Italie en 1525, il est probable que c'est vers 1530 qu'il fit faire à son volume ce frontispice italien dont nous allons parler.

Miniatures. — Le manuscrit devait avoir été décoré au xve siècle de 22 ou 23 miniatures ornant le commencement des livres ; mais elles ont toutes été dérobées et il n'en est rien resté, pas même les traces, que l'on rencontre quelquefois dans des cas analogues (Ms. de Nantes), déposées sur les feuillets qui ont subsisté. Nous n'avons donc aucune idée du style de ces peintures ni du nom de l'artiste qui en était l'auteur. Notre seigneur des Cars, quand il eut le volume entre ses mains, pensa à y faire mettre ses armes pour affirmer sa possession et, charmé probablement par les œuvres qu'il avait admirées dans le Milanais et dont tous les Français étaient engoués à cette époque, il s'adressa à un artiste italien ou au moins à un peintre très rompu aux ouvrages d'outremonts. C'est du moins ce qui est probable, à moins que la peinture ne soit d'une époque ultérieure. Ce travail consiste en un frontispice, placé au folio 2 et tenant toute la hauteur de la page. Il mesure 46 centimètres. C'est un grand portail d'architecture classique, avec un fronton surmonté d'un arc décoré de palmes vertes. Il donne l'aspect de bronze doré. Deux enfants, nus et ailés, aux extrémités du portail, se font pendant en se tournant le dos. Au milieu de l'arc, un gros enfant, violet avec des ailes vertes, tient un vase à parfum et plus bas, de chaque côté, un autre enfant, en rouge, supporte d'une main la tenture et de l'autre tient le gland des cordons. Enfin, au centre, un homme et une femme de grandeur disproportionnée, 10 centimètres environ, tiennent un écusson aux armes des Des Cars, *de gueules au pal de vair*, avec la devise : *Lors aray ioie.*

Cette grande peinture, d'un effet désagréable, est d'un ouvrier plutôt que d'un vrai artiste.

1. Joseph Nadaud, *Nobiliaire du diocèse et de la généralité de Limoges*, Limoges, 1856-1863.

CHAPITRE VII

LES ÉDITIONS IMPRIMÉES AVEC GRAVURES

Nous avons vu dans notre chapitre V, *Bibliographie des Éditions imprimées*, que certains incunables, tirés sur vélin, avaient été décorés à la main, d'une façon spéciale et unique, d'initiales, de bordures, d'armoiries et de devises, en vue des puissants seigneurs auxquels ils étaient destinés.

Ce sont des livres *mixtes*, dans lesquels l'imprimeur a ménagé de grands espaces en blanc, destinés à être remplis à la main par des miniaturistes plus ou moins habiles[1].

A la suite de chaque édition, nous avons rédigé une note concernant cette illustration particulière et supplémentaire, qui ressemble à celle que certains bibliophiles contemporains réservent pour leurs livres de prédilection et qu'ils font exécuter hors texte ou en marge par des artistes de leur choix. Mais ces livres, malgré leur richesse spéciale, ne constituent pas une édition proprement dite et doivent être classés, comme nous l'avons fait, dans les publications non illustrées, qui portent une date et le nom de l'imprimeur qui les a fait paraître.

Il n'en est pas de même des éditions qui renferment des illustrations sur bois ou sur cuivre, et nous serions incomplet, si, à cette longue liste de manuscrits de la *Cité de Dieu*, décorés de belles peintures, et d'éditions imprimées ne renfermant que le texte de l'ouvrage de saint Augustin, nous n'ajoutions pas les livres imprimés avec gravures et vignettes.

En réalité, notre tâche ne sera pas longue, car seules deux éditions du traité qui nous occupe, françaises toutes deux, ont été enrichies de gravures sur bois, l'une dans un style magnifique et l'autre d'une façon assez médiocre : ce sont les éditions d'Abbeville, 1486[2], et de Paris, 1531[3].

Nous allons donner de ces deux éditions une description complète, en nous arrêtant davantage sur la première, qui constitue un des plus beaux incunables de l'imprimerie française et dont les planches, copiées, comme nous le verrons, sur un de nos manuscrits, offrent un intérêt tout particulier. Nous prendrons comme type de l'édition d'Abbeville l'exemplaire conservé à la Bibliothèque Nationale sous le n° Rés. C. 554 et nous indiquerons à la suite les variantes que nous avons pu découvrir dans d'autres exemplaires.

1. Claudin, *Histoire de l'Imprimerie en France au XVe et au XVIe siècle*, Paris, Imp. Nat., 1900, in-folio, tom. I, p. 200.

2. C'est l'édition princeps de la traduction française.

3. Voir plus haut, Chapitre V, *Bibliographie des Éditions imprimées*, aux dates de 1486 et de 1531.

Saint Augustin, la Cité de Dieu.
Traduction et Commentaires de Raoul de Praelles.

VOIR PLANCHES CXXXVI et CXXXVII.

Description générale[1]. — 2 vol. in-fol. Papier. Dimension des ff. : H. 0m,370 × 0m,265. Justification : 0m,255 × 0m,165. 2 colonnes, avec 0m,017 d'intervalle : 47 lignes. Quelques feuillets du second volume ont 45 lignes.

Le premier volume contient les dix premiers livres du traité, précédés de la table des chapitres, de l'extrait des *Rétractations* et des prologues, et comprend 340 ff. Le fol. *a* est blanc. Au fol. *a*ii : « Cy commence la table du premier livre de Monseigneur saint Augustĩ de la Cité de Dieu, qui contient XXXVI chapitres. » Au fol. *a*iii se trouve le commencement du prologue de Raoul de Praelles : « A vous tresexcellẽt prĩce Charles... », qui continue jusqu'à la deuxième colonne du fol. *a* [v]. A cette deuxième colonne, commence : « l'autre prologue du translateur », qui finit au verso pour donner suite à la : « Sentence du livre des Retractacions de monseigneur saint Augustin, et en fait son premier prologue. » Cette sentence finit à la première colonne du fol. *a* [vi] et fait place à un nouveau prologue du translateur. Au verso de ce folio, on lit : « Cy apres cõmence le p̃mier liure de Aurelie Augustĩ de la Cite de Dieu cõtre les payens, et peut estre prins pour ung aultre p̃logue ce chapitre. » Le fol. *a* [vii] offre à sa seconde colonne le commencement du traité proprement dit : « De cette cite.... », précédé du titre du chapitre. Le volume finit au bas de la seconde colonne du dernier feuillet par ce colophon : « Cy fine ce present volume ouquel sõt | contenus les dix premiers liures de monseigneur saint Augustin de la cite de Dieu | fait et imprime, en la ville dabbeuille par | iehan du pre et pierre gerard, marchans | libraires. Et fut acheue le xxiiii. iour de | nouembre : lan mil quatre cens quatre | vingz et six. » Le 9e chapitre du Liv. IV et son *Explication* manquent dans cette édition. On peut constater cette omission en examinant le fol. *f* iiii dans lequel figure, à la colonne de gauche, la fin de l'exposition du chap. 8, immédiatement suivie du texte du chapitre 10.

Collation. — Il y a 35 cahiers de 8 ff. et 10 cahiers de 6 ff. = 340 ff. Les signatures sont *a-r*, ꝛ, *ſ*, *s-z*, ꝛ, ꝯ, A-S. Les signatures des cahiers à 6 ff. sont *z*, ꝯ, D, F, I, M, O, Q, R et S. Dans chaque cahier, les cinq premiers feuillets sont signés, quand il y en a 10, les quatre premiers, quand il y en a 8 et les trois premiers, quand il y en a 6. Par exception, le feuillet *K* ii n'est pas signé.

Reliure. — En bois recouvert de velours violet; tranches dorées.

Écriture. — En caractères gothiques (Type 1 de Proctor; Thierry-Poux, XXXI, 4-8; Noël Humphreys, 48). Les titres courants ne commencent qu'au fol. *l*i : « Tercio. » Au fol. *l* [viij], on a répété « Libro. » Au fol. i v°, cahier 18, on a mis « quarto », au fol. ꝛ [viij], cahier 18 « libro » et au fol. *M*i « octavo » au lieu de : « nono ». Le titre courant manque aux ff. *A* i et *G* [vij], à cause de la gravure qui les décore, mais il n'en est pas toujours ainsi.

1. Cf. plus spécialement : M. Pellechet, *Catalogue général des Incunables*, Paris, Picard, 1897, n° 1563; Dibdin, *Bibliotheca Spenceriana*, London, 1814, tom. I, p. 176, n° 69; Van Praet, *Catalogue des livres imprimés sur vélin...., dans des Bibliothèques tant publiques que particulières....*, Paris, De Bure, in-8°, 1824, tom. I, p. 171, n° 486; Geoffroy, *Notices et Extraits des manuscrits....*, Paris, Impr. Imp., 1856, in-8°, p. 430; Éd. Rahir, *La Collection Dutuit*, Paris, Édouard Rahir, 1899, in-fol., p. 26, n° 48; Claudin, *op. cit.*, tom. I, p. 233.

Initiales. — Les grandes initiales, en tête des livres, sont coloriées en rouge et en bleu, sur un fond de filets rouges et noirs. Celle du Liv. I est peinte et fleuronnée avec des traits d'or. Les majuscules en tête des chapitres sont plus simples et le commencement des phrases est marqué par des lettres bleues, rouges et jaunes.

Bordures. — Il n'y en a pas.

Le second volume comprend 329 ff. et contient les douze derniers livres : XI-XXII. La table des chapitres commence au fol. *a*i et le Liv. XI au fol. *a*ii. Les signatures sont : *a-z*, *ꝛ*, *ꝯ*, *ā*, *ē*, *ī*, *AA-GG*, *aa-ee*, *F*, *G*. Tous les cahiers ont 8 ff., excepté le cahier *a* qui en a 7, les cahiers *o*, *ſ*, *ꝛ*, *CC* et *ee* qui en ont 6 et les cahiers *GG* et *G* qui en ont 10 = 329 ff. Le dernier feuillet est blanc. Les titres courants sont au nominatif. Au fol. *o*i, on lit : « sexdecimus » au lieu de « quindecimus » ; au fol. *y* [v], « decimus octavus » au lieu de « decimus septimus » ; au fol. *EE* i, « XIX » au lieu de « XX ». A partir du Liv. XIX, le titre courant est comme au tom. I, à l'ablatif : « libro XIX. »

Le volume finit au fol. *G* [viiij] par le colophon suivant : « Cy fine le second volume contenāt les | XII derreniers liures de Monseigneur saīt | Augustin de la cite de Dieu. Imprime en la | ville dabbeuille par iehan du pre et pierre | gerard, marchans libraires : et icelluy a | cheue le XII. iour dauril lan mil. quatre | cens quatre vingtz et six auant pasques. » [1487 n. s.].

Le second exemplaire de la Bibliothèque Nationale, n° Rés. C. 353 (n° 316 des Exposés, vitrine 21) ne se compose que du tom. I. Il est plus grand que le n° 354 et mesure 0m,396 × 0m,272. Le fol. *a*i manque, la reliure est cartonnée avec le dos en vélin, les lettres initiales en rouge et bleu sont plus simples et de ce fait ce second exemplaire est moins pur et moins beau que le précédent.

La Bibliothèque Sainte-Geneviève conserve, sous le n° 484[1], un bel exemplaire, très propre, de l'édition qui nous occupe. Il est cartonné et 3 feuillets sont légèrement déchirés. Il renferme les mentions suivantes, fol. *a*ii du second volume : *40. Ex libris Sanctae Genovefae Parisiensis 1731.* Après le colophon du second volume : *Ce livre appartient à Mr Jacques Gontier et est venu de la succession de noble femme Marguerite de Sansas, grand-mere de Philippes Choart, ma femme.* Signé : GONTIER. Au fol. 1, on lit en marge : *Sevin de Miramion. C'est de la succession de mon ayeul maternel, Jacques Gontier, et a luy escheu de la succession de noble femme Marguerite de Sansas, ayeulle de Philippes Chouart, mon ayeule, et femmes dudit Gontier.*

Dans l'exemplaire, grand de marge et très propre, de la Bibliothèque Mazarine, n° 432, les initiales sont très simplement peintes en rouge et en bleu. Il a appartenu à la fin du XVe siècle, à Jean Quentin, chanoine et pénitencier de Notre-Dame, docteur en Sorbonne, maître ès arts et en théologie, qui le légua avec ses autres livres au couvent, qu'il avait protégé durant sa vie, des Minimes de Passy ou Bons Hommes de Chaillot, établi dans le château de Nigeon. C'est ce qui ressort d'une mention qu'on trouve inscrite au fol. *a*ii et qui est ainsi conçue : *Ex dono magistri Joannis Quentin, doctoris Sorbonici, pœnitentiarii Parisiensis. Pro Bibliotheca Nigeonensi.* Le sceau du couvent, frappé en or sur les plats de la reliure en veau, représente un soleil flamboyant, surmonté de la couronne de France, portant sur le champ la

1. *Catalogue des Incunables de la Bibliothèque Sainte-Geneviève rédigé par Daunou et publié par M. Pellechet*, Paris, Picard, 1892, p. 130.

devise : *Charitas* et en exergue les mots : *Conventus Nigeonensis Minimorum*[1].

La collection Dutuit, installée au Petit Palais, comprend aussi un exemplaire de l'édition d'Abbeville[2]. Ces deux beaux volumes, reliés en maroquin rouge, d'une conservation remarquable, se recommandent par certaines particularités. Les initiales, fleuronnées, coloriées et dorées, se rattachent à une large bordure, d'environ 0m,030, composée de rinceaux, de feuillages et de fruits de toutes couleurs, qui dénotent l'art de la fin du xve siècle. On y rencontre quelques traces du bois de la croix de Saint-André que nous avons déjà signalé dans les manuscrits exécutés pour les ducs de Bourgogne ou pour leur entourage. La bordure de tête de chaque volume entoure le texte sur trois côtés. Le 9e chapitre du Liv. IV, qui a été omis par les éditeurs ainsi que son *Explication* et qui manque par conséquent dans tous les exemplaires, a été ici calligraphié sur vélin par une main du temps et décoré de lettres ornées semblables à celles qu'on trouve dans l'ouvrage. Cette adjonction, sorte de carton, se compose de deux feuillets dont l'un est resté blanc; on a même poussé le soin jusqu'à les signer, *v*iiii et *x*. On trouve au fol. *a*ii du premier tome, répétée au fol. suivant et au second tome, la signature de l'académicien Jean *Ballesdens*; il n'est donc pas étonnant que la reliure en maroquin rouge, à trois filets, dos orné, présente, frappés sur les plats, les armes et le chiffre de Colbert. Les frères Dutuit avaient acquis cet ouvrage en 1849 à la vente de la Bibliothèque du Comte de Saint-Mauris, qui fut membre de la Société des Bibliophiles françois.

La Bibliothèque municipale d'Abbeville ne possédait que le premier volume de cette édition, qui lui avait été offert, en 1834, par Antoine-Augustin Renouard. Mention de ce don est inscrit sur le feuillet de garde par le donateur. Mais elle put se procurer le tome II, il y a une vingtaine d'années. Ce deuxième volume est malheureusement rogné et outrageusement colorié. Son seul mérite est de porter la signature du grand romancier Walter Scott. En effet, sur le premier feuillet de garde, on lit l'autographe suivant : *Charles Kirkpatricke Scharpe, Esq., from his sincerely attached friend : Walter Scott.* Plus tard le volume passa entre les mains de James T. Gibson Craig, Esq., dont la bibliothèque fut vendue le 15 nov. 1888, à Londres, chez Sotheby, Wilkinson et Hodge. C'est sur une enchère de 180 francs que la municipalité d'Abbeville se le vit adjuger[3].

Un amateur distingué[4] a fait dernièrement entrer dans son cabinet de livres un exemplaire de cette édition. Les deux volumes, grands de marges, mais un peu piqués aux premiers et derniers feuillets, sont reliés en bois recouvert d'une peau estampée brune du xvie siècle. Au second volume on lit cette mention d'une écriture de l'époque : *Ce second volume appartient a Robert de Ma....*

Quant à l'exemplaire sur vélin, que Van Praet signale comme étant déposé à la Bibliothèque municipale d'Amiens[5], nous n'en avons pas trouvé la trace, et M. Henri Michel, le très distingué conservateur de ce dépôt, n'a pas connaissance qu'il ait jamais existé. Cette bibliothèque possède seulement un tome II de l'édition, sur papier, n° T.

1. M. Alfred Franklin, *Les Anciennes Bibliothèques de Paris*, tom. III, Imp. Nat., 1873, p. 355.
2. Voir le *Catalogue*, cité plus haut, de M. Édouard Rahir, p. 26, n° 48.
3. Voir une note de M. Em. Delignières, parue dans le *Bulletin de la Société d'Émulation d'Abbeville*, Abbeville, 1888, pp. 86-88.
4. M. Edme Sommier, membre de la Société des Bibliophiles françois.
5. Van Praet, *Catalogue des livres imprimés sur vélin...., dans les bibliothèques tant publiques que particulières*, tom. I, pp. 171 et 172, n° 486.

2267, comme le constate Mlle Pellechet[1], et un superbe exemplaire sur vélin de l'édition latine de Peter Schoeffer, Mayence, 1473, qui a appartenu au monastère de Corbie. C'est peut-être la présence de ce dernier volume qui a amené la confusion commise par Van Praet[2].

Gravures. — Ce bel ouvrage est la première édition imprimée de la traduction française de Raoul de Praelles.

Il est également le premier livre imprimé sortant des presses d'Abbeville où parurent à la même époque deux autres livres de format in-folio, la *Somme rurale* de Jean Boutillier, conseiller du roi, et le *Triomphe des Neuf Preux*, mais au nom de Pierre Gérard seul[3]. Les deux imprimeurs, dont l'un, Jehan Du Pré, avait fourni les caractères, s'étaient associés[4] en 1486-1487 pour organiser cet atelier d'Abbeville, où il semble que Jehan Du Pré avait envoyé un de ses meilleurs commis, Pierre Violete, ancien étudiant de l'Université de Caen, qui s'établit plus tard à Rouen. Nous connaissons la participation de ce contre-maître par un document, publié par Claudin[5] et communiqué par M. Alcius Ledieu, actuellement conservateur honoraire de la Bibliothèque municipale d'Abbeville, dans lequel nous voyons ce Pierre Violete, qualifié d'*emprainteur de livres*, *navré* [blessé] par un armurier de la ville, qui fut de ce fait condamné à une amende (vers le mois de mai 1487.)

Cette édition est célèbre par les 23 gravures sur bois d'un style et d'une exécution remarquables qui la décorent. On a supposé que les planches avaient été préparées et gravées à Paris, dans l'atelier de la *grant Rue Saint-Jacques*, où demeurait Jehan Du Pré *en l'ostel ou pendent pour enseigne les Deux Cygnes*, mais on ne possède aucune assurance de ce fait. Apportées à Abbeville, elles retournèrent ensuite à Paris[6]. Quoi qu'il en soit, cette illustration dénote la main unique d'un graveur de grand talent

1. M. Pellechet, *Catalogue général des Incunables....*, p. 365, n° 1563.

2. Signalé également par cet auteur dans son *Catalogue des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du Roi*, Paris, De Bure, 1822, p. 278, n° 382.

3. Thierry-Poux, dans ses *Premiers monuments de l'Imprimerie en France au XVe siècle*, Paris, Hachette, 1890, p. 17, fait justement remarquer que la fin de l'année 1486 a été employée à finir la *Cité de Dieu* et que, par conséquent, c'est pendant les premiers mois de cette même année qu'a pu avoir lieu l'impression de la *Somme rurale*. (Sur la *Somme*, voir Ferd. Vander Haeghen, *Bibliotheca belgica*, 1re série.) Le *Triomphe des neuf Preux* n'a dû venir qu'après ces deux publications.

4. Les conditions dans lesquelles s'est exercée la collaboration de Jehan Du Pré et de Pierre Gérard a fait l'objet de nombreuses controverses. Pierre Gérard, dont le nom figure sur toutes les publications faites à cette époque à Abbeville, semble avoir été le membre actif de cette association, car il n'est pas sûr que Jehan Du Pré ait fait autre chose que de prêter son matériel, en vue de l'édition de la *Cité de Dieu*, qui demandait un grand nombre de caractères, et d'exiger que son nom figurât au colophon, comme bailleur, avec participation aux bénéfices.

M. Georges Lepreux (*Gallia typographica*, Paris, Champion, in-8°, tom. I, 1909, pp. 149-151) a ouvert une voie nouvelle dans cette question obscure par la découverte qu'il a faite dans les *Chroniques du pays et comté de Ponthieu*, recueillies par Dom Grenier, et dont l'auteur était le maître des requêtes, Nicolas Rumet. A la page 309 de ce manuscrit (Bibl. Nat., *Picardie*, tom. 37), on lit : « Au même an [1486] et es années suivantes, l'art de l'imprimerie étoit commun « et exercé en la ville d'Abbeville par (*sic*) imprimeurs allemands de nation; il nous restent (*sic*) encore plusieurs livres « imprimés à Abbeville en caractères très beaux et nets comme les livres de saint Augustin, la Somme rural (*sic*) « de Bouteiller, le Psautier et autres. »

S'il faut ajouter foi pleine et entière à ce document, il y a lieu de penser que Pierre Gérard était Allemand (quoique d'autres que des Allemands aient pu exercer leur art à Abbeville) et qu'il avait emprunté les caractères de Jehan Du Pré pour la seule édition de la *Cité de Dieu*, qui demandait un matériel trop considérable pour ses ressources. Ces caractères du reste étaient l'objet d'une perpétuelle location, car nous les retrouvons, ainsi que les bois de la *Cité de Dieu*, peu après, à Rouen, en 1488 et 1491, dans deux livres sortant des presses de Jehan Gaillard Le Bourgeois : *Lancelot du Lac* et l'*Ordinaire des Crestiens*. (Georges Lepreux, *op. cit.*, p. 150 n.).

Quant à Pierre Gérard, il semble être venu s'installer à Paris en 1488, car, le 9 septembre de cette année, un nommé Pierre Girard ou Gérard, imprimeur de livres, demeurant en la rue Saint-Jacques (dans le voisinage de Jehan Du Pré) était arrêté de nuit par le guet en compagnie d'une « femme amoureuse, Yollant des Hayes. »

5. *Histoire de l'Imprimerie en France*, tom. I, p. 273.

6. *Id.*, p. 233.

et une technique très habile. Les personnages, d'un type un peu lourd, sont dessinés avec justesse et leurs attitudes variées donnent beaucoup d'animation aux scènes dans lesquelles ils se meuvent[1]. Les visages, qui se présentent souvent de trois quarts, offrent cette caractéristique que le sourcil, le nez et les narines sont obtenus par un trait continu. Les plis des vêtements et les ombres portées sur les objets sont ménagés avec discrétion. Les détails des paysages et les formes de la nature sont rendus par des pans coupés et par des hachures en lignes successives avec de larges fleurs dessinées au premier plan et des arbres un peu raides en arrière. Toutefois, l'artiste, soit par goût, soit par une entente judicieuse de son art, montre une prédilection très accusée pour les constructions, les monuments et les masses architecturales, dont la représentation est plus en rapport avec l'instrument spécial qu'il manie.

Quant à la composition, on ne saurait lui en faire entièrement honneur. En effet, si nous consultons notre tableau analogique de la *Famille n° 4*, nous voyons que les sujets traités dans l'incunable d'Abbeville sont exactement les mêmes que ceux qui sont exposés dans les manuscrits complets de cette famille, c'est-à-dire le Ms. 9005-9006 de la Bibliothèque Royale de Bruxelles (conservé autrefois à la cour de Bourgogne dans les librairies de Bruges, Gand et Bruxelles) et le manuscrit exécuté en 1466 pour le Grand Bâtard Antoine de Bourgogne et qui est conservé maintenant à Turin. En examinant encore de plus près ces deux manuscrits, on s'aperçoit que notre graveur s'est inspiré plus spécialement de l'exemplaire du Grand Bâtard[2], non seulement par le choix des sujets, le nombre et la disposition des personnages et l'exactitude des détails, mais encore par des particularités de minime importance, telle que l'ordre des inscriptions portées sur la sphère des mondes dans la planche du Liv. VIII[3].

Quel est l'artiste auquel nous devons cette magnifique illustration? Nous n'avons aucune indication qui nous permette de répondre à cette question. Le type épais et assez réaliste des personnages, l'emploi de la brique dans les constructions et l'adjonction d'une cigogne figurée sur son nid dans la planche du Liv. XV, font penser à quelque graveur du nord ou de l'est de la France. L'inspiration, qu'il a puisée incontestablement dans le manuscrit de Turin, permet de croire qu'il a travaillé sur cet exemplaire, soit pendant un séjour du grand Bâtard à Paris, soit au château de La Roche en Ardennes, où nous savons que résidait Antoine de Bourgogne à la fin de sa vie.

D'autre part, la perfection de ces bois fait penser qu'ils sont dus au talent d'un artiste qui était en même temps le dessinateur de ces compositions et le graveur de ces tailles. Elle semble être le résultat de l'entente dans la même main de ces deux techniques, dont l'absence est souvent à déplorer dans les premières illustrations typographiques.

Il faut donc supposer quelque peintre de mérite qui, prévoyant le déclin de la miniature devant l'apparition de l'art nouveau de l'imprimerie, se serait adonné à la taille du bois dans le but d'utiliser son habileté pour illustrer les livres en vogue. Sans

1. Nous croyons reconnaître dans certaines attitudes cambrées et dans certains mouvements brusques un style cher aux artistes allemands de cette époque. (Voyez la miniature du Liv. XVIII, *Planche CXXXVII, b.*)

2. Voir à la *Description 49*, ce que nous avons dit sur cette question.

3. Pour se livrer à cette étude comparative, il faut consulter nos planches XXIII, XXIV, XXV, XXVI, XXVII, CXXXVI et CXXXVII; car nous avons choisi, pour nos planches de reproduction, parmi les bois de l'incunable d'Abbeville, ceux qui se trouvent en tête des Liv. V, VII, XIV et XVIII, en concordance avec les miniatures des Mss. 9005 et 9006 de Bruxelles et du Ms. de Turin qui décorent les mêmes livres et que nous avons reproduites.

aller jusqu'à préciser par un nom la personnalité de notre artiste, on ne peut s'empêcher de prononcer celui de Pierre Le Rouge, calligraphe et enlumineur[1], qui quitta, en 1483, la ville de Chablis, où lui et les siens s'étaient fait connaître jusqu'à cette époque. On perd sa trace pendant quelque temps, soit qu'il ait été appelé dans le Nord pour certains travaux de manuscrits, soit qu'il se soit perfectionné en Allemagne dans la gravure sur bois qui avait pris un grand essor dans ces régions, soit qu'il ait travaillé à Paris pour le compte de quelque éditeur. On ne le retrouve qu'en 1487 imprimant dans la capitale son premier livre, *Les Quotlibets*, de William Ockam, philosophe anglais du xiv[e] siècle. Mais ses relations avec Jehan Du Pré et avec Antoine Vérard nous font penser qu'il s'était employé dans les ateliers parisiens avant de s'établir à son compte. C'est, du reste, l'avis de M. Claudin, qui s'exprime ainsi qu'il suit dans son bel ouvrage sur l'histoire de l'imprimerie[2] : « Pierre Le Rouge, qui disparaît de « Chablis en 1483, pouvait très bien, de 1484 à 1487, avant son établissement définitif « à Paris, avoir travaillé pour Jean Du Pré et avoir dessiné ou gravé quelques-unes des « illustrations les plus remarquables de *La Cité de Dieu* de saint Augustin, traduite « par Raoul de Presles, que ce dernier fit paraître en deux volumes, à Abbeville, « en 1486, en société avec Pierre Gérard. *La Cité de Dieu* et *La Mer des Hystoires*, « de même format grand in-folio, sont, à l'égal l'un de l'autre et à des mérites divers, « les deux plus beaux ouvrages illustrés sortis des presses françaises au xv[e] siècle. Pour « avoir été nommé imprimeur du Roi dès son établissement à Paris, Pierre Le Rouge « devait avoir fait ses preuves, et ces preuves nous les trouvons, non dans son premier « livre imprimé à Chablis, en 1478, qui n'est, à vrai dire, qu'un essai informe, mais « dans le *Saint Augustin* imprimé à Abbeville, dont plusieurs planches rappellent la « manière de l'artiste qui a dessiné le *Baptême de Clovis* et la *Bataille de Tolbiac* de la « *Mer des Hystoires*[3]. »

On voit par l'examen des documents que nous avons tenu à mettre sous les yeux du lecteur, que la paternité de cette édition, ainsi que celle des planches qui la décorent, soulèvent un problème des plus ardus, dans lequel les partisans de l'influence française et ceux de l'influence allemande trouvent tour à tour des arguments d'une réelle valeur[4].

1. M. Monceaux (Henri), *Les Le Rouge de Chablis*, Paris, Claudin, 1896, 2 vol. gr. in-8°.

2. Claudin (A.), *Histoire de l'Imprimerie en France au xv[e] et au xvi[e] siècle*, Paris, Imprimerie Nationale, 1900, tom. I, p. 478.

3. Voir ce que nous avons dit de cette planche à la *Descript.* 57 du manuscrit de Mâcon.

4. M. Émile Picot nous a suggéré une idée qui mérite de retenir l'attention des historiens qui s'occupent des origines de l'imprimerie dans les diverses localités de la France. L'atelier d'Abbeville, installé dans l'hôtel du *Petit-Gard*, situé sur la rivière, qui appartenait aux Cisterciens de Notre-Dame-du-Gard, fonctionna aux premières heures de l'art nouveau et disparut au bout de deux ans (1487), sans plus de raisons apparentes que celles qui l'avaient fait naître. (F. C. Louandre, *Biographie d'Abbeville et de ses environs*, Abbeville, Devérité, 1829, in-8°, p. 157 n., et l'Abbé Delgove, *L'Abbaye du Gard*, Amiens, Lemer, 1866, in-8°, pp. 65-67 et 136).

Il faut, en effet, attendre jusqu'à la fin du xvii[e] siècle pour voir des presses typographiques installées à nouveau dans la capitale du Ponthieu (1671). (M. Georges Lepreux, *op. cit.*, p. 134).

Il paraît singulier que des imprimeurs et des graveurs soient venus tout d'un coup dans cette petite ville du nord, apportant avec eux tout leur outillage, sans supposer qu'un intérêt pécuniaire ou autre les ait attirés. N'est-il donc pas probable qu'une personnalité seigneuriale ou ecclésiastique de la contrée, frappée des avantages des nouveaux procédés, aura voulu illustrer son pays, en le dotant d'un atelier typographique. Il appartient à la Société d'Émulation d'Abbeville, qui s'est déjà fait connaître par tant de travaux remarquables, d'approfondir ce problème qui intéresse le mouvement des arts et des idées dans le Ponthieu.

Pour nous, nous n'avons pu faire que des recherches sommaires sur cette question qui s'éloigne du cadre que nous nous sommes tracé. Partant de cette idée que les figures sur bois de la *Cité de Dieu* d'Abbeville ont été copiées sur le manuscrit du Grand Bâtard Antoine, ou tout au moins sur un manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne, nous avons

Ces planches eurent un grand succès et nous en avons comme témoignage ce fait que plusieurs d'entre elles, prêtées ou louées à d'autres imprimeurs, reparurent dans différents ouvrages, publiés postérieurement. N'en est-il pas de même de nos jours pour les clichés typographiques que les éditeurs se passent de main en main?

Nous citerons des exemples de ces emprunts :

1° Le bois du Liv. II, *Jeux scéniques*, se retrouve en tête de la deuxième partie du tom. I du *Lancelot du Lac*, imprimé à Rouen, « en l'hostel de Gaillard Le Bourgois, l'an de grace cccc iiii xx et huit, le 24 novembre, par Jehan Le Bourgois. »

2° Le bois du Liv. XIII, *Adam et Ève chassés du Paradis terrestre*, et celui du Liv. XVII, *Saül et David*, se remarquent respectivement au fol. 1, en tête du premier livre, et au fol. XXXII, en tête du deuxième livre, de l'édition de Boccace, *Des nobles malheureux*, imprimé à Paris, s. d. [après 1503], « pour Anthoine Verard, libraire, demourant devant la rue neufve Nostre Dame[1]. »

3° Le bois du Liv. XVIII, *Romulus et Rémus*, est reproduit au fol. VI du cahier K de l'édition de Phebus, *Des Deduitz de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux de proye*, imprimé à Paris, vers 1507, pour le même Vérard. La *Cité de Dieu* n'a qu'un rapport bien lointain avec les divertissements de la chasse et cependant nous voyons l'éditeur Vérard utiliser par économie une des planches du traité de saint Augustin, uniquement parce que, dans cette gravure, Rémus porte un faucon sur le poing. Le public ne se montrait pas difficile[2].

4° L'ouvrage qui renferme le plus de figures de l'édition de 1486 est le Tite-Live, traduction française des *Décades*, achevé d'imprimer en 1515 en 3 volumes, dont les deux premiers pour Guillaume Eustace et le troisième pour François Regnault, tous deux libraires bien connus.

Au premier volume, la gravure représentant saint Augustin et Clovis (Liv. I de la *Cité de Dieu*) est reproduite aux Liv. I, V et IX.

Au deuxième volume deux gravures, l'une ayant trait au culte des païens et des chrétiens (Liv. IV) et l'autre aux quatre divinités du paganisme (Liv. VII), se retrouvent en tête des Liv. I et II.

Enfin, au troisième volume, l'éditeur a encore repris pour son Liv. IV la gravure du culte païen et chrétien déjà empruntée pour le deuxième volume.

Nous retrouvons plus tard le bois du Liv. XI inséré dans la *Mer des Hystoires*, imprimée à Paris, en 1536, par Nicolas Cousteau, pour Galliot Du Pré.

Nous n'avons pas poussé plus loin nos recherches. Nous ne serions pas étonné si d'autres exemples venaient s'ajouter à ceux que nous avons donnés et qui suffisent

cherché parmi les abbés de Saint-Riquier, les ecclésiastiques de la collégiale de Saint-Wulfran et les seigneurs du lieu, si nous rencontrerions un nom qui rappelle une alliance ou une parenté avec le fils naturel de Philippe le Bon ou quelques-uns des siens. Parmi tous ceux que nous avons relevés, nous retiendrons celui de Philippe de Crèvecœur, seigneur d'Esquerdes et plus tard maréchal, qui fut d'abord le compagnon de Charles le Téméraire et qui se rallia par la suite à Louis XI, comme le Grand Bâtard Antoine qu'il connaissait depuis longtemps. Gouverneur de Picardie sous Louis XI et sous Charles VIII, il avait épousé Isabeau d'Auxy, fille de Jean IV, qui possédait de beaux livres, et il avait pour belle-sœur Jeanne d'Auxy, qui s'était mariée à Jean de Bruges (fils du célèbre bibliophile), seigneur de la Gruthuyse, qui habitait Abbeville. Ses alliances et ses attaches ainsi que ses rapports avec Eustache II, Le Quieux, abbé de Saint-Riquier, près Abbeville (1479-1517), méritent quelques réflexions, mais ne peuvent fournir une base assez solide pour permettre une hypothèse acceptable. (Voir sur Jean d'Auxy ce que nous en avons dit précédemment, p. 450).

1. Voir l'exemplaire ayant appartenu au Duc de Brissac et conservé, sous le n° 1153, à la Bibliothèque Mazarine.

2. On remarquera un détail. Dans le bois du Liv. XVIII de la *Cité de Dieu*, le mot *liber* du titre courant apparaît au bord supérieur de la planche, tandis qu'il est absent du volume de Vérard. On voit donc que le bois était imprimé dans un second tirage postérieur à celui du texte, comme de nos jours pour les clichés de phototypie dans le texte.

à montrer de quelle faveur ont joui les gravures de l'édition d'Abbeville.

Nous allons maintenant décrire rapidement ces bois sans entrer dans les détails que nous avons donnés dans notre Descript. n° 49 et, en nous reportant à notre *Tableau* analogique de la *Famille n° 4* (Voir plus haut pp. 198 et 199), nous convaincrons aisément le lecteur de l'existence des rapports qui unissent ces gravures et les miniatures des manuscrits précités de Bruxelles et de Turin.

Ier VOLUME. — PROLOGUE. — Signature *a*iii. — H. 0^m^,180×0^m^,155 environ, comme toutes les autres planches. — *Histoire de Clovis.* — Saint Augustin, assis dans une grande chaire, à gauche, écrit son traité. A droite, le roi Clovis reçoit d'un ange l'écusson aux trois fleurs de lis, tandis que, dans le fond, Raoul de Praelles offre le manuscrit de sa traduction au roi Charles V devant la basilique de Saint-Denis. Les moindres détails de cette planche sont inspirés par l'épître dédicatoire du commentateur que nous avons transcrite plus haut, pages 63-67.

LIVRE I. — Sign. *a* [vj] v°. — *Prise de Rome par les Goths.* — La ville se présente comme un vaste amas de constructions dont les remparts sont défendus par les Romains. Au premier plan, le roi Alaric semble donner à ses lieutenants des instructions destinées à épargner les temples des chrétiens.

LIVRE II. — Sign. *e*i. — *Jeux scéniques.* — Nous retrouvons le duel en champ clos, du manuscrit de Turin, avec les deux chevaliers, les deux sergents, les trompettes, les deux poëtes et les censeurs Messala et Cassius.

LIVRE III. — Sign. *k*iii. — *Le sac d'Ilion par Fimbria.* — Le consul, tenant une bannière aux armes impériales, préside au pillage de Troie qui s'écroule dans les flammes, avec les statues de ses dieux. Les soldats plient sous le poids de leur butin.

LIVRE IV. — Sign. *t*ii. — *Saint Augustin, Varron et Apulée.* — Dans une chapelle, Varron et Apulée discutent sur les religions, tandis que saint Augustin encense les saintes images et que les statues des divinités païennes trébuchent de leurs piédestaux. Des diables s'enfuient en rampant devant le triomphe du christianisme.

LIVRE V. — Sign. *v*[vj]. — *Le Pape et l'Empereur.* — (*Planche CXXXVI, a.*) Sur un trône surmonté d'un baldaquin et tendu de riches étoffes brodées, le Pape, portant la tiare, est assis bénissant l'Empereur qui est à genoux devant lui, portant la couronne impériale. On aperçoit sur sa poitrine les aigles de l'Empire. Sa main gauche s'appuie sur son cœur en signe de soumission et sa main droite tient le globe de la terre. Au fond, Rome avec ses nombreux édifices.

LIVRE VI. — Sign. *A*i. — *Saint Augustin et les philosophes*[1]. — Dans une librairie, le saint évêque, assis dans une chaire et entouré de manuscrits, discute avec Varron, Apulée et Aulu-Gelle. Le premier est inspiré par un diable ailé. Dans une cage, un oiseau symbolise le caquetage des philosophes.

LIVRE VII. — Sign. *C* [v]. — *Les Dieux Selecti.* — (*Planche CXXXVI, b.*) A gauche, Jupiter et la nymphe Io en génisse. Puis, Janus à double tête sous une couronne unique ; il tient un sceptre à la main. Ensuite Saturne, tenant dans ses mains un navire et une faux, et enfin la Terre, avec la clef et au-dessus le dragon. Dans le fond, une ville renfermant de grands édifices.

LIVRE VIII. — Sign. *G* [vij]. — *La Philosophie et les cercles des Mondes.* — Dans une salle basse, aux revêtements de briques, la Philosophie tient devant elle les cercles des Mondes, sur lesquels on lit, exactement comme dans le manuscrit de Turin, les mots : TERRE, EAUE, AER, LA SPERE DE LA LUNE et enfin ARIES et TAURUS.

LIVRE IX. — Sign. *L* [viij]. — *Saint Augustin, Apulée et les démons.* — Dans une campagne, où l'on aperçoit, au fond, une masse architecturale, saint Augustin, mitré et crossé, discute avec Apulée sur la nature de neuf anges déchus, qui gesticulent autour de lui. Il tient le nimbe de l'un d'eux, en semblant réfuter la divinité de leur essence.

LIVRE X. — Sign. *O* [v]. — *Le sacrifice de la Messe.* — Dans une chapelle de style français, saint Augustin encense l'autel, assisté de deux diacres, tandis qu'un légat apporte deux burettes destinées au sacrifice de la messe[2].

TOME II. — LIVRE XI. — Sign. *a*ii. — *Nembroth et la construction de Babylone.* — Nembroth, dont la stature n'est pas très accusée, préside, entouré de ses conseillers, à la construction de Babylone, que de nombreux ouvriers édifient. Des démons ébranlent le faîte des édifices, tandis que, au milieu des nuées, le Seigneur, dans sa gloire, entouré des Chérubins, assiste à cette scène[3].

LIVRE XII. — Sign. *c* [v] v° — *Création d'Ève.* — Dans un jardin, bordé d'eau, auquel donne accès une porte monumentale, le Seigneur, assisté par deux anges, extrait une Ève aux longs cheveux, du flanc d'Adam endormi, accoudé sur le sol.

1. Ce bois a été reproduit dans *La Bibliothèque de l'amateur*, de M. ÉD. RAHIR, Paris, 1907, in-8°, p. XL.
2. Reproduite p. 8 du *Catalogue n° 6* des livres vendus à prix marqués de la librairie Morgand-Rahir de 1908.
3. Reproduite p. 2467 du *Catalogue n° XIII* des livres à vendre à prix marqués de la librairie J. Leighton, de Londres, de 1907.

LIVRE XIII. — Sign. eiiii. — *Adam et Ève chassés du Paradis.* — L'archange, armé d'une énorme épée, chasse Adam et Ève du Paradis terrestre, où l'on aperçoit Satan, serpent au corps de démon, enroulé autour de l'arbre du Mal. Ils s'éloignent sur la terre, pudiques, tandis que la Mort décharnée les pousse avec sa faux.

LIVRE XIV. — Sign. *g*ii v°. — *L'Homme tenté dans l'arbre de la vie.* — (*Planche CXXXVII, a.*) Un jeune seigneur est assis dans un arbre, que scie la Mort et dont les racines sont rongées par les dragons du Jour et de la Nuit. A gauche, un ange lui offre la couronne céleste; à droite, le diable le tente avec un coffret rempli d'or.

LIVRE XV. — Sign. *k*i v°. — *Caïn, Abel et Enocham.* — Caïn, en guerrier, portant une pesante armure, tient d'une main un pennon et brandit de l'autre une massue, dont il va frapper son frère Abel, vêtu en berger et tenant une houlette. Derrière Caïn, on voit s'élever la ville d'Enocham, qui représente la cité des hommes. On distingue une cigogne dans son nid, au faîte d'une cheminée.

LIVRE XVI. — Sign. *o*ii v°. — *Noé et ses fils.* — Le patriarche est couché dans la campagne sous une vigne chargée de grappes, qu'une chèvre tente de brouter. La conduite de ses trois fils est figurée comme elle est racontée dans la Bible.

LIVRE XVII. — Sign. *t*iii v°. — *Samuel, Saül et David.* — Dans une salle aux riches tentures, Samuel s'incline en couronnant Saül, tandis que David, assis devant un pupitre, sa harpe à ses pieds, fait le geste d'écrire le manuscrit de ses Psaumes.

LIVRE XVIII. — Sign. *y* [vij] v°. — *Romulus et Rémus.* — (*Planche CXXXVII, b.*) Romulus, debout, derrière les remparts de Rome et revêtu des insignes royaux, écoute les sarcasmes de Rémus, qui, le faucon au poing, et accompagné de deux serviteurs, part pour la chasse, en détournant les yeux. Un fou symbolise la démence dont il est frappé[1].

LIVRE XIX. — Sign. *AA*ii. — *Saint Augustin inspiré par un ange.* — Saint Augustin, inspiré par l'esprit divin, qui a pris la forme d'un ange, réfute les démons, chargés de manuscrits, qui représentent les sectes philosophiques.

LIVRE XX. — Sign. *DD* [vij]. — *Le Jugement dernier.* — Le Rédempteur, avec la Vierge et saint Jean, fait sonner les trompettes du Jugement dernier. Les morts émergent de leurs tombes.

LIVRE XXI. — Sign. *aa*ii. — *L'Enfer.* — C'est le tableau habituel des tortures infligées aux damnés.

LIVRE XXII. — Sign. *dd*iii. — *Le Couronnement de la Vierge.* — Sur le trône céleste, Dieu, Jésus et le Saint-Esprit couronnent la Vierge, agenouillée. Les anges, les saints et les saintes entourent la Divinité.

L'autre édition de la *Cité de Dieu*, qui est ornée de gravures, est celle de Nicolas Savetier, parue à Paris en 1531.

Elle contient le texte de la traduction française de Raoul de Praelles et il est à croire qu'on l'a copiée sur l'édition d'Abbeville, 1486, car le chap. IX du Liv. IV, qui manque dans les exemplaires de cet incunable, a été également omis dans l'édition de Nicolas Savetier (Tom. I, fol. CXXI), ainsi qu'à la table, l'énoncé même de ce chapitre. C'est là une coïncidence qu'il est difficile d'attribuer au hasard.

Les gravures, qui illustrent ce livre, ne sont pas sans mérite, mais elles sont banales parce qu'elles s'appliquent à tout livre théologique quelconque et qu'elles constituent des clichés, *Jugement dernier*, *Cour céleste*, *Docteur écrivant dans son cabinet*, qu'on retrouve dans beaucoup de livres de littérature religieuse de l'époque. Elles n'ont donc pas été faites originairement pour une *Cité de Dieu;* mais, empruntées à d'autres ouvrages, elles ont été seulement adaptées à cette publication. Nous allons en parler avec quelques détails d'après l'exemplaire coté Rés. C. 557 de la Bibliothèque Nationale.

Saint Augustin, la Cité de Dieu, en français.
Traduction et Commentaires de Raoul de Praelles.

Description générale[2]. — 2 tomes en 1 vol. in-fol. Papier. Dimension des ff. :

1. Reproduite par M. Éd. Rahir dans son catalogue de *La Collection Dutuit*, p. 27.
2. On trouve une bonne description de cette édition dans le *Catalogue de vente* de J.-J. Leighton, 40 Brewer Street, London (Part. X, supp. A, pp. 1888-1893), avec 3 reproductions des gravures.

H. 0^m,338×0^m,210. Justification : 0^m,275×0^m,153. 2 colonnes avec 0^m,008 d'intervalle : 53 lignes.

Le tome I contient les dix premiers livres du traité, précédés de la table des chapitres, du prologue du translateur, du second prologue, de la sentence du livre des *Rétractations*, de l'*Explication* de cette sentence, du prologue de saint Augustin et de l'exposition de ce prologue.

Le fol. liminaire ✠i (non numéroté) comprend le titre de l'ouvrage en noir et rouge : « Le premier volu | me de Monseigneur sainct Augustin de | la Cite de Dieu, translate du La | tin en francoys, nouuel | lement Imprime a Pa | ris »; puis, au-dessous, la marque de S. Johannes et de S. Matheus, avec, au milieu, saint Jérôme. Au-dessous : « On les vend a Paris en la rue Sainct Ia | ques en la boutique de francoys Regnault | libraire iure de luniuersite. M. d. xxx i » et enfin : « Galliot du Pre. »

Ce titre est contenu dans un encadrement à colonnes de H. 0^m,272×0^m,170, supportant des vases et des amours avec quatre médaillons aux angles; en haut, sous une voussure, la main du Seigneur, sortant des nuages et tenant un livre et, en bas, dans un écusson, un cheval passant à senestre. Dans l'intérieur, au-dessus du titre, on remarque trois écussons accolés : 1° 3 têtes de rois barbus; 2° un quadrillé; 3° un dextrochère tenant un cimeterre.

Le verso de ce feuillet contient une gravure sur bois de H. 0^m,162×0^m,138, représentant le *Jugement dernier*. Le Christ de majesté est accompagné de deux anges soufflant dans des trompettes avec cette inscription : JUSTICIA EJUS MANET IN SECULA SECULORUM, et, en bas, les morts émergent de leurs fosses, tandis que le Psalmiste s'écrie : LETAMINI IN DOMINO ET EXULTATE JUSTI[1] et que saint Jérôme proclame : GLORIA ET DIVITIE IN DOMO EJUS.

Le fol. signé ✠ii contient le commencement de la table des chapitres, qui emprunte cinq feuillets complets.

Les mots *fueillet premer* (*sic*) sont inscrits au fol. *a*i. Celui-ci commence par une gravure sur bois à mi-page, de H. 0^m,130×0^m,125, représentant, dans un encadrement fleuronné, Raoul de Praelles, tourné à senestre, écrivant dans sa librairie, à un pupitre, qui porte sur la face d'un de ses panneaux un écu à 3 dauphins. Il contient les premières lignes du prologue.

Au fol. IIII v°, on remarque une très belle gravure à pleine page de H. 0^m,230 ×0^m,160, représentant la Cour céleste, ou l'Église triomphante, avec, sur quatre rangs concentriques, les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cette gravure semble avoir été empruntée à l'*Ordinaire des Crestiens*, du Petit Laurens, dont Claudin a donné un fac-similé dans son *Histoire de l'Imprimerie en France*, tom. II, p. 119[2]. Elle figure aussi dans la *Légende dorée*, imprimée à Londres, en 1503, par Julian Notary et dans celle imprimée en hollandais, à Paris, en 1505, par Hopyl.

Le tome I finit au fol. CCLXXVII v° par ce colophon : « Cy finist le premier volume de monsei | gneur sainct Augustin de la Cite de Dieu, | lequel contient dix liures et à chacun des | dix liures ya plusieurs chapitres, comme fa | cillement on peult veoir par la table mise au | commencement de cedit volume. Imprime a | Paris le. XX. iour Dapuril mil cinq cens | trente par Nicolas Sauetier, demourant en | la rue des Carmes a lenseigne de lhomme | sauuaige. »

1. *Psal.*, XXXI, 11.
2. M. LÉOPOLD DELISLE, *Chantilly*, *Le Cabinet des livres*, Paris, Plon, 1905, in-8°, p. 37, n° 187.

Collation. — Les cahiers de 8 ff. sont signés *a*—*z*, 2, *A*—*L*=277 ff., plus 6 ff. pour la table.

Caractères. — Caractères gothiques; titre courant avec numérotage des feuillets : « Sainct Augustin, de la Cité de Dieu, Livre quart » ou « Livre VII. » Notes marginales. Quelques erreurs peuvent être signalées : le fol. XXII est numéroté XXIII; XCVI, LXXXV; CLVI, CLVIII; CCLXXIII, CCLXXV.

Initiales. — Elles sont en noir, fleuronnées. Les plus grandes sont réservées pour les en-tête des livres; les moyennes, au commencement des chapitres, et les plus petites, en tête des *Explications*. Il n'y a pas de bordures.

Le tome II contient les douze derniers livres. Le fol. ✠i (non numéroté), contient le même encadrement que le premier volume sans les écussons. On lit ce titre en noir et en rouge : « Le second volume | et accomplissement des XXII Liures de Mon | seigneur sainct Augustin de la Cite | de Dieu, Translate de Latin | en francoys et nou | uellement im | prime a Pa | ris. » Puis la marque de Iehan Petit, avec la fleur de lis. Au-dessous : « On les vend a Paris en la Rue Sainct | Iacques a lenseigne de la fleur de Lys. M. d. xxxi. Galliot Du Pre. »

Le verso de ce feuillet est rempli par une gravure sur bois à pleine page, H. $0^{m},270 \times 0^{m},180$, représentant le Seigneur, sur son trône, avec les quatre Évangélistes, figurés symboliquement par leurs attributs. Les sept feuillets suivants, signés, mais non numérotés, constituent la table des douze derniers livres.

Le Livre XI commence au feuillet I (sign. *aa*i) par le même bois à mi-page que nous avons signalé au feuillet I du premier volume. Le dernier feuillet CCLIX v° finit par le colophon suivant : « Cy fine le second et dernier volume, con | tenant les XII derniers liures de Monsei | gneur sainct Augustin de la Cite de Dieu. | Et fut acheue de imprimer le | XII. iour. de Iuing, mil. V.C.XXXI, par Nicolas | Sauetier, imprimeur demourāt a Par | is en la rue des Carmes a lenseigne de | lhomme sauuaige. Deo gratias. »

Collation. — Les cahiers sont de 8 feuillets, signés | : *aa*—*zz* et *AA*—*KK*.

Pas de notes marginales.

Reliure. — En veau estampé avec traces de fermoirs, sans lanières.

La Bibliothèque Nationale possède un autre exemplaire (303 et 304 des Vélins), en 2 volumes, reliés en maroquin rouge à filets, dos orné, du XVIIIe siècle.

Dans cet exemplaire qui porte sur la garde la mention de Van Praet, *Théol. 385*[1], les initiales sont coloriées, dorées et fleuronnées.

Le titre est colorié, avec quelques variantes, dans la voussure, par exemple. Le cheval est remplacé dans la bordure inférieure, par les armes des d'Urfé : *De vair au chef de gueules*, entourées du collier de l'Ordre de Saint-Michel.

Le titre est changé ainsi : « On les vend a Paris, en la Grant Salle du Palays, au premier pillier, en la boutique de Galliot du Pre, libraire iure de luniuersite. » Il en est de même pour le 2e volume, qui n'a pas la marque de Petit. En bas « Galliot du Pre » est supprimé. Tout ce travail de coloriage est finement fait et non sans habileté.

Dans le bois du fol. I du tome I, Raoul de Praelles est assis, comme dans l'édition ordinaire, sans les dauphins, mais dans celui du tome II, toute la scène est tournée à dextre, dans un encadrement disposé de même.

1. VAN PRAET, *Catalogue des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du Roi*, Paris, de Bure, 1822, tom. I, p. 279, n° 385.

L'exemplaire de la Bibliothèque Mazarine, coté 1464-1465, présente les mêmes dispositions que celui de la Bibliothèque Nationale R. C. 557, mais le titre du tome II est le même que celui de la Bibliothèque Nationale, vélin 304.

Après cette édition de 1531, les réimpressions de la *Cité de Dieu*, qui se succèdent jusqu'à nos jours, ne possèdent plus de gravures illustrant le célèbre traité. On trouve bien quelquefois, soit sur bois, soit en taille-douce, l'effigie de saint Augustin en tête du volume (Paris, 1610), ou la représentation quelconque de deux cités (Paris, 1685, et Anvers, 1700), mais ce sont des illustrations banales qui ne révèlent aucune connaissance du texte de saint Augustin.

La plupart des éditions sont ornées du titre avec manchettes, bandeaux, culs-de-lampe, initiales et vignettes typographiques, gravées avec plus ou moins de soin, mais cette décoration n'a rien de spécial. Elle fait partie du matériel de l'atelier de l'imprimeur qui s'en servait pour toutes les publications du même genre. On trouvera l'indication de ces ornements, pour chaque édition, à notre chapitre V, *Bibliographie des Éditions imprimées*.

Ainsi l'interprétation par les arts graphiques des idées du grand évêque d'Afrique cesse à partir du commencement du XVIe siècle.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 30, note 5, au lieu de « CHARTRES » lisez « CHARTES ».

P. 32, lig. 12, au lieu de « PRESLES » lisez « PRAELLES ».

P. 44, lig. 4, au lieu de « est » lisez « était ».

P. 48, note 1, au lieu de « GACIEN » lisez « GRATIEN ».

P. 65, lig. 2, au lieu de « CLOVIS » lisez « CLOTHILDE ».

P. 82, lig. 25, au lieu de « JEANNE » lisez BÉATRIX ».

P. 88, lig. 23, au lieu de « ALEXANDRO » lisez « ALESSANDRO ».

P. 131, lig. 47, col. 2. Ce manuscrit a été signalé par M. GEORGES DOUTREPONT dans *La Littérature française à la cour des Ducs de Bourgogne*, Paris, Champion, 1909, p. 206.

P. 133, lig. 35, au lieu de « VORCESTER » lisez « WORCESTER ».

P. 141, lig. 31, au lieu de « regul. » lisez « regal. ».

P. 150, lig. 30, au lieu de « PIGEOU » lisez « TIGEOU ».

P. 161, lig. 12, au lieu de « INNGMANN » lisez « JUNGMANN.

P. 180, Descrip. 36, au lieu de « I-XII » lisez « XI-XXII ».

P. 181, Descrip. 32, au lieu de « DOMNINO » lisez « DONNINO »,

P. 200, lig. 6, au lieu de « PHARAON » lisez « PHAÉTON ».

P. 230, lig. 7, au lieu de « CARNAVAY » lisez « CARVANAY ».

P. 248, note 2, et 338, lig. 20, au lieu de « CARDINAL DE BOURBON » lisez « CONNÉTABLE DE BOURBON ».

P. 257, lig. 12, au lieu de « JACQUES D'ARMAGNAC » lisez « JACQUES II DE BOURBON ».

P. 279, lig. 17, au lieu de « en » lisez « à ».

P. 307, note 1, au lieu de « CEREY » lisez « CERCY ».

Page 315. Il faut rectifier ainsi qu'il suit la généalogie de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours : frère aîné de Jean, évêque de Castres, il était le fils de Bernard d'Armagnac et de Éléonore, fille de Jacques II de Bourbon. Ce Bernard, frère *cadet* de Jean IV, comte d'Armagnac, était fils de Bernard VII d'Armagnac et de Bonne, fille de Jean de France, duc de Berry.

P. 338, note 1, au lieu de « BONICHAUCHE » lisez « BONICHAUDE ».

P. 339, lig. 2. Cette miniature a été reproduite à la planche XXXI.

P. 344, note 1, au lieu de « LOYSET, LIEDET » lisez LOYSET LIEDET ».

P. 388, lig. 18, au lieu de « MARIE » lisez « MARGUERITE ».

P. 402, note 3. Il est permis de faire quelques réflexions au sujet de cette mention « Maître François l'enlumineur et son compagnon », désignant le peintre employé par Charles d'Anjou. Ce prince était le beau-frère de Jacques d'Armagnac, qui avait épousé sa sœur, Louise d'Anjou, et nous voyons p. 406 que le Duc de Nemours avait eu trois manuscrits dont l'illustration rappelle de très près la technique du peintre François que Gaguin avait employé pour le manuscrit de Gaucourt. Il semble donc que ces deux François ne font qu'un seul et même peintre.

P. 420, lig. 15. L'anagramme de Jean Le Besgue était HE BIEN ALEGUE. Cf. Mr. LÉOPOLD DELISLE, *Recherches sur la Librairie de Charles V*, t. I, p. 403.

P. 450, note 1, au lieu de « GUIGNARD », lisez GUIGARD ».

P. 483, lig. 29. Philippe Choart avait épousé Jacques Gontier, lieutenant de la maréchaussée. Sa grand-mère, Marguerite de Sansac (*sic*), avait dû entrer en possession de l'exemplaire de la bibliothèque Sainte-Geneviève lors de la publication de l'ouvrage. Cf. *Histoire généalogique* du PÈRE ANSELME, II, 306, D.

INDEX GÉNÉRAL ALPHABÉTIQUE

Les noms qui ne sont pas suivis d'un chiffre doivent être cherchés au prénom.
Ex : Comines (Philippe de), voyez Philippe de Comines, 70.
Les noms inscrits en italique sont ceux des ouvrages dont les auteurs ne sont pas cités.

A

C

E

F

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

T

U

V

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR

L'IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

LE 11 NOVEMBRE 1909

POUR

LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

COMTE
A. DE LABORDE

❋

LES
MANUSCRITS
A
PEINTURES
DE LA
CITÉ DE DIEU
DE
SAINT AUGUSTIN

❋

TOME II
TEXTE

❋

PARIS
SOCIÉTÉ
DES BIBLIOPHILES
FRANÇOIS

1909




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00095 6116

